PLATON

GORGIAS
MÉNON



Platon

Oeuvres Complètes
Tome III / 2e Partie
Gorgias - Menon
Texte ... tr duit / par / Alfred Croiset
189 pp. (pp. 90-280)
Paris: Société d'édition 'Les Belles Lettres';
1965
(Collection des Universités de France')

I.Autor - II.Titel

PLATON

ŒUVRES COMPLÈTES

TOME III — 2e PARTIE

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PLATON

OEUVRES COMPLÈTES

TOME III — 2e PARTIE

GORGIAS — MÉNON

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

ALFRED CROISET

Membre de l'Institut,

AVEC LA COLLABORATION

DE

LOUIS BODIN

NEUVIEME TIRAGE



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »

95, BOULEVARD RASPAIL

1965

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. Louis Bodin d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Alfred Croiset.

GORGIAS

NOTICE

Le *Gorgias* a pour sous-titre : *Sur la Rhétorique.* Si l'on s'attendait, sur la foi de cette indication, à y trouver des vues sur l'art d'écrire, de parler ou de composer (comme dans le *Phèdre,* par exemple), on serait déçu : la Rhétorique est ici uniquement envisagée dans sa valeur politique et morale, et Platon la dénonce avec une rigueur impitoyable comme un art de mensonge, funeste aux États et aux individus ; le titre du dialogue pourrait être : *Contre la Rhétorique.*

Par certains côtés, le *Gorgias* fait pendant au *Protagoras.* Dans les deux dialogues, ce sont les deux prétentions essentielles de la sophistique contemporaine, celle de former l'homme instruit en général et celle de former spécialement l'orateur, qui sont prises à partie : les noms des deux grands sophistes correspondent chacun à l'une de ces deux tendances. Dans les deux dialogues, la doctrine de Platon est toute socratique : le *Gorgias* n'aborde pas plus que le *Protagoras* les théories proprement platoniciennes. Enfin la beauté littéraire est égale dans les deux ouvrages, quoique différente : le *Gorgias* n'a pas la variété de tons, les nombreux personnages, le pittoresque brillant, la grâce souple et vivante du *Protagoras* ; mais il abonde en raisonnements vigoureux et surtout en pages éloquentes où la logique passionnée s'unit à la poésie et au mysticisme pour créer une sorte d'émotion caractéristique du génie de Platon.

I

LE SUJET DU *GORGIAS*

Pour bien comprendre le sujet exact du *Gorgias* et l'ardeur intransigeante qui anime d'un bout à l'autre les jugements de Platon sur la Rhétorique, il faut se rappeler d'abord dans quelles circonstances et sous quel aspect la réalité la lui présentait.

On sait quel était, dans la constitution démocratique d'Athènes, le rôle des orateurs : il est très exact de dire, avec Fénelon, qu'à Athènes « tout dépendait du peuple » et que « le peuple dépendait des orateurs ». Dans les diverses assemblées, devant les tribunaux, la parole était souveraine. L'éloquence était donc, pour un citoyen ambitieux ou simplement désireux de tenir sa place dans la vie publique, un objet de première nécessité, pour ainsi dire. Or, jusqu'au milieu du cinquième siècle, le seul moyen d'apprendre à manier cette arme précieuse était de s'y préparer lentement par la pratique des affaires et par l'exemple des orateurs expérimentés. Mais à cette date tout changea : les sophistes d'une part, les rhéteurs siciliens de l'autre, commencèrent à tenir école d'éloquence et se firent fort, moyennant salaire, d'enseigner rapidement aux jeunes gens bien doués les secrets de l'art oratoire. Le salaire était élevé : raison de plus pour que la mode s'établît parmi les fils des familles riches de rechercher l'enseignement nouveau. La sophistique et la rhétorique furent l'objet d'un engouement général. On voit par une foule d'exemples avec quelle passion l'aristocratie athénienne se jeta vers ces études, qui avaient le double avantage d'offrir aux esprits curieux une forme attrayante d'éducation supérieure, et de préparer en outre la jeunesse à la vie publique, c'est-à-dire à la manière de vivre qui, pour la plupart des Grecs, était la plus digne d'un homme libre et, pour un homme de grande famille, la seule qui convînt à sa naissance. La rhétorique, ainsi entendue, devenait une formation totale de l'âme et engageait l'individu dans une voie décisive pour tout son avenir.

Or, en face de ce mouvement presque universel, on sait comment Socrate se dressa en contradicteur ironique et redoutable : uniquement attaché à ce qui est pour lui le véritable bien, c'est-à-dire à la justice et à la vérité, indifférent aux biens extérieurs, dédaigneux de la foule et du succès, persuadé qu'on n'arrive à la possession du vrai bien que par un examen rigoureux et minutieux de toutes les opinions qui ont cours, il ne se borne pas à discuter avec les sophistes et leurs adeptes : il s'attache à former des disciples, et, à ceux qui veulent vraiment suivre sa voie, il ne se contente pas d'offrir un enseignement théorique ; il leur propose un nouvel idéal pratique, un nouveau genre de vie, qui les écartera des assemblées, des tribunaux, de l'influence et du pouvoir, mais qui leur donnera la satisfaction suprême de la conscience, celle d'avoir cherché la justice de toutes leurs forces en vue de la vie présente et de la vie future[1].

L'opposition de principe entre ces deux conceptions était radicale : mais il était inévitable que des essais de conciliation vinssent à se produire. Certains disciples de Socrate, comme Xénophon, furent aussi disciples de Prodicos ou de quelque autre sophiste, et leur socratisme tempéré se limitait à une teinte générale de sagesse et de modération dans leur pensée et dans leur vie : la conciliation, dans leur cas, était plus pratique que théorique. Isocrate, au contraire, prétendit faire vraiment la synthèse des deux méthodes, en créant une école de rhétorique qui fût en même temps une école de philosophie morale et qui réconciliât ainsi, dans une paix définitive, les deux maîtres dont il avait suivi et goûté les entretiens, Gorgias et Socrate.

Sur cette tentative, qui obtint d'ailleurs, comme on sait, une vogue considérable, Platon semble avoir professé deux opinions successives. Il a loué Isocrate dans le *Phèdre* et il lui a presque ressemblé dans le *Ménexène*. En revanche, il lui a consacré, à la fin de l'*Euthydème*, trois pages d'une critique mordante, sans le nommer, il est vrai, mais en le désignant avec une clarté qui ne laisse place à aucun doute dans l'esprit du lecteur.

Isocrate, de son côté, semble avoir toujours, depuis son

1. Cf. *Gorgias*, 522 d-e.

discours *Contre les sophistes* jusqu'au *Panathénaïque*, éprouvé peu de bienveillance à l'égard de Platon et de ses méthodes.

Celui-ci a-t-il visé indirectement Isocrate dans le *Gorgias* ? Nous ne pouvons ni le nier ni l'affirmer, faute de savoir les dates de ses sentiments successifs et celle même du *Gorgias*. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il n'a certainement pas attribué à l'honnête Isocrate l'immoralisme de Calliclès et que, s'il l'a visé, c'est à travers Gorgias : mais d'autre part il n'est pas douteux que la rhétorique d'Isocrate tombe directement sous le coup des critiques exprimées par Platon dans le dialogue ; car Platon s'y montre d'une rigueur impitoyable et absolue.

II

LES PERSONNAGES ET LA COMPOSITION

La discussion est soutenue par quatre personnages : trois représentants de la rhétorique, Gorgias, Polos et Calliclès, qui entrent tour à tour dans le débat, et en face d'eux Socrate, qui, après ces trois engagements successifs, prend à son tour la parole d'une manière continue et conclut son discours par un mythe. Chéréphon, le vieil ami de Socrate, n'a qu'un rôle négligeable.

Socrate, Gorgias et Polos sont bien connus et gardent dans le dialogue leur physionomie traditionnelle. Socrate, dialecticien subtil et précis, puis mystique ; Gorgias, maître en son art, considérable et considéré, honnête homme et qui se garde avec soin des affirmations mal sonnantes ; Polos, plus jeune, plus tranchant, un peu ridicule par son infatuation, mais qui recule devant les conséquences dangereuses de ses théories. Quant à Calliclès, c'est l'enfant terrible de la rhétorique, l'immoraliste hardi qui va jusqu'au bout de sa pensée et qui, pressé par la dialectique de Socrate, n'hésite pas à jeter par-dessus bord toute la morale traditionnelle pour sauver la rhétorique du naufrage.

Ce Calliclès est d'ailleurs inconnu ; c'est sans doute une création de Platon, un personnage fictif en qui s'incarnent tout un ensemble de théories ou de tendances que Platon

voyait grandir autour de lui dans la société athénienne. Il est représenté comme un homme encore jeune, un citoyen riche et ambitieux qui aspire à jouer un rôle dans la politique et qui s'y prépare en écoutant les sophistes étrangers, reçus par lui dans sa maison. Socrate le traite d'assez haut, mais Calliclès, qui s'impatiente, qui s'irrite, qui feint de vouloir rompre l'entretien, cède pourtant aux prières de Gorgias et discute jusqu'au bout pour la forme, avec une mauvaise humeur assez plaisante. De là quatre parties distinctes dans le dialogue, chacune ayant son objet limité et aboutissant à une conclusion partielle[1] :

1° Socrate et Gorgias. — Recherche d'une définition de la rhétorique par la détermination de son office propre : la rhétorique est une ouvrière de persuasion, mais non à la manière de la science, qui distingue le vrai du faux : la rhétorique ne produit que la croyance, tantôt vraie et tantôt fausse.

2° Socrate et Polos. — La rhétorique n'est donc pas un art véritable fondé sur la connaissance du vrai ; elle n'est qu'un empirisme routinier, inventé en vue de la flatterie et du plaisir.

3° Socrate et Calliclès. — Qu'importe, dit Calliclès, si le plaisir est le vrai bien pour l'homme et par conséquent le but suprême de la vie ? Socrate établit que le plaisir est trompeur dans la vie présente et funeste dans la vie future.

4° Monologue de Socrate et mythe de la vie future.

Nous voyons, par le commentaire d'Olympiodore, que les anciens disputaient déjà sur l'unité de ces quatre parties et sur le vrai sujet du dialogue : s'agissait-il avant tout, dans le *Gorgias*, de la rhétorique, ou de la morale ou d'une doctrine de la vie future ? Nous ne nous arrêterons pas à ces subtilités assez puériles. Il est trop évident qu'il s'agit bien de la rhétorique, mais considérée dans sa valeur pour le bonheur de l'homme, et que cette valeur dépend essentiellement, selon Platon, de la solution donnée aux questions agitées dans les trois dernières parties. La liaison intime des quatre parties, au point de vue de la pensée, est donc incontestable, et en

1. Il s'en faut cependant qu'il y ait plein accord sur ce point. On lira avec intérêt le chapitre consacré à la question par H. Bonitz dans ses *Platonische Studien*[3], Berlin, 1886.

outre elles sont liées dramatiquement par le progrès de l'émotion qui va croissant du commencement à la fin, puisque la discussion, commencée sur une question qui semblait purement technique, l'objet de la Rhétorique, s'achève par les considérations les plus hautes et les plus éloquentes sur toute la destinée humaine.

Mais d'autres problèmes se posent sur la relation des théories de Calliclès avec les deux premières parties, et il est nécessaire d'en dire quelques mots, bien qu'ils aient été généralement négligés par les commentateurs.

Ces théories, qui donnent tout d'un coup au dialogue un intérêt si puissant et si nouveau, sont-elles une suite logiquement nécessaire des deux discussions précédentes, et, si elles n'en sortent pas nécessairement, pourquoi Platon les y a-t-il rattachées ?

Que l'immoralisme de Calliclès ne soit pas impliqué expressément dans les conceptions de Gorgias et de Polos, c'est ce qui est assez évident. Gorgias et Polos n'admettent nullement cet immoralisme pour leur propre compte, et ils ne commettent en cela aucune faute de logique, à en juger selon les règles du sens commun, c'est-à-dire du jugement appliqué à la conduite de la vie ordinaire. Si la rhétorique produit uniquement la persuasion, non la science, et si la persuasion peut parfois persuader le faux, il ne faut pas le lui reprocher trop sévèrement ; car il y a des circonstances où une décision immédiate est nécessaire et, dans ce cas, il faut bien se contenter de la vraisemblance, faute de mieux ; le philosophe lui-même, quand il doit agir, s'en contente, et s'il ne s'en contentait pas, il devrait renoncer à toute action, ce qui ne vaudrait pas mieux que de courir un risque inévitable. La persuasion peut tomber juste, et, à côté des choses prouvées, il y a des opinions vraies, de l'aveu de Platon lui-même ; or, dans bien des cas, l'opinion vraie, inspirée ou non par une sorte d'intuition divine (θεία μοῖρα), est la seule ressource de l'intelligence pratique et agissante.

Pourquoi donc Platon a-t-il rattaché, comme il l'a fait, les théories cyniques de Calliclès aux théories innocentes de ces deux honnêtes gens, Gorgias et Polos ? Et pourquoi cet ardeur passionnée contre la rhétorique prise en bloc ?

Il semble que l'explication doive en être cherchée d'abord dans les faits qu'il avait sous les yeux. L'Athènes de son

temps lui paraît profondément immorale. L'image qu'il trace de la démocratie dans les pages du *Gorgias* où il étudie l'influence des orateurs sur le peuple montre qu'il croit à une décadence ininterrompue. La condamnation de Socrate, à laquelle il est fait plusieurs fois allusion dans le dialogue comme à une chose prévue et inévitable, n'était pas de nature à corriger son pessimisme. Puisque les orateurs étaient les éducateurs du peuple, c'est donc qu'au fond de leur doctrine politique, et fût-ce même à leur insu, se cachait un principe malfaisant et pernicieux.

Philosophe, il avait le droit de dégager ce principe, même latent et inexprimé, et d'y rattacher les misères présentes. Il crut le trouver dans l'immoralité foncière d'un art qui prétendait à gouverner les hommes et qui n'avait pas pour objet essentiel la connaissance du vrai bien. Cet art est la Rhétorique, qui n'exclut pas, dans la pensée d'un Gorgias ou d'un Isocrate, l'étude du vrai bien, c'est-à-dire de la justice, mais qui n'en fait pas son unique affaire et se contente à ce sujet des notions communes. Or cette étude, aux yeux de Platon comme à ceux de Socrate, est la grande affaire de la vie, la seule importante. La philosophie n'est pas une occupation destinée à satisfaire la curiosité de l'esprit : elle est la recherche patiente et obstinée de la seule chose qui puisse assurer à l'homme le vrai bonheur dans cette vie et dans l'autre. Elle est une religion au sens moderne du mot ; non plus un ensemble de rites et de croyances d'un caractère national et relatif, mais un absolu qui réclame tout l'homme et n'admet pas de partage. La rhétorique, qui prétend aussi à la domination totale de la pensée, est l'ennemie, la rivale qu'il faut poursuivre sous toutes ses formes : malheur aux adversaires et aux tièdes. Platon, pontife de la philosophie, excommunie sans pitié la rhétorique. C'est ce qui fait la grandeur du *Gorgias*, et parfois son injustice.

Cependant, Platon ne condamnerait pas, en théorie, un orateur qui, étant coupable, se servirait de la Rhétorique pour s'accuser lui-même et aller ainsi au-devant de l'expiation méritée et désirable ; ni un homme qui, avant d'aborder l'étude de la rhétorique, aurait acquis par la philosophie la science du bien. Mais cette double réserve est évidemment de peu d'importance, car la première hypothèse est plus ironique que sérieuse, et la seconde se réalise rarement. En

fait, ceux qui s'adonnent à la rhétorique renoncent, sciemment ou non, à la recherche méthodique de la vérité, et leur imprudence ne serait logiquement admissible, aux yeux de Platon, que si les théories de Calliclès étaient vraies.

Platon motive cette condamnation de la Rhétorique d'abord par des raisonnements abstraits, ensuite par l'examen de l'œuvre politique des hommes d'Etat athéniens.

Sur le premier point, répétons seulement ce que nous disions tout à l'heure, que Platon lui-même, dans d'autres dialogues, reconnaît à côté de la science proprement dite l'existence d'une « opinion vraie », dont l'importance au moins pratique et provisoire est incontestable, tandis qu'ici nulle allusion formelle n'est faite à cette manière d'atteindre la vérité. C'est là un signe frappant de la passion combative apportée par lui dans le développement de sa thèse. Le *Gorgias* est d'inspiration foncièrement polémique.

Même caractère dans les jugements si curieux et si uniformément sévères sur les hommes d'État athéniens. Un seul trouve grâce à ses yeux, Aristide ; tous les autres, y compris les plus illustres, un Thémistocle, un Cimon, un Périclès, sont condamnés.

Faut-il voir, dans cet ostracisme universel, la manifestation d'un esprit de parti aristocratique ? non, car Aristide, qu'il admire, était démocrate : nous savons aujourd'hui, par la *Constitution d'Athènes*, d'Aristote, qu'il était le chef du parti populaire. C'est donc une condamnation purement philosophique et morale, où la politique de parti n'a rien à voir, ou peu de chose. Que reproche-t-il aux hommes d'État, en effet ? Avant tout, d'avoir flatté les instincts belliqueux du peuple, de lui avoir donné des navires, des arsenaux, des murailles, et d'avoir pratiqué ce qu'on appellerait aujourd'hui une politique « impérialiste », au lieu de s'appliquer à le rendre plus juste et plus tempérant. Cette condamnation est prononcée en bloc, sommairement, sans distinction entre les guerres offensives et défensives, sans égard aux circonstances particulières qui ont pu motiver les décisions des politiques. La grande preuve invoquée pour établir qu'ils furent de mauvais chefs, c'est que plusieurs d'entre eux, notamment Cimon et Périclès, furent condamnés à la fin par ce même peuple dont ils avaient été les idoles montrant ainsi qu'ils n'avaient pas su apprivoiser ses caprices et ses fureurs. Pla-

ton, qui compare les chefs d'État aux gardiens de troupeaux et aux dompteurs de chevaux, ne se demande pas si le meilleur écuyer n'est pas exposé à être parfois désarçonné.

Une pareille sévérité est d'autant plus surprenante que Périclès, en d'autres dialogues, a été jugé très différemment. Dans le *Phèdre,* par exemple, Socrate lui-même vante la hauteur de son intelligence et l'efficacité de son action (τὸ ὑψηλόνουν τοῦτο καὶ τελεσιουργόν), ce qu'il attribue à ses relations avec Anaxagore. Rappelons aussi, à ce propos, que Thucydide louait en particulier, chez ce prétendu flatteur du peuple, une autorité morale qui lui permettait de résister victorieusement aux caprices de la foule.

Que conclure de tout cela ? Uniquement ceci, que Platon, dans le *Gorgias,* s'installe au cœur de l'absolu, et que, du point où il se place pour juger les contingences, il ne parle ni en homme de parti ni en homme pratique, mais en défenseur passionné d'un idéal qui est une religion.

De là viennent, avons-nous dit, et les injustices du *Gorgias* et certaines de ses beautés ; nous avons essayé de montrer les injustices, voyons maintenant les beautés. Celles-ci résultent d'abord de la noblesse même du rêve de Platon, qui voudrait voir régner sur la terre une justice sans défaillance, en vertu de laquelle les individus et les États n'auraient d'autre souci que celui de se rendre sans cesse meilleurs. Elles résident aussi dans les qualités purement littéraires qui découlent de cet idéal et qui font que certaines pages du *Gorgias* sont parmi les plus belles que Platon ait écrites.

III

LA VALEUR LITTÉRAIRE DU *GORGIAS*

Notons d'abord en passant, sans y insister, les qualités habituelles des dialogues de Platon, le ton naturel de la conversation, l'atticisme partout répandu, la variété des caractères et la convenance de chacun à son rôle, l'habileté avec laquelle les grandes articulations du dialogue sont rendues sensibles au lecteur, les repos de la discussion, les fausses sorties, les reprises et les épisodes.

Deux morceaux surtout doivent nous arrêter, à cause de

leur valeur singulièrement originale : le grand discours de Calliclès et celui de Socrate à la fin du dialogue.

L'entrée en scène de Calliclès est d'un grand effet. Jusque-là, c'est-à-dire pendant la discussion de Socrate avec Gorgias d'abord et ensuite avec Polos, il était resté à peu près silencieux, sauf quelques mots de bon accueil au début, par lesquels il introduit Socrate et Chéréphon dans sa demeure, auprès des deux sophistes et des assistants venus entendre Gorgias. Grand admirateur de la rhétorique, il avait senti sa bile s'amasser peu à peu devant les concessions de Gorgias et de Polos. La contradiction où celui-ci finit par se voir embarrassé grâce à la dialectique de Socrate le fait brusquement éclater. Il se jette alors dans le débat avec une audace de pensée et une verve de langage qui font de son intervention un coup de théâtre. La discussion semblait près de finir : elle rebondit avec une vigueur nouvelle. Calliclès est jeune, riche, confiant en lui-même ; il étale son immoralisme avec l'assurance hautaine d'un néophyte qui prend en pitié la prudence timorée de ses maîtres et qui d'ailleurs se croit tout permis. Il se plaît à outrer sa propre pensée, à la rendre aussi scandaleuse que possible, naïvement convaincu qu'il va décontenancer son adversaire. La morale que prêche Socrate est une morale d'esclaves ; c'est la morale des moutons en face des lions. La vraie morale, celle de la nature et non de la loi humaine, c'est la morale de la force ; au plus fort tous les avantages ; le reste est niaiserie.

Nous reconnaissons là l'opposition entre la nature et la loi, chère aux sophistes, mais Calliclès y met un accent et un éclat tout personnels.

Ce caractère de Calliclès, impétueux et vaniteux, est soutenu jusqu'au bout avec une admirable vérité, sous des formes diverses. Battu par Socrate, il n'est pas de ceux qui reconnaissent leur défaite. Ne sachant plus que répondre, il est prêt à laisser là son adversaire dont il affecte de mépriser les arguties. Retenu par Gorgias, il consent à rester, mais il laissera Socrate argumenter dans le vide, et ne lui répondra que pour la forme, en lui faisant sentir à chaque fois qu'il dédaigne de l'écouter sérieusement.

Tout le rôle est une création dramatique pleine de vie, à la fois par la représentation d'un caractère toujours semblable à lui-même et par la verve amusante de l'expression.

L'attitude de Socrate, devant cet étourdi plein de jactance et qui se croit très fort, est de toute beauté, d'abord par l'aisance de son ironie, ensuite par la hauteur sereine de son inspiration, qui s'élève sans effort jusqu'aux plus hautes pensées.

Il commence par des arguments, et c'est merveille de voir avec quelle facilité il renverse le grand argument de Calliclès, à savoir que la loi, œuvre des faibles contre les forts, des moutons contre les lions, est en opposition avec la nature qui veut le triomphe des lions et des forts. Si les faibles, dit Socrate, ont imposé leur loi aux forts, c'est donc qu'ils sont en réalité les plus forts ; mais alors la loi et la nature sont d'accord. Calliclès réplique par des distinctions que Socrate dissèque et détruit les unes après les autres, et la discussion dialectique se poursuit ainsi avec une subtilité que notre goût moderne trouve parfois excessive, mais à laquelle on ne peut refuser une efficacité redoutable. Calliclès enfin est vaincu et le laisse voir en cessant de discuter sérieusement.

On demande alors à Socrate de prendre seul la parole et d'exposer d'une manière suivie les idées qu'il a déjà laissé entrevoir sur la vie présente et sur la vie future. Socrate consent. Il parle d'abord de la vie du juste sur la terre, puis, sous forme mythique, de la destinée réservée au juste après la mort. On lira ces pages, que nous n'avons pas à résumer ici ; mais il convient peut-être de rappeler en quelques mots ce qui fait la beauté unique de l'éloquence de Socrate (ou de Platon) dans les morceaux de ce genre.

C'est une éloquence qui a pour caractère essentiel, suivant le mot de Pascal, de se moquer de l'éloquence. Rien ne ressemble moins au discours d'un rhéteur ou même d'un orateur de profession. Nul ornement, nulle figure de rhétorique, nul mouvement extérieur de passion. Ce ne sont que mots très simples dans des phrases tout unies. Mais, sous ces mots et sous ces phrases, on sent courir le frémissement d'une pensée qui s'avance d'un mouvement régulier vers une fin très haute. Il semble que celui qui parle ainsi écoute en lui-même une voix divine qui l'appelle, et que toute son âme soit comme enivrée d'une vision de plus en plus prochaine. Quand on passe des choses de la terre à celles de l'autre vie, de la réalité au mythe, le discours, avec plus de poésie, garde la même force intime et profonde. C'est toujours le même

mouvement régulier et doux, le même frisson d'extase devant la beauté du spectacle, la même netteté de vision et la même certitude intellectuelle, qui saisit le lecteur à la suite du voyant et qui l'entraîne toujours plus haut. Rien n'est plus vraiment divin que cette éloquence, qui est précisément celle que nous admirons dans toute la fin du *Gorgias*.

IV

DATE OU L'ENTRETIEN EST CENSÉ AVOIR LIEU

A quelle date l'entretien raconté par Platon est-il censé avoir eu lieu ?

Il est fait allusion dans un passage (p. 503 c) à la mort récente de Périclès (νεωστὶ τετελευτηκέναι). Or Périclès est mort en 429. Si l'on songe que Gorgias est venu à Athènes pour la première fois en 427 comme ambassadeur de Léontium et que cette ambassade fut pour lui un triomphe mémorable, il est naturel de supposer que l'entretien chez Calliclès se rapporte à cette date. L'âge attribué à l'ami de Calliclès, Démos fils de Pyrilampe (p. 481 d), conduit à la même conclusion. Mais d'autres passages du dialogue font allusion à des faits dont la date est connue et qui sont postérieurs, quelques-uns même de beaucoup, à l'année 427. Le plus important est la présidence de l'Assemblée par Socrate (p. 473 e), qui survint en 406 seulement, après la bataille des Arginuses. On a noté aussi que cet Archélaos, tyran de Macédoine, dont Polos vante le bonheur, ne prit le pouvoir qu'en 413, et que l'*Antiope* d'Euripide, à laquelle il est fait plusieurs fois allusion, ne fut représentée que dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse. En raison de ces faits, beaucoup de savants assignent à la scène du *Gorgias* une date voisine de 405.

Ces arguments seraient très forts si Platon avait eu le souci d'éviter les anachronismes. Mais la vérité est qu'il n'a aucun souci de la chronologie, quand il lui plaît, pour une raison littéraire ou philosophique, de brouiller les dates. Il suffira de rappeler ici, à titre d'exemple, le *Ménexène,* où Socrate (condamné en 399) est censé prononcer l'oraison

funèbre des guerriers tombés dans la guerre de Corinthe (en 396), oraison funèbre qu'il a recueillie des lèvres d'Aspasie ! Xénophon du reste en use de même : il ne craint pas de prêter à Socrate, dans l'*Économique*, un éloge des jardins de Cyrus le jeune qu'il avait visités lui-même lors de son expédition en Asie, mais que Socrate à coup sûr n'avait jamais vus même en songe.

Pour en revenir au *Gorgias*, disons que l'époque où l'entretien est censé se dérouler est une époque vague, indéterminée, qui se rattache avant tout au souvenir de l'ambassade de Gorgias, mais où la fantaisie de Platon a fait entrer sans scrupule, malgré les dates, tout ce qui pouvait servir à illustrer sa pensée et à embellir son œuvre.

V

DATE DE LA COMPOSITION DU DIALOGUE

Il serait plus important de savoir à quelle date Platon a composé le *Gorgias*. Faute de témoignages extérieurs, qui seuls pourraient nous donner à cet égard des indications positives, nous en sommes réduits à des conjectures, assez vraisemblables d'ailleurs et sur lesquelles on s'accorde généralement.

Le caractère tout socratique de la doctrine du *Gorgias*, où n'interviennent encore aucune des théories propres à Platon, est une raison très forte d'en placer la composition dans la première partie de sa vie. On a souvent remarqué en outre les allusions si précises et si émouvantes à la condamnation de Socrate, que celui-ci semble annoncer comme inévitable. Cette sorte de prophétie grave et pathétique convient à une date où Platon devait être encore sous l'impression plus ou moins voisine de l'événement. L'âpreté de ses attaques contre les orateurs et les flatteurs du peuple s'expliquerait alors d'autant mieux qu'à la force des raisons théoriques s'ajouterait ainsi pour lui le sentiment profond et douloureux de l'injustice récemment commise par ceux qu'il attaque dans le dialogue. Ajoutons enfin que cette rigueur de doctrine et cette sorte d'intransigeance est un des traits,

semble-t-il, de sa pensée dans la première partie de sa vie, et que ses derniers ouvrages, en général, indiquent une tendance à mieux mettre en lumière la complexité des choses.

Toutes ces raisons ne sauraient aboutir à la détermination d'une date précise. Bornons-nous donc à dire que, selon toute vraisemblance, le *Gorgias* est à peu près contemporain du *Protagoras*, et que tous deux appartiennent sans doute aux années qui suivirent le retour de Platon à Athènes après ses grands voyages, c'est-à-dire à la période comprise entre 395 et 390 environ.

VI

LE TEXTE

Les principaux manuscrits sont, pour le *Gorgias*, le Bodleianus (B) et le Venetus (T); mais quelques bonnes leçons nous ont été conservées par des manuscrits secondaires ou plus récents (*recc.*): j'ai collationné de nouveau, sur photographie, le *Vindobonensis*, suppl. gr. 21 (Y), qui a conservé en plusieurs endroits la meilleure tradition, ainsi que le *Vindobonensis*, suppl. gr. 7 (W), et j'ai adopté, à la suite de Burnet et d'après sa collation, quelques leçons excellentes du *Vindobonensis* 55, suppl. gr. 39 (F). En outre un papyrus d'Oxyrhynchus, déjà utilisé également par Burnet, reproduit un passage du dialogue (507 b-508 d) et nous atteste l'ancienneté de certaines leçons qui ne sont pas toutes bonnes.

Au total, le texte, ici comme dans le *Protagoras*, se rapproche davantage de la tradition manuscrite que celui de Schanz, trop hardi selon moi, dans l'adoption de certaines corrections conjecturales. Toutes ces divergences d'ailleurs portent sur de menus détails qui ne modifient pas gravement le sens.

Je dois signaler en terminant une correction que j'introduis de mon propre chef dans le fragment de Pindare cité à la p. 484 b, et qui exige quelques explications trop longues pour trouver place dans l'apparat critique. Je les ai données dans un article de la *Revue des Études grecques* (1921, p. 125). En voici le résumé.

Les derniers éditeurs lisent : Νόμος... ἄγει δικαιῶν τὸ

βιαιότατον, d'après une citation d'Aelius Aristide (*or.* 45, II 68 Dind.). Les mss. donnent ἄγει βιαίων τὸ δικαιότατον, ce qui n'a pas de sens. J'écris ἄγειν δικαιοῖ τὸ βιαιότατον en m'appuyant sur le passage des *Lois* (715 a) où ce fragment est viés et qui est ainsi conçu : ἔφαμέν που... τὸν Πίνδαρον ἄγειν δικαιοῦντα τὸ βιαιότατον. Ce texte, remis en style direct, devient ou bien : Π. ἄγει δικαιῶν τὸ βιαιότατον, ce qui est absurde ; ou bien : Π. ἄγειν δικαιοῖ τὸ βιαιότατον, ce qui est notre correction même et présente un sens excellent. Je considère donc comme hors de doute que tel est réellement le texte que lisait Platon dans son exemplaire de Pindare.

SOMMAIRE

Préambule : Socrate et Chéréphon arrivent chez Calliclès pour interroger Gorgias sur « ce qu'il est » de son métier (447 a-d). — Chéréphon pose la question à Gorgias ; brusque intervention de Polos, qui répond par l'éloge du métier de Gorgias (447 d-448 c).

Socrate intervenant réclame une réponse précise et fait rentrer en scène Gorgias lui-même, qui se déclare maître de rhétorique (448 d-449 c).

PREMIÈRE PARTIE : SOCRATE ET GORGIAS

Recherche dialectique d'une définition précise de la Rhétorique. — 1° La rhétorique est l'art des discours (449 c-e) ; — 2° dans les arts où le discours est le principal (450 a-c) ; — 3° spécialement dans ceux qui se rapportent aux matières politiques (450 c-452 d) ; — 4° elle est, en ces matières particulièrement, ouvrière de persuasion (452 d-453 a). — 5° Mais quelle sorte de persuasion produit-elle ? Celle qui enseigne ou celle qui fait croire (453 a-454 a) ? — 6° Différence entre la croyance et la science (454 b-454 e). La rhétorique est ouvrière de croyance (454 e-455 a). — Socrate exprime un doute sur l'objet propre de la rhétorique. Sa puissance est universelle et merveilleuse, répond Gorgias (455 a-456 c) ; mais il faut en user justement, sans qu'elle doive d'ailleurs être rendue responsable du mauvais usage que certains peuvent en faire (456 c-457 c).

Intermède : l'idée de justice, ainsi introduite, provoque chez Socrate un nouveau doute ; avant de continuer la discussion, il explique dans quel esprit il veut le faire (457 c-458 b). — Les auditeurs, consultés, désirent que la discussion continue (458 b).

Reprise de l'entretien entre Socrate et Gorgias. Socrate : La

rhétorique, qui permet de parler d'une manière persuasive sur tout sujet sans en posséder la science, dispense-t-elle d'avoir la science de la justice, ou l'implique-t-elle (458 e-460 a)? — Gorgias : elle la donne à qui ne la possède pas d'avance (460 a-b). — Socrate : mais alors comment pouvais-tu dire qu'un orateur pût être injuste (460 b-461 a)?

Brusque intervention de Polos, qui reproche à Socrate des sophismes. Socrate se déclare prêt à discuter avec lui, pourvu que Polos renonce à ses longs discours (461 b-462 b).

DEUXIÈME PARTIE : SOCRATE ET POLOS

Socrate définit la rhétorique un *empirisme,* et non un *art* (462 b-463 a), et cet empirisme fait partie d'un ensemble qui relève de la *flatterie.* — Théorie socratique de la *flatterie,* qui ne vise qu'au plaisir, non au bien véritable, et qui a inventé quatre routines empiriques (toilette, cuisine, sophistique, rhétorique), contrefaçons de quatre arts véritables (gymnastique, médecine, législation, justice) (463 a-466 a).

Mais les orateurs, dit Polos, ne sont-ils pas considérés et tout-puissants dans les cités? — Nullement, dit Socrate, si tu appelles « puissance » une chose bonne pour qui la possède (466 a-b). La prétendue puissance des orateurs et des tyrans n'en est pas une, si, faute de raison, ils se trompent sur leur véritable but, qui est leur bien (466 b-468 e).

Instance de Polos : Socrate ne porterait-il pas envie à un homme libre d'agir à sa guise dans la cité? — Réponse : Non, si l'action envisagée n'était pas juste, car le plus grand des maux est de commettre l'injustice, et il n'y a de bien que ce qui est juste (468 e-470 c).

Polos conteste, et, pour prouver que l'homme injuste peut être heureux, allègue l'exemple du tyran Archélaos, à qui tous ses crimes réussissent (470 c-471 d). Réponse de Socrate : il n'admet pas cette façon de discuter ; des témoignages ne sont pas des preuves. Il ne veut d'autre témoignage que celui de son interlocuteur. Quant au fond, il maintient sa thèse — l'homme injuste ne peut être heureux — et il l'aggrave — le coupable qui ne satisfait pas à la justice est plus malheureux que celui qui satisfait (471 d-472 e).

Position de la question (473 a-474 c) et discussion dialectique : Socrate avance et soutient successivement, 1° que commettre l'injustice est pire que la subir, parce que, étant plus laid, c'est aussi plus nuisible (474 c-476 a) ; 2° que ne pas

expier une faute commise est pire que d'en être puni, parce que le châtiment délivre de l'injustice, qui est le plus grand des maux (476 a-478 e). Conclusion sur les rapports de la justice et du bonheur (478 e-479 e).

Conclusion générale sur la vraie utilité de la rhétorique (480 a-481 b).

TROISIÈME PARTIE : SOCRATE ET CALLICLÈS

Calliclès demande à Socrate s'il se moque ; Socrate répond en comparant l'amoureux de Démos et l'amoureux de la philosophie (481 b-482 c).

Thèse de Calliclès : La Nature et la Loi ; dans l'ordre de la Nature, la force est la loi suprême, et le plus fort doit avoir la plus forte part. La philosophie est incapable de comprendre cela : Socrate est invité à renoncer à elle pour se consacrer à la politique (482 c-486 d). — Compliments ironiques de Socrate : règles établies pour la discussion (486 d-488 b).

Examen du principe posé par Calliclès : Qu'est-ce que Calliclès entend par les plus forts ? Il ne peut sans se contredire mettre la force dans le nombre (488 b-489 d) ; successivement il admet qu'elle appartient aux plus intelligents et aux plus courageux (489 e-490 a) et cela dans le domaine de la politique (490 a-491 c) ; finalement, poussé par Socrate, il proclame que l'homme vraiment conforme à l'ordre de la Nature est celui qui a le plus de passions et est capable de les entretenir (491 d-492 e) — Discussion de cette conception, 1° par des allégories d'inspiration pythagoricienne (492 e-494 e) ; 2° par deux raisonnements dialectiques dirigés spécialement contre la thèse de l'identité du plaisir et du bien (495 a-499 b). Conclusion sur ce point : force est d'admettre qu'il y a des plaisirs bons, c'est-à-dire utiles, et des plaisirs mauvais, c'est-à-dire nuisibles. Notre but étant notre bien, il faut un art, une méthode, pour distinguer entre les uns et les autres (499 b-500 a).

Retour au problème soulevé par Calliclès : il s'agit, en fait, de choisir entre deux genres de vie, la vie suivant la rhétorique, la vie suivant la philosophie (500 a-d). Reprise, pour décider du choix, de la théorie exposée à Polos sur les disciplines qui ne visent qu'au plaisir, soit du corps, soit de l'âme, lesquelles ne sont que des flatteries, et sur celles qui tendent à leur bien et qui seules sont vraiment des méthodes. Dans quelle catégorie rentrent les discours politiques ? Que valent,

à cet égard, les orateurs qui ont exercé une influence à Athènes : en est-il un seul qui ait rendu les Athéniens meilleurs (500 e-503 c) ? — Question préalable : En quoi consiste le bien de l'âme ? Qu'exige-t-il ? Pour Socrate, il est essentiellement dans l'ordre et l'harmonie, et il exige le contraire de ce dérèglement, de cette absence de contrainte (ἀκολασία), que prêche Calliclès : le châtiment, la répression (τὸ κολάζεσθαι) des âmes (503 d-505 b).

Intermède. Calliclès renonce à discuter et ne répondra plus que pour la forme (505 b-506 c).

QUATRIÈME PARTIE : SOCRATE SEUL

Socrate pose comme résultat des discussions précédentes, que, pour atteindre le bonheur, on doit tendre toutes ses forces et toutes celles de la cité vers l'acquisition de la justice et de la tempérance (506 c-508 c). Partant de là, il reprend, en deux points, la question du choix à faire entre deux genres de vie : 1° Il se peut que la philosophie ne lui assure pas le moyen de protéger son existence ; mais le seul moyen d'être assuré contre l'injustice, qui est de se rendre semblable au souverain (= de le flatter), conduit presque fatalement à la commettre (508 c-511 a) ; — et d'ailleurs, l'essentiel n'est pas de sauver sa vie, mais de bien vivre (511 a-513 c). 2° Si l'on s'en tient à la distinction faite entre les deux sortes de disciplines (types médecine-cuisine), il reste que le seul but qu'on puisse se proposer en abordant la politique est de rendre les citoyens les meilleurs possible ; or ce principe condamne les orateurs allégués en exemple par Calliclès pour justifier la rhétorique (513 d-517 a) ; — sans doute ils ont été de bons serviteurs du peuple ; mais en allant au-devant de ses appétits, sans l'avoir d'abord corrigé de ses défauts, ils lui ont fait perdre même ses avantages antérieurs, et peut-être leurs successeurs paieront-ils encore pour eux. Paradoxe sur l'impossibilité pour les hommes politiques d'être injustement victimes de leurs concitoyens (517 b-520 e). — Socrate conclut : il restera fidèle à la tâche qu'il s'est fixée, ne cherchant pas à plaire et n'ayant en vue que le bien. S'il compromet ainsi sa tranquillité et sa vie, il n'aura du moins aucune faute à se reprocher et affrontera la mort sans inquiétude (521 a-522 e).

Mythe final : la vie future et le jugement des morts (522 e-527).

GORGIAS

[ou *sur la Rhétorique,* réfutatif.]

CALLICLÈS SOCRATE CHÉRÉPHON GORGIAS POLOS

Préambule : Socrate et Chéréphon arrivent chez Calliclès.

447 CALLICLÈS. — Tu arrives, Socrate, comme il faut, dit-on, arriver à la guerre et à la bataille.

SOCRATE. — Sommes-nous en retard ? Arrivons-nous, comme dit le proverbe, après la fête ?

CALLICLÈS. — Après une fête exquise : Gorgias vient de nous faire entendre une foule de belles choses.

SOCRATE. — La faute, Calliclès, en est à Chéréphon, ici présent : c'est à cause de lui que nous nous sommes attardés à l'agora.

b CHÉRÉPHON. — Le mal n'est pas grand, Socrate ; je vais le réparer. Gorgias est mon ami : j'obtiendrai de lui une nouvelle séance, tout de suite, si tu le désires, ou, sinon, un autre jour.

CALLICLÈS. — Que dis-tu, Chéréphon ? Socrate désire entendre Gorgias ?

CHÉRÉPHON. — Oui, et c'est justement pour cela que nous venons.

CALLICLÈS. — Eh bien, venez chez moi quand vous voudrez : Gorgias est mon hôte et il vous donnera une séance.

SOCRATE. — Tu es fort aimable, Calliclès ; mais Gorgias

ΓΟΡΓΙΑΣ

[ἢ περὶ ῥητορικῆς, ἀνατρεπτικός.]

ΚΑΛΛΙΚΛΗΣ ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΧΑΙΡΕΦΩΝ ΓΟΡΓΙΑΣ ΠΩΛΟΣ

ΚΑΛΛΙΚΛΗΣ. Πολέμου καὶ μάχης φασὶ χρῆναι, ὦ 447 Σώκρατες, οὕτω μεταλαγχάνειν.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Ἀλλ' ἦ τὸ λεγόμενον κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν καὶ ὑστεροῦμεν ;

ΚΑΛ. Καὶ μάλα γε ἀστείας ἑορτῆς· πολλὰ γὰρ καὶ καλὰ Γοργίας ἡμῖν ὀλίγον πρότερον ἐπεδείξατο.

ΣΩ. Τούτων μέντοι, ὦ Καλλίκλεις, αἴτιος Χαιρεφῶν ὅδε, ἐν ἀγορᾷ ἀναγκάσας ἡμᾶς διατρῖψαι.

ΧΑΙΡΕΦΩΝ. Οὐδὲν πρᾶγμα, ὦ Σώκρατες· ἐγὼ γὰρ καὶ b
ἰάσομαι. Φίλος γάρ μοι Γοργίας, ὥστ' ἐπιδείξεται ἡμῖν, εἰ μὲν δοκεῖ, νῦν, ἐὰν δὲ βούλῃ, εἰσαῦθις.

ΚΑΛ. Τί δέ, ὦ Χαιρεφῶν ; ἐπιθυμεῖ Σωκράτης ἀκοῦσαι Γοργίου ;

ΧΑΙ. Ἐπ' αὐτό γέ τοι τοῦτο πάρεσμεν.

ΚΑΛ. Οὐκοῦν ὅταν βούλησθε παρ' ἐμὲ ἥκειν οἴκαδε· παρ' ἐμοὶ γὰρ Γοργίας καταλύει καὶ ἐπιδείξεται ὑμῖν.

ΣΩ. Εὖ λέγεις, ὦ Καλλίκλεις. Ἀλλ' ἆρα ἐθελήσειεν

447 a 4 καὶ ὑστεροῦμεν del. Cobet || **b** 8 καὶ del. Schanz.

c consentirait-il à causer avec nous ? car mon dessein est de lui demander quelle est la vertu propre de son art et quelle est au juste la chose dont il fait profession et qu'il enseigne. Quant au reste, il pourra, comme tu le dis, nous en donner le plaisir une autre fois.

Calliclès. — Le mieux, Socrate, est de lui poser la question à lui-même ; car ce que tu demandes était justement dans son programme : il priait tout à l'heure les assistants de lui adresser les questions qu'ils voudraient et se faisait fort de répondre à toutes.

Socrate. — A merveille. Veuille donc l'interroger, Chéréphon.

Chéréphon. — Sur quel sujet ?

d Socrate. — Sur ce qu'il est.

Chéréphon. — Comment l'entends-tu ?

Socrate. — Suppose que son métier fût de faire des chaussures : il te répondrait évidemment qu'il est cordonnier. Comprends-tu ce que je veux dire ?

Chéréphon. — Je comprends, et je vais l'interroger.

Chéréphon interroge Gorgias ; intervention de Polos.

Dis-moi, Gorgias, est-il vrai, comme l'affirme Calliclès, que tu te fais fort de répondre à toute question qu'on peut te poser ?

448 Gorgias. — Rien de plus vrai, Chéréphon : c'est cela même que je viens de déclarer publiquement, et j'affirme que jamais personne, depuis des années, ne m'a posé une question qui ait pu me surprendre.

Chéréphon. — Alors, Gorgias, il te sera certes bien facile de me répondre.

Gorgias. — Tu peux, Chéréphon, t'en assurer sur-le-champ.

Polos. — Sans doute ; mais, si tu le veux bien, Chéréphon, tente plutôt l'épreuve sur moi-même. Gorgias me semble avoir droit au repos ; il a déjà beaucoup parlé tout à l'heure.

Chéréphon. — Quoi, Polos ? Te crois-tu plus capable de me répondre que Gorgias ?

b Polos. — Que t'importe, si je puis le faire assez bien pour toi ?

Chéréphon. — Cela m'est égal en effet. Réponds-moi donc, puisque telle est ta fantaisie.

Polos. — Parle.

ἂν ἡμῖν διαλεχθῆναι ; βούλομαι γὰρ πυθέσθαι παρ᾽ αὐτοῦ c
τίς ἡ δύναμις τῆς τέχνης τοῦ ἀνδρός, καὶ τί ἐστιν ὃ ἐπαγγέλλεταί τε καὶ διδάσκει· τὴν δὲ ἄλλην ἐπίδειξιν εἰσαῦθις, ὥσπερ σὺ λέγεις, ποιησάσθω.

ΚΑΛ. Οὐδὲν οἷον τὸ αὐτὸν ἐρωτᾶν, ὦ Σώκρατες. Καὶ γὰρ αὐτῷ ἓν τοῦτ᾽ ἦν τῆς ἐπιδείξεως· ἐκέλευε γοῦν νυνδὴ ἐρωτᾶν ὅ τί τις βούλοιτο τῶν ἔνδον ὄντων, καὶ πρὸς ἅπαντα ἔφη ἀποκρινεῖσθαι.

ΣΩ. Ἦ καλῶς λέγεις. Ὦ Χαιρεφῶν, ἐροῦ αὐτόν.

ΧΑΙ. Τί ἔρωμαι ;

ΣΩ. Ὅστις ἐστίν. d

ΧΑΙ. Πῶς λέγεις ;

ΣΩ. Ὥσπερ ἂν εἰ ἐτύγχανεν ὢν ὑποδημάτων δημιουργός, ἀπεκρίνατο ἂν δήπου σοι ὅτι σκυτοτόμος· ἢ οὐ μανθάνεις ὡς λέγω ;

ΧΑΙ. Μανθάνω καὶ ἐρήσομαι. Εἰπέ μοι, ὦ Γοργία, ἀληθῆ λέγει Καλλικλῆς ὅδε, ὅτι ἐπαγγέλλει ἀποκρίνεσθαι ὅ τι ἄν τίς σε ἐρωτᾷ ;

ΓΟΡΓΙΑΣ. Ἀληθῆ, ὦ Χαιρεφῶν· καὶ γὰρ νυνδὴ αὐτὰ 448
ταῦτα ἐπηγγελλόμην, καὶ λέγω ὅτι οὐδείς μέ πω ἠρώτηκε καινὸν οὐδὲν πολλῶν ἐτῶν.

ΧΑΙ. Ἦ που ἄρα ῥᾳδίως ἀποκρινεῖ, ὦ Γοργία.

ΓΟΡ. Πάρεστι τούτου πεῖραν, ὦ Χαιρεφῶν, λαμβάνειν.

ΠΩΛΟΣ. Νὴ Δία· ἂν δέ γε βούλῃ, ὦ Χαιρεφῶν, ἐμοῦ. Γοργίας μὲν γὰρ καὶ ἀπειρηκέναι μοι δοκεῖ· πολλὰ γὰρ ἄρτι διελήλυθεν.

ΧΑΙ. Τί δέ, ὦ Πῶλε ; οἴει σὺ κάλλιον ἂν Γοργίου ἀποκρίνασθαι ;

ΠΩΛ. Τί δὲ τοῦτο, ἐὰν σοί γε ἱκανῶς ; b

ΧΑΙ. Οὐδέν· ἀλλ᾽ ἐπειδὴ σὺ βούλει, ἀποκρίνου.

ΠΩΛ. Ἐρώτα.

d 7 ἀποκρίνεσθαι BTY : ἀποκρινεῖσθαι F.

Chéréphon. — Voici ma question. Si Gorgias exerçait le même art que son frère Hérodicos[1], quelle est l'appellation qui lui conviendrait? La même qu'à son frère, n'est-il pas vrai?

Polos. — Sans doute.

Chéréphon. — Nous aurions raison, par conséquent, de l'appeler médecin?

Polos. — Oui.

Chéréphon. — Et s'il exerçait le même art qu'Aristophon, fils d'Aglaophon, ou que le frère d'Aristophon, comment faudrait-il l'appeler?

c Polos. — Peintre, bien évidemment.

Chéréphon. — Mais, en fait, quel art exerce-t-il et quel nom par suite devons-nous lui donner?

Polos. — Chéréphon, il existe parmi les hommes une foule d'arts différents, savantes créations du savoir[2]; car le savoir dirige notre vie selon l'art, et l'absence de savoir la livre au hasard. Entre ces différents arts, les uns choisissent les uns, les autres choisissent les autres, et les meilleurs choisissent les meilleurs. Gorgias est du nombre de ces derniers, et son art est le plus beau de tous.

Intervention de Socrate, qui fait rentrer en scène Gorgias lui-même.

d Socrate. — Je vois, Gorgias, que Polos excelle dans les discours; mais il ne fait pas ce qu'il avait promis à Chéréphon.

Gorgias. — Que lui reproches-tu exactement?

Socrate. — Il ne me paraît pas tout à fait répondre à la question.

Gorgias. — Eh bien, si tu le préfères, interroge-le toi-même.

Socrate. — Je n'en ferai rien, si tu consens à me répondre en personne. Je le préférerais de beaucoup, car le langage même de Polos me prouve qu'il s'est plutôt exercé à ce qu'on appelle la rhétorique qu'au dialogue.

e Polos. — Pourquoi cela, Socrate?

1. Cet Hérodicos, de Léontium, ne doit pas être confondu avec Hérodicos de Sélymbrie, dont Platon a fait mention à plusieurs reprises.

2. Du *savoir*, ou plus exactement, pour entendre la théorie de Polos (cf. p. 130, n. 1), de l'expérience. Tout le passage est cité par Stobée (*Florileg.*, III, 88) sous le nom de Polos; mais il n'est pas

ΧΑΙ. Ἐρωτῶ δή. Εἰ ἐτύγχανε Γοργίας ἐπιστήμων ὢν τῆς τέχνης ἧσπερ ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ Ἡρόδικος, τίνα ἂν αὐτὸν ὠνομάζομεν δικαίως ; οὐχ ὅπερ ἐκεῖνον ;

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΧΑΙ. Ἰατρὸν ἄρα φάσκοντες αὐτὸν εἶναι καλῶς ἂν ἐλέγομεν.

ΠΩΛ. Ναί.

ΧΑΙ. Εἰ δέ γε ἧσπερ Ἀριστοφῶν ὁ Ἀγλαοφῶντος ἢ ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ ἔμπειρος ἦν τέχνης, τίνα ἂν αὐτὸν ὀρθῶς ἐκαλοῦμεν ;

ΠΩΛ. Δῆλον ὅτι ζωγράφον. c

ΧΑΙ. Νῦν δ' ἐπειδὴ τίνος τέχνης ἐπιστήμων ἐστίν, τίνα ἂν καλοῦντες αὐτὸν ὀρθῶς καλοῖμεν ;

ΠΩΛ. Ὦ Χαιρεφῶν, πολλαὶ τέχναι ἐν ἀνθρώποις εἰσὶν ἐκ τῶν ἐμπειριῶν ἐμπείρως ηὑρημέναι· ἐμπειρία μὲν γὰρ ποιεῖ τὸν αἰῶνα ἡμῶν πορεύεσθαι κατὰ τέχνην, ἀπειρία δὲ κατὰ τύχην. Ἑκάστων δὲ τούτων μεταλαμβάνουσιν ἄλλοι ἄλλων ἄλλως, τῶν δὲ ἀρίστων οἱ ἄριστοι· ὧν καὶ Γοργίας ἐστὶν ὅδε, καὶ μετέχει τῆς καλλίστης τῶν τεχνῶν.

ΣΩ. Καλῶς γε, ὦ Γοργία, φαίνεται Πῶλος παρεσκευάσθαι εἰς λόγους· ἀλλὰ γὰρ ὃ ὑπέσχετο Χαιρεφῶντι οὐ ποιεῖ. d

ΓΟΡ. Τί μάλιστα, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Τὸ ἐρωτώμενον οὐ πάνυ μοι φαίνεται ἀποκρίνεσθαι.

ΓΟΡ. Ἀλλὰ σύ, εἰ βούλει, ἐροῦ αὐτόν.

ΣΩ. Οὔκ, εἰ αὐτῷ γε σοὶ βουλομένῳ ἐστὶν ἀποκρίνεσθαι, ἀλλὰ πολὺ ἂν ἥδιον σέ. Δῆλος γάρ μοι Πῶλος καὶ ἐξ ὧν εἴρηκεν ὅτι τὴν καλουμένην ῥητορικὴν μᾶλλον μεμελέτηκεν ἢ διαλέγεσθαι.

ΠΩΛ. Τί δή, ὦ Σώκρατες ; e

448 b 5 τίνα codd. : τί Olympiodorus || c 2 τίνος Heindorf : τινος codd. || d 9 σέ YF : σοι ceteri.

Socrate. — Parce que Chéréphon te demande quel est l'art de Gorgias, et que tu fais l'éloge de son art comme si on l'attaquait, sans indiquer en quoi il consiste.

Polos. — N'ai-je pas répondu que c'était le plus beau de tous ?

Socrate. — Assurément ; mais on ne te demandait pas quelle en était la qualité : on te demandait ce qu'il était, et quel nom il fallait donner à Gorgias. Dans les exemples précédemment proposés par Chéréphon, tu lui avais répondu
449 avec justesse et brièveté. Dis-moi de la même façon quel est l'art de Gorgias et quel nom nous devons lui donner à lui-même. Ou plutôt, Gorgias, dis-nous toi-même quel art tu exerces et comment en conséquence nous devons t'appeler.

Gorgias. — Mon art est la rhétorique, Socrate.

Socrate. — Par conséquent, nous devons t'appeler orateur[1] ?

Gorgias. — Et bon orateur, Socrate, si tu veux me nommer d'après ce que « je me vante d'être », comme dit Homère.

Socrate. — C'est tout ce que je désire.

Gorgias. — Appelle-moi donc ainsi.

b Socrate. — Et nous dirons en outre que tu es capable de former des disciples à ton image ?

Gorgias. — Telle est en effet la prétention que j'affirme, non seulement ici, mais partout ailleurs.

Socrate. — Consentirais-tu, Gorgias, à poursuivre l'entretien comme nous l'avons commencé, par demandes et réponses, en gardant pour une autre occasion cette ampleur de discours par où Polos avait débuté ? Mais sois fidèle à ta promesse et veuille répondre à mes questions avec brièveté.

Gorgias. — Il y a des réponses, Socrate, qui exigent de longs développements. Cependant je tâcherai d'être aussi
c bref que possible ; car c'est encore une de mes prétentions, que personne ne puisse dire en moins de mots les mêmes choses que moi.

certain que ce soit là autre chose qu'une imitation faite par Platon lui-même de son style affecté et contourné. La citation d'Aristote (*Métaph.* I, 1 ; p. 981 a, 4-5) ne prouve rien.

1. En grec ῥήτωρ, c'est-à-dire à la fois *orateur* et *professeur de rhétorique*.

ΣΩ. Ὅτι, ὦ Πῶλε, ἐρομένου Χαιρεφῶντος τίνος Γοργίας ἐπιστήμων τέχνης, ἐγκωμιάζεις μὲν αὐτοῦ τὴν τέχνην ὥσπερ τινὸς ψέγοντος, ἥτις δέ ἐστιν οὐκ ἀπεκρίνω.

ΠΩΛ. Οὐ γὰρ ἀπεκρινάμην ὅτι εἴη ἡ καλλίστη;

ΣΩ. Καὶ μάλα. Ἀλλ' οὐδεὶς ἐρωτᾷ ποία τις εἴη ἡ Γοργίου τέχνη, ἀλλὰ τίς, καὶ ὅντινα δέοι καλεῖν τὸν Γοργίαν· ὥσπερ τὰ ἔμπροσθέν σοι ὑπετείνατο Χαιρεφῶν καὶ αὐτῷ καλῶς καὶ διὰ βραχέων ἀπεκρίνω, καὶ νῦν οὕτως εἰπὲ τίς 449
ἡ τέχνη καὶ τίνα Γοργίαν καλεῖν χρὴ ἡμᾶς. Μᾶλλον δέ, ὦ Γοργία, αὐτὸς ἡμῖν εἰπὲ τίνα σε χρὴ καλεῖν ὡς τίνος ἐπιστήμονα τέχνης.

ΓΟΡ. Τῆς ῥητορικῆς, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ῥήτορα ἄρα χρή σε καλεῖν;

ΓΟΡ. Ἀγαθόν γε, ὦ Σώκρατες, εἰ δὴ ὅ γε εὔχομαι εἶναι, ὡς ἔφη Ὅμηρος, βούλει με καλεῖν.

ΣΩ. Ἀλλὰ βούλομαι.

ΓΟΡ. Κάλει δή.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἄλλους σε φῶμεν δυνατὸν εἶναι b
ποιεῖν;

ΓΟΡ. Ἐπαγγέλλομαί γε δὴ ταῦτα οὐ μόνον ἐνθάδε ἀλλὰ καὶ ἄλλοθι.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ἐθελήσαις ἄν, ὦ Γοργία, ὥσπερ νῦν διαλεγόμεθα, διατελέσαι τὸ μὲν ἐρωτῶν, τὸ δ' ἀποκρινόμενος, τὸ δὲ μῆκος τῶν λόγων τοῦτο, οἷον καὶ Πῶλος ἤρξατο, εἰσαῦθις ἀποθέσθαι; Ἀλλ' ὅπερ ὑπισχνεῖ, μὴ ψεύσῃ, ἀλλὰ ἐθέλησον κατὰ βραχὺ τὸ ἐρωτώμενον ἀποκρίνεσθαι.

ΓΟΡ. Εἰσὶν μέν, ὦ Σώκρατες, ἔνιαι τῶν ἀποκρίσεων ἀναγκαῖαι διὰ μακρῶν τοὺς λόγους ποιεῖσθαι· οὐ μὴν ἀλλὰ πειράσομαί γε ὡς διὰ βραχυτάτων. Καὶ γὰρ αὖ καὶ c
τοῦτο ἕν ἐστιν ὧν φημί, μηδένα ἂν ἐν βραχυτέροις ἐμοῦ τὰ αὐτὰ εἰπεῖν.

ΣΩ. Τούτου μὴν δεῖ, ὦ Γοργία· καί μοι ἐπίδειξιν

449 b 8 post ἀποθέσθαι lacunam indicat Schanz.

Socrate. — C'est ce dont j'ai besoin, Gorgias ; fais-moi donc admirer cet aspect de ton talent, la brièveté ; l'ampleur sera pour une autre fois.

Gorgias. — Ainsi ferai-je, Socrate, et tu devras reconnaître que tu n'as jamais rencontré langage plus concis.

Définition de la rhétorique : 1° Elle est l'art des discours.

d Socrate. — Eh bien, puisque tu possèdes, dis-tu, l'art de la rhétorique et que tu es capable de former des orateurs, dis-moi à quel objet se rapporte cette rhétorique. Le tissage, par exemple, se rapporte à la fabrication des étoffes, n'est-il pas vrai ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — La musique à la création des mélodies ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Par Héra, Gorgias, j'admire tes réponses pour leur brièveté sans égal !

Gorgias. — Je crois en effet, Socrate, que j'y réussis assez bien.

Socrate. — Très juste. Dis-moi donc de la même façon, à propos de la rhétorique, de quel objet elle est la science.

Gorgias. — Des discours.

e Socrate. — De quels discours ? De ceux qui indiquent aux malades le régime à suivre pour retrouver la santé ?

Gorgias. — Non.

Socrate. — Alors, la rhétorique n'est pas la science de tous les discours indistinctement ?

Gorgias. — Non certes.

Socrate. — Mais tu rends tes disciples habiles à parler ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Et, sans doute, habiles aussi à penser[1] sur les choses dont ils parlent ?

Gorgias. — Evidemment.

2° Dans les arts où le discours est le principal.

450 Socrate. — Mais n'est-il pas vrai que la médecine, dont nous parlions tout à l'heure, rend habile à penser et à parler sur les maux des malades ?

Gorgias. — Nécessairement.

1. Ce mot qui, à peine prononcé, paraît presque aussitôt oublié,

αὐτοῦ τούτου ποίησαι, τῆς βραχυλογίας, μακρολογίας δὲ εἰσαῦθις.

ΓΟΡ. Ἀλλὰ ποιήσω, καὶ οὐδενὸς φήσεις βραχυλογωτέρου ἀκοῦσαι.

ΣΩ. Φέρε δή· ῥητορικῆς γὰρ φῄς ἐπιστήμων τέχνης εἶναι καὶ ποιῆσαι ἂν καὶ ἄλλον ῥήτορα· ἡ ῥητορικὴ περὶ d
τί τῶν ὄντων τυγχάνει οὖσα; ὥσπερ ἡ ὑφαντικὴ περὶ τὴν τῶν ἱματίων ἐργασίαν· ἦ γάρ;

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἡ μουσικὴ περὶ τὴν τῶν μελῶν ποίησιν;

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Νὴ τὴν Ἥραν, ὦ Γοργία, ἄγαμαί γε τὰς ἀποκρίσεις, ὅτι ἀποκρίνει ὡς οἷόν τε διὰ βραχυτάτων.

ΓΟΡ. Πάνυ γὰρ οἶμαι, ὦ Σώκρατες, ἐπιεικῶς τοῦτο ποιεῖν.

ΣΩ. Εὖ λέγεις. Ἴθι δή μοι ἀπόκριναι οὕτως καὶ περὶ τῆς ῥητορικῆς, περὶ τί τῶν ὄντων ἐστὶν ἐπιστήμη;

ΓΟΡ. Περὶ λόγους.

ΣΩ. Ποίους τούτους, ὦ Γοργία; ἆρα οἳ δηλοῦσι τοὺς e
κάμνοντας, ὡς ἂν διαιτώμενοι ὑγιαίνοιεν;

ΓΟΡ. Οὔ.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα περὶ πάντας γε τοὺς λόγους ἡ ῥητορική ἐστιν.

ΓΟΡ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν λέγειν γε ποιεῖ δυνατούς.

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν περὶ ὧνπερ λέγειν, καὶ φρονεῖν;

ΓΟΡ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Ἆρ' οὖν, ἣν νυνδὴ ἐλέγομεν, ἡ ἰατρικὴ περὶ τῶν 450
καμνόντων δυνατοὺς εἶναι φρονεῖν καὶ λέγειν;

450 a 1 Ἆρ' οὖν BTF : ἆρ' οὖν καὶ Y || νυνδὴ BTW (νῦν δή) : δὴ νῦν Y || ἐλέγομεν, ἡ recc. : λέγομεν ἡ BWY λεγομένη F λέγομεν T || a 2 δυνατοὺς BT : ποιεῖ δυνατοὺς YF.

Socrate. — Ainsi, la médecine aussi a pour objet les discours ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Les discours relatifs aux maladies ?

Gorgias. — Parfaitement.

Socrate. — Et la gymnastique, les discours relatifs à la bonne ou à la mauvaise disposition des corps ?

Gorgias. — Sans doute.

Socrate. — Et il en est de même, Gorgias, de tous les
b autres arts : chacun a pour objet les discours relatifs à la chose qui forme son domaine propre ?

Gorgias. — Je le crois.

Socrate. — Alors, pourquoi n'appelles-tu pas « oratoires » les autres arts, relatifs pourtant eux aussi à des discours, puisque tu dis que la rhétorique est l'art des discours ?

Gorgias. — C'est que, Socrate, dans les autres arts, tout l'essentiel du savoir, pour ainsi dire, se rapporte à des opérations manuelles et autres choses du même genre, tandis que la rhétorique ne comporte aucune opération analogue, mais agit et achève son œuvre uniquement au moyen de la
c parole. Voilà pourquoi je prétends que la rhétorique est l'art des discours, et je soutiens que ma définition est bonne.

3° Parmi les arts où le discours tient la première place, elle est l'art des discours politiques.

Socrate. — Je ne sais si je comprends bien le caractère que tu lui attribues et qui te la fait nommer « rhétorique ». Mais je vais peut-être le voir plus clairement. Réponds-moi : il existe des arts, n'est-ce pas ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Parmi ces arts, les uns donnent le premier rôle à l'action et ne laissent à la parole qu'une place secondaire, quelques-uns même une place tout à fait nulle, si bien que toute leur œuvre pourrait s'accomplir en silence, comme il arrive pour la peinture, la sculpture et bien d'au-
d tres. Ce sont ceux-là, je suppose, auxquels tu dis que la rhétorique n'a rien à voir ?

soulève en réalité la question sur laquelle Gorgias sera tout à l'heure mis en contradiction avec lui-même.

ΓΟΡ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Καὶ ἡ ἰατρικὴ ἄρα, ὡς ἔοικεν, περὶ λόγους ἐστίν.

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Τούς γε περὶ τὰ νοσήματα ;

ΓΟΡ. Μάλιστα.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἡ γυμναστικὴ περὶ λόγους ἐστὶν τοὺς περὶ εὐεξίαν τε τῶν σωμάτων καὶ καχεξίαν ;

ΓΟΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ μὴν καὶ αἱ ἄλλαι τέχναι, ὦ Γοργία, οὕτως ἔχουσιν· ἑκάστη αὐτῶν περὶ λόγους ἐστὶν τούτους, οἳ b τυγχάνουσιν ὄντες περὶ τὸ πρᾶγμα οὗ ἑκάστη ἐστὶν ἡ τέχνη.

ΓΟΡ. Φαίνεται.

ΣΩ. Τί οὖν δή ποτε τὰς ἄλλας τέχνας οὐ ῥητορικὰς καλεῖς, οὔσας περὶ λόγους, εἴπερ ταύτην ῥητορικὴν καλεῖς, ἣ ἂν ᾖ περὶ λόγους ;

ΓΟΡ. Ὅτι, ὦ Σώκρατες, τῶν μὲν ἄλλων τεχνῶν περὶ χειρουργίας τε καὶ τοιαύτας πράξεις, ὡς ἔπος εἰπεῖν, πᾶσά ἐστιν ἡ ἐπιστήμη, τῆς δὲ ῥητορικῆς οὐδέν ἐστιν τοιοῦτον χειρούργημα, ἀλλὰ πᾶσα ἡ πρᾶξις καὶ ἡ κύρωσις διὰ λόγων ἐστίν. Διὰ ταῦτ' ἐγὼ τὴν ῥητορικὴν τέχνην c ἀξιῶ εἶναι περὶ λόγους, ὀρθῶς λέγων, ὡς ἐγώ φημι.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν μανθάνω οἵαν αὐτὴν βούλει καλεῖν ; τάχα δὲ εἴσομαι σαφέστερον. Ἀλλ' ἀπόκριναι· εἰσὶν ἡμῖν τέχναι· ἢ γάρ ;

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Πασῶν δή, οἶμαι, τῶν τεχνῶν τῶν μὲν ἐργασία τὸ πολύ ἐστιν καὶ λόγου βραχέος δέονται, ἔνιαι δὲ οὐδενός, ἀλλὰ τὸ τῆς τέχνης περαίνοιτο ἂν καὶ διὰ σιγῆς, οἷον γραφικὴ καὶ ἀνδριαντοποιία καὶ ἄλλαι πολλαί. Τὰς τοιαύτας μοι δοκεῖς λέγειν, περὶ ἃς οὐ φῂς τὴν ῥητορικὴν εἶναι· d ἢ οὔ ;

450 a 4 ἡ BTY : om F.

Gorgias. — Ta supposition est tout à fait juste, Socrate.

Socrate. — D'autres, au contraire, atteignent leur fin exclusivement par la parole, et l'action y est, pour ainsi dire, nulle ou tout à fait insignifiante : par exemple l'arithmétique, le calcul, la géométrie, la science des jeux de hasard, et tant d'autres où la parole tantôt joue un rôle à peu près égal à celui des actes matériels, tantôt, et le plus souvent, domine, et parfois même est l'unique moyen d'action par où
e ces arts réalisent leur œuvre. C'est parmi ces derniers, ce me semble, que tu ranges la rhétorique?

Gorgias. — Tu as raison.

Socrate. — Je ne crois pourtant pas que tu veuilles donner à aucun d'eux le nom de rhétorique, bien qu'à prendre ton langage à la lettre, quand tu appelais rhétorique l'art qui agit uniquement par la parole, on pût croire, si l'on voulait épiloguer, que l'arithmétique était pour toi, Gorgias, la rhétorique. Mais je ne suppose pas que tu appelles rhétorique ni l'arithmétique ni la géométrie.

451 Gorgias. — Ta supposition est juste, Socrate, et tu as raison d'entendre la chose ainsi.

Sur quel objet portent les discours de la rhétorique.

Socrate. — Complète alors ta réponse à ma question. Puisque la rhétorique est un des arts qui donnent au langage la première place, mais que d'autres arts font de même, veuille m'expliquer à quel objet se rapporte celui des arts agissant par la parole que tu appelles la rhétorique.

Si l'on me demandait, à propos d'un des arts que je viens
b d'énumérer : « Socrate, qu'est-ce que l'arithmétique[1] ? » je répondrais, comme tu l'as fait tout à l'heure, que c'est un des arts qui agissent par la parole. Et si l'on me demandait encore : « Relativement à quel objet? » je répondrais : « Relativement au pair et à l'impair, quelles que soient leurs grandeurs respectives. » Si l'on m'adressait ensuite cette question : « Qu'est-ce que le calcul? » je répondrais que c'est de même un des arts qui agissent par la parole. « Relativement à quels

1. Le grec distingue entre *l'arithmétique* (ἀριθμητική), qui est la science ou théorie des nombres et la *logistique* (λογιστική), qui répond à ce que nous appelons le calcul.

ΓΟΡ. Πάνυ μὲν οὖν καλῶς ὑπολαμβάνεις, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἕτεραι δέ γέ εἰσι τῶν τεχνῶν αἳ διὰ λόγου πᾶν περαίνουσι, καὶ ἔργου, ὡς ἔπος εἰπεῖν, ἢ οὐδενὸς προσδέονται ἢ βραχέος πάνυ, οἷον ἡ ἀριθμητικὴ καὶ λογιστικὴ καὶ γεωμετρικὴ καὶ πεττευτική γε καὶ ἄλλαι πολλαὶ τέχναι, ὧν ἔνιαι σχεδόν τι ἴσους τοὺς λόγους ἔχουσι ταῖς πράξεσιν, αἱ δὲ πολλαὶ πλείους καὶ τὸ παράπαν πᾶσα ἡ πρᾶξις καὶ τὸ κῦρος αὐταῖς διὰ λόγων ἐστίν. Τῶν τοιούτων τινά e
μοι δοκεῖς λέγειν τὴν ῥητορικήν.

ΓΟΡ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ἀλλ' οὔτοι τούτων γε οὐδεμίαν οἶμαί σε βούλεσθαι ῥητορικὴν καλεῖν, οὐχ ὅτι τῷ ῥήματι οὕτως εἶπες, ὅτι ἡ διὰ λόγου τὸ κῦρος ἔχουσα ῥητορική ἐστιν, καὶ ὑπολάβοι ἄν τις, εἰ βούλοιτο δυσχεραίνειν ἐν τοῖς λόγοις· Τὴν ἀριθμητικὴν ἄρα ῥητορικήν, ὦ Γοργία, λέγεις ; Ἀλλ' οὐκ οἶμαί σε οὔτε τὴν ἀριθμητικὴν οὔτε τὴν γεωμετρίαν ῥητορικὴν λέγειν.

ΓΟΡ. Ὀρθῶς γὰρ οἴει, ὦ Σώκρατες, καὶ δικαίως ὑπο- 451
λαμβάνεις.

ΣΩ. Ἴθι νῦν καὶ σὺ τὴν ἀπόκρισιν ἣν ἠρόμην διαπέρανον. Ἐπεὶ γὰρ ῥητορικὴ τυγχάνει μὲν οὖσα τούτων τις τῶν τεχνῶν τῶν τὸ πολὺ λόγῳ χρωμένων, τυγχάνουσιν δὲ καὶ ἄλλαι τοιαῦται οὖσαι, πειρῶ εἰπεῖν ἡ περὶ τί ἐν λόγοις τὸ κῦρος ἔχουσα ῥητορική ἐστιν. Ὥσπερ ἂν εἴ τίς με ἔροιτο ὧν νυνδὴ ἔλεγον περὶ ἡστινοσοῦν τῶν τεχνῶν·
Ὦ Σώκρατες, τίς ἐστιν ἡ ἀριθμητικὴ τέχνη ; εἴποιμ' ἂν b
αὐτῷ, ὥσπερ σὺ ἄρτι, ὅτι τῶν διὰ λόγου τις τὸ κῦρος ἐχουσῶν· καὶ εἴ με ἐπανέροιτο· Τῶν περὶ τί ; εἴποιμ' ἂν ὅτι τῶν περὶ τὸ ἄρτιόν τε καὶ περιττὸν [γνῶσις], ὅσα ἂν ἑκάτερα τυγχάνῃ ὄντα. Εἰ δ' αὖ ἔροιτο· Τὴν δὲ λογιστικὴν τίνα καλεῖς τέχνην ; εἴποιμ' ἂν ὅτι καὶ αὕτη ἐστὶν τῶν λόγῳ τὸ πᾶν κυρουμένων· καὶ εἰ ἐπανέροιτο· Ἡ περὶ

e 4 οὔτοι F : οὔ τι ceteri || e 7 ἐν F : om. BTWY || 451 b 4 γνῶσις secl. Bekker.

objets ? » me dirait-on. Je répondrais : « Entre l'arithmé-
c tique et le calcul, *pour le reste, point de différence,* comme on dit dans les décrets[1] ; car le calcul porte également sur le pair et l'impair ; mais il diffère de l'arithmétique en ceci précisément qu'il mesure les grandeurs relatives du pair et de l'impair soit par rapport à eux-mêmes soit par comparaison entre eux ». Et si l'on m'interrogeait sur l'astronomie, je commencerais par dire qu'elle aussi réalise son objet uniquement par la parole ; puis, si l'on ajoutait : « Quel est l'objet de ses discours ? » je répondrais que c'est la marche des astres, du soleil et de la lune, et la vitesse relative de leurs mouvements.

Gorgias. — Ce serait fort bien répondu, Socrate.

d Socrate. — Eh bien, maintenant, Gorgias, à ton tour. La rhétorique, avons-nous dit, est un des arts qui se servent uniquement du discours pour achever et parfaire leur œuvre. Est-ce exact ?

Gorgias. — Très exact.

Socrate. — Dis-moi donc maintenant sur quoi portent ses discours. Quelle est, parmi toutes les choses existantes, celle qui forme le sujet des discours propres à la rhétorique ?

Gorgias. — Ce sont, Socrate, les plus grandes et les meilleures entre les choses humaines.

Socrate. — Mais, Gorgias, ce que tu dis-là prête aux dis-
e cussions et manque encore absolument de précision. Tu as sans doute entendu chanter dans les festins ce scolie[2] où il est dit, dans l'énumération des biens, que le premier de tous est la santé, que la beauté est le second, et que le troisième consiste, selon l'expression du poète, dans « la richesse acquise sans fraude ».

Gorgias. — Certainement, je le connais ; mais où veux-tu en venir ?

452 Socrate. — A te faire observer que tu soulèverais contre toi tous les producteurs des autres biens vantés dans le scolie, le médecin, le pédotribe, le financier, et que le médecin dirait tout d'abord : « Socrate, Gorgias te trompe : ce n'est pas son art qui produit pour l'homme le plus grand bien ; c'est

1. C'est la formule usitée dans la rédaction des décrets athéniens pour introduire dans un texte une addition ou un amendement.

2. Le *scolie* était une sorte de chanson de table, dont la forme a d'ailleurs varié avec les époques. Celui-ci, auquel Platon fait encore

τί; εἴποιμ' ἂν ὥσπερ οἱ ἐν τῷ δήμῳ συγγραφόμενοι, ὅτι τὰ
μὲν ἄλλα καθάπερ ἡ ἀριθμητικὴ ἡ λογιστικὴ ἔχει· περὶ c
τὸ αὐτὸ γάρ ἐστιν, τό τε ἄρτιον καὶ τὸ περιττόν· διαφέρει
δὲ τοσοῦτον, ὅτι καὶ πρὸς αὑτὰ καὶ πρὸς ἄλληλα πῶς ἔχει
πλήθους ἐπισκοπεῖ τὸ περιττὸν καὶ τὸ ἄρτιον ἡ λογιστική.
Καὶ εἴ τις τὴν ἀστρονομίαν ἀνέροιτο, ἐμοῦ λέγοντος ὅτι
καὶ αὕτη λόγῳ κυροῦται τὰ πάντα, Οἱ δὲ λόγοι οἱ τῆς
ἀστρονομίας, εἰ φαίη, περὶ τί εἰσιν, ὦ Σώκρατες; εἴποιμ'
ἂν ὅτι περὶ τὴν τῶν ἄστρων φορὰν καὶ ἡλίου καὶ σελήνης,
πῶς πρὸς ἄλληλα τάχους ἔχει.

ΓΟΡ. Ὀρθῶς γε λέγων σύ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἴθι δὴ καὶ σύ, ὦ Γοργία. Τυγχάνει μὲν γὰρ δὴ ἡ d
ῥητορικὴ οὖσα τῶν λόγῳ τὰ πάντα διαπραττομένων τε καὶ
κυρουμένων τις· ἦ γάρ;

ΓΟΡ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Λέγε δὴ τῶν περὶ τί; ⟨τί⟩ ἐστι τοῦτο τῶν ὄντων,
περὶ οὗ οὗτοι οἱ λόγοι εἰσὶν οἷς ἡ ῥητορικὴ χρῆται;

ΓΟΡ. Τὰ μέγιστα τῶν ἀνθρωπείων πραγμάτων, ὦ Σώκρατες, καὶ ἄριστα.

ΣΩ. Ἀλλ', ὦ Γοργία, ἀμφισβητήσιμον καὶ τοῦτο λέγεις
καὶ οὐδέν πω σαφές. Οἴομαι γάρ σε ἀκηκοέναι ἐν τοῖς e
συμποσίοις ᾀδόντων ἀνθρώπων τοῦτο τὸ σκολιόν, ἐν ᾧ
καταριθμοῦνται ᾄδοντες ὅτι ὑγιαίνειν μὲν ἄριστόν ἐστιν, τὸ δὲ δεύτερον καλὸν γενέσθαι, τρίτον δέ,
ὥς φησιν ὁ ποιητὴς τοῦ σκολιοῦ, τὸ πλουτεῖν ἀδόλως.

ΓΟΡ. Ἀκήκοα γάρ· ἀλλὰ πρὸς τί τοῦτο λέγεις;

ΣΩ. Ὅτι σοι αὐτίκ' ἂν παρασταῖεν οἱ δημιουργοὶ τού- 452
των ὧν ἐπῄνεσεν ὁ τὸ σκολιὸν ποιήσας, ἰατρός τε καὶ παιδοτρίβης καὶ χρηματιστής, καὶ εἴποι πρῶτον μὲν ὁ ἰατρὸς
ὅτι Ὦ Σώκρατες, ἐξαπατᾷ σε Γοργίας· οὐ γάρ ἐστιν ἡ τούτου τέχνη περὶ τὸ μέγιστον ἀγαθὸν τοῖς ἀνθρώποις, ἀλλ'

d 3 τις Y : om. F (sed suprascr. F²) τινῶν BT || d 5 τί add. Heindorf || 452 a 1 σοι BTY : εἴ σοι F || αὐτίκα ἂν Y F² : αὐτίκα BTF.

le mien ». Et si je lui disais : « Qui es-tu donc, pour parler de la sorte ? » il me répondrait, je suppose, qu'il est médecin. — « Que veux-tu dire? C'est l'objet de ton art qui est le plus grand des biens ? » Sur quoi il me répondrait sans doute : « Comment, Socrate, ne serait-il pas le premier de
b tous quand c'est la santé ? Quoi de plus précieux pour l'homme qu'une bonne santé ? »

Viendrait ensuite le pédotribe, qui me dirait : « Je serais bien étonné, moi aussi, Socrate, si Gorgias arrivait à te démontrer qu'il produit par son art un plus grand bien que moi par le mien ». — « Qui es-tu, lui dirais-je encore, et que produis-tu ? » — « Je suis pédotribe, dirait-il, et ce que je fais, c'est de rendre beaux et forts les corps des hommes »

Après le pédotribe, le financier, j'imagine, plein de mépris
c pour les autres, me dirait à son tour : « Vois donc, Socrate, si tu peux trouver auprès de Gorgias ou de n'importe qui un bien supérieur à la richesse ». — « Quoi ? lui dirais-je, es-tu donc producteur de richesse ? » — « Oui ». — « En quelle qualité ? » — « En qualité de financier ». — « Ainsi, dirions-nous, tu estimes que la richesse est pour l'homme le premier des biens ? » — « Sans aucun doute ». — « Voici pourtant Gorgias, répondrons-nous, qui proteste que son art produit un plus grand bien que le tien ». — « Quel bien ? dira-t-il ; que Gorgias s'explique ».

d Eh bien, Gorgias, suppose que tu es interrogé par eux tous en même temps que par moi, et fais-nous connaître quelle est cette chose que tu dis être pour l'homme le plus grand des biens, et que tu fais profession de produire.

Gorgias. — C'est celle qui est réellement le bien suprême, celle qui donne à qui la possède la liberté pour lui-même et la domination sur les autres dans sa patrie.

Socrate. — Mais enfin qu'entends-tu par là ?

4° La rhétorique est ouvrière de persuasion.

e Gorgias. — J'entends le pouvoir de persuader par le discours les juges au tribunal, les sénateurs au Conseil, le peuple dans l'Assemblée du peuple et de même dans toute autre réunion qui soit une réunion de citoyens. Avec

allusion ailleurs (*Ménon* 87 e, *Euthyd.* 279 a, *Phil.* 48 d), est attribué par les scholiastes soit à Simonide, soit à Épicharme.

ἡ ἐμή. Εἰ οὖν αὐτὸν ἐγὼ ἐροίμην· Σὺ δὲ τίς ὢν ταῦτα
λέγεις ; εἴποι ἂν ἴσως ὅτι ἰατρός. Τί οὖν λέγεις ; Ἦ τὸ
τῆς σῆς τέχνης ἔργον μέγιστόν ἐστιν ἀγαθόν ; Πῶς γὰρ
οὔ, φαίη ἂν ἴσως, ὦ Σώκρατες, ὑγίεια ; Τί δ' ἐστὶν μεῖζον
ἀγαθὸν ἀνθρώποις ὑγιείας ; Εἰ δ' αὖ μετὰ τοῦτον ὁ παιδο- b
τρίβης εἴποι ὅτι Θαυμάζοιμι τἄν, ὦ Σώκρατες, καὶ αὐτός,
εἴ σοι ἔχοι Γοργίας μεῖζον ἀγαθὸν ἐπιδεῖξαι τῆς αὐτοῦ
τέχνης ἢ ἐγὼ τῆς ἐμῆς, εἴποιμ' ἂν αὖ καὶ πρὸς τοῦτον·
Σὺ δὲ δὴ τίς εἶ, ὦ ἄνθρωπε, καὶ τί τὸ σὸν ἔργον ; Παιδο-
τρίβης, φαίη ἄν, τὸ δ' ἔργον μού ἐστιν καλούς τε καὶ ἰσχυ-
ροὺς ποιεῖν τοὺς ἀνθρώπους τὰ σώματα. Μετὰ δὲ τὸν
παιδοτρίβην εἴποι ἂν ὁ χρηματιστής, ὡς ἐγῷμαι, πάνυ
καταφρονῶν ἁπάντων· Σκόπει δῆτα, ὦ Σώκρατες, ἐάν σοι c
πλούτου φανῇ τι μεῖζον ἀγαθὸν ὂν ἢ παρὰ Γοργίᾳ ἢ παρ'
ἄλλῳ ὁτῳοῦν. Φαῖμεν ἂν οὖν πρὸς αὐτόν· Τί δὲ δή ; ἦ σὺ
τούτου δημιουργός ; Φαίη ἄν. Τίς ὤν ; Χρηματιστής. Τί
οὖν ; Κρίνεις σὺ μέγιστον ἀνθρώποις ἀγαθὸν εἶναι πλοῦ-
τον ; φήσομεν. Πῶς γὰρ οὔκ ; ἐρεῖ. Καὶ μὴν ἀμφισβητεῖ
γε Γοργίας ὅδε τὴν παρ' αὐτῷ τέχνην μείζονος ἀγαθοῦ
αἰτίαν εἶναι ἢ τὴν σήν, φαῖμεν ἂν ἡμεῖς. Δῆλον οὖν ὅτι
τὸ μετὰ τοῦτο ἔροιτ' ἄν· Καὶ τί ἐστιν τοῦτο τὸ ἀγαθόν ;
Ἀποκρινάσθω Γοργίας. Ἴθι οὖν νομίσας, ὦ Γοργία, ἐρω- d
τᾶσθαι καὶ ὑπ' ἐκείνων καὶ ὑπ' ἐμοῦ, ἀπόκριναι τί ἐστιν
τοῦτο ὃ φῂς σὺ μέγιστον ἀγαθὸν εἶναι τοῖς ἀνθρώποις καὶ
σὲ δημιουργὸν εἶναι αὐτοῦ.

ΓΟΡ. Ὅπερ ἐστίν, ὦ Σώκρατες, τῇ ἀληθείᾳ μέγιστον ἀγαθὸν καὶ αἴτιον ἅμα μὲν ἐλευθερίας αὐτοῖς τοῖς ἀνθρώποις, ἅμα δὲ τοῦ ἄλλων ἄρχειν ἐν τῇ αὐτοῦ πόλει ἑκάστῳ.

ΣΩ. Τί οὖν δὴ τοῦτο λέγεις ;

ΓΟΡ. Τὸ πείθειν ἔγωγ' οἷόν τ' εἶναι τοῖς λόγοις καὶ
ἐν δικαστηρίῳ δικαστὰς καὶ ἐν βουλευτηρίῳ βουλευτὰς καὶ e

b 7 δὲ Y : δὴ BTF || c 3 τί δὲ δή ; ἦ YB² in marg. (sed ἦ B²) : τί δὲ ἂν ἦι BW τι δε η (δ suprascr.) T.

ce pouvoir, tu feras ton esclave du médecin, ton esclave du pédotribe, et quant au fameux financier, on s'apercevra qu'il aura financé non pour lui-même, mais pour autrui, pour toi qui sais parler et qui persuades la multitude.

Socrate. — Maintenant, Gorgias, tu me parais avoir
453 déterminé aussi exactement que possible quel art est selon toi la rhétorique, et, si je te comprends bien, tu affirmes que la rhétorique est une ouvrière de persuasion, que c'est à cela que tend et qu'aboutit tout son effort. Vois-tu quelque autre pouvoir à lui attribuer que celui de produire la persuasion chez les auditeurs ?

Gorgias. — Nullement, Socrate, et tu me parais l'avoir parfaitement définie ; car tel est bien son caractère essentiel.

5° Quelle sorte de persuasion produit la rhétorique.

Socrate. — Ecoute-moi, Gorgias. Sache
b donc que, s'il est des gens qui tiennent à savoir, dans un entretien, de quoi l'on parle exactement, je suis certainement de ceux-là ; toi aussi, j'aime à le croire.

Gorgias. — Et après, Socrate ?

Socrate. — Je vais te le dire. Cette persuasion dont tu parles, produite par la rhétorique, qu'est-elle au juste et sur quoi porte-t-elle ? Je t'avoue que je ne le vois pas distinctement, et, bien que je croie deviner ce que tu penses de sa nature et de son objet, je te prierai néanmoins de me dire comment tu conçois cette persuasion créée par la rhétorique
c et à quelles choses elle s'applique suivant toi. Pourquoi, croyant entrevoir ta pensée, ai-je le désir de t'interroger au lieu de l'exposer moi-même ? Ce n'est pas ta personne que j'envisage, c'est notre discours lui-même[1], que je voudrais voir avancer de manière à mettre en pleine lumière ce qui est son objet. Vois plutôt si je n'ai pas raison de pousser ainsi mon interrogation. Si je t'avais demandé quel genre de peintre était Zeuxis[2] et que tu m'eusses répondu : c'est un peintre de figures animées, n'aurais-je pas été en droit de te demander quelles figures animées il peint ? Est-ce vrai ?

1. Cf. 454 c. Socrate, qui ne se gênera point pour faire la leçon à Polos, affecte au contraire avec Gorgias de ne traiter les questions de méthode que dans l'intérêt de la discussion.

2. Il s'agit du peintre fameux, rival de Parrhasios (Pline, *Nat. Hist.*

ἐν ἐκκλησίᾳ ἐκκλησιαστὰς καὶ ἐν ἄλλῳ ξυλλόγῳ παντί, ὅστις ἂν πολιτικὸς ξύλλογος γίγνηται. Καίτοι ἐν ταύτῃ τῇ δυνάμει δοῦλον μὲν ἕξεις τὸν ἰατρόν, δοῦλον δὲ τὸν παιδοτρίβην· ὁ δὲ χρηματιστὴς οὗτος ἄλλῳ ἀναφανήσεται χρηματιζόμενος καὶ οὐχ αὑτῷ, ἀλλὰ σοὶ τῷ δυναμένῳ λέγειν καὶ πείθειν τὰ πλήθη.

ΣΩ. Νῦν μοι δοκεῖς δηλῶσαι, ὦ Γοργία, ἐγγύτατα τὴν ῥητορικὴν ἥντινα τέχνην ἡγεῖ εἶναι, καὶ εἴ τι ἐγὼ συνίημι, 453
λέγεις ὅτι πειθοῦς δημιουργός ἐστιν ἡ ῥητορική, καὶ ἡ πραγματεία αὐτῆς ἅπασα καὶ τὸ κεφάλαιον εἰς τοῦτο τελευτᾷ· ἢ ἔχεις τι λέγειν ἐπὶ πλέον τὴν ῥητορικὴν δύνασθαι ἢ πειθὼ τοῖς ἀκούουσιν ἐν τῇ ψυχῇ ποιεῖν ;

ΓΟΡ. Οὐδαμῶς, ὦ Σώκρατες, ἀλλά μοι δοκεῖς ἱκανῶς ὁρίζεσθαι· ἔστιν γὰρ τοῦτο τὸ κεφάλαιον αὐτῆς.

ΣΩ. Ἄκουσον δή, ὦ Γοργία. Ἐγὼ γὰρ εὖ ἴσθ' ὅτι, ὡς ἐμαυτὸν πείθω, εἴπερ τις ἄλλος ἄλλῳ διαλέγεται βουλόμε- b
νος εἰδέναι αὐτὸ τοῦτο περὶ ὅτου ὁ λόγος ἐστίν, καὶ ἐμὲ εἶναι τούτων ἕνα· ἀξιῶ δὲ καὶ σέ.

ΓΟΡ. Τί οὖν δή, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ἐγὼ ἐρῶ νῦν. Ἐγὼ τὴν ἀπὸ τῆς ῥητορικῆς πειθώ, ἥ τίς ποτ' ἐστὶν ἣν σὺ λέγεις καὶ περὶ ὧντινων πραγμάτων ἐστὶν πειθώ, σαφῶς μὲν εὖ ἴσθ' ὅτι οὐκ οἶδα, οὐ μὴν ἀλλ' ὑποπτεύω γε ἣν οἶμαί σε λέγειν καὶ περὶ ὧν. Οὐδὲν μέντοι ἧττον ἐρήσομαί σε τίνα ποτὲ λέγεις τὴν πειθὼ τὴν ἀπὸ τῆς ῥητορικῆς καὶ περὶ τίνων αὐτὴν εἶναι. Τοῦ c
ἕνεκα δὴ αὐτὸς ὑποπτεύων σὲ ἐρήσομαι, ἀλλ' οὐκ αὐτὸς λέγω ; Οὐ σοῦ ἕνεκα, ἀλλὰ τοῦ λόγου, ἵνα οὕτω προΐῃ ὡς μάλιστ' ἂν ἡμῖν καταφανὲς ποιοῖ περὶ ὅτου λέγεται. Σκόπει γὰρ εἴ σοι δοκῶ δικαίως ἀνερωτᾶν σε. Ὥσπερ ἂν εἰ ἐτύγχανόν σε ἐρωτῶν τίς ἐστιν τῶν ζωγράφων Ζεῦξις, εἴ μοι εἶπες ὅτι ὁ τὰ ζῷα γράφων, ἆρ' οὐκ ἂν δικαίως σε ἠρόμην ὁ τὰ ποῖα τῶν ζῴων γράφων ; Ἢ οὔ ;

453 c 8 ἢ οὔ corr. Deuschle : καὶ ποῦ BTYF.

Gorgias. — Absolument.

d Socrate. — Et cela, pour la raison que d'autres peintres représentent aussi quantité de figures animées ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Si Zeuxis au contraire était le seul à en peindre, ta réponse eût été correcte ?

Gorgias. — Évidemment.

Socrate. — Eh bien, à propos de la Rhétorique, dis-moi : est-elle seule à produire la persuasion, ou d'autres arts la produisent-ils aussi ? Je m'explique. Quoi qu'on enseigne, est-il vrai qu'on persuade ce qu'on enseigne, oui ou non ?

Gorgias. — On le persuade, Socrate, au plus haut degré.

e Socrate. — Revenons aux arts dont nous parlions tout à l'heure. L'arithmétique ne nous enseigne-t-elle pas ce qui se rapporte au nombre, ainsi que l'arithméticien ?

Gorgias. — Certainement.

Socrate. — Donc, elle nous persuade aussi ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — De sorte que l'arithmétique est également une ouvrière de persuasion ?

Gorgias. — Il y a apparence.

Socrate. — Et si on nous demande de quelle persuasion et sur quelles choses, nous répondrons, je pense : d'une persuasion
454 didactique relative au pair et à l'impair et à leur grandeur. Nous pourrions montrer de même que toutes les autres sciences précédemment énumérées sont des ouvrières de persuasion, et dire de quelle persuasion et à propos de quoi. N'est-ce pas vrai ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — De sorte que la rhétorique n'est pas seule ouvrière de persuasion.

Gorgias. — Tu dis vrai.

Socrate. — Par conséquent, puisqu'elle n'est pas seule à produire cet effet, mais que d'autres arts en font autant, nous sommes en droit, comme tout à l'heure à propos du peintre,

35, 63). Né à Héraclée dans l'Italie méridionale, il peut être sans hésitation identifié avec le Zeuxippe qui est cité dans le *Protagoras* (318 b) comme originaire de cette même ville. La mention de son *Éros* dans les *Acharniens* (991) d'Aristophane atteste son passage à Athènes antérieurement à 425.

ΓΟΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἆρα διὰ τοῦτο, ὅτι καὶ ἄλλοι εἰσὶ ζωγράφοι γράφοντες ἄλλα πολλὰ ζῷα; d

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ δέ γε μηδεὶς ἄλλος ἢ Ζεῦξις ἔγραφε, καλῶς ἄν σοι ἀπεκέκριτο;

ΓΟΡ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Ἴθι δὴ καὶ περὶ τῆς ῥητορικῆς εἰπέ· πότερόν σοι δοκεῖ πειθὼ ποιεῖν ἡ ῥητορικὴ μόνη ἢ καὶ ἄλλαι τέχναι; Λέγω δὲ τὸ τοιόνδε· ὅστις διδάσκει ὁτιοῦν πρᾶγμα, πότερον ὃ διδάσκει πείθει ἢ οὔ;

ΓΟΡ. Οὐ δῆτα, ὦ Σώκρατες, ἀλλὰ πάντων μάλιστα πείθει.

ΣΩ. Πάλιν δὴ ἐπὶ τῶν αὐτῶν τεχνῶν λέγωμεν ὧνπερ e νυνδή· ἡ ἀριθμητικὴ οὐ διδάσκει ἡμᾶς ὅσα ἐστὶν τὰ τοῦ ἀριθμοῦ, καὶ ὁ ἀριθμητικὸς ἄνθρωπος;

ΓΟΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ πείθει;

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Πειθοῦς ἄρα δημιουργός ἐστιν καὶ ἡ ἀριθμητική.

ΓΟΡ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐάν τις ἐρωτᾷ ἡμᾶς ποίας πειθοῦς καὶ περὶ τί, ἀποκρινούμεθά που αὐτῷ ὅτι τῆς διδασκαλικῆς τῆς περὶ τὸ ἄρτιόν τε καὶ τὸ περιττὸν ὅσον ἐστίν· καὶ 454 τὰς ἄλλας ἃς νυνδὴ ἐλέγομεν τέχνας ἁπάσας ἕξομεν ἀποδεῖξαι πειθοῦς δημιουργοὺς οὔσας καὶ ἧστινος καὶ περὶ ὅ τι· ἢ οὔ;

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα ῥητορικὴ μόνη πειθοῦς ἐστιν δημιουργός.

ΓΟΡ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ἐπειδὴ τοίνυν οὐ μόνη ἀπεργάζεται τοῦτο τὸ ἔργον, ἀλλὰ καὶ ἄλλαι, δικαίως ὥσπερ περὶ τοῦ ζωγράφου

e 1 δὴ BYF: δ'εἰ TW || λέγωμεν T: λέγομεν BWYF.

de poser à notre interlocuteur une nouvelle question, sur la nature et l'objet de cette persuasion dont la rhétorique est
b l'art. Ne trouves-tu pas cette nouvelle question justifiée ?

Gorgias. — Certainement.

Socrate. — Réponds-moi donc, Gorgias, puisque tu es de mon avis.

6° La persuasion qui est propre aux assemblées et a pour objet la justice : différence entre la croyance et la science.

Gorgias. — Je dis que la persuasion propre à la rhétorique est celle des tribunaux et des autres assemblées, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, et qu'elle a pour objet le juste et l'injuste.

Socrate. — Je pensais bien, Gorgias, que c'était cette sorte de persuasion et ces objets que tu avais dans l'esprit ; mais ma question avait pour but de prévenir toute surprise de ta part si, par la suite, je te pose encore quelque question sur un point qui paraisse clair et qui pour-
c tant m'amène à t'interroger de nouveau. Je le répète, ce que j'en fais est pour faciliter le progrès de la discussion et ne vise en rien ta personne ; mais nous ne devons pas prendre l'habitude de nous entendre à demi-mot et de nous jeter en hâte sur une pensée simplement entrevue : il faut que tu puisses, pour ta part, t'expliquer librement jusqu'au bout suivant ton dessein.

Gorgias. — C'est là, Socrate, une méthode excellente.

Socrate. — Poursuivons donc, et examinons encore ceci : existe-t-il quelque chose que tu appelles « savoir » ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Et quelque chose que tu appelles « croire » ?

Gorgias. — Oui certes.

d Socrate. — Savoir et croire, est-ce la même chose à ton avis, ou la science et la croyance sont-elles distinctes ?

Gorgias. — Je me les représente, Socrate, comme distinctes.

Socrate. — Tu as raison, et en voici la preuve. Si l'on te demandait : « Y a-t-il une croyance fausse et une vraie ? » tu répondrais, je pense, affirmativement.

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Mais y a-t-il aussi une science fausse et une vraie ?

μετὰ τοῦτο ἐπανεροίμεθ᾽ ἂν τὸν λέγοντα· Ποίας δὴ πειθοῦς καὶ τῆς περὶ τί πειθοῦς ἡ ῥητορική ἐστιν τέχνη ; Ἢ οὐ δοκεῖ σοι δίκαιον εἶναι ἐπανερέσθαι ; b

ΓΟΡ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἀπόκριναι δή, ὦ Γοργία, ἐπειδή γε καὶ σοὶ δοκεῖ οὕτω.

ΓΟΡ. Ταύτης τοίνυν τῆς πειθοῦς λέγω, ὦ Σώκρατες, τῆς ἐν τοῖς δικαστηρίοις καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ὄχλοις, ὥσπερ καὶ ἄρτι ἔλεγον, καὶ περὶ τούτων ἅ ἐστι δίκαιά τε καὶ ἄδικα.

ΣΩ. Καὶ ἐγώ τοι ὑπώπτευον ταύτην σε λέγειν τὴν πειθὼ καὶ περὶ τούτων, ὦ Γοργία· ἀλλ᾽ ἵνα μὴ θαυμάζῃς ἐὰν ὀλίγον ὕστερον τοιοῦτόν τί σε ἀνέρωμαι, ὃ δοκεῖ μὲν δῆλον εἶναι, ἐγὼ δ᾽ ἐπανερωτῶ· ὅπερ γὰρ λέγω, τοῦ ἑξῆς c
ἕνεκα περαίνεσθαι τὸν λόγον ἐρωτῶ, οὐ σοῦ ἕνεκα, ἀλλ᾽ ἵνα μὴ ἐθιζώμεθα ὑπονοοῦντες προαρπάζειν ἀλλήλων τὰ λεγόμενα, ἀλλὰ σὺ τὰ σαυτοῦ κατὰ τὴν ὑπόθεσιν ὅπως ἂν βούλῃ περαίνῃς.

ΓΟΡ. Καὶ ὀρθῶς γέ μοι δοκεῖς ποιεῖν, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἴθι δὴ καὶ τόδε ἐπισκεψώμεθα. Καλεῖς τι μεμαθηκέναι ;

ΓΟΡ. Καλῶ.

ΣΩ. Τί δέ ; Πεπιστευκέναι ;

ΓΟΡ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Πότερον οὖν ταὐτὸν δοκεῖ σοι εἶναι μεμαθηκέναι d
καὶ πεπιστευκέναι, καὶ μάθησις καὶ πίστις, ἢ ἄλλο τι ;

ΓΟΡ. Οἴομαι μὲν ἔγωγε, ὦ Σώκρατες, ἄλλο.

ΣΩ. Καλῶς γὰρ οἴει· γνώσει δὲ ἐνθένδε. Εἰ γάρ τίς σε ἔροιτο· Ἆρ᾽ ἔστιν τις, ὦ Γοργία, πίστις ψευδὴς καὶ ἀληθής ; φαίης ἄν, ὡς ἐγὼ οἶμαι.

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Τί δ᾽ ; Ἐπιστήμη ἐστὶν ψευδὴς καὶ ἀληθής ;

454 b 10 θαυμάζῃς Y : θαυμάζοις BTF || b 11 ἐὰν BTY : ἐὰν καὶ F.

Gorgias. — En aucune façon.

Socrate. — Science et croyance ne sont donc pas la même chose.

Gorgias. — C'est juste.

e Socrate. — Cependant, la persuasion est égale chez ceux qui savent et chez ceux qui croient.

Gorgias. — Très vrai.

Socrate. — Je te propose alors de distinguer deux sortes de persuasions, l'une qui crée la croyance sans la science, l'autre qui donne la science.

Gorgias. — Parfaitement.

La rhétorique détermine une persuasion de croyance non d'enseignement.

Socrate. — Cela posé, quelle est la sorte de persuasion que produit la rhétorique, devant les tribunaux et les autres assemblées, relativement au juste et à l'injuste ? Est-ce celle d'où résulte la croyance dénuée de science, ou celle qui donne la science ?

Gorgias. — Il est évident, Socrate, que c'est celle d'où résulte la croyance.

455 Socrate. — La rhétorique, à ce compte, serait donc l'ouvrière d'une persuasion de croyance, non d'enseignement, sur le juste et l'injuste ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — De telle sorte que l'orateur n'enseigne pas aux tribunaux et aux autres assemblées le juste et l'injuste, mais leur suggère une opinion, et rien de plus. Le fait est qu'il lui serait évidemment impossible, en si peu de temps, d'instruire des foules si nombreuses sur de si grands sujets.

Gorgias. — Assurément.

Sur quels sujets la rhétorique exerce-t-elle sa puissance universelle ?

b Socrate. — S'il en est ainsi, voyons ce que signifient nos affirmations touchant la rhétorique. Car, pour moi, je n'arrive pas encore à voir clairement ce que j'en pense.

Quand une assemblée se réunit pour choisir un médecin, un constructeur de navires ou quelque autre des gens de métiers, appartient-il à l'orateur de donner un avis ? Nullement, car il est clair que, dans tous ces choix, c'est le plus

ΓΟΡ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Δῆλον ἄρ' αὖ ὅτι οὐ ταὐτόν ἐστιν.

ΓΟΡ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν οἵ τέ γε μεμαθηκότες πεπεισμένοι εἰσὶν e
καὶ οἱ πεπιστευκότες.

ΓΟΡ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Βούλει οὖν δύο εἴδη θῶμεν πειθοῦς, τὸ μὲν πίστιν παρεχόμενον ἄνευ τοῦ εἰδέναι, τὸ δ' ἐπιστήμην;

ΓΟΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ποτέραν οὖν ἡ ῥητορικὴ πειθὼ ποιεῖ ἐν δικαστηρίοις τε καὶ τοῖς ἄλλοις ὄχλοις περὶ τῶν δικαίων τε καὶ ἀδίκων; ἐξ ἧς τὸ πιστεύειν γίγνεται ἄνευ τοῦ εἰδέναι ἢ ἐξ ἧς τὸ εἰδέναι;

ΓΟΡ. Δῆλον δήπου, ὦ Σώκρατες, ὅτι ἐξ ἧς τὸ πιστεύειν.

ΣΩ. Ἡ ῥητορικὴ ἄρα, ὡς ἔοικεν, πειθοῦς δημιουργός
ἐστιν πιστευτικῆς, ἀλλ' οὐ διδασκαλικῆς, περὶ τὸ δίκαιόν τε 455
καὶ ἄδικον.

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Οὐδ' ἄρα διδασκαλικὸς ὁ ῥήτωρ ἐστὶν δικαστηρίων τε καὶ τῶν ἄλλων ὄχλων δικαίων τε πέρι καὶ ἀδίκων, ἀλλὰ πειστικὸς μόνον. Οὐ γὰρ δήπου ὄχλον γ' ἂν δύναιτο τοσοῦτον ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ διδάξαι οὕτω μεγάλα πράγματα.

ΓΟΡ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Φέρε δή, ἴδωμεν τί ποτε καὶ λέγομεν περὶ τῆς ῥη-
τορικῆς· ἐγὼ μὲν γάρ τοι οὐδ' αὐτός πω δύναμαι κατα- b
νοῆσαι ὅ τι λέγω. Ὅταν περὶ ἰατρῶν αἱρέσεως ᾖ τῇ πόλει σύλλογος ἢ περὶ ναυπηγῶν ἢ περὶ ἄλλου τινὸς δημιουργικοῦ ἔθνους, ἄλλο τι ἢ τότε ὁ ῥητορικὸς οὐ συμβουλεύσει; δῆλον γὰρ ὅτι ἐν ἑκάστῃ αἱρέσει τὸν τεχνικώτατον δεῖ

d 10 ἄρ' αὖ corr. Burnet: γὰρ αὖ codd. γὰρ δὴ Schanz || e 9 τό Y: om. BTF || 455 b 4 ἄλλο τι F: ἄλλο τί Y ἄλλό τι T ἀλλ' ὅτι B || ἢ om. T (sed suprascr. T²).

habile en son métier qu'il faut prendre. De même, s'il s'agit de bâtir des murs, d'installer des ports ou des arsenaux, c'est aux architectes qu'on demandera conseil, et s'il s'agit d'élire des généraux, de ranger une armée en bataille ou d'en-
c lever une position, c'est aux experts dans l'art militaire, non aux orateurs. Qu'en penses-tu, Gorgias ? Car, puisque tu te déclares toi-même orateur et capable de former des orateurs, c'est toi qu'il convient d'interroger entre tous sur les choses de ton art.

En cela, sois sûr que je défends tes intérêts : peut-être en effet, parmi les assistants, s'en trouve-t-il qui songent à devenir tes disciples ; je devine qu'il y en a, et même beaucoup, mais qui hésitent peut-être à t'interroger. Considère
d donc mes questions comme venant d'eux en même temps que de moi. « Gorgias, disent-ils, quel bénéfice retirerons-nous de tes leçons ? Sur quelles affaires deviendrons-nous capables de conseiller la cité ? Est-ce seulement sur le juste et l'injuste, ou encore sur les sujets que Socrate vient d'énumérer ? » Veuille donc leur répondre.

Gorgias. — Je vais essayer, Socrate, de te dévoiler clairement la puissance de la rhétorique dans toute son ampleur, car tu m'as toi-même admirablement ouvert la voie. Tu
e n'ignores certainement pas que ces arsenaux, ces murs d'Athènes et toute l'organisation de vos ports doivent leur origine pour une part aux conseils de Thémistocle et pour le reste à ceux de Périclès, mais nullement à ceux des hommes du métier.

Socrate. — C'est là, en effet, ce qu'on rapporte au sujet de Thémistocle, et quant à Périclès, je l'ai moi-même entendu proposer la construction du mur intérieur[1].

456 Gorgias. — Et quand il s'agit d'une de ces élections dont tu parlais tout à l'heure, tu peux constater que ce sont encore les orateurs qui donnent leur avis en pareille matière et qui le font triompher.

Socrate. — Je le constate avec étonnement, Gorgias, et c'est pour cela que je demande depuis si longtemps quelle est cette puissance de la rhétorique. A voir ce qui se passe, elle m'apparaît comme une chose d'une grandeur quasi divine.

1. Celui des *longs murs* (entre Athènes et le Pirée), qui était au milieu des deux autres.

αἱρεῖσθαι· οὐδ' ὅταν τειχῶν περὶ οἰκοδομήσεως ἢ λιμένων κατασκευῆς ἢ νεωρίων, ἀλλ' οἱ ἀρχιτέκτονες· οὐδ' αὖ ὅταν στρατηγῶν αἱρέσεως πέρι ἢ τάξεώς τινος πρὸς πολεμίους ἢ χωρίων καταλήψεως συμβουλὴ ᾖ, ἀλλ' οἱ στρατηγικοὶ c τότε συμβουλεύσουσιν, οἱ ῥητορικοὶ δὲ οὔ· ἢ πῶς λέγεις, ὦ Γοργία, τὰ τοιαῦτα ; Ἐπειδὴ γὰρ αὐτός τε φῂς ῥήτωρ εἶναι καὶ ἄλλους ποιεῖν ῥητορικούς, εὖ ἔχει τὰ τῆς σῆς τέχνης παρὰ σοῦ πυνθάνεσθαι. Καὶ ἐμὲ νῦν νόμισον καὶ τὸ σὸν σπεύδειν· ἴσως γὰρ καὶ τυγχάνει τις τῶν ἔνδον ὄντων μαθητής σου βουλόμενος γενέσθαι, ὡς ἐγώ τινας σχεδὸν καὶ συχνοὺς αἰσθάνομαι, οἳ ἴσως αἰσχύνοιντ' ἄν σε ἀνερέσθαι. Ὑπ' ἐμοῦ οὖν ἀνερωτώμενος νόμισον καὶ ὑπ' d ἐκείνων ἀνερωτᾶσθαι· Τί ἡμῖν, ὦ Γοργία, ἔσται, ἐάν σοι συνῶμεν ; Περὶ τίνων τῇ πόλει συμβουλεύειν οἷοί τε ἐσόμεθα ; Πότερον περὶ δικαίου μόνον καὶ ἀδίκου ἢ καὶ περὶ ὧν νυνδὴ Σωκράτης ἔλεγεν ; Πειρῶ οὖν αὐτοῖς ἀποκρίνεσθαι.

ΓΟΡ. Ἀλλ' ἐγώ σοι πειράσομαι, ὦ Σώκρατες, σαφῶς ἀποκαλύψαι τὴν τῆς ῥητορικῆς δύναμιν ἅπασαν· αὐτὸς γὰρ καλῶς ὑφηγήσω. Οἶσθα γὰρ δήπου ὅτι τὰ νεώρια ταῦτα καὶ τὰ τείχη τὰ Ἀθηναίων καὶ ἡ τῶν λιμένων κατασκευὴ e ἐκ τῆς Θεμιστοκλέους συμβουλῆς γέγονεν, τὰ δ' ἐκ τῆς Περικλέους, ἀλλ' οὐκ ἐκ τῆς δημιουργῶν.

ΣΩ. Λέγεται ταῦτα, ὦ Γοργία, περὶ Θεμιστοκλέους· Περικλέους δὲ καὶ αὐτὸς ἤκουον ὅτε συνεβούλευεν ἡμῖν περὶ τοῦ διὰ μέσου τείχους.

ΓΟΡ. Καὶ ὅταν γέ τις αἵρεσις ᾖ ὧν δὴ σὺ ἔλεγες, ὦ 456 Σώκρατες, ὁρᾷς ὅτι οἱ ῥήτορές εἰσιν οἱ συμβουλεύοντες καὶ οἱ νικῶντες τὰς γνώμας περὶ τούτων.

ΣΩ. Ταῦτα καὶ θαυμάζων, ὦ Γοργία, πάλαι ἐρωτῶ ἥτις ποτὲ ἡ δύναμίς ἐστιν τῆς ῥητορικῆς. Δαιμονία γάρ τις ἔμοιγε καταφαίνεται τὸ μέγεθος οὕτω σκοποῦντι.

e 3 τῆς Buttmann : τῶν codd. || **456 a 5** ἥτις BTWY : τίς F.

Gorgias. — Si tu savais tout, Socrate, tu verrais qu'elle englobe en elle-même, pour ainsi dire, et tient sous sa domi-
b nation toutes les puissances. Je vais t'en donner une preuve frappante.

Il m'est arrivé maintes fois d'accompagner mon frère ou d'autres médecins chez quelque malade qui refusait une drogue ou ne voulait pas se laisser opérer par le fer et le feu, et là où les exhortations du médecin restaient vaines, moi je persuadais le malade, par le seul art de la rhétorique. Qu'un orateur et un médecin aillent ensemble dans la ville que tu voudras : si une discussion doit s'engager à l'assemblée du peuple ou dans une réunion quelconque pour décider lequel
c des deux sera élu comme médecin, j'affirme que le médecin n'existera pas et que l'orateur sera préféré si cela lui plaît.

Il en serait de même en face de tout autre artisan : c'est l'orateur qui se ferait choisir plutôt que n'importe quel compétiteur ; car il n'est point de sujet sur lequel un homme qui sait la rhétorique ne puisse parler devant la foule d'une manière plus persuasive que l'homme de métier, quel qu'il soit. Voilà ce qu'est la rhétorique et ce qu'elle peut.

La Rhétorique et la justice.

Toutefois, Socrate, il faut user de cet art comme de tous les autres arts de combat. Quels que soient ceux qu'on cultive, ce
d n'est pas une raison pour en user contre tout le monde que d'avoir appris le pugilat, le pancrace ou les armes de manière à battre sûrement amis et ennemis : cela ne nous donne pas le droit de frapper nos amis, de les transpercer et de les tuer.

Et d'un autre côté par Zeus, ce n'est pas une raison non plus, parce qu'un habitué de la palestre, devenu robuste de corps et bon pugiliste, aura abusé de son avantage pour frapper son père, sa mère, quelqu'un de ses proches ou de ses amis, ce n'est pas une raison pour condamner et exiler des
e cités les pédotribes et les maîtres d'armes[1]. Ceux-ci en effet ont transmis leur art à des disciples pour qu'il en fût fait usage avec justice contre les ennemis et contre les méchants, pour se défendre et non pour attaquer; mais il arrive que les
457 disciples détournent à tort vers des fins opposées leur force

1. Avant de dénoncer ce qu'il voyait de foncièrement dangereux

ΓΟΡ. ⟨Τί⟩ εἰ πάντα γε εἰδείης, ὦ Σώκρατες, ὅτι ὡς
ἔπος εἰπεῖν ἁπάσας τὰς δυνάμεις συλλαβοῦσα ὑφ' αὑτῇ
ἔχει. Μέγα δέ σοι τεκμήριον ἐρῶ· πολλάκις γὰρ ἤδη ἔγωγε b
μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ καὶ μετὰ τῶν ἄλλων ἰατρῶν εἰσελθὼν
παρά τινα τῶν καμνόντων οὐχὶ ἐθέλοντα ἢ φάρμακον πιεῖν
ἢ τεμεῖν ἢ καῦσαι παρασχεῖν τῷ ἰατρῷ, οὐ δυναμένου τοῦ
ἰατροῦ πεῖσαι, ἐγὼ ἔπεισα, οὐκ ἄλλῃ τέχνῃ ἢ τῇ ῥητορικῇ.
Φημὶ δὲ καὶ εἰς πόλιν ὅποι βούλει ἐλθόντα ῥητορικὸν ἄνδρα
καὶ ἰατρόν, εἰ δέοι λόγῳ διαγωνίζεσθαι ἐν ἐκκλησίᾳ ἢ ἐν
ἄλλῳ τινὶ συλλόγῳ ὁπότερον δεῖ αἱρεθῆναι ἰατρόν, οὐδα-
μοῦ ἂν φανῆναι τὸν ἰατρόν, ἀλλ' αἱρεθῆναι ἂν τὸν εἰπεῖν c
δυνατόν, εἰ βούλοιτο. Καὶ εἰ πρὸς ἄλλον γε δημιουργὸν
ὁντιναοῦν ἀγωνίζοιτο, πείσειεν ἂν αὑτὸν ἑλέσθαι ὁ ῥητο-
ρικὸς μᾶλλον ἢ ἄλλος ὁστισοῦν· οὐ γάρ ἐστιν περὶ ὅτου οὐκ
ἂν πιθανώτερον εἴποι ὁ ῥητορικὸς ἢ ἄλλος ὁστισοῦν τῶν
δημιουργῶν ἐν πλήθει. Ἡ μὲν οὖν δύναμις τοσαύτη ἐστὶν
καὶ τοιαύτη τῆς τέχνης· δεῖ μέντοι, ὦ Σώκρατες, τῇ ῥητο-
ρικῇ χρῆσθαι ὥσπερ τῇ ἄλλῃ πάσῃ ἀγωνίᾳ. Καὶ γὰρ τῇ
ἄλλῃ ἀγωνίᾳ οὐ τούτου ἕνεκα δεῖ πρὸς ἅπαντας χρῆσθαι d
ἀνθρώπους, ὅτι ἔμαθεν πυκτεύειν τε καὶ παγκρατιάζειν
καὶ ἐν ὅπλοις μάχεσθαι, ὥστε κρείττων εἶναι καὶ φίλων καὶ
ἐχθρῶν, οὐ τούτου ἕνεκα τοὺς φίλους δεῖ τύπτειν οὐδὲ
κεντεῖν τε καὶ ἀποκτεινύναι. Οὐδέ γε μὰ Δία ἐάν τις εἰς
παλαίστραν φοιτήσας, εὖ ἔχων τὸ σῶμα καὶ πυκτικὸς γενό-
μενος, ἔπειτα τὸν πατέρα τύπτῃ καὶ τὴν μητέρα ἢ ἄλλον
τινὰ τῶν οἰκείων ἢ τῶν φίλων, οὐ τούτου ἕνεκα δεῖ τοὺς
παιδοτρίβας καὶ τοὺς ἐν τοῖς ὅπλοις διδάσκοντας μάχεσθαι e
μισεῖν τε καὶ ἐκβάλλειν ἐκ τῶν πόλεων. Ἐκεῖνοι μὲν γὰρ
παρέδοσαν ἐπὶ τῷ δικαίως χρῆσθαι τούτοις πρὸς τοὺς πο-
λεμίους καὶ τοὺς ἀδικοῦντας, ἀμυνομένους, μὴ ὑπάρχον-
τας· οἱ δὲ μεταστρέψαντες χρῶνται τῇ ἰσχύϊ καὶ τῇ τέχνῃ 457

a 7 τί add. Madvig || b 6 ὅποι recc. : ὅπῃ BTWYF || b 8 δεῖ BTW : δὴ Y || c 4 οὐ γὰρ... c 5 ὁστισοῦν om. Y || e 3 τῷ BTY : τὸ F.

et leur art. Les maîtres ne sont donc pas coupables et l'art n'encourt de ce chef ni responsabilité ni blâme : toute la faute est à ceux qui en usent mal.

Le même raisonnement s'applique à la rhétorique. L'orateur, sans doute, est capable de parler contre tout adversaire et sur tout sujet de manière à persuader la foule mieux qu'un
b autre et à obtenir d'elle, en un mot, tout ce qu'il veut. Mais il ne résulte pas de là qu'il doive dépouiller de leur gloire les médecins ni les autres artisans, par la seule raison qu'il le pourrait ; on doit user de la rhétorique avec justice, comme de toutes les armes. Si un homme, devenu habile dans la rhétorique, se sert ensuite de sa puissance et de son art pour faire le mal, ce n'est pas le maître, à mon avis, qui mérite
c la réprobation et l'exil ; car celui-ci enseignait son art en vue d'un usage légitime, et le disciple en a fait un abus tout contraire. C'est donc celui qui en use mal qui mérite la haine et l'exil et la mort, mais non le maître.

Socrate, avant de continuer la discussion, explique dans quel esprit il veut le faire.

Socrate. — J'imagine, Gorgias, que tu as assisté, comme moi, à de nombreuses discussions et que tu as dû remarquer combien il est rare que les deux adversaires commencent par définir exactement le sujet de leur entretien, puis se
d séparent après s'être instruits et éclairés réciproquement : au lieu de cela, s'ils sont en désaccord et que l'un des deux trouve que l'autre se trompe ou n'est pas clair, ils s'irritent, accusent l'adversaire de malveillance et leur discussion est plutôt une dispute que l'examen d'un problème. Quelques-uns même finissent par se séparer fort vilainement, après un tel échange d'injures que les assistants s'en veulent à eux-mêmes de s'être risqués en pareille compagnie.

e Pourquoi dis-je ces choses ? C'est qu'en ce moment tu me parais exprimer des idées qui ne sont point tout à fait d'accord et en harmonie avec ce que tu disais au début sur la rhétorique. J'hésite donc à les combattre, dans la crainte que

dans la rhétorique, Platon a voulu montrer comment ses plus honorables tenants croyaient la défendre. Mais Gorgias va voir l'argument qu'il fournit (et qu'on retrouve dans Isocrate XV 251-52) se retourner contre lui et le jeter dans la contradiction (460 d).

οὐκ ὀρθῶς. Οὔκουν οἱ διδάξαντες πονηροί, οὐδὲ ἡ τέχνη οὔτε αἰτία οὔτε πονηρὰ τούτου ἕνεκά ἐστιν, ἀλλ᾽ οἱ μὴ χρώμενοι, οἶμαι, ὀρθῶς. Ὁ αὐτὸς δὴ λόγος καὶ περὶ τῆς ῥητορικῆς. Δυνατὸς μὲν γὰρ πρὸς ἅπαντάς ἐστιν ὁ ῥήτωρ καὶ περὶ παντὸς λέγειν, ὥστε πιθανώτερος εἶναι ἐν τοῖς πλήθεσιν ἔμβραχυ περὶ ὅτου ἂν βούληται· ἀλλ᾽ οὐδέν τι b μᾶλλον τούτου ἕνεκα δεῖ οὔτε τοὺς ἰατροὺς τὴν δόξαν ἀφαιρεῖσθαι — ὅτι δύναιτο ἂν τοῦτο ποιῆσαι — οὔτε τοὺς ἄλλους δημιουργούς, ἀλλὰ δικαίως καὶ τῇ ῥητορικῇ χρῆσθαι, ὥσπερ καὶ τῇ ἀγωνίᾳ. Ἐὰν δέ, οἶμαι, ῥητορικὸς γενόμενός τις κᾆτα ταύτῃ τῇ δυνάμει καὶ τῇ τέχνῃ ἀδικῇ, οὐ τὸν διδάξαντα δεῖ μισεῖν τε καὶ ἐκβάλλειν ἐκ τῶν πόλεων. Ἐκεῖνος μὲν γὰρ ἐπὶ δικαίᾳ χρείᾳ παρέδωκεν, ὁ c δ᾽ ἐναντίως χρῆται. Τὸν οὖν οὐκ ὀρθῶς χρώμενον μισεῖν δίκαιον καὶ ἐκβάλλειν καὶ ἀποκτεινύναι, ἀλλ᾽ οὐ τὸν διδάξαντα.

ΣΩ. Οἶμαι, ὦ Γοργία, καὶ σὲ ἔμπειρον εἶναι πολλῶν λόγων καὶ καθεωρακέναι ἐν αὐτοῖς τὸ τοιόνδε, ὅτι οὐ ῥᾳδίως δύνανται περὶ ὧν ἂν ἐπιχειρήσωσιν διαλέγεσθαι διορισάμενοι πρὸς ἀλλήλους καὶ μαθόντες καὶ διδάξαντες ἑαυτοὺς οὕτω διαλύεσθαι τὰς συνουσίας, ἀλλ᾽ ἐὰν περί του d ἀμφισβητήσωσιν καὶ μὴ φῇ ὁ ἕτερος τὸν ἕτερον ὀρθῶς λέγειν ἢ μὴ σαφῶς, χαλεπαίνουσί τε καὶ κατὰ φθόνον οἴονται τὸν ἑαυτῶν λέγειν, φιλονικοῦντας ἀλλ᾽ οὐ ζητοῦντας τὸ προκείμενον ἐν τῷ λόγῳ· καὶ ἔνιοί γε τελευτῶντες αἴσχιστα ἀπαλλάττονται, λοιδορηθέντες τε καὶ εἰπόντες καὶ ἀκούσαντες περὶ σφῶν αὐτῶν τοιαῦτα οἷα καὶ τοὺς παρόντας ἄχθεσθαι ὑπὲρ σφῶν αὐτῶν, ὅτι τοιούτων ἀνθρώπων ἠξίωσαν ἀκροαταὶ γενέσθαι. Τοῦ δὴ ἕνεκα λέγω e ταῦτα ; Ὅτι νῦν ἐμοὶ δοκεῖς σὺ οὐ πάνυ ἀκόλουθα λέγειν οὐδὲ σύμφωνα οἷς τὸ πρῶτον ἔλεγες περὶ τῆς ῥητορικῆς.

457 b 3 δύναιτο FT (corr.) : δύναιντο BTY || **b** 6 κᾆτα recc. : κατὰ BTFY || **c** 1 δικαίᾳ Y : δικαίου BTF || **c** 6 λόγων codd. : φιλολόγων conj. Schanz.

tu ne me croies moins soucieux dans cette discussion d'éclaircir la question elle-même que de te quereller personnelle-
458 ment. Si tu es un homme de ma sorte je t'interrogerai avec plaisir ; sinon, je quitterais la partie.

Quelle sorte d'homme suis-je donc ? Je suis de ceux qui sont bien aises d'être réfutés quand ils se trompent, et aussi de réfuter à leur tour une allégation inexacte, mais qui n'aiment pas moins à être réfutés qu'à réfuter les autres ; je considère même cet avantage comme supérieur, par la raison qu'il est plus avantageux pour un homme d'être délivré du plus grand des maux que d'en délivrer autrui. Rien, en effet,
b selon moi, n'est plus funeste à l'homme qu'une opinion fausse sur le sujet dont nous parlons[1].

Si donc tu es aussi de ce caractère, causons ; si tu crois au contraire qu'il vaut mieux abandonner la discussion, restons-en là et finissons l'entretien.

Intermède : les auditeurs veulent-ils que la discussion se prolonge ?

Gorgias. — Mais moi aussi, Socrate, je prétends me reconnaître dans l'image que tu viens de tracer. Peut-être, cependant, devons-nous songer aussi à nos auditeurs. Bien avant votre arrivée, j'ai donné aux assistants une longue séance,
c et notre entretien pourrait nous mener bien loin. Il faut donc nous inquiéter de leurs convenances et voir si nous ne risquons pas de retenir quelque personne qui ait autre chose à faire.

Chéréphon. — Vous entendez, Gorgias et Socrate, le murmure approbateur des assistants, avides d'écouter vos paroles. Pour moi, puissé-je n'avoir jamais d'occupations si pressantes que je doive sacrifier de pareils entretiens, entre de tels interlocuteurs, aux exigences impérieuses de mes affaires !

d Calliclès. — Par les dieux, Chéréphon, j'ai assisté à bien des entretiens, mais je ne sache pas que jamais aucun m'ait donné autant de plaisir que celui-ci. En ce qui me concerne, dussiez-vous parler tout le long du jour, j'en serais charmé.

Socrate. — Eh bien, Calliclès, je n'ai, pour ma part, aucun empêchement, si Gorgias accepte.

1. Formule dont le retour (avec des nuances) 472 c, 500 c, 513 a, est important pour l'analyse et l'interprétation du dialogue.

Φοβοῦμαι οὖν διελέγχειν σε, μή με ὑπολάβῃς οὐ πρὸς τὸ
πρᾶγμα φιλονικοῦντα λέγειν τοῦ καταφανὲς γενέσθαι, ἀλλὰ
πρὸς σέ. Ἐγὼ οὖν, εἰ μὲν καὶ σὺ εἶ τῶν ἀνθρώπων ὧνπερ 458
καὶ ἐγώ, ἡδέως ἄν σε διερωτῴην· εἰ δὲ μή, ἐῴην ἄν. Ἐγὼ
δὲ τίνων εἰμί; Τῶν ἡδέως μὲν ἂν ἐλεγχθέντων εἴ τι μὴ
ἀληθὲς λέγω, ἡδέως δ᾽ ἂν ἐλεγξάντων εἴ τίς τι μὴ ἀληθὲς
λέγοι, οὐκ ἀηδέστερον μεντἂν ἐλεγχθέντων ἢ ἐλεγξάντων·
μεῖζον γὰρ αὐτὸ ἀγαθὸν ἡγοῦμαι, ὅσῳπερ μεῖζον ἀγαθόν
ἐστιν αὐτὸν ἀπαλλαγῆναι κακοῦ τοῦ μεγίστου ἢ ἄλλον
ἀπαλλάξαι. Οὐδὲν γὰρ οἶμαι τοσοῦτον κακὸν εἶναι ἀν-
θρώπῳ, ὅσον δόξα ψευδὴς περὶ ὧν τυγχάνει νῦν ἡμῖν ὁ b
λόγος ὤν. Εἰ μὲν οὖν καὶ σὺ φῄς τοιοῦτος εἶναι, διαλε-
γώμεθα· εἰ δὲ καὶ δοκεῖ χρῆναι ἐᾶν, ἐῶμεν ἤδη χαίρειν καὶ
διαλύωμεν τὸν λόγον.

ΓΟΡ. Ἀλλὰ φημὶ μὲν ἔγωγε, ὦ Σώκρατες, καὶ αὐτὸς
τοιοῦτος εἶναι οἷον σὺ ὑφηγεῖ· ἴσως μέντοι χρῆν ἐννοεῖν
καὶ τὸ τῶν παρόντων. Πάλαι γάρ τοι, πρὶν καὶ ὑμᾶς ἐλ-
θεῖν, ἐγὼ τοῖς παροῦσιν πολλὰ ἐπεδειξάμην, καὶ νῦν ἴσως
πόρρω ἀποτενοῦμεν, ἢν διαλεγώμεθα. Σκοπεῖν οὖν χρὴ καὶ c
τὸ τούτων, μή τινας αὐτῶν κατέχομεν βουλομένους τι καὶ
ἄλλο πράττειν.

ΧΑΙ. Τοῦ μὲν θορύβου, ὦ Γοργία τε καὶ Σώκρατες, αὐ-
τοὶ ἀκούετε τούτων τῶν ἀνδρῶν βουλομένων ἀκούειν ἐάν
τι λέγητε· ἐμοὶ δ᾽ οὖν καὶ αὐτῷ μὴ γένοιτο τοσαύτη ἀσχο-
λία, ὥστε τοιούτων λόγων καὶ οὕτω λεγομένων ἀφεμένῳ
προὐργιαίτερόν τι γενέσθαι ἄλλο πράττειν.

ΚΑΛ. Νὴ τοὺς θεούς, ὦ Χαιρεφῶν, καὶ μὲν δὴ καὶ d
αὐτὸς πολλοῖς ἤδη λόγοις παραγενόμενος οὐκ οἶδ᾽ εἰ πώ-
ποτε ἥσθην οὕτως ὥσπερ νυνί· ὥστ᾽ ἔμοιγε, κἂν τὴν ἡμέραν
ὅλην ἐθέλητε διαλέγεσθαι, χαριεῖσθε.

ΣΩ. Ἀλλὰ μήν, ὦ Καλλίκλεις, τό γ᾽ ἐμὸν οὐδὲν κωλύει,
εἴπερ ἐθέλει Γοργίας.

458 b 6 χρῆν BTF : χρὴ Y || d 4 ἐθέλητε F : ἐθέλοιτε BTY.

Gorgias. — J'aurais honte après tout cela, Socrate, de me dérober, quand j'ai moi-même déclaré hautement que qui voudrait pourrait m'interroger. Avec la permission de nos
e auditeurs, reprends donc l'entretien et pose-moi les questions que tu voudras.

Reprise de la discussion : la persuasion oratoire agit indépendamment de toute science réelle.

Socrate. — Écoute donc, Gorgias, ce qui a causé mon étonnement dans ton discours. Peut-être d'ailleurs avais-tu raison et t'ai-je mal compris. Tu es capable, dis-tu, d'enseigner la rhétorique à quiconque veut l'apprendre de toi ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — De telle sorte que sur tous sujets on puisse obtenir l'assentiment d'une assemblée nombreuse sans l'instruire, mais en la persuadant ?

459 Gorgias. — Parfaitement.

Socrate. — Tu disais tout à l'heure que même sur les choses relatives à la santé l'orateur est plus persuasif que le médecin.

Gorgias. — En effet, devant la foule.

Socrate. — Devant la foule, c'est-à-dire sans doute, devant ceux qui ne savent pas ? Car, devant ceux qui savent, il est bien impossible que l'orateur soit plus persuasif que le médecin.

Gorgias. — Tu as raison.

Socrate. — S'il est plus persuasif que le médecin, le voilà plus persuasif que celui qui sait ?

Gorgias. — Assurément.

b Socrate. — Sans être médecin lui-même, n'est-ce pas ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Celui qui n'est pas médecin ignore ce que sait le médecin.

Gorgias. — Évidemment.

Socrate. — Ainsi, c'est un ignorant parlant devant des ignorants qui l'emporte sur le savant, lorsque l'orateur triomphe du médecin ? Est-ce bien là ce qui arrive, ou est-ce autre chose ?

Gorgias. — C'est cela, dans ce cas du moins.

Socrate. — A l'égard des autres arts aussi, l'orateur et la rhétorique ont sans doute le même avantage : la rhétorique

ΓΟΡ. Αἰσχρὸν δὴ τὸ λοιπόν, ὦ Σώκρατες, γίγνεται ἐμέ γε μὴ ἐθέλειν, αὐτὸν ἐπαγγειλάμενον ἐρωτᾶν ὅ τί τις βούλεται. Ἀλλ' εἰ δοκεῖ τουτοισί, διαλέγου τε καὶ ἐρώτα ὅ τι βούλει. e

ΣΩ. Ἄκουε δή, ὦ Γοργία, ἃ θαυμάζω ἐν τοῖς λεγομένοις ὑπὸ σοῦ· ἴσως γάρ τοι σοῦ ὀρθῶς λέγοντος ἐγὼ οὐκ ὀρθῶς ὑπολαμβάνω. Ῥητορικὸν φῂς ποιεῖν οἷός τ' εἶναι, ἐάν τις βούληται παρὰ σοῦ μανθάνειν ;

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν περὶ πάντων ὥστ' ἐν ὄχλῳ πιθανὸν εἶναι οὐ διδάσκοντα ἀλλὰ πείθοντα ;

ΓΟΡ. Πάνυ μὲν οὖν. 459

ΣΩ. Ἔλεγές τοι νυνδὴ ὅτι καὶ περὶ τοῦ ὑγιεινοῦ τοῦ ἰατροῦ πιθανώτερος ἔσται ὁ ῥήτωρ.

ΓΟΡ. Καὶ γὰρ ἔλεγον, ἔν γε ὄχλῳ.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὸ ἐν ὄχλῳ τοῦτό ἐστιν, ἐν τοῖς μὴ εἰδόσιν ; οὐ γὰρ δήπου ἔν γε τοῖς εἰδόσι τοῦ ἰατροῦ πιθανώτερος ἔσται.

ΓΟΡ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴπερ τοῦ ἰατροῦ πιθανώτερος ἔσται, τοῦ εἰδότος πιθανώτερος γίγνεται ;

ΓΟΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκ ἰατρός γε ὤν· ἦ γάρ ; b

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Ὁ δὲ μὴ ἰατρός γε δήπου ἀνεπιστήμων ὧν ὁ ἰατρὸς ἐπιστήμων.

ΓΟΡ. Δῆλον ὅτι.

ΣΩ. Ὁ οὐκ εἰδὼς ἄρα τοῦ εἰδότος ἐν οὐκ εἰδόσι πιθανώτερος ἔσται, ὅταν ὁ ῥήτωρ τοῦ ἰατροῦ πιθανώτερος ᾖ. Τοῦτο συμβαίνει ἢ ἄλλο τι ;

ΓΟΡ. Τοῦτο ἐνταῦθά γε συμβαίνει.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ περὶ τὰς ἄλλας ἁπάσας τέχνας ὡσαύτως ἔχει ὁ ῥήτωρ καὶ ἡ ῥητορική ; Αὐτὰ μὲν τὰ πράγματα

d 8 ἐθέλειν BTW : ἐθέλειν καὶ ταῦτα Y.

n'a pas besoin de connaître la réalité des choses ; il lui suffit d'un certain procédé de persuasion qu'elle a inventé, pour
c qu'elle paraisse devant les ignorants plus savante que les savants.

Gorgias. — N'est-ce pas une merveilleuse facilité, Socrate, que de pouvoir, sans aucune étude des autres arts, grâce à celui-là seul, être l'égal de tous les spécialistes ?

La science du juste et de l'injuste est-elle une de ces sciences dont la rhétorique peut se passer ?

Socrate. — Si l'orateur, par cette manière de faire, est ou non l'égal des autres, c'est ce que nous examinerons tout à l'heure, si la discussion le demande. Pour le moment, voyons d'abord si,
d relativement au juste et à l'injuste, au beau et au laid, au bien ou au mal, l'orateur est dans les mêmes conditions que relativement à la santé et aux objets des autres arts, et si, sans connaître les choses mêmes, sans savoir ce qui est bien ou mal, beau ou laid, juste ou injuste, il possède un secret de persuasion qui lui permette, à lui qui ne sait rien, de paraître aux ignorants
e plus savant que ceux qui savent ? Ou bien est-il nécessaire qu'il sache, et doit-on avoir appris déjà ces choses avant de venir chercher auprès de toi des leçons de rhétorique ? Sinon, toi qui es maître de rhétorique, sans enseigner à ton disciple aucune de ces choses (ce n'est pas ton métier), feras-tu qu'il paraisse à la foule les savoir tout en les ignorant, et qu'il semble honnête homme sans l'être ? Ou bien encore es-tu hors d'état d'enseigner la rhétorique à qui n'a pas acquis préalablement la connaissance de la vérité sur ces matières ? Enfin, que faut-il penser de tout cela, Gorgias ? Par Zeus, dévoile-moi, comme tu le disais tout à l'heure, toute la
460 puissance de la rhétorique, et fais m'en comprendre la nature.

Gorgias. — Je crois, Socrate, que si l'on ignorait ces choses auparavant, on les apprendra, elles aussi, auprès de moi.

Socrate. — Il suffit : voilà qui est bien parlé. Pour que tu puisses faire de ton disciple un orateur, il faut qu'il connaisse le juste et l'injuste, soit qu'il ait acquis cette connaissance antérieurement, soit qu'il l'ait reçue de toi par la suite.

οὐδὲν δεῖ αὐτὴν εἰδέναι ὅπως ἔχει, μηχανὴν δέ τινα πει-
θοῦς ηὑρηκέναι, ὥστε φαίνεσθαι τοῖς οὐκ εἰδόσι μᾶλλον c
εἰδέναι τῶν εἰδότων.

ΓΟΡ. Οὐκοῦν πολλὴ ῥᾳστώνη, ὦ Σώκρατες, γίγνεται,
μὴ μαθόντα τὰς ἄλλας τέχνας, ἀλλὰ μίαν ταύτην, μηδὲν
ἐλαττοῦσθαι τῶν δημιουργῶν ;

ΣΩ. Εἰ μὲν ἐλαττοῦται ἢ μὴ ἐλαττοῦται ὁ ῥήτωρ τῶν
ἄλλων διὰ τὸ οὕτως ἔχειν, αὐτίκα ἐπισκεψόμεθα, ἐάν τι
ἡμῖν πρὸς λόγον ᾖ· νῦν δὲ τόδε πρότερον σκεψώμεθα, ἆρα
τυγχάνει περὶ τὸ δίκαιον καὶ τὸ ἄδικον καὶ τὸ αἰσχρὸν καὶ d
τὸ καλὸν καὶ ἀγαθὸν καὶ κακὸν οὕτως ἔχων ὁ ῥητορικὸς
ὡς περὶ τὸ ὑγιεινὸν καὶ περὶ τὰ ἄλλα ὧν αἱ ἄλλαι τέχναι,
αὐτὰ μὲν οὐκ εἰδώς, τί ἀγαθὸν ἢ τί κακόν ἐστιν ἢ τί καλὸν
ἢ τί αἰσχρὸν ἢ δίκαιον ἢ ἄδικον, πειθὼ δὲ περὶ αὐτῶν
μεμηχανημένος, ὥστε δοκεῖν εἰδέναι οὐκ εἰδὼς ἐν οὐκ
εἰδόσιν μᾶλλον τοῦ εἰδότος ; Ἢ ἀνάγκη εἰδέναι, καὶ δεῖ e
προεπιστάμενον ταῦτα ἀφικέσθαι παρὰ σὲ τὸν μέλλοντα
μαθήσεσθαι τὴν ῥητορικήν ; Εἰ δὲ μή, σὺ ὁ τῆς ῥητορικῆς
διδάσκαλος τούτων μὲν οὐδὲν διδάξεις τὸν ἀφικνούμενον
— οὐ γὰρ σὸν ἔργον — ποιήσεις δ' ἐν τοῖς πολλοῖς δοκεῖν
εἰδέναι αὐτὸν τὰ τοιαῦτα οὐκ εἰδότα καὶ δοκεῖν ἀγαθὸν
εἶναι οὐκ ὄντα ; Ἢ τὸ παράπαν οὐχ οἷός τε ἔσει αὐτὸν
διδάξαι τὴν ῥητορικήν, ἐὰν μὴ προειδῇ περὶ τούτων τὴν
ἀλήθειαν ; Ἢ πῶς τὰ τοιαῦτα ἔχει, ὦ Γοργία ; Καὶ πρὸς
Διός, ὥσπερ ἄρτι εἶπες, ἀποκαλύψας τῆς ῥητορικῆς εἰπὲ 460
τίς ποθ' ἡ δύναμίς ἐστιν.

ΓΟΡ. Ἀλλ' ἐγὼ μὲν οἶμαι, ὦ Σώκρατες, ἐὰν τύχῃ μὴ
εἰδώς, καὶ ταῦτα παρ' ἐμοῦ μαθήσεται.

ΣΩ. Ἔχε δή· καλῶς γὰρ λέγεις. Ἐάνπερ ῥητορικὸν σύ
τινα ποιήσῃς, ἀνάγκη αὐτὸν εἰδέναι τὰ δίκαια καὶ τὰ ἄδικα
ἤτοι πρότερόν γε ἢ ὕστερον μαθόντα παρὰ σοῦ.

459 c 8 λόγον F : λόγου cett. || e 7 αὐτὸν διδάξαι BTF : διδάξαι αὐτὸν Y || 460 a 4 μαθήσεται BTY : μαθήσεσθαι F.

Gorgias. — Parfaitement.

b Socrate. — Mais quoi ? Celui qui a appris l'architecture est architecte, n'est-il pas vrai ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Et musicien, celui qui a appris la musique ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Médecin, celui qui a appris la médecine, et ainsi de suite : quand on a appris une chose, on acquiert la qualité que confère la science de cette chose ?

Gorgias. — Evidemment.

Socrate. — A ce compte, celui qui sait le juste est juste ?

Gorgias. — Sans doute.

Socrate. — Et celui qui est juste agit selon la justice ?

Gorgias. — Oui.

c [Socrate. — Ainsi, l'homme qui sait la rhétorique est nécessairement juste, et le juste ne peut vouloir agir que justement ?

Gorgias. — Il y a apparence.

Socrate. — L'homme juste ne saurait, par conséquent, vouloir commettre l'injustice.

Gorgias. — Nécessairement[1].]

Socrate. — Or, l'orateur, d'après ce que nous avons dit, est nécessairement juste ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Par conséquent, il ne saurait vouloir commettre l'injustice.

Gorgias. — Il semble bien que non.

Socrate. — Te rappelles-tu ce que tu me disais tout à
d l'heure[2] ? Qu'il ne faut pas accuser les pédotribes ni les expulser des cités s'il arrive qu'un pugiliste use de son habileté au pugilat pour une fin mauvaise ? Et que, de même, si un orateur fait un usage coupable de l'art oratoire, ce n'est pas le maître qu'il faut accuser et bannir, mais bien celui qui a commis la faute en usant mal de l'art oratoire ? M'as-tu dit cela, oui ou non ?

1. Il est possible que dans le second groupe de répliques, le sujet seul (ὅ γε δίκαιος, *l'homme juste*) soit interpolé ; mais le premier groupe encombre et obscurcit le raisonnement, en concluant prématurément sur « l'homme qui sait la rhétorique ».

2. Cf. p. 456 d-e.

ΓΟΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί οὖν; Ὁ τὰ τεκτονικὰ μεμαθηκὼς τεκτονικός, ἢ οὔ; b

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ὁ τὰ μουσικὰ μουσικός;

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ ὁ τὰ ἰατρικὰ ἰατρικός, καὶ τἆλλα οὕτω κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, ὁ μεμαθηκὼς ἕκαστα τοιοῦτός ἐστιν οἷον ἡ ἐπιστήμη ἕκαστον ἀπεργάζεται;

ΓΟΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν κατὰ τοῦτον τὸν λόγον καὶ ὁ τὰ δίκαια μεμαθηκὼς δίκαιος;

ΓΟΡ. Πάντως δήπου.

ΣΩ. Ὁ δὲ δίκαιος δίκαιά που πράττει.

ΓΟΡ. Ναί.

[ΣΩ. Οὐκοῦν ἀνάγκη τὸν ῥητορικὸν δίκαιον εἶναι, τὸν δὲ δίκαιον βούλεσθαι δίκαια πράττειν; c

ΓΟΡ. Φαίνεταί γε.

ΣΩ. Οὐδέποτε ἄρα βουλήσεται ὅ γε δίκαιος ἀδικεῖν.

ΓΟΡ. Ἀνάγκη].

ΣΩ. Τὸν δὲ ῥητορικὸν ἀνάγκη ἐκ τοῦ λόγου δίκαιον εἶναι.

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Οὐδέποτε ἄρα βουλήσεται ὁ ῥητορικὸς ἀδικεῖν.

ΓΟΡ. Οὐ φαίνεταί γε.

ΣΩ. Μέμνησαι οὖν λέγων ὀλίγῳ πρότερον ὅτι οὐ δεῖ τοῖς παιδοτρίβαις ἐγκαλεῖν οὐδ' ἐκβάλλειν ἐκ τῶν πόλεων, ἐὰν ὁ πύκτης τῇ πυκτικῇ χρῆταί τε καὶ ἀδικῇ; Ὡσαύτως δὲ οὕτως καὶ ἐὰν ὁ ῥήτωρ τῇ ῥητορικῇ ἀδίκως χρῆται, μὴ τῷ διδάξαντι ἐγκαλεῖν μηδ' ἐξελαύνειν ἐκ τῆς πόλεως, ἀλλὰ τῷ ἀδικοῦντι καὶ οὐκ ὀρθῶς χρωμένῳ τῇ ῥητορικῇ; ἐρρήθη ταῦτα ἢ οὔ; d

c 1 οὐκοῦν... c 5 ἀνάγκη delevi: οὐκοῦν... φαίνεταί γε jam del. Schanz.

GORGIAS. — Je l'ai dit.

e SOCRATE. — Et maintenant, voilà ce même orateur qui est donné comme incapable de jamais faire le mal ? Est-ce vrai ?

GORGIAS. — Je ne puis le nier.

SOCRATE. — Au début de cet entretien, Gorgias, tu disais que la rhétorique se rapportait aux discours, non à ceux qui traitent du pair et de l'impair, mais à ceux qui traitent du juste et de l'injuste. N'est-ce pas vrai ?

GORGIAS. — Oui.

SOCRATE. — En t'écoutant parler ainsi, j'eus l'idée que la rhétorique ne pouvait jamais être une chose injuste, puisqu'elle ne s'occupait que de la justice. Mais quand tu m'as
461 dit un peu après qu'un orateur pouvait aussi user injustement de son art, alors, frappé d'étonnement et jugeant ces propos contradictoires, j'ai fait l'observation que tu te rappelles : j'ai dit que, si tu estimais comme moi qu'il y eût avantage à être réfuté, il valait la peine de causer, mais que, sinon, mieux valait en rester là. Or, en continuant notre examen, tu vois toi-même que nous sommes amenés à reconnaître au contraire que l'orateur ne peut user injustement de la rhétorique ni consentir à l'injustice. Comment arranger tout cela ? Par le chien, Gorgias, ce n'est pas l'affaire
b d'un moment si nous voulons y voir tout à fait clair.

Intervention brusque de Polos.

POLOS. — Qu'est-ce à dire, Socrate ? Exprimes-tu en ce moment ta véritable opinion de la rhétorique ? Parce que Gorgias a eu la faiblesse de te concéder que l'orateur connaît le juste, le beau et le bien, en ajoutant qu'il enseignerait lui-même ces choses à qui viendrait le trouver sans les avoir apprises d'avance, et parce qu'ensuite cette déclaration a pu donner lieu à quelque apparence de contradiction dans le
c raisonnement, — ce qui est toujours une joie pour toi — t'imagines-tu, toi qui l'avais attiré dans le piège par tes questions[1]... ? Mais qui donc niera jamais qu'il sache le juste et soit capable de l'enseigner à autrui ? Cette manière de conduire une discussion est indigne de gens bien élevés.

1. La phrase de Polos, dans le grec, est remplie d'anacoluthes et de heurts qui expriment l'impétuosité du personnage, mais que la traduction ne peut rendre qu'imparfaitement.

ΓΟΡ. Ἐρρήθη.

ΣΩ. Νῦν δέ γε ὁ αὐτὸς οὗτος φαίνεται, ὁ ῥητορικός, e
οὐκ ἄν ποτε ἀδικήσας· ἢ οὔ ;

ΓΟΡ. Φαίνεται.

ΣΩ. Καὶ ἐν τοῖς πρώτοις γε, ὦ Γοργία, λόγοις ἐλέγετο ὅτι ἡ ῥητορικὴ περὶ λόγους εἴη οὐ τοὺς τοῦ ἀρτίου καὶ περιττοῦ, ἀλλὰ τοὺς τοῦ δικαίου καὶ ἀδίκου· ἦ γάρ ;

ΓΟΡ. Ναί.

ΣΩ. Ἐγὼ τοίνυν σου τότε ταῦτα λέγοντος ὑπέλαβον ὡς οὐδέποτ᾽ ἂν εἴη ἡ ῥητορικὴ ἄδικον πρᾶγμα, ὅ γ᾽ ἀεὶ περὶ δικαιοσύνης τοὺς λόγους ποιεῖται· ἐπειδὴ δὲ ὀλίγον
ὕστερον ἔλεγες ὅτι ὁ ῥήτωρ τῇ ῥητορικῇ κἂν ἀδίκως 461
χρῷτο, οὕτω θαυμάσας καὶ ἡγησάμενος οὐ συνᾴδειν τὰ λεγόμενα ἐκείνους εἶπον τοὺς λόγους, ὅτι εἰ μὲν κέρδος ἡγοῖο εἶναι τὸ ἐλέγχεσθαι ὥσπερ ἐγώ, ἄξιον εἴη διαλέγεσθαι, εἰ δὲ μή, ἐᾶν χαίρειν. Ὕστερον δὲ ἡμῶν ἐπισκοπουμένων ὁρᾷς δὴ καὶ αὐτὸς ὅτι αὖ ὁμολογεῖται τὸν ῥητορικὸν ἀδύνατον εἶναι ἀδίκως χρῆσθαι τῇ ῥητορικῇ καὶ ἐθέλειν ἀδικεῖν. Ταῦτα οὖν ὅπῃ ποτὲ ἔχει, μὰ τὸν κύνα, ὦ
Γοργία, οὐκ ὀλίγης συνουσίας ἐστὶν ὥστε ἱκανῶς διασκέ- b
ψασθαι.

ΠΩΛ. Τί δέ, ὦ Σώκρατες ; Οὕτω καὶ σὺ περὶ τῆς ῥητορικῆς δοξάζεις ὥσπερ νῦν λέγεις ; Ἢ οἴει, ὅτι Γοργίας ᾐσχύνθη σοι μὴ προσομολογῆσαι τὸν ῥητορικὸν ἄνδρα μὴ οὐχὶ καὶ τὰ δίκαια εἰδέναι καὶ τὰ καλὰ καὶ τὰ ἀγαθά, καὶ ἐὰν μὴ ἔλθῃ ταῦτα εἰδὼς παρ᾽ αὐτόν, αὐτὸς διδάξειν, ἔπειτα ἐκ ταύτης ἴσως τῆς ὁμολογίας ἐναντίον τι συνέβη
ἐν τοῖς λόγοις, τοῦθ᾽ ὃ δὴ ἀγαπᾷς, αὐτὸς ἀγαγὼν ἐπὶ c
τοιαῦτα ἐρωτήματα — ἐπεὶ τίνα οἴει ἀπαρνήσεσθαι μὴ οὐχὶ καὶ αὐτὸν ἐπίστασθαι τὰ δίκαια καὶ ἄλλους διδάξειν ; Ἀλλ᾽ εἰς τὰ τοιαῦτα ἄγειν πολλὴ ἀγροικία ἐστὶν τοὺς λόγους

461 b 4 ἢ οἴει YF : ἦ οἴει BT || c 1 τοῦθ᾽ ὃ Y : τοῦτο BTF.

Socrate. — Charmant Polos[1], voilà bien le service que nous attendons de nos amis et de nos enfants ! Quand l'âge nous fait faire des faux pas, vous, les jeunes, vous êtes là pour nous redresser dans nos actes et dans nos discours. En ce moment même, si nous avons failli dans nos raisonne-
d ments, Gorgias et moi, tu arrives à point pour nous corriger. C'est ton rôle. Je suis tout prêt, pour ma part, si tu trouves à redire à quelqu'une de nos affirmations, à la reprendre selon ton désir, à une seule condition.

Polos. — Quelle condition ?

Socrate. — Il faut, Polos, tenir en bride cette ampleur de discours dont tu avais commencé par nous éblouir.

Polos. — Comment ? Je n'aurais pas le droit de parler autant qu'il me plaira ?

e Socrate. — Tu jouerais de malheur, mon cher, si, venant à Athènes, le lieu de la Grèce où la parole est le plus libre, tu t'y voyais seul dépouillé de ce privilège. Mais vois la contre-partie : si tu fais de longs discours au lieu de répondre à mes questions, ne serait-ce pas, à mon tour, jouer de
462 malheur que de n'avoir pas le droit de m'en aller sans t'écouter ? Cependant, si tu t'intéresses à l'entretien et si tu as quelque chose à y corriger, je le répète, remets en discussion ce que tu voudras, tour à tour interrogeant et interrogé, comme Gorgias et moi, réfutant et réfuté. Tu prétends sans doute en savoir autant que Gorgias, n'est-il pas vrai ?

Polos. — Oui, certes.

Socrate. — Tu invites donc aussi chacun à te poser la question qui lui plaît, et tu te fais fort d'y répondre ?

Polos. — Absolument.

b Socrate. — Eh bien, choisis ton rôle : interroge ou réponds.

1. Dans cette partie du dialogue, où il s'agit surtout de s'assurer des positions en vue de progrès ultérieurs, Polos est l'interlocuteur idéal. Tel on l'avait entrevu avec Chéréphon, inapte aux discussions dialectiques, naïvement confiant dans les procédés de la rhétorique (cf. 448 c-e), tel il se retrouve avec Socrate, prêt à abandonner une question aussitôt qu'effleurée ou à se jeter sur des arguments à côté dès qu'il sent que son adversaire prend le dessus. Sautes d'humeur et boutades, soulignées par Platon, créent autant de péripéties et comme de paragraphes dans le développement principal.

ΣΩ. Ὦ κάλλιστε Πῶλε, ἀλλά τοι ἐξεπίτηδες κτώμεθα ἑταίρους καὶ ὑεῖς, ἵνα ἐπειδὰν αὐτοὶ πρεσβύτεροι γιγνόμενοι σφαλλώμεθα, παρόντες ὑμεῖς οἱ νεώτεροι ἐπανορθῶτε ἡμῶν τὸν βίον καὶ ἐν ἔργοις καὶ ἐν λόγοις. Καὶ νῦν εἴ τι ἐγὼ καὶ Γοργίας ἐν τοῖς λόγοις σφαλλόμεθα, σὺ παρὼν d
ἐπανόρθου· δίκαιος δ' εἶ· καὶ ἐγὼ ἐθέλω τῶν ὡμολογημένων εἴ τί σοι δοκεῖ μὴ καλῶς ὡμολογῆσθαι, ἀναθέσθαι ὅ τι ἂν σὺ βούλῃ, ἐάν μοι ἓν μόνον φυλάττῃς.

ΠΩΛ. Τί τοῦτο λέγεις ;

ΣΩ. Τὴν μακρολογίαν, ὦ Πῶλε, ἣν καθέρξῃς, ᾗ τὸ πρῶτον ἐπεχείρησας χρῆσθαι.

ΠΩΛ. Τί δέ ; οὐκ ἐξέσται μοι λέγειν ὁπόσα ἂν βούλωμαι ;

ΣΩ. Δεινὰ μεντἂν πάθοις, ὦ βέλτιστε, εἰ Ἀθήναζε e
ἀφικόμενος, οὗ τῆς Ἑλλάδος πλείστη ἐστὶν ἐξουσία τοῦ λέγειν, ἔπειτα σὺ ἐνταῦθα τούτου μόνος ἀτυχήσαις. Ἀλλ' ἀντίθες τοι· σοῦ μακρὰ λέγοντος καὶ μὴ ἐθέλοντος τὸ ἐρωτώμενον ἀποκρίνεσθαι, οὐ δεινὰ ἂν αὖ ἐγὼ πάθοιμι, εἰ μὴ ἐξέσται μοι ἀπιέναι καὶ μὴ ἀκούειν σου ; Ἀλλ' εἴ τι κήδει 462
τοῦ λόγου τοῦ εἰρημένου καὶ ἐπανορθώσασθαι αὐτὸν βούλει, ὥσπερ νυνδὴ ἔλεγον, ἀναθέμενος ὅ τί σοι δοκεῖ, ἐν τῷ μέρει ἐρωτῶν τε καὶ ἐρωτώμενος, ὥσπερ ἐγώ τε καὶ Γοργίας, ἔλεγχέ τε καὶ ἐλέγχου. Φῄς γὰρ δήπου καὶ σὺ ἐπίστασθαι ἅπερ Γοργίας· ἢ οὔ ;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ σὺ κελεύεις σαυτὸν ἐρωτᾶν ἑκάστοτε ὅ τι ἄν τις βούληται, ὡς ἐπιστάμενος ἀποκρίνεσθαι ;

ΠΩΛ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Καὶ νῦν δὴ τούτων ὁπότερον βούλει ποίει, ἐρώτα b
ἢ ἀποκρίνου.

ΠΩΛ. Ἀλλὰ ποιήσω ταῦτα. Καί μοι ἀπόκριναι, ὦ Σώ-

c 7 ἑταίρους καὶ υἱεῖς F : ἑτέρους υἱεῖς BTY || c 8 ἐπανορθῶτε F : ἐπανορθοῖτε BTY.

Définition de Socrate : La rhétorique est un empirisme.

Polos. — C'est ce que je vais faire : réponds-moi, Socrate. Puisque Gorgias te paraît n'avoir aucune solution à proposer sur la nature de la rhétorique, qu'est-elle suivant toi ?

Socrate. — Me demandes-tu quelle sorte d'art elle est suivant moi ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Je ne la considère pas du tout comme un art, Polos, s'il faut te dire toute ma pensée.

Polos. — Qu'en fais-tu alors ?

Socrate. — Une chose comme celle que toi-même, dans
c un écrit[1] que j'ai lu récemment, tu te vantes d'avoir élevée à la dignité de l'art.

Polos. — Que veux-tu dire ?

Socrate. — Une sorte d'empirisme.

Polos. — La rhétorique, selon toi, serait un empirisme ?

Socrate. — C'est mon opinion, sauf avis contraire de ta part.

Polos. — Un empirisme appliqué à quoi ?

Socrate. — A produire une certaine sorte d'agrément et de plaisir.

Polos. — Eh bien ! la rhétorique n'est-elle pas une belle chose, si elle est le moyen de se rendre agréable ?

Socrate. — Voyons, Polos, sais-tu donc déjà ce qu'est à
d mes yeux la rhétorique, pour passer ainsi à la question suivante, celle de savoir si je ne la trouve pas belle ?

Polos. — Ne viens-tu pas de me dire que la rhétorique était un empirisme ?

Socrate. — Puisque tu apprécies l'agrément, veux-tu me faire un petit plaisir ?

Polos. — Volontiers.

Socrate. — Demande-moi donc maintenant quelle sorte d'art est, selon moi, la cuisine.

Polos. — Soit : quelle sorte d'art est la cuisine ?

Socrate. — Ce n'est pas un art du tout, Polos.

Polos. — Qu'est-ce donc alors ? Explique-toi.

Socrate. — Je déclare que c'est une sorte particulière d'empirisme.

1. C'est à cet écrit, *Traité de rhétorique,* ou, comme on disait,

κρατες· ἐπειδὴ Γοργίας ἀπορεῖν σοι δοκεῖ περὶ τῆς ῥητορικῆς, σὺ αὐτὴν τίνα φῄς εἶναι ;

ΣΩ. Ἆρα ἐρωτᾷς ἥντινα τέχνην φημὶ εἶναι ;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐδεμία ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Πῶλε, ὥς γε πρὸς σὲ τἀληθῆ εἰρῆσθαι.

ΠΩΛ. Ἀλλὰ τί σοι δοκεῖ ἡ ῥητορικὴ εἶναι ;

ΣΩ. Πρᾶγμα ὃ φῄς σὺ ποιῆσαι τέχνην ἐν τῷ συγγράμματι ὃ ἐγὼ ἔναγχος ἀνέγνων. c

ΠΩΛ. Τί τοῦτο λέγεις ;

ΣΩ. Ἐμπειρίαν ἔγωγέ τινα.

ΠΩΛ. Ἐμπειρία ἄρα σοι δοκεῖ ἡ ῥητορικὴ εἶναι ;

ΣΩ. Ἔμοιγε, εἰ μή τι σὺ ἄλλο λέγεις.

ΠΩΛ. Τίνος ἐμπειρία ;

ΣΩ. Χάριτός τινος καὶ ἡδονῆς ἀπεργασίας.

ΠΩΛ. Οὐκοῦν καλόν σοι δοκεῖ ἡ ῥητορικὴ εἶναι, χαρίζεσθαι οἷόν τε εἶναι ἀνθρώποις ;

ΣΩ. Τί δέ, ὦ Πῶλε ; Ἤδη πέπυσαι παρ' ἐμοῦ ὅ τί φημι αὐτὴν εἶναι, ὥστε τὸ μετὰ τοῦτο ἐρωτᾷς, εἰ οὐ καλή d μοι δοκεῖ εἶναι ;

ΠΩΛ. Οὐ γὰρ πέπυσμαι ὅτι ἐμπειρίαν τινὰ αὐτὴν φῄς εἶναι ;

ΣΩ. Βούλει οὖν, ἐπειδὴ τιμᾷς τὸ χαρίζεσθαι, σμικρόν τί μοι χαρίσασθαι ;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἐροῦ νῦν με, ὀψοποιία ἥτις μοι δοκεῖ τέχνη εἶναι.

ΠΩΛ. Ἐρωτῶ δή, τίς τέχνη ὀψοποιία ;

ΣΩ. Οὐδεμία, ὦ Πῶλε.

ΠΩΛ. Ἀλλὰ τί ; φάθι.

ΣΩ. Φημὶ δή, ἐμπειρία τις.

462 d 1 εἰ B²FY : ἢ B ἦ T || οὐ καλή BTW : οὐχ ἄλλή (sic) Y || d 8 ἥτις F et (addito τις post τέχνη) Y : εἴ τις BT.

Polos. — Appliqué à quoi ? Parle.

e Socrate. — Je vais te le dire : à la production de l'agrément et du plaisir.

Polos. — Alors, cuisine et rhétorique, c'est tout un ?

Socrate. — Pas le moins du monde : chacune est une partie distincte d'une même industrie.

Polos. — Quelle industrie ?

Socrate. — J'ai peur que la vérité ne soit quelque peu choquante, et j'hésite à parler à cause de Gorgias, qui pourrait me soupçonner de vouloir tourner en ridicule sa profes-
463 sion. Pour moi, je ne sais si la rhétorique telle que Gorgias la pratique est bien cela ; car notre entretien ne nous a donné aucune lumière sur ce qu'il en pense lui-même. Mais ce que j'appelle, moi, du nom de rhétorique est partie d'un tout qui n'est nullement une belle chose.

Gorgias. — Quelle chose, Socrate ? Parle librement, sans t'inquiéter de moi.

La théorie socratique de la « flatterie ».

Socrate. — Eh bien, Gorgias, la rhétorique, à ce qu'il me semble, est une pratique étrangère à l'art, mais qui exige une âme douée d'imagination, de hardiesse, et naturellement apte au commerce des hommes. Le
b nom générique de cette sorte de pratique est, pour moi, la flatterie. J'y distingue plusieurs subdivisions, et la cuisine est une d'elles. Celle-ci passe pour un art, mais, à mon sens, ce n'est pas un art ; c'est un empirisme et une routine. Je rattache encore à la flatterie, comme autant de parties distinctes, la rhétorique, la toilette et la sophistique, en tout quatre subdivisions, avec autant d'objets distincts.

Si Polos veut m'interroger, qu'il m'interroge ; car il n'a
c pas encore reçu mes explications sur la place que je donne à la rhétorique entre les subdivisions de la flatterie. Il ne s'en est pas aperçu et me demande déjà si je ne la trouve pas belle. Pour moi, je ne répondrai pas à cette question sur la beauté ou la laideur que j'attribue à la rhétorique avant d'avoir répondu sur ce qu'elle est. Ce serait incorrect, Polos. Si tu

Méthode (τέχνη), que Platon doit se référer dans le *Phèdre* (267 c). Polos y exposait sans doute la théorie qu'on l'a entendu résumer plus haut (448 c) sur l'*expérience* (empirisme) principe de l'*art*.

ΠΩΛ. Τίνος; φάθι.

ΣΩ. Φημὶ δή· χάριτος καὶ ἡδονῆς ἀπεργασίας, ὦ Πῶλε. e

ΠΩΛ. Ταὐτὸν ἄρ' ἐστὶν ὀψοποιία καὶ ῥητορική;

ΣΩ. Οὐδαμῶς γε, ἀλλὰ τῆς αὐτῆς μὲν ἐπιτηδεύσεως μόριον.

ΠΩΛ. Τίνος λέγεις ταύτης;

ΣΩ. Μὴ ἀγροικότερον ᾖ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν· ὀκνῶ γὰρ Γοργίου ἕνεκα λέγειν, μὴ οἴηταί με διακωμῳδεῖν τὸ ἑαυτοῦ ἐπιτήδευμα· ἐγὼ δέ, εἰ μὲν τοῦτό ἐστιν ἡ ῥητορικὴ ἣν Γοργίας ἐπιτηδεύει, οὐκ οἶδα· καὶ γὰρ ἄρτι ἐκ τοῦ 463 λόγου οὐδὲν ἡμῖν καταφανὲς ἐγένετο τί ποτε οὗτος ἡγεῖται· ὃ δ' ἐγὼ καλῶ τὴν ῥητορικήν, πράγματός τινός ἐστιν μόριον οὐδενὸς τῶν καλῶν.

ΓΟΡ. Τίνος, ὦ Σώκρατες; Εἰπέ, μηδὲν ἐμὲ αἰσχυνθείς.

ΣΩ. Δοκεῖ τοίνυν μοι, ὦ Γοργία, εἶναί τι ἐπιτήδευμα τεχνικὸν μὲν οὔ, ψυχῆς δὲ στοχαστικῆς καὶ ἀνδρείας καὶ φύσει δεινῆς προσομιλεῖν τοῖς ἀνθρώποις· καλῶ δὲ αὐτοῦ ἐγὼ τὸ κεφάλαιον κολακείαν. Ταύτης μοι δοκεῖ τῆς ἐπιτη- b δεύσεως πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα μόρια εἶναι, ἓν δὲ καὶ ἡ ὀψοποιική· ὃ δοκεῖ μὲν εἶναι τέχνη, ὡς δὲ ὁ ἐμὸς λόγος, οὐκ ἔστιν τέχνη, ἀλλ' ἐμπειρία καὶ τριβή. Ταύτης μόριον καὶ τὴν ῥητορικὴν ἐγὼ καλῶ καὶ τήν γε κομμωτικὴν καὶ τὴν σοφιστικήν, τέτταρα ταῦτα μόρια ἐπὶ τέτταρσιν πράγμασιν. Εἰ οὖν βούλεται Πῶλος πυνθάνεσθαι, πυνθανέσθω· οὐ γάρ πω πέπυσται ὁποῖόν φημι ἐγὼ τῆς κολακείας μόριον c εἶναι τὴν ῥητορικήν, ἀλλ' αὐτὸν λέληθα οὔπω ἀποκεκριμένος, ὁ δὲ ἐπανερωτᾷ εἰ οὐ καλὸν ἡγοῦμαι εἶναι. Ἐγὼ δὲ αὐτῷ οὐκ ἀποκρινοῦμαι πρότερον, εἴτε καλὸν εἴτε αἰσχρὸν ἡγοῦμαι εἶναι τὴν ῥητορικήν, πρὶν ἂν πρῶτον ἀποκρίνωμαι ὅ τί ἐστιν. Οὐ γὰρ δίκαιον, ὦ Πῶλε· ἀλλ'

d 14 τίνος F²: τίς BTFY || **e** 2 ἄρ' Burnet (ex F ἆρ' et Olymp. ἄρα): δ' cett. || **e** 6 γὰρ W: om. BTFY || **463 a** 5 αἰσχυνθείς recc.: αἰσχυνθῇς BTY || **c** 2 οὔπω B²F: οὕτω BTY.

veux savoir, au contraire, quelle partie de la flatterie elle est, tu peux m'interroger.

Polos. — Eh bien, je te le demande : quelle partie en est-elle ?

d Socrate. — Je ne sais si tu saisiras bien ma réponse : à mon avis, la rhétorique est comme le fantôme d'une partie de la politique.

Polos. — Qu'entends-tu par là ? Veux-tu dire qu'elle est belle ou laide ?

Socrate. — Laide, suivant-moi ; car j'appelle laid tout ce qui est mauvais, puisqu'il faut à toute force te répondre comme si tu savais déjà ce que je suis en train de dire.

Gorgias. — Par Zeus, Socrate, je ne comprends pas non plus ton langage.

e Socrate. — Rien d'étonnant à cela, Gorgias ; je ne me suis pas encore expliqué clairement, mais Polos est jeune et impatient.

Gorgias. — Eh bien, laisse-le tranquille, mais explique-moi ce que tu veux dire en déclarant que la rhétorique est comme le fantôme d'une partie de la politique.

Socrate. — Je vais essayer de te faire comprendre ce qu'est à mes yeux la rhétorique. Si je me trompe, Polos me réfutera. Existe-t-il une chose que tu appelles le corps et
464 une autre que tu appelles l'âme ?

Gorgias. — Assurément.

Socrate. — N'y a-t-il pas pour chacune d'elles une manière d'être qui s'appelle la santé ?

Gorgias. — Oui.

Socrate. — Et cette santé ne peut-elle pas n'être qu'apparente et non réelle ? Par exemple, beaucoup de gens ont l'air de se bien porter que seul un médecin ou un pédotribe reconnaîtra pour être mal portants.

Gorgias. — C'est juste.

Socrate. — Je prétends qu'il y a dans le corps et dans l'âme telle influence qui leur donne l'apparence de la santé
b sans qu'ils la possèdent réellement.

Gorgias. — Tu as raison.

Socrate. — Eh bien, maintenant, je vais essayer de te faire saisir ma pensée plus clairement, s'il est possible.

Je dis donc qu'il y a deux choses différentes et deux arts correspondants : l'art qui se rapporte à l'âme, je l'appelle la

εἴπερ βούλει πυθέσθαι, ἐρώτα, ὁποῖον μόριον τῆς κολακείας φημὶ εἶναι τὴν ῥητορικήν.

ΠΩΛ. Ἐρωτῶ δή, καὶ ἀπόκριναι, ὁποῖον μόριον.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ἂν μάθοις ἀποκριναμένου ; Ἔστιν γὰρ ἡ d ῥητορικὴ κατὰ τὸν ἐμὸν λόγον πολιτικῆς μορίου εἴδωλον.

ΠΩΛ. Τί οὖν ; Καλὸν ἢ αἰσχρὸν λέγεις αὐτὴν εἶναι ;

ΣΩ. Αἰσχρὸν ἔγωγε· τὰ γὰρ κακὰ αἰσχρὰ καλῶ· ἐπειδὴ δεῖ σοι ἀποκρίνασθαι ὡς ἤδη εἰδότι ἃ ἐγὼ λέγω.

ΓΟΡ. Μὰ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, ἀλλ' ἐγὼ οὐδὲ αὐτὸς συνίημι ὅ τι λέγεις.

ΣΩ. Εἰκότως γε, ὦ Γοργία· οὐδὲν γάρ πω σαφὲς λέγω, e Πῶλος δὲ ὅδε νέος ἐστὶ καὶ ὀξύς.

ΓΟΡ. Ἀλλὰ τοῦτον μὲν ἔα, ἐμοὶ δ' εἰπὲ πῶς λέγεις πολιτικῆς μορίου εἴδωλον εἶναι τὴν ῥητορικήν.

ΣΩ. Ἀλλ' ἐγὼ πειράσομαι φράσαι ὅ γέ μοι φαίνεται εἶναι ἡ ῥητορική· εἰ δὲ μὴ τυγχάνει ὂν τοῦτο, Πῶλος ὅδε ἐλέγξει. Σῶμά που καλεῖς τι καὶ ψυχήν ; 464

ΓΟΡ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τούτων οἴει τινὰ εἶναι ἑκατέρου εὐεξίαν ;

ΓΟΡ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δέ ; Δοκοῦσαν μὲν εὐεξίαν, οὖσαν δ' οὔ ; Οἷον τοιόνδε λέγω· πολλοὶ δοκοῦσιν εὖ ἔχειν τὰ σώματα, οὓς οὐκ ἂν ῥᾳδίως αἴσθοιτό τις ὅτι οὐκ εὖ ἔχουσιν, ἄλλος ἢ ἰατρός τε καὶ τῶν γυμναστικῶν τις.

ΓΟΡ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Τὸ τοιοῦτον λέγω καὶ ἐν σώματι εἶναι καὶ ἐν ψυχῇ, ὅ τι ποιεῖ μὲν δοκεῖν εὖ ἔχειν τὸ σῶμα καὶ τὴν ψυχήν, ἔχει δὲ οὐδὲν μᾶλλον. b

ΓΟΡ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Φέρε δή σοι, ἐὰν δύνωμαι, σαφέστερον ἐπιδείξω ὃ λέγω. Δυοῖν ὄντοιν τοῖν πραγμάτοιν δύο λέγω τέχνας· τὴν μὲν ἐπὶ τῇ ψυχῇ πολιτικὴν καλῶ, τὴν δ' ἐπὶ σώματι μίαν

464 a 5 τί δέ; δοκοῦσαν codd : nescio an τί δὲ δοκοῦσαν potius sit scribendum.

politique ; pour celui qui se rapporte au corps, je ne puis
de la même façon lui donner un nom unique ; mais dans
cette culture du corps, qui forme un seul tout, je distingue
deux parties, la gymnastique et la médecine. Dans la poli-
tique, je distingue la législation, qui correspond à la gym-
nastique, et la justice[1], qui correspond à la médecine. Dans
c chacun de ces groupes, en effet, les deux arts se ressemblent
par l'identité de leur objet, la médecine et la gymnastique
pour le corps, la justice et la législation pour l'âme ; et d'au-
tre part ils se distinguent en certains points.

Ces quatre arts étant ainsi constitués et visant tous au plus
grand bien soit du corps soit de l'âme, la flatterie s'aperçut
de la chose, non par une connaissance raisonnée, mais par une
conjecture instinctive ; alors, se divisant elle-même en quatre
parties, puis glissant chacune de ces parties sous l'art corres-
d pondant, elle se donna pour l'art dont elle prenait le mas-
que ; du bien, elle n'a nul souci, mais, par l'attrait du plai-
sir, elle tend un piège à la sottise qu'elle abuse, et gagne
de la sorte la considération. C'est ainsi que la cuisine con-
trefait la médecine et feint de connaître les aliments qui
conviennent le mieux au corps, de telle façon que si des
enfants, ou des hommes aussi déraisonnables que des en-
e fants, avaient à juger, entre le médecin et le cuisinier,
lequel connaît le mieux la qualité bonne ou mauvaise des
aliments, le médecin n'aurait qu'à mourir de faim.

Une telle pratique, je l'appelle flatterie, et je la considère
465 comme quelque chose de laid, Polos (car c'est à toi que je
m'adresse), parce qu'elle vise à l'agréable sans souci du
meilleur. Et je dis qu'elle est non un art, mais un empi-
risme, parce qu'elle n'a pas, pour offrir les choses qu'elle
offre[2], de raison fondée sur ce qui en est la nature, et qu'elle
ne peut, par suite, les rapporter chacune à sa cause. Or, pour
moi, je ne donne pas le nom d'art à une pratique sans
raison. Si tu as des objections à faire sur ce point, je suis
b prêt à discuter. A la médecine donc, je le répète, corres-

1. Au sens où nous disons « saisir *la Justice* ». Platon, qui emploie ici le mot δικαιοσύνη, d'ordinaire réservé à la vertu de *justice*, lui substitue plus loin (520 b) celui de δικαστική (*pouvoir judiciaire*).

2. On a entendu ᾧ = ἐξ οὗ, « une raison *en vertu de laquelle* elle offre » ; on pourrait admettre aussi qu'il équivaut à τούτῳ ᾧ, « *à*

μὲν οὕτως ὀνομάσαι οὐκ ἔχω σοι, μιᾶς δὲ οὔσης τῆς τοῦ
σώματος θεραπείας δύο μόρια λέγω, τὴν μὲν γυμναστικήν,
τὴν δὲ ἰατρικήν· τῆς δὲ πολιτικῆς ἀντίστροφον μὲν τῇ
γυμναστικῇ τὴν νομοθετικήν, ἀντίστροφον δὲ τῇ ἰατρικῇ
τὴν δικαιοσύνην. Ἐπικοινωνοῦσι μὲν δὴ ἀλλήλαις, ἅτε c
περὶ τὸ αὐτὸ οὖσαι, ἑκάτεραι τούτων, ἥ τε ἰατρικὴ τῇ
γυμναστικῇ καὶ ἡ δικαιοσύνη τῇ νομοθετικῇ· ὅμως δὲ δια-
φέρουσίν τι ἀλλήλων.

Τεττάρων δὴ τούτων οὐσῶν, καὶ ἀεὶ πρὸς τὸ βέλτιστον
θεραπευουσῶν τῶν μὲν τὸ σῶμα, τῶν δὲ τὴν ψυχήν, ἡ
κολακευτικὴ αἰσθομένη, οὐ γνοῦσα λέγω ἀλλὰ στοχασαμένη,
τέτραχα ἑαυτὴν διανείμασα, ὑποδῦσα ὑπὸ ἕκαστον τῶν
μορίων, προσποιεῖται εἶναι τοῦτο ὅπερ ὑπέδυ, καὶ τοῦ μὲν d
βελτίστου οὐδὲν φροντίζει, τῷ δὲ ἀεὶ ἡδίστῳ θηρεύεται
τὴν ἄνοιαν καὶ ἐξαπατᾷ, ὥστε δοκεῖ πλείστου ἀξία εἶναι.
Ὑπὸ μὲν οὖν τὴν ἰατρικὴν ἡ ὀψοποιικὴ ὑποδέδυκεν, καὶ
προσποιεῖται τὰ βέλτιστα σιτία τῷ σώματι εἰδέναι, ὥστ᾽
εἰ δέοι ἐν παισὶ διαγωνίζεσθαι ὀψοποιόν τε καὶ ἰατρόν, ἢ
ἐν ἀνδράσιν οὕτως ἀνοήτοις ὥσπερ οἱ παῖδες, πότερος
ἐπαΐει περὶ τῶν χρηστῶν σιτίων καὶ πονηρῶν, ὁ ἰατρὸς
ἢ ὁ ὀψοποιός, λιμῷ ἂν ἀποθανεῖν τὸν ἰατρόν. Κολακείαν e
μὲν οὖν αὐτὸ καλῶ, καὶ αἰσχρόν φημι εἶναι τὸ τοιοῦτον,
ὦ Πῶλε — τοῦτο γὰρ πρὸς σὲ λέγω — ὅτι τοῦ ἡδέος στο- 465
χάζεται ἄνευ τοῦ βελτίστου· τέχνην δὲ αὐτὴν οὔ φημι
εἶναι ἀλλ᾽ ἐμπειρίαν, ὅτι οὐκ ἔχει λόγον οὐδένα ᾧ προσφέ-
ρει ἃ προσφέρει ὁποῖ᾽ ἄττα τὴν φύσιν ἐστίν, ὥστε τὴν
αἰτίαν ἑκάστου μὴ ἔχειν εἰπεῖν. Ἐγὼ δὲ τέχνην οὐ καλῶ,
ὃ ἂν ᾖ ἄλογον πρᾶγμα· τούτων δὲ πέρι εἰ ἀμφισβητεῖς,
ἐθέλω ὑποσχεῖν λόγον.

Τῇ μὲν οὖν ἰατρικῇ, ὥσπερ λέγω, ἡ ὀψοποιικὴ κολακεία b

b 8 ἀντίστροφον μὲν τῇ γυμναστικῇ Aristides : ἀντὶ μὲν τῆς γυμναστικῆς codd. || **c** 1 δικαιοσύνην BTY : δικαστικήν F (similiter infra **c** 3 et 465 **c** 5) || **c** 7 αἰσθομένη F Aristides : αἰσθανομένη BTY || **d** 1 ὅπερ Y Aristides : ὅπου BTF || **465 a** 3 ᾧ προσφέρει ἃ προσφέρει codd. : ᾧ προσφέρει Aristides ὧν προσφέρει Cornarius.

pond la cuisine comme la forme de flatterie qui prend son masque. A la gymnastique correspond de la même façon la toilette, chose malfaisante, trompeuse, basse, indigne d'un homme libre, qui produit l'illusion par des apparences, par des couleurs, par un vernis superficiel et par des étoffes. Si bien que la recherche d'une beauté empruntée fait négliger la beauté naturelle que donne la gymnastique.

Pour abréger, je te dirai dans le langage des géomètres
c (peut-être maintenant me comprendras-tu) que ce que la toilette est à la gymnastique la cuisine l'est à la médecine[1] ; ou plutôt encore, que la sophistique est à la législation comme la toilette est à la gymnastique, et que la rhétorique est à la justice comme la cuisine est à la médecine. Toutefois si, je le répète, ces choses diffèrent ainsi en nature ; comme d'autre part elles sont voisines, sophistes et orateurs se confondent, pêle-mêle, sur le même domaine, autour des mêmes sujets, si bien qu'ils ne savent eux-mêmes quel est au vrai leur emploi, et que les autres hommes ne le savent
d pas non plus. De fait, si l'âme, au lieu de commander au corps, le laissait vivre indépendant ; si elle n'intervenait pas pour reconnaître et distinguer la cuisine de la médecine, et que le corps dût faire à lui seul ces distinctions, sans autre moyen d'appréciation que le plaisir qui lui revient de ces choses, les applications ne manqueraient pas, mon cher Polos, du principe d'Anaxagore (ces doctrines te sont familières): « Toutes les choses seraient confondues ensemble et pêle-mêle », celles de la médecine et de la santé avec celles de la cuisine.

Tu connais maintenant ce qu'est, selon moi, la rhétorique :
e elle correspond, pour l'âme, à ce qu'est la cuisine pour le corps. C'est peut-être une singulière inconséquence de ma part d'avoir parlé si longuement après t'avoir interdit les longs discours ; j'ai pourtant une excuse : quand je te parlais brièvement, tu ne tirais rien de mes réponses et tu me demandais des explications. Si donc à mon tour je trouve
466 tes réponses insuffisantes, tu pourras les développer ; sinon,

l'usage de celui à qui elle offre ». Dans les deux cas, la construction (reprise de ἃ προσφέρει comme sujet de ὁποῖα... ἐστίν) est laborieuse. Il a paru cependant difficile de toucher au texte : la forme recherchée qu'il affecte reparaît avec insistance à 503 e. Pour le sens général, cf. 501 a.

1. Ayant défini les deux *arts* et les deux *flatteries* qui ont pour

ὑπόκειται· τῇ δὲ γυμναστικῇ κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον τοῦτον
ἡ κομμωτική, κακοῦργός τε οὖσα καὶ ἀπατηλὴ καὶ ἀγεννὴς
καὶ ἀνελεύθερος, σχήμασιν καὶ χρώμασιν καὶ λειότητι καὶ
ἐσθήσει ἀπατῶσα, ὥστε ποιεῖν ἀλλότριον κάλλος ἐφελκο-
μένους τοῦ οἰκείου τοῦ διὰ τῆς γυμναστικῆς ἀμελεῖν. Ἵν'
οὖν μὴ μακρολογῶ, ἐθέλω σοι εἰπεῖν ὥσπερ οἱ γεωμέτραι
— ἤδη γὰρ ἂν ἴσως ἀκολουθήσαις — ὅτι ὃ κομμωτικὴ πρὸς c
γυμναστικήν, τοῦτο ὀψοποιικὴ πρὸς ἰατρικήν· μᾶλλον δὲ
ὧδε, ὅτι ὃ κομμωτικὴ πρὸς γυμναστικήν, τοῦτο σοφιστικὴ
πρὸς νομοθετικήν, καὶ ὅτι ὃ ὀψοποιικὴ πρὸς ἰατρικήν,
τοῦτο ῥητορικὴ πρὸς δικαιοσύνην. Ὅπερ μέντοι λέγω,
διέστηκε μὲν οὕτω φύσει· ἅτε δ' ἐγγὺς ὄντων φύρονται ἐν τῷ
αὐτῷ καὶ περὶ ταὐτὰ σοφισταὶ καὶ ῥήτορες, καὶ οὐκ ἔχουσιν
ὅ τι χρήσονται οὔτε αὐτοὶ ἑαυτοῖς οὔτε οἱ ἄλλοι ἄνθρωποι
τούτοις. Καὶ γὰρ ἄν, εἰ μὴ ἡ ψυχὴ τῷ σώματι ἐπεστάτει,
ἀλλ' αὐτὸ αὑτῷ, καὶ μὴ ὑπὸ ταύτης κατεθεωρεῖτο καὶ d
διεκρίνετο ἥ τε ὀψοποιικὴ καὶ ἡ ἰατρική, ἀλλ' αὐτὸ τὸ
σῶμα ἔκρινε σταθμώμενον ταῖς χάρισι ταῖς πρὸς αὐτό, τὸ
τοῦ Ἀναξαγόρου ἂν πολὺ ἦν, ὦ φίλε Πῶλε — σὺ γὰρ τούτων
ἔμπειρος — ὁμοῦ ἂν πάντα χρήματα ἐφύρετο ἐν τῷ
αὐτῷ, ἀκρίτων ὄντων τῶν τε ἰατρικῶν καὶ ὑγιεινῶν καὶ
ὀψοποιικῶν. Ὃ μὲν οὖν ἐγώ φημι τὴν ῥητορικὴν εἶναι,
ἀκήκοας· ἀντίστροφον ὀψοποιίας ἐν ψυχῇ, ὡς ἐκεῖνο ἐν e
σώματι.

Ἴσως μὲν οὖν ἄτοπον πεποίηκα, ὅτι σε οὐκ ἐῶν μακροὺς
λόγους λέγειν αὐτὸς συχνὸν λόγον ἀποτέτακα. Ἄξιον μὲν
οὖν ἐμοὶ συγγνώμην ἔχειν ἐστίν· λέγοντος γάρ μου βραχέα
οὐκ ἐμάνθανες, οὐδὲ χρῆσθαι τῇ ἀποκρίσει ἥν σοι ἀπε-
κρινάμην οὐδὲν οἷός τ' ἦσθα, ἀλλ' ἐδέου διηγήσεως. Ἐὰν
μὲν οὖν καὶ ἐγὼ σοῦ ἀποκρινομένου μὴ ἔχω ὅ τι χρήσω- 466

b 3 τε οὖσα YF²: τε cett. || b 5 ἐσθήσει Coraes : αἰσθήσει BTY ἐσθῆσιν F : ἐσθῆτι Aristides || c 1 ὅτι ὃ ... 3 ὧδε BTY : om. FW Aristides || c 6 διέστηκε μὲν F : διέστηκεν BTY || c 8 χρήσονται BFY : χρήσωνται T || d 5 ἂν BTW : γὰρ Y || ἐφύρετο F : ἐφέρετο BTY.

laisse-moi m'en contenter selon mon droit. Et maintenant, vois ce que tu veux faire de ma réponse.

Retour à Polos. POLOS. — Ainsi donc, selon toi, la rhétorique est flatterie?

SOCRATE. — J'ai dit « une partie de la flatterie ». Ne t'en souviens-tu pas, Polos, à ton âge? Que feras-tu plus tard?

POLOS. — Tu crois donc que les bons orateurs sont considérés avec mépris[1] dans les cités en qualité de flatteurs?

b SOCRATE. — Est-ce une question que tu me poses, ou le début d'un discours?

POLOS. — C'est une question.

SOCRATE. — Eh bien, je crois qu'ils ne sont considérés ni de cette façon ni d'une autre.

POLOS. — Veux-tu dire qu'ils passent inaperçus? Mais ne sont-ils pas tout-puissants dans l'État?

SOCRATE. — Nullement, si tu appelles « puissance » une chose qui soit un bien pour celui qui la possède.

POLOS. — Telle est en effet ma pensée.

SOCRATE. — Eh bien, à mon avis, les orateurs sont les moins puissants des citoyens.

POLOS. — Comment cela? Ne peuvent-ils pas, comme les c tyrans, faire périr qui ils veulent, spolier et exiler ceux qu'il leur plaît?

SOCRATE. — Par le chien, je me demande, Polos, à chaque mot que tu dis, si tu parles pour ton compte et si tu exprimes ta propre pensée, ou si c'est moi que tu interroges.

POLOS. — Mais certainement, je t'interroge!

SOCRATE. — Soit, mon ami; alors tu me poses une double question?

POLOS. — Double? Comment cela?

SOCRATE. — Ne m'as-tu pas dit, ou à peu près, que les ora-

objet le corps, Socrate veut utiliser ce qu'il en a dit pour se faire comprendre au sujet des *arts* et des *flatteries* qui concernent l'âme. Mais avant de déterminer le rapport des quatre disciplines (arts et flatteries) du second domaine, prises deux à deux, avec les disciplines du premier, il fixe d'abord le rapport que celles-ci ont entre elles. L'omission de cette première phrase dans deux mss. paraît accidentelle. — Pour la confusion entre sophistes et orateurs, cf. 520 a.

1. Au lieu de discuter la théorie que vient d'exposer Socrate sur

μαι, ἀπότεινε καὶ σὺ λόγον, ἐὰν δὲ ἔχω, ἔα με χρῆσθαι· δίκαιον γάρ. Καὶ νῦν ταύτῃ τῇ ἀποκρίσει εἴ τι ἔχεις χρῆσθαι, χρῶ.

ΠΩΛ. Τί οὖν φῄς ; Κολακεία δοκεῖ σοι εἶναι ἡ ῥητορική ;

ΣΩ. Κολακείας μὲν οὖν ἔγωγε εἶπον μόριον. Ἀλλ' οὐ μνημονεύεις τηλικοῦτος ὤν, ὦ Πῶλε ; Τί τάχα δράσεις ;

ΠΩΛ. Ἆρ' οὖν δοκοῦσί σοι ὡς κόλακες ἐν ταῖς πόλεσι φαῦλοι νομίζεσθαι οἱ ἀγαθοὶ ῥήτορες ;

ΣΩ. Ἐρώτημα τοῦτ' ἐρωτᾷς ἢ λόγου τινὸς ἀρχὴν b λέγεις ;

ΠΩΛ. Ἐρωτῶ ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐδὲ νομίζεσθαι ἔμοιγε δοκοῦσιν.

ΠΩΛ. Πῶς οὐ νομίζεσθαι ; Οὐ μέγιστον δύνανται ἐν ταῖς πόλεσιν ;

ΣΩ. Οὔκ, εἰ τὸ δύνασθαί γε λέγεις ἀγαθόν τι εἶναι τῷ δυναμένῳ.

ΠΩΛ. Ἀλλὰ μὴν [δὴ] λέγω γε.

ΣΩ. Ἐλάχιστον τοίνυν μοι δοκοῦσιν τῶν ἐν τῇ πόλει δύνασθαι οἱ ῥήτορες.

ΠΩΛ. Τί δ' ; Οὐχ, ὥσπερ οἱ τύραννοι, ἀποκτεινύασίν τε ὃν ἂν βούλωνται, καὶ ἀφαιροῦνται χρήματα καὶ ἐκβάλ- c λουσιν ἐκ τῶν πόλεων ὃν ἂν δοκῇ αὐτοῖς ;

ΣΩ. Νὴ τὸν κύνα, ἀμφιγνοῶ μέντοι, ὦ Πῶλε, ἐφ' ἑκάστου ὧν λέγεις, πότερον αὐτὸς ταῦτα λέγεις καὶ γνώμην σαυτοῦ ἀποφαίνει, ἢ ἐμὲ ἐρωτᾷς.

ΠΩΛ. Ἀλλ' ἔγωγε σὲ ἐρωτῶ.

ΣΩ. Εἶεν, ὦ φίλε· ἔπειτα δύο ἅμα με ἐρωτᾷς ;

ΠΩΛ. Πῶς δύο ;

ΣΩ. Οὐκ ἄρτι οὕτω πως ἔλεγες, ὅτι ἀποκτεινύασιν οἱ ῥήτορες οὓς ἂν βούλωνται, ὥσπερ οἱ τύραννοι, καὶ χρή- d

466 a 8 δράσεις BTW : δράσεις πρεσβύτης γενόμενος Y || b 9 δὴ secl. Burnet || c 9 ὅτι Y : εἰ ὅτι BT εἰ οὐχὶ F.

d teurs font, comme les tyrans, périr qui ils veulent et qu'ils dépouillent et bannissent qui il leur plaît.

Polos. — Oui.

Socrate. — Eh bien, je dis que cela pose deux questions différentes[1], et je vais te répondre sur chacune d'elles. Je maintiens, Polos, que les orateurs et les tyrans sont les moins puissants des hommes, comme je te le disais tout à l'heure, attendu qu'ils ne font rien, pour ainsi dire, de ce
e qu'ils veulent ; et j'admets cependant qu'ils font ce qui leur paraît le meilleur.

Polos. — Eh bien ? N'est-ce pas là être puissant ?

Socrate. — Non, du propre aveu de Polos.

Polos. — Moi ? J'avoue cela ? j'affirme tout le contraire.

Socrate. — Erreur, puisque tu affirmes que la toute-puissance est un bien pour celui qui la possède.

Polos. — Oui, je l'affirme.

Socrate. — Crois-tu donc que ce soit un bien pour un homme de faire ce qui lui paraît le meilleur, s'il est privé de raison ? Et appelles-tu cela être tout-puissant ?

Polos. — Non.

Socrate. — Alors, tu vas sans doute me prouver que les orateurs ont du bon sens et que la rhétorique est un art,
467 non une flatterie, contrairement à mon opinion ? Si tu laisses debout mon affirmation, ni les orateurs qui font ce qui leur plaît dans l'État ni les tyrans ne possèdent, de par leur situation, un bien ; et cependant la puissance, selon toi, en est un, tandis que faire ce qui vous plaît, quand on est privé de raison, est un mal, de ton propre aveu ; mais l'avoues-tu ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Comment alors les orateurs et les tyrans seraient-ils tout-puissants dans les États, si Polos ne force pas Socrate à reconnaître qu'ils font ce qu'ils veulent ?

b Polos. — Cet homme....

Socrate. — Je prétends qu'ils ne font pas ce qu'ils veulent : prouve-moi le contraire.

la *rhétorique-flatterie,* Polos y répond par un argument d'orateur. C'est un moyen pour Platon d'introduire une nouvelle question qui va permettre de poser le bien comme but unique de nos actions. La théorie de Socrate sur la rhétorique ne sera reprise qu'à 500 a.

1. Du fait que Polos définit le « grand pouvoir » successivement par

ματα ἀφαιροῦνται καὶ ἐξελαύνουσιν ἐκ τῶν πόλεων ὃν ἂν δοκῇ αὐτοῖς ;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Λέγω τοίνυν σοι ὅτι δύο ταῦτ᾽ ἐστὶν τὰ ἐρωτήματα, καὶ ἀποκρινοῦμαί γέ σοι πρὸς ἀμφότερα. Φημὶ γάρ, ὦ Πῶλε, ἐγὼ καὶ τοὺς ῥήτορας καὶ τοὺς τυράννους δύνασθαι μὲν ἐν ταῖς πόλεσιν σμικρότατον, ὥσπερ νυνδὴ ἔλεγον· οὐδὲν γὰρ ποιεῖν ὧν βούλονται, ὡς ἔπος εἰπεῖν· ποιεῖν e
μέντοι ὅ τι ἂν αὐτοῖς δόξῃ βέλτιστον εἶναι.

ΠΩΛ. Οὐκοῦν τοῦτό ἐστιν τὸ μέγα δύνασθαι ;

ΣΩ. Οὔχ, ὥς γέ φησιν Πῶλος.

ΠΩΛ. Ἐγὼ οὔ φημι ; Φημὶ μὲν οὖν ἔγωγε.

ΣΩ. Μὰ τὸν — οὐ σύ γε, ἐπεὶ τὸ μέγα δύνασθαι ἔφης ἀγαθὸν εἶναι τῷ δυναμένῳ.

ΠΩΛ. Φημὶ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Ἀγαθὸν οὖν οἴει εἶναι, ἐάν τις ποιῇ ταῦτα ἃ ἂν δοκῇ αὐτῷ βέλτιστα εἶναι, νοῦν μὴ ἔχων, καὶ τοῦτο καλεῖς μέγα δύνασθαι ;

ΠΩΛ. Οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀποδείξεις τοὺς ῥήτορας νοῦν ἔχοντας καὶ τέχνην τὴν ῥητορικὴν ἀλλὰ μὴ κολακείαν ἐμὲ ἐξελέγξας ; 467
Εἰ δέ με ἐάσεις ἀνέλεγκτον, οἱ ῥήτορες οἱ ποιοῦντες ἐν ταῖς πόλεσιν ἃ δοκεῖ αὐτοῖς καὶ οἱ τύραννοι οὐδὲν ἀγαθὸν τοῦτο κεκτήσονται, ἡ δὲ δύναμίς ἐστιν, ὡς σὺ φῄς, ἀγαθόν, τὸ δὲ ποιεῖν ἄνευ νοῦ ἃ δοκεῖ καὶ σὺ ὁμολογεῖς κακὸν εἶναι· ἢ οὔ ;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Πῶς ἂν οὖν οἱ ῥήτορες μέγα δύναιντο ἢ οἱ τύραννοι ἐν ταῖς πόλεσιν, ἐὰν μὴ Σωκράτης ἐξελεγχθῇ ὑπὸ Πώλου ὅτι ποιοῦσιν ἃ βούλονται ;

ΠΩΛ. Οὗτος ἀνήρ — b

ΣΩ. Οὔ φημι ποιεῖν αὐτοὺς ἃ βούλονται· ἀλλά μ᾽ ἔλεγχε.

e 10 καλεῖς BTY : καλεῖς σὺ F.

Polos. — Ne reconnaissais-tu pas tout à l'heure qu'ils faisaient ce qui leur paraissait le meilleur ?

Socrate. — Je le reconnais encore.

Polos. — Alors, ne font-ils pas ce qu'ils veulent ?

Socrate. — Je le nie.

Polos. — Quand ils font ce qui leur plaît ?

Socrate. — Oui.

Polos. — Tu dis-là, Socrate, des choses misérables, des énormités !

Socrate. — Ne sois pas amer, mon très cher, pour parler
c à ta façon[1]. Si tu es capable de m'interroger, prouve-moi la fausseté de mon opinion ; sinon, réponds toi-même à mes questions.

Polos. — Je ne demande pas mieux que de répondre, pour voir enfin ce que tu veux dire.

Socrate. — A ton avis, les hommes, dans leurs actions, veulent-ils toujours la chose même qu'ils font, ou celle en vue de laquelle ils agissent ? Par exemple, ceux qui avalent une drogue qu'un médecin leur donne, veulent-ils la chose qu'ils font, avaler une boisson répugnante, ou bien cette autre chose, la santé, en vue de laquelle ils boivent la drogue ?

Polos. — Ils veulent évidemment la santé.

d Socrate. — De même, les navigateurs et les autres trafiquants, lorsqu'ils se livrent à une besogne, n'ont pas la volonté de la besogne qu'ils sont en train de faire ; quel homme est désireux de traversées, de dangers, de tracas ? L'objet de leur vouloir, c'est la fin pour laquelle ils naviguent, la richesse, car on navigue pour s'enrichir.

Polos. — C'est vrai.

Socrate. — N'en est-il pas de même pour tout, et quand on agit en vue d'un résultat, la chose voulue n'est-elle pas le résultat de l'action, et non l'action ?

Polos. — Oui.

« faire ce qu'on veut » et « faire ce qui plait ». Socrate va lui-même parler et de « faire ce qui paraît le meilleur » et de le faire « en étant privé de raison » (et même, à ce propos, de prouver que « la rhétorique est un art »). Avant d'engager la discussion (467 a) qui la résoudra, Platon complique son énigme à plaisir.

1. Le grec présente une allitération dans le goût de Polos : la traduction en donne un équivalent.

ΠΩΛ. Οὐκ ἄρτι ὡμολόγεις ποιεῖν ἃ δοκεῖ αὐτοῖς βέλτιστα εἶναι [τούτου πρόσθεν] ;

ΣΩ. Καὶ γὰρ νῦν ὁμολογῶ.

ΠΩΛ. Οὐκ οὖν ποιοῦσιν ἃ βούλονται ;

ΣΩ. Οὔ φημι.

ΠΩΛ. Ποιοῦντες ἃ δοκεῖ αὐτοῖς ;

ΣΩ. Φημί.

ΠΩΛ. Σχέτλια λέγεις καὶ ὑπερφυᾶ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Μὴ κατηγόρει, ὦ λῷστε Πῶλε, ἵνα προσείπω σε κατὰ σέ· ἀλλ' εἰ μὲν ἔχεις ἐμὲ ἐρωτᾶν, ἐπίδειξον ὅτι ψεύ- c δομαι, εἰ δὲ μή, αὐτὸς ἀποκρίνου.

ΠΩΛ. Ἀλλ' ἐθέλω ἀποκρίνεσθαι, ἵνα καὶ εἰδῶ ὅ τι λέγεις.

ΣΩ. Πότερον οὖν σοι δοκοῦσιν οἱ ἄνθρωποι τοῦτο βούλεσθαι ὃ ἂν πράττωσιν ἑκάστοτε, ἢ ἐκεῖνο οὗ ἕνεκα πράττουσιν τοῦθ' ὃ πράττουσιν ; Οἷον οἱ τὰ φάρμακα πίνοντες παρὰ τῶν ἰατρῶν πότερόν σοι δοκοῦσιν τοῦτο βούλεσθαι ὅπερ ποιοῦσιν, πίνειν τὸ φάρμακον καὶ ἀλγεῖν, ἢ ἐκεῖνο, τὸ ὑγιαίνειν, οὗ ἕνεκα πίνουσιν ;

ΠΩΛ. Δῆλον ὅτι τὸ ὑγιαίνειν.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ οἱ πλέοντές τε καὶ τὸν ἄλλον χρημα- d τισμὸν χρηματιζόμενοι οὐ τοῦτό ἐστιν ὃ βούλονται, ὃ ποιοῦσιν ἑκάστοτε· τίς γὰρ βούλεται πλεῖν τε καὶ κινδυνεύειν καὶ πράγματ' ἔχειν ; ἀλλ' ἐκεῖνο, οἶμαι, οὗ ἕνεκα πλέουσιν, πλουτεῖν· πλούτου γὰρ ἕνεκα πλέουσιν.

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἄλλο τι οὖν οὕτω καὶ περὶ πάντων ; ἐάν τίς τι πράττῃ ἕνεκά του, οὐ τοῦτο βούλεται ὃ πράττει, ἀλλ' ἐκεῖνο οὗ ἕνεκα πράττει ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ἔστιν τι τῶν ὄντων, ὃ οὐχὶ ἤτοι ἀγαθόν e

467 b 4 τούτου πρόσθεν secl. Schleiermacher || b 8 ποιοῦντες YF : ποιοῦντες δὲ BT.

e *Les choses bonnes et mauvaises.*

SOCRATE. — Existe-t-il une seule chose qui ne soit ou bonne, ou mauvaise, ou neutre, entre le bien et le mal ?

POLOS. — Il est de toute nécessité, Socrate, qu'une chose soit l'un ou l'autre.

SOCRATE. — Ainsi, tu appelles bonnes l'habileté, la santé, la richesse, et autres choses semblables ; mauvaises, celles qui sont le contraire.

POLOS. — Oui.

SOCRATE. — Celles que tu regardes comme n'étant ni
468 bonnes ni mauvaises, ce sont celles qui participent tantôt au bien, tantôt au mal, et parfois sont indifférentes, comme de s'asseoir, de marcher, de courir, d'aller sur mer, ou encore comme le bois, la pierre et les objets de même sorte ? N'est-ce pas ton avis ? Ce que tu appelles des choses neutres, est-ce autre chose ?

POLOS. — Non, c'est cela même.

SOCRATE. — Ces choses neutres, quand on les fait, les fait-on en vue de celles qui sont bonnes, ou les bonnes en vue des neutres ?

POLOS. — Les neutres évidemment en vue des bonnes.

b SOCRATE. — Ainsi, c'est notre bien que nous cherchons dans la marche quand nous marchons, espérant nous en trouver mieux, et quand nous faisons le contraire, c'est encore pour la même fin, pour le bien, que nous restons tranquilles ? N'est-ce pas vrai ?

POLOS. — Oui.

SOCRATE. — De même encore, quand nous tuons un ennemi (si cela nous arrive), quand nous l'exilons ou le privons de ses biens, c'est que nous croyons meilleur pour nous de faire cela que de ne pas le faire ?

POLOS. — Assurément.

SOCRATE. — De sorte que ceux qui accomplissent toutes ces actions les font en vue d'un bien ?

POLOS. — Je le reconnais.

SOCRATE. — Mais n'avons-nous pas reconnu que, lorsque nous faisons une chose en vue d'une autre, la chose voulue
c n'est pas celle que nous faisons, mais celle en vue de laquelle nous agissons ?

POLOS. — Certainement.

γ᾽ ἐστὶν ἢ κακὸν ἢ μεταξὺ τούτων οὔτε ἀγαθὸν οὔτε κακόν;

ΠΩΛ. Πολλὴ ἀνάγκη, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκοῦν λέγεις εἶναι ἀγαθὸν μὲν σοφίαν τε καὶ ὑγίειαν καὶ πλοῦτον καὶ τἆλλα τὰ τοιαῦτα, κακὰ δὲ τἀναντία τούτων;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τὰ δὲ μήτε ἀγαθὰ μήτε κακὰ ἆρα τοιάδε λέγεις, ἃ ἐνίοτε μὲν μετέχει τοῦ ἀγαθοῦ, ἐνίοτε δὲ τοῦ κακοῦ,
ἐνίοτε δὲ οὐδετέρου, οἷον καθῆσθαι καὶ βαδίζειν καὶ τρέ- 468
χειν καὶ πλεῖν, καὶ οἷον αὖ λίθους καὶ ξύλα καὶ τἆλλα τὰ τοιαῦτα; Οὐ ταῦτα λέγεις; ἢ ἄλλ᾽ ἄττα καλεῖς τὰ μήτε ἀγαθὰ μήτε κακά;

ΠΩΛ. Οὔκ, ἀλλὰ ταῦτα.

ΣΩ. Πότερον οὖν τὰ μεταξὺ ταῦτα ἕνεκα τῶν ἀγαθῶν πράττουσιν, ὅταν πράττωσιν, ἢ τἀγαθὰ τῶν μεταξύ;

ΠΩΛ. Τὰ μεταξὺ δήπου τῶν ἀγαθῶν.

ΣΩ. Τὸ ἀγαθὸν ἄρα διώκοντες καὶ βαδίζομεν, ὅταν b
βαδίζωμεν, οἰόμενοι βέλτιον εἶναι, καὶ τὸ ἐναντίον ἕσταμεν, ὅταν ἑστῶμεν, τοῦ αὐτοῦ ἕνεκα, τοῦ ἀγαθοῦ· ἢ οὔ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἀποκτείνυμεν, εἴ τιν᾽ ἀποκτείνυμεν, καὶ ἐκβάλλομεν καὶ ἀφαιρούμεθα χρήματα, οἰόμενοι ἄμεινον εἶναι ἡμῖν ταῦτα ποιεῖν ἢ μή;

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἕνεκ᾽ ἄρα τοῦ ἀγαθοῦ ἅπαντα ταῦτα ποιοῦσιν οἱ ποιοῦντες.

ΠΩΛ. Φημί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὡμολογήσαμεν, ἃ ἕνεκά του ποιοῦμεν, μὴ
ἐκεῖνα βούλεσθαι, ἀλλ᾽ ἐκεῖνο οὗ ἕνεκα ταῦτα ποιοῦμεν; c

ΠΩΛ. Μάλιστα.

468 b 5 εἴ τιν᾽ ἀποκτείνυμεν BTY: ὅταν τινὰ ἀποκτιννύωμεν *Paris.* 1815.

SOCRATE. — Nous ne voulons donc pas faire périr des gens, les bannir, leur prendre leurs biens, pour le simple plaisir d'agir ainsi : lorsque la chose est utile, nous voulons la faire ; si elle est nuisible, nous ne le voulons pas. Car nous voulons notre bien, comme tu le déclares, mais nous ne voulons ni les choses indifférentes ni les choses mauvaises. Est-ce vrai ? Trouves-tu que j'aie raison, Polos, oui ou non ? Pourquoi ne réponds-tu pas ?

POLOS. — Tu dis vrai.

d SOCRATE. — Ce point étant acquis, si un homme, tyran ou orateur, fait périr un ennemi, l'exile ou le dépouille, croyant y trouver son avantage, et s'il se trouve au contraire que cela lui est désavantageux, cet homme assurément fait ce qui lui plaît : n'est-ce pas vrai ?

POLOS. — Oui.

SOCRATE. — Mais fait-il ce qu'il veut, si la chose se trouve être désavantageuse ? Qu'en dis-tu ?

POLOS. — Il me semble qu'il ne fait pas ce qu'il veut.

SOCRATE. — Peut-on dire alors que cet homme soit tout-
e puissant dans l'État, si la toute-puissance est, comme tu l'as admis, un bien.

POLOS. — On ne le peut pas.

SOCRATE. — J'avais donc raison d'affirmer qu'un homme peut être en état de faire dans la cité ce qui lui plaît, sans être pour cela tout-puissant ni faire ce qu'il veut.

L'injustice est le plus grand des maux.

POLOS. — A t'en croire, Socrate, tu aimerais autant n'avoir aucun pouvoir dans la cité que d'être libre d'y agir à ta guise, et tu ne porterais aucune envie à un homme que tu verrais tuer, dépouiller ou jeter en prison qui il lui plairait.

SOCRATE. — Entends-tu qu'il le ferait justement ou injustement [1] ?

469 POLOS. — D'une manière ou de l'autre, cet homme n'est-il pas digne d'envie ?

SOCRATE. — Surveille ton langage, Polos.

POLOS. — Que veux-tu dire ?

1. La réplique est plaisante et, pour la marche du dialogue, très adroite. Battu sur la théorie, Polos, recourant de nouveau à des procédés d'orateur, avait fait appel aux sentiments personnels de Socrate.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα σφάττειν βουλόμεθα οὐδ' ἐκβάλλειν ἐκ τῶν πόλεων οὐδὲ χρήματα ἀφαιρεῖσθαι ἁπλῶς οὕτως, ἀλλ' ἐὰν μὲν ὠφέλιμα ᾖ ταῦτα, βουλόμεθα πράττειν αὐτά, βλαβερὰ δὲ ὄντα οὐ βουλόμεθα. Τὰ γὰρ ἀγαθὰ βουλόμεθα, ὡς φῄς σύ, τὰ δὲ μήτε ἀγαθὰ μήτε κακὰ οὐ βουλόμεθα, οὐδὲ τὰ κακά· ἦ γάρ ; Ἀληθῆ σοι δοκῶ λέγειν, ὦ Πῶλε, ἢ οὔ ; Τί οὐκ ἀποκρίνει ;

ΠΩΛ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴπερ ταῦτα ὁμολογοῦμεν, εἴ τις ἀποκτείνει τινὰ ἢ ἐκβάλλει ἐκ πόλεως ἢ ἀφαιρεῖται χρήματα, εἴτε τύραννος ὢν εἴτε ῥήτωρ, οἰόμενος ἄμεινον εἶναι αὐτῷ, τυγχάνει δὲ ὂν κάκιον, οὗτος δήπου ποιεῖ ἃ δοκεῖ αὐτῷ· ἦ γάρ ; d

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν καὶ ἃ βούλεται, εἴπερ τυγχάνει ταῦτα κακὰ ὄντα ; Τί οὐκ ἀποκρίνει ;

ΠΩΛ. Ἀλλ' οὔ μοι δοκεῖ ποιεῖν ἃ βούλεται.

ΣΩ. Ἔστιν οὖν ὅπως ὁ τοιοῦτος μέγα δύναται ἐν τῇ πόλει ταύτῃ, εἴπερ ἐστὶ τὸ μέγα δύνασθαι ἀγαθόν τι κατὰ e
τὴν σὴν ὁμολογίαν ;

ΠΩΛ. Οὐκ ἔστιν.

ΣΩ. Ἀληθῆ ἄρα ἐγὼ ἔλεγον, λέγων ὅτι ἔστιν ἄνθρωπον ποιοῦντα ἐν πόλει ἃ δοκεῖ αὐτῷ μὴ μέγα δύνασθαι μηδὲ ποιεῖν ἃ βούλεται.

ΠΩΛ. Ὡς δὴ σύ, ὦ Σώκρατες, οὐκ ἂν δέξαιο ἐξεῖναί σοι ποιεῖν ὅ τι δοκεῖ σοι ἐν τῇ πόλει μᾶλλον ἢ μή, οὐδὲ ζηλοῖς ὅταν ἴδῃς τινὰ ἢ ἀποκτείναντα ὃν ἔδοξεν αὐτῷ ἢ ἀφελόμενον χρήματα ἢ δήσαντα.

ΣΩ. Δικαίως λέγεις ἢ ἀδίκως ;

ΠΩΛ. Ὁπότερ' ἂν ποιῇ, οὐκ ἀμφοτέρως ζηλωτός ἐστιν ; 469

ΣΩ. Εὐφήμει, ὦ Πῶλε.

ΠΩΛ. Τί δή ;

469 a 1 ζηλωτός rec. : ζηλωτόν BTYF.

Socrate. — Que ceux dont le sort n'est pas enviable ne doivent pas exciter l'envie non plus que les misérables, et qu'ils sont dignes de pitié.

Polos. — Quoi ? les hommes dont je parle sont-ils dans ce cas ?

Socrate. — Comment n'y seraient-ils pas ?

Polos. — Ainsi, faire périr qui il vous plaît, quand on le fait périr justement, c'est être misérable et digne de pitié ?

Socrate. — Je ne dis pas cela, mais je dis que ce n'est pas être digne d'envie.

Polos. — Ne viens-tu pas de dire qu'on est misérable ?

b Socrate. — Oui, si l'on tue injustement ; et en outre, digne de pitié. Pour celui qui tue justement, je dis simplement qu'il n'est pas digne d'envie.

Polos. — L'homme misérable et digne de pitié, c'est à coup sûr celui qui est tué injustement.

Socrate. — Moins que celui qui tue[1], Polos, et moins que celui qui meurt justement.

Polos. — Que veux-tu dire, Socrate ?

Socrate. — Simplement ceci, que le plus grand des maux, c'est de commettre l'injustice.

Polos. — Le plus grand des maux ? Mais souffrir l'injustice, n'est-ce pas pire ?

Socrate. — Pas le moins du monde.

Polos. — Ainsi, tu aimerais mieux subir l'injustice que la commettre ?

c Socrate. — Je ne désire ni l'un ni l'autre ; mais s'il fallait choisir entre la subir et la commettre, je préférerais la subir.

Polos. — Ainsi, tu n'accepterais pas d'exercer la tyrannie ?

Socrate. — Non, si tu définis la tyrannie comme je le fais moi-même.

Polos. — Pour moi, je le répète, elle consiste à pouvoir faire dans la cité ce qui vous plaît, tuer, dépouiller, et tout ce qui vous passe par la tête.

Socrate. — Mon très cher, laisse-moi parler avant de me

D'un mot celui-ci le rejette en pleine théorie, ramenant brusquement cette notion de *justice* qui avait été pour Gorgias la pierre d'achoppement et qu'il avait lui, Polos, prétendu écarter du débat : l'acte par où se manifeste le *pouvoir* et dont notre bien est le but, doit encore, considéré en lui-même, être juste.

1. Entendez, comme le grec le permet, « qui tue *injustement* ».

ΣΩ. Ὅτι οὐ χρὴ οὔτε τοὺς ἀζηλώτους ζηλοῦν οὔτε τοὺς ἀθλίους, ἀλλ' ἐλεεῖν.

ΠΩΛ. Τί δέ; Οὕτω σοι δοκεῖ ἔχειν περὶ ὧν ἐγὼ λέγω τῶν ἀνθρώπων;

ΣΩ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΠΩΛ. Ὅστις οὖν ἀποκτείνυσιν ὃν ἂν δόξῃ αὐτῷ, δικαίως ἀποκτεινύς, ἄθλιος δοκεῖ σοι εἶναι καὶ ἐλεεινός;

ΣΩ. Οὐκ ἔμοιγε, οὐδὲ μέντοι ζηλωτός.

ΠΩΛ. Οὐκ ἄρτι ἄθλιον ἔφησθα εἶναι;

ΣΩ. Τὸν ἀδίκως γε, ὦ ἑταῖρε, ἀποκτείναντα, καὶ ἐλε- b
εινόν γε πρός· τὸν δὲ δικαίως ἀζήλωτον.

ΠΩΛ. Ἦ που ὅ γε ἀποθνῄσκων ἀδίκως ἐλεεινός τε καὶ ἄθλιός ἐστιν.

ΣΩ. Ἧττον ἢ ὁ ἀποκτεινύς, ὦ Πῶλε, καὶ ἧττον ἢ ὁ δικαίως ἀποθνῄσκων.

ΠΩΛ. Πῶς δῆτα, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Οὕτως, ὡς μέγιστον τῶν κακῶν τυγχάνει ὂν τὸ ἀδικεῖν.

ΠΩΛ. Ἦ γὰρ τοῦτο μέγιστον; Οὐ τὸ ἀδικεῖσθαι μεῖζον;

ΣΩ. Ἥκιστά γε.

ΠΩΛ. Σὺ ἄρα βούλοιο ἂν ἀδικεῖσθαι μᾶλλον ἢ ἀδικεῖν;

ΣΩ. Βουλοίμην μὲν ἂν ἔγωγε οὐδέτερα· εἰ δ' ἀναγκαῖον c
εἴη ἀδικεῖν ἢ ἀδικεῖσθαι, ἑλοίμην ἂν μᾶλλον ἀδικεῖσθαι ἢ ἀδικεῖν.

ΠΩΛ. Σὺ ἄρα τυραννεῖν οὐκ ἂν δέξαιο;

ΣΩ. Οὔκ, εἰ τὸ τυραννεῖν γε λέγεις ὅπερ ἐγώ.

ΠΩΛ. Ἀλλ' ἔγωγε τοῦτο λέγω ὅπερ ἄρτι, ἐξεῖναι ἐν τῇ πόλει, ὃ ἂν δοκῇ αὐτῷ, ποιεῖν τοῦτο, καὶ ἀποκτεινύντι καὶ ἐκβάλλοντι καὶ πάντα πράττοντι κατὰ τὴν αὐτοῦ δόξαν.

ΣΩ. Ὦ μακάριε, ἐμοῦ δὴ λέγοντος τῷ λόγῳ ἐπιλαβοῦ.

b 1 γε YFW Stobaeus: δὲ BT.

couper la parole. Supposons qu'à l'heure où l'agora se rem-
d plit de monde, ayant un poignard caché sous l'aisselle, je te dise : « Polos, j'ai acquis un pouvoir nouveau, merveilleux instrument de tyrannie ; s'il me plaît qu'un de ces hommes que tu vois périsse sur le champ, celui que j'aurai choisi sera mort aussitôt; s'il me plaît que tel d'entre eux ait la tête brisée, il l'aura brisée sans délai, ou que son vêtement soit déchiré, le vêtement sera en pièces : tant est grande ma puissance dans
e la cité. » Si alors, pour dissiper ton doute, je te montrais mon poignard, tu me répondrais peut-être : « Socrate, à ce compte, il n'est personne qui ne puisse être tout-puissant ; car tu pourrais aussi bien mettre le feu à la maison que tu voudrais, incendier les arsenaux et les trières des Athéniens, brûler tous les navires marchands de la cité et des particuliers. » Mais alors, ce n'est donc pas être tout-puissant que de pouvoir faire tout ce qui vous plaît ? Que t'en semble ?

Polos. — De cette façon-là, assurément non.

470 Socrate. — Peux-tu me dire ce que tu blâmes dans cette sorte de puissance ?

Polos. — Oui certes.

Socrate. — Qu'est-ce donc ? Parle.

Polos. — C'est qu'un homme qui agit ainsi sera forcément puni.

Socrate. — Etre puni, n'est-ce pas un mal ?

Polos. — Certainement.

Socrate. — Tu en reviens donc, très cher ami, à estimer qu'il y a grand pouvoir partout où faisant ce qui plait, on y trouve avantage, et que cela est un bien [1]. Voilà, semble-t-il, ce qu'est un grand pouvoir. Dans le cas contraire, ce serait faible pouvoir et chose mauvaise. Mais examinons encore ceci :
b ne reconnaissons-nous pas qu'il vaut mieux quelquefois faire les choses que nous venons de dire, tuer, bannir, dépouiller tel ou tel, et que d'autres fois, c'est le contraire ?

Polos. — Sans doute.

1. Socrate constate simplement qu'il a fait partager à Polos sa définition du « grand pouvoir ». Il ne s'ensuit nullement qu'ils s'entendent sur le mot *avantage* : leur accord à cet égard n'est même qu'apparent et vient de la facilité avec laquelle Socrate a provisoirement admis qu' « être puni était un mal ». On verra bientôt (472 e) ce que vaut pour lui ce postulat.

Εἰ γὰρ ἐγὼ ἐν ἀγορᾷ πληθούσῃ λαβὼν ὑπὸ μάλης ἐγχειρί- d
διον λέγοιμι πρὸς σὲ ὅτι, Ὦ Πῶλε, ἐμοὶ δύναμίς τις καὶ
τυραννὶς θαυμασία ἄρτι προσγέγονεν· ἐὰν γὰρ ἄρα ἐμοὶ
δόξῃ τινὰ τουτωνὶ τῶν ἀνθρώπων ὧν σὺ ὁρᾷς αὐτίκα μάλα
δεῖν τεθνάναι, τεθνήξει οὗτος ὃν ἂν δόξῃ· κἄν τινα δόξῃ
μοι τῆς κεφαλῆς αὐτῶν κατεαγέναι δεῖν, κατεαγὼς ἔσται
αὐτίκα μάλα, κἂν θοἰμάτιον διεσχίσθαι, διεσχισμένον ἔσται·
οὕτω μέγα ἐγὼ δύναμαι ἐν τῇδε τῇ πόλει· εἰ οὖν ἀπι- e
στοῦντί σοι δείξαιμι τὸ ἐγχειρίδιον, ἴσως ἂν εἴποις ἰδὼν
ὅτι, Ὦ Σώκρατες, οὕτω μὲν πάντες ἂν μέγα δύναιντο, ἐπεὶ
κἂν ἐμπρησθείη οἰκία τούτῳ τῷ τρόπῳ ἥντιν' ἄν σοι
δοκῇ, καὶ τά γε Ἀθηναίων νεώρια καὶ ⟨αἱ⟩ τριήρεις καὶ
τὰ πλοῖα πάντα καὶ τὰ δημόσια καὶ τὰ ἴδια. Ἀλλ' οὐκ ἄρα
τοῦτ' ἔστιν τὸ μέγα δύνασθαι, τὸ ποιεῖν ἃ δοκεῖ αὐτῷ· ἢ
δοκεῖ σοι ;

ΠΩΛ. Οὐ δῆτα οὕτω γε.

ΣΩ. Ἔχεις οὖν εἰπεῖν δι' ὅ τι μέμφει τὴν τοιαύτην 470
δύναμιν ;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δή ; Λέγε.

ΠΩΛ. Ὅτι ἀναγκαῖον τὸν οὕτω πράττοντα ζημιοῦσθαί
ἐστιν.

ΣΩ. Τὸ δὲ ζημιοῦσθαι οὐ κακόν ;

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν, ὦ θαυμάσιε, τὸ μέγα δύνασθαι πάλιν αὖ
σοι φαίνεται, ἐὰν μὲν πράττοντι ἃ δοκεῖ ἕπηται τὸ ὠφε-
λίμως πράττειν, ἀγαθόν τε εἶναι, καὶ τοῦτο, ὡς ἔοικεν,
ἐστὶν τὸ μέγα δύνασθαι· εἰ δὲ μή, κακὸν καὶ σμικρὸν δύ-
νασθαι. Σκεψώμεθα δὲ καὶ τόδε· ἄλλο τι ὁμολογοῦμεν ἐνίοτε b
μὲν ἄμεινον εἶναι ταῦτα ποιεῖν ἃ νυνδὴ ἐλέγομεν, ἀπο-
κτεινύναι τε καὶ ἐξελαύνειν ἀνθρώπους καὶ ἀφαιρεῖσθαι
χρήματα, ἐνίοτε δὲ οὔ ;

d 6 κατεαγέναι recc. : κατεαγῆναι BTWF || e 4 ἥντιν' ἄν σοι δοκῇ Y : ἥντιν' ἄν σοι δοκοῖ BT ἥντινά σοι δοκοῖ F || e 5 αἱ add. Schaefer.

SOCRATE. — Voilà un point, semble-t-il, sur lequel nous sommes d'accord, toi et moi ?

POLOS. — Oui.

SOCRATE. — Dans quels cas, selon toi, cela vaut-il mieux ? Dis-moi où tu traces la séparation.

POLOS. — Réponds toi-même, Socrate.

c SOCRATE. — Eh bien, Polos, si tu préfères m'écouter, je te dirai donc que cela vaut mieux quand l'acte est juste, et que c'est mauvais quand il est injuste.

Le cas d'Archélaos.

POLOS. — Le rude joûteur que tu fais, Socrate ! Mais un enfant lui-même te prouverait ton erreur !

SOCRATE. — J'en rendrais mille grâces à l'enfant, et je t'en rendrai à toi-même tout autant, si tu veux bien, en me réfutant, me débarrasser de ma niaiserie. Ne refuse pas, de grâce, ce service à un ami, et réfute-moi.

POLOS. — Pour te réfuter, Socrate, il n'est pas nécessaire d'aller chercher des exemples bien loin dans le passé. Ceux
d d'hier et d'aujourd'hui suffisent pour te convaincre d'erreur et te prouver que souvent l'injustice est heureuse.

SOCRATE. — Quels exemples, Polos ?

POLOS. — Ne vois-tu pas Archélaos, fils de Perdiccas [1], régner en Macédoine ?

SOCRATE. — Si je ne le vois pas, du moins je le sais par ouï-dire.

POLOS. — Te paraît-il heureux, ou misérable ?

SOCRATE. — Je ne sais trop, Polos ; je ne l'ai pas encore rencontré.

e POLOS. — Eh quoi ! Tu le saurais si tu l'avais rencontré, et, sans sortir d'ici, tu n'as pas d'autres moyens de savoir qu'il est heureux ?

SOCRATE. — Je n'en ai aucun, par Zeus !

POLOS. — Evidemment, Socrate, du grand roi lui-même, tu vas me dire que tu ne sais pas s'il est heureux !

1. Il s'agit de Perdiccas II (454 (?) — 413). Archélaos n'était pas son fils légitime et ne s'était élevé et maintenu au trône que par une succession de crimes, dont Polos se fait ici le complaisant narrateur. Qu'il exagère ou non, toutes ces tragédies ne doivent pas faire oublier qu'Archélaos fut un des créateurs de la puissance macédonienne;

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τοῦτο μὲν δή, ὡς ἔοικε, καὶ παρὰ σοῦ καὶ παρ' ἐμοῦ ὁμολογεῖται.

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Πότε οὖν σὺ φῄς ἄμεινον εἶναι ταῦτα ποιεῖν; Εἰπὲ τίνα ὅρον ὁρίζει.

ΠΩΛ. Σὺ μὲν οὖν, ὦ Σώκρατες, ἀπόκριναι αὐτὸ τοῦτο.

ΣΩ. Ἐγὼ μὲν τοίνυν φημί, ὦ Πῶλε, εἴ σοι παρ' ἐμοῦ c ἥδιόν ἐστιν ἀκούειν, ὅταν μὲν δικαίως τις ταῦτα ποιῇ, ἄμεινον εἶναι, ὅταν δὲ ἀδίκως, κάκιον.

ΠΩΛ. Χαλεπόν γέ σε ἐλέγξαι, ὦ Σώκρατες· ἀλλ' οὐχὶ κἂν παῖς σε ἐλέγξειεν ὅτι οὐκ ἀληθῆ λέγεις;

ΣΩ. Πολλὴν ἄρα ἐγὼ τῷ παιδὶ χάριν ἕξω, ἴσην δὲ καὶ σοί, ἐάν με ἐλέγξῃς καὶ ἀπαλλάξῃς φλυαρίας. Ἀλλὰ μὴ κάμῃς φίλον ἄνδρα εὐεργετῶν, ἀλλ' ἔλεγχε.

ΠΩΛ. Ἀλλὰ μήν, ὦ Σώκρατες, οὐδέν γέ σε δεῖ παλαιοῖς πράγμασιν ἐλέγχειν· τὰ γὰρ ἐχθὲς καὶ πρῴην γεγονότα d ταῦτα ἱκανά σε ἐξελέγξαι ἐστὶν καὶ ἀποδεῖξαι ὡς πολλοὶ ἀδικοῦντες ἄνθρωποι εὐδαίμονές εἰσιν.

ΣΩ. Τὰ ποῖα ταῦτα;

ΠΩΛ. Ἀρχέλαον δήπου τοῦτον τὸν Περδίκκου ὁρᾷς ἄρχοντα Μακεδονίας;

ΣΩ. Εἰ δὲ μή, ἀλλ' ἀκούω γε.

ΠΩΛ. Εὐδαίμων οὖν σοι δοκεῖ εἶναι ἢ ἄθλιος;

ΣΩ. Οὐκ οἶδα, ὦ Πῶλε· οὐ γάρ πω συγγέγονα τῷ ἀνδρί.

ΠΩΛ. Τί δέ; Συγγενόμενος ἂν γνοίης, ἄλλως δὲ αὐτόθεν οὐ γιγνώσκεις ὅτι εὐδαιμονεῖ; e

ΣΩ. Μὰ Δί' οὐ δῆτα.

ΠΩΛ. Δῆλον δή, ὦ Σώκρατες, ὅτι οὐδὲ τὸν μέγαν βασιλέα γιγνώσκειν φήσεις εὐδαίμονα ὄντα.

470 b 9 πότε F: πότερον cett. || b 11 αὐτὸ τοῦτο Ast: ταὐτὸ τοῦτο codd. || c 1 μὲν τοίνυν TWYF: μέντοι νῦν B.

Socrate. — Et je ne dirai que la vérité pure ; car je ne sais ce qu'il vaut quant à l'instruction et à la justice.

Polos. — Eh bien ? est-ce en cela que réside la totalité du bonheur ?

Socrate. — Oui, Polos, à mon avis : l'homme et la femme sont heureux quand ils sont bien élevés ; s'ils sont injustes et mauvais, ils sont malheureux.

471 Polos. — Alors, d'après ton raisonnement, cet Archélaos serait malheureux ?

Socrate. — Oui, mon cher, s'il est injuste.

Polos. — Injuste ! Comment ne le serait-il pas ? Il n'avait aucun titre au pouvoir qu'il exerce, étant né d'une femme qui était esclave d'Alkétès frère de Perdiccas, de sorte qu'il était lui-même, en droit, esclave d'Alkétès, et que, s'il avait voulu observer la justice, il le serait demeuré et serait ainsi heureux, d'après toi. Mais, au lieu de cela, il est tombé au dernier degré du malheur, car il a commis tous les crimes.
b Pour commencer, il a fait venir cet Alkétès, son maître et son oncle, sous prétexte de lui rendre le pouvoir dont Perdiccas l'avait dépouillé ; mais l'ayant reçu dans sa demeure, il l'enivra ainsi que son fils Alexandre, qui était son propre cousin, et avait à peu près même âge que lui, puis les mettant tous deux dans un char, il les emmena de nuit, les égorgea et les fit disparaître. Ce crime accompli, il ne s'aperçut pas qu'il était devenu le plus malheureux des hommes, n'éprouva aucun remords, et même, peu de temps après, alors que son
c propre frère, le fils légitime de Perdiccas, un enfant d'environ sept ans, se trouvait être légalement l'héritier de la couronne, au lieu de consentir à se rendre heureux en élevant l'enfant comme le voulait la justice et en lui rendant sa couronne, il le jeta dans un puits, le noya, puis alla dire à sa mère, Cléopâtre, qu'en poursuivant une oie il était tombé dans le puits où il avait péri. Evidemment, étant le plus grand criminel de tous les Macédoniens, bien loin d'en être le plus heureux, il en est le plus misérable, et sans doute plus

Thucydide (II, 100, 2) ne lui marchande pas les éloges, et on sait que sa cour de Pella fut un centre brillant de civilisation : il y avait attiré Euripide, Choerilos, Agathon, le musicien Timothée. Il mourut, en 399, de mort violente, probablement assassiné (cf. Plat. *Alc.* II, 141 d ; Arist. *Pol.* V, viii, 13 ; Diod. XIV, 37).

ΣΩ. Καὶ ἀληθῆ γε ἐρῶ· οὐ γὰρ οἶδα παιδείας ὅπως ἔχει καὶ δικαιοσύνης.

ΠΩΛ. Τί δέ ; Ἐν τούτῳ ἡ πᾶσα εὐδαιμονία ἐστίν ;

ΣΩ. Ὡς γε ἐγὼ λέγω, ὦ Πῶλε· τὸν μὲν γὰρ καλὸν κἀγαθὸν ἄνδρα καὶ γυναῖκα εὐδαίμονα εἶναί φημι, τὸν δὲ ἄδικον καὶ πονηρὸν ἄθλιον.

ΠΩΛ. Ἄθλιος ἄρα οὗτός ἐστιν ὁ Ἀρχέλαος κατὰ τὸν 471
σὸν λόγον ;

ΣΩ. Εἴπερ γε, ὦ φίλε, ἄδικος.

ΠΩΛ. Ἀλλὰ μὲν δὴ πῶς οὐκ ἄδικος ; Ὧι γε προσῆκε μὲν τῆς ἀρχῆς οὐδὲν ἣν νῦν ἔχει, ὄντι ἐκ γυναικὸς ἣ ἦν δούλη Ἀλκέτου τοῦ Περδίκκου ἀδελφοῦ, καὶ κατὰ μὲν τὸ δίκαιον δοῦλος ἦν Ἀλκέτου, καὶ εἰ ἐβούλετο τὰ δίκαια ποιεῖν, ἐδούλευεν ἂν Ἀλκέτῃ καὶ ἦν εὐδαίμων κατὰ τὸν σὸν λόγον· νῦν δὲ θαυμασίως ὡς ἄθλιος γέγονεν, ἐπεὶ τὰ
μέγιστα ἠδίκηκεν· ὅς γε πρῶτον μὲν τοῦτον αὐτὸν τὸν b
δεσπότην καὶ θεῖον μεταπεμψάμενος ὡς ἀποδώσων τὴν ἀρχὴν ἣν Περδίκκας αὐτὸν ἀφείλετο, ξενίσας καὶ καταμεθύσας αὐτόν τε καὶ τὸν ὑὸν αὐτοῦ Ἀλέξανδρον, ἀνεψιὸν αὐτοῦ, σχεδὸν ἡλικιώτην, ἐμβαλὼν εἰς ἅμαξαν, νύκτωρ ἐξαγαγὼν ἀπέσφαξέν τε καὶ ἠφάνισεν ἀμφοτέρους. Καὶ ταῦτα ἀδικήσας ἔλαθεν ἑαυτὸν ἀθλιώτατος γενόμενος καὶ οὐ μετεμέλησεν αὐτῷ, ἀλλ' ὀλίγον ὕστερον τὸν ἀδελφόν,
τὸν γνήσιον τοῦ Περδίκκου ὑόν, παῖδα ὡς ἑπτέτη, οὗ ἡ c
ἀρχὴ ἐγίγνετο κατὰ τὸ δίκαιον, οὐκ ἐβουλήθη εὐδαίμων γενέσθαι δικαίως ἐκθρέψας καὶ ἀποδοὺς τὴν ἀρχὴν ἐκείνῳ, ἀλλ' εἰς φρέαρ ἐμβαλὼν καὶ ἀποπνίξας, πρὸς τὴν μητέρα αὐτοῦ Κλεοπάτραν χῆνα ἔφη διώκοντα ἐμπεσεῖν καὶ ἀποθανεῖν. Τοιγάρτοι νῦν, ἅτε μέγιστα ἠδικηκὼς τῶν ἐν Μακεδονίᾳ, ἀθλιώτατός ἐστιν πάντων Μακεδόνων, ἀλλ' οὐκ εὐδαιμονέστατος, καὶ ἴσως ἔστιν ὅστις Ἀθηναίων ἀπὸ σοῦ

471 b 5 σχεδὸν BTWY : καὶ σχεδὸν F || **c** 1 τοῦ Περδίκκου F : τὸν Περδίκκου BTY || ἑπτέτη F : ἑπταέτη BTY.

d d'un Athénien, à commencer par toi, préférerait la condition de n'importe quel Macédonien à celle d'Archélaos.

Position de la question et méthode de discussion[1].

Socrate. — Dès le début de notre entretien, Polos, j'ai admiré ta connaissance de la rhétorique et noté ton inexpérience du dialogue. Et maintenant, voici donc ce fameux raisonnement par lequel un enfant me réfuterait, et avec lequel tu prétends bien réfuter en effet ce que j'affirme, que l'homme injuste n'est pas heureux ? Comment serais-je réfuté, puisque je nie toutes tes propositions ?

e Polos. — C'est que tu y mets de la mauvaise volonté, car, au fond, tu es de mon avis.

Socrate. — Mon très cher, tu essaies de me réfuter par des procédés de rhétorique, comme ceux qui ont cours devant les tribunaux. Là, un orateur croit réfuter son adversaire quand il peut produire en faveur de sa thèse des témoins nombreux et considérables alors que l'autre n'en a qu'un
472 seul ou point du tout. Mais ce genre de démonstration est sans valeur pour découvrir la vérité ; car il peut arriver qu'un innocent succombe sous de faux témoignages nombreux et qui semblent autorisés. En fait, sur l'exemple allégué par toi, tu auras, ou peu s'en faut, l'appui de tous les Athéniens et de tous les étrangers, si tu les appelles à témoigner contre la vérité de ce que j'affirme : tu auras pour témoins, si tu le désires, Nicias fils de Nicératos et avec lui tous ses frères, dont on voit les trépieds rangés en bel ordre dans le
b sanctuaire de Dionysos ; tu auras, si tu le veux, Aristocratès fils de Skellios, le donateur de cette belle offrande qu'on admire à Delphes ; et si tu le veux encore, la famille entière de Périclès, ou, dans Athènes, toute autre grande famille qu'il te plaira de choisir.

Mais moi, quoique seul, je ne me rends pas ; car tu ne m'y obliges, toi, en rien : tu produis seulement contre moi une foule de faux témoins pour tâcher de m'arracher mon bien

1. Socrate entremêle en effet une leçon de méthode à la position de la question. A 470 c, Polos s'était flatté de le *réfuter* : il n'a produit qu'un fait et (avec ironie 471 c-d) des témoins ; Socrate critique le procédé (471 d-472 c) et, au lieu de discuter le fait, aggrave sa thèse : avantage pour le coupable d'expier (472 d-473 a). Là-dessus

ἀρξάμενος δέξαιτ' ἂν ἄλλος ὁστισοῦν Μακεδόνων γενέσθαι d
μᾶλλον ἢ Ἀρχέλαος.

ΣΩ. Καὶ κατ' ἀρχὰς τῶν λόγων, ὦ Πῶλε, ἔγωγέ σε
ἐπῄνεσα ὅτι μοι δοκεῖς εὖ πρὸς τὴν ῥητορικὴν πεπαιδεῦ-
σθαι, τοῦ δὲ διαλέγεσθαι ἠμεληκέναι· καὶ νῦν ἄλλο τι οὗτός
ἐστιν ὁ λόγος, ᾧ με καὶ ἂν παῖς ἐξελέγξειε, καὶ ἐγὼ ὑπὸ
σοῦ νῦν, ὡς σὺ οἴει, ἐξελήλεγμαι τούτῳ τῷ λόγῳ, φάσκων
τὸν ἀδικοῦντα οὐκ εὐδαίμονα εἶναι ; Πόθεν, ὦ 'γαθέ ; Καὶ
μὴν οὐδέν γέ σοι τούτων ὁμολογῶ ὧν σὺ φῄς.

ΠΩΛ. Οὐ γὰρ ἐθέλεις, ἐπεὶ δοκεῖ γέ σοι ὡς ἐγὼ λέγω. e

ΣΩ. Ὦ μακάριε, ῥητορικῶς γάρ με ἐπιχειρεῖς ἐλέγχειν,
ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς δικαστηρίοις ἡγούμενοι ἐλέγχειν. Καὶ γὰρ
ἐκεῖ οἱ ἕτεροι τοὺς ἑτέρους δοκοῦσιν ἐλέγχειν, ἐπειδὰν τῶν
λόγων ὧν ἂν λέγωσι μάρτυρας πολλοὺς παρέχωνται καὶ
εὐδοκίμους, ὁ δὲ τἀναντία λέγων ἕνα τινὰ παρέχηται ἢ
μηδένα. Οὗτος δὲ ὁ ἔλεγχος οὐδενὸς ἄξιός ἐστιν πρὸς τὴν
ἀλήθειαν· ἐνίοτε γὰρ ἂν καὶ καταψευδομαρτυρηθείη τις 472
ὑπὸ πολλῶν καὶ δοκούντων εἶναί τι. Καὶ νῦν περὶ ὧν σὺ
λέγεις ὀλίγου σοι πάντες συμφήσουσιν ταῦτα Ἀθηναῖοι καὶ
οἱ ξένοι, ἐὰν βούλῃ κατ' ἐμοῦ μάρτυρας παρασχέσθαι ὡς
οὐκ ἀληθῆ λέγω· μαρτυρήσουσί σοι, ἐὰν μὲν βούλῃ, Νικίας
ὁ Νικηράτου καὶ οἱ ἀδελφοὶ μετ' αὐτοῦ, ὧν οἱ τρίποδες οἱ
ἐφεξῆς ἑστῶτές εἰσιν ἐν τῷ Διονυσίῳ, ἐὰν δὲ βούλῃ, Ἀρι-
στοκράτης ὁ Σκελλίου, οὗ αὖ ἔστιν ἐν Πυθίου τοῦτο τὸ b
καλὸν ἀνάθημα, ἐὰν δὲ βούλῃ, ἡ Περικλέους ὅλη οἰκία
ἢ ἄλλη συγγένεια ἥντινα ἂν βούλῃ τῶν ἐνθάδε ἐκλέξασ-
θαι.

Ἀλλ' ἐγώ σοι εἷς ὢν οὐχ ὁμολογῶ· οὐ γάρ με σὺ ἀναγ-
κάζεις, ἀλλὰ ψευδομάρτυρας πολλοὺς κατ' ἐμοῦ παρασχό-
μενος ἐπιχειρεῖς ἐκβάλλειν με ἐκ τῆς οὐσίας καὶ τοῦ ἀλη-
θοῦς. Ἐγὼ δὲ ἂν μὴ σὲ αὐτὸν ἕνα ὄντα μάρτυρα παράσχωμαι

d 1 δέξαιτ' ἂν TYF : δείξαιτ' ἂν B || ἄλλος BYF : ἄλλως T || 472 b 1 Πυθίου F (cf. IG, I, 189 et Thuc. VI, 54, 7) : Πυθοῖ BTY.

et la vérité. Moi, au contraire, si je n'obtiens pas ton propre témoignage, et lui seul, en faveur de mon affirmation, j'es-
c time n'avoir rien fait pour la solution de notre débat, non plus que toi du reste, si tu n'obtiens pas l'appui de mon témoignage, seul entre tous, et si tu ne renvoies pas tous tes autres témoins. Voilà donc deux sortes de preuve, la première à laquelle tu crois comme bien d'autres, la seconde qui est la mienne. Il faut les examiner comparativement et voir en quoi elles diffèrent. Car le sujet de notre discussion n'est pas une chose insignifiante[1] : c'est peut-être la question sur laquelle il est le plus beau de savoir la vérité et le plus honteux de l'ignorer. Elle se résume en effet en ceci : savoir ou ignorer qui est heureux et qui ne l'est pas.

d Pour rappeler d'abord le point précis de notre débat, tu estimes qu'on peut être heureux en faisant le mal et en vivant dans l'injustice, puisque tu reconnais d'une part l'injustice d'Archélaos, et que cependant tu le déclares heureux. Est-ce bien là l'opinion que nous devons considérer comme étant la tienne ?

Polos. — Parfaitement.

Socrate. — Je soutiens au contraire que c'est impossible. Voilà le premier point. Ceci posé, est-ce un bonheur pour le coupable de payer sa faute et de subir un châtiment ?

Polos. — Pas le moins du monde, car il n'en serait que plus malheureux.

e Socrate. — Alors, selon toi, le coupable sera heureux s'il n'expie pas ?

Polos. — Certainement.

Socrate. — Selon moi, Polos, l'homme coupable, comme aussi l'homme injuste, est malheureux en tout cas, mais il l'est surtout s'il ne paie point ses fautes et n'en subit pas le châtiment ; il l'est moins au contraire s'il les paie et s'il est châtié par les dieux et les hommes.

473 Polos. — Voilà, Socrate, une étrange théorie.

Socrate. — Je vais essayer pourtant, mon ami, de te la faire partager avec moi ; car je te considère comme mon ami.

seconde soi-disant *réfutation* de Polos (473 b), par le pathétique et un appel au public, puis nouvelle critique de Socrate (473 e-474 a), qui formule enfin les deux questions à examiner (474 b).

1. Cf. p. 124, n. 1.

ὁμολογοῦντα περὶ ὧν λέγω, οὐδὲν οἶμαι ἄξιον λόγου μοι πεπεράνθαι περὶ ὧν ἂν ἡμῖν ὁ λόγος ᾖ· οἶμαι δὲ οὐδὲ σοί, c
ἐὰν μὴ ἐγώ σοι μαρτυρῶ εἷς ὢν μόνος, τοὺς δ' ἄλλους πάντας τούτους χαίρειν ἐᾷς. Ἔστιν μὲν οὖν οὗτός τις τρόπος ἐλέγχου, ὡς σύ τε οἴει καὶ ἄλλοι πολλοί· ἔστιν δὲ καὶ ἄλλος, ὃν ἐγὼ αὖ οἶμαι. Παραβαλόντες οὖν παρ' ἀλλήλους σκεψώμεθα εἴ τι διοίσουσιν ἀλλήλων. Καὶ γὰρ τυγχάνει περὶ ὧν ἀμφισβητοῦμεν οὐ πάνυ σμικρὰ ὄντα, ἀλλὰ σχεδόν τι ταῦτα περὶ ὧν εἰδέναι τε κάλλιστον μὴ εἰδέναι τε αἴσχιστον· τὸ γὰρ κεφάλαιον αὐτῶν ἐστιν ἢ γιγνώσκειν ἢ ἀγνοεῖν ὅστις τε εὐδαίμων ἐστὶν καὶ ὅστις μή. Αὐτίκα
πρῶτον, περὶ οὗ νῦν ὁ λόγος ἐστίν, σὺ ἡγεῖ οἷόν τε εἶναι d
μακάριον ἄνδρα ἀδικοῦντά τε καὶ ἄδικον ὄντα, εἴπερ Ἀρχέλαον ἄδικον μὲν ἡγεῖ εἶναι, εὐδαίμονα δέ. Ἄλλο τι ὡς οὕτω σου νομίζοντος διανοώμεθα ;

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἐγὼ δέ φημι ἀδύνατον. Ἓν μὲν τουτὶ ἀμφισβητοῦμεν. Εἶεν· ἀδικῶν δὲ δὴ εὐδαίμων ἔσται ἆρ', ἂν τυγχάνῃ δίκης τε καὶ τιμωρίας ;

ΠΩΛ. Ἥκιστά γε, ἐπεὶ οὕτω γ' ἂν ἀθλιώτατος εἴη.

ΣΩ. Ἀλλ' ἐὰν ἄρα μὴ τυγχάνῃ δίκης ὁ ἀδικῶν, κατὰ e
τὸν σὸν λόγον εὐδαίμων ἔσται ;

ΠΩΛ. Φημί.

ΣΩ. Κατὰ δέ γε τὴν ἐμὴν δόξαν, ὦ Πῶλε, ὁ ἀδικῶν τε καὶ ὁ ἄδικος πάντως μὲν ἄθλιος, ἀθλιώτερος μέντοι ἐὰν μὴ διδῷ δίκην μηδὲ τυγχάνῃ τιμωρίας ἀδικῶν, ἧττον δὲ ἄθλιος ἐὰν διδῷ δίκην καὶ τυγχάνῃ δίκης ὑπὸ θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων.

ΠΩΛ. Ἄτοπά γε, ὦ Σώκρατες, ἐπιχειρεῖς λέγειν. 473

ΣΩ. Πειράσομαι δέ γε καὶ σὲ ποιῆσαι, ὦ ἑταῖρε, ταὐτὰ ἐμοὶ λέγειν· φίλον γάρ σε ἡγοῦμαι. Νῦν μὲν οὖν ἃ διαφερό-

c 5 παραβαλόντες F : παραλαβόντες BTY || d 3 ἄλλο τι YF : ἀλλ' ὅτι BT || e 5 πάντως F Stobaeus : ἁπάντων codd. || μέντοι F Stobaeus : μὲν τοίνυν BTWY.

Pour le moment, la différence qui nous sépare est celle-ci : — vois toi-même : — j'ai dit[1] au cours de notre entretien que commettre l'injustice était pire que la subir.

Polos. — Oui.

Socrate. — Et toi, que la subir était pire.

Polos. — Oui.

Socrate. — J'ai dit aussi que les coupables étaient malheureux, et tu as réfuté mon affirmation.

Polos. — Assurément, par Zeus.

b Socrate. — C'est du moins ton opinion.

Polos. — Et une opinion qui n'est point fausse !

Socrate. — Peut-être. Toi, au contraire, tu juges heureux les coupables qui échappent au châtiment.

Polos. — Sans aucun doute.

Socrate. — Moi, je prétends que ce sont les plus malheureux, et que ceux qui expient le sont moins. Veux-tu réfuter aussi cette partie de ma thèse ?

Polos. — Seconde réfutation encore plus difficile, en vérité, que la première, Socrate !

Socrate. — Ne dis pas difficile, Polos, mais impossible ; car la vérité est irréfutable.

Polos. — Que dis-tu là ? Voici un homme qui est arrêté au moment où il essaie criminellement de renverser un tyran ;
c aussitôt pris, on le torture, on lui coupe des membres, on lui brûle les yeux, et après qu'il a été soumis lui-même à mille souffrances atroces, après qu'il a vu ses enfants et sa femme livrés aux mêmes supplices, on finit par le mettre en croix ou l'enduire de poix et le brûler vif : et cet homme, il serait plus heureux de la sorte que s'il avait pu s'échapper, devenir tyran, gouverner la cité toute sa vie en se livrant à tous ses caprices, objet d'envie et d'admiration pour les
d citoyens et pour les étrangers ? Voilà la thèse que tu dis irréfutable ?

Socrate. — Tu me présentes un épouvantail, brave Polos, non une réfutation, pas plus que tout à l'heure avec tes témoins. Quoi qu'il en soit, veuille me rappeler un détail ; tu as bien dit : « au moment où il essaie criminellement de renverser un tyran ? »

1. Cf. 469 a sqq.

μεθα ταῦτ᾽ ἐστίν· σκόπει δὲ καὶ σύ· εἶπον ἐγώ που ἐν τοῖς ἔμπροσθεν τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι κάκιον εἶναι.

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Σὺ δὲ τὸ ἀδικεῖσθαι.

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ τοὺς ἀδικοῦντας ἀθλίους ἔφην εἶναι ἐγώ, καὶ ἐξηλέγχθην ὑπὸ σοῦ.

ΠΩΛ. Ναὶ μὰ Δία.

ΣΩ. Ὡς σύ γε οἴει, ὦ Πῶλε. b

ΠΩΛ. Ἀληθῆ γε οἰόμενος.

ΣΩ. Ἴσως. Σὺ δέ γε εὐδαίμονας αὖ τοὺς ἀδικοῦντας, ἐὰν μὴ διδῶσι δίκην.

ΠΩΛ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἐγὼ δέ γε αὐτοὺς ἀθλιωτάτους φημί, τοὺς δὲ διδόντας δίκην ἧττον. Βούλει καὶ τοῦτο ἐλέγχειν ;

ΠΩΛ. Ἀλλ᾽ ἔτι τοῦτ᾽ ἐκείνου χαλεπώτερόν ἐστιν, ὦ Σώκρατες, ἐξελέγξαι.

ΣΩ. Οὐ δῆτα, ὦ Πῶλε, ἀλλ᾽ ἀδύνατον· τὸ γὰρ ἀληθὲς οὐδέποτε ἐλέγχεται.

ΠΩΛ. Πῶς λέγεις ; Ἐὰν ἀδικῶν ἄνθρωπος ληφθῇ
τυραννίδι ἐπιβουλεύων, καὶ ληφθεὶς στρεβλῶται καὶ ἐκτέμ- c
νηται καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐκκάηται, καὶ ἄλλας πολλὰς καὶ μεγάλας καὶ παντοδαπὰς λώβας αὐτός τε λωβηθεὶς καὶ τοὺς αὑτοῦ ἐπιδὼν παῖδάς τε καὶ γυναῖκα τὸ ἔσχατον ἀνασταυρωθῇ ἢ καταπιττωθῇ, οὗτος εὐδαιμονέστερος ἔσται ἢ ἐὰν διαφυγὼν τύραννος καταστῇ καὶ ἄρχων ἐν τῇ πόλει διαβιῷ ποιῶν ὅ τι ἂν βούληται, ζηλωτὸς ὢν καὶ εὐδαιμονιζόμενος ὑπὸ τῶν πολιτῶν καὶ τῶν ἄλλων ξένων ; Ταῦτα λέγεις ἀδύνατον εἶναι ἐξελέγχειν ; d

ΣΩ. Μορμολύττει αὖ, ὦ γενναῖε Πῶλε, καὶ οὐκ ἐλέγχεις· ἄρτι δὲ ἐμαρτύρου. Ὅμως δὲ ὑπόμνησόν με σμικρόν· ἐὰν ἀδίκως ἐπιβουλεύων τυραννίδι, εἶπες ;

473 b 1 σύ γε FY : σύ BT || b 3 ἴσως Socrati tribuit B : Polo cett. || b 6 δέ γε F : δὲ cett. || c 5 εὐδαιμονέστερος F : εὐδαιμονέστατος BTY.

Polos. — Oui.

Socrate. — Dans ce cas, il ne saurait y avoir aucune supériorité de bonheur ni pour celui qui s'empare de la tyrannie injustement ni pour celui qui est livré au châtiment ; car, de deux malheureux, ni l'un ni l'autre n'est « le plus heureux ».
e Ce qui est vrai, c'est que le plus malheureux des deux est celui qui a pu échapper et devenir tyran. Quoi, Polos ? Tu ricanes ? Est-ce là encore une nouvelle forme de réfutation, que de se moquer de ce qu'on dit, sans donner de raisons ?

Polos. — Crois-tu, Socrate, que des raisons soient nécessaires, quand tu tiens un langage que personne ne voudrait tenir ? Demande plutôt aux assistants.

Socrate. — Polos, je ne suis pas un politique, et l'an passé, devenu par le sort membre du Conseil des Cinq-cents, quand ce fut au tour de ma tribu d'exercer la prytanie et que je dus pré-
474 sider au vote de l'Assemblée[1], je prêtai à rire, ne sachant comment mettre la question aux voix. Ne me demande donc pas non plus aujourd'hui de faire voter les assistants. Si tu n'as pas de meilleurs arguments à m'opposer, laisse-moi tenir ta place à mon tour, comme je te le proposais tout à l'heure, et fais ainsi l'expérience de ce que j'entends par un argument.

Pour moi, en effet, je ne sais produire en faveur de mes opinions qu'un seul témoin, mon interlocuteur lui-même, et je donne congé aux autres ; je sais faire voter un témoin unique, mais s'ils sont en nombre, je ne leur adresse même
b pas la parole. Vois donc si tu consens à te laisser à ton tour mettre à l'épreuve, en répondant à mes questions.

Je crois, quant à moi, que toi-même, moi et tous les hommes, nous sommes d'accord pour juger que commettre l'injustice est pire que d'en être victime et qu'échapper au châtiment est pire que de le subir.

Polos. — Et moi, je crois que ni moi ni personne ne sommes de cet avis. Toi-même, aimerais-tu mieux souffrir l'injustice que la commettre ?

Socrate. — Oui, comme toi et comme tout le monde.

Polos. — Tant s'en faut ; ni moi, ni toi, ni personne.

c Socrate. — Veux-tu me répondre ?

Polos. — Assurément : je suis curieux de savoir ce que tu pourras bien dire.

1 Ceci semble se rapporter à son rôle lors du procès des Arginuses,

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Εὐδαιμονέστερος μὲν τοίνυν οὐδέποτε ἔσται οὐδέτερος αὐτῶν, οὔτε ὁ κατειργασμένος τὴν τυραννίδα ἀδίκως οὔτε ὁ διδοὺς δίκην, δυοῖν γὰρ ἀθλίοιν εὐδαιμονέστερος μὲν οὐκ ἂν εἴη· ἀθλιώτερος μέντοι ὁ διαφυγὼν καὶ τυραν- e
νεύσας. Τί τοῦτο, ὦ Πῶλε; Γελᾷς; Ἄλλο αὖ τοῦτο εἶδος ἐλέγχου ἐστίν, ἐπειδάν τίς τι εἴπῃ, καταγελᾶν, ἐλέγχειν δὲ μή;

ΠΩΛ. Οὐκ οἴει ἐξεληλέγχθαι, ὦ Σώκρατες, ὅταν τοιαῦτα λέγῃς ἃ οὐδεὶς ἂν φήσειεν ἀνθρώπων; Ἐπεὶ ἐροῦ τινα τουτωνί.

ΣΩ. Ὦ Πῶλε, οὐκ εἰμὶ τῶν πολιτικῶν, καὶ πέρυσι βουλεύειν λαχών, ἐπειδὴ ἡ φυλὴ ἐπρυτάνευε καὶ ἔδει με ἐπιψηφίζειν, γέλωτα παρεῖχον καὶ οὐκ ἠπιστάμην ἐπιψηφί- 474
ζειν. Μὴ οὖν μηδὲ νῦν με κέλευε ἐπιψηφίζειν τοὺς παρόντας, ἀλλ' εἰ μὴ ἔχεις τούτων βελτίω ἔλεγχον, ὅπερ νυνδὴ ἐγὼ ἔλεγον, ἐμοὶ ἐν τῷ μέρει παράδος, καὶ πείρασαι τοῦ ἐλέγχου οἷον ἐγὼ οἶμαι δεῖν εἶναι. Ἐγὼ γὰρ ὧν ἂν λέγω ἕνα μὲν παρασχέσθαι μάρτυρα ἐπίσταμαι, αὐτὸν πρὸς ὃν ἄν μοι ὁ λόγος ᾖ, τοὺς δὲ πολλοὺς ἐῶ χαίρειν, καὶ ἕνα ἐπιψηφίζειν ἐπίσταμαι, τοῖς δὲ πολλοῖς οὐδὲ διαλέγομαι.
Ὅρα οὖν εἰ ἐθελήσεις ἐν τῷ μέρει διδόναι ἔλεγχον ἀποκρι- b
νόμενος τὰ ἐρωτώμενα. Ἐγὼ γὰρ δὴ οἶμαι καὶ ἐμὲ καὶ σὲ καὶ τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι κάκιον ἡγεῖσθαι καὶ τὸ μὴ διδόναι δίκην τοῦ διδόναι.

ΠΩΛ. Ἐγὼ δέ γε οὔτ' ἐμὲ οὔτ' ἄλλον ἀνθρώπων οὐδένα. Ἐπεὶ σὺ δέξαι' ἂν μᾶλλον ἀδικεῖσθαι ἢ ἀδικεῖν;

ΣΩ. Καὶ σύ γ' ἂν καὶ οἱ ἄλλοι πάντες.

ΠΩΛ. Πολλοῦ γε δεῖ, ἀλλ' οὔτ' ἐγὼ οὔτε σὺ οὔτ' ἄλλος οὐδείς.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀποκρινεῖ; c

ΠΩΛ. Πάνυ μὲν οὖν· καὶ γὰρ ἐπιθυμῶ εἰδέναι ὅ τι ποτ' ἐρεῖς.

d 8 διδοὺς δίκην F : διδοὺς BTY || e 1 διαφυγὼν Y : διαφεύγων BTF || 474 a 3 ἔχεις YF : ἔχῃς BT.

Discussion dialectique : 1° Commettre l'injustice est pire que la subir.

Socrate. — Eh bien, si tu veux le savoir, réponds-moi comme si nous en étions au début de mes interrogations. Lequel te paraît le pire, Polos, commettre l'injustice, ou la subir ?

Polos. — La subir, selon moi.

Socrate. — Et lequel est le plus laid ? La subir ou la commettre ? Réponds.

Polos. — La commettre.

Socrate. — C'est donc aussi le pire, étant le plus laid ?

Polos. — Nullement.

Socrate. — Je comprends : tu n'admets pas, ce me semble,
d qu'il y ait identité entre le beau et le bon, entre le laid et le mauvais.

Polos. — Non certes.

Socrate. — Autre question : les choses qui sont belles, qu'il s'agisse de corps, de couleurs, de figures, de sons ou de manières de vivre, est-ce sans motif que tu les appelles belles ? Par exemple, pour commencer par les corps, ceux que tu appelles beaux, ne les désignes-tu pas ainsi en considération de leur utilité selon celle qui est propre à chacun, ou bien par rapport au plaisir, si leur vue peut réjouir les regards ? Hors de cela, peux-tu indiquer quelque autre motif qui te
e fasse dire qu'un corps est beau ?

Polos. — Aucun.

Socrate. — Et de même les autres choses, les figures et les couleurs, n'est-ce pas pour un certain plaisir, ou pour une utilité, ou pour ces deux motifs à la fois, que tu les qualifies de belles ?

Polos. — Oui.

Socrate. — De même encore pour les sons et tout ce qui concerne la musique ?

Polos. — Oui.

Socrate. — En ce qui concerne les lois et les manières de vivre, celles que tu appelles belles ne manquent pas non plus de présenter ce caractère, d'être ou utiles, ou agréables, ou l'un et l'autre à la fois ?

Polos. — C'est mon avis.

cf. Xén. *Mém.* I, 1, 18 ; IV, 4, 2. On doute cependant s'il était, ce jour là, *épistate des Prytanes* (Plat. *Apol.* 32 ; Xén. *Hell.* I, 7, 14).

ΣΩ. Λέγε δή μοι, ἵν' εἰδῇς, ὥσπερ ἂν εἰ ἐξ ἀρχῆς σε ἠρώτων· πότερον δοκεῖ σοι, ὦ Πῶλε, κάκιον εἶναι τὸ ἀδικεῖν ἢ τὸ ἀδικεῖσθαι ;

ΠΩΛ. Τὸ ἀδικεῖσθαι ἔμοιγε.

ΣΩ. Τί δὲ δὴ αἴσχιον ; Πότερον τὸ ἀδικεῖν ἢ τὸ ἀδικεῖσθαι ; Ἀποκρίνου.

ΠΩΛ. Τὸ ἀδικεῖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ κάκιον, εἴπερ αἴσχιον ;

ΠΩΛ. Ἥκιστά γε.

ΣΩ. Μανθάνω· οὐ ταὐτὸν ἡγεῖ σύ, ὡς ἔοικας, καλόν τε καὶ ἀγαθὸν καὶ κακὸν καὶ αἰσχρόν. d

ΠΩΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Τί δὲ τόδε ; Τὰ καλὰ πάντα, οἷον καὶ σώματα καὶ χρώματα καὶ σχήματα καὶ φωνὰς καὶ ἐπιτηδεύματα, εἰς οὐδὲν ἀποβλέπων καλεῖς ἑκάστοτε καλά ; Οἷον πρῶτον τὰ σώματα τὰ καλὰ οὐχὶ ἤτοι κατὰ τὴν χρείαν λέγεις καλὰ εἶναι, πρὸς ὃ ἂν ἕκαστον χρήσιμον ᾖ, πρὸς τοῦτο, ἢ κατὰ ἡδονήν τινα, ἐὰν ἐν τῷ θεωρεῖσθαι χαίρειν ποιῇ τοὺς θεωροῦντας ; Ἔχεις τι ἐκτὸς τούτων λέγειν περὶ σώματος κάλλους ; e

ΠΩΛ. Οὐκ ἔχω.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τἆλλα πάντα οὕτω καὶ σχήματα καὶ χρώματα ἢ διὰ ἡδονήν τινα ἢ διὰ ὠφελίαν ἢ δι' ἀμφότερα καλὰ προσαγορεύεις ;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐ καὶ τὰς φωνὰς καὶ τὰ κατὰ τὴν μουσικὴν πάντα ὡσαύτως ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ μὴν τά γε κατὰ τοὺς νόμους καὶ τὰ ἐπιτηδεύματα οὐ δήπου ἐκτὸς τούτων ἐστίν, τὰ καλά, ἢ ὠφέλιμα εἶναι ἢ ἡδέα ἢ ἀμφότερα.

ΠΩΛ. Οὐκ ἔμοιγε δοκεῖ.

e 11 τὰ καλά om. Y || ἢ ὠφέλιμα BY : τοῦ ἢ ὠφ. WF τοῦ ὠφ. T.

475 SOCRATE. — Et pour la beauté des connaissances, il en est de même ?

POLOS. — Absolument. Voici enfin, Socrate, une bonne définition du beau, maintenant que tu le définis par le plaisir et l'utilité[1].

SOCRATE. — Le laid, alors, se définira par les contraires, le douloureux et le nuisible ?

POLOS. — Nécessairement.

SOCRATE. — Par conséquent, lorsque de deux belles choses l'une est plus belle que l'autre, c'est par l'une de ces qualités, ou par toutes deux fois à la fois, qu'elle l'emporte en beauté, par le plaisir, ou l'utilité, ou l'un et l'autre ?

POLOS. — Assurément.

SOCRATE. — Et lorsque de deux choses laides l'une est plus laide que l'autre, c'est l'excès du douloureux ou du
b nuisible qui la rend plus laide ? N'est-ce pas une conséquence rigoureuse ?

POLOS. — Oui.

SOCRATE. — Eh bien, que disions-nous tout à l'heure de l'injustice commise ou subie ? Ne disais-tu pas que subir l'injustice était plus mauvais, et que la commettre était plus laid ?

POLOS. — Je l'ai dit en effet.

SOCRATE. — Mais si commettre l'injustice est plus laid que la subir, ou bien c'est plus douloureux et c'est l'excès de la souffrance qui le rend plus laid, ou bien ce sera l'excès du nuisible, ou enfin tous les deux ? N'est-ce pas forcé ?

POLOS. — C'est incontestable.

c SOCRATE. — Examinons d'abord si c'est la souffrance qui est plus grande à commettre qu'à subir l'injustice, et si le coupable souffre plus que sa victime.

POLOS. — Quant à cela, Socrate, jamais de la vie !

SOCRATE. — Ce n'est donc pas la souffrance qui l'emporte ?

POLOS. — Non certes.

SOCRATE. — Si la souffrance ne l'emporte pas, ce ne sont pas les deux choses ensemble qui l'emportent ?

POLOS. — Evidemment.

1. *L'utilité*. Le grec est moins précis. Au mot propre exprimant *l'utilité* (ὠφέλιμος), dont Socrate s'était servi pour définir le beau,

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τὸ τῶν μαθημάτων κάλλος ὡσαύτως; 475

ΠΩΛ. Πάνυ γε· καὶ καλῶς γε νῦν ὁρίζει, ὦ Σώκρατες, ἡδονῇ τε καὶ ἀγαθῷ ὁριζόμενος τὸ καλόν.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὸ αἰσχρὸν τῷ ἐναντίῳ, λύπῃ τε καὶ κακῷ;

ΠΩΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ὅταν ἄρα δυοῖν καλοῖν θάτερον κάλλιον ᾖ, ἢ τῷ ἑτέρῳ τούτοιν ἢ ἀμφοτέροις ὑπερβάλλον κάλλιόν ἐστιν, ἤτοι ἡδονῇ ἢ ὠφελίᾳ ἢ ἀμφοτέροις.

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ ὅταν δὲ δὴ δυοῖν αἰσχροῖν τὸ ἕτερον αἴσχιον ᾖ, ἤτοι λύπῃ ἢ κακῷ ὑπερβάλλον αἴσχιον ἔσται· ἢ οὐκ b ἀνάγκη;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Φέρε δή, πῶς ἐλέγετο νυνδὴ περὶ τοῦ ἀδικεῖν καὶ ἀδικεῖσθαι; Οὐκ ἔλεγες τὸ μὲν ἀδικεῖσθαι κάκιον εἶναι, τὸ δὲ ἀδικεῖν αἴσχιον;

ΠΩΛ. Ἔλεγον.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴπερ αἴσχιον τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι ἤτοι λυπηρότερόν ἐστιν καὶ λύπῃ ὑπερβάλλον αἴσχιον ἂν εἴη ἢ κακῷ ἢ ἀμφοτέροις; οὐ καὶ τοῦτο ἀνάγκη;

ΠΩΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Πρῶτον μὲν δὴ σκεψώμεθα, ἆρα λύπῃ ὑπερβάλλει c τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι, καὶ ἀλγοῦσι μᾶλλον οἱ ἀδικοῦντες ἢ οἱ ἀδικούμενοι;

ΠΩΛ. Οὐδαμῶς, ὦ Σώκρατες, τοῦτό γε.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα λύπῃ γε ὑπερέχει.

ΠΩΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μὴ λύπῃ, ἀμφοτέροις μὲν οὐκ ἂν ἔτι ὑπερβάλλοι.

ΠΩΛ. Οὐ φαίνεται.

475 b 1 κακῷ codd. : κακῷ ἢ ἀμφοτέροις conj. Hirschig || b 4 ἐλέγετο YF : ἐλέγετο τὸ BTW.

SOCRATE. — Reste donc que ce soit l'autre ?

POLOS. — Oui.

SOCRATE. — C'est-à-dire le nuisible ?

POLOS. — C'est vraisemblable.

SOCRATE. — Mais si c'est le nuisible qui l'emporte dans le fait de commettre l'injustice, il en résulte que la commettre est plus nuisible que la subir ?

d POLOS. — Evidemment.

SOCRATE. — Ne reconnaissais-tu pas toi-même tout à l'heure, avec l'opinion générale, que commettre l'injustice est plus laid que la subir ?

POLOS. — Oui.

SOCRATE. — Et maintenant, il t'apparaît que c'est plus nuisible.

POLOS. — Je ne le nie pas.

SOCRATE. — Préférerais-tu la chose la plus nuisible et la plus laide à celle qui l'est le moins ? Réponds hardiment, Polos ; tu n'en recevras aucun dommage. Livre-toi courageusement à la raison comme à un médecin et réponds par
e oui ou par non à la question que je te pose.

POLOS. — Eh bien, je ne préférerais pas cette chose.

SOCRATE. — Est-il personne qui pût la préférer ?

POLOS. — Je ne le crois pas, à raisonner ainsi.

SOCRATE. — J'avais donc raison de dire que ni moi, ni toi, ni personne ne saurait préférer commettre l'injustice à la subir : car il se trouve que c'est une mauvaise affaire.

POLOS. — C'est probable.

SOCRATE. — Tu vois maintenant, Polos, que nos deux argumentations mises à côté l'une de l'autre ne se ressemblent en rien. Tu as pour toi tout le monde excepté moi ; quant à moi, je ne demande d'approbation ni de témoi-
476 gnage qu'à toi seul ; ton seul suffrage me suffit, et pourvu que je le recueille, j'abandonne tous les autres.

Polos substitue ici, comme s'il en était l'exact synonyme, l'adjectif ἀγαθός, qui sans doute a le sens de *bon* (donc, au besoin, *d'utile*), mais aussi celui de *bien*. De même, dans la réplique de Socrate, *nuisible* traduit non le mot propre, qui serait βλαβερόν, mais l'adjectif κακός, contraire d'ἀγαθός et qui, comme tel, s'entend à la fois au sens de *mauvais* (donc de *nuisible*), mais aussi de *mal*.

ΣΩ. Οὐκοῦν τῷ ἑτέρῳ λείπεται.

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Τῷ κακῷ.

ΠΩΛ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Οὐκοῦν κακῷ ὑπερβάλλον τὸ ἀδικεῖν κάκιον ἂν εἴη τοῦ ἀδικεῖσθαι.

ΠΩΛ. Δῆλον δὴ ὅτι. d

ΣΩ. Ἄλλο τι οὖν ὑπὸ μὲν τῶν πολλῶν ἀνθρώπων καὶ ὑπὸ σοῦ ὡμολογεῖτο ἡμῖν ἐν τῷ ἔμπροσθεν χρόνῳ αἴσχιον εἶναι τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Νῦν δέ γε κάκιον ἐφάνη.

ΠΩΛ. Ἔοικε.

ΣΩ. Δέξαιο ἂν οὖν σὺ μᾶλλον τὸ κάκιον καὶ τὸ αἴσχιον ἀντὶ τοῦ ἧττον; μὴ ὄκνει ἀποκρίνασθαι, ὦ Πῶλε· οὐδὲν γὰρ βλαβήσει· ἀλλὰ γενναίως τῷ λόγῳ ὥσπερ ἰατρῷ παρέχων ἀποκρίνου, καὶ ἢ φάθι ἢ μὴ ἃ ἐρωτῶ. e

ΠΩΛ. Ἀλλ' οὐκ ἂν δεξαίμην, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἄλλος δέ τις ἀνθρώπων;

ΠΩΛ. Οὔ μοι δοκεῖ κατά γε τοῦτον τὸν λόγον.

ΣΩ. Ἀληθῆ ἄρα ἐγὼ ἔλεγον, ὅτι οὔτ' ἂν ἐγὼ οὔτ' ἂν σὺ οὔτ' ἄλλος οὐδεὶς ἀνθρώπων δέξαιτ' ἂν μᾶλλον ἀδικεῖν ἢ ἀδικεῖσθαι· κάκιον γὰρ τυγχάνει ὄν.

ΠΩΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ὁρᾷς οὖν, ὦ Πῶλε, ὁ ἔλεγχος παρὰ τὸν ἔλεγχον παραβαλλόμενος ὅτι οὐδὲν ἔοικεν, ἀλλὰ σοὶ μὲν οἱ ἄλλοι πάντες ὁμολογοῦσιν πλὴν ἐμοῦ, ἐμοὶ δὲ σὺ ἐξαρκεῖς εἷς ὢν μόνος καὶ ὁμολογῶν καὶ μαρτυρῶν, καὶ ἐγὼ σὲ μόνον ἐπι- 476
ψηφίζων τοὺς ἄλλους ἐῶ χαίρειν. Καὶ τοῦτο μὲν ἡμῖν οὕτως ἐχέτω· μετὰ τοῦτο δὲ περὶ οὗ τὸ δεύτερον ἠμφεσβητήσαμεν σκεψώμεθα, τὸ ἀδικοῦντα διδόναι δίκην ἆρα μέγι-

d 8 αἴσχιον YF : αἰσχρὸν BTW || d 9 τοῦ WY : τοῦ τὸ BT τοῦτο F || 476 a 3 οὗ YF : ὃ BTW || τὸ BTF : om. WY.

2e Ne pas expier est le pire des maux.

Mais laissons cette question, et abordons le second sujet de notre débat : payer sa faute quand on a péché, est-ce le plus grand des maux, comme tu le soutenais, ou bien, comme je le croyais, n'est-ce pas un plus grand mal de ne pas expier? Voici comment nous allons procéder : payer sa faute et être puni justement quand on a péché, est-ce la même chose à ton avis?

Polos. — Oui.

b Socrate. — Peux-tu maintenant affirmer que ce qui est juste ne soit pas toujours beau en tant que juste? Réfléchis avant de répondre.

Polos. — Je crois bien qu'il en est ainsi.

Socrate. — Examine donc encore ceci : toute activité n'a-t-elle pas pour conséquence nécessaire une passivité correspondante?

Polos. — Je le crois.

Socrate. — Cette passivité n'est-elle pas telle et de même qualité que l'action qui la produit? Je prends un exemple : s'il y a un coup donné, n'y a-t-il pas nécessairement un coup reçu?

Polos. — Forcément.

Socrate. — Et si le coup est frappé fort ou vite, le coup

c reçu n'est-il pas reçu de la même manière?

Polos. — Oui.

Socrate. — L'effet produit sur l'objet frappé est donc conforme à l'action de celui qui frappe?

Polos. — Sans doute.

Socrate. — De même, si une brûlure est faite, il y a nécessairement une brûlure subie?

Polos. — C'est forcé.

Socrate. — Et si la brûlure ainsi faite est violente ou douloureuse, l'objet brûlé subit un effet conforme à la brûlure qu'on lui fait?

Polos. — Evidemment.

Socrate. — De même encore pour une coupure : il y a dans ce cas quelque chose qui est coupé?

Polos. — Oui.

Socrate. — Et si la coupure ainsi pratiquée est large ou

d profonde ou douloureuse, l'objet coupé subit une coupure conforme à celle qu'on lui inflige?

Polos. — C'est évident.

στον τῶν κακῶν ἐστιν, ὡς σὺ ᾤου, ἢ μεῖζον τὸ μὴ διδόναι, ὡς αὖ ἐγὼ ᾤμην. Σκοπώμεθα δὲ τῇδε· τὸ διδόναι δίκην καὶ τὸ κολάζεσθαι δικαίως ἀδικοῦντα ἆρα τὸ αὐτὸ καλεῖς;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἔχεις οὖν λέγειν ὡς οὐχὶ τά γε δίκαια πάντα καλά b
ἐστιν, καθ' ὅσον δίκαια; Καὶ διασκεψάμενος εἰπέ.

ΠΩΛ. Ἀλλά μοι δοκεῖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Σκόπει δὴ καὶ τόδε· ἆρα εἴ τίς τι ποιεῖ, ἀνάγκη τι εἶναι καὶ πάσχον ὑπὸ τούτου τοῦ ποιοῦντος;

ΠΩΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἆρα τοῦτο πάσχον ὃ τὸ ποιοῦν ποιεῖ, καὶ τοιοῦτον οἷον ποιεῖ τὸ ποιοῦν; Λέγω δὲ τὸ τοιόνδε· εἴ τις τύπτει, ἀνάγκη τι τύπτεσθαι;

ΠΩΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Καὶ εἰ σφόδρα τύπτει ἢ ταχὺ ὁ τύπτων, οὕτω καὶ τὸ τυπτόμενον τύπτεσθαι; c

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Τοιοῦτον ἄρα πάθος τῷ τυπτομένῳ ἐστὶν οἷον ἂν τὸ τύπτον ποιῇ;

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ εἰ κάει τις, ἀνάγκη τι κάεσθαι;

ΠΩΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Καὶ εἰ σφόδρα γε κάει ἢ ἀλγεινῶς, οὕτως κάεσθαι τὸ καόμενον ὡς ἂν τὸ κᾶον κάῃ;

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ εἰ τέμνει τις, ὁ αὐτὸς λόγος; Τέμνεται γάρ τι.

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ εἰ μέγα γε ἢ βαθὺ τὸ τμῆμα ἢ ἀλγεινόν, τοιοῦτον τμῆμα τέμνεται τὸ τεμνόμενον οἷον τὸ τέμνον d
τέμνει;

ΠΩΛ. Φαίνεται.

b 4 δὴ BTWF : δὲ Y || c 11 τις Stobaeus : τι codd.

Socrate. — En résumé, vois si tu m'accordes ma proposition générale de tout à l'heure, que la qualité de l'effet correspond à la qualité de l'action.

Polos. — Oui, je te l'accorde.

Socrate. — Ce principe étant admis, dis-moi si payer sa faute c'est être passif ou actif ?

Polos. — Passif évidemment, Socrate.

Socrate. — Et cela, du fait de quelqu'un qui est actif ?

Polos. — Sans doute : du fait de celui qui châtie.

e Socrate. — Or, celui qui a raison de châtier châtie justement.

Polos. — Oui.

Socrate. — Son action est-elle juste ou injuste ?

Polos. — Elle est juste.

Socrate. — Par conséquent, celui qui est châtié en expiation d'une faute subit un traitement juste ?

Polos. — Il y a apparence.

Socrate. — N'avons-nous pas reconnu que ce qui est juste est beau ?

Polos. — Assurément.

Socrate. — Ainsi, l'action de l'un est belle, et aussi la souffrance de l'autre, de celui qui est châtié ?

Polos. — Oui.

477 Socrate. — Et si elle est belle, n'est-elle pas bonne ? car il en résulte qu'elle est ou agréable ou utile.

Polos. — C'est forcé.

Socrate. — Ainsi, le traitement subi par l'homme qui paie sa faute est bon ?

Polos. — Cela semble vrai.

Socrate. — Cet homme y trouve donc son avantage ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Est-ce l'avantage que j'imagine ? Son âme ne s'améliore-t-elle pas grâce à une juste punition ?

Polos. — C'est probable.

Socrate. — Ainsi donc, celui qui paie sa faute est débarrassé par là de la méchanceté de son âme ?

Polos. — C'est exact.

Socrate. — N'est-ce pas là[1] être débarrassé du plus grand

1. Avec cette question, la démonstration passe à un second point, dont la conclusion se trouvera à 477 e.

ΣΩ. Συλλήβδην δὴ ὅρα εἰ ὁμολογεῖς, ὃ ἄρτι ἔλεγον, περὶ πάντων, οἷον ἂν ποιῇ τὸ ποιοῦν, τοιοῦτον τὸ πάσχον πάσχειν.

ΠΩΛ. Ἀλλ᾽ ὁμολογῶ.

ΣΩ. Τούτων δὴ ὁμολογουμένων, τὸ δίκην διδόναι πότερον πάσχειν τί ἐστιν ἢ ποιεῖν ;

ΠΩΛ. Ἀνάγκη, ὦ Σώκρατες, πάσχειν.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὑπό τινος ποιοῦντος ;

ΠΩΛ. Πῶς γὰρ οὔ ; Ὑπό γε τοῦ κολάζοντος.

ΣΩ. Ὁ δὲ ὀρθῶς κολάζων δικαίως κολάζει ; e

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Δίκαια ποιῶν ἢ οὔ ;

ΠΩΛ. Δίκαια.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ κολαζόμενος δίκην διδοὺς δίκαια πάσχει ;

ΠΩΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Τὰ δὲ δίκαιά που καλὰ ὡμολόγηται ;

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τούτων ἄρα ὁ μὲν ποιεῖ καλά, ὁ δὲ πάσχει, ὁ κολαζόμενος.

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴπερ καλά, ἀγαθά ; Ἢ γὰρ ἡδέα ἢ ὠφέλιμα. 477

ΠΩΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ἀγαθὰ ἄρα πάσχει ὁ δίκην διδούς ;

ΠΩΛ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ὠφελεῖται ἄρα ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρα ἥνπερ ἐγὼ ὑπολαμβάνω τὴν ὠφελίαν ; Βελτίων τὴν ψυχὴν γίγνεται, εἴπερ δικαίως κολάζεται ;

ΠΩΛ. Εἰκός γε.

ΣΩ. Κακίας ἄρα ψυχῆς ἀπαλλάττεται ὁ δίκην διδούς ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρα οὖν τοῦ μεγίστου ἀπαλλάττεται κακοῦ ; Ὧδε

e 7 ὡμολόγηται codd. : ὁμολογεῖται Stobaeus.

des maux ? Examine, en effet : pour ce qui est des richesses,
b vois-tu quelque autre mal qui puisse advenir à l'homme que la pauvreté ?

Polos. — Non, pas d'autre que la pauvreté.

Socrate. — Et pour ce qui concerne le corps ? Le mal, à cet égard, n'est-il pas pour toi la faiblesse, la maladie, la laideur, et autres inconvénients de même sorte ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Et tu admets que l'âme aussi peut avoir ses défauts ?

Polos. — Comment en douter ?

Socrate. — Ces défauts, tu les appelles l'injustice, l'ignorance, la lâcheté, et ainsi de suite ?

Polos. — Certainement.

Socrate. — Ainsi, pour ces trois choses, la richesse, le
c corps et l'âme, tu reconnais trois sortes d'imperfections, la pauvreté, la maladie, l'injustice ?

Polos. — Oui.

Socrate. — De ces trois imperfections, laquelle est la plus laide ? N'est-ce pas l'injustice, et d'une manière générale l'imperfection de l'âme ?

Polos. — Et de beaucoup.

Socrate. — Si elle est la plus laide, n'est-elle pas la plus mauvaise ?

Polos. — En quel sens, Socrate ?

Socrate. — Voici : la chose la plus laide est toujours celle qui apporte le plus de souffrance ou de dommage, ou le plus de l'un et de l'autre, d'après nos conclusions précédentes.

Polos. — C'est très vrai.

Socrate. — Ne venons-nous pas de reconnaître la suprême
d laideur de l'injustice et en général de l'imperfection relative à l'âme ?

Polos. — Parfaitement.

Socrate. — Il faut donc ou qu'elle soit ce qu'il y a de plus douloureux et c'est par l'excès de la souffrance qu'elle est la laideur suprême, ou bien qu'elle soit le plus dommageable, ou bien l'un et l'autre ?

Polos. — Certainement.

Socrate. — Est-il donc plus pénible d'être injuste, intempérant, lâche ou ignorant que d'être pauvre et malade ?

δὲ σκόπει· ἐν χρημάτων κατασκευῇ ἀνθρώπου κακίαν ἄλλην τινὰ ἐνορᾷς ἢ πενίαν ; b

ΠΩΛ. Οὔκ, ἀλλὰ πενίαν.

ΣΩ. Τί δ' ἐν σώματος κατασκευῇ ; Κακίαν ἂν φήσαις ἀσθένειαν εἶναι καὶ νόσον καὶ αἶσχος καὶ τὰ τοιαῦτα ;

ΠΩΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἐν ψυχῇ πονηρίαν ἡγεῖ τινα εἶναι ;

ΠΩΛ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Ταύτην οὖν οὐκ ἀδικίαν καλεῖς καὶ ἀμαθίαν καὶ δειλίαν καὶ τὰ τοιαῦτα ;

ΠΩΛ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν χρημάτων καὶ σώματος καὶ ψυχῆς, τριῶν ὄντων, τριττὰς εἴρηκας πονηρίας, πενίαν, νόσον, ἀδικίαν ; c

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Τίς οὖν τούτων τῶν πονηριῶν αἰσχίστη ; Οὐχ ἡ ἀδικία καὶ συλλήβδην ἡ τῆς ψυχῆς πονηρία ;

ΠΩΛ. Πολύ γε.

ΣΩ. Εἰ δὴ αἰσχίστη, καὶ κακίστη ;

ΠΩΛ. Πῶς, ὦ Σώκρατες, λέγεις ;

ΣΩ. Ὡδί· ἀεὶ τὸ αἴσχιστον ἤτοι λύπην μεγίστην παρέχον ἢ βλάβην ἢ ἀμφότερα αἴσχιστόν ἐστιν ἐκ τῶν ὡμολογημένων ἐν τῷ ἔμπροσθεν.

ΠΩΛ. Μάλιστα.

ΣΩ. Αἴσχιστον δὲ ἀδικία καὶ σύμπασα ψυχῆς πονηρία νυνδὴ ὡμολόγηται ἡμῖν ; d

ΠΩΛ. Ὡμολόγηται γάρ.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἢ ἀνιαρότατόν ἐστιν καὶ ἀνίᾳ ὑπερβάλλον αἴσχιστον τούτων ἐστὶν ἢ βλάβῃ ἢ ἀμφότερα ;

ΠΩΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ἀλγεινότερόν ἐστιν τοῦ πένεσθαι καὶ κάμνειν τὸ ἄδικον εἶναι καὶ ἀκόλαστον καὶ δειλὸν καὶ ἀμαθῆ ;

477 d 3 ἐστι καὶ F Stobaeus : ἐστιν BTY || d 4 βλάβῃ F Stobaeus : βλάβῃ ἢ λύπῃ BTY.

Polos. — Cela ne me paraît pas résulter, Socrate, de la discussion.

Socrate. — Il faut donc, pour être la laideur suprême, que la méchanceté de l'âme l'emporte prodigieusement par l'énor-
e mité du dommage et du détriment qu'elle cause, puisque, suivant toi, ce n'est pas par la souffrance.

Polos. — Cela paraît évident.

Socrate. — Or il est certain que ce qui cause le plus grand dommage est le plus grand mal qui existe.

Polos. — Oui.

Socrate. — Par conséquent l'injustice, l'intempérance et les autres infirmités de l'âme sont les plus grands des maux ?

Polos. — Je le crois.

Socrate. — Eh bien [1], quel est l'art qui délivre de la pauvreté ? N'est-ce pas l'art de la finance ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Et de la maladie ? N'est-ce pas la médecine ?

Polos. — Certainement.

478 Socrate. — Et de la méchanceté ainsi que de l'injustice ? Si la question ainsi posée t'embarrasse, posons-la autrement : en quel lieu et chez qui amenons-nous ceux dont le corps est malade ?

Polos. — Chez les médecins, Socrate.

Socrate. — Et les hommes injustes ou intempérants ?

Polos. — Tu veux dire qu'on les mène devant les juges ?

Socrate. — Pour y payer leur faute ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Et n'est-ce en vertu d'une certaine justice que l'on punit quand on punit avec raison ?

Polos. — Evidemment.

Socrate. — Ainsi donc, l'art de la finance délivre de la
b pauvreté, la médecine de la maladie, la justice de l'intempérance et de l'injustice.

Polos. — Il y a apparence.

Socrate. — Et laquelle de ces choses est la plus belle ?

1. Pour s'orienter dans la suite de l'argumentation, on notera la symétrie du développement qui commence ici et va jusqu'aux mots : « Mais ces traitements sont utiles » (478 b), avec celui qui le précède immédiatement (477 a-477 e).

ΠΩΛ. Οὐκ ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, ἀπό τούτων γε.

ΣΩ. Ὑπερφυεῖ τινι ἄρα ὡς μεγάλῃ βλάβῃ καὶ κακῷ θαυμασίῳ ὑπερβάλλουσα τἆλλα ἡ τῆς ψυχῆς πονηρία αἴσχιστόν ἐστι πάντων, ἐπειδὴ οὐκ ἀλγηδόνι γε, ὥς ὁ σὸς e
λόγος.

ΠΩΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἀλλὰ μήν που τό γε μεγίστῃ βλάβῃ ὑπερβάλλον μέγιστον ἂν κακὸν εἴη τῶν ὄντων.

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἡ ἀδικία ἄρα καὶ ἡ ἀκολασία καὶ ἡ ἄλλη ψυχῆς πονηρία μέγιστον τῶν ὄντων κακόν ἐστιν ;

ΠΩΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Τίς οὖν τέχνη πενίας ἀπαλλάττει ; Οὐ χρηματιστική ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Τίς δὲ νόσου ; Οὐκ ἰατρική ;

ΠΩΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Τίς δὲ πονηρίας καὶ ἀδικίας ; Εἰ μὴ οὕτως εὔπο- 478
ρεῖς, ὧδε σκόπει· ποῖ ἄγομεν καὶ παρὰ τίνας τοὺς κάμνοντας τὰ σώματα ;

ΠΩΛ. Παρὰ τοὺς ἰατρούς, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ποῖ δὲ τοὺς ἀδικοῦντας καὶ τοὺς ἀκολασταίνοντας ;

ΠΩΛ. Παρὰ τοὺς δικαστὰς λέγεις ;

ΣΩ. Οὐκοῦν δίκην δώσοντας ;

ΠΩΛ. Φημί.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν οὐ δικαιοσύνῃ τινὶ χρώμενοι κολάζουσιν οἱ ὀρθῶς κολάζοντες ;

ΠΩΛ. Δῆλον δή.

ΣΩ. Χρηματιστικὴ μὲν ἄρα πενίας ἀπαλλάττει, ἰατρικὴ δὲ νόσου, δίκη δὲ ἀκολασίας καὶ ἀδικίας. b

ΠΩΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Τί οὖν τούτων κάλλιστόν ἐστιν [ὧν λέγεις] ;

478 b 3 τί οὖν TYF² Olymp. : τί BF || ὧν λέγεις del. Ficinus.

Polos. — Quelles choses ?

Socrate. — L'art de la finance, la médecine, la justice.

Polos. — La plus belle de beaucoup, Socrate, c'est la justice.

Socrate. — Par conséquent elle procure plus que toute autre ou du plaisir ou un avantage ou l'un et l'autre, dès lors qu'elle est la plus belle ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Est-ce que les traitements des médecins sont agréables, et a-t-on du plaisir à être entre leurs mains ?

Polos. — Je ne le crois pas.

Socrate. — Mais ces traitements sont utiles, n'est-il pas vrai ?

c Polos. — Oui.

Socrate. — Le patient, en effet, se débarrasse grâce à eux de son mal, en sorte qu'il lui est avantageux d'accepter la souffrance pour guérir.

Polos. — Sans aucun doute.

Socrate. — Quel est pour un homme, en ce qui est de son corps, le plus grand bonheur : d'être guéri par les médecins, ou de n'être pas du tout malade ?

Polos. — C'est évidemment de n'être pas malade.

Socrate. — Le bonheur en effet aurait consisté non pas à guérir de la maladie, mais à ne pas la prendre du tout.

Polos. — C'est mon avis.

d Socrate. — Oui. Mais de deux malades également atteints, soit dans leur corps soit dans leur âme, lequel est le plus malheureux, celui qui se fait soigner et qui guérit, ou celui qui, faute de soins, garde son mal ?

Polos. — Il me semble que c'est celui qui ne reçoit pas de soins.

Socrate. — Payer sa faute, avons-nous dit, délivre du plus grand des maux, la méchanceté ?

Polos. — Oui.

Socrate. — La justice ainsi rendue, en effet, oblige à devenir plus sage et plus juste et elle est comme la médecine de la méchanceté.

Polos. — Oui.

e Socrate. — Ainsi donc, le plus heureux, c'est celui dont l'âme est exempte de mal, puisque ce mal de l'âme, nous l'avons dit, est le plus grand des maux.

ΠΩΛ. Τίνων λέγεις ;

ΣΩ. Χρηματιστικῆς, ἰατρικῆς, δίκης.

ΠΩΛ. Πολὺ διαφέρει, ὦ Σώκρατες, ἡ δίκη.

ΣΩ. Οὐκοῦν αὖ ἤτοι ἡδονὴν πλείστην ποιεῖ ἢ ὠφελίαν ἢ ἀμφότερα, εἴπερ κάλλιστόν ἐστιν ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν τὸ ἰατρεύεσθαι ἡδύ ἐστιν, καὶ χαίρουσιν οἱ ἰατρευόμενοι ;

ΠΩΛ. Οὐκ ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἀλλ' ὠφέλιμόν γε. Ἦ γάρ ;

ΠΩΛ. Ναί. c

ΣΩ. Μεγάλου γὰρ κακοῦ ἀπαλλάττεται, ὥστε λυσιτελεῖ ὑπομεῖναι τὴν ἀλγηδόνα καὶ ὑγιῆ εἶναι.

ΠΩΛ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὕτως ἂν περὶ σῶμα εὐδαιμονέστατος ἄνθρωπος εἴη, ἰατρευόμενος, ἢ μηδὲ κάμνων ἀρχήν ;

ΠΩΛ. Δῆλον ὅτι μηδὲ κάμνων.

ΣΩ. Οὐ γὰρ τοῦτ' ἦν εὐδαιμονία, ὡς ἔοικεν, κακοῦ ἀπαλλαγή, ἀλλὰ τὴν ἀρχὴν μηδὲ κτῆσις.

ΠΩΛ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Τί δέ ; Ἀθλιώτερος πότερος δυοῖν ἐχόντοιν κακὸν d εἴτ' ἐν σώματι εἴτ' ἐν ψυχῇ, ὁ ἰατρευόμενος καὶ ἀπαλλαττόμενος τοῦ κακοῦ, ἢ ὁ μὴ ἰατρευόμενος, ἔχων δέ ;

ΠΩΛ. Φαίνεταί μοι ὁ μὴ ἰατρευόμενος.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὸ δίκην διδόναι μεγίστου κακοῦ ἀπαλλαγὴ ἦν, πονηρίας ;

ΠΩΛ. Ἦν γάρ.

ΣΩ. Σωφρονίζει γάρ που καὶ δικαιοτέρους ποιεῖ καὶ ἰατρικὴ γίγνεται πονηρίας ἡ δίκη.

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Εὐδαιμονέστατος μὲν ἄρα ὁ μὴ ἔχων κακίαν ἐν e ψυχῇ, ἐπειδὴ τοῦτο μέγιστον τῶν κακῶν ἐφάνη.

c 5 οὕτως BT : οὗτος Y.

Polos. — Certainement.

Socrate. — Au second rang, vient celui qu'on délivre de son mal.

Polos. — Oui.

Socrate. — Or, cet homme-là, c'est celui qui reçoit des conseils, des reproches, qui paye sa faute.

Polos. — Oui.

Socrate. — Ainsi, celui qui garde son injustice au lieu d'en être délivré, est le plus malheureux de tous.

Polos. — Cela semble certain.

Retour à Archélaos et conclusions.

Socrate. — N'est-ce pas précisément le cas de l'homme qui, tout en commettant les crimes les plus abominables, et en vivant dans la plus parfaite injustice, réussit à éviter les
479 avertissements, les châtiments, le paiement de sa peine, comme tu dis qu'y est parvenu cet Archélaos, ainsi que tous les tyrans, les orateurs et les hommes d'État les plus puissants ?

Polos. — C'est vraisemblable.

Socrate. — Quand je considère le résultat auquel aboutissent les gens de cette sorte, je les comparerais volontiers à un malade qui, souffrant de mille maux très graves, parviendrait à ne point rendre ses comptes aux médecins sur ses maladies[1] et à éviter tout traitement, craignant comme un enfant l'application du fer et du feu, parce que cela fait mal.
b N'est-ce point ton avis ?

Polos. — Tout à fait.

Socrate. — C'est sans doute qu'il ne saurait pas le prix de la santé et d'une bonne constitution. A en juger par les principes que nous avons reconnus vrais, ceux qui cherchent à ne pas rendre de comptes à la justice, Polos, pourraient bien être également des gens qui voient ce qu'elle comporte de douloureux, mais qui sont aveugles sur ce qu'elle a d'utile, et qui ne savent pas combien plus lamentable est la compagnie d'une âme malsaine, c'est-à-dire corrompue, injuste et impure, que celle
c d'un corps malsain. De là tous leurs efforts pour échapper à la punition, pour éviter qu'on les débarrasse du plus grand des maux ; pour cela, ils entassent les richesses, se font des amis

1. Exactement : « à ne pas expier les fautes relatives à son corps ».

ΠΩΛ. Δῆλον δή.

ΣΩ. Δεύτερος δέ που ὁ ἀπαλλαττόμενος.

ΠΩΛ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Οὗτος δ' ἦν ὁ νουθετούμενός τε καὶ ἐπιπληττόμενος καὶ δίκην διδούς.

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Κάκιστα ἄρα ζῇ ὁ ἔχων ἀδικίαν καὶ μὴ ἀπαλλαττόμενος.

ΠΩΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν οὗτος τυγχάνει ὢν ὃς ἂν τὰ μέγιστα ἀδικῶν καὶ χρώμενος μεγίστῃ ἀδικίᾳ διαπράξηται ὥστε μήτε νουθετεῖσθαι μήτε κολάζεσθαι μήτε δίκην διδόναι, ὥσπερ 479
σὺ φῂς Ἀρχέλαον παρεσκευάσθαι καὶ τοὺς ἄλλους τυράννους καὶ ῥήτορας καὶ δυνάστας ;

ΠΩΛ. Ἔοικε.

ΣΩ. Σχεδὸν γάρ που οὗτοι, ὦ ἄριστε, τὸ αὐτὸ διαπεπραγμένοι εἰσὶν ὥσπερ ἂν εἴ τις τοῖς μεγίστοις νοσήμασιν συνισχόμενος διαπράξαιτο μὴ διδόναι δίκην τῶν περὶ τὸ σῶμα ἁμαρτημάτων τοῖς ἰατροῖς μηδὲ ἰατρεύεσθαι, φοβούμενος, ὡσπερανεὶ παῖς, τὸ κάεσθαι καὶ τὸ τέμνεσθαι, ὅτι ἀλγεινόν. Ἦ οὐ δοκεῖ καὶ σοὶ οὕτως ; b

ΠΩΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἀγνοῶν γε, ὡς ἔοικεν, οἷόν ἐστιν ἡ ὑγίεια καὶ ἀρετὴ σώματος. Κινδυνεύουσι γὰρ ἐκ τῶν νῦν ἡμῖν ὡμολογημένων τοιοῦτόν τι ποιεῖν καὶ οἱ τὴν δίκην φεύγοντες, ὦ Πῶλε, τὸ ἀλγεινὸν αὐτοῦ καθορᾶν, πρὸς δὲ τὸ ὠφέλιμον τυφλῶς ἔχειν καὶ ἀγνοεῖν ὅσῳ ἀθλιώτερόν ἐστι μὴ ὑγιοῦς σώματος μὴ ὑγιεῖ ψυχῇ συνοικεῖν, ἀλλὰ σαθρᾷ καὶ ἀδίκῳ καὶ ἀνοσίῳ. Ὅθεν καὶ πᾶν ποιοῦσιν ὥστε δίκην μὴ διδόναι c
μηδ' ἀπαλλάττεσθαι τοῦ μεγίστου κακοῦ, καὶ χρήματα παρασκευαζόμενοι καὶ φίλους καὶ ὅπως ἂν ὦσιν ὡς πιθανώτατοι λέγειν. Εἰ δὲ ἡμεῖς ἀληθῆ ὡμολογήκαμεν, ὦ Πῶλε,

e 4 δέ που F : δήπου BTWY.

et se rendent autant qu'ils peuvent habiles à persuader par la parole[1]. Si pourtant nos principes sont justes, vois-tu, Polos, la conclusion qui s'en dégage ? Ou préfères-tu que nous la dégagions ensemble ?

Polos. — Dégageons-la, si tu le veux bien.

Socrate. — Il résulte de nos raisonnements que le plus grand des maux, c'est d'être injuste et de vivre dans l'injustice, n'est-il pas vrai ?

Polos. — Évidemment.

d Socrate. — D'autre part, nous avons reconnu qu'on se délivrait de ce mal en expiant sa faute ?

Polos. — C'est possible.

Socrate. — Et qu'en se refusant à expier on le faisait durer ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Par conséquent, commettre l'injustice n'est que le second des maux en grandeur ; mais y persévérer sans expier est de tous le plus grand et le premier.

Polos. — Je crois que tu as raison.

Socrate. — Quel était donc le sujet particulier de notre débat ? Il s'agissait d'Archélaos : tu soutenais qu'il était heureux parce que, malgré ses crimes abominables, il échappait

e à toute punition ; et moi je pensais au contraire qu'Archélaos ou tout autre, s'il n'est point puni de ses crimes, est condamné par là même à être le plus malheureux des hommes, que toujours le coupable est plus malheureux que la victime, et le coupable impuni plus que celui qui expie. N'est-ce point là ce que je disais ?

Polos. — Oui.

Socrate. — Il est donc démontré que j'avais raison[2] ?

Polos. — Il le semble.

480 *La vraie utilité de la rhétorique.*

Socrate. — A la bonne heure. Mais si cela est vrai, Polos, où est la grande utilité de la rhétorique ? Il résulte en effet de ce que nous avons admis qu'il faut avant tout se garder de com-

1. Ce retour à la rhétorique prépare la tirade finale de Socrate.

2. Pour Polos, Archélaos *coupable impuni* était le type de l'homme heureux ; pour Socrate, l'homme heureux est celui qui *n'est pas coupable* ; après lui, vient le *coupable puni* ; quant au *coupable impuni*, il est le parfait modèle du malheur. C'est exactement la thèse retournée.

ἆρ᾽ αἰσθάνει τὰ συμβαίνοντα ἐκ τοῦ λόγου ; Ἢ βούλει συλλογισώμεθα αὐτά ;

ΠΩΛ. Εἴ σοί γε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν συμβαίνει μέγιστον κακὸν ἡ ἀδικία καὶ τὸ ἀδικεῖν ;

ΠΩΛ. Φαίνεταί γε.

ΣΩ. Καὶ μὴν ἀπαλλαγή γε ἐφάνη τούτου τοῦ κακοῦ τὸ d
δίκην διδόναι ;

ΠΩΛ. Κινδυνεύει.

ΣΩ. Τὸ δέ γε μὴ διδόναι ἐμμονὴ τοῦ κακοῦ ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Δεύτερον ἄρα ἐστὶν τῶν κακῶν μεγέθει τὸ ἀδικεῖν· τὸ δὲ ἀδικοῦντα μὴ διδόναι δίκην πάντων μέγιστόν τε καὶ πρῶτον κακῶν πέφυκεν.

ΠΩΛ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν οὐ περὶ τούτου, ὦ φίλε, ἠμφεσβητήσαμεν,
σὺ μὲν τὸν Ἀρχέλαον εὐδαιμονίζων τὸν τὰ μέγιστα ἀδι-
κοῦντα δίκην οὐδεμίαν διδόντα, ἐγὼ δὲ τοὐναντίον οἰόμε- e
νος, εἴτε Ἀρχέλαος εἴτ᾽ ἄλλος ἀνθρώπων ὁστισοῦν μὴ
δίδωσι δίκην ἀδικῶν, τούτῳ προσήκειν ἀθλίῳ εἶναι διαφε-
ρόντως τῶν ἄλλων ἀνθρώπων, καὶ ἀεὶ τὸν ἀδικοῦντα τοῦ
ἀδικουμένου ἀθλιώτερον εἶναι καὶ τὸν μὴ διδόντα δίκην τοῦ
διδόντος ; Οὐ ταῦτ᾽ ἦν τὰ ὑπ᾽ ἐμοῦ λεγόμενα ;

ΠΩΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀποδέδεικται ὅτι ἀληθῆ ἐλέγετο ;

ΠΩΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Εἶεν· εἰ οὖν δὴ ταῦτα ἀληθῆ, ὦ Πῶλε, τίς ἡ μεγάλη 480
χρεία ἐστὶν τῆς ῥητορικῆς ; Δεῖ μὲν γὰρ δὴ ἐκ τῶν νῦν
ὡμολογημένων αὐτὸν ἑαυτὸν μάλιστα φυλάττειν ὅπως μὴ
ἀδικήσει, ὡς ἱκανὸν κακὸν ἕξοντα. Οὐ γάρ ;

479 c 7 εἰ σοί γε F : εἰ σοί γε ἄλλως BT εἰ μὴ σοί γε ἄλλως Y || d 6 τὸ ἀδικεῖν BTY : τὸ ἀδικεῖν δίκην διδόντα Stallbaum τὸ ἀδικοῦντα διδόναι δίκην Hirschig || d 10 οὖν οὐ FY : οὖν BTW || 480 a 4 ἀδικήσει F : ἀδικήσῃ BTWY.

mettre une faute, attendu que se serait déjà un mal suffisant. Est-ce vrai ?

Polos. — Tout à fait.

Socrate. — Mais que, s'il arrive qu'on en commette une, ou soi-même ou quelqu'un à qui l'on s'intéresse, il faut aller en toute hâte, de son plein gré, là où l'on obtiendra la plus rapide punition, chez le juge, comme on irait chez le
b médecin, de peur que le mal d'injustice n'étant pas pris à temps, ne corrompe l'âme jusqu'au fond et ne la rende incurable. Quel autre langage pouvons-nous tenir, Polos, si les principes que nous avons établis demeurent fermes ? Cette conclusion n'est-elle pas la seule qui s'accorde avec eux, à l'exclusion de toute autre ?

Polos. — Que dire en effet, Socrate, en dehors de cela ?

Socrate. — Par conséquent, s'il s'agit de nous défendre nous-mêmes en cas d'injustice, ou de défendre nos parents, nos amis, nos enfants, notre patrie lorsqu'elle est coupable, la
c rhétorique, Polos, ne peut nous être d'aucun usage ; à moins d'admettre au contraire que nous devions nous en servir pour nous accuser d'abord nous-mêmes, ensuite pour accuser tous ceux de nos parents et de nos amis qui se rendraient coupables, sans rien cacher, en mettant plutôt la faute en pleine lumière, de telle sorte que le coupable se guérisse par l'expiation. On se forcerait alors soi-même et on forcerait les autres à ne point faiblir, à s'offrir bravement au juge, les yeux fermés, comme au fer et au feu du médecin, dans l'amour du beau et du bien, sans souci de la douleur, et, si la faute commise
d mérite des coups, allant au-devant des coups, au-devant des chaînes si elle mérite des chaînes, prêt à payer s'il faut payer, à s'exiler si la peine est l'exil, à mourir s'il faut mourir ; toujours le premier à s'accuser soi-même ainsi que les siens ; orateur à cette seule fin de rendre la faute évidente pour se mieux délivrer du plus grand des maux, l'injustice. Est-ce là, Polos, le langage que nous devons tenir, oui ou non ?

e Polos. — A vrai dire, Socrate, il me paraît étrange, mais peut-être nos discours précédents t'obligeaient-ils à parler ainsi.

Socrate. — Tu reconnais qu'il nous faut ou retirer tout ce que nous avons dit ou nous soumettre à ces conclusions ?

ΠΩΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἐὰν δέ γε ἀδικήσῃ ἢ αὐτὸς ἢ ἄλλος τις ὧν ἂν κήδηται, αὐτὸν ἑκόντα ἰέναι ἐκεῖσε ὅπου ὡς τάχιστα δώσει δίκην, παρὰ τὸν δικαστήν, ὥσπερ παρὰ τὸν ἰατρόν, σπεύ-
δοντα ὅπως μὴ ἐγχρονισθὲν τὸ νόσημα τῆς ἀδικίας ὕπουλον b
τὴν ψυχὴν ποιήσει καὶ ἀνίατον· ἢ πῶς λέγομεν, ὦ Πῶλε, εἴπερ τὰ πρότερον μένει ἡμῖν ὁμολογήματα ; Οὐκ ἀνάγκη ταῦτα ἐκείνοις οὕτω μὲν συμφωνεῖν, ἄλλως δὲ μή ;

ΠΩΛ. Τί γὰρ δὴ φῶμεν, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ἐπὶ μὲν ἄρα τὸ ἀπολογεῖσθαι ὑπὲρ τῆς ἀδικίας τῆς αὑτοῦ ἢ γονέων ἢ ἑταίρων ἢ παίδων ἢ πατρίδος ἀδικούσης οὐ χρήσιμος οὐδὲν ἡ ῥητορικὴ ἡμῖν, ὦ Πῶλε, εἰ μὴ
εἴ τις ὑπολάβοι ἐπὶ τοὐναντίον, κατηγορεῖν δεῖν μάλιστα c
μὲν ἑαυτοῦ, ἔπειτα δὲ καὶ τῶν οἰκείων καὶ τῶν ἄλλων ὃς ἂν ἀεὶ τῶν φίλων τυγχάνῃ ἀδικῶν, καὶ μὴ ἀποκρύπτεσθαι, ἀλλ᾽ εἰς τὸ φανερὸν ἄγειν τὸ ἀδίκημα, ἵνα δῷ δίκην καὶ ὑγιὴς γένηται, ἀναγκάζειν τε καὶ αὑτὸν καὶ τοὺς ἄλλους μὴ ἀποδειλιᾶν, ἀλλὰ παρέχειν μύσαντα καὶ ἀνδρείως ὥσπερ τέμνειν καὶ κάειν ἰατρῷ, τὸ ἀγαθὸν καὶ καλὸν διώκοντα, μὴ ὑπολογιζόμενον τὸ ἀλγεινόν, ἐὰν μέν γε πληγῶν
ἄξια ἠδικηκὼς ᾖ, τύπτειν παρέχοντα, ἐὰν δὲ δεσμοῦ, δεῖν, d
ἐὰν δὲ ζημίας, ἀποτίνοντα, ἐὰν δὲ φυγῆς, φεύγοντα, ἐὰν δὲ θανάτου, ἀποθνῄσκοντα, αὐτὸν πρῶτον ὄντα κατήγορον καὶ αὑτοῦ καὶ τῶν ἄλλων οἰκείων καὶ ἐπὶ τοῦτο χρώμενον τῇ ῥητορικῇ, ὅπως ἂν καταδήλων τῶν ἀδικημάτων γιγνομένων ἀπαλλάττωνται τοῦ μεγίστου κακοῦ, ἀδικίας. Φῶμεν οὕτως ἢ μὴ φῶμεν, ὦ Πῶλε ;

ΠΩΛ. Ἄτοπα μέν, ὦ Σώκρατες, ἔμοιγε δοκεῖ, τοῖς μέν- e
τοι ἔμπροσθεν ἴσως σοι ὁμολογεῖται.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἢ κἀκεῖνα λυτέον ἢ τάδε ἀνάγκη συμβαίνειν ;

b 2 ποιήσει recc. : ποιήσῃ BTWY || λέγομεν WYF : λέγωμεν BT || c 5 τε YF : δὲ BT || καὶ pr. omis. F || c 6 μύσαντα BTWY : μύσαντα εὖ F.

Polos. — Oui, les choses en sont là.

Socrate. — Mais d'autre part, dans la situation inverse, s'il s'agit de quelqu'un, ennemi ou tout autre, auquel on veuille rendre un mauvais service, — à la condition seulement qu'il soit non la victime, mais l'auteur d'une injustice, car il faut prendre garde à cela, — alors, changement d'atti-
481 tude, il faut faire tous ses efforts, en actions et en paroles, pour qu'il n'ait pas à rendre ses comptes et pour qu'il ne vienne pas devant les juges ; ou s'il y vient, s'arranger pour qu'il échappe à la punition, de telle sorte que, s'il a volé de grosses sommes, il ne les rende pas, mais les garde et les dépense pour lui-même et pour les siens d'une manière injuste et impie ; que, s'il a mérité la mort par ses crimes, autant que possible il ne meure pas, mais vive à jamais dans sa méchan-
b ceté, ou que, du moins, il vive le plus longtemps possible en cet état.

Voilà, Polos, les seules fins auxquelles la rhétorique me paraisse pouvoir servir utilement ; car pour l'homme qui ne songe pas à commettre d'injustice, je ne lui vois pas une grande utilité, à supposer même qu'elle en ait aucune, ce que nos précédents discours nous amenaient à lui refuser.

Calliclès intervenant demande à Socrate s'il se moque : Socrate répond en opposant l'amoureux de Démos à l'amoureux de la philosophie.

Calliclès. — Dis-moi, Chéréphon, Socrate est-il sérieux ou plaisante-t-il ?

Chéréphon. — A mon avis, Calliclès, il est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Mais le mieux est de le lui demander.

c Calliclès. — Par tous les dieux, j'en brûle d'envie. — Dis-moi, Socrate, devons-nous penser que tu es sérieux ou que tu plaisantes ? Car si tu parles sérieusement et si ce que tu dis est vrai, toute la vie humaine va se trouver sens dessus dessous, et nous faisons, semble-t-il, tout le contraire de ce qu'il faudrait[1].

Socrate. — Calliclès, si nos impressions, dans leur diversité, n'avaient rien de commun, si chacun de nous avait son
d sentiment particulier sans rapport avec ceux des autres, il ne

1. L'intervention de Calliclès prendra dans un instant le même tour que celle de Polos (cf. 482 c et 461 b-c). Mais son premier mot marque qu'il mesure, lui, toute la portée du débat.

ΠΩΛ. Ναί, τοῦτό γε οὕτως ἔχει.

ΣΩ. Τοὐναντίον δέ γε αὖ μεταβαλόντα, εἰ ἄρα δεῖ τινα κακῶς ποιεῖν, εἴτ' ἐχθρὸν εἴτε δντινοῦν, ἐὰν μόνον μὴ αὐτὸς ἀδικῆται ὑπὸ τοῦ ἐχθροῦ· τοῦτο μὲν γὰρ εὐλαβητέον· ἐὰν δὲ ἄλλον ἀδικῇ ὁ ἐχθρός, παντὶ τρόπῳ παρασκευαστέον, καὶ πράττοντα καὶ λέγοντα, ὅπως μὴ δῷ δίκην μηδὲ ἔλθῃ 481
παρὰ τὸν δικαστήν· ἐὰν δὲ ἔλθῃ, μηχανητέον ὅπως ἂν διαφύγῃ καὶ μὴ δῷ δίκην ὁ ἐχθρός, ἀλλ' ἐάν τε χρυσίον ⟨ᾖ⟩ ἡρπακὼς πολύ, μὴ ἀποδιδῷ τοῦτο ἀλλ' ἔχων ἀναλίσκῃ καὶ εἰς ἑαυτὸν καὶ εἰς τοὺς ἑαυτοῦ ἀδίκως καὶ ἀθέως, ἐάν τε αὖ θανάτου ἄξια ἠδικηκὼς ᾖ, ὅπως μὴ ἀποθανεῖται, μάλιστα μὲν μηδέποτε, ἀλλ' ἀθάνατος ἔσται πονηρὸς ὤν, εἰ δὲ μή, ὅπως ὡς πλεῖστον χρόνον βιώσεται τοιοῦτος ὤν. b
Ἐπὶ τὰ τοιαῦτα ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Πῶλε, ἡ ῥητορικὴ χρήσιμος εἶναι, ἐπεὶ τῷ γε μὴ μέλλοντι ἀδικεῖν οὐ μεγάλη τίς μοι δοκεῖ ἡ χρεία αὐτῆς εἶναι, εἰ δὴ καὶ ἔστιν τις χρεία, ὡς ἔν γε τοῖς πρόσθεν οὐδαμῇ ἐφάνη οὖσα.

ΚΑΛ. Εἰπέ μοι, ὦ Χαιρεφῶν, σπουδάζει ταῦτα Σωκράτης ἢ παίζει;

ΧΑΙ. Ἐμοὶ μὲν δοκεῖ, ὦ Καλλίκλεις, ὑπερφυῶς σπουδάζειν· οὐδὲν μέντοι οἷον τὸ αὐτὸν ἐρωτᾶν.

ΚΑΛ. Νὴ τοὺς θεοὺς ἀλλ' ἐπιθυμῶ. Εἰπέ μοι, ὦ Σώκρα- c
τες, πότερόν σε θῶμεν νυνὶ σπουδάζοντα ἢ παίζοντα; Εἰ μὲν γὰρ σπουδάζεις τε καὶ τυγχάνει ταῦτα ἀληθῆ ὄντα ἃ λέγεις, ἄλλο τι ἢ ἡμῶν ὁ βίος ἀνατετραμμένος ἂν εἴη τῶν ἀνθρώπων καὶ πάντα τὰ ἐναντία πράττομεν, ὡς ἔοικεν, ἢ ἃ δεῖ;

ΣΩ. Ὦ Καλλίκλεις, εἰ μή τι ἦν τοῖς ἀνθρώποις πάθος, τοῖς μὲν ἄλλο τι, τοῖς δὲ ἄλλο τι, τὸ αὐτό, ἀλλά τις ἡμῶν ἴδιόν τι ἔπασχεν πάθος ἢ οἱ ἄλλοι, οὐκ ἂν ἦν ῥᾴδιον ἐνδεί- d

481 a 3 δῷ F : δώῃ B δώῃ Y || **a** 4 ᾖ add. Schanz (ἡρπακὼς ᾖ *Paris.* 1811) || ἀναλίσκῃ L. Dindorf : — κηται BTYF || **a** 6 τε αὖ YF : τε BTW || **c** 2 θῶμεν Madvig : φῶμεν BTYF, deesse in quibusdam libris testatur Olympiodorus || **c** 8 τι τὸ Aldina : τι ἢ τὸ BTYF.

serait pas facile de faire comprendre à autrui ce qu'on éprouve soi-même. Mais j'ai observé, et c'est ce qui me fait parler ainsi, que nous éprouvions tous deux le même genre de sentiment, et que nous étions deux amoureux, épris chacun de deux objets, moi d'Alcibiade, fils de Clinias, et de la philosophie, toi du Démos athénien et de Démos le fils de Pyrilampe.

Or, je m'aperçois qu'en toute occasion, malgré ton talent, quoi que dise l'objet de ton amour et quelle que soit sa manière
e de voir, tu n'as pas la force de dire « non », et tu te laisses ballotter en tout sens ; il en est ainsi dans l'Assemblée : si tu exprimes une opinion et que le Démos soit d'un autre avis que toi, tu t'empresses de céder et de dire comme lui ; et il en est de même avec ce bel adolescent, le fils de Pyrilampe. C'est que, devant les volontés et les affirmations de l'objet aimé, tu es sans résistance, et que, si quelqu'un, voyant les choses qu'on te fait dire ainsi, t'en exprimait son étonnement, tu pourrais lui répondre, pour être sincère, que tant qu'on n'aura pas empêché
482 tes amours de parler ainsi, tu ne pourras pas non plus parler autrement que tu ne fais [1].

Comprends donc que de ma part aussi tu ne peux entendre qu'un langage de même sorte, et au lieu de t'étonner de mes discours, oblige la philosophie, dont je suis amoureux, à ne plus parler comme elle parle.

C'est elle, en effet, mon cher ami, qui dit sans cesse les choses que tu m'entends dire en ce moment, et elle est beaucoup moins étourdie que l'autre objet de mon amour. Le fils de Clinias, lui, dit tantôt une chose et tantôt une autre ; la philosophie, au contraire, dit toujours la même chose ; et ce qu'elle dit, ce sont ces choses mêmes qui t'étonnent, ces
b discours auxquels tu viens d'assister. C'est donc elle, je te le répète, que tu dois réfuter, en lui prouvant que commettre l'injustice et vivre dans l'injustice sans expier n'est pas le plus grand des maux. Si tu ne fais pas cette démonstration, par le chien, dieu de l'Égypte, il est impossible, mon cher Calliclès, que Calliclès vive en accord avec lui-même et ne demeure pas dans une perpétuelle dissonance. Or j'estime pour

1. Pour comprendre ce que cache le badinage, voir 513 a-c et rapprocher 510-511. — Démos était célèbre par sa beauté et ses succès (cf. Ar. *Guêpes* 98). Sur lui et sur son père Pyrilampe, ami de Périclès, cf. Antiphon (Athén. 397 c), Lys. XIX 25, Plut. *Pér.* 13.

ξασθαι τῷ ἑτέρῳ τὸ ἑαυτοῦ πάθημα. Λέγω δ' ἐννοήσας ὅτι ἐγώ τε καὶ σὺ νῦν τυγχάνομεν ταὐτόν τι πεπονθότες, ἐρῶντε δύο ὄντε δυοῖν ἑκάτερος, ἐγὼ μὲν Ἀλκιβιάδου τε τοῦ Κλεινίου καὶ φιλοσοφίας, σὺ δὲ τοῦ τε Ἀθηναίων δήμου καὶ τοῦ Πυριλάμπους.

Αἰσθάνομαι οὖν σου ἑκάστοτε, καίπερ ὄντος δεινοῦ, ὅ τι ἂν φῇ σου τὰ παιδικὰ καὶ ὅπως ἂν φῇ ἔχειν, οὐ δυναμένου ἀντιλέγειν, ἀλλ' ἄνω καὶ κάτω μεταβαλλομένου· ἔν τε τῇ e
ἐκκλησίᾳ, ἐάν τι σοῦ λέγοντος ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων μὴ φῇ οὕτως ἔχειν, μεταβαλλόμενος λέγεις ἃ ἐκεῖνος βούλεται, καὶ πρὸς τὸν Πυριλάμπους νεανίαν τὸν καλὸν τοῦτον τοιαῦτα ἕτερα πέπονθας. Τοῖς γὰρ τῶν παιδικῶν βουλεύμασίν τε καὶ λόγοις οὐχ οἷός τ' εἶ ἐναντιοῦσθαι, ὥστε, εἴ τις σου λέγοντος ἑκάστοτε ἃ διὰ τούτους λέγεις θαυμάζοι ὡς ἄτοπά ἐστιν, ἴσως εἴποις ἂν αὐτῷ, εἰ βούλοιο τἀληθῆ λέγειν, ὅτι, εἰ μή τις παύσει τὰ σὰ παιδικὰ τούτων τῶν λό- 482
γων, οὐδὲ σὺ παύσει ποτὲ ταῦτα λέγων.

Νόμιζε τοίνυν καὶ παρ' ἐμοῦ χρῆναι ἕτερα τοιαῦτα ἀκούειν, καὶ μὴ θαύμαζε ὅτι ἐγὼ ταῦτα λέγω, ἀλλὰ τὴν φιλοσοφίαν, τὰ ἐμὰ παιδικά, παῦσον ταῦτα λέγουσαν.

Λέγει γάρ, ὦ φίλε ἑταῖρε, ἀεὶ ἃ νῦν ἐμοῦ ἀκούεις, καί μοί ἐστιν τῶν ἑτέρων παιδικῶν πολὺ ἧττον ἔμπληκτος· ὁ μὲν γὰρ Κλεινίειος οὗτος ἄλλοτε ἄλλων ἐστὶ λόγων, ἡ δὲ φιλοσοφία ἀεὶ τῶν αὐτῶν· λέγει δὲ ἃ σὺ νῦν θαυμάζεις, παρῆσθα δὲ καὶ αὐτὸς λεγομένοις. Ἢ οὖν ἐκείνην ἐξέλεγ- b
ξον, ὅπερ ἄρτι ἔλεγον, ὡς οὐ τὸ ἀδικεῖν ἐστιν καὶ ἀδικοῦντα δίκην μὴ διδόναι ἁπάντων ἔσχατον κακῶν· ἢ εἰ τοῦτο ἐάσεις ἀνέλεγκτον, μὰ τὸν κύνα τὸν Αἰγυπτίων θεόν, οὔ σοι ὁμολογήσει Καλλικλῆς, ὦ Καλλίκλεις, ἀλλὰ διαφωνήσει ἐν

d 5 σὺ δὲ Y : σὺ δὲ δυοῖν BTF ‖ **d** 7 ὅ τι ἂν φῇ F : ὅτι ὅπως ἂν φῇ B ὅτι ἄν τι φῇ Y ‖ **482 a** 6 ἀεὶ ἃ WYT (?) : ἃ BF ‖ **a** 7 ἑτέρων BYF : ἑταίρων T ‖ **a** 9 ἀεὶ τῶν αὐτῶν Y Coislin. 155 : τῶν αὐτῶν BTW ‖ **b** 4 αἰγυπτίων BTY : αἰγύπτιον F Olympiodorus ‖ **b** 5 καλλικλῆς TWF : καλλικλεῖ B σωκράτης (ex σωκρατες vel σωκράτει factum) Y.

ma part, mon cher, que mieux vaudrait me servir d'une lyre dissonante et mal accordée, diriger un chœur mal réglé, ou me
c trouver en désaccord et en opposition avec tout le monde, que de l'être avec moi-même tout seul et de me contredire.

La thèse de Calliclès : la force est la loi suprême.

Calliclès. — Socrate, tu m'as l'air de lâcher la bride à ton éloquence en véritable orateur politique ; et la raison de cette éloquence, c'est qu'il est arrivé à Polos le même accident qu'il reprochait à Gorgias d'avoir éprouvé avec toi. Il a dit en effet que, lorsque tu demandais à Gorgias si un jeune homme, venant se mettre à son école, sans connaître la justice, pourrait apprendre de
d lui la justice, Gorgias alors, par fausse honte, avait répondu, pour se conformer à l'usage, qu'il la lui enseignerait, les hommes devant s'indigner si l'on répondait autrement. Et Polos ajoutait que cette affirmation de Gorgias l'avait forcé ensuite à se contredire, et que c'est toujours ce que tu cherches ; sur quoi il se moqua de toi, et j'estime qu'alors il avait raison.

Mais voici maintenant qu'il se met dans le même cas que Gorgias, et le reproche précis que je lui fais, c'est de t'avoir accordé que commettre l'injustice fût plus laid que de la subir. Par suite de cet aveu, en effet, il s'est laissé si bien entortiller
e par tes discours qu'il a dû recevoir le mors, faute d'avoir osé dire ce qu'il pensait. Ici, en effet, Socrate, sous prétexte de chercher la vérité, tu nous fatigues avec des sophismes de tribune sur ce qui est laid selon la nature et beau selon la loi [1].

Le plus souvent, la nature et la loi se contredisent ; il est donc impossible, si l'on craint par fausse honte de dire ce qu'on pense, de ne pas tomber dans la contradiction. Tu as
483 découvert ce secret, et tu t'en sers pour discuter avec mauvaise foi : si l'on te parle de la loi, tu interroges sur la nature, et si l'on te parle de la nature, tu interroges sur la loi. C'est ainsi que tout à l'heure, à propos de l'injustice subie ou commise, quand Polos avait en vue ce qui est le plus laid selon la

1. Née de l'observation des divergences qui se manifestaient de peuples à peuples jusque sur les principes de la morale (cf. Hérod. III, 38 ; *Dialexeis* II, 18), l'idée d'opposer l'ordre de la Nature à celui de la Loi était familière aux sophistes (cf. *Prot.* 337 c). Calliclès la leur emprunte pour fonder sa théorie du droit du plus fort.

ἅπαντι τῷ βίῳ. Καίτοι ἔγωγε οἶμαι, ὦ βέλτιστε, καὶ τὴν
λύραν μοι κρεῖττον εἶναι ἀναρμοστεῖν τε καὶ διαφωνεῖν,
καὶ χορὸν ᾧ χορηγοίην, καὶ πλείστους ἀνθρώπους μὴ ὁμο-
λογεῖν μοι ἀλλ' ἐναντία λέγειν μᾶλλον ἢ ἕνα ὄντα ἐμὲ c
ἐμαυτῷ ἀσύμφωνον εἶναι καὶ ἐναντία λέγειν.

ΚΑΛ. Ὦ Σώκρατες, δοκεῖς νεανιεύεσθαι ἐν τοῖς λόγοις
ὡς ἀληθῶς δημηγόρος ὤν· καὶ νῦν ταῦτα δημηγορεῖς ταὐ-
τὸν παθόντος Πώλου πάθος ὅπερ Γοργίου κατηγόρει πρὸς
σὲ παθεῖν. Ἔφη γάρ που Γοργίαν ἐρωτώμενον ὑπὸ σοῦ, ἐὰν
ἀφίκηται παρ' αὐτὸν μὴ ἐπιστάμενος τὰ δίκαια ὁ τὴν ῥητο-
ρικὴν βουλόμενος μαθεῖν, εἰ διδάξοι αὐτὸν ὁ Γοργίας, d
αἰσχυνθῆναι αὐτὸν καὶ φάναι διδάξειν διὰ τὸ ἔθος τῶν
ἀνθρώπων, ὅτι ἀγανακτοῖεν ἂν εἴ τις μὴ φαίη· διὰ δὴ ταύ-
την τὴν ὁμολογίαν ἀναγκασθῆναι ἐναντία αὐτὸν αὑτῷ εἰ-
πεῖν, σὲ δὲ αὐτὸ τοῦτο ἀγαπᾶν. Καί σου κατεγέλα, ὥς γέ
μοι δοκεῖν, ὀρθῶς τότε.

Νῦν δὲ πάλιν αὐτὸς ταὐτὸν τοῦτο ἔπαθεν, καὶ ἔγωγε κατ'
αὐτὸ τοῦτο οὐκ ἄγαμαι Πῶλον, ὅτι σοι συνεχώρησεν τὸ
ἀδικεῖν αἴσχιον εἶναι τοῦ ἀδικεῖσθαι· ἐκ ταύτης γὰρ αὖ τῆς e
ὁμολογίας αὐτὸς ὑπὸ σοῦ συμποδισθεὶς ἐν τοῖς λόγοις ἐπε-
στομίσθη, αἰσχυνθεὶς ἃ ἐνόει εἰπεῖν. Σὺ γὰρ τῷ ὄντι, ὦ
Σώκρατες, εἰς τοιαῦτα ἄγεις φορτικὰ καὶ δημηγορικά,
φάσκων τὴν ἀλήθειαν διώκειν, ἃ φύσει μὲν οὐκ ἔστιν καλά,
νόμῳ δέ.

Ὡς τὰ πολλὰ δὲ ταῦτα ἐναντί' ἀλλήλοις ἐστίν, ἥ τε
φύσις καὶ ὁ νόμος· ἐὰν οὖν τις αἰσχύνηται καὶ μὴ τολμᾷ
λέγειν ἅπερ νοεῖ, ἀναγκάζεται ἐναντία λέγειν. Ὃ δὴ καὶ σὺ 483
τοῦτο τὸ σοφὸν κατανενοηκὼς κακουργεῖς ἐν τοῖς λόγοις,
ἐὰν μέν τις κατὰ νόμον λέγῃ, κατὰ φύσιν ὑπερωτῶν, ἐὰν
δὲ τὰ τῆς φύσεως, τὰ τοῦ νόμου. Ὥσπερ αὐτίκα ἐν τούτοις,
τῷ ἀδικεῖν τε καὶ τῷ ἀδικεῖσθαι, Πώλου τὸ κατὰ νόμον

b 7 ἀναρμοστεῖν Heusde : ἀνάρμοστόν codd. || d 5 κατεγέλα Y : κατα-
γελᾶν BTF.

loi, tu harcelais la loi au nom de la nature[1]. Selon la nature, en effet, ce qui est le plus laid, c'est toujours le plus désavantageux, subir l'injustice; selon la loi, c'est de la commettre.
b La subir n'est même pas le fait d'un homme : c'est bon pour un esclave, à qui la mort est plus avantageuse que la vie, et qui, contre l'injustice et les mauvais traitements, est sans défense à la fois pour lui-même et pour ceux qu'il aime. La loi, au contraire, est faite par les faibles et par le grand nombre. C'est donc par rapport à eux-mêmes et en vue
c de leur intérêt personnel qu'ils font la loi et qu'ils décident de l'éloge et du blâme. Pour effrayer les plus forts, les plus capables de l'emporter sur eux, et pour les empêcher de l'emporter en effet, ils racontent que toute supériorité est laide et injuste, et que l'injustice consiste essentiellement à vouloir s'élever au-dessus des autres : quant à eux, il leur suffit, j'imagine, d'être au niveau des autres, sans les valoir.

Voilà pourquoi la loi déclare injuste et laide toute tentative pour dépasser le niveau commun, et c'est cela qu'on appelle
d l'injustice. Mais la nature elle-même, selon moi, nous prouve qu'en bonne justice celui qui vaut plus doit l'emporter sur celui qui vaut moins, le capable sur l'incapable. Elle nous montre partout, chez les animaux et chez l'homme, dans les cités et les familles, qu'il en est bien ainsi, que la marque du juste, c'est la domination du puissant sur le faible et sa supé-
e riorité admise. De quel droit, en effet, Xerxès vint-il porter la guerre dans la Grèce, ou son père chez les Scythes ? et combien de cas semblables on pourrait citer ? Mais tous ces gens là agissent, à mon avis, selon la vraie nature du droit[2], et, par Zeus, selon la loi de la nature, bien que ce soit peut-être contraire à celle que nous établissons, nous, et selon laquelle nous façonnons les meilleurs et les plus vigoureux d'entre
484 nous, les prenant en bas âge, comme des lionceaux, pour nous les asservir à force d'incantations et de mômeries, en leur disant qu'il ne faut pas avoir plus que les autres et qu'en cela consiste

1. Cf. 474 c sqq. Polos ayant concédé — d'accord avec la loi (c'est-à-dire, ici, la coutume) — que commettre l'injustice était plus *laid* que la subir, Calliclès reproche à Socrate de lui avoir fait dire ensuite que si c'était plus *laid*, c'était nécessairement plus *désavantageux* et *mauvais*. Pour lui, Calliclès, c'est seulement, en effet, dans l'ordre de la Nature que cette seconde proposition serait exacte.

2. Schleiermacher soupçonnait ici, peut-être avec raison, une

αἴσχιον λέγοντος, σὺ τὸν νόμον ἐδιώκαθες κατὰ φύσιν. Φύσει μὲν γὰρ πᾶν αἴσχιόν ἐστιν ὅπερ καὶ κάκιον, τὸ ἀδικεῖσθαι, νόμῳ δὲ τὸ ἀδικεῖν. Οὐδὲ γὰρ ἀνδρὸς τοῦτό γ' ἐστὶν b
τὸ πάθημα, τὸ ἀδικεῖσθαι, ἀλλ' ἀνδραπόδου τινός, ᾧ κρεῖττόν ἐστιν τεθνάναι ἢ ζῆν, ὅστις ἀδικούμενος καὶ προπηλακιζόμενος μὴ οἷός τέ ἐστιν αὐτὸς αὑτῷ βοηθεῖν μηδὲ ἄλλῳ οὗ ἂν κήδηται. Ἀλλ', οἶμαι, οἱ τιθέμενοι τοὺς νόμους οἱ ἀσθενεῖς ἄνθρωποί εἰσιν καὶ οἱ πολλοί. Πρὸς αὑτοὺς οὖν καὶ τὸ αὑτοῖς συμφέρον τούς τε νόμους τίθενται καὶ τοὺς ἐπαίνους ἐπαινοῦσιν καὶ τοὺς ψόγους ψέγουσιν· ἐκφοβοῦν- c
τές τε τοὺς ἐρρωμενεστέρους τῶν ἀνθρώπων καὶ δυνατοὺς ὄντας πλέον ἔχειν, ἵνα μὴ αὐτῶν πλέον ἔχωσιν, λέγουσιν ὡς αἰσχρὸν καὶ ἄδικον τὸ πλεονεκτεῖν, καὶ τοῦτό ἐστιν τὸ ἀδικεῖν, τὸ πλέον τῶν ἄλλων ζητεῖν ἔχειν· ἀγαπῶσι γάρ, οἶμαι, αὐτοὶ ἂν τὸ ἴσον ἔχωσιν φαυλότεροι ὄντες.

Διὰ ταῦτα δὴ νόμῳ μὲν τοῦτο ἄδικον καὶ αἰσχρὸν λέγεται, τὸ πλέον ζητεῖν ἔχειν τῶν πολλῶν, καὶ ἀδικεῖν αὐτὸ καλοῦσιν· ἡ δέ γε, οἶμαι, φύσις αὐτὴ ἀποφαίνει αὖ ὅτι d
δίκαιόν ἐστιν τὸν ἀμείνω τοῦ χείρονος πλέον ἔχειν καὶ τὸν δυνατώτερον τοῦ ἀδυνατωτέρου. Δηλοῖ δὲ ταῦτα πολλαχοῦ ὅτι οὕτως ἔχει, καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζῴοις καὶ τῶν ἀνθρώπων ἐν ὅλαις ταῖς πόλεσι καὶ τοῖς γένεσιν, ὅτι οὕτω τὸ δίκαιον κέκριται, τὸν κρείττω τοῦ ἥττονος ἄρχειν καὶ πλέον ἔχειν. Ἐπεὶ ποίῳ δικαίῳ χρώμενος Ξέρξης ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα e
ἐστράτευσεν ἢ ὁ πατὴρ αὐτοῦ ἐπὶ Σκύθας, ἢ ἄλλα μυρία ἄν τις ἔχοι τοιαῦτα λέγειν; Ἀλλ', οἶμαι, οὗτοι κατὰ φύσιν τὴν τοῦ δικαίου ταῦτα πράττουσιν, καὶ ναὶ μὰ Δία κατὰ νόμον γε τὸν τῆς φύσεως, οὐ μέντοι ἴσως κατὰ τοῦτον ὃν ἡμεῖς τιθέμεθα· πλάττοντες τοὺς βελτίστους καὶ ἐρρωμενεστάτους ἡμῶν αὐτῶν, ἐκ νέων λαμβάνοντες, ὥσπερ λέοντας, κατεπᾴδοντές τε καὶ γοητεύοντες καταδουλούμεθα 484

483 a 6 αἴσχιον (αἰσχρὸν F)... νόμον TYF : om. BW || **c** 2 τε Y : omittunt cett. || **d** 1 αὖ *Paris.* 2110 : αὐτὸ BTF : ἂν Y || **e** 4 τὴν τοῦ δικαίου secl. Schleiermacher.

le juste et le beau. Mais qu'il se rencontre un homme assez heureusement doué pour secouer, briser, rejeter toutes ces chaînes, je suis sûr que, foulant aux pieds nos écrits, nos sortilèges, nos incantations, nos lois toutes contraires à la nature, il se révolterait, se dresserait en maître devant nous, lui qui était notre esclave, et qu'alors brillerait de tout son éclat le droit de la nature.

b Il me semble que Pindare a exprimé la même pensée que moi dans l'ode où il dit :

La loi, reine du monde,
Des hommes et des dieux —

Qu'en dit-il ? Cette loi[1]

justifie la force qui mène tout
De sa main souveraine ; j'en juge ainsi
Par les œuvres d'Héraclès, puisque, sans payer...

Et voici l'idée, car je ne sais pas le morceau par cœur ; mais le sens en est qu'Héraclès, sans avoir ni payé ni reçu en don les bœufs de Géryon, les chassa devant lui, estimant que, selon
c le droit naturel, les bœufs et tous les biens du plus faible et du moins vaillant sont la propriété du meilleur et du plus puissant.

Voilà la vérité, et tu t'en convaincras si tu renonces à la philosophie pour aborder de plus hautes études. La philosophie, Socrate, n'est sans doute pas sans charme, s'y l'on s'y livre avec modération dans la jeunesse ; mais si l'on s'y attarde au delà d'une juste mesure, c'est une calamité. Quelque bien doué que soit un homme, s'il continue à philosopher dans son âge mûr, il est impossible qu'il ne se rende pas étranger à
d toutes les choses qu'il faut connaître pour devenir un homme bien élevé et considéré.

Le philosophe ignore les lois qui régissent la cité ; il ignore la manière dont il faut parler aux autres dans les affaires

intrusion. L'idée doit être : ils agissent suivant la Nature et, sans doute, suivant une *loi,* mais une *loi* qui est celle de la Nature.

1. Qu'était, pour Pindare, cette loi qui justifierait la violence et le vol ? Faute du contexte il est difficile de le dire exactement. Pour Calliclès, il s'agit, en tout cas, de ce qu'il appelait tout à l'heure (préparant ainsi sa citation) la loi de la Nature.

λέγοντες ὡς τὸ ἴσον χρὴ ἔχειν καὶ τοῦτό ἐστιν τὸ καλὸν καὶ τὸ δίκαιον. Ἐὰν δέ γε, οἶμαι, φύσιν ἱκανὴν γένηται ἔχων ἀνήρ, πάντα ταῦτα ἀποσεισάμενος καὶ διαρρήξας καὶ διαφυγών, καταπατήσας τὰ ἡμέτερα γράμματα καὶ μαγγανεύματα καὶ ἐπῳδὰς καὶ νόμους τοὺς παρὰ φύσιν ἅπαντας, ἐπαναστὰς ἀνεφάνη δεσπότης ἡμέτερος ὁ δοῦλος, καὶ ἐνταῦθα ἐξέλαμψεν τὸ τῆς φύσεως δίκαιον. Δοκεῖ δέ μοι b
καὶ Πίνδαρος ἅπερ ἐγὼ λέγω ἐνδείκνυσθαι ἐν τῷ ᾄσματι ἐν ᾧ λέγει ὅτι

νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς
θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων·

οὗτος δὲ δή, φησίν,

ἄγειν δικαιοῖ τὸ βιαιότατον
ὑπερτάτᾳ χειρί· τεκμαίρομαι
ἔργοισιν Ἡρακλέος, ἐπεὶ — ἀπριάτας —

λέγει οὕτω πως· τὸ γὰρ ᾆσμα οὐκ ἐπίσταμαι· λέγει δ' ὅτι οὔτε πριάμενος οὔτε δόντος τοῦ Γηρυόνου ἠλάσατο τὰς βοῦς, ὡς τούτου ὄντος τοῦ δικαίου φύσει, καὶ βοῦς καὶ c
τἆλλα κτήματα εἶναι πάντα τοῦ βελτίονός τε καὶ κρείττονος τὰ τῶν χειρόνων τε καὶ ἡττόνων.

Τὸ μὲν οὖν ἀληθὲς οὕτως ἔχει, γνώσει δέ, ἂν ἐπὶ τὰ μείζω ἔλθῃς ἐάσας ἤδη φιλοσοφίαν. Φιλοσοφία γάρ τοί ἐστιν, ὦ Σώκρατες, χαρίεν, ἄν τις αὐτοῦ μετρίως ἅψηται ἐν τῇ ἡλικίᾳ· ἐὰν δὲ περαιτέρω τοῦ δέοντος ἐνδιατρίψῃ, διαφθορὰ τῶν ἀνθρώπων. Ἐὰν γὰρ καὶ πάνυ εὐφυὴς ᾖ καὶ πόρρω τῆς ἡλικίας φιλοσοφῇ, ἀνάγκη πάντων ἄπειρον γεγονέναι ἐστὶν ὧν χρὴ ἔμπειρον εἶναι τὸν μέλλοντα καλὸν d
κἀγαθὸν καὶ εὐδόκιμον ἔσεσθαι ἄνδρα.

Καὶ γὰρ τῶν νόμων ἄπειροι γίγνονται τῶν κατὰ τὴν πόλιν, καὶ τῶν λόγων οἷς δεῖ χρώμενον ὁμιλεῖν ἐν τοῖς συμ-

484 b 7 ἄγειν δικαιοῖ (cf. quae in fine *Argumenti* de hoc loco praefatus sum) || **d** 2 εὐδόκιμον TWYF : εὐδαίμον' B.

privées et publiques ; il ne sait rien des plaisirs ni des passions, et, pour tout dire d'un mot, sa connaissance de l'homme est nulle. Aussi, quand il se trouve mêlé à quelque affaire publique ou privée, il fait rire de lui, de même que les
e hommes d'État, je suppose, lorsqu'ils abordent vos entretiens et vos discussions, sont ridicules.

Il arrive alors ce que dit Euripide : la chose où chacun brille et vers laquelle il s'élance,

Donnant la meilleure part du jour à ce soin,
C'est celle où il se surpasse lui-même[1] ;

485 celle où l'on est médiocre, au contraire, on l'évite et on s'applique à la décrier, tandis qu'on vante l'autre, par amour de soi-même, dans l'idée qu'on fait ainsi son propre éloge.

Mais le mieux, suivant moi, est de n'être étranger ni aux unes ni aux autres. La philosophie est bonne à connaître dans la mesure où elle sert à l'éducation, et il n'y a pas de honte, quand on est jeune, à philosopher. Mais l'homme mûr qui continue à philosopher fait une chose ridicule, Socrate, et pour ma part j'éprouve à l'égard de ces gens-là le même sentiment qu'à
b l'égard d'un homme fait qui bégaie et qui joue comme un enfant. Quand je vois un enfant qui bégaie et qui joue, c'est de son âge, j'en suis ravi, je trouve cela charmant, tout à fait convenable à l'enfance d'un homme libre ; tandis que si j'entends un bambin s'exprimer avec netteté, cela me chagrine, cela blesse mon oreille et me paraît avoir quelque chose de
c servile. Un homme fait qui bégaie et qui joue est ridicule ; ce n'est pas un homme, on a envie de le fouetter.

C'est précisément ce que j'éprouve à l'égard des philosophes. Chez un tout jeune homme, je goûte fort la philosophie ; elle est à sa place et dénote une nature d'homme libre ; le jeune homme qui ne s'y adonne pas me semble d'âme illibérale,

1. Vers tirés de l'*Antiope* d'Euripide, à laquelle Platon va faire une série d'emprunts. Cette pièce n'est plus connue que par des fragments et des allusions (cf. H. Weil, *Études sur le Drame antique*, pp. 213-246). Une scène paraît avoir été particulièrement fameuse, le débat institué par le poète entre les deux fils jumeaux qu'Antiope avait eus de Zeus, Zéthos et Amphion, sur les mérites comparés de la vie de l'homme d'action et de celle du poète ou de l'artiste. Vigoureux et énergique, Zéthos, en effet, s'adonnait à la chasse et à

βολαίοις τοῖς ἀνθρώποις καὶ ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ, καὶ τῶν ἡδονῶν τε καὶ ἐπιθυμιῶν τῶν ἀνθρωπείων, καὶ συλλήβδην τῶν ἠθῶν παντάπασιν ἄπειροι γίγνονται. Ἐπειδὰν οὖν ἔλθωσιν εἴς τινα ἰδίαν ἢ πολιτικὴν πρᾶξιν, καταγέλαστοι γίγνονται, ὥσπερ γε, οἶμαι, οἱ πολιτικοί, ἐπειδὰν αὖ εἰς e
τὰς ὑμετέρας διατριβὰς ἔλθωσιν καὶ τοὺς λόγους, καταγέλαστοί εἰσιν.

Συμβαίνει γὰρ τὸ τοῦ Εὐριπίδου· λαμπρός τ᾽ ἐστὶν ἕκαστος ἐν τούτῳ, καὶ ἐπὶ τοῦτ᾽ ἐπείγεται,

νέμων τὸ πλεῖστον ἡμέρας τούτῳ μέρος,
ἵν᾽ αὐτὸς αὑτοῦ τυγχάνει βέλτιστος ὤν·

ὅπου δ᾽ ἂν φαῦλος ᾖ, ἐντεῦθεν φεύγει καὶ λοιδορεῖ τοῦτο, 485
τὸ δ᾽ ἕτερον ἐπαινεῖ, εὐνοίᾳ τῇ ἑαυτοῦ, ἡγούμενος οὕτως αὐτὸς ἑαυτὸν ἐπαινεῖν. Ἀλλ᾽, οἶμαι, τὸ ὀρθότατόν ἐστιν ἀμφοτέρων μετασχεῖν· φιλοσοφίας μὲν ὅσον παιδείας χάριν καλὸν μετέχειν, καὶ οὐκ αἰσχρὸν μειρακίῳ ὄντι φιλοσοφεῖν· ἐπειδὰν δὲ ἤδη πρεσβύτερος ὢν ἄνθρωπος ἔτι φιλοσοφῇ, καταγέλαστον, ὦ Σώκρατες, τὸ χρῆμα γίγνεται, καὶ ἔγωγε ὁμοιότατον πάσχω πρὸς τοὺς φιλοσοφοῦντας ὥσπερ πρὸς b
τοὺς ψελλιζομένους καὶ παίζοντας. Ὅταν μὲν γὰρ παιδίον ἴδω, ᾧ ἔτι προσήκει διαλέγεσθαι οὕτω, ψελλιζόμενον καὶ παῖζον, χαίρω τε καὶ χαρίεν μοι φαίνεται καὶ ἐλευθέριον καὶ πρέπον τῇ τοῦ παιδίου ἡλικίᾳ, ὅταν δὲ σαφῶς διαλεγομένου παιδαρίου ἀκούσω, πικρόν τί μοι δοκεῖ χρῆμα εἶναι καὶ ἀνιᾷ μου τὰ ὦτα καί μοι δοκεῖ δουλοπρεπές τι εἶναι· ὅταν δὲ ἀνδρὸς ἀκούσῃ τις ψελλιζομένου ἢ παίζοντα ὁρᾷ, c
καταγέλαστον φαίνεται καὶ ἄνανδρον καὶ πληγῶν ἄξιον.

Ταὐτὸν οὖν ἔγωγε τοῦτο πάσχω καὶ πρὸς τοὺς φιλοσοφοῦντας. Παρὰ νέῳ μὲν γὰρ μειρακίῳ ὁρῶν φιλοσοφίαν ἄγαμαι, καὶ πρέπειν μοι δοκεῖ, καὶ ἡγοῦμαι ἐλεύθερόν τινα εἶναι τοῦτον τὸν ἄνθρωπον, τὸν δὲ μὴ φιλοσοφοῦντα ἀνε-

e 7 τυγχάνει T: τυγχάνῃ BY || 485 c 4 παρὰ Stephanus: περὶ codd.

incapable de viser jamais à rien de noble et de beau. Mais
d devant un homme âgé que je vois continuer à philosopher
sans s'arrêter jamais, je me dis, Socrate, que celui-là mériterait
d'être fouetté. Car un pareil homme, comme je le disais tout
à l'heure, a beau être bien doué naturellement, il devient
moins qu'un homme, à fuir toujours le cœur de la cité, ces
assemblées où, comme dit le poète[1], les hommes s'illustrent, et
à faire le plongeon pour le restant de sa vie, babillant dans
un coin avec trois ou quatre jeunes hommes, sans jamais
e faire entendre une parole libre, grande, généreuse.

Pour moi, Socrate, je n'ai à ton endroit que de bons senti-
ments ; aussi j'éprouve en ce moment devant toi quelque
chose de semblable à ce que Zéthos ressentait pour Amphion,
ce personnage d'Euripide auquel j'ai fait allusion. Moi aussi, j'ai
envie de te dire, comme Zéthos à son frère, que tu négliges,
Socrate, ce qui devrait t'occuper, que « tu imposes à ton
486 naturel généreux un déguisement puéril, que ni dans les dis-
putes du droit tu ne saurais porter une juste parole, ni saisir
le vraisemblable et le persuasif, ni mettre au service d'autrui
un noble desssein. » Et cependant, mon cher Socrate, — ne
te fâche pas contre moi, je te parle en ami — ne rougis-tu
pas d'être tel que je le dis, tel que sont, selon moi, tous
ceux qui s'obstinent à pousser sans cesse plus avant dans la
philosophie ?

En ce moment même, si l'on t'arrêtait, toi ou tout autre
de tes pareils, et qu'on te jetât en prison sous le prétexte
b d'une faute dont tu serais innocent, tu sais bien que tu serais
sans défense, pris de vertige et la bouche ouverte sans rien
dire ; puis, amené devant le tribunal, mis en face d'un accu-
sateur sans aucun talent ni considération, tu serais condamné
à mourir, s'il lui plaisait de réclamer ta mort.

l'élevage ; d'une nature plus fine et plus sensible, Amphion dédaignait les exercices violents ; Hermès lui avait fait don d'une lyre : il cultivait la musique ; et tous deux naturellement vantaient le genre d'existence qu'ils avaient choisi. Calliclès, que son idéal de vie active et pratique rapproche de Zéthos, s'approprie quelques-uns de ses arguments pour reprocher à Socrate de se laisser absorber par la philosophie au lieu de se lancer dans cette carrière politique dont la rhétorique assure les voies.

1. Homère, *Iliade*, IX, 441.

λεύθερον καὶ οὐδέποτε οὐδενὸς ἀξιώσοντα ἑαυτὸν οὔτε καλοῦ οὔτε γενναίου πράγματος· ὅταν δὲ δὴ πρεσβύτερον d ἴδω ἔτι φιλοσοφοῦντα καὶ μὴ ἀπαλλαττόμενον, πληγῶν μοι δοκεῖ ἤδη δεῖσθαι, ὦ Σώκρατες, οὗτος ὁ ἀνήρ. Ὃ γὰρ νυνδὴ ἔλεγον, ὑπάρχει τούτῳ τῷ ἀνθρώπῳ, κἂν πάνυ εὐφυὴς ᾖ, ἀνάνδρῳ γενέσθαι φεύγοντι τὰ μέσα τῆς πόλεως καὶ τὰς ἀγοράς, ἐν αἷς ἔφη ὁ ποιητὴς τοὺς ἄνδρας ἀριπρεπεῖς γίγνεσθαι, καταδεδυκότι δὲ τὸν λοιπὸν βίον βιῶναι μετὰ μειρακίων ἐν γωνίᾳ τριῶν ἢ τεττάρων ψιθυρίζοντα, ἐλεύθερον δὲ καὶ μέγα καὶ ἱκανὸν μηδέποτε e φθέγξασθαι.

Ἐγὼ δέ, ὦ Σώκρατες, πρὸς σὲ ἐπιεικῶς ἔχω φιλικῶς· κινδυνεύω οὖν πεπονθέναι νῦν ὅπερ ὁ Ζῆθος πρὸς τὸν Ἀμφίονα ὁ Εὐριπίδου, οὗπερ ἐμνήσθην. Καὶ γὰρ ἐμοὶ τοιαῦτ᾽ ἄττα ἐπέρχεται πρὸς σὲ λέγειν, οἷάπερ ἐκεῖνος πρὸς τὸν ἀδελφόν, ὅτι, Ἀμελεῖς, ὦ Σώκρατες, ὧν δεῖ σε ἐπιμελεῖσθαι, καὶ φύσιν ψυχῆς ὧδε γενναίαν μειρακιώδει τινὶ διατρέπεις μορφώματι, καὶ οὔτ᾽ ἂν δίκης βουλαῖσι 486 προσθεῖ᾽ ἂν ὀρθῶς λόγον, οὔτ᾽ εἰκὸς ἂν καὶ πιθανὸν ἂν λάβοις, οὔθ᾽ ὑπὲρ ἄλλου νεανικὸν βούλευμα βουλεύσαιο. Καίτοι, ὦ φίλε Σώκρατες — καί μοι μηδὲν ἀχθεσθῇς· εὐνοίᾳ γὰρ ἐρῶ τῇ σῇ — οὐκ αἰσχρὸν δοκεῖ σοι εἶναι οὕτως ἔχειν ὡς ἐγὼ σὲ οἶμαι ἔχειν καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς πόρρω ἀεὶ φιλοσοφίας ἐλαύνοντας;

Νῦν γὰρ εἴ τις σοῦ λαβόμενος ἢ ἄλλου ὁτουοῦν τῶν τοιούτων εἰς τὸ δεσμωτήριον ἀπάγοι, φάσκων ἀδικεῖν μηδὲν ἀδικοῦντα, οἶσθ᾽ ὅτι οὐκ ἂν ἔχοις ὅ τι χρήσαιο σαυτῷ, ἀλλ᾽ b εἰλιγγιῴης ἂν καὶ χασμῷο οὐκ ἔχων ὅ τι εἴποις, καὶ εἰς τὸ δικαστήριον ἀναβάς, κατηγόρου τυχὼν πάνυ φαύλου καὶ μοχθηροῦ, ἀποθάνοις ἄν, εἰ βούλοιτο θανάτου σοι τιμᾶσθαι.

e 1 ἱκανὸν codd. : καλὸν conj. Coraës || 486 a 1 διατρέπεις F (conjecerat Grotius) : διαπρέπεις cett. διαστρέφεις Valckenaer || a 2 ἂν λάβοις BTWY : ἀναλάβοις F λάβοις recc. || a 9 ἀπάγοι BTYF : ἀπαγάγοι *Paris.* 2110.

Quelle science est-ce là, Socrate, qui[1], « prenant un homme bien doué, le rend pire », hors d'état de se défendre et de sauver des plus grands périls soit lui-même soit tout autre, bon
c seulement à se laisser dépouiller de tous ses biens par ses ennemis et en somme à vivre sans honneur dans sa patrie ? Un tel homme, passe-moi cette expression un peu rude, on a le droit de le souffleter impunément.

Crois-moi, mon cher, « laisse-là tes arguties ; cultive des exercices plus chers aux muses » et qui puissent te donner une réputation d'homme sage ; « abandonne à d'autres toutes ces gentillesses », qu'on ne sait si l'on doit appeler des folies ou des sottises, et « qui te conduiront à habiter une maison vide » ;
d prends pour modèles non ces disputeurs de vétilles, mais les hommes qui ont su acquérir la fortune, la réputation et mille autres avantages.

Compliments ironiques de Socrate à Calliclès et règles de discussion.

Socrate. — Si mon âme était d'or, Calliclès, peux-tu douter que je ne fusse heureux de trouver une de ces pierres qui servent à éprouver l'or ? Une pierre aussi parfaite que possible, à laquelle je ferais toucher mon âme, de telle sorte que, si elle était d'accord avec moi pour constater que mon âme avait été bien soignée, je fusse certain du bon état de celle-ci sans autre vérification ?

e Calliclès. — Où tend ta question, Socrate ?

Socrate. — Je vais te le dire : en réalité, je crois avoir fait en ta personne cette précieuse trouvaille.

Calliclès. — Comment cela ?

Socrate. — J'ai la certitude que ce dont tu tomberas d'accord avec moi sur les opinions de mon âme, cela, du même
487 coup, sera vrai. Je réfléchis, en effet, que pour vérifier correctement si une âme vit bien ou mal, il faut avoir trois qualités, et que tu les possèdes toutes les trois : le savoir, la bienveillance et la franchise. Je rencontre souvent des gens qui ne sont pas capables de m'éprouver, faute d'être savants, comme tu l'es ; d'autres sont savants, mais ne veulent pas me

1. Dans ce paragraphe et dans le suivant les souvenirs de l'*Antiope* se mêlent, plus ou moins littéralement, au texte. La traduction ne peut les indiquer que de façon approximative.

Καίτοι πῶς σοφὸν τοῦτό ἐστιν, ὦ Σώκρατες, εἴ τις εὐ-
φυῆ λαβοῦσα τέχνη φῶτα ἔθηκε χείρονα, μήτε αὐτὸν
αὐτῷ δυνάμενον βοηθεῖν μηδ' ἐκσῶσαι ἐκ τῶν μεγίστων κιν-
δύνων μήτε ἑαυτὸν μήτε ἄλλον μηδένα, ὑπὸ δὲ τῶν ἐχ- c
θρῶν περισυλᾶσθαι πᾶσαν τὴν οὐσίαν, ἀτεχνῶς δὲ ἄτιμον
ζῆν ἐν τῇ πόλει ; Τὸν δὲ τοιοῦτον, εἴ τι καὶ ἀγροικότερον
εἰρῆσθαι, ἔξεστιν ἐπὶ κόρρης τύπτοντα μὴ διδόναι δίκην.

Ἀλλ' ὠγαθέ, ἐμοὶ πείθου, παῦσαι δ' ἐλέγχων, πραγ-
μάτων δ' εὐμουσίαν ἄσκει, καὶ ἄσκει ὁπόθεν δόξεις
φρονεῖν, ἄλλοις τὰ κομψὰ ταῦτα ἀφείς, εἴτε ληρήματα
χρὴ φάναι εἶναι εἴτε φλυαρίας, ἐξ ὧν κενοῖσιν ἐγκατοι-
κήσεις δόμοις· ζηλῶν οὐκ ἐλέγχοντας ἄνδρας τὰ μικρὰ d
ταῦτα, ἀλλ' οἷς ἔστιν καὶ βίος καὶ δόξα καὶ ἄλλα πολλὰ ἀγαθά·

ΣΩ. Εἰ χρυσῆν ἔχων ἐτύγχανον τὴν ψυχήν, ὦ Καλλί-
κλεις, οὐκ ἂν οἴει με ἄσμενον εὑρεῖν τούτων τινὰ τῶν λί-
θων, ᾗ βασανίζουσιν τὸν χρυσόν, τὴν ἀρίστην, πρὸς ἥντινα
ἔμελλον προσαγαγὼν αὐτήν, εἴ μοι ὁμολογήσειεν ἐκείνη
καλῶς τεθεραπεῦσθαι τὴν ψυχήν, εὖ εἴσεσθαι ὅτι ἱκανῶς
ἔχω καὶ οὐδέν μοι δεῖ ἄλλης βασάνου ;

ΚΑΛ. Πρὸς τί δὴ τοῦτ' ἐρωτᾷς, ὦ Σώκρατες ; e

ΣΩ. Ἐγώ σοι ἐρῶ· νῦν οἶμαι ἐγὼ σοὶ ἐντετυχηκὼς τοι-
ούτῳ ἑρμαίῳ ἐντετυχηκέναι.

ΚΑΛ. Τί δή ;

ΣΩ. Εὖ οἶδ' ὅτι, ἄν μοι σὺ ὁμολογήσῃς περὶ ὧν ἡ ἐμὴ
ψυχὴ δοξάζει, ταῦτα ἤδη ἐστὶν αὐτὰ τἀληθῆ. Ἐννοῶ γὰρ
ὅτι τὸν μέλλοντα βασανιεῖν ἱκανῶς ψυχῆς πέρι ὀρθῶς τε 487
ζώσης καὶ μή, τρία ἄρα δεῖ ἔχειν, ἃ σὺ πάντα ἔχεις, ἐπι-
στήμην τε καὶ εὔνοιαν καὶ παρρησίαν. Ἐγὼ γὰρ πολλοῖς
ἐντυγχάνω, οἳ ἐμὲ οὐχ οἷοί τέ εἰσιν βασανίζειν, διὰ τὸ μὴ
σοφοὶ εἶναι ὥσπερ σύ· ἕτεροι δὲ σοφοὶ μέν εἰσιν, οὐκ ἐθέ-

b 5 εἴ τις TY : ἥτις B ἤ τις F || **b 6** εὐφυῆ BTW : εὐφυεῖ F εὐφυᾶ Y || **c** 3 εἴ τι καὶ TYF : εἴ τι B || **c** 5 ἐλέγχων BTYF : ματαιάζων ex marg. T licet suspicari || **d** 8 μοι Y (qui add. ἔτι): με BTWF || **e** 5 ἄν Bekker : ἃ ἄν *Paris.* 1811 ἄν ceteri || **487 a** 3 εὔνοιαν em. *Marc.* 189 : δόξαν BTYF.

dire la vérité, parce qu'ils ne s'intéressent pas à moi, comme tu le fais. Pour ces deux étrangers, Gorgias et Polos, ils sont savants tous deux et de mes amis, mais une malheureuse timi-
b dité les empêche d'avoir avec moi leur franc-parler. Rien de plus évident : cette timidité va si loin qu'elle les réduit l'un et l'autre à se contredire par fausse honte devant un auditoire nombreux et cela sur les plus graves sujets.

Toi, au contraire, tu as toutes ces qualités que les autres n'ont pas : tu es fort instruit, comme en peuvent témoigner une foule d'Athéniens, et tu as de l'amitié pour moi. Quelle
c preuve en ai-je ? La voici. Je sais, Calliclès, que vous avez été quatre associés dans l'étude de la philosophie, toi, Tisandre d'Aphidna, Andron[1] fils d'Androtion et Nausicyde de Colarge ; et je vous ai entendus un jour délibérer sur le point jusqu'où il convenait de pousser cette étude. L'opinion qui prévalut parmi vous, je le sais, fut qu'il ne fallait pas la trop approfondir, et vous vous êtes conseillé les uns aux autres
d de prendre garde à ne pas vous laisser gâter à votre insu par l'excès même de la science. C'est pourquoi, lorsque je t'entends me donner les mêmes conseils qu'à tes plus chers compagnons, je n'ai pas besoin d'une autre preuve pour être sûr de ta véritable amitié. Quant à ta franchise et à ton absence de timidité, tu les affirmes hautement et ton discours précédent ne t'a pas démenti.

Voilà donc une question réglée: chaque fois que nous serons
e d'accord sur un point, ce point sera considéré comme suffisamment éprouvé de part et d'autre, sans qu'il y ait lieu de l'examiner à nouveau. Tu ne pouvais en effet me l'accorder faute de science ni par excès de timidité, et tu ne saurais, en le faisant, vouloir me tromper ; car tu es mon ami, dis-tu. Notre accord, par conséquent, prouvera réellement que nous aurons atteint la vérité.

1. Cet Andron, qu'on a déjà rencontré dans le *Protagoras* (315 c), est le père de l'orateur Androtion, contre qui on possède un plaidoyer composé par Démosthène (XXII). D'après ce discours (§ 56, cf. XXIV 125 et 168), il aurait été mis en prison comme débiteur de l'État et se serait évadé. C'est aussi lui, sans doute, qui avait rédigé le décret ordonnant des poursuites contre Antiphon (cf. Cratéros dans Harpocration, *s. v.* Ἄνδρων et [Plut.] *Vita decem oratorum*). Les deux autres personnages ne sont connus que de nom.

λουσιν δέ μοι λέγειν τὴν ἀλήθειαν, διὰ τὸ μὴ κήδεσθαί μου
ὥσπερ σύ· τὼ δὲ ξένω τώδε, Γοργίας τε καὶ Πῶλος, σοφὼ
μὲν καὶ φίλω ἐστὸν ἐμώ, ἐνδεεστέρω δὲ παρρησίας καὶ b
αἰσχυντηροτέρω μᾶλλον τοῦ δέοντος. Πῶς γὰρ οὔ ; ὥ γε
εἰς τοσοῦτον αἰσχύνης ἐληλύθατον, ὥστε διὰ τὸ αἰσχύνε-
σθαι τολμᾷ ἑκάτερος αὐτῶν αὐτὸς αὑτῷ ἐναντία λέγειν
ἐναντίον πολλῶν ἀνθρώπων, καὶ ταῦτα περὶ τῶν μεγίστων.

Σὺ δὲ ταῦτα πάντα ἔχεις, ἃ οἱ ἄλλοι οὐκ ἔχουσιν· πεπαί-
δευσαί τε γὰρ ἱκανῶς, ὡς πολλοὶ ἂν φήσαιεν Ἀθηναίων,
καὶ ἐμοὶ εἶ εὔνους. Τίνι τεκμηρίῳ χρῶμαι ; Ἐγώ σοι ἐρῶ. c
Οἶδα ὑμᾶς ἐγώ, ὦ Καλλίκλεις, τέτταρας ὄντας κοινωνοὺς
γεγονότας σοφίας, σέ τε καὶ Τείσανδρον τὸν Ἀφιδναῖον
καὶ Ἄνδρωνα τὸν Ἀνδροτίωνος καὶ Ναυσικύδην τὸν Χολαρ-
γέα· καί ποτε ὑμῶν ἐγὼ ἐπήκουσα βουλευομένων μέχρι
ὅποι τὴν σοφίαν ἀσκητέον εἴη, καὶ οἶδα ὅτι ἐνίκα ἐν ὑμῖν
τοιάδε τις δόξα, μὴ προθυμεῖσθαι εἰς τὴν ἀκρίβειαν φιλο-
σοφεῖν, ἀλλὰ εὐλαβεῖσθαι παρεκελεύεσθε ἀλλήλοις ὅπως d
μὴ πέρα τοῦ δέοντος σοφώτεροι γενόμενοι λήσετε διαφθα-
ρέντες. Ἐπειδὴ οὖν σου ἀκούω ταὐτὰ ἐμοὶ συμβουλεύοντος
ἅπερ τοῖς σεαυτοῦ ἑταιροτάτοις, ἱκανόν μοι τεκμήριόν
ἐστιν ὅτι ὡς ἀληθῶς μοι εὔνους εἶ. Καὶ μὴν ὅτι γε οἷος
παρρησιάζεσθαι καὶ μὴ αἰσχύνεσθαι, αὐτός τε φῂς καὶ ὁ
λόγος ὃν ὀλίγον πρότερον ἔλεγες ὁμολογεῖ σοι.

Ἔχει δὴ οὑτωσὶ δῆλον ὅτι τούτων πέρι νυνί· ἐάν τι σὺ
ἐν τοῖς λόγοις ὁμολογήσῃς μοι, βεβασανισμένον τοῦτ' ἤδη e
ἔσται ἱκανῶς ὑπ' ἐμοῦ τε καὶ σοῦ, καὶ οὐκέτι αὐτὸ δεήσει
ἐπ' ἄλλην βάσανον ἀναφέρειν. Οὐ γὰρ ἄν ποτε αὐτὸ συνε-
χώρησας σὺ οὔτε σοφίας ἐνδείᾳ οὔτε αἰσχύνης περιουσίᾳ,
οὐδ' αὖ ἀπατῶν ἐμὲ συγχωρήσαις ἄν· φίλος γάρ μοι εἶ, ὡς
καὶ αὐτὸς φῄς. Τῷ ὄντι οὖν ἡ ἐμὴ καὶ ἡ σὴ ὁμολογία τέλος
ἤδη ἕξει τῆς ἀληθείας.

d 3 ταὐτὰ Ficinus : ταῦτα BTY ταυτα ταῦτ' F || **e** 4 περιουσίᾳ F : παρουσίᾳ BTWY.

Tu m'as reproché, Calliclès, l'objet de mes recherches ; mais quoi de plus beau que de rechercher ce que doit être un
488 homme, à quel travail il doit se livrer, et jusqu'à quel point, dans sa jeunesse et dans sa vieillesse ? Pour moi, s'il m'arrive de commettre quelque faute de conduite, sois sûr que je ne le fais pas exprès, mais que c'est pure ignorance de ma part, et puisque tu as commencé à me donner des conseils, ne m'abandonne donc pas, mais indique-moi le genre d'occupation auquel je dois me livrer et la meilleure manière de m'y préparer ; si plus tard, après que je t'aurai accordé aujourd'hui mon acquiescement, tu me prends à faire autre chose que ce
b que je t'aurai dit, considère-moi comme un lâche, indigne désormais de recevoir tes conseils.

Discussion dialectique : qu'est-ce que le plus puissant et le meilleur ?

Mais reprenons les choses au commencement et dis-moi en quoi consiste, d'après toi et d'après Pindare, la justice selon la nature : est-ce en ceci que le plus puissant ravisse les biens du plus faible, et que le meilleur commande au médiocre et que celui qui vaut davantage ait une plus grosse part que celui qui vaut moins ? Conçois-tu la justice autrement, ou mon souvenir est-il exact ?

Calliclès. — C'est cela même que j'ai dit et que je répète.

Socrate. — Mais qu'appelles-tu le meilleur et le plus puis-
c sant ? Est-ce la même chose ? Déjà tout à l'heure je suis resté dans le doute sur ce que tu voulais dire. Est-ce aux plus forts que tu appliques la qualification de plus puissants, et faut-il que les débiles obéissent aux forts ainsi que j'ai cru le comprendre quand tu indiquais que les grands États, en attaquant les petits, suivent le droit naturel, en tant qu'ils sont les plus puissants et les plus forts, parce que plus puissant, plus fort et meilleur, ce serait la même chose ? Ou bien au contraire peut-on être meilleur tout en étant plus faible
d et débile, et être à la fois plus puissant et plus mauvais ? Les mots meilleur et plus puissant ont-ils le même sens ? Je te prie de me les définir nettement et de me dire s'il y a identité ou différence entre plus puissant, meilleur et plus fort ?

Calliclès. — Eh bien, je déclare nettement que c'est la même chose.

Socrate. — N'est-il pas conforme à la nature que le grand nombre soit plus puissant que l'homme isolé ? Le fait est que

Πάντων δὲ καλλίστη ἐστὶν ἡ σκέψις, ὦ Καλλίκλεις, περὶ τούτων ὧν σὺ δή μοι ἐπετίμησας, ποῖόν τινα χρὴ εἶναι τὸν ἄνδρα καὶ τί ἐπιτηδεύειν καὶ μέχρι τοῦ, καὶ πρεσβύ- 488
τερον καὶ νεώτερον ὄντα. Ἐγὼ γὰρ εἴ τι μὴ ὀρθῶς πράττω κατὰ τὸν βίον τὸν ἐμαυτοῦ, εὖ ἴσθι τοῦτο ὅτι οὐχ ἑκὼν ἐξαμαρτάνω ἀλλ᾽ ἀμαθίᾳ τῇ ἐμῇ· σὺ οὖν, ὥσπερ ἤρξω νουθετεῖν με, μὴ ἀποστῇς, ἀλλ᾽ ἱκανῶς μοι ἔνδειξαι τί ἔστιν τοῦτο ὃ ἐπιτηδευτέον μοι, καὶ τίνα τρόπον κτησαίμην ἂν αὐτό, καὶ ἐάν με λάβῃς νῦν μέν σοι ὁμολογήσαντα, ἐν δὲ τῷ ὑστέρῳ χρόνῳ μὴ ταὐτὰ πράττοντα ἅπερ ὡμολόγησα, πάνυ με ἡγοῦ βλᾶκα εἶναι καὶ μηκέτι ποτέ με νουθετήσῃς b
ὕστερον, ὡς μηδενὸς ἄξιον ὄντα.

Ἐξ ἀρχῆς δέ μοι ἐπανάλαβε πῶς φῄς τὸ δίκαιον ἔχειν καὶ σὺ καὶ Πίνδαρος τὸ κατὰ φύσιν ; Ἄγειν βίᾳ τὸν κρείττω τὰ τῶν ἡττόνων καὶ ἄρχειν τὸν βελτίω τῶν χειρόνων καὶ πλέον ἔχειν τὸν ἀμείνω τοῦ φαυλοτέρου ; Μή τι ἄλλο λέγεις τὸ δίκαιον εἶναι, ἢ ὀρθῶς μέμνημαι ;

ΚΑΛ. Ἀλλὰ ταῦτα ἔλεγον καὶ τότε καὶ νῦν λέγω.

ΣΩ. Πότερον δὲ τὸν αὐτὸν βελτίω καλεῖς σὺ καὶ κρείττω ; Οὐδὲ γάρ τοι τότε οἷός τ᾽ ἦ μαθεῖν σου τί ποτε λέγεις. c
Πότερον τοὺς ἰσχυροτέρους κρείττους καλεῖς καὶ δεῖ ἀκροᾶσθαι τοῦ ἰσχυροτέρου τοὺς ἀσθενεστέρους, οἷόν μοι δοκεῖς καὶ τότε ἐνδείκνυσθαι, ὡς αἱ μεγάλαι πόλεις ἐπὶ τὰς μικρὰς κατὰ τὸ φύσει δίκαιον ἔρχονται, ὅτι κρείττους εἰσὶν καὶ ἰσχυρότεραι, ὡς τὸ κρεῖττον καὶ ἰσχυρότερον καὶ βέλτιον ταὐτὸν ὄν, ἢ ἔστι βελτίω μὲν εἶναι, ἥττω δὲ καὶ ἀσθενέστερον, καὶ κρείττω μὲν εἶναι, μοχθηρότερον δέ· ἢ ὁ αὐτὸς d
ὅρος ἐστὶν τοῦ βελτίονος καὶ τοῦ κρείττονος ; Τοῦτό μοι αὐτὸ σαφῶς διόρισον, ταὐτὸν ἢ ἕτερόν ἐστιν τὸ κρεῖττον καὶ τὸ βέλτιον καὶ τὸ ἰσχυρότερον ;

ΚΑΛ. Ἀλλ᾽ ἐγώ σοι σαφῶς λέγω ὅτι ταὐτόν ἐστιν.

ΣΩ. Οὐκοῦν οἱ πολλοὶ τοῦ ἑνὸς κρείττους εἰσὶν κατὰ

488 a 7 ἐάν με YF : ἐὰν μὲν BT || **c** 1 τ᾽ ἦ F : τ᾽ ἦν Y τ᾽ ἦι BT || **c** 7 ἢ TYF : ᾗ B.

c'est le nombre qui impose les lois à l'individu, comme tu le disais tout à l'heure.

Calliclès. — Evidemment.

Socrate. — Ainsi, les lois du grand nombre sont les lois des plus puissants ?

Calliclès. — Sans doute.

e Socrate. — Donc aussi des meilleurs ? car les plus puissants sont, n'est-ce pas, d'après toi, les meilleurs ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Et leurs lois sont belles selon la nature, puisqu'elles sont les lois des plus puissants ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Mais le grand nombre n'est-il pas d'avis,
comme tu le disais encore, que la justice consiste dans l'éga-
lité et qu'il est plus laid de commettre l'injustice que de la
489 subir ? Est-ce vrai, oui ou non ? Et ne va pas céder main-
tenant, toi aussi, à un mouvement de fausse honte : le grand
nombre pense-t-il, oui ou non, que la justice réside dans
l'égalité et non dans l'inégalité, qu'il soit plus laid de com-
mettre une injustice que d'en être victime ? Ne refuse pas
de me répondre, Calliclès ; car, si tu penses comme moi, ce
sera pour mon opinion une confirmation décisive, venant
d'un homme qui sait discerner le vrai du faux.

Calliclès. — Eh bien, oui, c'est là en effet ce que pense la foule.

Socrate. — Ainsi donc, ce n'est pas seulement selon la loi
qu'il est plus honteux de commettre une injustice que de la
subir, et que la justice est dans l'égalité : c'est aussi selon la
b nature. De sorte que tu sembles bien avoir dit précédemment
une chose inexacte et m'avoir adressé un reproche immérité
quand tu déclarais que la loi et la nature se contredisaient,
que je le savais parfaitement et que je discutais sans bonne foi,
ramenant à la loi ceux qui parlaient de la nature, et à la
nature ceux qui parlaient de la loi.

Calliclès. — Cet homme ne cessera jamais de dire des
niaiseries ! Voyons, Socrate, tu n'as pas honte, à ton âge, de
faire la chasse aux mots, et s'il arrive qu'on en prenne un
c pour un autre, tu chantes victoire ! T'imagines-tu par hasard
que je distingue entre les plus puissants et les meilleurs ? Ne
t'ai-je pas répété maintes fois que meilleur et plus puissant
sont pour moi des termes synonymes ? Ou bien crois-tu qu'à

φύσιν ; Οἳ δὴ καὶ τοὺς νόμους τίθενται ἐπὶ τῷ ἑνί, ὥσπερ καὶ σὺ ἄρτι ἔλεγες.

ΚΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Τὰ τῶν πολλῶν ἄρα νόμιμα τὰ τῶν κρειττόνων ἐστίν.

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὰ τῶν βελτιόνων ; Οἱ γὰρ κρείττους βελ- e
τίους που κατὰ τὸν σὸν λόγον.

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὰ τούτων νόμιμα κατὰ φύσιν καλά, κρειττόνων γε ὄντων ;

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν οἱ πολλοὶ νομίζουσιν οὕτως, ὡς ἄρτι αὖ σὺ ἔλεγες, δίκαιον εἶναι τὸ ἴσον ἔχειν καὶ αἴσχιον τὸ ἀδι-
κεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι ; Ἔστιν ταῦτα ἢ οὔ ; Καὶ ὅπως μὴ 489
ἁλώσει ἐνταῦθα σὺ αὖ αἰσχυνόμενος· νομίζουσιν, ἢ οὔ, οἱ πολλοὶ τὸ ἴσον ἔχειν ἀλλ᾽ οὐ τὸ πλέον δίκαιον εἶναι, καὶ αἴσχιον τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι ; Μὴ φθόνει μοι ἀποκρίνασθαι τοῦτ᾽, ⟨ὦ⟩ Καλλίκλεις, ἵν᾽, ἐάν μοι ὁμολογήσῃς, βεβαιώσωμαι ἤδη παρὰ σοῦ, ἅτε ἱκανοῦ ἀνδρὸς διαγνῶναι ὡμολογηκότος.

ΚΑΛ. Ἀλλ᾽ οἵ γε πολλοὶ νομίζουσιν οὕτως.

ΣΩ. Οὐ νόμῳ ἄρα μόνον ἐστὶν αἴσχιον τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι, οὐδὲ δίκαιον τὸ ἴσον ἔχειν, ἀλλὰ καὶ φύσει·
ὥστε κινδυνεύεις οὐκ ἀληθῆ λέγειν ἐν τοῖς πρόσθεν οὐδὲ b
ὀρθῶς ἐμοῦ κατηγορεῖν λέγων ὅτι ἐναντίον ἐστὶν ὁ νόμος καὶ ἡ φύσις, ἃ δὴ καὶ ἐγὼ γνοὺς κακουργῶ ἐν τοῖς λόγοις, ἐὰν μέν τις κατὰ φύσιν λέγῃ, ἐπὶ τὸν νόμον ἄγων, ἐὰν δέ τις κατὰ τὸν νόμον, ἐπὶ τὴν φύσιν.

ΚΑΛ. Οὑτοσὶ ἀνὴρ οὐ παύσεται φλυαρῶν. Εἰπέ μοι, ὦ Σώκρατες, οὐκ αἰσχύνει, τηλικοῦτος ὤν, ὀνόματα θηρεύων,
καὶ ἐάν τις ῥήματι ἁμάρτῃ, ἕρμαιον τοῦτο ποιούμενος ; c

e 2 που Hermann : πολὺ BTYF || 489 a 2 σὺ αὖ F : σὺ BTY || a 5 ὦ add. Heindorf || a 6 βεβαιώσωμαι TYF : βεβαιώσομαι B.

mes yeux, parce qu'un ramassis d'esclaves et de gens de toute provenance, des hommes sans valeur, sinon peut-être par la vigueur de leurs muscles, se seront réunis et auront prononcé certaines paroles, ces paroles seront des lois ?

SOCRATE. — Soit, très savant Calliclès. Ainsi c'est là ce que tu voulais dire ?

d CALLICLÈS. — Absolument.

SOCRATE. — Eh bien, mon très cher, depuis longtemps, de mon côté, je supposais que tel était, dans ta pensée, le sens de l'expression « le plus puissant », et mon insistance à t'interroger venait de mon vif désir de savoir sans équivoque ce que tu pensais. Évidemment, en effet, tu ne juges pas que deux hommes soient meilleurs qu'un seul, ni que tes esclaves soient meilleurs que toi pour être plus forts. Mais, puisque « meilleur » n'est pas pour toi synonyme de « plus fort », reprends les choses de plus haut et dis-moi ce que tu entends par « meilleur ». Veuille seulement mettre plus de douceur dans ton enseignement, pour ne pas m'obliger à l'abandonner.

e CALLICLÈS. — Tu te moques de moi, Socrate.

SOCRATE. — N'en crois rien, Calliclès ; j'en atteste Zéthos, dont tu empruntais tout à l'heure le personnage pour te moquer de moi tout à ton aise. Voyons : quels sont ceux que tu appelles les meilleurs ?

CALLICLÈS. — Eh bien, ceux qui valent mieux.

SOCRATE. — Ne vois-tu pas que ce sont là aussi des mots, et que tu n'expliques rien ? Veux-tu me dire si ceux que tu appelles les meilleurs et les plus puissants sont les plus sages, ou d'autres ?

Le meilleur est le plus intelligent.

CALLICLÈS. — Mais bien sûr, par Zeus, c'est de ceux-là que je veux parler, sans le moindre doute.

490 SOCRATE. — Souvent donc, d'après toi, un seul homme raisonnable est plus puissant que des milliers d'hommes déraisonnables ; c'est à lui qu'il appartient de commander, aux autres d'obéir, et c'est à celui qui commande d'avoir la plus grosse part. Il me semble que telle est bien ta pensée, — car je ne fais pas la chasse à tel ou tel mot, — lorsque tu dis qu'un seul homme est plus puissant que des milliers.

CALLICLÈS. — Oui certes, c'est bien là ce que je veux dire. Le droit selon la nature, d'après moi, c'est que le meilleur et

Ἐμὲ γὰρ οἴει ἄλλο τι λέγειν τὸ κρείττους εἶναι ἢ τὸ βελτίους; Οὐ πάλαι σοι λέγω ὅτι ταὐτόν φημι εἶναι τὸ βέλτιον καὶ τὸ κρεῖττον; Ἢ οἴει με λέγειν, ἐὰν συρφετὸς συλλεγῇ δούλων καὶ παντοδαπῶν ἀνθρώπων μηδενὸς ἀξίων πλὴν ἴσως τῷ σώματι ἰσχυρίσασθαι, καὶ οὗτοι φῶσιν, αὐτὰ ταῦτα εἶναι νόμιμα.

ΣΩ. Εἶεν, ὦ σοφώτατε Καλλίκλεις· οὕτω λέγεις;

ΚΑΛ. Πάνυ μὲν οὖν. d

ΣΩ. Ἀλλ' ἐγὼ μέν, ὦ δαιμόνιε, καὶ αὐτὸς πάλαι τοπάζω τοιοῦτόν τί σε λέγειν τὸ κρεῖττον, καὶ ἀνερωτῶ γλιχόμενος σαφῶς εἰδέναι ὅ τι λέγεις. Οὐ γὰρ δήπου σύ γε τοὺς δύο βελτίους ἡγεῖ τοῦ ἑνός, οὐδὲ τοὺς σοὺς δούλους βελτίους σοῦ, ὅτι ἰσχυρότεροί εἰσιν ἢ σύ. Ἀλλὰ πάλιν ἐξ ἀρχῆς εἰπέ τί ποτε λέγεις τοὺς βελτίους, ἐπειδὴ οὐ τοὺς ἰσχυροτέρους; Καί, ὦ θαυμάσιε, πρᾳότερόν με προδίδασκε, ἵνα μὴ ἀποφοιτήσω παρὰ σοῦ.

ΚΑΛ. Εἰρωνεύει, ὦ Σώκρατες. e

ΣΩ. Μὰ τὸν Ζῆθον, ὦ Καλλίκλεις, ᾧ σὺ χρώμενος πολλὰ νυνδὴ εἰρωνεύου πρός με· ἀλλ' ἴθι εἰπέ, τίνας λέγεις τοὺς βελτίους εἶναι;

ΚΑΛ. Τοὺς ἀμείνους ἔγωγε.

ΣΩ. Ὁρᾷς ἄρα ὅτι σὺ αὐτὸς ὀνόματα λέγεις, δηλοῖς δὲ οὐδέν; Οὐκ ἐρεῖς, τοὺς βελτίους καὶ κρείττους πότερον τοὺς φρονιμωτέρους λέγεις ἢ ἄλλους τινάς;

ΚΑΛ. Ἀλλὰ ναὶ μὰ Δία τούτους λέγω, καὶ σφόδρα γε.

ΣΩ. Πολλάκις ἄρα εἷς φρονῶν μυρίων μὴ φρονούντων 490
κρείττων ἐστὶν κατὰ τὸν σὸν λόγον, καὶ τοῦτον ἄρχειν δεῖ, τοὺς δ' ἄρχεσθαι, καὶ πλέον ἔχειν τὸν ἄρχοντα τῶν ἀρχομένων· τοῦτο γάρ μοι δοκεῖς βούλεσθαι λέγειν — καὶ οὐ ῥῆμά τι θηρεύω — εἰ ὁ εἷς τῶν μυρίων κρείττων.

ΚΑΛ. Ἀλλὰ ταῦτ' ἔστιν ἃ λέγω. Τοῦτο γὰρ οἶμαι ἐγὼ

c 6 αὐτὰ codd. : ἄττα conj. Heindorf || d 7 βελτίους F : βελτίστους BTY || 490 a 5 ῥῆμά τι Deuschle : ῥήματι BTYF ῥημάτια Badham.

le plus raisonnable commande aux médiocres et prenne la plus grosse part.

b Socrate. — Je t'arrête ici. Que réponds-tu maintenant à la question suivante ? Supposons que nous soyons rassemblés dans le même lieu, comme ici, en grand nombre, avec des vivres et des boissons en abondance pour la communauté, que nous soyons d'ailleurs de tout acabit, les uns forts, les autres faibles, et que l'un d'entre nous, en qualité de médecin, soit plus avisé en ces matières, tout en étant, naturellement, plus faible que certains, plus fort que d'autres, n'est-il pas évident que ce médecin, étant plus savant que nous tous, sera dans la circonstance le meilleur et le plus puissant ?

Calliclès. — Assurément.

c Socrate. — Devra-t-il donc, étant le meilleur, avoir la plus grosse part des vivres, ou bien ne faut-il pas qu'en sa qualité de chef, il en fasse le partage, mais que pour ce qui est de leur emploi et de son usage, il en prenne seulement sa part sous peine d'en souffrir, tandis que les uns auront plus et les autres moins que lui ; et s'il est par hasard le plus faible de tous, c'est le meilleur, Calliclès, qui aura le moins ? N'est-ce pas là, mon cher, ce qui arrivera ?

Calliclès. — Tu nous parles de vivres, de boissons, de médecins, de mille sottises ! Ce n'est pas de cela que je te parle.

d Socrate. — Quoi qu'il en soit, celui que tu appelles le meilleur, est-ce le plus sage, oui ou non ?

Calliclès. — Oui certes.

Socrate. — Et ne dis-tu pas que le meilleur doit avoir plus ?

Calliclès. — Pas en fait de vivres et de boissons.

Socrate. — J'entends : mais en fait de vêtements peut-être ? Le plus habile en tissage doit-il avoir le plus vaste manteau et promener par la ville les plus nombreux et les plus beaux costumes ?

Calliclès. — Que nous chantes-tu avec tes manteaux ?

Socrate. — Et pour les chaussures, il faut évidemment que la plus grosse part en revienne à celui qui est en ces matières le plus intelligent et le meilleur. Peut-être le cor-

e donnier doit-il circuler avec plus de chaussures et de plus grandes que les autres.

Calliclès. — Qu'est-ce encore que ces chaussures ? Tu dis folies sur folies.

Socrate. — Si c'est d'autres choses que tu veux parler,

τὸ δίκαιον εἶναι φύσει, τὸ βελτίω ὄντα καὶ φρονιμώτερον
καὶ ἄρχειν καὶ πλέον ἔχειν τῶν φαυλοτέρων.

ΣΩ. Ἔχε δὴ αὐτοῦ. Τί ποτε αὖ νῦν λέγεις ; Ἐὰν ἐν τῷ b
αὐτῷ ὦμεν, ὥσπερ νῦν, πολλοὶ ἀθρόοι ἄνθρωποι, καὶ ἡμῖν
ᾖ ἐν κοινῷ πολλὰ σιτία καὶ ποτά, ὦμεν δὲ παντοδαποί, οἱ
μὲν ἰσχυροί, οἱ δ' ἀσθενεῖς, εἷς δὲ ἡμῶν ᾖ φρονιμώτερος
περὶ ταῦτα, ἰατρὸς ὤν, ᾖ δέ, οἷον εἰκός, τῶν μὲν ἰσχυρό-
τερος, τῶν δὲ ἀσθενέστερος, ἄλλο τι ἢ οὗτος, φρονιμώτερος
ἡμῶν ὤν, βελτίων καὶ κρείττων ἔσται εἰς ταῦτα ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἦ οὖν τούτων τῶν σιτίων πλέον ἡμῶν ἑκτέον c
αὐτῷ, ὅτι βελτίων ἐστίν, ἢ τῷ μὲν ἄρχειν πάντα ἐκεῖνον
δεῖ νέμειν, ἐν τῷ δὲ ἀναλίσκειν τε αὐτὰ καὶ καταχρῆσθαι
εἰς τὸ ἑαυτοῦ σῶμα οὐ πλεονεκτητέον, εἰ μὴ μέλλει ζη-
μιοῦσθαι, ἀλλὰ τῶν μὲν πλέον, τῶν δ' ἔλαττον ἑκτέον· ἐὰν
δὲ τύχῃ πάντων ἀσθενέστατος ὤν, πάντων ἐλάχιστον τῷ
βελτίστῳ, ὦ Καλλίκλεις ; Οὐχ οὕτως, ὠγαθέ ;

ΚΑΛ. Περὶ σιτία λέγεις καὶ ποτὰ καὶ ἰατροὺς καὶ φλυα-
ρίας· ἐγὼ δὲ οὐ ταῦτα λέγω. d

ΣΩ. Πότερον οὖν τόν φρονιμώτερον βελτίω λέγεις ;
Φάθι ἢ μή.

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἀλλ' οὐ τὸν βελτίω πλέον δεῖν ἔχειν ;

ΚΑΛ. Ἀλλ' οὐ σιτίων γε οὐδὲ ποτῶν.

ΣΩ. Μανθάνω, ἀλλ' ἴσως ἱματίων, καὶ δεῖ τὸν ὑφαντι-
κώτατον μέγιστον ἱμάτιον ἔχειν καὶ πλεῖστα καὶ κάλλιστα
ἀμπεχόμενον περιιέναι ;

ΚΑΛ. Ποίων ἱματίων ;

ΣΩ. Ἀλλ' εἰς ὑποδήματα δῆλον ὅτι δεῖ πλεονεκτεῖν τὸν
φρονιμώτατον εἰς ταῦτα καὶ βέλτιστον. Τὸν σκυτοτόμον e
ἴσως μέγιστα δεῖ ὑποδήματα καὶ πλεῖστα ὑποδεδεμένον
περιπατεῖν.

c 4 μέλλει Yt : μέλλῃ BTF || d 2 οὖν TY : οὐ BF || d 6 ἀλλ' οὐ Cobet : οὐ BTY || e 1 φρονιμώτατον F : φρονιμώτερον BTY.

c'est peut-être, par exemple, d'un agriculteur, intelligent des choses de la terre et honnête homme, et c'est peut-être lui qui doit avoir la plus grosse part des semences et en employer la plus grande quantité dans ses propres champs.

Calliclès. — Comme tu rabâches toujours les mêmes choses, Socrate !

Socrate. — Non seulement les mêmes choses, Calliclès, mais sur les mêmes sujets.

491 Calliclès. — Par tous les dieux, ce ne sont vraiment que cordonniers, foulons, cuisiniers et médecins qui remplissent tes discours, comme si c'était de ces gens-là que nous parlions !

Socrate. — Ne veux-tu pas me dire enfin en quel ordre de choses la supériorité de puissance et de sagesse donne droit à une part plus forte que celle des autres ? Refuses-tu à la fois d'écouter mes suggestions et de parler toi-même ?

Les meilleurs sont les plus intelligents en politique et les plus courageux.

Calliclès. — Mais je ne fais que parler depuis longtemps. Et tout d'abord, quand je parle des puissants, je n'entends pas par là les cordonniers ni les cuisiniers, b mais ceux dont l'intelligence se porte vers les affaires de l'État, pour le bien gouverner, et qui ne sont pas seulement intelligents, mais en outre courageux, parce qu'ils sont capables d'exécuter ce qu'ils ont conçu et ne reculent pas par faiblesse d'âme devant la difficulté de la tâche.

Socrate. — Vois-tu, excellent Calliclès, combien le reproche que tu me fais diffère de celui que je t'adresse ? Tu prétends que je dis toujours la même chose, et tu m'en blâmes ; moi, au contraire, je te fais le reproche opposé, celui de ne jamais dire deux fois la même chose sur le même sujet, et
c d'appeler meilleurs et plus puissants tantôt les plus forts, tantôt les plus sages, d'autres encore en ce moment même : car voici que tu me parles de gens plus courageux pour en faire les meilleurs et les plus puissants. Voyons, mon cher, il faut sortir de là ; dis-moi quels peuvent bien être, et en quoi, ceux que tu appelles les meilleurs et les plus puissants ?

Calliclès. — Je te le répète : ceux qui, et en ce qui concerne les affaires publiques, sont intelligents et courageux.
d Voilà ceux qui méritent le pouvoir, et la justice veut que la part des avantages soit plus grande pour eux que pour les autres, pour les gouvernants que pour les gouvernés.

ΚΑΛ. Ποῖα ὑποδήματα ; Φλυαρεῖς ἔχων.

ΣΩ. Ἀλλ' εἰ μὴ τὰ τοιαῦτα λέγεις, ἴσως τὰ τοιάδε, οἷον γεωργικὸν ἄνδρα περὶ γῆν φρόνιμόν τε καὶ καλὸν κἀγαθόν, τοῦτον δὴ ἴσως δεῖ πλεονεκτεῖν τῶν σπερμάτων καὶ ὡς πλείστῳ σπέρματι χρῆσθαι εἰς τὴν αὑτοῦ γῆν.

ΚΑΛ. Ὡς ἀεὶ ταὐτὰ λέγεις, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐ μόνον γε, ὦ Καλλίκλεις, ἀλλὰ καὶ περὶ τῶν αὐτῶν.

ΚΑΛ. Νὴ τοὺς θεούς, ἀτεχνῶς γε ἀεὶ σκυτέας τε καὶ 491 κναφέας καὶ μαγείρους λέγων καὶ ἰατροὺς οὐδὲν παύει, ὡς περὶ τούτων ἡμῖν ὄντα τὸν λόγον.

ΣΩ. Οὐκοῦν σὺ ἐρεῖς περὶ τίνων ὁ κρείττων τε καὶ φρονιμώτερος πλέον ἔχων δικαίως πλεονεκτεῖ ; Ἢ οὔτε ἐμοῦ ὑποβάλλοντος ἀνέξει οὔτ' αὐτὸς ἐρεῖς ;

ΚΑΛ. Ἀλλ' ἔγωγε καὶ πάλαι λέγω. Πρῶτον μὲν τοὺς κρείττους οἵ εἰσιν οὐ σκυτοτόμους λέγω οὐδὲ μαγείρους, ἀλλ' οἳ ἂν εἰς τὰ τῆς πόλεως πράγματα φρόνιμοι ὦσιν, b ὅντινα ἂν τρόπον εὖ οἰκοῖτο, καὶ μὴ μόνον φρόνιμοι, ἀλλὰ καὶ ἀνδρεῖοι, ἱκανοὶ ὄντες ἃ ἂν νοήσωσιν ἐπιτελεῖν, καὶ μὴ ἀποκάμνωσι διὰ μαλακίαν τῆς ψυχῆς.

ΣΩ. Ὁρᾷς, ὦ βέλτιστε Καλλίκλεις, ὡς οὐ ταὐτὰ σύ τ' ἐμοῦ κατηγορεῖς καὶ ἐγὼ σοῦ ; Σὺ μὲν γὰρ ἐμὲ φῂς ἀεὶ ταὐτὰ λέγειν, καὶ μέμφει μοι· ἐγὼ δὲ σοῦ τοὐναντίον, ὅτι οὐδέποτε ταὐτὰ λέγεις περὶ τῶν αὐτῶν, ἀλλὰ τοτὲ μὲν τοὺς βελτίους τε καὶ κρείττους τοὺς ἰσχυροτέρους ὡρίζου, αὖθις c δὲ τοὺς φρονιμωτέρους, νῦν δ' αὖ ἕτερόν τι ἥκεις ἔχων· ἀνδρειότεροί τινες ὑπὸ σοῦ λέγονται οἱ κρείττους καὶ οἱ βελτίους. Ἀλλ', ὠγαθέ, εἰπὼν ἀπαλλάγηθι τίνας ποτὲ λέγεις τοὺς βελτίους τε καὶ κρείττους καὶ εἰς ὅ τι.

ΚΑΛ. Ἀλλ' εἴρηκά γε ἔγωγε τοὺς φρονίμους εἰς τὰ τῆς πόλεως πράγματα καὶ ἀνδρείους. Τούτους γὰρ προσήκει τῶν πόλεων ἄρχειν, καὶ τὸ δίκαιον τοῦτ' ἐστίν, πλέον d ἔχειν τούτους τῶν ἄλλων, τοὺς ἄρχοντας τῶν ἀρχομένων.

e 9 ταὐτὰ Yb : ταῦτα BT || 491 b 7 σοῦ BT : σὲ Y.

Les habiles en politique sont-ils ceux qui se gouvernent eux-mêmes, les tempérants?

Socrate. — Soit ! mais par rapport à eux-mêmes ? les conçois-tu se gouvernant ou gouvernés ?

Calliclès. — Qu'entends-tu par là ?

Socrate. — J'entends : chacun d'eux étant maître de soi. Mais peut-être crois-tu qu'il est inutile d'être maître de soi, et qu'il importe seulement de commander aux autres ?

Calliclès. — Comment conçois-tu cette maîtrise de soi-même ?

Socrate. — D'une façon très simple et comme tout le monde : elle consiste à être sage et à se dominer, à commander
e en soi aux plaisirs et aux passions.

Calliclès. — Tu es plaisant, Socrate : ceux que tu appelles les sages, ce sont les imbéciles !

Socrate. — Comment cela ? Tout le monde peut voir que ce n'est pas d'eux que je parle.

Les plus habiles sont ceux qui ont le plus de passions et qui les satisfont.

Calliclès. — Tu parles d'eux très expressément, Socrate. Qui donc, en effet, peut être heureux, s'il est esclave de qui que ce soit ? Non ; le beau et le juste, selon la nature, c'est ce que je suis en train de t'expliquer sans déguisement : à savoir, que pour bien vivre, il faut entretenir en soi-même les plus fortes passions au lieu de les réprimer, et qu'à ces passions, quelque fortes qu'elles soient, il faut se mettre en état de donner satisfac-
492 tion par son courage et son intelligence, en leur prodiguant tout ce qu'elles désirent.

Mais cela, sans doute, n'est pas à la portée du vulgaire : de là vient que la foule blâme ceux qu'elle rougit de ne pouvoir imiter, dans l'espoir de cacher par là sa propre faiblesse ; elle déclare que l'intempérance est honteuse, s'appliquant, comme je le disais précédemment, à asservir les hommes mieux doués par la nature, et, faute de pouvoir elle-même procurer à
b ses passions une satisfaction complète, elle vante la tempérance et la justice à cause de sa propre lâcheté. Quand un homme, en effet, est né fils de roi ou trouve d'abord en lui-même la force nécessaire pour conquérir un commandement, une tyrannie, un pouvoir suprême, que pourrait-il, en vérité, y avoir de plus honteux et de plus funeste pour un tel homme

ΣΩ. Τί δέ; αὑτῶν, ὦ ἑταῖρε, τί; ἤ τι ἄρχοντας ἢ ἀρχομένους;

ΚΑΛ. Πῶς λέγεις;

ΣΩ. Ἕνα ἕκαστον λέγω αὐτὸν ἑαυτοῦ ἄρχοντα· ἢ τοῦτο μὲν οὐδὲν δεῖ, αὐτὸν ἑαυτοῦ ἄρχειν, τῶν δὲ ἄλλων;

ΚΑΛ. Πῶς ἑαυτοῦ ἄρχοντα λέγεις;

ΣΩ. Οὐδὲν ποικίλον, ἀλλ᾽ ὥσπερ οἱ πολλοί, σώφρονα ὄντα καὶ ἐγκρατῆ αὐτὸν ἑαυτοῦ, τῶν ἡδονῶν καὶ ἐπιθυμιῶν
ἄρχοντα τῶν ἐν ἑαυτῷ. e

ΚΑΛ. Ὡς ἡδὺς εἶ· τοὺς ἠλιθίους λέγεις τοὺς σώφρονας.

ΣΩ. Πῶς γάρ [οὔ]; οὐδεὶς ὅστις οὐκ ἂν γνοίη ὅτι οὐ τοῦτο λέγω.

ΚΑΛ. Πάνυ γε σφόδρα, ὦ Σώκρατες. Ἐπεὶ πῶς ἂν εὐδαίμων γένοιτο ἄνθρωπος δουλεύων ὁτῳοῦν; Ἀλλὰ τοῦτ᾽ ἐστὶν τὸ κατὰ φύσιν καλὸν καὶ δίκαιον, ὃ ἐγώ σοι νῦν παρρησιαζόμενος λέγω, ὅτι δεῖ τὸν ὀρθῶς βιωσόμενον τὰς μὲν ἐπιθυμίας τὰς ἑαυτοῦ ἐᾶν ὡς μεγίστας εἶναι καὶ μὴ κολάζειν, ταύταις δὲ ὡς μεγίσταις οὔσαις ἱκανὸν εἶναι ὑπηρε-
τεῖν δι᾽ ἀνδρείαν καὶ φρόνησιν, καὶ ἀποπιμπλάναι ὧν ἂν 492
ἀεὶ ἡ ἐπιθυμία γίγνηται.

Ἀλλὰ τοῦτ᾽, οἶμαι, τοῖς πολλοῖς οὐ δυνατόν· ὅθεν ψέγουσιν τοὺς τοιούτους δι᾽ αἰσχύνην, ἀποκρυπτόμενοι τὴν αὑτῶν ἀδυναμίαν, καὶ αἰσχρὸν δή φασιν εἶναι τὴν ἀκολασίαν, ὅπερ ἐν τοῖς πρόσθεν ἐγὼ ἔλεγον, δουλούμενοι τοὺς βελτίους τὴν φύσιν ἀνθρώπους, καὶ αὐτοὶ οὐ δυνάμενοι ἐκπορίζεσθαι
ταῖς ἡδοναῖς πλήρωσιν ἐπαινοῦσιν τὴν σωφροσύνην καὶ τὴν b
δικαιοσύνην διὰ τὴν αὑτῶν ἀνανδρίαν. Ἐπεί γε οἷς ἐξ ἀρχῆς ὑπῆρξεν ἢ βασιλέων ὑέσιν εἶναι ἢ αὐτοὺς τῇ φύσει ἱκανοὺς ἐκπορίσασθαι ἀρχήν τινα ἢ τυραννίδα ἢ δυναστείαν, τί τῇ ἀληθείᾳ αἴσχιον καὶ κάκιον ⟨ἂν⟩ εἴη σωφροσύνης

d 3 τί, ἤ τι Burnet : τί ἢ (ἡ B) τί BTWF τί ἢ : ἢ τί Y || ἄρχοντας ἢ non habet B || **e** 3 οὔ secl. Routh || οὐ τοῦτο FT (corr.) Y : ουτω B || **492 b** 2 αὑτῶν B : αὐτῶν TY || γε οἷς Y : θεοῖς BT ὅσοις F || **b** 5 τι Y : omis. BTF || ἂν add. Coraës.

qu'une sage modération ? Quand on peut jouir de tous les biens sans que personne y fasse obstacle, on se donnerait pour maître à soi-même la loi de la foule, ses propos et son blâme ? Et comment cet homme ne serait-il pas malheu-
c reux, du fait de la morale selon la justice et la tempérance, lorsqu'il ne pourrait rien donner de plus à ses amis qu'à ses ennemis, et cela dans sa propre cité, où il serait le maître ?

La vérité, Socrate, que tu prétends chercher, la voici : la vie facile, l'intempérance, la licence, quand elles sont favorisées, font la vertu et le bonheur ; le reste, toutes ces fantasmagories qui reposent sur les conventions humaines contraires à la nature, n'est que sottise et néant.

d Socrate. — Ton exposé, Calliclès, ne manque ni de bravoure ni de franchise : tu as exprimé clairement ce que les autres pensent, mais n'osent pas dire. Je te prie donc de ne faire aucune concession, afin que nous apparaisse en toute évidence la vérité sur la meilleure manière de vivre. Dis-moi : les passions, à ton avis, ne doivent être en rien combattues, si l'on veut être tel qu'on doit être ; il faut au contraire les laisser grandir autant que possible, les satisfaisant par tous
e les moyens, et c'est en quoi consiste la vertu ?

Calliclès. — Telle est, en effet, mon affirmation.

Socrate. — On a donc tort de prétendre que ceux qui n'ont pas de besoins sont heureux.

Calliclès. — Oui, car à ce compte, il faudrait appeler heureux les pierres et les morts.

La vie de l'homme aux désirs insatiables est-elle la meilleure ?

Socrate. — Cependant, cette vie même que tu nous dépeins est redoutable. Je me demande, pour ma part, si Euripide n'a pas raison de dire [1] :

Qui sait si vivre n'est pas mourir
Et si mourir n'est pas vivre ?

493 Peut-être en réalité sommes-nous morts. C'est ainsi qu'un jour, j'ai entendu dire à un savant homme que notre vie

1. Dans son *Polyidos* (frgt. 639, N.). Un fragment de son *Phrixos* (830, N.) exprime presque textuellement la même idée.

τούτοις τοῖς ἀνθρώποις· οἷς ἐξὸν ἀπολαύειν τῶν ἀγαθῶν καὶ μηδενὸς ἐμποδὼν ὄντος, αὐτοὶ ἑαυτοῖς δεσπότην ἐπαγάγοιντο τὸν τῶν πολλῶν ἀνθρώπων νόμον τε καὶ λόγον καὶ ψόγον ; Ἦ πῶς οὐκ ἂν ἄθλιοι γεγονότες εἶεν ὑπὸ τοῦ καλοῦ τοῦ τῆς δικαιοσύνης καὶ τῆς σωφροσύνης, μηδὲν πλέον c
νέμοντες τοῖς φίλοις τοῖς αὐτῶν ἢ τοῖς ἐχθροῖς, καὶ ταῦτα ἄρχοντες ἐν τῇ ἑαυτῶν πόλει ;

Ἀλλὰ τῇ ἀληθείᾳ, ὦ Σώκρατες, ἣν φῂς σὺ διώκειν, ὧδ' ἔχει· τρυφὴ καὶ ἀκολασία καὶ ἐλευθερία, ἐὰν ἐπικουρίαν ἔχῃ, τοῦτ' ἐστὶν ἀρετή τε καὶ εὐδαιμονία· τὰ δὲ ἄλλα ταῦτ' ἐστὶ τὰ καλλωπίσματα, τὰ παρὰ φύσιν συνθήματα ἀνθρώπων, φλυαρία καὶ οὐδενὸς ἄξια.

ΣΩ. Οὐκ ἀγεννῶς γε, ὦ Καλλίκλεις, ἐπεξέρχει τῷ λόγῳ d
παρρησιαζόμενος· σαφῶς γὰρ σὺ νῦν λέγεις ἃ οἱ ἄλλοι διανοοῦνται μέν, λέγειν δὲ οὐκ ἐθέλουσιν. Δέομαι οὖν ἐγώ σου μηδενὶ τρόπῳ ἀνεῖναι, ἵνα τῷ ὄντι κατάδηλον γένηται πῶς βιωτέον. Καί μοι λέγε· τὰς μὲν ἐπιθυμίας φῂς οὐ κολαστέον, εἰ μέλλει τις οἷον δεῖ εἶναι, ἐῶντα δὲ αὐτὰς ὡς μεγίστας πλήρωσιν αὐταῖς ἁμόθεν γέ ποθεν ἑτοιμάζειν, καὶ τοῦτο εἶναι τὴν ἀρετήν ; e

ΚΑΛ. Φημὶ ταῦτα ἐγώ.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα ὀρθῶς λέγονται οἱ μηδενὸς δεόμενοι εὐδαίμονες εἶναι.

ΚΑΛ. Οἱ λίθοι γὰρ ἂν οὕτω γε καὶ οἱ νεκροὶ εὐδαιμονέστατοι εἶεν.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὲν δὴ καὶ ὥς γε σὺ λέγεις δεινὸς ὁ βίος. Οὐ γάρ τοι θαυμάζοιμ' ἂν εἰ Εὐριπίδης ἀληθῆ ἐν τοῖσδε λέγει, λέγων

τίς δ' οἶδεν εἰ τὸ ζῆν μέν ἐστι κατθανεῖν,
τὸ κατθανεῖν δὲ ζῆν ;

Καὶ ἡμεῖς τῷ ὄντι ἴσως τέθναμεν· ὅπερ ἤδη του ἔγωγε 493

b 7 αὐτοὶ YF : αὐτοῖς BT || **d** 7 ἁμόθεν F : ἄλλοθεν cett. || **e** 6 εἶεν YF : εἰσιν BT || **e** 8 τοι F Stobaeus : τι BTY || **e** 10 ἐστι WY : ἔστιν B || **493 a** 1 ὅπερ Y : omis. BTF (γάρ post ἤδη add. F).

présente est une mort, que notre corps est un tombeau [1], et que cette partie de l'âme où résident les passions obéit, de par sa nature, aux impulsions les plus contraires. Cette même partie de l'âme, docile et crédule, un spirituel conteur de mythes, quelque Italien sans doute, ou quelque Sicilien, jouant sur les mots [2], l'a représentée comme un tonneau, et
b les insensés comme des non-initiés ; chez les insensés, cette partie de l'âme où sont les passions, il l'appelle, à cause de son dérèglement et de son incapacité de rien garder, un tonneau percé, par allusion à leur nature insatiable. Tout au contraire de toi, Calliclès, il nous montre que parmi tous les habitants de l'Hadès — désignant ainsi le monde invisible —, les plus misérables sont ces non-initiés, obligés de verser dans des tonneaux sans fond de l'eau qu'ils apportent avec des cribles également incapables de la garder. Par ces cribles, à
c ce que me disait celui qui m'exposait ces choses, il entendait l'âme, et il comparait l'âme des insensés à un crible parce qu'elle était, disait-il, percée de trous, laissant tout fuir par aveuglement et par oubli.

Ces images, sans doute, ont quelque chose de bizarre, mais elles expriment bien ce par quoi je voudrais te persuader, si j'en suis capable, de changer d'idée, et de préférer à une existence inassouvie et sans frein une vie bien réglée, satisfaite toujours de ce qu'elle a et ne demandant pas davantage.

d Ai-je réussi à te faire changer d'avis et à te persuader qu'on est plus heureux dans l'ordre que dans le désordre ? Ou bien vingt autres mythes seraient-ils également impuissants à t'ébranler ?

Calliclès. — C'est ta seconde hypothèse qui est la vraie, Socrate.

Socrate. — Eh bien, voici une autre image qui vient de la même école. Examine si les deux genres de vie, celle du sage et celle du désordonné, ne sont pas comparables à la condition de deux hommes dont chacun aurait à sa disposition de nombreux tonneaux : ceux du premier seraient en
e bon état et remplis de vin, de miel, de lait, et ainsi de suite,

1. Cf. Philolaos, *fragment* 15, D. L'image s'avive en grec d'une apparente analogie entre les mots σῶμα *corps* et σῆμα *tombeau*.

2. Suit, en effet, une série d'à-peu-près sur πιθανός *docile aux impulsions* et πίθος *tonneau*, ἀνόητος *insensé* et ἀμύητος *non initié* et aussi

καὶ ἤκουσα τῶν σοφῶν, ὡς νῦν ἡμεῖς τέθναμεν, καὶ τὸ μὲν
σῶμά ἐστιν ἡμῖν σῆμα, τῆς δὲ ψυχῆς τοῦτο ἐν ᾧ ἐπιθυ-
μίαι εἰσὶ τυγχάνει ὂν οἷον ἀναπείθεσθαι καὶ μεταπίπτειν
ἄνω κάτω. Καὶ τοῦτο ἄρα τις μυθολογῶν κομψὸς ἀνήρ,
ἴσως Σικελός τις ἢ Ἰταλικός, παράγων τῷ ὀνόματι διὰ τὸ
πιθανόν τε καὶ πειστικὸν ὠνόμασε πίθον, τοὺς δὲ ἀνοήτους
ἀμυήτους, τῶν δ᾽ ἀνοήτων τοῦτο τῆς ψυχῆς οὗ αἱ ἐπιθυ- b
μίαι εἰσί, τὸ ἀκόλαστον αὐτοῦ καὶ οὐ στεγανόν, ὡς τετρη-
μένος εἴη πίθος, διὰ τὴν ἀπληστίαν ἀπεικάσας. Τοὐναντίον
δὴ οὗτος σοί, ὦ Καλλίκλεις, ἐνδείκνυται ὡς τῶν ἐν Ἅιδου
— τὸ ἀειδὲς δὴ λέγων — οὗτοι ἀθλιώτατοι ἂν εἶεν, οἱ ἀμύη-
τοι, καὶ φοροῖεν εἰς τὸν τετρημένον πίθον ὕδωρ ἑτέρῳ
τοιούτῳ τετρημένῳ κοσκίνῳ. Τὸ δὲ κόσκινον ἄρα λέγει, ὡς
ἔφη ὁ πρὸς ἐμὲ λέγων, τὴν ψυχὴν εἶναι· τὴν δὲ ψυχὴν κοσ- c
κίνῳ ἀπῄκασεν τὴν τῶν ἀνοήτων ὡς τετρημένην, ἅτε οὐ
δυναμένην στέγειν δι᾽ ἀπιστίαν τε καὶ λήθην.

Ταῦτ᾽ ἐπιεικῶς μέν ἐστιν ὑπό τι ἄτοπα, δηλοῖ μὴν ὃ
ἐγὼ βούλομαί σοι ἐνδειξάμενος, ἐάν πως οἷός τε ὦ, πεῖσαι
μεταθέσθαι, ἀντὶ τοῦ ἀπλήστως καὶ ἀκολάστως ἔχοντος
βίου τὸν κοσμίως καὶ τοῖς ἀεὶ παροῦσιν ἱκανῶς καὶ ἐξαρ-
κούντως ἔχοντα βίον ἑλέσθαι.

Ἀλλὰ πότερον πείθω τί σε καὶ μετατίθεσθαι εὐδαιμονε- d
στέρους εἶναι τοὺς κοσμίους τῶν ἀκολάστων, ἢ οὐδ᾽ ἂν
ἄλλα πολλὰ τοιαῦτα μυθολογῶ, οὐδέν τι μᾶλλον μεταθήσει;

ΚΑΛ. Τοῦτ᾽ ἀληθέστερον εἴρηκας, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Φέρε δή, ἄλλην σοι εἰκόνα λέγω ἐκ τοῦ αὐτοῦ γυμ-
νασίου τῇ νῦν. Σκόπει γὰρ εἰ τοιόνδε λέγεις περὶ τοῦ βίου
ἑκατέρου, τοῦ τε σώφρονος καὶ τοῦ ἀκολάστου, οἷον εἰ
δυοῖν ἀνδροῖν ἑκατέρῳ πίθοι πολλοὶ εἶεν, καὶ τῷ μὲν ἑτέρῳ
ὑγιεῖς καὶ πλήρεις, ὁ μὲν οἴνου, ὁ δὲ μέλιτος, ὁ δὲ γάλακ- e

a 2 prius καὶ om. Y || **b** 1 ἀνοήτων YF Iamblichus Stobaeus : ἀμυήτων BT || **b** 2 τὸ codd. : διὰ τὸ conj. Heindorf || **c** 4 μὴν T : μὲν B δὲ Y || **d** 2 οὐδ᾽ ἂν ἄλλα Sauppe : οὐδὲν ἀλλὰ BT οὐδὲν ἀλλ᾽ ἂν Y.

toutes choses rares, coûteuses, qu'on ne se procure pas sans difficultés et sans peine ; mais, une fois ses tonneaux pleins, notre homme n'aurait plus à y rien verser ni à s'en occuper ; il serait, à cet égard, parfaitement tranquille. L'autre homme, comme le premier, aurait le moyen de se procurer, non sans peine, des liquides divers, mais ses tonneaux seraient en mauvais état et fuiraient, de sorte qu'il serait forcé de travailler nuit et jour à les remplir, sous peine des plus dures priva-
494 tions. Ces deux manières de vivre sont exactement celles de l'intempérant et de l'homme sage : lequel des deux te paraît le plus heureux ? Ai-je réussi par mon discours à te persuader qu'une vie bien réglée vaut mieux qu'une vie désordonnée ; oui ou non ?

Calliclès. — Tu n'y as point réussi, Socrate. L'homme aux tonneaux pleins n'a plus aucun plaisir, et c'est justement là ce que j'appelais tout à l'heure vivre à la façon d'une pierre : une fois les tonneaux remplis, on n'a plus ni joie ni
b peine ; mais ce qui fait l'agrément de la vie, c'est de verser le plus possible.

Socrate. — Mais, pour verser beaucoup, il faut nécessairement que les fuites soient abondantes et que les trous qui les laissent passer soient larges ?

Calliclès. — Sans doute.

Socrate. — Alors, c'est l'existence d'un pluvier que tu me proposes, non celle d'une pierre ou d'un mort. Mais dis-moi : ce que tu entends par là, c'est qu'il faut avoir faim, et, quand on a faim, manger ?

Calliclès. — Oui certes.

c Socrate. — Avoir soif et boire quand on a soif ?

Calliclès. — Précisément ; et qu'il faut avoir tous les autres désirs, pouvoir les satisfaire, y trouver du plaisir, et qu'en cela consiste le bonheur.

Socrate. — Allons, très bien, mon cher ! Reste en effet sur tes positions ; ne cède pas à la fausse honte. Mais je ne dois pas, moi non plus, ce me semble, pécher par timidité. Dis-moi donc d'abord si c'est vivre heureux que d'avoir la gale,

non fermé, Ἅδης *Hadès* et ἀειδής *invisible*. Le mythographe, un Pythagoricien, est soit Empédocle (sicilien), soit plutôt Philolaos (italien), dont Socrate pouvait connaître l'enseignement par Simmias et Cébès (cf. *Phédon* 61 d).

τος, καὶ ἄλλοι πολλοὶ πολλῶν, νάματα δὲ σπάνια καὶ χα-
λεπὰ ἑκάστου τούτων εἴη καὶ μετὰ πολλῶν πόνων καὶ χαλε-
πῶν ἐκποριζόμενα· ὁ μὲν οὖν ἕτερος πληρωσάμενος μήτ᾽
ἐποχετεύοι μήτε τι φροντίζοι, ἀλλ᾽ ἕνεκα τούτων ἡσυχίαν
ἔχοι· τῷ δ᾽ ἑτέρῳ τὰ μὲν νάματα, ὥσπερ καὶ ἐκείνῳ, δυνατὰ
μὲν πορίζεσθαι, χαλεπὰ δέ, τὰ δ᾽ ἀγγεῖα τετρημένα καὶ
σαθρά, ἀναγκάζοιτο δ᾽ ἀεὶ καὶ νύκτα καὶ ἡμέραν πιμπλάναι
αὐτά, ἢ τὰς ἐσχάτας λυποῖτο λύπας· ἆρα τοιούτου ἑκα- 494
τέρου ὄντος τοῦ βίου, λέγεις τὸν τοῦ ἀκολάστου εὐδαιμο-
νέστερον εἶναι ἢ τὸν τοῦ κοσμίου; Πείθω τί σε ταῦτα
λέγων συγχωρῆσαι τὸν κόσμιον βίον τοῦ ἀκολάστου ἀμείνω
εἶναι, ἢ οὐ πείθω;

ΚΑΛ. Οὐ πείθεις, ὦ Σώκρατες. Τῷ μὲν γὰρ πληρωσα-
μένῳ ἐκείνῳ οὐκέτ᾽ ἔστιν ἡδονὴ οὐδεμία, ἀλλὰ τοῦτ᾽ ἐστὶν
ὃ νυνδὴ ἐγὼ ἔλεγον, τὸ ὥσπερ λίθον ζῆν, ἐπειδὰν πληρώ-
σηται, μήτε χαίροντα ἔτι μήτε λυπούμενον. Ἀλλ᾽ ἐν τούτῳ b
ἐστὶν τὸ ἡδέως ζῆν, ἐν τῷ ὡς πλεῖστον ἐπιρρεῖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀνάγκη γ᾽, ἂν πολὺ ἐπιρρέῃ, πολὺ καὶ
τὸ ἀπιὸν εἶναι, καὶ μεγάλ᾽ ἄττα τὰ τρήματα εἶναι ταῖς
ἐκροαῖς;

ΚΑΛ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Χαραδριοῦ τινα αὖ σὺ βίον λέγεις, ἀλλ᾽ οὐ νεκροῦ
οὐδὲ λίθου. Καί μοι λέγε· τὸ τοιόνδε λέγεις οἷον πεινῆν καὶ
πεινῶντα ἐσθίειν;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Καὶ διψῆν γε καὶ διψῶντα πίνειν; c

ΚΑΛ. Λέγω, καὶ τὰς ἄλλας ἐπιθυμίας ἁπάσας ἔχοντα
καὶ δυνάμενον πληροῦν χαίροντα εὐδαιμόνως ζῆν.

ΣΩ. Εὖ γε, ὦ βέλτιστε· διατέλει γὰρ ὥσπερ ἤρξω, καὶ
ὅπως μὴ ἀπαισχυνεῖ. Δεῖ δέ, ὡς ἔοικε, μηδ᾽ ἐμὲ ἀπαισχυν-
θῆναι. Καὶ πρῶτον μὲν εἰπέ, εἰ καὶ ψωρῶντα καὶ κνησιῶντα,

e 8 δ᾽ ἀεὶ F Iamblichus: ἀεὶ BT et (καὶ ante ἀναγκάζοιτο add.) Y. vulg || 494 a 8 πληρώσηται Y vulg.: πληρώσῃ BTF || c 3 πληροῦν Stephanus: πληροῦντα BTYF.

d'éprouver le besoin de se gratter, de pouvoir se gratter copieusement et de passer sa vie à se gratter[1] ?

d CALLICLÈS. — Quelle absurdité, Socrate ! Tu parles en véritable orateur politique.

SOCRATE. — Aussi ai-je frappé Gorgias et Polos d'une stupeur mêlée de honte. Mais toi, Calliclès, tu n'éprouveras ni stupeur ni honte, car tu es un brave. Réponds-moi donc seulement.

CALLICLÈS. — Eh bien, je te réponds que se gratter ainsi, c'est encore vivre agréablement.

SOCRATE. — Si cette vie est agréable, elle est donc heureuse ?

CALLICLÈS. — Sans aucun doute.

e SOCRATE. — Est-ce seulement à la tête qu'il est agréable d'avoir envie de se gratter, ou dois-je pousser plus loin l'interrogation ? Songe, Calliclès, à ce que tu devrais répondre si on te posait toutes les questions à la suite, et, pour tout résumer d'un mot, la vie d'un débauché n'est-elle pas affreuse, honteuse et misérable ? Oseras-tu dire que les gens de cette espèce sont heureux, s'ils ont en abondance tout ce qu'ils désirent ?

CALLICLÈS. — N'as-tu pas honte, Socrate, d'en venir à de pareils sujets ?

Conséquences honteuses : ne faut-il pas distinguer entre les plaisirs ?

SOCRATE. — Qui donc nous y a conduits ? Est-ce moi, Calliclès, ou celui qui déclare avec tranquillité que le plaisir, quelle qu'en soit la nature, constitue le bonheur, et qui, entre les plaisirs, ne dis-
495 tingue pas les bons des mauvais ? Dis-moi donc encore une fois si tu maintiens toujours que le plaisir est identique au bien, ou si tu reconnais que certains plaisirs ne sont pas bons ?

CALLICLÈS. — Pour ne pas contredire ma première affirmation en niant l'identité des deux choses, je la maintiens.

SOCRATE. — Tu ruines nos premières positions, Calliclès, et n'as plus qualité pour chercher avec moi la vérité, si tu parles contre ta pensée.

b CALLICLÈS. — Mais c'est ce que tu fais toi-même, Socrate.

1. Cf. *Philèbe* 46 b.

ἀφθόνως ἔχοντα τοῦ κνῆσθαι, κνώμενον διατελοῦντα τὸν βίον εὐδαιμόνως ἔστι ζῆν.

ΚΑΛ. Ὡς ἄτοπος εἶ, ὦ Σώκρατες, καὶ ἀτεχνῶς δημη- d
γόρος.

ΣΩ. Τοιγάρτοι, ὦ Καλλίκλεις, Πῶλον μὲν καὶ Γοργίαν καὶ ἐξέπληξα καὶ αἰσχύνεσθαι ἐποίησα, σὺ δὲ οὐ μὴ ἐκπλαγῇς οὐδὲ μὴ αἰσχυνθῇς· ἀνδρεῖος γὰρ εἶ. Ἀλλ' ἀποκρίνου μόνον.

ΚΑΛ. Φημὶ τοίνυν καὶ τὸν κνώμενον ἡδέως ἂν βιῶναι.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴπερ ἡδέως, καὶ εὐδαιμόνως;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Πότερον εἰ τὴν κεφαλὴν μόνον κνησιῴη, ἢ ἔτι τί e
σε ἐρωτῶ; Ὅρα, ὦ Καλλίκλεις, τί ἀποκρινεῖ, ἐάν τίς σε τὰ [ἐχόμενα] τούτοις ἐφεξῆς ἅπαντα ἐρωτᾷ· καὶ τούτων τοιούτων ὄντων κεφάλαιον, ὁ τῶν κιναίδων βίος, οὗτος οὐ δεινὸς καὶ αἰσχρὸς καὶ ἄθλιος; Ἢ τούτους τολμήσεις λέγειν εὐδαίμονας εἶναι, ἐὰν ἀφθόνως ἔχωσιν ὧν δέονται;

ΚΑΛ. Οὐκ αἰσχύνει εἰς τοιαῦτα ἄγων, ὦ Σώκρατες, τοὺς λόγους;

ΣΩ. Ἦ γὰρ ἐγὼ ἄγω ἐνταῦθα, ὦ γενναῖε, ἢ ἐκεῖνος ὃς ἂν φῇ ἀνέδην οὕτω τοὺς χαίροντας, ὅπως ἂν χαίρωσιν,
εὐδαίμονας εἶναι, καὶ μὴ διορίζηται τῶν ἡδονῶν ὁποῖαι 495
ἀγαθαὶ καὶ κακαί; Ἀλλ' ἔτι καὶ νῦν λέγε, πότερον φῂς εἶναι τὸ αὐτὸ ἡδὺ καὶ ἀγαθόν, ἢ εἶναί τι τῶν ἡδέων ὃ οὐκ ἔστιν ἀγαθόν;

ΚΑΛ. Ἵνα δή μοι μὴ ἀνομολογούμενος ᾖ ὁ λόγος, ἐὰν ἕτερον φήσω εἶναι, τὸ αὐτό φημι εἶναι.

ΣΩ. Διαφθείρεις, ὦ Καλλίκλεις, τοὺς πρώτους λόγους, καὶ οὐκ ἂν ἔτι μετ' ἐμοῦ ἱκανῶς τὰ ὄντα ἐξετάζοις, εἴπερ παρὰ τὰ δοκοῦντα σαυτῷ ἐρεῖς.

ΚΑΛ. Καὶ γὰρ σύ, ὦ Σώκρατες. b

e 1 κνησιῴη Heindorf: κνησιοῖ BTY κνησθῇ F || e 3 ἐχόμενα secl. Schanz: ἑπόμενα Bekker || e 4 κεφάλαιον YF: κεφαλαίων BT || 495 a 1 ὁποῖαι F: ὁποῖαι αἱ BTYW || a 2 καὶ (prius) BTYF: καὶ αἱ W.

Socrate. — Si je le fais, j'ai tort, aussi bien que toi. Mais réfléchis à une chose, mon très cher ami : peut-être le bien n'est-il pas identique à toute espèce de plaisir ; sinon, les honteuses conséquences auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure s'ensuivent évidemment, et beaucoup d'autres encore.

Calliclès. — C'est du moins ton avis, Socrate.

Socrate. — Sincèrement, Calliclès, maintiens-tu ton affirmation ?

Calliclès. — Oui certes.

c Socrate. — Il faut donc alors la discuter pour tout de bon ?

Calliclès. — Sans aucun doute.

Socrate. — Soit ; puisqu'il en est ainsi, réponds à ma question avec précision : existe-t-il une chose que tu appelles la science ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Et, avec la science, un autre que tu appelais tout à l'heure [1] le courage ?

Calliclès. – Je l'ai dit en effet.

Socrate. — Cette autre chose, le courage, voulais-tu dire, en nous parlant des deux, qu'elle fût différente de la science ?

Calliclès. — Tout à fait différente.

Socrate. — Et maintenant, le plaisir et la science, est-ce une même chose, ou deux choses différentes ?

d Calliclès. — Différentes sans aucun doute, ô l'habile homme !

Socrate. — Et le courage diffère-t-il du plaisir ?

Calliclès. — Évidemment.

Socrate. — Mettons-nous donc bien dans la mémoire que Calliclès du dème d'Acharnes a déclaré que le plaisir et le bien étaient identiques, mais que la science et le courage différaient entre eux et différaient du bien [2].

Calliclès. — Est-ce que Socrate du dème d'Alopècé refuse d'en convenir, oui ou non ?

e Socrate. — Il n'en convient pas ; mais Calliclès n'en conviendra pas non plus, à ce que je crois, lorsqu'il aura examiné de plus près sa propre pensée. Dis-moi, en effet : le bonheur et le malheur ne sont-ils pas deux états opposés ?

1. Lorsqu'il donnait sa dernière définition des *meilleurs* (491 b).
2. Le mot sous-entend un raisonnement : on attendrait *plaisir*.

ΣΩ. Οὐ τοίνυν ὀρθῶς ποιῶ οὔτ' ἐγώ, εἴπερ ποιῶ τοῦτο, οὔτε σύ. Ἀλλ', ὦ μακάριε, ἄθρει μὴ οὐ τοῦτο ᾖ τὸ ἀγαθόν, τὸ πάντως χαίρειν· ταῦτά τε γὰρ τὰ νυνδὴ αἰνιχθέντα πολλὰ καὶ αἰσχρὰ φαίνεται συμβαίνοντα, εἰ τοῦτο οὕτως ἔχει, καὶ ἄλλα πολλά.

ΚΑΛ. Ὡς σύ γε οἴει, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Σὺ δὲ τῷ ὄντι, ὦ Καλλίκλεις, ταῦτα ἰσχυρίζει;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἐπιχειρῶμεν ἄρα τῷ λόγῳ ὡς σοῦ σπουδάζοντος; c

ΚΑΛ. Πάνυ γε σφόδρα.

ΣΩ. Ἴθι δή μοι, ἐπειδὴ οὕτω δοκεῖ, διελοῦ τάδε· ἐπιστήμην που καλεῖς τι;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐ καὶ ἀνδρείαν νυνδὴ ἔλεγές τινα εἶναι μετὰ ἐπιστήμης;

ΚΑΛ. Ἔλεγον γάρ.

ΣΩ. Ἄλλο τι οὖν ὡς ἕτερον τὴν ἀνδρείαν τῆς ἐπιστήμης δύο ταῦτα ἔλεγες;

ΚΑΛ. Σφόδρα γε.

ΣΩ. Τί δέ; Ἡδονὴν καὶ ἐπιστήμην ταὐτὸν ἢ ἕτερον;

ΚΑΛ. Ἕτερον δήπου, ὦ σοφώτατε σύ. d

ΣΩ. Ἦ καὶ ἀνδρείαν ἑτέραν ἡδονῆς;

ΚΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Φέρε δὴ ὅπως μεμνησόμεθα ταῦτα, ὅτι Καλλικλῆς ἔφη Ἀχαρνεὺς ἡδὺ μὲν καὶ ἀγαθὸν ταὐτὸν εἶναι, ἐπιστήμην δὲ καὶ ἀνδρείαν καὶ ἀλλήλων καὶ τοῦ ἀγαθοῦ ἕτερον.

ΚΑΛ. Σωκράτης δέ γε ἡμῖν ὁ Ἀλωπεκῆθεν οὐχ ὁμολογεῖ ταῦτα. Ἢ ὁμολογεῖ;

ΣΩ. Οὐχ ὁμολογεῖ· οἶμαι δέ γε οὐδὲ Καλλικλῆς, ὅταν αὐτὸς αὑτὸν θεάσηται ὀρθῶς. Εἰπὲ γάρ μοι, τοὺς εὖ πράττοντας τοῖς κακῶς πράττουσιν οὐ τοὐναντίον ἡγεῖ πάθος πεπονθέναι; e

c 6 εἶναι supra lineam T.

Calliclès. — Oui.

Socrate. — S'ils sont opposés l'un à l'autre, ne sont-ils pas entre eux dans le même rapport que la santé et la maladie ? On ne peut, en effet, que je sache, être à la fois bien portant et malade, ni se délivrer à la fois de la maladie et de la santé [1].

Calliclès. — Que veux-tu dire ?

Socrate. — Considère, par exemple, isolément la partie
496 du corps que tu voudras : on peut avoir les yeux malades, et cela s'appelle une ophtalmie ?

Calliclès. — Sans doute.

Socrate. — Ces mêmes yeux, alors, ne peuvent être en bon état ?

Calliclès. — Évidemment.

Socrate. — Mais quoi ! Si l'on se débarrasse de l'ophtalmie, se prive-t-on en même temps de la santé des yeux, et perd-on les deux choses à la fois ?

Calliclès. — Nullement.

Socrate. — Ce serait là, je pense, un prodige, une absurdité, n'est-il pas vrai ?

b Calliclès. — Tout à fait.

Socrate. — Mais chacun des deux états, semble-t-il, vient et disparaît à son tour ?

Calliclès. — D'accord.

Socrate. — N'en est-il pas de même de la force et de la faiblesse ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Ou de la vitesse et de la lenteur ?

Calliclès. — Certes.

Socrate. — Et pour le bien et le bonheur ou leurs contraires, le mal et la misère, n'est-ce pas aussi à tour de rôle qu'on les acquiert ou qu'on s'en sépare ?

Calliclès. — C'est évident.

c Socrate. — Si donc nous trouvons certaines choses que l'on possède ou que l'on perde simultanément, il est clair que

1. Cette phrase, avec sa division en deux parties, est comme l'esquisse du premier argument opposé par Socrate à la thèse de Calliclès sur l'identité du *plaisir* et du *bien*. Bonheur (ou *bien*) et malheur (ou *mal*) ne peuvent, ni coexister, ni disparaître simultanément. Or 1° il est, au contraire, des *plaisirs* (boire ou manger, par ex.) qui ne

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν, εἴπερ ἐναντία ἐστὶν ταῦτα ἀλλήλοις, ἀνάγκη περὶ αὐτῶν ἔχειν ὥσπερ περὶ ὑγιείας ἔχει καὶ νόσου ; Οὐ γὰρ ἅμα δήπου ὑγιαίνει τε καὶ νοσεῖ ὁ ἄνθρωπος, οὐδὲ ἅμα ἀπαλλάττεται ὑγιείας τε καὶ νόσου.

ΚΑΛ. Πῶς λέγεις ;

ΣΩ. Οἷον περὶ ὅτου βούλει τοῦ σώματος ἀπολαβὼν σκό-
πει. Νοσεῖ που ἄνθρωπος ὀφθαλμούς, ᾧ ὄνομα ὀφθαλ- 496
μία ;

ΚΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Οὐ δήπου καὶ ὑγιαίνει γε ἅμα τοὺς αὐτούς ;

ΚΑΛ. Οὐδ' ὁπωστιοῦν.

ΣΩ. Τί δέ ; Ὅταν τῆς ὀφθαλμίας ἀπαλλάττηται, ἆρα τότε καὶ τῆς ὑγιείας ἀπαλλάττεται τῶν ὀφθαλμῶν καὶ τελευτῶν ἅμα ἀμφοτέρων ἀπήλλακται ;

ΚΑΛ. Ἥκιστά γε.

ΣΩ. Θαυμάσιον γάρ, οἶμαι, καὶ ἄλογον γίγνεται· ἦ γάρ ;

ΚΑΛ. Σφόδρα γε. b

ΣΩ. Ἀλλ' ἐν μέρει, οἶμαι, ἑκάτερον καὶ λαμβάνει καὶ ἀπόλλυσι.

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἰσχὺν καὶ ἀσθένειαν ὡσαύτως ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ τάχος καὶ βραδυτῆτα ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἦ καὶ τἀγαθὰ καὶ τὴν εὐδαιμονίαν καὶ τἀναντία τούτων, κακά τε καὶ ἀθλιότητα, ἐν μέρει λαμβάνει καὶ ἐν μέρει ἀπαλλάττεται ἑκατέρου ;

ΚΑΛ. Πάντως δήπου.

ΣΩ. Ἐὰν εὕρωμεν ἄρα ἅττα ὧν ἅμα τε ἀπαλλάττεται c
ἄνθρωπος καὶ ἅμα ἔχει, δῆλον ὅτι ταῦτά γε οὐκ ἂν εἴη τό

496 b 3 ἀπόλλυσι Hirschig : ἀπολλύει BTY ἀπολύει F.

ces choses ne sauraient être le bien et le mal. Sommes-nous d'accord sur ce point ? Réfléchis bien avant de répondre.

Calliclès. — J'en tombe tout à fait d'accord.

Socrate. — Revenons donc à nos précédentes affirmations. Qu'as tu dit ? que la faim était agréable ? ou qu'elle était pénible ? Je parle de la faim en soi.

Calliclès. — Je dis qu'elle est pénible, mais qu'il est agréable de manger quand on a faim.

Socrate. — Je te comprends. Mais enfin, d'une manière
d absolue, la faim est-elle pénible, oui ou non ?

Calliclès. — Elle est pénible.

Socrate. — Et la soif aussi.

Calliclès. — Extrêmement.

Socrate. — Dois-je pousser plus loin mes questions, ou reconnais-tu que tout besoin et tout désir sont pénibles ?

Calliclès. — Je le reconnais ; arrête-là tes questions.

Socrate. — Soit. Mais boire quand on a soif, peux-tu dire que ce ne soit pas agréable ?

Calliclès. — Non certes.

Socrate. — Cependant, dis-moi, dans le cas dont tu parles, le fait d'avoir soif est certainement pénible ?

e Calliclès. — Oui.

Socrate. — Mais le fait de boire est la satisfaction d'un besoin et un plaisir ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Ainsi, c'est en tant qu'on boit, qu'on éprouve du plaisir ?

Calliclès. — Assurément.

Socrate. — Mais quand on a soif ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Donc quand on souffre ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Vois-tu où tu aboutis ? Tu dis qu'on éprouve à la fois du plaisir et de la souffrance quand tu dis qu'on boit ayant soif. Ou bien n'est-il pas vrai que ce double effet se

se conçoivent que coexistant avec une *souffrance* (496 c-497 a) ; 2° dans le cas de ces mêmes plaisirs, la sensation de *souffrance* (avoir soif, par ex.) et celle de *plaisir* (boire ayant soif) cessent en même temps (497 c-d). On notera que cette argumentation laisse de côté les plaisirs que Platon distingue sous le nom de *purs* dans le *Philèbe* 52 c.

τε ἀγαθὸν καὶ τὸ κακόν. Ὁμολογοῦμεν ταῦτα ; Καὶ εὖ μάλα σκεψάμενος ἀποκρίνου.

ΚΑΛ. Ἀλλ' ὑπερφυῶς ὡς ὁμολογῶ.

ΣΩ. Ἴθι δὴ ἐπὶ τὰ ἔμπροσθεν ὡμολογημένα. Τὸ πεινῆν ἔλεγες πότερον ἡδὺ ἢ ἀνιαρὸν εἶναι ; Αὐτὸ λέγω τὸ πεινῆν.

ΚΑΛ. Ἀνιαρὸν ἔγωγε· τὸ μέντοι πεινῶντα ἐσθίειν ἡδύ.

ΣΩ. Μανθάνω· ἀλλ' οὖν τό γε πεινῆν αὐτὸ ἀνιαρόν. Ἢ d
οὐχί ;

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τὸ διψῆν ;

ΚΑΛ. Σφόδρα γε.

ΣΩ. Πότερον οὖν ἔτι πλείω ἐρωτῶ, ἢ ὁμολογεῖς ἅπασαν ἔνδειαν καὶ ἐπιθυμίαν ἀνιαρὸν εἶναι ;

ΚΑΛ. Ὁμολογῶ, ἀλλὰ μὴ ἐρώτα.

ΣΩ. Εἶεν· διψῶντα δὲ δὴ πίνειν ἄλλο τι ἢ ἡδὺ φῂς εἶναι ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν τούτου οὗ λέγεις τὸ μὲν διψῶντα λυπούμενον δήπου ἐστίν ;

ΚΑΛ. Ναί. e

ΣΩ. Τὸ δὲ πίνειν πλήρωσίς τε τῆς ἐνδείας καὶ ἡδονή ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν κατὰ τὸ πίνειν χαίρειν λέγεις ;

ΚΑΛ. Μάλιστα.

ΣΩ. Διψῶντά γε ;

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Λυπούμενον ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Αἰσθάνει οὖν τὸ συμβαῖνον, ὅτι λυπούμενον χαίρειν λέγεις ἅμα, ὅταν διψῶντα πίνειν λέγῃς ; Ἢ οὐχ ἅμα

496 c 5 ὑπερφυῶς ὡς BYF : ὑπερφυῶς T || d 1 μανθάνω Ast : καὶ ἐγὼ μ. BTF ἐγὼ μ. Y || e 2 πλήρωσις F : πλήρης BT πλήρη WY.

produise simultanément dans la même partie — disons du corps ou de l'âme, à ton choix, car, pour moi, je n'ai pas de préférence. Est-ce exact, oui ou non ?

Calliclès. — C'est exact.

Socrate. — Tu disais cependant qu'on ne peut être à la fois heureux et malheureux ?

Calliclès. — Je l'affirme en effet.

497 Socrate. — Mais d'autre part tu reconnais qu'on peut avoir du plaisir en même temps qu'une souffrance.

Calliclès. — C'est vrai.

Socrate. — C'est donc que le plaisir n'est pas le bonheur et que la souffrance n'est pas le malheur, de sorte que l'agréable est finalement autre chose que le bien.

Calliclès. — Je ne comprends rien à tes sophismes, Socrate.

Socrate. — Tu comprends fort bien, Calliclès ; seulement tu fais l'ignorant. Mais continuons d'avancer.

Calliclès. — Où tendent ces sornettes ?

Socrate. — A te démontrer quel habile homme tu es, toi
b qui me reprends. N'est-il pas vrai qu'au moment où nous cessons d'avoir soif, chacun de nous cesse de prendre plaisir à boire ?

Calliclès. — Je ne sais ce que tu veux dire.

Gorgias. — Ne parle pas ainsi, Calliclès ; réponds, dans notre intérêt même, pour que cette discussion arrive à son terme.

Calliclès. — Mais aussi, Gorgias, ce Socrate est toujours le même : il vous pose sans cesse un tas de petites questions insignifiantes sur lesquelles il vous chicane.

Gorgias. — Que t'importe ? Tu n'as pas à les apprécier. Laisse Socrate t'interroger comme il lui plaît.

c Calliclès. — Eh bien, Socrate, continue tes interrogations mesquines et menues, puisque tel est l'avis de Gorgias.

Socrate. — Tu es bien heureux, Calliclès, d'avoir été initié aux Grands Mystères avant de l'être aux Petits[1] : je ne croyais pas que cela fût permis. Quoi qu'il en soit, reprenons les choses où tu les avais laissées, et dis-moi s'il n'est pas

1. Les *Petits Mystères*, célébrés à Athènes du 19 au 21 Anthestérion, conféraient un premier degré d'initiation sans lequel on ne pouvait se présenter aux Mystères proprement dits ou *Grands Mystères*, célébrés à Éleusis du 21 au 23 Boédromion (cf. P. Foucart, *Les Mystères d'Éleusis*, Paris, 1914, pp. 297 sqq.).

τοῦτο γίγνεται κατὰ τὸν αὐτὸν τόπον καὶ χρόνον εἴτε ψυχῆς εἴτε σώματος βούλει; Οὐδὲν γάρ, οἶμαι, διαφέρει. Ἔστι ταῦτα ἢ οὔ;

ΚΑΛ. Ἔστιν.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν εὖ γε πράττοντα κακῶς πράττειν ἅμα ἀδύνατον φῄς εἶναι.

ΚΑΛ. Φημὶ γάρ.

ΣΩ. Ἀνιώμενον δέ γε χαίρειν δυνατὸν ὡμολόγηκας. 497

ΚΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα τὸ χαίρειν ἐστὶν εὖ πράττειν οὐδὲ τὸ ἀνιᾶσθαι κακῶς, ὥστε ἕτερον γίγνεται τὸ ἡδὺ τοῦ ἀγαθοῦ.

ΚΑΛ. Οὐκ οἶδ᾽ ἅττα σοφίζει, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οἶσθα, ἀλλὰ ἀκκίζει, ὦ Καλλίκλεις· καὶ πρόϊθί γε ἔτι εἰς τὸ ἔμπροσθεν.

ΚΑΛ. Τί ἔχων ληρεῖς;

ΣΩ. Ἵνα εἰδῇς ὡς σοφὸς ὢν με νουθετεῖς. Οὐχ ἅμα
διψῶν τε ἕκαστος ἡμῶν πέπαυται καὶ ἅμα ἡδόμενος διὰ b
τοῦ πίνειν;

ΚΑΛ. Οὐκ οἶδα ὅ τι λέγεις.

ΓΟΡ. Μηδαμῶς, ὦ Καλλίκλεις, ἀλλ᾽ ἀποκρίνου καὶ ἡμῶν ἕνεκα, ἵνα περανθῶσιν οἱ λόγοι.

ΚΑΛ. Ἀλλ᾽ ἀεὶ τοιοῦτός ἐστιν Σωκράτης, ὦ Γοργία· σμικρὰ καὶ ὀλίγου ἄξια ἀνερωτᾷ καὶ ἐξελέγχει.

ΓΟΡ. Ἀλλὰ τί σοι διαφέρει; Πάντως οὐ σὴ αὕτη ἡ τιμή, ὦ Καλλίκλεις· ἀλλ᾽ ὑπόσχες Σωκράτει ἐξελέγξαι ὅπως ἂν βούληται.

ΚΑΛ. Ἐρώτα δὴ σὺ τὰ σμικρά τε καὶ στενὰ ταῦτα, c
ἐπείπερ Γοργίᾳ δοκεῖ οὕτως.

ΣΩ. Εὐδαίμων εἶ, ὦ Καλλίκλεις, ὅτι τὰ μεγάλα μεμύησαι πρὶν τὰ σμικρά· ἐγὼ δ᾽ οὐκ ᾤμην θεμιτὸν εἶναι. Ὅθεν οὖν

e 17 φῄς Baiter: ἔφη; codd. || 497 a 9 τί ἔχων ληρεῖς; Badham, qui haec Callicli tribuit: ὅτι ἔχων ληρεῖς (Socrati data) codd.

vrai que le plaisir de boire cesse pour chacun de nous avec la soif?

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — Et de même, pour la faim et les autres désirs, le plaisir cesse en même temps qu'eux?

CALLICLÈS. — C'est exact.

d SOCRATE. — De sorte que la peine et le plaisir disparaissent ensemble?

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — Au contraire le bien et le mal ne cessent pas l'un et l'autre du même coup : tu le reconnaissais tout à l'heure; le reconnais-tu encore?

CALLICLÈS. — Sans doute. Qu'en veux-tu conclure?

SOCRATE. — J'en conclus, mon ami, que le bon n'est pas la même chose que l'agréable ni le mauvais la même chose que le pénible. Dans un cas, en effet, les deux contraires disparaissent ensemble, et dans l'autre, non, parce qu'ils sont différents de nature. Comment alors assimiler l'agréable au bon et le désagréable au mauvais?

Mais examine encore[1], si tu veux, la question sous une autre forme : je crois qu'ici également les faits sont en désaccord avec toi. Vois plutôt : ceux que tu appelles bons

e ne sont-ils pas ainsi appelés par toi en raison de la bonté qui est en eux, comme les beaux en raison de leur beauté?

CALLICLÈS. — Sans doute.

SOCRATE. — Or, appelles-tu bon un insensé ou un lâche? Tu t'y refusais tout à l'heure, et c'était, disais-tu, celui qui est brave et sage. N'est-ce pas celui-là que tu appelles bon?

CALLICLÈS. — Sans contredit.

SOCRATE. — D'autre part, as-tu vu quelquefois un enfant déraisonnable et en même temps joyeux?

CALLICLÈS. — Oui.

498 SOCRATE. — Et un homme déraisonnable qui éprouverait de la joie?

CALLICLÈS. — Je le crois; mais où veux-tu en venir?

SOCRATE. — A rien; réponds seulement.

CALLICLÈS. — Eh bien, oui.

SOCRATE. — Ou au contraire un homme raisonnable qui eut de la peine ou de la joie?

1. Second argument (497 d-499 b) contre la thèse de l'identité du

ἀπέλιπες ἀποκρίνου, εἰ οὐχ ἅμα παύεται διψῶν ἕκαστος ἡμῶν καὶ ἡδόμενος.

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ πεινῶν καὶ τῶν ἄλλων ἐπιθυμιῶν καὶ ἡδονῶν ἅμα παύεται ;

ΚΑΛ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τῶν λυπῶν καὶ τῶν ἡδονῶν ἅμα παύεται ; d

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν τῶν ἀγαθῶν γε καὶ κακῶν οὐχ ἅμα παύεται, ὡς σὺ ὡμολόγεις· νῦν δὲ οὐχ ὁμολογεῖς ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε· τί οὖν δή ;

ΣΩ. Ὅτι οὐ ταὐτὰ γίγνεται, ὦ φίλε, τἀγαθὰ τοῖς ἡδέσιν οὐδὲ τὰ κακὰ τοῖς ἀνιαροῖς. Τῶν μὲν γὰρ ἅμα παύεται, τῶν δὲ οὔ, ὡς ἑτέρων ὄντων· πῶς οὖν ταὐτὰ ἂν εἴη τὰ ἡδέα τοῖς ἀγαθοῖς ἢ τὰ ἀνιαρὰ τοῖς κακοῖς ; Ἐὰν δὲ βούλῃ, καὶ τῇδε ἐπίσκεψαι· οἶμαι γάρ σοι οὐδὲ ταύτῃ ὁμολογεῖσθαι· ἄθρει δέ· τοὺς ἀγαθοὺς οὐχὶ ἀγαθῶν παρουσίᾳ ἀγαθοὺς e καλεῖς, ὥσπερ τοὺς καλοὺς οἷς ἂν κάλλος παρῇ ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δέ ; Ἀγαθοὺς ἄνδρας καλεῖς τοὺς ἄφρονας καὶ δειλούς ; Οὐ γὰρ ἄρτι γε, ἀλλὰ τοὺς ἀνδρείους καὶ φρονίμους ἔλεγες· ἢ οὐ τούτους ἀγαθοὺς καλεῖς ;

ΚΑΛ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Τί δέ ; Παῖδα ἀνόητον χαίροντα ἤδη εἶδες ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἄνδρα δὲ οὔπω εἶδες ἀνόητον χαίροντα ; 498

ΚΑΛ. Οἶμαι ἔγωγε· ἀλλὰ τί τοῦτο ;

ΣΩ. Οὐδέν· ἀλλ' ἀποκρίνου.

ΚΑΛ. Εἶδον.

ΣΩ. Τί δέ ; Νοῦν ἔχοντα λυπούμενον καὶ χαίροντα ;

d 3 γε F : om. BTWY || d 6 οὐ ταὐτὰ edd. : οὐ τὰ αὐτὰ WYF οὐ ταῦτα T αὐτὰ B || e 1 δέ BF : δή TWY || e 4 τοὺς ἄφρονας F²: τοὺς om. BTYF.

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Mais lequel est le plus sujet à la peine et à la joie ? l'homme raisonnable ou l'homme déraisonnable ?

Calliclès. — Je ne crois pas que cela fasse une grande différence.

Socrate. — Cela me suffit. Et à la guerre, as-tu déjà vu un lâche ?

Calliclès. — Assurément.

Socrate. — A la vue de l'ennemi en retraite, lesquels avaient le plus de joie, les lâches ou les braves ?

Calliclès. — Le plus de joie ? tous les deux, à ce qu'il me
b semble ; ou du moins, la différence était petite.

Socrate. — Peu importe la différence : quoi qu'il en soit, les lâches même éprouvent de la joie ?

Calliclès. — Et même une très grande.

Socrate. — Les déraisonnables aussi, semble-t-il ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Mais quand l'ennemi avance, les lâches sont-ils seuls fâchés, ou les braves le sont-ils aussi ?

Calliclès. — Tous le sont.

Socrate. — Au même degré ?

Calliclès. — Les lâches peut-être davantage.

Socrate. — Et ne se réjouissent-ils pas plus quand l'ennemi recule ?

Calliclès. — Peut-être.

Socrate. — Ainsi donc, la douleur et la joie peuvent être éprouvées par les insensés comme par les sages, par les lâches
c comme par les braves, et cela, à ton avis, à peu près au même degré, mais plus encore, par les lâches que par les braves ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Cependant, les sages et les braves sont bons, tandis que les insensés et les lâches sont mauvais ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Par conséquent la joie et la douleur peuvent être éprouvées à peu près au même degré par les mauvais et par les bons.

Calliclès. — Je l'admets.

plaisir et du *bien* : paradoxe auquel elle conduit, quand on admet, comme l'a fait Calliclès, que sont *bons*, non les *insensés* et les *lâches*, mais ceux qui sont *intelligents* et *braves*.

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Πότεροι δὲ μᾶλλον χαίρουσι καὶ λυποῦνται; οἱ φρόνιμοι ἢ οἱ ἄφρονες;

ΚΑΛ. Οἶμαι ἔγωγε οὐ πολύ τι διαφέρειν.

ΣΩ. Ἀλλ' ἀρκεῖ καὶ τοῦτο. Ἐν πολέμῳ δὲ ἤδη εἶδες ἄνδρα δειλόν;

ΚΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Τί οὖν; Ἀπιόντων τῶν πολεμίων πότεροί σοι ἐδόκουν μᾶλλον χαίρειν, οἱ δειλοὶ ἢ οἱ ἀνδρεῖοι;

ΚΑΛ. Ἀμφότεροι ἔμοιγε μᾶλλον· εἰ δὲ μή, παραπλησίως γε. b

ΣΩ. Οὐδὲν διαφέρει. Χαίρουσιν δ' οὖν καὶ οἱ δειλοί;

ΚΑΛ. Σφόδρα γε.

ΣΩ. Καὶ οἱ ἄφρονες, ὡς ἔοικεν.

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Προσιόντων δὲ οἱ δειλοὶ μόνον λυποῦνται ἢ καὶ οἱ ἀνδρεῖοι;

ΚΑΛ. Ἀμφότεροι.

ΣΩ. Ἆρα ὁμοίως;

ΚΑΛ. Μᾶλλον ἴσως οἱ δειλοί.

ΣΩ. Ἀπιόντων δ' οὐ μᾶλλον χαίρουσιν;

ΚΑΛ. Ἴσως.

ΣΩ. Οὐκοῦν λυποῦνται μὲν καὶ χαίρουσιν καὶ οἱ ἄφρονες καὶ οἱ φρόνιμοι καὶ οἱ δειλοὶ καὶ οἱ ἀνδρεῖοι παραπλησίως, ὡς σὺ φῄς, μᾶλλον δὲ οἱ δειλοὶ τῶν ἀνδρείων; c

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν οἵ γε φρόνιμοι καὶ οἱ ἀνδρεῖοι ἀγαθοί, οἱ δὲ δειλοὶ καὶ ἄφρονες κακοί;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Παραπλησίως ἄρα χαίρουσιν καὶ λυποῦνται οἱ ἀγαθοὶ καὶ οἱ κακοί;

ΚΑΛ. Φημί.

498 a 7 πότεροι YF : πότερον BT || a 15 μᾶλλον BTYF (omis. codd. nonnulli) : μᾶλλον <δ' ἴσως οἱ δειλοί> conj. Hermann.

Socrate. — Les bons comme les mauvais seraient-ils donc à peu près également bons et mauvais, et les mauvais même un peu meilleurs que les bons.

d Calliclès. — Par Zeus, je ne sais ce que tu veux dire[1] !

Socrate. — Ne sais-tu donc plus que les bons, d'après toi, le sont par la présence d'une chose bonne, et les mauvais par celle d'une mauvaise, et que les choses bonnes sont les plaisirs, tandis que les mauvaises sont les souffrances ?

Calliclès. — Je le sais.

Socrate. — Ainsi, quand on éprouve de la joie, on a en soi une chose bonne, le plaisir, puisqu'on est joyeux ?

Calliclès. — Évidemment.

Socrate. — Et la présence d'une chose bonne rend bon celui qui se réjouit ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — D'autre part, quand on éprouve de la douleur, n'est-il pas vrai qu'on a en soi la chose mauvaise, la souffrance ?

Calliclès. — Sans doute.

e Socrate. — Or c'est, dis-tu, la présence des choses mauvaises qui rend mauvais ceux qui le sont. Maintiens-tu cette affirmation ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Par conséquent, ceux-là sont bons qui se réjouissent, et ceux-là sont mauvais qui s'affligent ?

Calliclès. — Certainement.

Socrate. — Et ils le sont davantage si ces sentiments sont plus forts, moins s'ils sont plus faibles, également s'ils sont égaux ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Or tu dis que la joie et la douleur sont à peu près égales chez les sages et les insensés, chez les braves et les lâches, sauf peut-être une légère supériorité chez ceux-ci ?

Calliclès. — Je le dis en effet.

Socrate. — Résumons donc tous deux ensemble ce qui

1. C'est là, chez lui, comme un refrain (cf. 497 a-b et 505 c). Mis dans l'embarras, Polos s'échappait ; intrépide quand il développe ses théories, Calliclès, dès qu'il se sent touché, ne s'obstine pas. Ou bien il cède brusquement, cherchant seulement à masquer sa défaite (cf. p. 185, n. 1), ou, comme ici, il affecte de ne pas comprendre

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν παραπλησίως εἰσὶν ἀγαθοὶ καὶ κακοὶ οἱ ἀγαθοί τε καὶ οἱ κακοί ; Ἢ καὶ ἔτι μᾶλλον ἀγαθοὶ [οἱ ἀγαθοὶ καὶ οἱ κακοί] εἰσιν οἱ κακοί ;

ΚΑΛ. Ἀλλὰ μὰ Δί᾽ οὐκ οἶδ᾽ ὅ τι λέγεις. d

ΣΩ. Οὐκ οἶσθ᾽ ὅτι τοὺς ἀγαθοὺς ἀγαθῶν φῄς παρουσίᾳ εἶναι ἀγαθούς, κακοὺς δὲ κακῶν ; Τὰ δὲ ἀγαθὰ εἶναι τὰς ἡδονάς, κακὰ δὲ τὰς ἀνίας ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοῖς χαίρουσιν πάρεστιν τἀγαθά, αἱ ἡδοναί, εἴπερ χαίρουσιν ;

ΚΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀγαθῶν παρόντων ἀγαθοί εἰσιν οἱ χαίροντες ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τί δέ ; Τοῖς ἀνιωμένοις οὐ πάρεστιν τὰ κακά, αἱ λῦπαι ;

ΚΑΛ. Πάρεστιν.

ΣΩ. Κακῶν δέ γε παρουσίᾳ φῄς σὺ εἶναι κακοὺς τοὺς e κακούς· ἢ οὐκέτι φῄς ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἀγαθοὶ ἄρα οἳ ἂν χαίρωσι, κακοὶ δὲ οἳ ἂν ἀνιῶνται ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οἱ μέν γε μᾶλλον μᾶλλον, οἱ δ᾽ ἧττον ἧττον, οἱ δὲ παραπλησίως παραπλησίως ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν φῄς παραπλησίως χαίρειν καὶ λυπεῖσθαι τοὺς φρονίμους καὶ τοὺς ἄφρονας καὶ τοὺς δειλοὺς καὶ τοὺς ἀνδρείους, ἢ καὶ μᾶλλον ἔτι τοὺς δειλούς ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Συλλόγισαι δὴ κοινῇ μετ᾽ ἐμοῦ τί ἡμῖν συμβαίνει

c 10 καὶ οἱ BTYF : καὶ W || ἢ καὶ BTW : ἢ Y || c 10-11 οἱ ἀγαθοὶ... κακοὶ secl. H Schmidt : οἱ ante κακοὶ om. TWYF (qui καὶ addit ante οἱ ἀγαθοί) || d 3 κακοὺς BTY : καὶ κακοὺς F τοὺς κακοὺς F^{2}.

ressort de nos affirmations : car il est beau, dit-on, de répéter
499 et d'examiner deux ou trois fois les belles choses. Nous disons donc que le sage et le courageux sont bons ? N'est-ce pas ?

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — Tandis que le lâche et l'insensé sont mauvais ?

CALLICLÈS. — C'est bien cela.

SOCRATE. — Que celui qui éprouve de la joie est bon ?

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — Et mauvais celui qui éprouve de la douleur ?

CALLICLÈS. — Nécessairement.

SOCRATE. — En outre, que la joie et la douleur sont égales pour le bon et le mauvais, sauf peut-être une légère supériorité pour le mauvais.

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — A ce compte, le mauvais serait aussi mauvais
b et aussi bon que le bon, ou peut-être un peu meilleur ? N'est-ce pas ce qui résulte des prémisses, si l'on affirme d'abord que l'agréable et le bon sont une même chose ? La conséquence n'est-elle pas forcée, Calliclès ?

Il faut distinguer les plaisirs et les souffrances selon qu'ils sont ou ne sont pas utiles.

CALLICLÈS. — Voilà longtemps que je t'écoute, Socrate, et que je t'accorde ce que tu me demandes[1], en me disant sans cesse que si l'on s'amuse à te faire la moindre concession, tu t'en empares aussitôt avec une joie d'enfant. Comme si tu ne savais pas que ni moi ni personne nous n'oublions de distinguer entre les plaisirs, selon qu'ils valent plus ou moins !

c SOCRATE. — Oh ! oh ! Calliclès, que tu es artificieux ! Tu me traites en enfant ! Tu me dis tantôt une chose, tantôt une autre, afin de me tromper. Je n'imaginais pourtant pas, au début, que tu prendrais plaisir à me tromper, car je te croyais mon ami ; mais je vois que j'étais dans l'erreur, et il ne me reste sans doute qu'à faire, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur, et à prendre ce que tu me donnes.

Tu me dis donc maintenant, si je ne me trompe, qu'il y a de bons et de mauvais plaisirs ?

1. Même jeu qu'à 489 b-c. Calliclès fait une pirouette et, en

ἐκ τῶν ὡμολογημένων· καὶ δίς γάρ τοι καὶ τρίς φασιν καλὸν εἶναι τὰ καλὰ λέγειν τε καὶ ἐπισκοπεῖσθαι. Ἀγαθὸν μὲν 499
εἶναι τὸν φρόνιμον καὶ ἀνδρεῖόν φαμεν· ἢ γάρ ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Κακὸν δὲ τὸν ἄφρονα καὶ δειλόν ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἀγαθὸν δὲ αὖ τὸν χαίροντα ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Κακὸν δὲ τὸν ἀνιώμενον ;

ΚΑΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ἀνιᾶσθαι δὲ καὶ χαίρειν τὸν ἀγαθὸν καὶ κακὸν ὁμοίως, ἴσως δὲ καὶ μᾶλλον τὸν κακόν ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁμοίως γίγνεται κακὸς καὶ ἀγαθὸς τῷ ἀγαθῷ ἢ καὶ μᾶλλον ἀγαθὸς ὁ κακός ; Οὐ ταῦτα συμβαίνει b
καὶ τὰ πρότερα ἐκεῖνα, ἐάν τις ταὐτὰ φῇ ἡδέα τε καὶ ἀγαθὰ εἶναι ; Οὐ ταῦτα ἀνάγκη, ὦ Καλλίκλεις ;

ΚΑΛ. Πάλαι τοί σου ἀκροῶμαι, ὦ Σώκρατες, καθομολογῶν, ἐνθυμούμενος ὅτι, κἂν παίζων τίς σοι ἐνδῷ ὁτιοῦν, τούτου ἄσμενος ἔχει ὥσπερ τὰ μειράκια. Ὡς δὴ σὺ οἴει ἐμὲ ἢ καὶ ἄλλον ὁντινοῦν ἀνθρώπων οὐχ ἡγεῖσθαι τὰς μὲν βελτίους ἡδονάς, τὰς δὲ χείρους.

ΣΩ. Ἰοῦ ἰοῦ, ὦ Καλλίκλεις, ὡς πανοῦργος εἶ καί μοι c
ὥσπερ παιδὶ χρῇ, τοτὲ μὲν ταὐτὰ φάσκων οὕτως ἔχειν, τοτὲ δὲ ἑτέρως, ἐξαπατῶν με. Καίτοι οὐκ ᾤμην γε κατ' ἀρχὰς ὑπὸ σοῦ ἑκόντος εἶναι ἐξαπατηθήσεσθαι, ὡς ὄντος φίλου· νῦν δὲ ἐψεύσθην, καὶ ὡς ἔοικεν ἀνάγκη μοι κατὰ τὸν παλαιὸν λόγον τὸ παρὸν εὖ ποιεῖν καὶ τοῦτο δέχεσθαι τὸ διδόμενον παρὰ σοῦ.

Ἔστιν δὲ δή, ὡς ἔοικεν, ὃ νῦν λέγεις, ὅτι ἡδοναί τινές εἰσιν αἱ μὲν ἀγαθαί, αἱ δὲ κακαί· ἢ γάρ ;

499 a 1 τὰ TYF : τὸ B ‖ a 2 τὸν BTW : τὸ Y ‖ b 2 ταὐτὰ BTW : ταῦτα Y ‖ c 2 ταὐτὰ Y (τὰ αὐτὰ F) : αὖ BTW ‖ c 5 μοι BTF : om. YW.

CALLICLÈS. — Oui.

d SOCRATE. — Les bons sont-ils ceux qui sont utiles, et les mauvais ceux qui sont nuisibles ?

CALLICLÈS. — C'est cela même.

SOCRATE. — Disons-nous utiles ceux qui procurent un bien, nuisibles ceux qui procurent un mal ?

CALLICLÈS. — C'est mon avis.

SOCRATE. — Comment l'entends-tu ? Prenons pour exemple ces plaisirs du corps dont il était question tout à l'heure, et qui se rapportent au boire et au manger. Parmi eux, appelles-tu bons ceux qui assurent au corps la santé, la force et les autres qualités physiques, et mauvais ceux qui produisent l'effet contraire ?

CALLICLÈS. — Parfaitement.

e SOCRATE. — Et les souffrances sont, dans les mêmes conditions, les unes bonnes, les autres mauvaises ?

CALLICLÈS. — Naturellement.

SOCRATE. — Et ce sont les bons plaisirs et les bonnes souffrances qui doivent être préférés et recherchés ?

CALLICLÈS. — Evidemment.

SOCRATE. — Mais non pas les mauvais ?

CALLICLÈS. — Sans doute.

SOCRATE. — Si tu t'en souviens, en effet, nous avions reconnu[1], Polos et moi, que c'était en vue du bon que nous devions agir en toutes choses. Es-tu d'accord avec nous pour reconnaître que la fin dernière de tous nos actes est le bien et que, dans toute notre conduite, nos autres buts sont subordonnés au bien, mais non le bien à ces autres buts ? Ajoutes-
500 tu ton suffrage à nos deux premiers.

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — Ainsi donc, on recherche l'agréable, comme tout le reste, pour le bien, et non le bien pour l'agréable ?

CALLICLÈS. — Certainement.

SOCRATE. — Mais appartient-il au premier venu de distin-

réalité, capitule. Abandonnant sa position de 495 a relativement à l'identité du *plaisir* et du *bien,* il admet maintenant que tous les plaisirs ne sont pas également bons. Ce point acquis va permettre à Socrate de reprendre le problème de la valeur de la rhétorique tel qu'il avait commencé de le poser avec Polos.

1. Cf. 468 b.

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ἀγαθαὶ μὲν αἱ ὠφέλιμοι, κακαὶ δὲ αἱ βλαβεραί; d

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ὠφέλιμοι δέ γε αἱ ἀγαθόν τι ποιοῦσαι, κακαὶ δὲ αἱ κακόν τι;

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν τὰς τοιάσδε λέγεις, οἷον κατὰ τὸ σῶμα ἃς νυνδὴ ἐλέγομεν ἐν τῷ ἐσθίειν καὶ πίνειν ἡδονάς; Ἆρα τούτων αἱ μὲν ὑγίειαν ποιοῦσαι ἐν τῷ σώματι, ἢ ἰσχὺν ἢ ἄλλην τινὰ ἀρετὴν τοῦ σώματος, αὗται μὲν ἀγαθαί, αἱ δὲ τἀναντία τούτων κακαί;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ λῦπαι ὡσαύτως αἱ μὲν χρησταί εἰσιν, e αἱ δὲ πονηραί;

ΚΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Οὐκοῦν τὰς μὲν χρηστὰς καὶ ἡδονὰς καὶ λύπας καὶ αἱρετέον ἐστὶν καὶ πρακτέον;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τὰς δὲ πονηρὰς οὔ;

ΚΑΛ. Δῆλον δή.

ΣΩ. Ἕνεκα γάρ που τῶν ἀγαθῶν ἅπαντα ἡμῖν ἔδοξεν πρακτέον εἶναι, εἰ μνημονεύεις, ἐμοί τε καὶ Πώλῳ. Ἆρα καὶ σοὶ συνδοκεῖ οὕτω, τέλος εἶναι ἁπασῶν τῶν πράξεων τὸ ἀγαθόν, καὶ ἐκείνου ἕνεκα δεῖν πάντα τἆλλα πράττεσθαι, ἀλλ' οὐκ ἐκεῖνο τῶν ἄλλων; Σύμψηφος ἡμῖν εἶ καὶ σὺ ἐκ 500 τρίτων;

ΚΑΛ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τῶν ἀγαθῶν ἄρα ἕνεκα δεῖ καὶ τἆλλα καὶ τὰ ἡδέα πράττειν, ἀλλ' οὐ τἀγαθὰ τῶν ἡδέων.

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν παντὸς ἀνδρός ἐστιν ἐκλέξασθαι ποῖα

d 8 ἆρα Heindorf : εἰ ἄρα BTYF || **d** 9 ποιοῦσαι BTF : ποιοῦσιν Y.

guer, dans le nombre des choses agréables, celles qui sont bonnes et celles qui sont mauvaises ? Ou bien est-ce le fait d'une compétence [1] particulière pour chaque cas ?

Calliclès. — La compétence est nécessaire.

Socrate. — Rappelons-nous donc ce que je disais à Polos et à Gorgias. Je disais, si tu t'en souviens, qu'entre les diffé-
b rentes industries les unes atteignent seulement le plaisir et ne peuvent procurer que lui, mais ignorent le meilleur et le pire, tandis que d'autres connaissent le bien et le mal. Et je rangeais parmi les industries relatives au plaisir la cuisine, simple pratique et non art véritable, opposée à l'art de la médecine, que je rangeais parmi ceux qui se rapportent au bien.

Au nom du dieu de l'amitié, Calliclès, ne te crois pas le droit de jouer avec moi et de me répondre contre ta pensée la première chose qui te passera par la tête ; ne prends pas non plus mon langage pour une simple plaisanterie : car, tu le
c vois maintenant, quel sujet plus grave, plus capable de faire réfléchir même le moins raisonnable, que celui dont nous disputons ? Il s'agit de savoir quel genre de vie nous devons adopter : celui auquel tu m'exhortes, faire œuvre d'homme, dis-tu, en parlant au peuple, en étudiant la rhétorique, en pratiquant la politique comme vous la pratiquez aujourd'hui ; ou bien s'il faut, comme moi, se consacrer à la philosophie, et en quoi ceci peut bien l'emporter sur cela.

Peut-être le meilleur parti à prendre est-il, comme je l'ai
d essayé, de les distinguer ; ensuite, la distinction faite et reconnue d'un commun accord, étant admis que ces deux genres de vie sont différents, d'examiner en quoi consiste la différence et lequel des deux il faut choisir.

Mais peut-être ne saisis-tu pas bien encore ce que je veux dire ?

Calliclès. — Non, pas du tout.

Socrate. — Je vais donc tâcher d'être plus clair. Puisque nous sommes d'accord, toi et moi, qu'il existe du bon et de l'agréable, et que l'agréable est autre que le bon, qu'à chacun

1. Le mot grec (τεχνικός) précise : un homme pour qui cela soit un *art*, une *méthode*. Du coup la question de savoir si la Rhétorique n'est pas qu'une simple *routine* ne visant qu'au *plaisir* (463 a sqq.) reparaît avec toute sa gravité. Le véritable objet de la discussion se

ἀγαθὰ τῶν ἡδέων ἐστὶν καὶ ὁποῖα κακά, ἢ τεχνικοῦ δεῖ εἰς ἕκαστον ;

ΚΑΛ. Τεχνικοῦ.

ΣΩ. Ἀναμνησθῶμεν δὴ ὧν αὖ ἐγὼ πρὸς Πῶλον καὶ Γοργίαν ἐτύγχανον λέγων. Ἔλεγον γάρ, εἰ μνημονεύεις, ὅτι
εἶεν παρασκευαὶ αἳ μὲν μέχρι ἡδονῆς, αὐτὸ τοῦτο μόνον b
παρασκευάζουσαι, ἀγνοοῦσαι δὲ τὸ βέλτιον καὶ τὸ χεῖρον, αἳ δὲ γιγνώσκουσαι ὅ τί τε ἀγαθὸν καὶ ὅ τι κακόν· καὶ ἐτίθην τῶν μὲν περὶ τὰς ἡδονὰς τὴν μαγειρικὴν ἐμπειρίαν, ἀλλ' οὐ τέχνην, τῶν δὲ περὶ τὸ ἀγαθὸν τὴν ἰατρικὴν τέχνην.

Καὶ πρὸς φιλίου, ὦ Καλλίκλεις, μήτε αὐτὸς οἴου δεῖν πρὸς ἐμὲ παίζειν μηδ' ὅ τι ἂν τύχῃς παρὰ τὰ δοκοῦντα ἀποκρίνου, μήτ' αὖ τὰ παρ' ἐμοῦ οὕτως ἀποδέχου ὡς παί-
ζοντος· ὁρᾷς γὰρ ὅτι περὶ τούτου ἡμῖν εἰσιν οἱ λόγοι, οὗ c
τί ἂν μᾶλλον σπουδάσειέ τις καὶ σμικρὸν νοῦν ἔχων ἄνθρωπος, ἢ τοῦτο, ὅντινα χρὴ τρόπον ζῆν, πότερον ἐπὶ ὃν σὺ παρακαλεῖς ἐμέ, τὰ τοῦ ἀνδρὸς δὴ ταῦτα πράττοντα, λέγοντά τε ἐν τῷ δήμῳ καὶ ῥητορικὴν ἀσκοῦντα καὶ πολιτευόμενον τοῦτον τὸν τρόπον ὃν ὑμεῖς νῦν πολιτεύεσθε, ἢ [ἐπὶ] τόνδε τὸν βίον τὸν ἐν φιλοσοφίᾳ, καὶ τί ποτ' ἐστὶν οὗτος ἐκείνου διαφέρων.

Ἴσως οὖν βέλτιστόν ἐστιν, ὡς ἄρτι ἐγὼ ἐπεχείρησα,
διαιρεῖσθαι, διελομένους δὲ καὶ ὁμολογήσαντας ἀλλήλοις, εἰ d
ἔστιν τούτω διττὼ τὼ βίω, σκέψασθαι τί τε διαφέρετον ἀλλήλοιν καὶ ὁπότερον βιωτέον αὐτοῖν.

Ἴσως οὖν οὔπω οἶσθα τί λέγω.

ΚΑΛ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλ' ἐγώ σοι σαφέστερον ἐρῶ. Ἐπειδὴ ὡμολογήκαμεν ἐγώ τε καὶ σὺ εἶναι μέν τι ἀγαθόν, εἶναι δέ τι ἡδύ, ἕτερον δὲ τὸ ἡδὺ τοῦ ἀγαθοῦ, ἑκατέρου δὲ αὐτοῖν μελέτην

500 a 12 γάρ BTY : γὰρ αὖ F || **c** 1 ἡμῖν εἰσιν BTF : εἰσὶν ἡμῖν Y || **c** 7 ἐπὶ del. Findeisen || **c** 8 ἐκείνου, ex hoc verbo (f° 138r fin.) usque ad 503 **c** 9 τῶν ἐπιθυμιῶν (f° 138v in.) deficit Y.

d'eux se rapporte une certaine méthode qui en vise l'acquisition, l'une poursuivant le plaisir, l'autre, à l'égard du bien....
e Mais au fait, dis-moi d'abord si tu es de mon avis sur ce premier point, oui ou non ? Voyons, est-ce oui ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Et maintenant, à propos du langage que j'ai tenu à Gorgias et à Polos, assure-moi aussi s'il te paraît que j'aie dit alors la vérité. Je leur disais à peu près ceci : que la cuisine me semblait être une routine et non un art, à la différence de la médecine, et j'en donnais cette raison que l'une,
501 la médecine, quand elle soigne un malade, a commencé par étudier la nature du malade, qu'elle sait pourquoi elle agit comme elle le fait, et peut justifier toutes ses démarches ; au lieu que l'autre, dont tout l'effort tend au plaisir, marche à son but sans aucun art, sans avoir étudié la nature du plaisir et ce qui le produit, livrée pour ainsi dire au pur hasard, dépourvue de tout calcul, conservant seulement par une pratique routinière le souvenir de ce qu'on fait d'habitude et
b cherchant par les mêmes moyens à procurer du plaisir.

Vois donc d'abord si cela te paraît juste et s'il n'y a pas aussi, en ce qui concerne l'âme, deux sortes analogues de professions, les unes relevant de l'art et soucieuses de pourvoir au plus grand bien de l'âme, les autres indifférentes au bien, et uniquement préoccupées ici encore, des procédés qui peuvent donner à l'âme du plaisir ; quant à savoir quel plaisir est meilleur et quel autre est mauvais, elles l'ignorent et ne se le demandent même pas, n'ayant d'autre objet que de
c plaire par tous les moyens, bons ou mauvais. Pour moi, Calliclès, il me semble qu'il existe de telles professions et j'affirme que c'est là pure flatterie, qu'il s'agisse du corps ou de l'âme, ou de tout autre objet à qui l'on se préoccupe uniquement de donner du plaisir, sans nul souci de son intérêt véritable ou de son détriment. Partages-tu mon opinion à cet égard, ou la rejettes-tu ?

Calliclès. — Je ne la rejette pas, Socrate ; je m'y rallie, au contraire, pour faire avancer la discussion et pour être agréable à Gorgias.

découvre : il s'agit d'un choix à faire, d'où dépend notre bonheur (cf. p. 124, n. 1), entre deux façons de diriger sa vie (472 c et 513 a).

τινὰ εἶναι καὶ παρασκευὴν τῆς κτήσεως, τὴν μὲν τοῦ ἡδέος
θήραν, τὴν δὲ τοῦ ἀγαθοῦ — αὐτὸ δέ μοι τοῦτο πρῶτον ἢ e
σύμφαθι ἢ μή. Σύμφῃς;

ΚΑΛ. Οὕτως φημί.

ΣΩ. Ἴθι δή, ἃ καὶ πρὸς τούσδε ἐγὼ ἔλεγον, διομολόγη-
σαί μοι, εἰ ἄρα σοι ἔδοξα τότε ἀληθῆ λέγειν. Ἔλεγον δέ
που, ὅτι ἡ μὲν ὀψοποιικὴ οὔ μοι δοκεῖ τέχνη εἶναι ἀλλ'
ἐμπειρία, ἡ δ' ἰατρική, λέγων ὅτι ἡ μὲν τούτου οὗ θερα- 501
πεύει καὶ τὴν φύσιν ἔσκεπται καὶ τὴν αἰτίαν ὧν πράττει,
καὶ λόγον ἔχει τούτων ἑκάστου δοῦναι, ἡ ἰατρική· ἡ δ'
ἑτέρα τῆς ἡδονῆς, πρὸς ἣν ἡ θεραπεία αὐτῇ ἐστιν ἅπασα,
κομιδῇ ἀτέχνως ἐπ' αὐτὴν ἔρχεται, οὔτε τι τὴν φύσιν
σκεψαμένη τῆς ἡδονῆς οὔτε τὴν αἰτίαν, ἀλόγως τε παντά-
πασιν, ὡς ἔπος εἰπεῖν, οὐδὲν διαριθμησαμένη, τριβῇ καὶ
ἐμπειρίᾳ μνήμην μόνον σῳζομένη τοῦ εἰωθότος γίγνεσθαι,
ᾧ δὴ καὶ πορίζεται τὰς ἡδονάς. b

Ταῦτ' οὖν πρῶτον σκόπει εἰ δοκεῖ σοι ἱκανῶς λέγεσθαι,
καὶ εἶναί τινες καὶ περὶ ψυχὴν τοιαῦται ἄλλαι πραγμα-
τεῖαι, αἱ μὲν τεχνικαί, προμηθίαν τινὰ ἔχουσαι τοῦ βελ-
τίστου περὶ τὴν ψυχήν, αἱ δὲ τούτου μὲν ὀλιγωροῦσαι,
ἐσκεμμέναι δ' αὖ, ὥσπερ ἐκεῖ, τὴν ἡδονὴν μόνον τῆς ψυ-
χῆς, τίνα ἂν αὐτῇ τρόπον γίγνοιτο, ἥτις δὲ ἢ βελτίων ἢ
χείρων τῶν ἡδονῶν, οὔτε σκοπούμεναι οὔτε μέλον αὐταῖς
ἄλλο ἢ χαρίζεσθαι μόνον, εἴτε βέλτιον εἴτε χεῖρον. Ἐμοὶ c
μὲν γάρ, ὦ Καλλίκλεις, δοκοῦσίν τε εἶναι καὶ ἔγωγέ φημι
τὸ τοιοῦτον κολακείαν εἶναι καὶ περὶ σῶμα καὶ περὶ ψυχὴν
καὶ περὶ ἄλλο ὅτου ἄν τις τὴν ἡδονὴν θεραπεύῃ, ἀσκέπτως
ἔχων τοῦ ἀμείνονός τε καὶ τοῦ χείρονος· σὺ δὲ δὴ πότε-
ρον συγκατατίθεσαι ἡμῖν περὶ τούτων τὴν αὐτὴν δόξαν ἢ
ἀντίφῃς;

ΚΑΛ. Οὐκ ἔγωγε, ἀλλὰ συγχωρῶ, ἵνα σοι καὶ περανθῇ ὁ λόγος καὶ Γοργίᾳ τῷδε χαρίσωμαι.

501 a 5 ἀτέχνως B²W : ἀτεχνῶς BT.

d Socrate. — Cette flatterie dont je parle peut-elle s'exercer uniquement envers une seule âme, ou bien envers deux ou plusieurs ?

Calliclès. — Envers deux ou plusieurs.

Socrate. — Ainsi, on peut vouloir flatter une foule sans se soucier en rien de son véritable intérêt ?

Calliclès. — Je le crois.

Socrate. — Peux-tu me dire quels sont les exercices qui ont cet objet en vue ? ou plutôt, si tu le préfères, je te poserai des questions, et quand un exercice te semblera rentrer dans cette catégorie, tu me répondras affirmativement, sinon, non.
e Voyons d'abord le jeu de la flûte : ne te semble-t-il pas qu'il soit dans ce cas, qu'il cherche notre plaisir et ne vise à rien d'autre ?

Calliclès. — C'est mon avis.

Socrate. — De même sans doute les exercices analogues, par exemple le jeu de la cithare dans les concours [1] ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Mais, dis-moi : dans les évolutions des chœurs et dans la poésie dithyrambique [2], ne retrouves-tu pas le même caractère ? Crois-tu que Cinésias, fils de Mélès, ait souci de faire entendre à ses auditeurs quoi que ce soit qui
502 puisse les rendre meilleurs, ou seulement ce qui peut plaire à la foule ?

Calliclès. — Pour Cinésias, Socrate, c'est évident.

Socrate. — Et son père, Mélès, quand il chantait en s'accompagnant de la cithare, avait-il le souci du bien ? Pas même, à vrai dire, celui de l'agrément, car il assommait son public. Mais réfléchis : n'estimes-tu pas que toute la poésie citharédique et dithyrambique n'a été inventée qu'en vue du plaisir ?

Calliclès. — Oui.

b Socrate. — Vois encore : cette vénérable et merveilleuse forme de poésie, la tragédie, que cherche-t-elle, à quoi s'efforce-

1. « *Dans les concours* ». Cette restriction réserve le rôle reconnu à l'enseignement de la cithare dans l'éducation athénienne : Platon lui-même le recommande et l'oppose à celui de la flûte, qu'il proscrit comme amollissant (*Rép.* III, 399 d). Noter qu'il ne s'agit encore ici que de musique instrumentale.

2. Ainsi Socrate ne s'en prend qu'à une partie du lyrisme choral,

ΣΩ. Πότερον δὲ περὶ μὲν μίαν ψυχὴν ἔστιν τοῦτο, περὶ d
δὲ δύο καὶ πολλὰς οὐκ ἔστιν ;

ΚΑΛ. Οὔκ, ἀλλὰ καὶ περὶ δύο καὶ περὶ πολλάς.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἀθρόαις ἅμα χαρίζεσθαι ἔστι, μηδὲν σκοπούμενον τὸ βέλτιστον ;

ΚΑΛ. Οἶμαι ἔγωγε.

ΣΩ. Ἔχεις οὖν εἰπεῖν αἵτινές εἰσιν αἱ ἐπιτηδεύσεις αἱ τοῦτο ποιοῦσαι ; Μᾶλλον δέ, εἰ βούλει, ἐμοῦ ἐρωτῶντος, ἣ μὲν ἄν σοι δοκῇ τούτων εἶναι, φάθι, ἣ δ' ἂν μή, μὴ φάθι.
Πρῶτον δὲ σκεψώμεθα τὴν αὐλητικήν· οὐ δοκεῖ σοι τοι- e
αύτη τις εἶναι, ὦ Καλλίκλεις, τὴν ἡδονὴν ἡμῶν μόνον διώκειν, ἄλλο δ' οὐδὲν φροντίζειν ;

ΚΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ αἱ τοιαίδε ἅπασαι, οἷον ἡ κιθαριστικὴ ἡ ἐν τοῖς ἀγῶσιν ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τί δέ ; ἡ τῶν χορῶν διδασκαλία καὶ ἡ τῶν διθυράμβων ποίησις οὐ τοιαύτη τίς σοι καταφαίνεται ; Ἢ ἡγεῖ τι φροντίζειν Κινησίαν τὸν Μέλητος, ὅπως ἐρεῖ τι τοιοῦτον ὅθεν ἂν οἱ ἀκούοντες βελτίους γίγνοιντο, ἢ ὅ τι μέλλει
χαριεῖσθαι τῷ ὄχλῳ τῶν θεατῶν ; 502

ΚΑΛ. Δῆλον δὴ τοῦτό γε, ὦ Σώκρατες, Κινησίου γε πέρι.

ΣΩ. Τί δέ ; Ὁ πατὴρ αὐτοῦ Μέλης ἦ πρὸς τὸ βέλτιστον βλέπων ἐδόκει σοι κιθαρῳδεῖν ; Ἢ ἐκεῖνος μὲν οὐδὲ πρὸς τὸ ἥδιστον ; ἠνία γὰρ ᾄδων τοὺς θεατάς. Ἀλλὰ δὴ σκόπει· οὐχὶ ἥ τε κιθαρῳδικὴ δοκεῖ σοι πᾶσα καὶ ἡ τῶν διθυράμβων ποίησις ἡδονῆς χάριν ηὑρῆσθαι ;

ΚΑΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Τί δὲ δή ; ἡ σεμνὴ αὕτη καὶ θαυμαστή, ἡ τῆς τρα- b
γῳδίας ποίησις [ἐφ' ᾧ ἐσπούδακεν], πότερόν ἐστιν αὐτῆς

d 4 μηδὲν F : μηδὲ BTW || d 9 μή, μὴ W et corr. T : μὴ BF || 502 b 2 ἐφ' ᾧ ἐσπούδακεν del. Cobet.

t-elle ? Est-ce à plaire uniquement, comme je le crois ; ou bien, si quelque idée capable de flatter et de charmer les spectateurs est mauvaise, s'ingénie-t-elle pour la taire, et si quelque autre est désagréable, mais utile, prend-elle soin de la dire et de la chanter, que cela plaise ou non ? De ces deux façons de se comporter, quelle est, selon toi, celle de la tragédie ?

c Calliclès. — Il est évident, Socrate, qu'elle tend plutôt à l'agréable et au plaisir des spectateurs.

Socrate. — N'avons-nous pas dit tout à l'heure que c'était là de la flatterie ?

Calliclès. — Certainement.

Socrate. — Mais, si l'on enlève à la poésie la musique, le rythme et le mètre, ce qui reste, n'est-ce pas simplement le langage ?

Calliclès. — C'est évident.

Socrate. — Or ce langage s'adresse à la foule et au peuple ?

Calliclès. — Oui.

d Socrate. — De sorte que la poésie est une sorte de discours au peuple ?

Calliclès. — Cela paraît vrai.

Socrate. — C'est donc un discours relevant de la rhétorique ; le poète, en effet, ne te semble-t-il pas faire au théâtre métier d'orateur ?

Calliclès. — Je le crois.

Socrate. — Voilà donc une sorte de rhétorique à l'usage d'une assemblée où se pressent pêle-même, à côté des hommes, les enfants et les femmes, et les esclaves avec les hommes libres : rhétorique pour laquelle nous avons peu d'estime, puisqu'elle est selon nous une flatterie.

Calliclès. — Assurément.

Socrate. — Bon. Mais la rhétorique qui s'adresse au
e peuple d'Athènes et à celui des autres cités, c'est-à-dire à des assemblées d'hommes libres, qu'en devons-nous penser ?

celui qui s'était développé sous l'influence de la religion dionysiaque : il jouissait à Athènes d'une grande faveur. Les chœurs en question ne sont donc que les chœurs dits *cycliques*, dont la ronde animée (*turbasie*) accompagnait précisément les dithyrambes. — Sur Cinésias et ses innovations, cf. Phérécrate *Chiron* (fr. 145, K) et Arist. *Ois.* 1371 sqq., *Gren.* 153 et 1477.

τὸ ἐπιχείρημα καὶ ἡ σπουδή, ὥς μοι δοκεῖ, χαρίζεσθαι τοῖς θεαταῖς μόνον, ἢ καὶ διαμάχεσθαι, ἐάν τι αὐτοῖς ἡδὺ μὲν ᾖ καὶ κεχαρισμένον, πονηρὸν δέ, ὅπως τοῦτο μὲν μὴ ἐρεῖ, εἰ δέ τι τυγχάνει ἀηδὲς καὶ ὠφέλιμον, τοῦτο δὲ καὶ λέξει καὶ ᾄσεται, ἐάν τε χαίρωσιν ἐάν τε μή ; ποτέρως σοὶ δοκεῖ παρεσκευάσθαι ἡ τῶν τραγῳδιῶν ποίησις ;

ΚΑΛ. Δῆλον δὴ τοῦτό γε, ὦ Σώκρατες, ὅτι πρὸς τὴν c
ἡδονὴν μᾶλλον ὥρμηται καὶ τὸ χαρίζεσθαι τοῖς θεαταῖς.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὸ τοιοῦτον, ὦ Καλλίκλεις, ἔφαμεν νυνδὴ κολακείαν εἶναι ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Φέρε δή, εἴ τις περιέλοιτο τῆς ποιήσεως πάσης τό τε μέλος καὶ τὸν ῥυθμὸν καὶ τὸ μέτρον, ἄλλο τι ἢ λόγοι γίγνονται τὸ λειπόμενον ;

ΚΑΛ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Οὐκοῦν πρὸς πολὺν ὄχλον καὶ δῆμον οὗτοι λέγονται οἱ λόγοι ;

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Δημηγορία ἄρα τίς ἐστιν ἡ ποιητική. d

ΚΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν ῥητορικὴ δημηγορία ἂν εἴη· ἢ οὐ ῥητορεύειν δοκοῦσί σοι οἱ ποιηταὶ ἐν τοῖς θεάτροις ;

ΚΑΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ Νῦν ἄρα ἡμεῖς ηὑρήκαμεν ῥητορικήν τινα πρὸς δῆμον τοιοῦτον οἷον παίδων τε ὁμοῦ καὶ γυναικῶν καὶ ἀνδρῶν, καὶ δούλων καὶ ἐλευθέρων, ἣν οὐ πάνυ ἀγάμεθα· κολακικὴν γὰρ αὐτήν φαμεν εἶναι.

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Εἶεν· τί δὲ ἡ πρὸς τὸν Ἀθηναίων δῆμον ῥητορικὴ
καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς ἐν ταῖς πόλεσιν δήμους τοὺς τῶν e
ἐλευθέρων ἀνδρῶν, τί ποτε ἡμῖν αὕτη ἐστίν ; Πότερόν σοι

b 3 ὥς μοι Schanz : ὥς σοι codd. || **d** 3 ῥητορικὴ recc. : ἡ ῥητορικὴ BTF || **e** 2 ἡμῖν F : ἡμῶν BTW.

Es-tu d'avis que les orateurs parlent toujours en vue du plus grand bien, avec la constante préoccupation de rendre les citoyens meilleurs par leurs discours, ou bien estimes-tu qu'ils courent après la faveur populaire, qu'ils sacrifient l'intérêt public à leur intérêt privé, et qu'ils traitent les peuples comme des enfants auxquels ils veulent plaire avant
503 tout, sans s'inquiéter de savoir s'ils les rendent meilleurs ou pires par ces procédés ?

Calliclès. — Cette question est plus complexe : il y a des orateurs dont les discours s'inspirent de l'intérêt public, et d'autres qui font comme tu le dis.

Socrate. — Il suffit : s'il y a deux sortes d'éloquence politique, l'une des deux est une flatterie et une vilaine chose ; l'autre seule est belle, celle qui travaille à améliorer les âmes des citoyens et qui s'efforce de toujours dire le meilleur, que
b cela plaise ou non à l'auditoire. Mais as-tu jamais rencontré cette éloquence-là ? Si tu en connais des exemples parmi les orateurs, hâte-toi de me les nommer.

Calliclès. — Eh bien, non, parmi ceux d'aujourd'hui, je n'en vois pas que je puisse t'indiquer.

Socrate. — Mais quoi ? Parmi ceux d'autrefois, peux-tu nommer un orateur dont la parole, à partir du moment où elle commença de se faire entendre, ait fait passer les Athéniens d'un
c état moins bon à un état meilleur ? Pour moi, cet orateur-là m'est inconnu.

Calliclès. — Que dis-tu ? N'as-tu jamais entendu vanter les mérites de Thémistocle, de Cimon, de Miltiade, de ce Périclès qui vient de mourir et dont tu as toi-même été l'auditeur ?

Socrate. — Si c'est un mérite véritable[1], Calliclès, de faire ce que tu disais d'abord, de satisfaire ses propres passions et celle des autres, je n'ai rien à répondre ; mais s'il en est autrement, s'il est vrai, comme nous avons dû le reconnaître ensuite, qu'il est bon de satisfaire ceux de nos désirs qui réa-

1. Telle qu'elle est délimitée ici, la question ne trouvera sa réponse qu'à 515 d. L'examen des exemples allégués doit, en effet, être rattaché d'abord aux principes déjà acquis et ces principes eux-mêmes, chemin faisant, éclaircis et étendus. C'est ainsi que Socrate, partant de la différence de *qualité* qu'il a fait admettre de Calliclès entre nos désirs (499 b), commence par définir ce qui fait cette qualité :

δοκοῦσιν πρὸς τὸ βέλτιστον ἀεὶ λέγειν οἱ ῥήτορες, τούτου στοχαζόμενοι, ὅπως οἱ πολῖται ὡς βέλτιστοι ἔσονται διὰ τοὺς αὐτῶν λόγους, ἢ καὶ οὗτοι πρὸς τὸ χαρίζεσθαι τοῖς πολίταις ὡρμημένοι, καὶ ἕνεκα τοῦ ἰδίου τοῦ αὐτῶν ὀλιγωροῦντες τοῦ κοινοῦ, ὥσπερ παισὶ προσομιλοῦσι τοῖς δήμοις, χαρίζεσθαι αὐτοῖς πειρώμενοι μόνον, εἰ δέ γε βελτίους 503 ἔσονται ἢ χείρους διὰ ταῦτα, οὐδὲν φροντίζουσιν ;

ΚΑΛ. Οὐχ ἁπλοῦν ἔτι τοῦτο ἐρωτᾷς· εἰσὶ μὲν γὰρ οἳ κηδόμενοι τῶν πολιτῶν λέγουσιν ἃ λέγουσιν, εἰσὶ δὲ καὶ οἵους σὺ λέγεις.

ΣΩ. Ἐξαρκεῖ. Εἰ γὰρ καὶ τοῦτό ἐστι διπλοῦν, τὸ μὲν ἕτερόν που τούτου κολακεία ἂν εἴη καὶ αἰσχρὰ δημηγορία, τὸ δ' ἕτερον καλόν, τὸ παρασκευάζειν ὅπως ὡς βέλτισται ἔσονται τῶν πολιτῶν αἱ ψυχαί, καὶ ἀεὶ διαμάχεσθαι λέγοντα τὰ βέλτιστα, εἴτε ἡδίω εἴτε ἀηδέστερα ἔσται τοῖς ἀκούουσιν. Ἀλλ' οὐ πώποτε σὺ ταύτην εἶδες τὴν ῥητορικήν· ἢ b εἴ τινα ἔχεις τῶν ῥητόρων τοιοῦτον εἰπεῖν, τί οὐχὶ καὶ ἐμοὶ αὐτὸν ἔφρασας τίς ἐστιν ;

ΚΑΛ. Ἀλλὰ μὰ Δία οὐκ ἔχω ἔγωγέ σοι εἰπεῖν τῶν γε νῦν ῥητόρων οὐδένα.

ΣΩ. Τί δέ ; Τῶν παλαιῶν ἔχεις τινὰ εἰπεῖν δι' ὅντινα αἰτίαν ἔχουσιν Ἀθηναῖοι βελτίους γεγονέναι, ἐπειδὴ ἐκεῖνος ἤρξατο δημηγορεῖν, ἐν τῷ πρόσθεν χρόνῳ χείρους ὄντες ; Ἐγὼ μὲν γὰρ οὐκ οἶδα τίς ἐστιν οὗτος ; c

ΚΑΛ. Τί δέ ; Θεμιστοκλέα οὐκ ἀκούεις ἄνδρα ἀγαθὸν γεγονότα καὶ Κίμωνα καὶ Μιλτιάδην καὶ Περικλέα τουτονὶ τὸν νεωστὶ τετελευτηκότα, οὗ καὶ σὺ ἀκήκοας ;

ΣΩ. Εἰ ἔστιν γε, ὦ Καλλίκλεις, ἣν πρότερον σὺ ἔλεγες ἀρετήν, ἀληθής, τὸ τὰς ἐπιθυμίας ἀποπιμπλάναι καὶ τὰς αὑτοῦ καὶ τὰς τῶν ἄλλων· εἰ δὲ μὴ τοῦτο, ἀλλ' ὅπερ ἐν τῷ ὑστέρῳ λόγῳ ἠναγκάσθημεν ἡμεῖς ὁμολογεῖν, ὅτι αἳ μὲν τῶν ἐπιθυμιῶν πληρούμεναι βελτίω ποιοῦσι τὸν ἄνθρωπον,

503 a 3 τοῦτο Aristides : τοῦτο δ BTF || a 9 καὶ ἀεὶ T : καὶ cett.

d lisés nous rendent meilleurs, mais non ceux qui nous rendent pires, et que ce soit là un art, peux-tu me citer un seul de ces orateurs qui ait rempli ces conditions ?

Calliclès. — Je ne sais trop que te répondre.

Socrate. — Cherche bien et tu trouveras. Examinons donc, comme ceci, avec calme, si l'un d'eux les a réalisées. Voyons : l'homme vertueux, celui qui dit tout ce qu'il dit pour le plus grand bien, parle-t-il jamais à l'aventure, ou n'a-t-il pas un but déterminé dans tous ses discours ? Il en est de lui comme des autres artisans : chacun de ceux-ci, le
e regard fixé sur sa tâche propre, loin de recueillir et d'employer au hasard les matériaux qu'il emploie, vise à réaliser dans ce qu'il fait un certain plan. Considère, par exemple, les peintres, les architectes, les constructeurs de navires et tous les autres artisans, prends celui que tu voudras, tu verras avec quel ordre rigoureux chacun dispose les divers éléments de son œuvre, les forçant à s'ajuster harmonieu-
504 sement les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin tout l'ensemble se tienne et s'ordonne avec beauté. De même que les autres artisans, ceux dont nous avons parlé précédemment et qui s'occupent du corps, les médecins et les pédotribes, s'attachent à mettre dans leur ouvrage, qui est le corps, la beauté des justes proportions. Sommes-nous d'accord sur ce point ?

Calliclès. — Admettons-le.

Socrate. — L'ordre et la proportion[1] font donc la bonne qualité d'une maison, tandis qu'avec le désordre elle est sans valeur ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — De même pour un navire ?

b Calliclès. — Oui.

Socrate. — Et pareillement pour nos corps ?

Calliclès. — Sans doute.

d'où, sur le bien de l'âme et les conditions du bonheur, une première discussion qui, coupée par une péripétie importante, se développe de 503 d à 508 b.

1. Socrate arrête ainsi, pour les conserver ensuite avec une rigueur que la traduction a peine à suivre, les deux termes essentiels (τάξις, *disposition*, *ordre*, et κόσμος, *harmonie*, *proportion*) de sa définition, d'abord du *bien* en général, puis du *bien* de l'âme. On retrouvera à

ταύτας μὲν ἀποτελεῖν, αἳ δὲ χείρω, μή, τοῦτο δὲ τέχνη τις d
εἴη, τοιοῦτον ἄνδρα τούτων τινὰ γεγονέναι ἔχεις εἰπεῖν;

ΚΑΛ. Οὐκ ἔχω ἔγωγε πῶς εἴπω.

ΣΩ. Ἀλλ' ἐὰν ζητῇς καλῶς, εὑρήσεις· ἴδωμεν δὴ οὑτωσὶ ἀτρέμα σκοπούμενοι εἴ τις τούτων τοιοῦτος γέγονεν. Φέρε γάρ, ὁ ἀγαθὸς ἀνὴρ καὶ ἐπὶ τὸ βέλτιστον λέγων ἃ ἂν λέγῃ, ἄλλο τι οὐκ εἰκῇ ἐρεῖ, ἀλλ' ἀποβλέπων πρός τι; Ὥσπερ καὶ οἱ ἄλλοι πάντες δημιουργοὶ βλέποντες πρὸς τὸ αὑτῶν ἔργον ἕκαστος οὐκ εἰκῇ ἐκλεγόμενος προσφέρει ἃ προσφέ- e
ρει [πρὸς τὸ ἔργον τὸ αὑτῶν], ἀλλ' ὅπως ἂν εἶδός τι αὐτῷ σχῇ τοῦτο ὃ ἐργάζεται. Οἷον εἰ βούλει ἰδεῖν τοὺς ζωγράφους, τοὺς οἰκοδόμους, τοὺς ναυπηγούς, τοὺς ἄλλους πάντας δημιουργούς, ὅντινα βούλει αὐτῶν, ὡς εἰς τάξιν τινὰ ἕκαστος ἕκαστον τίθησιν ὃ ἂν τιθῇ, καὶ προσαναγκάζει τὸ ἕτερον τῷ ἑτέρῳ πρέπον τε εἶναι καὶ ἁρμόττειν, ἕως ἂν τὸ ἅπαν συστήσηται τεταγμένον τε καὶ κεκοσμη- 504
μένον πρᾶγμα· καὶ οἵ τε δὴ ἄλλοι δημιουργοὶ καὶ οὓς νυνδὴ ἐλέγομεν, οἱ περὶ τὸ σῶμα, παιδοτρίβαι τε καὶ ἰατροί, κοσμοῦσί που τὸ σῶμα καὶ συντάττουσιν. Ὁμολογοῦμεν οὕτω τοῦτ' ἔχειν ἢ οὔ;

ΚΑΛ. Ἔστω τοῦτο οὕτω.

ΣΩ. Τάξεως ἄρα καὶ κόσμου τυχοῦσα οἰκία χρηστὴ ἂν εἴη, ἀταξίας δὲ μοχθηρά;

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ πλοῖον ὡσαύτως;

ΚΑΛ. Ναί. b

ΣΩ. Καὶ μὴν καὶ τὰ σώματά φαμεν τὰ ἡμέτερα;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

d 1 τοῦτο BTWF : τούτου Y || d 2 εἴη Burnet : εἶναι codd. || d 2-3 ἔχεις εἰπεῖν Y F²: omitt. cett. (ex quo γεγονέναι seclusit et οὐκ... εἴπω Socrati, ἀλλ' ...εὑρήσεις Callicli tribuit Burnet, cum illa Callicli, Socrati haec tribuant BYT (?) et re vera W) || e 1 ἃ προσφέρει Y : omitt. cett. || e 2 πρὸς τὸ ἔργον τὸ αὑτῶν (αὑτοῦ vulg.) secl. Sauppe || εἶδός TWYF : εἰδώς B || e 7 ἁρμόττειν BT : ἁρμόττον Y.

Socrate. — Et notre âme ? Est-ce par le désordre qu'elle vaut, ou n'est-ce pas par un certain ordre et par certaines proportions ?

Calliclès. — Il faut bien, d'après les affirmations précédentes, en convenir.

Socrate. — Comment appelle-t-on, dans le corps, la qualité qui résulte de l'ordre et des proportions ?

Calliclès. — Tu veux parler sans doute de la santé et de la force ?

c Socrate. — Justement. Et la qualité que produisent dans l'âme l'ordre et la proportion ? Tâche de trouver toi-même et de me dire ce nom, comme l'autre.

Calliclès. — Pourquoi ne le dis-tu pas toi-même, Socrate ?

Socrate. — Je le dirai, si tu le préfères ; toi, de ton côté, fais-moi savoir si tu approuves ce que je vais dire ; sinon, réfute-moi sans complaisance. Je dis donc que l'ordre, dans le corps, s'appelle le sain, qui produit dans le corps la santé, avec toutes les autres qualités physiques. Est-ce vrai, oui ou non ?

Calliclès. — Très vrai.

d Socrate. — Dans l'âme, l'ordre et l'harmonie s'appellent la discipline et la loi, qui font les bons citoyens et les honnêtes gens : et c'est cela qui constitue la justice et la sagesse. Sommes-nous d'accord ?

Calliclès. — Soit.

Socrate. — Eh bien donc, c'est en tenant son regard fixé sur ces choses que l'orateur dont je parle, l'orateur selon l'art et selon le bien, présentera aux âmes tous ses discours en toutes circonstances. Qu'il donne ou retire quelque chose au
e peuple, il aura toujours pour unique objet de faire naître dans l'âme de ses concitoyens la justice et d'en ôter l'injustice, d'y mettre la sagesse et d'en ôter le dérèglement, d'y mettre enfin toutes les vertus et d'en faire disparaître tous les vices. M'accordes-tu cela, oui ou non ?

Calliclès. — Je te l'accorde.

Socrate. — A quoi bon, en effet, Calliclès, offrir à un corps

506 d l'ensemble du système très clairement résumé par lui-même en quelques brèves formules. Sur l'importance à ses yeux de la *soumission à la loi* (donnée à 504 d comme la santé de l'âme), voir le *Criton*, 50 a, sqq. Cf. Xén. *Mém.* IV, 4, 12 ; 6, 6.

ΣΩ. Τί δ' ἡ ψυχή ; Ἀταξίας τυχοῦσα ἔσται χρηστή, ἢ τάξεώς τε καὶ κόσμου τινός ;

ΚΑΛ. Ἀνάγκη ἐκ τῶν πρόσθεν καὶ τοῦτο συνομολογεῖν.

ΣΩ. Τί οὖν ὄνομά ἐστιν ἐν τῷ σώματι τῷ ἐκ τῆς τάξεώς τε καὶ τοῦ κόσμου γιγνομένῳ ;

ΚΑΛ. Ὑγίειαν καὶ ἰσχὺν ἴσως λέγεις ;

ΣΩ. Ἔγωγε. Τί δὲ αὖ τῷ ἐν τῇ ψυχῇ ἐγγιγνομένῳ ἐκ c
τῆς τάξεως καὶ τοῦ κόσμου ; Πειρῶ εὑρεῖν καὶ εἰπεῖν ὥσπερ ἐκείνῳ τὸ ὄνομα.

ΚΑΛ. Τί δὲ οὐκ αὐτὸς λέγεις, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ἀλλ' εἴ σοι ἥδιόν ἐστιν, ἐγὼ ἐρῶ· σὺ δέ, ἂν μέν σοι δοκῶ ἐγὼ καλῶς λέγειν, φάθι· εἰ δὲ μή, ἔλεγχε καὶ μὴ ἐπίτρεπε. Ἔμοιγε δοκεῖ ταῖς μὲν τοῦ σώματος τάξεσιν ὄνομα εἶναι ὑγιεινόν, ἐξ οὗ ἐν αὐτῷ ἡ ὑγίεια γίγνεται καὶ ἡ ἄλλη ἀρετὴ τοῦ σώματος. Ἔστιν ταῦτα ἢ οὐκ ἔστιν ;

ΚΑΛ. Ἔστιν.

ΣΩ. Ταῖς δέ γε τῆς ψυχῆς τάξεσιν καὶ κοσμήσεσιν νόμι- d
μόν τε καὶ νόμος, ὅθεν καὶ νόμιμοι γίγνονται καὶ κόσμιοι· ταῦτα δ' ἔστιν δικαιοσύνη τε καὶ σωφροσύνη. Φῄς ἢ οὔ ;

ΚΑΛ. Ἔστω.

ΣΩ. Οὐκοῦν πρὸς ταῦτα βλέπων ὁ ῥήτωρ ἐκεῖνος, ὁ τεχνικός τε καὶ ἀγαθός, καὶ τοὺς λόγους προσοίσει ταῖς ψυχαῖς οὓς ἂν λέγῃ, καὶ τὰς πράξεις ἁπάσας, καὶ δῶρον ἐάν τι διδῷ, δώσει, καὶ ἐάν τι ἀφαιρῆται, ἀφαιρήσεται,
πρὸς τοῦτο ἀεὶ τὸν νοῦν ἔχων, ὅπως ἂν αὐτοῦ τοῖς πολί- e
ταις δικαιοσύνη μὲν ἐν ταῖς ψυχαῖς γίγνηται, ἀδικία δὲ ἀπαλλάττηται, καὶ σωφροσύνη μὲν ἐγγίγνηται, ἀκολασία δὲ ἀπαλλάττηται, καὶ ἡ ἄλλη ἀρετὴ ἐγγίγνηται, κακία δὲ ἀπίῃ. Συγχωρεῖς ἢ οὔ ;

ΚΑΛ. Συγχωρῶ.

ΣΩ. Τί γὰρ ὄφελος, ὦ Καλλίκλεις, σώματί γε κάμνοντι

504 c 3 ἐκείνῳ Heindorf : ἐκεῖνο codd. || c 7 ἔμοιγε TWY : ἔμοιγε γὰρ B ἐμοὶ γὰρ F || d 1 δέ γε F : δὲ BTY.

malade et misérable des aliments en abondance, des boissons délicieuses et ce qu'il y a de plus agréable en tout genre, s'il doit, ou n'en tirer souvent aucun profit, ou même, selon la vraisemblance, s'en trouver au contraire plus mal? Est-ce vrai?

505 Calliclès. — Soit.

Socrate. — Ce n'est point, je pense, un avantage de vivre avec un corps misérable, car la vie elle aussi, en ce cas, est forcément misérable. N'es-tu pas de mon avis?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — N'est-ce pas ainsi que les médecins permettent en général à un homme bien portant de satisfaire ses désirs : par exemple, quand il a soif ou faim, de boire ou de manger autant qu'il lui plaît; tandis qu'au malade, au contraire, ils défendent à peu près tout ce dont il a envie? En conviens-tu avec moi?

b Calliclès. — Oui certes.

Socrate. — Quand il s'agit de l'âme, la règle n'est-elle pas la même? Aussi longtemps qu'elle est mauvaise, par ignorance, intempérance, injustice ou impiété, il faut la priver de ce qu'elle désire et ne lui laisser faire que ce qui peut la rendre meilleure. Es-tu de cet avis?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — N'est-ce pas là ce qui vaut le mieux pour l'âme elle-même?

Calliclès. — Assurément.

Socrate. — Mais la priver de ce qu'elle désire, n'est-ce pas la châtier?

Calliclès. — Sans doute.

Socrate. — Ainsi donc, mieux vaut pour l'âme le châtiment que l'intempérance[1], que tu préférais tout à l'heure.

c Calliclès. — Je ne sais ce que tu veux dire, Socrate; interroge un autre que moi.

Socrate. — Ce Calliclès ne peut souffrir qu'on lui rende service! Il repousse la chose même dont nous parlons, le châtiment!

1. Il y a dans le texte un effet que la traduction ne peut rendre. « Le châtiment », c'est τὸ κολάζεσθαι, c'est-à-dire *le faitde se voir réprimer*; « l'intempérance », c'est ἡ ἀκολασία, c'est-à-dire *l'impatience de toute répression* : par sa formation même le second mot apparaît comme contraire du premier.

καὶ μοχθηρῶς διακειμένῳ σιτία πολλὰ διδόναι καὶ τὰ ἥδιστα ἢ ποτὰ ἢ ἄλλ' ὁτιοῦν, ὃ μὴ ὀνήσει αὐτὸ ἔσθ' ὅτε πλέον, ἢ τοὐναντίον κατά γε τὸν δίκαιον λόγον καὶ ἔλαττον; Ἔστι ταῦτα;

ΚΑΛ. Ἔστω. 505

ΣΩ. Οὐ γάρ, οἶμαι, λυσιτελεῖ μετὰ μοχθηρίας σώματος ζῆν ἀνθρώπῳ· ἀνάγκη γὰρ οὕτω καὶ ζῆν μοχθηρῶς. Ἢ οὐχ οὕτως;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τὰς ἐπιθυμίας ἀποπιμπλάναι, οἷον πεινῶντα φαγεῖν ὅσον βούλεται ἢ διψῶντα πιεῖν, ὑγιαίνοντα μὲν ἐῶσιν οἱ ἰατροὶ ὡς τὰ πολλά, κάμνοντα δὲ ὡς ἔπος εἰπεῖν οὐδέποτ' ἐῶσιν ἐμπίμπλασθαι ὧν ἐπιθυμεῖ; Συγχωρεῖς τοῦτό γε καὶ σύ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε. b

ΣΩ. Περὶ δὲ ψυχήν, ὦ ἄριστε, οὐχ ὁ αὐτὸς τρόπος; Ἕως μὲν ἂν πονηρὰ ᾖ, ἀνόητός τε οὖσα καὶ ἀκόλαστος καὶ ἄδικος καὶ ἀνόσιος, εἴργειν αὐτὴν δεῖ τῶν ἐπιθυμιῶν καὶ μὴ ἐπιτρέπειν ἄλλ' ἄττα ποιεῖν ἢ ἀφ' ὧν βελτίων ἔσται· φῄς ἢ οὔ;

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Οὕτω γάρ που αὐτῇ ἄμεινον τῇ ψυχῇ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὸ εἴργειν ἐστὶν ἀφ' ὧν ἐπιθυμεῖ κολάζειν;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ κολάζεσθαι ἄρα τῇ ψυχῇ ἄμεινόν ἐστιν ἢ ἡ ἀκολασία, ὥσπερ σὺ νυνδὴ ᾤου.

ΚΑΛ. Οὐκ οἶδ' ἄττα λέγεις, ὦ Σώκρατες, ἀλλ' ἄλλον c τινὰ ἐρώτα.

ΣΩ. Οὗτος ἀνὴρ οὐχ ὑπομένει ὠφελούμενος καὶ αὐτὸ τοῦτο πάσχων περὶ οὗ ὁ λόγος ἐστί, κολαζόμενος.

e 9 ὀνήσει YF : ὀνήσῃ BT || ἔσθ' ὅτε Cornarius : ἔσθ' ὅτι BTYF || e 10 γε BTYF : δὲ Schleiermacher || 505 a 3 καὶ ζῆν YF : καὶ ζῆν καὶ BT || a 6 καὶ YF : om. BT || b 4 δεῖ BT : δεῖν Y || c 3 αὐτὸ rec. : αὐτὸς BTYF.

Calliclès. — Je ne m'inquiète même aucunement de ce que tu peux dire, et je ne t'ai répondu que pour faire plaisir à Gorgias.

Socrate. — Soit ; mais alors, qu'allons-nous faire? Briserons-nous l'entretien sans conclure?

Calliclès. — Fais comme tu voudras.

d Socrate. — Il n'est pas permis, dit-on, de laisser en plan même un conte : il faut lui donner une tête, pour l'empêcher de vaguer sans tête, çà et là. Achève donc de me répondre, pour que notre discussion reçoive aussi son couronnement.

Calliclès. — Quel tyran tu fais, Socrate ! Si tu veux m'en croire, tu laisseras là cette discussion, ou tu la poursuivras avec un autre.

Socrate. — Eh bien, qui se présente? Nous ne pouvons cependant pas laisser notre propos inachevé !

Calliclès. — Ne peux-tu, à toi seul, le développer tout entier, soit au moyen d'un monologue, soit en faisant toi-même les demandes et les réponses?

e Socrate. — Tu veux donc qu'il m'arrive, comme dit Épicharme, « de remplir seul l'office de deux hommes »? J'ai peur de ne pouvoir me soustraire à cette nécessité. Mais, s'il faut en venir là, je crois que nous devons rivaliser d'ardeur pour découvrir où est la vérité, où est l'erreur, dans la question qui nous occupe : car nous avons tous le même intérêt à voir clair sur ce point. Je vais donc exposer ce que j'en
506 pense, et si quelqu'un d'entre vous juge que je m'accorde à moi-même une proposition qui ne soit pas vraie, il faut qu'il m'interpelle et qu'il me réfute. Car je ne donne pas moi-même ce que je dis pour une vérité dont je sois sûr : je cherche en commun avec vous, de sorte que si mon contradicteur me semble avoir raison, je serai le premier à lui rendre les armes. Si je vous fais d'ailleurs cette offre, c'est dans l'idée que vous croyez bon d'achever la discussion ; si tel n'est pas votre désir, laissons cela et séparons-nous.

Calliclès renonce à discuter. Socrate parlera seul et Calliclès répondra pour la forme.

b Gorgias. — Je ne suis pas du tout d'avis de nous séparer, Socrate, et je te demande d'exposer ta pensée : tel est aussi, je crois, l'avis de tous les assistants. Pour moi, j'ai un vif désir de t'entendre développer toi-même ce qui reste à examiner.

ΚΑΛ. Οὐδέ γέ μοι μέλει οὐδὲν ὧν σὺ λέγεις, καὶ ταῦτά
σοι Γοργίου χάριν ἀπεκρινάμην.

ΣΩ. Εἶεν· τί οὖν δὴ ποιήσομεν ; Μεταξὺ τὸν λόγον
καταλύσομεν ;

ΚΑΛ. Αὐτὸς γνώσει.

ΣΩ. Ἀλλ' οὐδὲ τοὺς μύθους φασὶ μεταξὺ θέμις εἶναι d
καταλείπειν, ἀλλ' ἐπιθέντας κεφαλήν, ἵνα μὴ ἄνευ κεφα-
λῆς περιίῃ. Ἀπόκριναι οὖν καὶ τὰ λοιπά, ἵνα ἡμῖν ὁ λόγος
κεφαλὴν λάβῃ.

ΚΑΛ. Ὡς βίαιος εἶ, ὦ Σώκρατες. Ἐὰν δὲ ἐμοὶ πείθῃ,
ἐάσεις χαίρειν τοῦτον τὸν λόγον, ἢ καὶ ἄλλῳ τῳ διαλέξει.

ΣΩ. Τίς οὖν ἄλλος ἐθέλει ; Μὴ γάρ τοι ἀτελῆ γε τὸν
λόγον καταλείπωμεν.

ΚΑΛ. Αὐτὸς δὲ οὐκ ἂν δύναιο διελθεῖν τὸν λόγον, ἢ λέ-
γων κατὰ σαυτὸν ἢ ἀποκρινόμενος σαυτῷ ;

ΣΩ. Ἵνα μοι τὸ τοῦ Ἐπιχάρμου γένηται, ἃ πρὸ τοῦ e
δύο ἄνδρες ἔλεγον, εἷς ὢν ἱκανὸς γένωμαι ; Ἀτὰρ κινδυ-
νεύει ἀναγκαιότατον εἶναι οὕτως. Εἰ μέντοι ποιήσομεν,
οἶμαι ἔγωγε χρῆναι πάντας ἡμᾶς φιλονίκως ἔχειν πρὸς τὸ
εἰδέναι τὸ ἀληθὲς τί ἐστιν περὶ ὧν λέγομεν καὶ τί ψεῦδος·
κοινὸν γὰρ ἀγαθὸν ἅπασι φανερὸν γενέσθαι αὐτό. Δίειμι
μὲν οὖν τῷ λόγῳ ἐγὼ ὡς ἄν μοι δοκῇ ἔχειν· ἐὰν δέ τῳ ὑμῶν 506
μὴ τὰ ὄντα δοκῶ ὁμολογεῖν ἐμαυτῷ, χρὴ ἀντιλαμβάνεσθαι
καὶ ἐλέγχειν. Οὐδὲ γάρ τοι ἔγωγε εἰδὼς λέγω ἃ λέγω, ἀλλὰ
ζητῶ κοινῇ μεθ' ὑμῶν, ὥστε, ἄν τι φαίνηται λέγων ὁ
ἀμφισβητῶν ἐμοί, ἐγὼ πρῶτος συγχωρήσομαι. Λέγω μέντοι
ταῦτα, εἰ δοκεῖ χρῆναι διαπερανθῆναι τὸν λόγον· εἰ δὲ μὴ
βούλεσθε, ἐῶμεν δὴ χαίρειν καὶ ἀπίωμεν.

ΓΟΡ. Ἀλλ' ἐμοὶ μὲν οὐ δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, χρῆναί πω
ἀπιέναι, ἀλλὰ διεξελθεῖν σε τὸν λόγον· φαίνεται δέ μοι καὶ b
τοῖς ἄλλοις δοκεῖν. Βούλομαι γὰρ ἔγωγε καὶ αὐτὸς ἀκοῦσαί
σου αὐτοῦ διιόντος τὰ ἐπίλοιπα.

c 8 καταλύσομεν Steph. : καταλύομεν BT καταλείψωμεν Y || e 3 ποιήσομεν WY²: ποιήσωμεν BTYF || e 4 πάντας F : πάντα BTWY.

Socrate. — De mon côté, Gorgias, j'aurais eu plaisir à poursuivre le dialogue avec Calliclès, jusqu'au moment où j'aurais pu lui rendre la tirade d'Amphion en échange de celle de Zéthos[1]. Cependant, puisque tu refuses, Calliclès, d'achever l'entretien, ne manque pas d'interrompre mon discours si je dis quelque chose qui te semble inexact. Et si tu me prouves mon erreur, bien loin de t'en vouloir, comme tu
c le fais à mon égard, je t'inscrirai au premier rang de mes bienfaiteurs.

Calliclès. — Parle toi-même, mon cher, et achève.

Socrate. — Écoute-moi donc, et permets-moi de reprendre les choses au début. L'agréable et le bon sont-ils identiques ? Non, ainsi que nous en sommes tombés d'accord, Calliclès et moi. — Faut il faire l'agréable en vue du bon, ou le bon en vue de l'agréable ? L'agréable en vue du bon. — L'agréable
d est-il ce dont la présence nous réjouit, et le bon ce dont la présence fait que nous sommes bons ? Oui. — Or nous sommes bons, nous-mêmes et toutes les choses bonnes, par la présence d'une certaine qualité ? Cela me paraît inévitable, Calliclès. — Mais la qualité propre à chaque chose, meuble, corps, âme, animal quelconque, ne lui vient pas par hasard : elle résulte d'un certain ordre, d'une certaine justesse et d'un certain art, adaptés à la nature de cette chose. Est-ce vrai ? Pour ma part, je l'affirme. — Ainsi donc, la vertu de chaque chose consiste en une ordonnance et une disposition heu-
e reuse résultant de l'ordre ? Je le soutiendrais. — Par conséquent, une certaine beauté d'arrangement propre à la nature de chaque chose, est ce qui, par sa présence, rend cette chose bonne ? Je le crois. — Et par conséquent aussi, une âme en laquelle se trouve l'ordre qui convient à l'âme vaut mieux que celle d'où cet ordre est absent ? Nécessairement. — Or une âme qui possède l'ordre est une âme bien ordonnée ? Sans doute. — Et une âme bien ordonnée est tempé-
507 rante et sage ? De toute nécessité. — Donc une âme tempérante est bonne. — Voilà des propositions auxquelles je n'ai rien à changer, mon cher Calliclès : si tu as quelque objection à présenter, fais-la moi connaître.

1. Par la façon dont elle évoque le début de la discussion, la plaisanterie indique qu'on n'en perd pas de vue l'objet : il s'agit toujours de comparer deux conceptions différentes de la vie (cf. 485 e

ΣΩ. Ἀλλὰ μὲν δή, ὦ Γοργία, καὶ αὐτὸς ἡδέως μὲν ἂν
Καλλικλεῖ τούτῳ ἔτι διελεγόμην, ἕως αὐτῷ τὴν τοῦ Ἀμ-
φίονος ἀπέδωκα ῥῆσιν ἀντὶ τῆς τοῦ Ζήθου· ἐπειδὴ δὲ σύ,
ὦ Καλλίκλεις, οὐκ ἐθέλεις συνδιαπερᾶναι τὸν λόγον, ἀλλ'
οὖν ἐμοῦ γε ἀκούων ἐπιλαμβάνου, ἐάν τί σοι δοκῶ μὴ κα-
λῶς λέγειν. Καί με ἐὰν ἐξελέγχῃς, οὐκ ἀχθεσθήσομαί σοι
ὥσπερ σὺ ἐμοί, ἀλλὰ μέγιστος εὐεργέτης παρ' ἐμοὶ ἀναγε- c
γράψει.

ΚΑΛ. Λέγε, ὠγαθέ, αὐτὸς καὶ πέραινε.

ΣΩ. Ἄκουε δὴ ἐξ ἀρχῆς ἐμοῦ ἀναλαβόντος τὸν λόγον.
Ἆρα τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ἀγαθὸν τὸ αὐτό ἐστιν ; Οὐ ταὐτόν, ὡς
ἐγὼ καὶ Καλλικλῆς ὡμολογήσαμεν. — Πότερον δὲ τὸ ἡδὺ
ἕνεκα τοῦ ἀγαθοῦ πρακτέον, ἢ τὸ ἀγαθὸν ἕνεκα τοῦ ἡδέος ;
Τὸ ἡδὺ ἕνεκα τοῦ ἀγαθοῦ. — Ἡδὺ δέ ἐστιν τοῦτο οὗ παρα-
γενομένου ἡδόμεθα, ἀγαθὸν δὲ οὗ παρόντος ἀγαθοί ἐσμεν ; d
Πάνυ γε. — Ἀλλὰ μὴν ἀγαθοί γέ ἐσμεν καὶ ἡμεῖς καὶ τὰ
ἄλλα πάντα ὅσ' ἀγαθά ἐστιν, ἀρετῆς τινος παραγενομένης ;
Ἔμοιγε δοκεῖ ἀναγκαῖον εἶναι, ὦ Καλλίκλεις. — Ἀλλὰ μὲν
δὴ ἥ γε ἀρετὴ ἑκάστου, καὶ σκεύους καὶ σώματος καὶ ψυ-
χῆς αὖ καὶ ζῴου παντός, οὔτοι εἰκῇ [κάλλιστα] παραγίγνε-
ται, ἀλλὰ τάξει καὶ ὀρθότητι καὶ τέχνῃ, ἥτις ἑκάστῳ
ἀποδέδοται αὐτῶν· ἆρα ἔστιν ταῦτα ; Ἐγὼ μὲν γάρ φημι.
— Τάξει ἄρα τεταγμένον καὶ κεκοσμημένον ἐστὶν ἡ ἀρετὴ
ἑκάστου ; Φαίην ἂν ἔγωγε. — Κόσμος τις ἄρα ἐγγενόμενος e
ἐν ἑκάστῳ ὁ ἑκάστου οἰκεῖος ἀγαθὸν παρέχει ἕκαστον τῶν
ὄντων ; Ἔμοιγε δοκεῖ. — Καὶ ψυχὴ ἄρα κόσμον ἔχουσα τὸν
ἑαυτῆς ἀμείνων τῆς ἀκοσμήτου ; Ἀνάγκη. — Ἀλλὰ μὴν ἥ
γε κόσμον ἔχουσα κοσμία ; Πῶς γὰρ οὐ μέλλει ; — Ἡ δέ γε
κοσμία σώφρων ; Πολλὴ ἀνάγκη. — Ἡ ἄρα σώφρων ψυχὴ 507
ἀγαθή. Ἐγὼ μὲν οὐκ ἔχω παρὰ ταῦτα ἄλλα φάναι, ὦ φίλε
Καλλίκλεις· σὺ δ' εἰ ἔχεις, δίδασκε.

506 b 5 ἀμφίονος YF : ἀμφίωνος BT || **d** 6 οὔτοι *Vindob.* 32 : οὐ τῷ BT οὐχ οὕτω(ς) YF || κάλλιστα secl. Coraës.

Calliclès. — Continue, mon cher.

Socrate. — Je dirai donc que si l'âme tempérante et sage est bonne, celle qui présente un caractère opposé est mauvaise : or cette âme opposée à la première est celle qui est déraisonnable et déréglée. Pas d'objection. — Un homme sage se conduit envers les dieux et envers les hommes de la manière qui convient ; il manquerait de sagesse en effet s'il faisait ce qui ne convient pas. Nécessairement. — Agir à l'égard
b des hommes comme il convient, c'est observer la justice ; à l'égard des dieux, c'est observer la piété ; or observer la justice et la piété, c'est forcément être juste et pieux. D'accord. — C'est aussi être courageux ; car ce n'est pas le fait d'un homme sage de poursuivre ou de fuir ce qu'il ne faut ni poursuivre ni fuir. L'homme sage, qu'il s'agisse de choses ou de personnes, de plaisirs ou de peines, ne poursuit et n'évite que ce qu'il faut, et il sait supporter ce que son devoir lui ordonne de supporter[1]. Si bien qu'il est de toute néces-
c sité, Calliclès, que l'homme sage, étant, comme nous l'avons montré, juste, courageux et pieux, soit aussi l'homme parfaitement bon ; que l'homme bon fasse, en tout, ce qui est bien et beau ; et qu'agissant bien et comme il faut, il ne puisse manquer d'obtenir le succès et le bonheur, tandis que le méchant, agissant mal, est misérable : or ce méchant, c'est précisément l'opposé du sage, du tempérant, c'est l'homme intempérant et déréglé, dont tu vantais le bonheur.

Voilà, quant à moi, ce que j'affirme et tiens pour certain. Si cela est vrai, il me semble donc que chacun de nous, pour
d être heureux, doit rechercher la tempérance et s'y exercer, fuir de toute sa vitesse l'intempérance, faire en sorte avant tout de n'avoir aucun besoin de châtiment ; mais s'il arrive que nous en ayons besoin, nous ou les nôtres, particuliers ou cité, le subir et payer la peine de nos fautes est le seul moyen d'être heureux.

Tel est, selon moi, le but qu'il faut avoir sans cesse devant les yeux pour diriger sa vie. Il faut que chacun tende toutes ses forces, toutes celles de l'État, vers cette fin, l'acquisition de la justice et de la tempérance comme condition

et 500 c). Calliclès se dérobant, Socrate ne peut plus proprement jouer les Amphion ; la rhétorique n'en aura pas moins son compte.

1. En tout cela *il agit comme il convient* et la *bravoure* se trouve

ΚΑΛ. Λέγ', ὠγαθέ.

ΣΩ. Λέγω δὴ ὅτι, εἰ ἡ σώφρων ἀγαθή ἐστιν, ἡ τοὐναντίον τῇ σώφρονι πεπονθυῖα κακή ἐστιν· ἦν δὲ αὕτη ἡ ἄφρων τε καὶ ἀκόλαστος. Πάνυ γε. — Καὶ μὴν ὅ γε σώφρων τὰ προσήκοντα πράττοι ἂν καὶ περὶ θεοὺς καὶ περὶ ἀνθρώπους· οὐ γὰρ ἂν σωφρονοῖ τὰ μὴ προσήκοντα πράττων. Ἀνάγκη ταῦτ' εἶναι οὕτω. — Καὶ μὴν περὶ μὲν ἀνθρώπους τὰ προσήκοντα πράττων δίκαι' ἂν πράττοι, περὶ δὲ b θεοὺς ὅσια· τὸν δὲ τὰ δίκαια καὶ ὅσια πράττοντα ἀνάγκη δίκαιον καὶ ὅσιον εἶναι. Ἔστι ταῦτα. — Καὶ μὲν δὴ καὶ ἀνδρεῖόν γε ἀνάγκη· οὐ γὰρ δὴ σώφρονος ἀνδρός ἐστιν οὔτε διώκειν οὔτε φεύγειν ἃ μὴ προσήκει, ἀλλ' ἃ δεῖ καὶ πράγματα καὶ ἀνθρώπους καὶ ἡδονὰς καὶ λύπας φεύγειν καὶ διώκειν, καὶ ὑπομένοντα καρτερεῖν ὅπου δεῖ· ὥστε πολλὴ ἀνάγκη, ὦ Καλλίκλεις, τὸν σώφρονα, ὥσπερ διήλθομεν, c δίκαιον ὄντα καὶ ἀνδρεῖον καὶ ὅσιον ἀγαθὸν ἄνδρα εἶναι τελέως, τὸν δὲ ἀγαθὸν εὖ τε καὶ καλῶς πράττειν ἃ ἂν πράττῃ, τὸν δ' εὖ πράττοντα μακάριόν τε καὶ εὐδαίμονα εἶναι, τὸν δὲ πονηρὸν καὶ κακῶς πράττοντα ἄθλιον· οὗτος δ' ἂν εἴη ὁ ἐναντίως ἔχων τῷ σώφρονι, ὁ ἀκόλαστος, ὃν σὺ ἐπῄνεις.

Ἐγὼ μὲν οὖν ταῦτα οὕτω τίθεμαι καί φημι ταῦτα ἀληθῆ εἶναι· εἰ δὲ ἔστιν ἀληθῆ, τὸν βουλόμενον, ὡς ἔοικεν, εὐδαίμονα εἶναι σωφροσύνην μὲν διωκτέον καὶ ἀσκητέον, ἀκολα- d σίαν δὲ φευκτέον ὡς ἔχει ποδῶν ἕκαστος ἡμῶν, καὶ παρασκευαστέον μάλιστα μὲν μηδὲν δεῖσθαι τοῦ κολάζεσθαι, ἐὰν δὲ δεηθῇ ἢ αὐτὸς ἢ ἄλλος τις τῶν οἰκείων, ἢ ἰδιώτης ἢ πόλις, ἐπιθετέον δίκην καὶ κολαστέον, εἰ μέλλει εὐδαίμων εἶναι.

Οὗτος ἔμοιγε δοκεῖ ὁ σκοπὸς εἶναι, πρὸς ὃν βλέποντα δεῖ ζῆν, καὶ πάντα εἰς τοῦτο τὰ αὑτοῦ συντείνοντα καὶ τὰ τῆς πόλεως, ὅπως δικαιοσύνη παρέσται καὶ σωφροσύνη τῷ e

507 b 5 ἀλλ' ἃ δεῖ Heindorf : ἀλλὰ δεῖ BTWY ἀλλὰ δὴ F.

e du bonheur, et y rapporte tous ses actes; qu'on ne permette pas aux passions de régner sans mesure et qu'on ne consente pas, pour satisfaire leur avidité insatiable, à mener une vie de brigand.

Un tel homme ne peut être aimé ni des autres hommes ni des dieux. C'est un être insociable, et sans association, point d'amitié. Les savants[1], Calliclès, affirment que le ciel et la terre, les dieux et les hommes, sont liés ensemble par l'ami-
508 tié, le respect de l'ordre, la modération et la justice, et pour cette raison ils appellent l'univers l'ordre des choses, non le désordre ni le dérèglement. Tu n'y fais pas attention, je crois, malgré toute ta science, et tu oublies que l'égalité géométrique est toute-puissante parmi les dieux comme parmi les hommes. Tu es d'avis qu'il faut travailler à l'emporter sur les autres : c'est que tu négliges la géométrie.

b Quoi qu'il en soit, il faut ou bien convaincre d'erreur la thèse que j'ai exposée et prouver que ni la possession de la justice et de la tempérance ne fait le bonheur de ceux qui sont heureux, ni la méchanceté la misère des malheureux ; ou bien, si ces choses sont vraies, il faut examiner les conséquences qui en résultent. Ces conséquences, Calliclès, ce sont toutes les affirmations à propos desquelles tu me demandais si je parlais sérieusement, lorsque je soutenais qu'il fallait s'accuser soi-même, accuser son fils et ses amis, en cas de faute, et que la rhétorique pouvait servir à cela. Et ce que tu reprochais à Polos de m'accorder par mauvaise honte était donc la vérité : à savoir, que commettre l'injustice n'est pas seulement plus
c laid que de la subir, mais que c'est aussi, et dans la même mesure, plus désavantageux; et que, pour devenir un bon orateur, il faut commencer par être juste et habile dans la science de la justice, ce que Polos déjà reprochait à Gorgias de me concéder par fausse honte.

Cela posé, examinons les reproches que tu m'adresses et voyons ce qu'ils valent. Tu me dis que je suis incapable de me protéger et de me sauver moi-même, ni aucun de mes amis ou de mes proches, même dans le plus grand péril; que je suis à la merci du premier venu, comme ces gens

ainsi rattachée, à son tour, à la *sagesse* : des cinq vertus (cf. *Prot.* 330 b) il ne manque plus que la σοφία (*science*).

1. Les Pythagoriciens. Pythagore passe pour avoir le premier

μακαρίῳ μέλλοντι ἔσεσθαι, οὕτω πράττειν, οὐκ ἐπιθυμίας ἐῶντα ἀκολάστους εἶναι καὶ ταύτας ἐπιχειροῦντα πληροῦν, ἀνήνυτον κακόν, λῃστοῦ βίον ζῶντα.

Οὔτε γὰρ ἂν ἄλλῳ ἀνθρώπῳ προσφιλὴς ἂν εἴη ὁ τοιοῦτος οὔτε θεῷ· κοινωνεῖν γὰρ ἀδύνατος· ὅτῳ δὲ μὴ ἔνι κοινωνία, φιλία οὐκ ἂν εἴη. Φασὶ δ' οἱ σοφοί, ὦ Καλλίκλεις, καὶ οὐρανὸν καὶ γῆν καὶ θεοὺς καὶ ἀνθρώπους τὴν κοινωνίαν συνέ- 508
χειν καὶ φιλίαν καὶ κοσμιότητα καὶ σωφροσύνην καὶ δικαιότητα, καὶ τὸ ὅλον τοῦτο διὰ ταῦτα κόσμον καλοῦσιν, ὦ ἑταῖρε, οὐκ ἀκοσμίαν οὐδὲ ἀκολασίαν. Σὺ δέ μοι δοκεῖς οὐ προσέχειν τὸν νοῦν τούτοις, καὶ ταῦτα σοφὸς ὤν, ἀλλὰ λέληθέν σε ὅτι ἡ ἰσότης ἡ γεωμετρικὴ καὶ ἐν θεοῖς καὶ ἐν ἀνθρώποις μέγα δύναται· σὺ δὲ πλεονεξίαν οἴει δεῖν ἀσκεῖν· γεωμετρίας γὰρ ἀμελεῖς.

Εἶεν· ἢ ἐξελεγκτέος δὴ οὗτος ὁ λόγος ἡμῖν ἐστιν, ὡς οὐ b
δικαιοσύνης καὶ σωφροσύνης κτήσει εὐδαίμονες οἱ εὐδαίμονες, κακίας δὲ οἱ ἄθλιοι ⟨ἄθλιοι⟩, ἢ εἰ οὗτος ἀληθής ἐστιν, σκεπτέον τί τὰ συμβαίνοντα. Τὰ πρόσθεν ἐκεῖνα, ὦ Καλλίκλεις, συμβαίνει πάντα, ἐφ' οἷς σύ με ἤρου εἰ σπουδάζων λέγοιμι, λέγοντα ὅτι κατηγορητέον εἴη καὶ αὐτοῦ καὶ ὑέος καὶ ἑταίρου, ἐάν τι ἀδικῇ, καὶ τῇ ῥητορικῇ ἐπὶ τοῦτο χρηστέον· καὶ ἃ Πῶλον αἰσχύνῃ ᾤου συγχωρεῖν, ἀληθῆ ἄρα ἦν, τὸ εἶναι τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι, ὅσῳπερ αἴσχιον, τοσούτῳ κάκιον· καὶ τὸν μέλλοντα ὀρθῶς ῥητορικὸν ἔσεσθαι δίκαιον c
ἄρα δεῖ εἶναι καὶ ἐπιστήμονα τῶν δικαίων, ὃ αὖ Γοργίαν ἔφη Πῶλος δι' αἰσχύνην ὁμολογῆσαι.

Τούτων δὲ οὕτως ἐχόντων σκεψώμεθα τί ποτ' ἐστὶν ἃ σὺ ἐμοὶ ὀνειδίζεις, ἆρα καλῶς λέγεται ἢ οὔ, ὡς ἄρα ἐγὼ οὐχ οἷός τ' εἰμὶ βοηθῆσαι οὔτε ἐμαυτῷ οὔτε τῶν φίλων οὐδενὶ οὐδὲ τῶν οἰκείων, οὐδ' ἐκσῶσαι ἐκ τῶν μεγίστων κινδύνων, εἰμὶ δὲ ἐπὶ τῷ βουλομένῳ ὥσπερ οἱ ἄτιμοι τοῦ

e 3 ταύτας TYF : ταῦτα B || 508 b 3 ἄθλιοι add. Heindorf : om. codd. et Oxyr. || c 8 ἐπὶ τῷ βουλομένῳ secl. Morstadt : habuisse videtur Oxyr.

d notés d'infamie que chacun peut, suivant ton expression énergique, souffleter à son gré, dépouiller de leurs biens, bannir de la cité et, pour comble, mettre à mort ; et qu'une telle condition est la plus honteuse qui soit. Voilà quelle était ton opinion. Voici la mienne ; je l'ai plus d'une fois indiquée déjà, mais il n'y a pas d'inconvénient à la répéter.

Je nie, Calliclès, que le comble de la honte soit d'être
e souffleté injustement, ou de se voir couper les membres ou la bourse ; je prétends qu'il est plus honteux et plus mauvais de frapper et de mutiler ma personne ou mes biens injustement ; que me voler, me réduire en esclavage, pénétrer par effraction dans ma maison, bref commettre une injustice quelconque contre moi ou contre les choses qui m'appartiennent est plus laid et plus dommageable pour l'auteur de l'injustice que pour moi, sa victime.

Ces vérités, que j'ai défendues et que tous nos précédents discours ont démontrées, sont enchaînées et maintenues, si j'ose
509 employer cette image un peu prétentieuse, par des raisons de fer et de diamant, du moins autant que j'en puis juger jusqu'ici ; et si tu ne réussis pas à rompre ces liens, toi ou quelque autre plus fort que toi, il est impossible qu'un langage différent du mien soit juste. Pour moi, en effet, je répète invariablement que, si j'ignore ce qui en est, cependant ni aujourd'hui ni jamais aucun des interlocuteurs que j'ai rencontrés n'a pu parler autrement sans prêter à rire.

b Je mets donc en fait que les choses sont ainsi. Or, si cela est vrai, si l'injustice est le plus grand des maux pour son auteur, et si c'est un mal pire encore, s'il est possible, de ne pas expier sa faute quand on est coupable, quelle est l'espèce de protection qu'il serait réellement ridicule de ne pouvoir s'assurer à soi-même ? N'est-ce pas celle qui est de nature à nous préserver du plus grand dommage ? Il est de toute évidence que le plus honteux, en matière de protection, c'est de ne pouvoir assurer celle-là ni à soi-même ni à ses proches. Au second rang, vient celle qui nous protège contre le mal de
c seconde importance, au troisième rang celle du troisième

appliqué le mot de κόσμος (*ordre*) à l'univers (Plut. *Plac. phil.* II 1 ; cf. Xén. *Mém.* I, 1, 11) et Philolaos (fr. 1) l'emploie en ce sens. — Pour *l'égalité géométrique* (c'est-à-dire fondée sur la proportion et non sur le nombre), cf. *Lois* 757 b ; Isoc. VII 21-22 ; Arist. *Nicom.* V, 67.

ἐθέλοντος, ἄν τε τύπτειν βούληται, τὸ νεανικὸν δὴ τοῦτο d
τοῦ σοῦ λόγου, ἐπὶ κόρρης, ἐάν τε χρήματα ἀφαιρεῖσθαι, ἐάν τε ἐκβάλλειν ἐκ τῆς πόλεως, ἐάν τε, τὸ ἔσχατον, ἀποκτεῖναι· καὶ οὕτω διακεῖσθαι πάντων δὴ αἴσχιστόν ἐστιν, ὡς ὁ σὸς λόγος· ὁ δὲ δὴ ἐμὸς ὅστις, πολλάκις μὲν ἤδη εἴρηται, οὐδὲν δὲ κωλύει καὶ ἔτι λέγεσθαι.

Οὔ φημι, ὦ Καλλίκλεις, τὸ τύπτεσθαι ἐπὶ κόρρης ἀδί-
κως αἴσχιστον εἶναι, οὐδέ γε τὸ τέμνεσθαι οὔτε τὸ σῶμα τὸ e
ἐμὸν οὔτε τὸ βαλλάντιον, ἀλλὰ τὸ τύπτειν καὶ ἐμὲ καὶ τὰ ἐμὰ ἀδίκως καὶ τέμνειν καὶ αἴσχιον καὶ κάκιον, καὶ κλέπτειν γε ἅμα καὶ ἀνδραποδίζεσθαι καὶ τοιχωρυχεῖν καὶ συλλήβδην ὁτιοῦν ἀδικεῖν καὶ ἐμὲ καὶ τὰ ἐμὰ τῷ ἀδικοῦντι καὶ κάκιον καὶ αἴσχιον εἶναι ἢ ἐμοὶ τῷ ἀδικουμένῳ.

Ταῦτα ἡμῖν ἄνω ἐκεῖ ἐν τοῖς πρόσθεν λόγοις οὕτω φα-
νέντα, ὡς ἐγὼ λέγω, κατέχεται καὶ δέδεται, καὶ εἰ ἀγροι- 509
κότερόν τι εἰπεῖν ἔστιν, σιδηροῖς καὶ ἀδαμαντίνοις λόγοις, ὡς γοῦν ἂν δόξειεν οὑτωσί, οὓς σὺ εἰ μὴ λύσεις ἢ σοῦ τις νεανικώτερος, οὐχ οἷόν τε ἄλλως λέγοντα ἢ ὡς ἐγὼ νῦν λέγω καλῶς λέγειν· ἐπεὶ ἔμοιγε ὁ αὐτὸς λόγος ἐστὶν ἀεί, ὅτι ἐγὼ ταῦτα οὐκ οἶδα ὅπως ἔχει, ὅτι μέντοι ὧν ἐγὼ ἐντετύχηκα, ὥσπερ νῦν, οὐδεὶς οἷός τ᾽ ἐστὶν ἄλλως λέγων μὴ οὐ καταγέλαστος εἶναι.

Ἐγὼ μὲν οὖν αὖ τίθημι ταῦτα οὕτως ἔχειν· εἰ δὲ οὕτως b
ἔχει καὶ μέγιστον τῶν κακῶν ἐστιν ἡ ἀδικία τῷ ἀδικοῦντι καὶ ἔτι τούτου μεῖζον μεγίστου ὄντος, εἰ οἷόν τε, τὸ ἀδικοῦντα μὴ διδόναι δίκην, τίνα ἂν βοήθειαν μὴ δυνάμενος ἄνθρωπος βοηθεῖν ἑαυτῷ καταγέλαστος ἂν τῇ ἀληθείᾳ εἴη ; Ἆρα οὐ ταύτην ἥτις ἀποτρέψει τὴν μεγίστην ἡμῶν βλάβην ; Ἀλλὰ πολλὴ ἀνάγκη ταύτην εἶναι τὴν αἰσχίστην βοήθειαν, μὴ δύνασθαι βοηθεῖν μήτε αὑτῷ μήτε τοῖς αὑτοῦ
φίλοις τε καὶ οἰκείοις, δευτέραν δὲ τὴν τοῦ δευτέρου κακοῦ c

d 1 τοῦτο BTY : τοῦτο τὸ F || 509 a 3 λύσεις Y : λύσῃς BTF || b 3 τὸ corr. *Paris.* 1811 : τὸν BTYF.

mal, et ainsi de suite : de la gravité du mal dépend la beauté du pouvoir qui nous permet d'y résister, comme aussi la honte de l'impuissance correspondante. Es-tu de cet avis, Calliclès ?

CALLICLÈS. — Tout à fait.

SOCRATE. — Étant donné donc ces deux maux, commettre l'injustice et la subir, nous disons que le plus grand est de la commettre, et que la subir en est un moindre[1]. Or quels sont les procédés par lesquels l'homme peut s'assurer une défense efficace contre l'un et l'autre, contre le mal de commettre
d l'injustice et contre le mal de la subir ? Est-ce par la force ou par la volonté ? Je m'explique : suffit-il, pour ne pas subir l'injustice, de ne pas le vouloir, ou bien faut-il se rendre fort pour l'éviter ?

CALLICLÈS. — Il est évident qu'il faut se rendre fort.

SOCRATE. — Et pour ce qui est de commettre l'injustice ? Peut-on dire que la volonté de ne pas la commettre suffise pour ne pas la commettre en effet, ou bien faut-il pour cela
e se procurer une certaine force et un certain art qu'on ne saurait ignorer et négliger sans être conduit à des actes injustes ? Réponds-moi sur ce point précis, Calliclès : dis-moi si c'est à tort ou avec raison, selon toi, que nous avons été contraints précédemment, Polos et moi, de convenir qu'on n'était jamais injuste volontairement et que ceux qui faisaient le mal le faisaient toujours malgré eux ?

510 CALLICLÈS. — Tiens ce point pour admis, Socrate, afin d'achever ton discours.

SOCRATE. — Il faut donc, semble-t-il, pour se mettre en état de ne pas commettre d'injustice, acquérir une certaine force et un certain art ?

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — Et en quoi consiste l'art qui nous met en état de ne la point subir ou de la subir le moins possible ? Vois si tu es de mon avis. Je pense, quant à moi, qu'il faut pour

1. Socrate poursuit sa réponse (commencée dès 508 c) aux avertissements de Calliclès (485 c-486 b). Deux points sont acquis : la vraie protection à s'assurer est celle qui nous sauve des maux les plus grands ; le pire des maux est de *commettre* l'injustice : celui de la *subir* ne vient qu'en second. Ici on est un peu surpris. S'attachant d'abord à la fois à ces deux cas (*subir* et *commettre* l'injustice), Socrate éta-

καὶ τρίτην τὴν τοῦ τρίτου καὶ τἆλλα οὕτως· ὡς ἑκάστου κακοῦ μέγεθος πέφυκεν, οὕτω καὶ κάλλος τοῦ δυνατὸν εἶναι ἐφ' ἕκαστα βοηθεῖν καὶ αἰσχύνη τοῦ μή. Ἆρα ἄλλως ἢ οὕτως ἔχει, ὦ Καλλίκλεις;

ΚΑΛ. Οὐκ ἄλλως.

ΣΩ. Δυοῖν οὖν ὄντοιν, τοῦ ἀδικεῖν τε καὶ ἀδικεῖσθαι, μεῖζον μέν φαμεν κακὸν τὸ ἀδικεῖν, ἔλαττον δὲ τὸ ἀδικεῖσθαι. Τί οὖν ἂν παρασκευασάμενος ἄνθρωπος βοηθήσειεν αὑτῷ, ὥστε ἀμφοτέρας τὰς ὠφελίας ταύτας ἔχειν, τήν τε ἀπὸ τοῦ μὴ ἀδικεῖν καὶ τὴν ἀπὸ τοῦ μὴ ἀδικεῖσθαι; Πότερα d
δύναμιν ἢ βούλησιν; Ὧδε δὲ λέγω· πότερον ἐὰν μὴ βούληται ἀδικεῖσθαι, οὐκ ἀδικήσεται, ἢ ἐὰν δύναμιν παρασκευάσηται τοῦ μὴ ἀδικεῖσθαι, οὐκ ἀδικήσεται;

ΚΑΛ. Δῆλον δὴ τοῦτό γε, ὅτι ἐὰν δύναμιν.

ΣΩ. Τί δὲ δὴ τοῦ ἀδικεῖν; Πότερον ἐὰν μὴ βούληται ἀδικεῖν, ἱκανὸν τοῦτ' ἐστίν — οὐ γὰρ ἀδικήσει — ἢ καὶ ἐπὶ τοῦτο δεῖ δύναμίν τινα καὶ τέχνην παρασκευάσασθαι, e
ὡς, ἐὰν μὴ μάθῃ αὐτὰ καὶ ἀσκήσῃ, ἀδικήσει; Τί οὐκ αὐτό γέ μοι τοῦτο ἀπεκρίνω, ὦ Καλλίκλεις, πότερόν σοι δοκοῦμεν ὀρθῶς ἀναγκασθῆναι ὁμολογεῖν ἐν τοῖς ἔμπροσθεν λόγοις ἐγώ τε καὶ Πῶλος ἢ οὔ, ἡνίκα ὡμολογήσαμεν μηδένα βουλόμενον ἀδικεῖν, ἀλλ' ἄκοντας τοὺς ἀδικοῦντας πάντας ἀδικεῖν;

ΚΑΛ. Ἔστω σοι τοῦτο, ὦ Σώκρατες, οὕτως, ἵνα δια- 510
περάνῃς τὸν λόγον.

ΣΩ. Καὶ ἐπὶ τοῦτο ἄρα, ὡς ἔοικεν, παρασκευαστέον ἐστὶν δύναμίν τινα καὶ τέχνην, ὅπως μὴ ἀδικήσωμεν.

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τίς οὖν ποτ' ἐστὶν τέχνη τῆς παρασκευῆς τοῦ μηδὲν ἀδικεῖσθαι ἢ ὡς ὀλίγιστα; Σκέψαι εἰ σοὶ δοκεῖ ἧπερ ἐμοί. Ἐμοὶ μὲν γὰρ δοκεῖ ἥδε· ἢ αὐτὸν ἄρχειν δεῖν ἐν τῇ

c 4 τοῦ μή YF: ἑτοίμη BTW || e 3 ἀπεκρίνω recc.: ἀπεκρίνου BTYF || 510 a 1 διαπεράνῃς TYF: διαπερανῇ B || a 7 ἧπερ T: ᾗπερ BY καὶ εἴπερ F || a 8 ἥδε YF: ᾗδε BT.

cela posséder dans la cité ou le pouvoir ou même la tyrannie, ou du moins être un ami du gouvernement existant.

CALLICLÈS. — Vois, Socrate, avec quel empressement je
b t'approuve quand tu as raison ! Ce que tu viens de dire me semble parfaitement juste.

SOCRATE. — Examine si la suite te paraît aussi juste. J'imagine que l'amitié la plus étroite est, comme le disent les anciens sages, celle du semblable pour le semblable [1]. Est-ce ton avis ?

CALLICLÈS. — Certainement.

SOCRATE. — Ainsi quand le pouvoir est aux mains d'un tyran sauvage et grossier, s'il se trouve dans la cité un homme meilleur que lui de beaucoup, le tyran redoutera cet
c homme, et ne saurait être sincèrement son ami ?

CALLICLÈS. — C'est exact.

SOCRATE. — Mais un homme beaucoup plus mauvais que le tyran ne pourrait non plus être son ami ; car le tyran le mépriserait et ne rechercherait pas sérieusement son amitié.

CALLICLÈS. — C'est encore vrai.

SOCRATE. — Reste donc que le seul homme dont l'amitié puisse avoir du prix à ses yeux, soit un homme de son caractère, aimant et blâmant les mêmes choses, par conséquent
d disposé à lui obéir et à s'incliner devant lui. Cet homme-là deviendra puissant dans la cité, et personne ne le maltraitera impunément. N'est-ce pas la vérité ?

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — Si donc quelque jeune homme, dans cette cité, se disait : « Comment pourrais-je devenir puissant et ne rien craindre de personne ? » il n'aurait, semble-t-il, qu'à suivre la même route et à s'habituer dès sa jeunesse à prendre les goûts et les haines du maître, pour se rendre autant que possible semblable à lui. Est-ce vrai ?

blit bienque, dans l'un et dans l'autre, on a besoin, pour se protéger, d'une *puissance* — et cette *puissance* devient vite (509 e-510 a) un *art* ou une *méthode* — ; mais lorsqu'il en arrive à appliquer sa théorie aux deux cas séparément, il le fait de telle façon qu'en réalité seul le second (*subir*), qui semblait être hors de cause, soit réellement traité, le premier ne reparaissant qu'à peine et indirectement à 510 e.

1. Cf. Hom. *Od.*, XVII, 218 et Platon *Lysis* 214 b.

πόλει ἢ καὶ τυραννεῖν, ἢ τῆς ὑπαρχούσης πολιτείας ἑταῖρον εἶναι.

ΚΑΛ. Ὁρᾷς, ὦ Σώκρατες, ὡς ἐγὼ ἑτοῖμός εἰμι ἐπαινεῖν, ἄν τι καλῶς λέγῃς; Τοῦτό μοι δοκεῖς πάνυ καλῶς εἰρηκέναι. b

ΣΩ. Σκόπει δὴ καὶ τόδε ἐάν σοι δοκῶ εὖ λέγειν. Φίλος μοι δοκεῖ ἕκαστος ἑκάστῳ εἶναι ὡς οἷόν τε μάλιστα, ὅνπερ οἱ παλαιοί τε καὶ σοφοὶ λέγουσιν, ὁ ὅμοιος τῷ ὁμοίῳ. Οὐ καὶ σοί;

ΚΑΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὅπου τύραννός ἐστιν ἄρχων ἄγριος καὶ ἀπαίδευτος, εἴ τις τούτου ἐν τῇ πόλει πολὺ βελτίων εἴη, φοβοῖτο δήπου ἂν αὐτὸν ὁ τύραννος καὶ τούτῳ ἐξ ἅπαντος τοῦ νοῦ οὐκ ἄν ποτε δύναιτο φίλος γενέσθαι; c

ΚΑΛ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Οὐδέ γε εἴ τις πολὺ φαυλότερος εἴη, οὐδ᾽ ἂν οὗτος· καταφρονοῖ γὰρ ἂν αὐτοῦ ὁ τύραννος καὶ οὐκ ἄν ποτε ὡς πρὸς φίλον σπουδάσειεν.

ΚΑΛ. Καὶ ταῦτ᾽ ἀληθῆ.

ΣΩ. Λείπεται δὴ ἐκεῖνος μόνος ἄξιος λόγου φίλος τῷ τοιούτῳ, ὃς ἂν ὁμοήθης ὤν, ταὐτὰ ψέγων καὶ ἐπαινῶν, ἐθέλῃ ἄρχεσθαι καὶ ὑποκεῖσθαι τῷ ἄρχοντι. Οὗτος μέγα ἐν d ταύτῃ τῇ πόλει δυνήσεται, τοῦτον οὐδεὶς χαίρων ἀδικήσει. Οὐχ οὕτως ἔχει;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ ἄρα τις ἐννοήσειεν ἐν ταύτῃ τῇ πόλει τῶν νέων, τίνα ἂν τρόπον ἐγὼ μέγα δυναίμην καὶ μηδείς με ἀδικοίη, αὕτη, ὡς ἔοικεν, αὐτῷ ὁδός ἐστιν, εὐθὺς ἐκ νέου ἐθίζειν αὑτὸν τοῖς αὐτοῖς χαίρειν καὶ ἄχθεσθαι τῷ δεσπότῃ, καὶ παρασκευάζειν ὅπως ὅ τι μάλιστα ὅμοιος ἔσται ἐκείνῳ. Οὐχ οὕτως;

a 9 ἑταῖρον F : ἕτερον BTY || c 8 ταὐτὰ T : ταῦτα BY || d 2 ταύτῃ τῇ YF : ταύτῃ BT || d 5 ταύτῃ YF : αὐτῇ BT αὐτῇ ταύτῃ Stallbaum || d 7 ἀδικοίη αὕτη F : ἀδικοῖ ἡ αὐτὴ BTY || d 8 αὑτὸν Schanz : αὐτὸν BTY.

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Voilà donc celui qui réussirait à se mettre à
e l'abri de l'injustice et à devenir, comme vous dites, tout-puissant dans la cité.

Calliclès. — Parfaitement.

Socrate. — Réussira-t-il aussi bien à ne pas commettre lui-même d'injustice ? N'est-ce pas au contraire fort invraisemblable, puisqu'il ressemble au maître qui s'en rend coupable et qu'il jouit de toute la faveur de celui-ci ? Je crois bien plutôt, quant à moi, que tous ses efforts tendront à se mettre en état de commettre le plus d'injustices possible et à ne pas porter la peine de ses fautes[1]. N'est-ce pas vrai ?

Calliclès. — C'est probable.

511 Socrate. — Il aura donc en partage le plus grand des maux, une âme mauvaise et souillée, à cause de l'imitation du maître et par l'effet de sa propre puissance.

Calliclès. — Je ne sais comment tu fais, Socrate, pour mettre sens dessus dessous tous les raisonnements ! Ne vois-tu pas que l'imitateur du tyran pourra, s'il lui plaît, faire périr l'homme qui se refuse à cette imitation, et lui enlever tous ses biens ?

b Socrate. — Je le sais, excellent Calliclès. A moins d'être sourd, comment ne l'aurais-je pas entendu répéter maintes fois par toi-même, par Polos auparavant, et par tous les Athéniens, ou presque tous ? Mais à ton tour écoute ceci : oui, cet homme tuera s'il le veut, mais c'est un méchant qui tuera un honnête homme.

Calliclès. — N'est-ce pas justement là ce qui rend la chose plus révoltante ?

Socrate. — Non, aux yeux de la raison, ainsi qu'il est facile de le démontrer. Crois-tu donc que la tâche essentielle pour l'homme soit de s'assurer une longue vie et de pratiquer les arts qui nous préservent des périls, comme cette
c rhétorique que tu me conseilles de cultiver, parce qu'elle nous défend devant les tribunaux ?

Calliclès. — Oui certes, par Zeus, et le conseil est bon !

1. Le moyen le plus sûr de n'avoir pas à *subir* l'injustice (préoccupation principale de Calliclès) se révèle donc comme étant celui qui risque de vous amener le plus sûrement à la *commettre* (et ainsi de vous causer le pire des maux). Ce qui tout à l'heure surpre-

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν τούτῳ τὸ μὲν μὴ ἀδικεῖσθαι καὶ μέγα δύνασθαι, ὡς ὁ ὑμέτερος λόγος, ἐν τῇ πόλει διαπεπρά- e
ξεται.

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν καὶ τὸ μὴ ἀδικεῖν ; Ἢ πολλοῦ δεῖ, εἴπερ ὁμοῖος ἔσται τῷ ἄρχοντι ὄντι ἀδίκῳ καὶ παρὰ τούτῳ μέγα δυνήσεται ; Ἀλλ᾽ οἶμαι ἔγωγε, πᾶν τοὐναντίον οὑτωσὶ ἡ παρασκευὴ ἔσται αὐτῷ ἐπὶ τὸ οἵῳ τε εἶναι ὡς πλεῖστα ἀδικεῖν καὶ ἀδικοῦντα μὴ διδόναι δίκην· ἦ γάρ ;

ΚΑΛ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὸ μέγιστον αὐτῷ κακὸν ὑπάρξει μοχθηρῷ 511
ὄντι τὴν ψυχὴν καὶ λελωβημένῳ διὰ τὴν μίμησιν τοῦ δεσπότου καὶ δύναμιν.

ΚΑΛ. Οὐκ οἶδ᾽ ὅπῃ στρέφεις ἑκάστοτε τοὺς λόγους ἄνω καὶ κάτω, ὦ Σώκρατες· ἢ οὐκ οἶσθα ὅτι οὗτος ὁ μιμούμενος τὸν μὴ μιμούμενον ἐκεῖνον ἀποκτενεῖ, ἐὰν βούληται, καὶ ἀφαιρήσεται τὰ ὄντα ;

ΣΩ. Οἶδα, ὠγαθὲ Καλλίκλεις, εἰ μὴ κωφός γ᾽ εἰμί, καὶ b
σοῦ ἀκούων καὶ Πώλου ἄρτι πολλάκις καὶ τῶν ἄλλων ὀλίγου πάντων τῶν ἐν τῇ πόλει· ἀλλὰ καὶ σὺ ἐμοῦ ἄκουε, ὅτι ἀποκτενεῖ μέν, ἂν βούληται, ἀλλὰ πονηρὸς ὢν καλὸν κἀγαθὸν ὄντα.

ΚΑΛ. Οὐκοῦν τοῦτο δὴ καὶ τὸ ἀγανακτητόν ;

ΣΩ. Οὐ νοῦν γε ἔχοντι, ὡς ὁ λόγος σημαίνει. Ἢ οἴει δεῖν τοῦτο παρασκευάζεσθαι ἄνθρωπον, ὡς πλεῖστον χρόνον ζῆν, καὶ μελετᾶν τὰς τέχνας ταύτας αἳ ἡμᾶς ἀεὶ ἐκ τῶν κινδύνων σῴζουσιν, ὥσπερ καὶ ἣν σὺ κελεύεις ἐμὲ c
μελετᾶν τὴν ῥητορικὴν τὴν ἐν τοῖς δικαστηρίοις διασῴζουσαν ;

ΚΑΛ. Ναὶ μὰ Δία ὀρθῶς γέ σοι συμβουλεύων.

511 a 4 ὅπῃ : ὅποι BTY || b 6 ἀγανακτητόν TY : ἀγανάκτητον B || c 4 συμβουλεύων F : συμβουλεύω BTW βουλεύων Y.

Socrate. — Voyons, mon cher : estimes-tu que l'art de nager soit quelque chose de considérable ?

Calliclès. — Certainement non, par Zeus !

Socrate. — Cependant cet art sauve de la mort ceux qui sont dans le cas d'avoir besoin de savoir nager. Si cet art te semble trop mesquin, en voici un plus important, l'art de la
d navigation, qui sauve des plus grands dangers non seulement les âmes, mais aussi les corps et les biens, comme la rhétorique. Et cet art est d'allure et de tenue modestes ; il ne fait pas d'embarras, il n'affecte pas de grands airs comme s'il accomplissait des choses merveilleuses ; bien qu'il nous rende les mêmes services que l'éloquence judiciaire, quand il nous a ramenés sains et sauf d'Égine, il nous demande, je crois, deux oboles ; si c'est de l'Égypte, du Pont, de très loin, pour ce grand service, pour avoir sauvé ce que
e je disais tout à l'heure, notre personne, nos enfants, nos biens, nos femmes, il nous demande deux drachmes au débarquement ; et alors, celui qui par son art a su réaliser ces grandes choses, une fois descendu à terre se promène au bord de la mer et le long de son navire, de l'air le plus simple.

C'est qu'il est capable sans doute de faire cette réflexion, que personne ne sait à quels passagers il a rendu un vrai service en les empêchant de se noyer et à quels autres il n'en a rendu qu'un mauvais ; il sait en effet qu'en les débarquant
512 il ne les a pas laissés meilleurs qu'il ne les avait pris, ni pour le corps ni pour l'âme. Il réfléchit donc que, tout comme si l'un d'eux, atteint dans son corps de maladies graves et incurables, n'a pas été noyé, c'est un malheur pour cet homme de n'être pas mort et qu'il ne lui a lui-même fait aucun bien, de même, si un autre porte en son âme, plus précieuse que son corps, une foule de maux sans remèdes, il est également impossible que la vie soit désirable pour lui et qu'il lui rende service en le sauvant de la mer, ou des tribunaux, ou de tout

nait (cf. p. 200, n. 1) maintenant s'explique : il s'agissait avant tout d'une critique de Calliclès. Celui-ci, touché, riposte à côté (cf. la thèse de Polos 466 b sqq.), et cela permet à Socrate d'insister : à supposer que l'essentiel fût de sauver sa vie, il n'y aurait pas lieu de faire si grand cas de la rhétorique ; mais l'essentiel n'est pas là, il est de bien vivre (511 b-513 a).

ΣΩ. Τί δέ, ὦ βέλτιστε ; Ἦ καὶ ἡ τοῦ νεῖν ἐπιστήμη
σεμνή τίς σοι δοκεῖ εἶναι ;

ΚΑΛ. Μὰ Δί' οὐκ ἔμοιγε.

ΣΩ. Καὶ μὴν σῴζει γε καὶ αὕτη ἐκ θανάτου τοὺς ἀν-
θρώπους, ὅταν εἰς τοιοῦτον ἐμπέσωσιν οὗ δεῖ ταύτης τῆς
ἐπιστήμης. Εἰ δ' αὕτη σοι δοκεῖ σμικρὰ εἶναι, ἐγώ σοι μεί-
ζονα ταύτης ἐρῶ, τὴν κυβερνητικήν, ἣ οὐ μόνον τὰς ψυχὰς d
σῴζει, ἀλλὰ καὶ τὰ σώματα καὶ τὰ χρήματα, ἐκ τῶν ἐσχά-
των κινδύνων, ὥσπερ ἡ ῥητορική· καὶ αὕτη μὲν προσεσταλ-
μένη ἐστὶν καὶ κοσμία, καὶ οὐ σεμνύνεται ἐσχηματισμένη
ὥς ὑπερήφανόν τι διαπραττομένη, ἀλλὰ ταὐτὰ διαπραξα-
μένη τῇ δικανικῇ, ἐὰν μὲν ἐξ Αἰγίνης δεῦρο σώσῃ, οἶμαι
δύ' ὀβολοὺς ἐπράξατο, ἐὰν δὲ ἐξ Αἰγύπτου ἢ ἐκ τοῦ Πόν-
του, ἐὰν πάμπολυ, ταύτης τῆς μεγάλης εὐεργεσίας, σώ-
σασα ἃ νυνδὴ ἔλεγον, καὶ αὐτὸν καὶ παῖδας καὶ χρήματα e
καὶ γυναῖκας, ἀποβιβάσασα εἰς τὸν λιμένα δύο δραχμὰς
ἐπράξατο, καὶ αὐτὸς ὁ ἔχων τὴν τέχνην καὶ ταῦτα διαπρα-
ξάμενος ἐκβὰς παρὰ τὴν θάλατταν καὶ τὴν ναῦν περιπατεῖ
ἐν μετρίῳ σχήματι.

Λογίζεσθαι γάρ, οἶμαι ἐπίσταται ὅτι ἄδηλόν ἐστιν,
οὕστινάς τε ὠφέληκεν τῶν συμπλεόντων οὐκ ἐάσας κατα-
ποντωθῆναι καὶ οὕστινας ἔβλαψεν, εἰδὼς ὅτι οὐδὲν αὐτοὺς
βελτίους ἐξεβίβασεν ἢ οἷοι ἐνέβησαν, οὔτε τὰ σώματα οὔτε 512
τὰς ψυχάς. Λογίζεται οὖν ὅτι οὐκ, εἰ μέν τις μεγάλοις
καὶ ἀνιάτοις νοσήμασιν κατὰ τὸ σῶμα συνεχόμενος μὴ
ἀπεπνίγη, οὗτος μὲν ἄθλιός ἐστιν ὅτι οὐκ ἀπέθανεν, καὶ
οὐδὲν ὑπ' αὐτοῦ ὠφέληται· εἰ δέ τις ἄρα ἐν τῷ τοῦ σώμα-
τος τιμιωτέρῳ, τῇ ψυχῇ, πολλὰ νοσήματα ἔχει καὶ ἀνίατα,
τούτῳ δὲ βιωτέον ἐστὶν καὶ τοῦτον ὀνήσει, ἄν τε ἐκ θαλάτ-
της ἄν τε ἐκ δικαστηρίου ἐάν τε ἄλλοθεν ὁποθενοῦν σώσῃ,

c 5 ἦ καὶ ἡ YF : ἡ καὶ ἡ B ἡ καὶ TW || d 5 διαπραξαμένη YF : διαπραττομένη BT || e 2 γυναῖκας codd. : γυναῖκα Naber || ἀποβιβάσασα Y : ἀποβιβάσας BT || 512 a 1 οἷοι YFt : οἵ BT || a 7 ὀνήσει Deuschle : ὀνήσειεν codd.

b autre péril, le méchant n'ayant aucun avantage à vivre, puisqu'il ne peut vivre que malheureux.

C'est pour ces raisons que le pilote n'a pas l'habitude de tirer vanité de son art, bien qu'il nous sauve ; ni d'ailleurs le constructeur de machines, qui cependant est l'égal je ne dis pas seulement du pilote, mais du général lui-même et ne le cède à personne pour l'importance des services qu'il peut rendre, lui qui sauve parfois des villes entières. Peux-tu en dire autant de l'orateur judiciaire ? Et pourtant, Calliclès, si ce
c constructeur de machines voulait à votre exemple magnifier son art, il pourrait vous accabler de bonnes raisons, vous dire et vous conseiller de vous faire comme lui constructeurs de machines et prouver que tout le reste n'est rien : les arguments ne lui manqueraient pas. Malgré cela, tu le méprises, tu fais fi de son art, volontiers tu lui jetterais le nom de son métier comme une injure et tu ne voudrais ni donner ta fille à son fils, ni accepter la sienne pour toi.

A voir cependant les mérites dont tu te vantes, de quel droit méprises-tu le machiniste et ceux dont je parlais tout à
d l'heure ? Tu allèguerais, je le sais, que tu es meilleur qu'eux et de meilleure souche. Mais si vraiment le meilleur est autre chose que ce que je dis, si l'essence de la vertu consiste à pouvoir se sauver soi-même et défendre ses biens, quoi qu'on vaille d'ailleurs, il est ridicule à toi de décrier le machiniste, le médecin, et tous ceux dont l'art a précisément pour objet notre salut.

Mon cher, prends garde que la noblesse de l'âme et le bien ne consistent peut-être pas uniquement à savoir tirer du
e péril soi-même et les autres. La vie, sa durée plus ou moins longue, ne méritent pas de préoccuper un homme vraiment homme ; au lieu de s'attacher à elle avec amour, il faut s'en remettre à la divinité du soin de régler ces choses, croire, comme disent les femmes, que personne n'échappe à sa destinée [1], puis, passant à la question suivante, chercher le moyen d'employer le mieux possible les jours que nous avons à vivre,

1. C'est le mot d'Hector à Andromaque (*Il.* VI, 488). Ce n'est pas sans ironie à l'égard de Calliclès que Socrate le présente comme une leçon de sagesse donnée par les femmes. Cf. Cic., *De Nat. Deorum* I, 20, 55 : « Quanti autem haec philosophia aestimanda est, cui tanquam *aniculis,* et iis quidem indoctis, *fato fieri videantur omnia* ».

ἀλλ' οἶδεν ὅτι οὐκ ἄμεινόν ἐστιν ζῆν τῷ μοχθηρῷ ἀνθρώπῳ· b
κακῶς γὰρ ἀνάγκη ἐστὶν ζῆν.

Διὰ ταῦτα οὐ νόμος ἐστὶ σεμνύνεσθαι τὸν κυβερνήτην,
καίπερ σῴζοντα ἡμᾶς· οὐδέ γε, ὦ θαυμάσιε, τὸν μηχανο-
ποιόν, ὃς οὔτε στρατηγοῦ, μὴ ὅτι κυβερνήτου, οὔτε ἄλλου
οὐδενὸς ἐλάττω ἐνίοτε δύναται σῴζειν· πόλεις γὰρ ἔστιν
ὅτε ὅλας σῴζει. Μή σοι δοκεῖ κατὰ τὸν δικανικὸν εἶναι;
Καίτοι εἰ βούλοιτο λέγειν, ὦ Καλλίκλεις, ἅπερ ὑμεῖς, σεμ-
νύνων τὸ πρᾶγμα, καταχώσειεν ἂν ὑμᾶς τοῖς λόγοις, λέγων c
καὶ παρακαλῶν ἐπὶ τὸ δεῖν γίγνεσθαι μηχανοποιούς, ὡς
οὐδὲν τἆλλά ἐστιν· ἱκανὸς γὰρ αὐτῷ ὁ λόγος. Ἀλλὰ σὺ
οὐδὲν ἧττον αὐτοῦ καταφρονεῖς καὶ τῆς τέχνης τῆς ἐκεί-
νου, καὶ ὡς ἐν ὀνείδει ἀποκαλέσαις ἂν μηχανοποιόν, καὶ
τῷ ὑεῖ αὐτοῦ οὔτ' ἂν δοῦναι θυγατέρα ἐθέλοις, οὔτ' ἂν
αὐτὸς λαβεῖν τὴν ἐκείνου.

Καίτοι ἐξ ὧν τὰ σαυτοῦ ἐπαινεῖς, τίνι δικαίῳ λόγῳ τοῦ
μηχανοποιοῦ καταφρονεῖς καὶ τῶν ἄλλων ὧν νυνδὴ ἔλεγον;
Οἶδ' ὅτι φαίης ἂν βελτίων εἶναι καὶ ἐκ βελτιόνων. Τὸ δὲ d
βέλτιον εἰ μὴ ἔστιν ὃ ἐγὼ λέγω, ἀλλ' αὐτὸ τοῦτό ἐστιν
ἀρετή, τὸ σῴζειν αὑτὸν καὶ τὰ ἑαυτοῦ ὄντα ὁποῖός τις
ἔτυχεν, καταγέλαστός σοι ὁ ψόγος γίγνεται καὶ μηχανο-
ποιοῦ καὶ ἰατροῦ καὶ τῶν ἄλλων τεχνῶν ὅσαι τοῦ σῴζειν
ἕνεκα πεποίηνται.

Ἀλλ', ὦ μακάριε, ὅρα μὴ ἄλλο τι τὸ γενναῖον καὶ τὸ ἀγα-
θὸν ⟨ᾖ⟩ ἢ τὸ σῴζειν τε καὶ σῴζεσθαι. Ἦ γὰρ τοῦτο μέν,
τὸ ζῆν ὁποσονδὴ χρόνον, τόν γε ὡς ἀληθῶς ἄνδρα ἐατέον e
ἐστὶν καὶ οὐ φιλοψυχητέον, ἀλλὰ ἐπιτρέψαντα περὶ τού-
των τῷ θεῷ καὶ πιστεύσαντα ταῖς γυναιξὶν, ὅτι τὴν εἱμαρ-
μένην οὐδ' ἂν εἷς ἐκφύγοι, τὸ ἐπὶ τούτῳ σκεπτέον τίν' ἂν
τρόπον τοῦτον ὃν μέλλοι χρόνον βιῶναι ὡς ἄριστα βιῴη,

b 6 πόλεις TWYF : πόλις B || **c** 7 αὐτὸς codd. : αὖ Schanz || **d** 8 ᾖ restituit Heindorf || ἦ γὰρ Schanz : μὴ γὰρ codd. || **e** 1 ὁπόσον δὴ WY : ὁπόσον δὲ B ὁπόσον δεῖ TF || **e** 5 μέλλοι BTF : μέλλει Y.

513 et nous demander s'il faut pour cela nous adapter à la constitution politique du pays où nous vivons, auquel cas tu devrais te rendre aussi semblable que possible au Démos athénien afin d'être bien vu de lui et d'acquérir du crédit dans la cité. Voilà, mon cher, la question à examiner ; pèse bien l'utilité de cette conduite pour toi et pour moi, de peur qu'il ne nous arrive la même mésaventure qu'aux Thessaliennes, dit-on, quand elles font descendre la lune[1] par leurs enchantements : nous aussi, nous mettons en jeu ce que nous avons de plus cher dans ce choix en faveur de la puissance politique.

Si tu crois qu'on puisse jamais t'enseigner un moyen de
b devenir grand dans la cité tant que tu ne lui ressembles pas, soit en bien soit en mal, je suis convaincu que tu te trompes, Calliclès : ce n'est pas par imitation, c'est de nature qu'il faut leur ressembler, si tu veux te ménager une amitié de bon aloi et solide avec le Démos d'Athènes, et de même, par Zeus, avec Démos fils de Pyrilampe ! C'est donc celui qui saura te rendre tout pareil à eux qui fera de toi, comme tu
c le désires, un politique et un orateur. Car ce qui leur plaît, à l'un comme à l'autre, c'est de retrouver dans tes discours leur propre pensée : toute pensée étrangère les fâche ; cela soit dit, très cher ami, sauf avis contraire de ta part. Avons-nous quelque objection, Calliclès ?

Calliclès. — Il me semble, je ne sais pourquoi, que tu as raison, Socrate ; mais je suis comme les autres, je ne me sens pas tout à fait convaincu[2].

Socrate. — C'est que l'amour du Démos, installé dans ton âme, combat contre moi ; mais si nous revenons plus à fond
d sur ces mêmes questions, tu seras convaincu. Pour le moment, rappelle-toi que nous avons distingué deux méthodes de culture pour chacune de ces deux choses, le corps et l'âme, l'une qui s'en occupe en vue du plaisir, l'autre en vue du meilleur, celle-ci rejetant toute complaisance et usant de

1. De façon à rapprocher son influence. Les magiciennes (beaucoup venaient de Thessalie) passaient pour risquer, en se livrant à cette pratique, de perdre la vue et l'usage de leurs jambes.

2. Cette réplique de Calliclès demi conquis marque la fin d'un *premier développement* dans la discussion commencée par Socrate à 508 c, laquelle n'était, en fait, qu'une reprise de celle qui s'était engagée à 500 b-c (noter ici et là des formules correspondantes pour

ἄρα ἐξομοιῶν αὐτὸν τῇ πολιτείᾳ ταύτῃ ἐν ᾗ ἂν οἰκῇ, καὶ 513
νῦν δὲ ἄρα δεῖ σε ὡς ὁμοιότατον γίγνεσθαι τῷ δήμῳ τῷ
Ἀθηναίων, εἰ μέλλεις τούτῳ προσφιλὴς εἶναι καὶ μέγα
δύνασθαι ἐν τῇ πόλει· τοῦθ᾽ ὅρα εἰ σοὶ λυσιτελεῖ καὶ ἐμοί,
ὅπως μή, ὦ δαιμόνιε, πεισόμεθα ὅπερ φασὶ τὰς τὴν
σελήνην καθαιρούσας, τὰς Θετταλίδας· σὺν τοῖς φιλτά-
τοις ἡ αἵρεσις ἡμῖν ἔσται ταύτης τῆς δυνάμεως τῆς ἐν τῇ
πόλει.

Εἰ δέ σοι οἴει ὁντινοῦν ἀνθρώπων παραδώσειν τέχνην
τινὰ τοιαύτην, ἥτις σε ποιήσει μέγα δύνασθαι ἐν τῇ πόλει b
τῇδε ἀνόμοιον ὄντα τῇ πολιτείᾳ εἴτ᾽ ἐπὶ τὸ βέλτιον εἴτ᾽
ἐπὶ τὸ χεῖρον, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, οὐκ ὀρθῶς βουλεύει, ὦ Καλ-
λίκλεις· οὐ γὰρ μιμητὴν δεῖ εἶναι ἀλλ᾽ αὐτοφυῶς ὅμοιον
τούτοις, εἰ μέλλεις τι γνήσιον ἀπεργάζεσθαι εἰς φιλίαν τῷ
Ἀθηναίων δήμῳ καὶ ναὶ μὰ Δία τῷ Πυριλάμπους γε πρός.
Ὅστις οὖν σε τούτοις ὁμοιότατον ἀπεργάσεται, οὗτός σε
ποιήσει, ὡς ἐπιθυμεῖς [πολιτικὸς] εἶναι, πολιτικὸν καὶ c
ῥητορικόν· τῷ αὑτῶν γὰρ ἤθει λεγομένων τῶν λόγων ἕκα-
στοι χαίρουσι, τῷ δὲ ἀλλοτρίῳ ἄχθονται· εἰ μή τι σὺ ἄλλο
λέγεις, ὦ φίλη κεφαλή. Λέγομέν τι πρὸς ταῦτα, ὦ Καλλί-
κλεις;

ΚΑΛ. Οὐκ οἶδ᾽ ὅντινά μοι τρόπον δοκεῖς εὖ λέγειν, ὦ
Σώκρατες· πέπονθα δὲ τὸ τῶν πολλῶν πάθος· οὐ πάνυ σοι
πείθομαι.

ΣΩ. Ὁ δήμου γὰρ ἔρως, ὦ Καλλίκλεις, ἐνὼν ἐν τῇ ψυχῇ
τῇ σῇ ἀντιστατεῖ μοι· ἀλλ᾽ ἐὰν [πολλάκις ἴσως] καὶ βέλτιον
ταὐτὰ ταῦτα διασκοπώμεθα, πεισθήσει. Ἀναμνήσθητι δ᾽ d
οὖν ὅτι δύ᾽ ἔφαμεν εἶναι τὰς παρασκευὰς ἐπὶ τὸ ἕκαστον
θεραπεύειν, καὶ σῶμα καὶ ψυχήν, μίαν μὲν πρὸς ἡδονὴν
ὁμιλεῖν, τὴν ἑτέραν δὲ πρὸς τὸ βέλτιστον, μὴ καταχαρι-

513 a 2 τῷ ἀθηναίων T : τῶν ἀθηναίων BYF || a 6 θετταλίδας BYF : θετταλικάς T || c 1 πολιτικὸς del. Ast, om. cod. rec. || c 4 λέγομέν BT : λέγωμέν Y || c 6 οὐκ BTYF : σὺ μὲν οὐκ Aristides || c 10 πολλάκις ἴσως del. Schanz.

rudesse. C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que nous les avons définies[1] ?

Calliclès. — Tout à fait ainsi.

Socrate. — Et nous avons dit que l'une, celle qui vise le plaisir, n'est qu'une flatterie sans dignité. Est-ce vrai ?

e Calliclès. — Soit, puisque cela te plaît ainsi.

Socrate. — L'autre au contraire vise à rendre aussi parfait que possible l'objet dont elle s'occupe, que ce soit le corps ou l'âme ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Ne devons-nous pas, dans les soins que nous donnons à la cité et aux individus, nous préoccuper de rendre les citoyens eux-mêmes les meilleurs possible ? Sans cela en effet, ainsi que nous l'avons reconnu précédemment, tous les autres services que nous pourrions leur rendre seraient
514 vains du moment où l'honnêteté de la pensée manquerait à des hommes appelés à s'enrichir, à exercer le pouvoir ou à disposer d'une puissance quelconque. Tenons-nous cela pour acquis ?

Calliclès. — Certainement, si cela te plaît.

Socrate. — Suppose maintenant, Calliclès, que, décidés à nous occuper des affaires publiques, nous nous exhortions l'un l'autre à nous tourner vers les constructions, vers ce qu'il y a de plus considérable en fait de murs, d'arsenaux ou de temples ; ne devrions-nous pas nous examiner et nous
b interroger nous-mêmes tout d'abord sur notre connaissance ou notre ignorance de l'art, l'architecture, et sur les maîtres qui nous l'auraient enseignée ? Devrions-nous agir ainsi, oui ou non ?

Calliclès. — Oui, sans aucun doute.

Socrate. — En second lieu, ne faudrait-il pas vérifier si nous avons déjà antérieurement bâti quelque construction privée pour un de nos amis ou pour nous-mêmes, et si cette construction est belle ou laide ; puis, si nous découvrons après examen que nos maîtres étaient excellents et réputés, que nous avons construit nombre de beaux édifices, d'abord

rappeler et l'objet du débat et son exceptionnelle gravité) et avait dévié à 503 c-d.

1. Si Socrate revient de nouveau (cf. 500 a-e) à sa théorie des deux sortes de disciplines ou méthodes de culture, c'est qu'il aborde un

ζόμενον ἀλλὰ διαμαχόμενον. Οὐ ταῦτα ἦν ἃ τότε ὡριζόμεθα ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἡ μὲν ἑτέρα, ἡ πρὸς ἡδονήν, ἀγεννὴς καὶ οὐδὲν ἄλλο ἢ κολακεία τυγχάνει οὖσα· ἢ γάρ ;

ΚΑΛ. Ἔστω, εἰ βούλει, σοὶ οὕτως. e

ΣΩ. Ἡ δέ γε ἑτέρα, ὅπως ὡς βέλτιστον ἔσται τοῦτο, εἴτε σῶμα τυγχάνει ὂν εἴτε ψυχή, ὃ θεραπεύομεν ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν οὕτως ἐπιχειρητέον ἡμῖν ἐστιν τῇ πόλει καὶ τοῖς πολίταις θεραπεύειν, ὡς βελτίστους αὐτοὺς τοὺς πολίτας ποιοῦντας ; Ἄνευ γὰρ δὴ τούτου, ὡς ἐν τοῖς ἔμπροσθεν ηὑρίσκομεν, οὐδὲν ὄφελος ἄλλην εὐεργεσίαν οὐδεμίαν προσφέρειν, ἐὰν μὴ καλὴ κἀγαθὴ ἡ διάνοια ᾖ τῶν 514
μελλόντων ἢ χρήματα πολλὰ λαμβάνειν ἢ ἀρχήν τινων ἢ ἄλλην δύναμιν ἡντινοῦν. Φῶμεν οὕτως ἔχειν ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε, εἴ σοι ἥδιον.

ΣΩ. Εἰ οὖν παρεκαλοῦμεν ἀλλήλους, ὦ Καλλίκλεις, δημοσίᾳ πράξοντες τῶν πολιτικῶν πραγμάτων ἐπὶ τὰ οἰκοδομικά, ἢ τειχῶν ἢ νεωρίων ἢ ἱερῶν ἐπὶ τὰ μέγιστα οἰκοδομήματα, πότερον ἔδει ἂν ἡμᾶς σκέψασθαι ἡμᾶς αὐτοὺς καὶ ἐξετάσαι, πρῶτον μὲν εἰ ἐπιστάμεθα τὴν τέχνην ἢ b
οὐκ ἐπιστάμεθα, τὴν οἰκοδομικήν, καὶ παρὰ τοῦ ἐμάθομεν ; Ἔδει ἂν ἢ οὔ ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν δεύτερον αὖ τόδε, εἴ τι πώποτε οἰκοδόμημα ᾠκοδομήκαμεν ἰδίᾳ ἢ τῶν φίλων τινὶ ἢ ἡμέτερον αὐτῶν, καὶ τοῦτο τὸ οἰκοδόμημα καλὸν ἢ αἰσχρόν ἐστιν· καὶ εἰ μὲν ηὑρίσκομεν σκοπούμενοι διδασκάλους τε ἡμῶν ἀγαθοὺς καὶ ἐλλογίμους γεγονότας καὶ οἰκοδομήματα πολλὰ μὲν καὶ

e 3 post θεραπεύομεν lacunam indic. Schanz || 514 a 3 φῶμεν F : θῶμεν BTY || a 6 πράξοντες F : πράξαντες BT πράξοντας Y || b 1 τὴν τέχνην ἢ οὐκ ἐπιστάμεθα BT (in marg.) YF : om. BT || b 8 ηὑρίσκομεν Schanz : εὑρίσκομεν codd.

c en collaboration avec eux, puis, après les avoir quittés, à nous seuls ; alors, les choses étant ainsi, nous pourrions raisonnablement aborder les entreprises publiques. Si au contraire nous n'avions aucun maître à citer, aucune construction antérieure à rappeler, ou plusieurs constructions sans valeur, alors il serait absurde de prétendre aux grands travaux publics
d et de nous y exhorter l'un l'autre. Ai-je raison, oui ou non ?

Calliclès. — Tout à fait raison.

Socrate. — De même pour tout, et par exemple, si nous recherchions un emploi de médecin public, avant de nous décider l'un l'autre à nous présenter comme compétents, nous devrions commencer par nous examiner réciproquement ; et tout d'abord, par les dieux, vérifier la santé de Socrate lui-même, et voir ensuite si Socrate a jamais guéri quelqu'un, homme libre ou esclave. J'en ferais sans doute autant à ton égard ; après quoi, si nous arrivions à conclure que jamais ni étranger ni Athénien, ni homme ni femme, ne
e nous a jamais dû sa guérison, alors en vérité, Calliclès, ne serait-ce pas une dérision qu'un homme pût concevoir un projet si absurde ? Sans avoir débuté par des tentatives plus ou moins heureuses au temps où il était encore un profane, sans avoir remporté de nombreux succès ni s'être convenablement exercé dans l'art de la médecine, commençant son apprentissage de potier, comme on dit, par la fabrication d'une jarre[1], cet homme aurait l'audace de rechercher un service public et d'y pousser ses pareils ? Une telle conduite ne semble-t-elle pas insensée ?

Calliclès. — Oui.

515 Socrate. — Et, maintenant, mon excellent ami, puisque tu débutes dans la vie politique, puisque tu m'y appelles et que tu me reproches de n'y pas prendre part, n'est-ce pas le moment de nous examiner l'un l'autre et de nous dire : Voyons, Calliclès a-t-il rendu meilleur quelque citoyen ? En est-il un seul qui d'abord méchant, atteint d'injustice, d'intempérance et de déraison, soit devenu honnête grâce à Cal-

second point (513 d-520 e) : conduite à suivre dans la vie, non plus vis-à-vis de soi-même, mais à l'égard des autres citoyens. Ce débat va ramener la question, laissée en suspens à 503 c, du jugement à porter sur les hommes d'État.

1. Proverbe auquel il est déjà fait allusion dans le *Lachès* 187 b.

καλὰ μετὰ τῶν διδασκάλων ᾠκοδομημένα ἡμῖν, πολλὰ δὲ καὶ c
ἴδια ἡμῶν, ἐπειδὴ τῶν διδασκάλων ἀπηλλάγημεν, οὕτω μὲν
διακειμένων νοῦν ἐχόντων ἦν ἂν ἰέναι ἐπὶ τὰ δημόσια ἔργα·
εἰ δὲ μήτε διδάσκαλον εἴχομεν ἡμῶν αὐτῶν ἐπιδεῖξαι οἰκο-
δομήματά τε ἢ μηδὲν ἢ πολλὰ καὶ μηδενὸς ἄξια, οὕτω δὲ
ἀνόητον ἦν δήπου ἐπιχειρεῖν τοῖς δημοσίοις ἔργοις καὶ
παρακαλεῖν ἀλλήλους ἐπ' αὐτά. Φῶμεν ταῦτα ὀρθῶς λέγε-
σθαι ἢ οὔ; d

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν οὕτω πάντα, τά τε ἄλλα κἂν εἰ ἐπιχειρή-
σαντες δημοσιεύειν παρεκαλοῦμεν ἀλλήλους ὡς ἱκανοὶ ἰατροὶ
ὄντες, ἐπεσκεψάμεθα δήπου ἂν ἐγώ τε σὲ καὶ σὺ ἐμέ, Φέρε
πρὸς θεῶν, αὐτὸς δὲ ὁ Σωκράτης πῶς ἔχει τὸ σῶμα πρὸς
ὑγίειαν; Ἦ ἤδη τις ἄλλος διὰ Σωκράτην ἀπηλλάγη νόσου,
ἢ δοῦλος ἢ ἐλεύθερος; Κἂν ἐγώ, οἶμαι, περὶ σοῦ ἕτερα
τοιαῦτα ἐσκόπουν· καὶ εἰ μὴ ηὑρίσκομεν δι' ἡμᾶς μηδένα
βελτίω γεγονότα τὸ σῶμα, μήτε τῶν ξένων μήτε τῶν ἀστῶν, e
μήτε ἄνδρα μήτε γυναῖκα, πρὸς Διός, ὦ Καλλίκλεις, οὐ
καταγέλαστον ἂν ἦν τῇ ἀληθείᾳ, εἰς τοσοῦτον ἀνοίας ἐλ-
θεῖν ἀνθρώπους, ὥστε, πρὶν ἰδιωτεύοντας πολλὰ μὲν ὅπως
ἐτύχομεν ποιῆσαι, πολλὰ δὲ κατορθῶσαι καὶ γυμνάσασθαι
ἱκανῶς τὴν τέχνην, τὸ λεγόμενον δὴ τοῦτο ἐν τῷ πίθῳ τὴν
κεραμείαν ἐπιχειρεῖν μανθάνειν, καὶ αὐτούς τε δημοσιεύειν
ἐπιχειρεῖν καὶ ἄλλους τοιούτους παρακαλεῖν; Οὐκ ἀνόητόν
σοι δοκεῖ ἂν εἶναι οὕτω πράττειν;

ΚΑΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Νῦν δέ, ὦ βέλτιστε ἀνδρῶν, ἐπειδὴ σὺ μὲν αὐτὸς 515
ἄρτι ἄρχει πράττειν τὰ τῆς πόλεως πράγματα, ἐμὲ δὲ
παρακαλεῖς καὶ ὀνειδίζεις ὅτι οὐ πράττω, οὐκ ἐπισκεψό-
μεθα ἀλλήλους, Φέρε, Καλλικλῆς ἤδη τινὰ βελτίω πεποίη-
κεν τῶν πολιτῶν; Ἔστιν ὅστις πρότερον πονηρὸς ὤν,

c 5 δὲ *Basil. II* : δὴ cett. || d 5 ἐγώ τε T²WYF : ἔγωγε BT || d 7 ἤδη *Paris.* 1812 : εἰ δὴ cett. || 515 a 4 καλλικλῆς TYF : καλλίκλεις B.

b liclès, étranger ou citoyen, esclave ou homme libre ? Dis-moi si l'on t'examinait sur ce point, Calliclès, que répondrais-tu ? Quel homme peux-tu citer que ta fréquentation ait rendu meilleur ? Pourquoi hésiter à répondre s'il est vrai que tu aies déjà une œuvre de toi à montrer, quelque chose que tu aies fait comme simple particulier, avant même d'avoir abordé la vie publique ?

Calliclès. — Tu es taquin, Socrate.

Socrate. — Ma question n'est pas inspirée par la taquinerie, mais par un désir très véritable de savoir quelle idée tu te fais de ce que doit être la vie politique à Athènes. N'auras-tu pas pour unique souci, une fois arrivé aux affaires,
c de faire de nous des citoyens aussi parfaits que possible ? N'avons-nous pas reconnu maintes fois déjà que telle était la tâche de l'homme d'État ? L'avons-nous reconnu, oui ou non ? Réponds. Je réponds pour toi : oui, nous l'avons reconnu. Si donc c'est là le bienfait qu'un honnête homme doit assurer à son pays, rappelle tes souvenirs au sujet des hommes dont tu me parlais tout à l'heure, et dis-moi si tu trouves toujours
d qu'ils aient été de bons citoyens, les Périclès, les Cimon, les Miltiade, les Thémistocle ?

Calliclès. — Certainement, je le trouve.

Socrate. — S'ils étaient bons, chacun d'eux a dû évidemment rendre ses concitoyens meilleurs qu'ils n'étaient d'abord. Chacun d'eux l'a-t-il fait ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Ainsi, quand Périclès a prononcé ses premiers discours au peuple, les Athéniens valaient moins qu'au temps de ses derniers discours ?

Calliclès. — C'est possible.

Socrate. — Il ne s'agit pas de possibilité, mais de nécessité, d'après ce que nous avons établi, si réellement Périclès était un bon citoyen.

Calliclès. — Quelle conclusion ?

e Socrate. — Aucune ; dis-moi seulement encore ceci : les Athéniens passent-ils pour avoir été améliorés par Périclès [1],

1. En créant l'*Indemnité aux jurés* (Arist., 'Αθην. Πολ. XXVII, 3-5), sans doute aussi l'*Indemnité aux membres du Conseil* et la *Solde militaire*, Périclès avait réalisé une réforme capitale pour les progrès de la démocratie, mais qui, dans les milieux aristocratiques, — chez

ἄδικός τε καὶ ἀκόλαστος καὶ ἄφρων, διὰ Καλλικλέα καλός
τε κἀγαθὸς γέγονεν, ἢ ξένος ἢ ἀστός, ἢ δοῦλος ἢ ἐλεύθε-
ρος ; Λέγε μοι, ἐάν τίς σε ταῦτα ἐξετάζῃ, ὦ Καλλίκλεις, b
τί ἐρεῖς ; Τίνα φήσεις βελτίω πεποιηκέναι ἄνθρωπον τῇ
συνουσίᾳ τῇ σῇ ; Ὀκνεῖς ἀποκρίνασθαι, εἴπερ ἔστιν τι ἔρ-
γον σὸν ἔτι ἰδιωτεύοντος, πρὶν δημοσιεύειν ἐπιχειρεῖν ;

ΚΑΛ. Φιλόνικος εἶ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλ' οὐ φιλονικίᾳ γε ἐρωτῶ, ἀλλ' ὡς ἀληθῶς βου-
λόμενος εἰδέναι ὅντινά ποτε τρόπον οἴει δεῖν πολιτεύεσθαι
ἐν ἡμῖν. Ἢ ἄλλου του ἄρα ἐπιμελήσει ἡμῖν ἐλθὼν ἐπὶ τὰ
τῆς πόλεως πράγματα, ἢ ὅπως ὅ τι βέλτιστοι πολῖται c
ὦμεν ; Ἢ οὐ πολλάκις ἤδη ὡμολογήκαμεν τοῦτο δεῖν πράτ-
τειν τὸν πολιτικὸν ἄνδρα ; Ὡμολογήκαμεν ἢ οὔ ; Ἀποκρί-
νου. Ὡμολογήκαμεν· ἐγὼ ὑπὲρ σοῦ ἀποκρινοῦμαι. Εἰ τοί-
νυν τοῦτο δεῖ τὸν ἀγαθὸν ἄνδρα παρασκευάζειν τῇ ἑαυτοῦ
πόλει, νῦν μοι ἀναμνησθεὶς εἰπὲ περὶ ἐκείνων τῶν ἀνδρῶν
ὧν ὀλίγῳ πρότερον ἔλεγες, εἰ ἔτι σοι δοκοῦσιν ἀγαθοὶ
πολῖται γεγονέναι, Περικλῆς καὶ Κίμων καὶ Μιλτιάδης καὶ d
Θεμιστοκλῆς.

ΚΑΛ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴπερ ἀγαθοί, δῆλον ὅτι ἕκαστος αὐτῶν βελτίους ἐποίει τοὺς πολίτας ἀντὶ χειρόνων. Ἐποίει ἢ οὔ ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὅτε Περικλῆς ἤρχετο λέγειν ἐν τῷ δήμῳ, χείρους ἦσαν οἱ Ἀθηναῖοι ἢ ὅτε τὰ τελευταῖα ἔλεγεν ;

ΚΑΛ. Ἴσως.

ΣΩ. Οὐκ ἴσως δή, ὦ βέλτιστε, ἀλλ' ἀνάγκῃ ἐκ τῶν ὁμολογημένων, εἴπερ ἀγαθός γ' ἦν ἐκεῖνος πολίτης.

ΚΑΛ. Τί οὖν δή ;

ΣΩ. Οὐδέν· ἀλλὰ τόδε μοι εἰπὲ ἐπὶ τούτῳ, εἰ λέγονται e
Ἀθηναῖοι διὰ Περικλέα βελτίους γεγονέναι, ἢ πᾶν τοὐναν-

b 5 φιλόνικος edd. : φιλόνεικος WY (et postea φιλονεικίᾳ) || c 1 βέλτιστοι F : βέλτιστοι οἱ BTY || d 10 ἀνάγκῃ Schanz : ἀνάγκη codd.

ou au contraire corrompus par lui ? J'entends répéter pour ma part que Périclès a rendu les Athéniens paresseux, lâches, bavards et avides d'argent, par l'établissement d'un salaire pour les fonctions publiques.

CALLICLÈS. — Ce sont nos laconisants à l'oreille déchirée qui t'ont dit cela.

SOCRATE. — Voici cependant une chose que je n'ai pas apprise par ouï-dire, mais que je sais positivement, aussi bien que toi : c'est qu'au début la réputation de Périclès était grande et qu'il ne fut frappé par les Athéniens d'aucune condamnation infamante, du temps qu'ils valaient moins ; mais
516 devenus honnêtes gens par son fait, à la fin de sa vie, ils le condamnèrent pour vol, et furent tout près de le condamner à mort, le tenant sans doute pour un mauvais citoyen.

CALLICLÈS. — Eh bien ! Qu'est-ce que cela prouve contre Périclès ?

SOCRATE. — Tu avoueras bien qu'un gardien d'ânes, de chevaux ou de bœufs serait jugé mauvais, s'il était prouvé que ces animaux ne ruaient, ni ne donnaient de coups de corne, ni ne mordaient, au moment où il en avait pris le soin, et qu'ils avaient été rendus par lui assez sauvages pour faire tout cela. N'est-ce pas, en effet, à ton avis, un mauvais gardien
b que celui qui ayant à soigner des animaux, quels qu'ils soient, les rend plus sauvages qu'il ne les avait reçus ?

CALLICLÈS. — Je te l'accorde, pour te faire plaisir.

SOCRATE. — Fais-moi donc encore le plaisir de répondre à cette autre question : l'espèce humaine est-elle, oui ou non, une espèce animale ?

CALLICLÈS. — Certainement.

SOCRATE. — Et Périclès avait à diriger des hommes ?

CALLICLÈS. — Oui.

SOCRATE. — Eh bien, ne devait-il pas, d'après nos principes, les rendre plus justes qu'il ne les avait trouvés, s'il possédait vraiment pour les diriger les vertus du politique ?

c CALLICLÈS. — Sans doute.

SOCRATE. — Or les justes sont doux, suivant Homère[1] : qu'en penses-tu, toi ? Est-ce ton avis ?

ces *laconisants*, dont se raille Calliclès (cf. *Prot.* 342 b) — était jugée sévèrement. Pour le procès de Périclès, cf. Thuc. II, 65, 2.

1. Cf. *Odyssée*, VI, 120 ; VIII, 575..., etc.

τίον διαφθαρῆναι ὑπ᾽ ἐκείνου. Ταυτὶ γὰρ ἔγωγε ἀκούω, Περικλέα πεποιηκέναι Ἀθηναίους ἀργοὺς καὶ δειλοὺς καὶ λάλους καὶ φιλαργύρους, εἰς μισθοφορίαν πρῶτον καταστήσαντα.

ΚΑΛ. Τῶν τὰ ὦτα κατεαγότων ἀκούεις ταῦτα, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλὰ τάδε οὐκέτι ἀκούω, ἀλλ᾽ οἶδα σαφῶς καὶ ἐγὼ καὶ σύ, ὅτι τὸ μὲν πρῶτον ηὐδοκίμει Περικλῆς καὶ οὐδεμίαν αἰσχρὰν δίκην κατεψηφίσαντο αὐτοῦ Ἀθηναῖοι, ἡνίκα χείρους ἦσαν· ἐπειδὴ δὲ καλοὶ κἀγαθοὶ ἐγεγόνεσαν ὑπ᾽ αὐτοῦ, ἐπὶ τελευτῇ τοῦ βίου τοῦ Περικλέους, κλοπὴν αὐτοῦ 516
κατεψηφίσαντο, ὀλίγου δὲ καὶ θανάτου ἐτίμησαν, δῆλον ὅτι ὡς πονηροῦ ὄντος.

ΚΑΛ. Τί οὖν ; Τούτου ἕνεκα κακὸς ἦν Περικλῆς ;

ΣΩ. Ὄνων γοῦν ἂν ἐπιμελητὴς καὶ ἵππων καὶ βοῶν τοιοῦτος ὢν κακὸς ἂν ἐδόκει εἶναι, εἰ παραλαβὼν μὴ λακτίζοντας [ἑαυτὸν] μηδὲ κυρίττοντας μηδὲ δάκνοντας ἀπέδειξε ταῦτα ἅπαντα ποιοῦντας δι᾽ ἀγριότητα. Ἢ οὐ δοκεῖ σοι κακὸς εἶναι ἐπιμελητὴς ὁστισοῦν ὁτουοῦν ζῴου, ὃς ἂν b
παραλαβὼν ἡμερώτερα ἀποδείξῃ ἀγριώτερα ἢ παρέλαβε ; δοκεῖ ἢ οὔ ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε, ἵνα σοι χαρίσωμαι.

ΣΩ. Καὶ τόδε τοίνυν μοι χάρισαι ἀποκρινάμενος· πότερον καὶ ὁ ἄνθρωπος ἓν τῶν ζῴων ἐστὶν ἢ οὔ ;

ΚΑΛ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀνθρώπων Περικλῆς ἐπεμέλετο ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Τί οὖν ; Οὐκ ἔδει αὐτούς, ὡς ἄρτι ὡμολογοῦμεν, δικαιοτέρους γεγονέναι ἀντὶ ἀδικωτέρων ὑπ᾽ ἐκείνου, εἴπερ ἐκεῖνος ἐπεμελεῖτο αὐτῶν ἀγαθὸς ὢν τὰ πολιτικά ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε. c

ΣΩ. Οὐκοῦν οἵ γε δίκαιοι ἥμεροι, ὡς ἔφη Ὅμηρος· σὺ δὲ τί φῄς ; Οὐχ οὕτως ;

516 a 7 ἑαυτὸν omittit Y.

Calliclès. — Oui.

Socrate. — En fait, cependant, il les a laissés plus féroces qu'il ne les avait pris, et cela contre sa propre personne, ce qu'il devait désirer moins que tout.

Calliclès. — Tu veux que je te l'accorde ?

Socrate. — Oui, si tu trouves que j'ai raison.

Calliclès. — Eh bien, soit.

Socrate. — S'ils étaient plus féroces, ils étaient donc plus injustes et pires ?

d Calliclès. — Soit.

Socrate. — D'où il suit que Périclès était un mauvais politique ?

Calliclès. — Du moins à ton avis.

Socrate. — A ton avis également, si j'en crois tes déclarations antérieures. Mais parlons maintenant de Cimon [1] : n'a-t-il pas été frappé d'ostracisme par ceux qu'il dirigeait, afin qu'ils n'eussent plus à entendre avant dix ans le son de sa voix ? Et Thémistocle, n'a-t-il pas été traité de même et en outre exilé ? Quant à Miltiade, le vainqueur de Marathon, ils avaient déjà décidé qu'il serait précipité dans le barathre, et
e sans l'opposition du chef des prytanes, c'était chose faite. Tous ces hommes cependant, s'ils avaient eu le mérite que tu leur attribues, n'auraient pas été ainsi traités. On ne voit pas les bons cochers d'abord fermes sur leurs sièges, et plus tard, quand ils ont dressé leur attelage et pris eux-mêmes de l'expérience, se laissant désarçonner. Cela n'est vrai ni dans l'art de conduire les chevaux ni dans aucun autre. Es-tu d'un avis contraire ?

Calliclès. — Non certes.

Socrate. — Par conséquent, c'est avec raison, semble-t-il, que nous affirmions dans nos précédents discours que jamais,
517 à notre connaissance, Athènes n'avait possédé un bon et véritable homme d'État. Pour toi, tu abandonnais volontiers ceux d'aujourd'hui, mais tu vantais les anciens et tu avais mis à part ceux que nous venons de dire. Or ceux-ci nous sont appa-

1. Les faits sont repris en remontant l'ordre des temps. Cimon avait été frappé d'ostracisme en 461 et rappelé après Tanagra, en 457. L'ostracisme de Thémistocle se place entre 474 et 472 ; son bannissement par contumace, vers 471-70. Quant au procès de Miltiade, un peu dramatisé ici, il suivit son échec à Paros (489).

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν ἀγριωτέρους γε αὐτοὺς ἀπέφηνεν ἢ οἵους παρέλαβεν, καὶ ταῦτ᾽ εἰς αὑτόν, ὃν ἥκιστ᾽ ἂν ἐβούλετο.

ΚΑΛ. Βούλει σοι ὁμολογήσω;

ΣΩ. Εἰ δοκῶ γέ σοι ἀληθῆ λέγειν.

ΚΑΛ. Ἔστω δὴ ταῦτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴπερ ἀγριωτέρους, ἀδικωτέρους τε καὶ χείρους;

ΚΑΛ. Ἔστω. d

ΣΩ. Οὐκ ἄρ᾽ ἀγαθὸς τὰ πολιτικὰ Περικλῆς ἦν ἐκ τούτου τοῦ λόγου.

ΚΑΛ. Οὐ σύ γε φῄς.

ΣΩ. Μὰ Δί᾽ οὐδέ γε σὺ ἐξ ὧν ὡμολόγεις. Πάλιν δὲ λέγε μοι περὶ Κίμωνος· οὐκ ἐξωστράκισαν αὐτὸν οὗτοι οὓς ἐθεράπευεν, ἵνα αὐτοῦ δέκα ἐτῶν μὴ ἀκούσειαν τῆς φωνῆς; Καὶ Θεμιστοκλέα ταὐτὰ ταῦτα ἐποίησαν καὶ φυγῇ προσεζημίωσαν; Μιλτιάδην δὲ τὸν [ἐν] Μαραθῶνι εἰς τὸ βάραθρον ἐμβαλεῖν ἐψηφίσαντο, καὶ εἰ μὴ διὰ τὸν πρύτανιν, ἐνέπεσεν ἄν; e
Καίτοι οὗτοι, εἰ ἦσαν ἄνδρες ἀγαθοί, ὡς σὺ φῄς, οὐκ ἄν ποτε ταῦτα ἔπασχον. Οὔκουν οἵ γε ἀγαθοὶ ἡνίοχοι κατ᾽ ἀρχὰς μὲν οὐκ ἐκπίπτουσιν ἐκ τῶν ζευγῶν, ἐπειδὰν δὲ θεραπεύσωσιν τοὺς ἵππους καὶ αὐτοὶ ἀμείνους γένωνται ἡνίοχοι, τότ᾽ ἐκπίπτουσιν· οὐκ ἔστι ταῦτ᾽ οὔτ᾽ ἐν ἡνιοχείᾳ οὔτ᾽ ἐν ἄλλῳ ἔργῳ οὐδενί· ἢ δοκεῖ σοι;

ΚΑΛ. Οὐκ ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἀληθεῖς ἄρα, ὡς ἔοικεν, οἱ ἔμπροσθεν λόγοι ἦσαν, ὅτι οὐδένα ἡμεῖς ἴσμεν ἄνδρα ἀγαθὸν γεγονότα τὰ πολιτικὰ 517
ἐν τῇδε τῇ πόλει. Σὺ δὲ ὡμολόγεις τῶν γε νῦν οὐδένα, τῶν μέντοι ἔμπροσθεν, καὶ προείλου τούτους τοὺς ἄνδρας· οὗτοι δὲ ἀνεφάνησαν ἐξ ἴσου τοῖς νῦν ὄντες, ὥστε, εἰ οὗτοι

d 9 ἐν om. F (delev. Schanz) || e 3 οὔκουν Y: οὐκοῦν BT.

rus comme valant les modernes, de telle sorte que s'ils ont été des orateurs, leur rhétorique n'était ni la véritable, car ils n'auraient pas été renversés, ni celle qui sait flatter.

CALLICLÈS. — Il s'en faut pourtant de beaucoup, Socrate,
b que les hommes d'aujourd'hui accomplissent jamais rien de comparable à l'œuvre de l'un quelconque de ceux-là [1].

SOCRATE. — Mon cher Calliclès, moi non plus je ne les blâme pas en tant que serviteurs de l'État : je trouve même qu'ils ont été plus que ceux d'aujourd'hui des serviteurs, et qu'ils ont mieux su procurer à la cité ce qu'elle demandait. Mais pour ce qui est de modifier les désirs de la cité et d'y résister, de l'amener par la persuasion ou par la contrainte aux mesures les plus propres à rendre les citoyens meilleurs, il n'y a, pour ainsi dire, aucune différence à cet égard entre
c ceux-ci et ceux-là ; or tel est l'office unique du bon citoyen. Des navires, des murs, des arsenaux et autres choses du même genre, je conviens qu'ils ont été plus habiles à en procurer que ceux d'aujourd'hui ; mais nous faisons quelque chose d'assez ridicule dans notre discussion : car nous ne cessons, d'un bout à l'autre de cet entretien, de tourner en cercle dans un perpétuel malentendu.

Il me semble pourtant qu'à plusieurs reprises tu as reconnu et compris que, dans les soins relatifs aussi bien au
d corps qu'à l'âme, il y a deux méthodes distinctes de traitement : l'une servile, par laquelle il est possible de nous procurer, si notre corps a faim, des aliments, s'il a soif, des boissons, s'il a froid, des vêtements, des couvertures, des chaussures, tout ce qui peut être pour le corps un objet de désir — j'emploie à dessein les mêmes exemples afin que tu saisisses mieux. Ceux qui procurent ces objets sont les marchands en gros et en détail, les artisans qui préparent
e l'un ou l'autre d'entre eux, boulangers, cuisiniers, tisserands, cordonniers et tanneurs. Il est naturel que les gens qui exercent ces métiers se considèrent eux-mêmes et soient considérés par les autres comme ayant seuls le soin du corps, si l'on ne sait pas qu'il existe, à côté de ceux-ci, un art de la gymnastique et un art de la médecine qui constituent la véritable culture du corps et auxquels il appartient de dominer tous les

1. L'instance de Calliclès coupe la *seconde partie* de l'exposé de Socrate (cf. p. 205, n. 2 et 206, n. 1), comme l'avait été déjà la *pre-*

ῥήτορες ἦσαν, οὔτε τῇ ἀληθινῇ ῥητορικῇ ἐχρῶντο — οὐ γὰρ ἂν ἐξέπεσον — οὔτε τῇ κολακικῇ.

ΚΑΛ. Ἀλλὰ μέντοι πολλοῦ γε δεῖ, ὦ Σώκρατες, μή ποτέ τις τῶν νῦν ἔργα τοιαῦτα ἐργάσηται οἷα τούτων ὃς βούλει b εἴργασται.

ΣΩ. Ὦ δαιμόνιε, οὐδ' ἐγὼ ψέγω τούτους ὥς γε διακόνους εἶναι πόλεως, ἀλλά μοι δοκοῦσι τῶν γε νῦν διακονικώτεροι γεγονέναι καὶ μᾶλλον οἷοί τε ἐκπορίζειν τῇ πόλει ὧν ἐπεθύμει· ἀλλὰ γὰρ μεταβιβάζειν τὰς ἐπιθυμίας καὶ μὴ ἐπιτρέπειν, πείθοντες καὶ βιαζόμενοι ἐπὶ τοῦτο ὅθεν ἔμελλον ἀμείνους ἔσεσθαι οἱ πολῖται, ὡς ἔπος εἰπεῖν, οὐδὲν τούτων διέφερον ἐκεῖνοι· ὅπερ μόνον ἔργον ἐστὶν ἀγα- c θοῦ πολίτου. Ναῦς δὲ καὶ τείχη καὶ νεώρια καὶ ἄλλα πολλὰ τοιαῦτα καὶ ἐγώ σοι ὁμολογῶ δεινοτέρους εἶναι ἐκείνους τούτων ἐκπορίζειν. Πρᾶγμα οὖν γελοῖον ποιοῦμεν ἐγώ τε καὶ σὺ ἐν τοῖς λόγοις· ἐν παντὶ γὰρ τῷ χρόνῳ ὃν διαλεγόμεθα, οὐδὲν παυόμεθα εἰς τὸ αὐτὸ ἀεὶ περιφερόμενοι καὶ ἀγνοοῦντες ἀλλήλων ὅ τι λέγομεν.

Ἐγὼ γοῦν σε πολλάκις οἶμαι ὡμολογηκέναι καὶ ἐγνωκέναι ὡς ἄρα διττὴ αὕτη τις ἡ πραγματεία ἐστὶν καὶ περὶ τὸ d σῶμα καὶ περὶ τὴν ψυχήν, καὶ ἡ μὲν ἑτέρα διακονική ἐστιν, ᾗ δυνατὸν εἶναι ἐκπορίζειν, ἐὰν μὲν πεινῇ τὰ σώματα ἡμῶν, σιτία, ἐὰν δὲ διψῇ, ποτά, ἐὰν δὲ ῥιγῷ, ἱμάτια, στρώματα, ὑποδήματα, ἄλλα ὧν ἔρχεται σώματα εἰς ἐπιθυμίαν· καὶ ἐξεπίτηδές σοι διὰ τῶν αὐτῶν εἰκόνων λέγω, ἵνα ῥᾷον καταμάθῃς. Τούτων γὰρ ποριστικὸν εἶναι ἢ κάπηλον ὄντα ἢ ἔμπορον ἢ δημιουργόν του αὐτῶν τούτων, σιτοποιὸν ἢ ὀψοποιὸν ἢ ὑφάντην ἢ σκυτοτόμον ἢ σκυτοδεψόν, οὐδὲν e θαυμαστόν ἐστιν ὄντα τοιοῦτον δόξαι καὶ αὐτῷ καὶ τοῖς ἄλλοις θεραπευτὴν εἶναι σώματος, παντὶ τῷ μὴ εἰδότι ὅτι ἔστιν τις παρὰ ταύτας ἁπάσας τέχνη γυμναστική τε καὶ

517 b 1 ὃς BTY : ὅστις F || c 8 γοῦν Y *Venet.* 189 : τε οὖν F οὖν BTW || d 5 ἄλλα ὧν Y : ἄλλων ὧν BTWF.

métiers et de se servir de leurs produits : ils savent, en effet, quels aliments et quelles boissons sont d'un emploi favorable au bien du corps, tandis que les métiers l'ignorent. C'est
518 pourquoi, parmi les industries qui se rapportent au corps, nous disons que les premières sont serviles, basses et illibérales, tandis que les autres, la gymnastique et la médecine, nous les regardons à bon droit comme les maîtresses de celles-là.

Que les choses se passent de même en ce qui concerne l'âme, tantôt tu me parais le comprendre quand je te le dis, et tu le reconnais en homme qui a compris ma pensée ; puis,
b le moment d'après, tu viens me dire que la cité est pleine d'honnêtes citoyens, et quand je te demande qui sont ceux-là, les gens que tu désignes en matière politique me font songer que c'est tout à fait comme si, interrogé par moi, en matière de gymnastique, sur ceux qui ont été ou qui sont habiles à former le corps, tu me citais sérieusement Théarion le boulanger, Mithæcos, l'auteur du traité sur la cuisine sicilienne, et Sarambos le marchand de vins, en m'expliquant que tous ces hommes s'entendent merveilleusement à la
c culture physique, l'un pour fabriquer le pain, l'autre pour les ragoûts, le troisième pour le vin.

Tu te fâcherais peut-être si je te disais : « Mon ami, tu ne connais rien à la gymnastique ; tu me parles de gens qui sont bons à servir et à satisfaire des désirs, mais qui ne savent absolument rien du beau et du bien en cette affaire ; ces gens peuvent fort bien, si cela se trouve, remplir ou épaissir les corps de quelques hommes et obtenir leurs éloges, mais n'en
d détruisent pas moins en définitive leur ancien embonpoint ; les victimes, elles, dans leur ignorance, n'attribueront pas à ceux qui les nourrissaient la responsabilité de leurs maladies et la perte de leurs muscles ; mais s'il se trouve là des personnes qui leur donnent quelques conseils, lorsque cette gloutonnerie contraire aux lois de la santé sera

mière partie à 511 a. Revenant alors une fois de plus à sa théorie des deux méthodes de culture (cf. 513 d), Socrate complète son jugement sur les hommes d'État (517 a-519 b) : non seulement ils ont, sans profit pour eux-mêmes, perverti leurs concitoyens, mais le bien-être qu'en s'abaissant à un rôle servile ils leur ont procuré, risque de compromettre les avantages de leur situation antérieure.

ἰατρική, ἣ δὴ τῷ ὄντι ἐστὶν σώματος θεραπεία, ἥνπερ καὶ
προσήκει τούτων ἄρχειν πασῶν τῶν τεχνῶν καὶ χρῆσθαι
τοῖς τούτων ἔργοις διὰ τὸ εἰδέναι ὅ τι χρηστὸν καὶ πονη-
ρὸν τῶν σιτίων ἢ ποτῶν ἐστιν εἰς ἀρετὴν σώματος, τὰς 518
δ' ἄλλας πάσας ταῦτα ἀγνοεῖν· διὸ δὴ καὶ ταύτας μὲν δου-
λοπρεπεῖς τε καὶ διακονικὰς καὶ ἀνελευθέρους εἶναι περὶ
σώματος πραγματείαν, τὰς ἄλλας τέχνας, τὴν δὲ γυμ-
ναστικὴν καὶ ἰατρικὴν κατὰ τὸ δίκαιον δεσποίνας εἶναι
τούτων.

Ταὐτὰ οὖν ταῦτα ὅτι ἔστιν καὶ περὶ ψυχήν, τότε μέν μοι
δοκεῖς μανθάνειν ὅτε λέγω, καὶ ὁμολογεῖς ὡς εἰδὼς ὅ τι
ἐγὼ λέγω· ἧκεις δὲ ὀλίγον ὕστερον λέγων ὅτι ἄνθρωποι
καλοὶ κἀγαθοὶ γεγόνασιν πολῖται ἐν τῇ πόλει, καὶ ἐπειδὰν b
ἐγὼ ἐρωτῶ οἵτινες, δοκεῖς μοι ὁμοιοτάτους προτείνεσθαι
ἀνθρώπους περὶ τὰ πολιτικά, ὥσπερ ἂν εἰ περὶ τὰ γυμνα-
στικὰ ἐμοῦ ἐρωτῶντος οἵτινες ἀγαθοὶ γεγόνασιν ἢ εἰσὶν
σωμάτων θεραπευταί, ἔλεγές μοι πάνυ σπουδάζων, Θεα-
ρίων ὁ ἀρτοκόπος καὶ Μίθαικος ὁ τὴν ὀψοποιίαν συγγεγρα-
φὼς τὴν Σικελικὴν καὶ Σάραμβος ὁ κάπηλος, ὅτι οὗτοι
θαυμάσιοι γεγόνασιν σωμάτων θεραπευταί, ὁ μὲν ἄρτους
θαυμαστοὺς παρασκευάζων, ὁ δὲ ὄψον, ὁ δὲ οἶνον. c

Ἴσως ἂν οὖν ἠγανάκτεις, εἴ σοι ἔλεγον ἐγὼ ὅτι, Ἄνθρωπε,
ἐπαΐεις οὐδὲν περὶ γυμναστικῆς· διακόνους μοι λέγεις καὶ
ἐπιθυμιῶν παρασκευαστὰς ἀνθρώπους, οὐκ ἐπαΐοντας καλὸν
κἀγαθὸν οὐδὲν περὶ αὐτῶν, οἵ, ἂν οὕτω τύχωσιν, ἐμπλή-
σαντες καὶ παχύναντες τὰ σώματα τῶν ἀνθρώπων, ἐπαι-
νούμενοι ὑπ' αὐτῶν, προσαπολοῦσιν αὐτῶν καὶ τὰς ἀρχαίας d
σάρκας· οἱ δ' αὖ δι' ἀπειρίαν οὐ τοὺς ἑστιῶντας αἰτιά-
σονται τῶν νόσων αἰτίους εἶναι καὶ τῆς ἀποβολῆς τῶν
ἀρχαίων σαρκῶν, ἀλλ' οἳ ἂν αὐτοῖς τύχωσι τότε παρόντες
καὶ συμβουλεύοντές τι, ὅταν δὴ αὐτοῖς ἥκῃ ἡ τότε πλη-

e 5 ἣ YF : ἡ̄ BT || e 7 ὅ τι recc. : ὅτι τὸ BTY ὅτι τι F || 518 a 2 ταῦτα Coraës : ταύτας codd. || a 8 μανθάνειν ὅτε Madvig : μ. ὅτι codd. || c 5 οὐδὲν YF : οὐδὲ BT || d 5 δὴ F : δὲ BT δ' Y.

venue leur apporter son cortège de maladies, c'est à ces personnes qu'ils s'en prendront ; ce sont elles qu'ils vont accuser, blâmer, maltraiter s'ils le peuvent, tandis que pour les autres, les vrais responsables de leurs maux, ils n'auront que des éloges.

e Eh bien, Calliclès, ta conduite en ce moment est toute pareille : tu vantes des hommes qui ont régalé les Athéniens en leur servant tout ce qu'ils désiraient ; on dit qu'ils ont grandi Athènes, mais on ne voit pas que cette grandeur n'est qu'une enflure malsaine. Nos grands hommes d'autrefois,
519 sans se préoccuper de la sagesse ni de la justice, ont gorgé la ville de ports, d'arsenaux, de murs, de tributs et autres niaiseries[1] ; quand surviendra l'accès de faiblesse, on accusera ceux qui seront là et donneront des conseils, mais on célèbrera les Thémistocle, les Cimon, les Périclès, de qui vient tout le mal. Peut-être est-ce à toi qu'on s'attaquera, si tu n'y prends garde, ou à mon ami Alcibiade, quand on aura
b perdu avec les acquisitions nouvelles tous les biens d'autrefois, quoique vous ne soyez pas les vrais coupables, mais seulement peut-être des complices.

Voici cependant une chose assez absurde dont je suis aujourd'hui témoin et que j'entends rapporter également à propos des hommes d'autrefois. Quand la cité met en cause pour quelque faute un de ses hommes d'État, je vois les accusés s'indigner, se révolter contre l'injustice qu'on leur fait, s'écrier qu'après tant de services rendus à l'État, c'est un
c crime de vouloir les perdre : pur mensonge ! Un chef d'État ne saurait être frappé injustement par la cité à laquelle il préside[2]. Il en est des soi-disant hommes d'État comme des sophistes. Ceux-ci en effet, si savants à tant d'égards, commettent parfois une étrange bévue : ils se donnent pour des professeurs de vertu, et il n'est pas rare qu'on les voie accuser un de leurs disciples de leur faire tort parce qu'il refuse de les payer et qu'il ne leur témoigne pas toute la reconnaissance
d due à leurs bienfaits. Quoi de plus illogique qu'un tel lan-

1. Ils ont méconnu le principe sur lequel Socrate, au contraire, a attiré l'attention de Calliclès à 514 a et surtout à 504 e.

2. L'argumentation s'achève en paradoxe : c'est en quelque sorte une infériorité de l'homme politique sur un Socrate (cf. 521 d, 511 b) de ne pouvoir être *injustement victime* de ses concitoyens.

σμονὴ νόσον φέρουσα συχνῷ ὕστερον χρόνῳ, ἅτε ἄνευ τοῦ
ὑγιεινοῦ γεγονυῖα, τούτους αἰτιάσονται καὶ ψέξουσιν καὶ
κακόν τι ποιήσουσιν, ἂν οἷοί τ' ὦσι, τοὺς δὲ προτέρους
ἐκείνους καὶ αἰτίους τῶν κακῶν ἐγκωμιάσουσιν.

Καὶ σὺ νῦν, ὦ Καλλίκλεις, ὁμοιότατον τούτῳ ἐργάζει· e
ἐγκωμιάζεις ἀνθρώπους, οἳ τούτους εἱστιάκασιν εὐωχοῦν-
τες ὧν ἐπεθύμουν, καί φασι μεγάλην τὴν πόλιν πεποιηκέναι
αὐτούς· ὅτι δὲ οἰδεῖ καὶ ὕπουλός ἐστιν δι' ἐκείνους τοὺς
παλαιούς, οὐκ αἰσθάνονται. Ἄνευ γὰρ σωφροσύνης καὶ 519
δικαιοσύνης λιμένων καὶ νεωρίων καὶ τειχῶν καὶ φόρων καὶ
τοιούτων φλυαριῶν ἐμπεπλήκασι τὴν πόλιν· ὅταν οὖν ἔλθῃ
ἡ καταβολὴ αὕτη τῆς ἀσθενείας, τοὺς τότε παρόντας αἰ-
τιάσονται συμβούλους, Θεμιστοκλέα δὲ καὶ Κίμωνα καὶ Πε-
ρικλέα ἐγκωμιάσουσιν, τοὺς αἰτίους τῶν κακῶν· σοῦ δὲ ἴσως
ἐπιλήψονται, ἐὰν μὴ εὐλαβῇ, καὶ τοῦ ἐμοῦ ἑταίρου Ἀλκι-
βιάδου, ὅταν καὶ τὰ ἀρχαῖα προσαπολλύωσι πρὸς οἷς ἐκτή- b
σαντο, οὐκ αἰτίων ὄντων τῶν κακῶν ἀλλ' ἴσως συναιτίων.

Καίτοι ἔγωγε ἀνόητον πρᾶγμα καὶ νῦν ὁρῶ γιγνόμενον
καὶ ἀκούω τῶν παλαιῶν ἀνδρῶν πέρι. Αἰσθάνομαι γάρ, ὅταν
ἡ πόλις τινὰ τῶν πολιτικῶν ἀνδρῶν μεταχειρίζηται ὡς
ἀδικοῦντα, ἀγανακτούντων καὶ σχετλιαζόντων ὡς δεινὰ
πάσχουσι· πολλὰ καὶ ἀγαθὰ τὴν πόλιν πεποιηκότες ἄρα
ἀδίκως ὑπ' αὐτῆς ἀπόλλυνται, ὡς ὁ τούτων λόγος. Τὸ δὲ
ὅλον ψεῦδός ἐστιν· προστάτης γὰρ πόλεως οὐδ' ἂν εἷς c
ποτε ἀδίκως ἀπόλοιτο ὑπ' αὐτῆς τῆς πόλεως ἧς προστατεῖ.
Κινδυνεύει γὰρ ταὐτὸν εἶναι, ὅσοι τε πολιτικοὶ προσποιοῦν-
ται εἶναι καὶ ὅσοι σοφισταί. Καὶ γὰρ οἱ σοφισταί, τἆλλα
σοφοὶ ὄντες, τοῦτο ἄτοπον ἐργάζονται πρᾶγμα· φάσκοντες
γὰρ ἀρετῆς διδάσκαλοι εἶναι πολλάκις κατηγοροῦσιν τῶν
μαθητῶν ὡς ἀδικοῦσι σφᾶς αὐτούς, τούς τε μισθοὺς ἀπο-
στεροῦντες καὶ ἄλλην χάριν οὐκ ἀποδιδόντες, εὖ παθόντες
ὑπ' αὐτῶν· καὶ τούτου τοῦ λόγου τί ἂν ἀλογώτερον εἴη d

519 c 2 αὐτῆς BTY : αὐτῆς ταύτης F.

gage ? Comment des hommes devenus bons et justes grâce à un maître qui les a débarrassés de l'injustice, pourraient-ils, une fois en possession de la justice, faire tort à leur maître avec ce qu'ils n'ont plus ? Ne trouves-tu pas cela bizarre, mon cher ami ? — Tu m'as forcé, Calliclès, à faire cette fois un vrai discours d'homme politique, par ton refus de me répondre.

Calliclès. — Ne peux-tu donc parler sans qu'on te réponde ?

e Socrate. — Peut-être : en tout cas, me voici lancé dans d'interminables harangues faute de réponses de ta part. Mais dis-moi, par le dieu de l'amitié, ne trouves-tu pas absurde de soutenir qu'on a rendu bon un homme et de reprocher aussitôt après à ce même homme, devenu bon grâce à nous et qui est censé l'être réellement, d'être méchant ?

Calliclès. — C'est assez mon avis.

Socrate. — N'entends-tu pas quelquefois ce langage dans la bouche des gens qui prétendent enseigner la vertu ?

520 Calliclès. — Oui ; mais pourquoi faire attention à des gens de rien ?

Socrate. — Et toi, que diras-tu de ces hommes qui, se donnant pour les chefs de la cité, chargés de la guider vers la perfection, l'accusent au contraire, dans l'occasion, de tous les vices ? Vois-tu la moindre différence entre ceux-ci et ceux-là ? Non, mon cher, entre la sophistique et la rhétorique, tout est pareil, ou presque, ainsi que je le disais à Polos[1]. C'est par erreur que tu trouves l'une des deux choses
b parfaitement belle, la rhétorique, et que tu méprises l'autre ; au fond, même, la sophistique l'emporte en beauté sur la rhétorique autant que la législation sur la procédure et la gymnastique sur la médecine. Pour moi, je croyais que les orateurs politiques étaient avec les sophistes les seuls qui n'eussent pas le droit de blâmer les gens dont ils sont les éducateurs, attendu qu'ils ne peuvent accuser leurs disciples de méchanceté à leur égard sans se condamner eux-mêmes, en prouvant par là qu'ils n'ont pas su rendre à ceux-ci le service
c qu'ils affirment leur rendre. N'est-ce pas vrai ?

Calliclès. — Certainement.

1. Cf. 465 c.

πρᾶγμα, ἀνθρώπους ἀγαθοὺς καὶ δικαίους γενομένους, ἐξαιρεθέντας μὲν ἀδικίαν ὑπὸ τοῦ διδασκάλου, σχόντας δὲ δικαιοσύνην, ἀδικεῖν τούτῳ ὃ οὐκ ἔχουσιν ; Οὐ δοκεῖ σοι τοῦτο ἄτοπον εἶναι, ὦ ἑταῖρε ; Ὡς ἀληθῶς δημηγορεῖν με ἠνάγκασας, ὦ Καλλίκλεις, οὐκ ἐθέλων ἀποκρίνεσθαι.

ΚΑΛ. Σὺ δ᾽ οὐκ ἂν οἷός τ᾽ εἴης λέγειν, εἰ μή τίς σοι ἀποκρίνοιτο ;

ΣΩ. Ἔοικά γε· νῦν γοῦν συχνοὺς τείνω τῶν λόγων, e ἐπειδή μοι οὐκ ἐθέλεις ἀποκρίνεσθαι. Ἀλλ᾽, ὦ ᾽γαθέ, εἰπὲ πρὸς φιλίου, οὐ δοκεῖ σοι ἄλογον εἶναι ἀγαθὸν φάσκοντα πεποιηκέναι τινὰ μέμφεσθαι τούτῳ ὅτι ὑφ᾽ ἑαυτοῦ ἀγαθὸς γεγονώς τε καὶ ὢν ἔπειτα πονηρός ἐστιν ;

ΚΑΛ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀκούεις τοιαῦτα λεγόντων τῶν φασκόντων παιδεύειν ἀνθρώπους εἰς ἀρετήν ;

ΚΑΛ. Ἔγωγε· ἀλλὰ τί ἂν λέγοις ἀνθρώπων πέρι οὐ- 520 δενὸς ἀξίων ;

ΣΩ. Τί δ᾽ ἂν περὶ ἐκείνων λέγοις, οἳ φάσκοντες προεστάναι τῆς πόλεως καὶ ἐπιμελεῖσθαι ὅπως ὡς βελτίστη ἔσται, πάλιν αὐτῆς κατηγοροῦσιν, ὅταν τύχωσιν, ὡς πονηροτάτης ; Οἴει τι διαφέρειν τούτους ἐκείνων ; Ταὐτόν, ὦ μακάρι᾽, ἐστὶν σοφιστὴς καὶ ῥήτωρ, ἢ ἐγγύς τι καὶ παραπλήσιον, ὥσπερ ἐγὼ ἔλεγον πρὸς Πῶλον· σὺ δὲ δι᾽ ἄγνοιαν τὸ μὲν πάγκαλόν τι οἴει εἶναι, τὴν ῥητορικήν, τοῦ δὲ κατα- b φρονεῖς· τῇ δὲ ἀληθείᾳ κάλλιόν ἐστιν σοφιστικὴ ῥητορικῆς ὅσῳπερ νομοθετικὴ δικαστικῆς καὶ γυμναστικὴ ἰατρικῆς. Μόνοις δ᾽ ἔγωγε καὶ ᾤμην τοῖς δημηγόροις τε καὶ σοφισταῖς οὐκ ἐγχωρεῖν μέμφεσθαι τούτῳ τῷ πράγματι ὃ αὐτοὶ παιδεύουσιν, ὡς πονηρόν ἐστιν εἰς σφᾶς, ἢ τῷ αὐτῷ λόγῳ τούτῳ ἅμα καὶ ἑαυτῶν κατηγορεῖν ὅτι οὐδὲν ὠφελήκασιν οὓς φασιν ὠφελεῖν. Οὐχ οὕτως ἔχει ; c

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

519 d 5 με TYF : μὲν B || e 1 γοῦν BF : γ᾽οὖν T γὰρ Y.

Socrate. — Ce sont aussi les seuls, semble-t-il, qui puissent donner de confiance, sans se faire payer, leurs services, si ce qu'ils promettent est vrai. Quand il s'agit de services d'une autre sorte, par exemple de la légèreté à la course, que procure l'aide d'un pédotribe, on comprendrait que l'élève voulût frustrer le maître de sa reconnaissance si celui-ci lui avait donné ses leçons de confiance, sans avoir tout d'abord fixé par une convention la somme due en échange de la
d vitesse : ce n'est pas la lenteur à la course, en effet, qui est cause qu'on est injuste ; c'est l'injustice. Est-ce vrai ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — Ainsi donc, du moment que c'est précisément cette chose, l'injustice, que le maître supprime, il n'a plus à redouter celle de son disciple, et il est le seul à pouvoir ainsi donner ce genre de service sans garantie, s'il est réellement capable de rendre un homme juste. En conviens-tu ?

Calliclès. — J'en conviens.

Socrate. — Ainsi donc c'est, à ce qu'il semble, pour cela qu'en toute autre matière, s'il s'agit, par exemple, de constructions ou d'autres travaux, il n'y a pas de honte à se faire payer ses conseils.

e Calliclès — Je le crois en effet.

Socrate. — Mais quand il s'agit de savoir le meilleur moyen de devenir honnête homme, de bien conduire sa propre maison ou la cité [1], l'opinion générale flétrit celui qui n'accorde ses conseils que contre argent. Est-ce vrai ?

Calliclès. — Oui.

Socrate. — La cause en est évidemment que ce genre de service est le seul qui donne au bénéficiaire le désir de rendre le bienfait reçu : de sorte que c'est bon signe si un bienfaiteur de cette espèce est payé de retour, mais le contraire prouve son échec. Les choses sont-elles comme je le dis ?

521 Calliclès. — Certainement.

Socrate. — Quelle est donc la sorte de soins [2] que tu m'invites à prendre à l'égard des Athéniens ? Explique-toi : est-ce

1. Pour cette phrase, cf. *Prot.* 318 e et *Ménon* 91 a.

2. Socrate *conclut* (521 a-527 d) : des deux genres de vie qu'il avait entrepris de comparer (cf. p. 500 c), celui qu'il a choisi vaut tous les dangers qu'on court à s'y tenir : les vrais risques sont du côté de Calliclès.

ΣΩ. Καὶ προέσθαι γε δήπου τὴν εὐεργεσίαν ἄνευ μισθοῦ, ὡς τὸ εἰκός, μόνοις τούτοις ἐνεχώρει, εἴπερ ἀληθῆ ἔλεγον. Ἄλλην μὲν γὰρ εὐεργεσίαν τις εὐεργετηθείς, οἷον ταχὺς γενόμενος διὰ παιδοτρίβην, ἴσως ἂν ἀποστερήσειε τὴν χάριν, εἰ προοῖτο αὐτῷ ὁ παιδοτρίβης καὶ μὴ συνθέμενος αὐτῷ μισθὸν ὅ τι μάλιστα ἅμα μεταδιδοὺς τοῦ τάχους λαμβάνοι τὸ ἀργύριον. Οὐ γὰρ δὴ τῇ βραδυτῆτι, οἶμαι, ἀδικοῦσιν d οἱ ἄνθρωποι, ἀλλ' ἀδικίᾳ· ἢ γάρ ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴ τις αὐτὸ τοῦτο ἀφαιρεῖ, τὴν ἀδικίαν, οὐδὲν δεινὸν αὐτῷ μήποτε ἀδικηθῇ, ἀλλὰ μόνῳ ἀσφαλὲς ταύτην τὴν εὐεργεσίαν προέσθαι, εἴπερ τῷ ὄντι δύναιτό τις ἀγαθοὺς ποιεῖν. Οὐχ οὕτω ;

ΚΑΛ. Φημί.

ΣΩ. Διὰ ταῦτ' ἄρα, ὡς ἔοικε, τὰς μὲν ἄλλας συμβουλὰς συμβουλεύειν λαμβάνοντα ἀργύριον, οἷον οἰκοδομίας πέρι ἢ τῶν ἄλλων τεχνῶν, οὐδὲν αἰσχρόν.

ΚΑΛ. Ἔοικέ γε. e

ΣΩ. Περὶ δέ γε ταύτης τῆς πράξεως, ὅντιν' ἄν τις τρόπον ὡς βέλτιστος εἴη καὶ ἄριστα τὴν αὑτοῦ οἰκίαν διοικοῖ ἢ πόλιν, αἰσχρὸν νενόμισται μὴ φάναι συμβουλεύειν, ἐὰν μή τις αὐτῷ ἀργύριον διδῷ· ἢ γάρ ;

ΚΑΛ. Ναί.

ΣΩ. Δῆλον γὰρ ὅτι τοῦτο αἴτιόν ἐστιν, ὅτι μόνη αὕτη τῶν εὐεργεσιῶν τὸν εὖ παθόντα ἐπιθυμεῖν ποιεῖ ἀντ' εὖ ποιεῖν, ὥστε καλὸν δοκεῖ τὸ σημεῖον εἶναι, εἰ εὖ ποιήσας ταύτην τὴν εὐεργεσίαν ἀντ' εὖ πείσεται· εἰ δὲ μή, οὔ. Ἔστι ταῦτα οὕτως ἔχοντα ;

ΚΑΛ. Ἔστιν. 521

ΣΩ. Ἐπὶ ποτέραν οὖν με παρακαλεῖς τὴν θεραπείαν τῆς πόλεως, διόρισόν μοι· τὴν τοῦ διαμάχεσθαι Ἀθηναίοις,

520 d 1 γὰρ δὴ F : γὰρ BTY ‖ **d 5** ἀλλὰ YF : ἀλλ' ὁ BT ‖ **e 3** βέλτιστος F et (in rasura) Y : βέλτιστον BT ‖ διοικοῖ ἢ TYF : διοικοίη B ‖ **521 a** 2 τὴν om. Y.

celle qui consiste à lutter contre eux pour les rendre meilleurs, comme fait un médecin, ou bien celle qui me donnerait envers eux une attitude de serviteur ou de flatteur? Dis-moi la vérité, Calliclès : il est juste que tu continues à me parler franchement comme tu as commencé ; parle donc comme il convient et sans crainte.

CALLICLÈS. — Eh bien, je dis qu'il s'agit de servir le peuple.

b SOCRATE. — En d'autres termes, tu m'invites, mon noble ami, à faire un métier de flatteur ?

CALLICLÈS. — Un métier de Mysien[1] si tu le préfères, Socrate : autrement, en effet,...

SOCRATE. — Ne me répète pas une fois de plus que je serais mis à mort par qui voudrait, car je serais obligé de te répéter à mon tour que ce serait un méchant qui tuerait un honnête homme ; ni que je serais dépouillé de mes biens, car je répèterais encore une fois que mon spoliateur n'y gagne-
c rait rien, mais que les ayant acquis injustement, il en ferait un usage injuste ; donc honteux parce qu'injuste et funeste parce qu'injuste.

CALLICLÈS. — Tu me parais, Socrate, étrangement sûr qu'il ne t'arrivera jamais rien de semblable, que tu vis à l'abri et que tu ne saurais être traîné devant le tribunal par un homme de tout point peut-être méchant et méprisable !

SOCRATE. — Je serais vraiment privé de raison, Calliclès, si je pouvais croire que personne, dans Athènes, pût être absolument à l'abri d'un pareil accident. Mais ce que je sais à merveille, c'est que si jamais je suis traduit en justice sous
d une accusation qui m'expose à une des peines dont tu parles, celui qui m'y aura traduit sera un méchant ; car il est impossible qu'un honnête homme cite en justice un innocent. Je ne serais même pas surpris d'être condamné à mort : veux-tu que je te dise pourquoi ?

CALLICLÈS. — Oui certes.

SOCRATE. — Je crois être un des rares Athéniens, pour ne pas dire le seul, qui cultive le véritable art politique et le seul qui mette aujourd'hui cet art en pratique. Comme je ne

1. Les esclaves Mysiens étaient particulièrement décriés (cf. *Théét.*, 209 b). Calliclès semble vouloir dire : méprise-le tant qu'il te plaira, mais exerce ce métier. Le passage cependant reste obscur.

ὅπως ὡς βέλτιστοι ἔσονται, ὡς ἰατρόν, ἢ ὡς διακονήσοντα
καὶ πρὸς χάριν ὁμιλήσοντα; Τἀληθῆ μοι εἰπέ, ὦ Καλλί-
κλεις· δίκαιος γὰρ εἶ, ὥσπερ ἤρξω παρρησιάζεσθαι πρὸς
ἐμέ, διατελεῖν ἃ νοεῖς λέγων· καὶ νῦν εὖ καὶ γενναίως
εἰπέ.

ΚΑΛ. Λέγω τοίνυν ὅτι ὡς διακονήσοντα.

ΣΩ. Κολακεύσοντα ἄρα με, ὦ γενναιότατε, παρακα- b
λεῖς.

ΚΑΛ. Εἴ σοι Μυσόν γε ἥδιον καλεῖν, ὦ Σώκρατες· ὡς
εἰ μὴ ταῦτά γε ποιήσεις —

ΣΩ. Μὴ εἴπῃς ὃ πολλάκις εἴρηκας, ὅτι ἀποκτενεῖ με
ὁ βουλόμενος, ἵνα μὴ αὖ καὶ ἐγὼ εἴπω ὅτι πονηρός γε ὢν
ἀγαθὸν ὄντα· μηδ᾽ ὅτι ἀφαιρήσεται ἐάν τι ἔχω, ἵνα μὴ αὖ
ἐγὼ εἴπω ὅτι ἀλλ᾽ ἀφελόμενος οὐχ ἕξει ὅ τι χρήσεται αὐ-
τοῖς, ἀλλ᾽ ὥσπερ με ἀδίκως ἀφείλετο, οὕτως καὶ λαβὼν c
ἀδίκως χρήσεται, εἰ δὲ ἀδίκως, αἰσχρῶς, εἰ δὲ αἰσχρῶς,
κακῶς.

ΚΑΛ. Ὥς μοι δοκεῖς, ὦ Σώκρατες, πιστεύειν μηδ᾽ ἂν ἓν
τούτων παθεῖν, ὡς οἰκῶν ἐκποδὼν καὶ οὐκ ἂν εἰσαχθεὶς
εἰς δικαστήριον ὑπὸ πάνυ ἴσως μοχθηροῦ ἀνθρώπου καὶ
φαύλου.

ΣΩ. Ἀνόητος ἄρα εἰμί, ὦ Καλλίκλεις, ὡς ἀληθῶς, εἰ
μὴ οἴομαι ἐν τῇδε τῇ πόλει ὁντινοῦν ἄν, ὅ τι τύχοι, τοῦτο
παθεῖν. Τόδε μέντοι εὖ οἶδ᾽ ὅτι, ἐάνπερ εἰσίω εἰς δικαστή-
ριον περὶ τούτων τινὸς κινδυνεύων ὧν σὺ λέγεις, πονηρός d
τίς μ᾽ ἔσται ὁ εἰσάγων· οὐδεὶς γὰρ ἂν χρηστὸς μὴ ἀδικοῦντ᾽
ἄνθρωπον εἰσαγάγοι· καὶ οὐδέν γε ἄτοπον εἰ ἀποθάνοιμι.
Βούλει σοι εἴπω δι᾽ ὅ τι ταῦτα προσδοκῶ;

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οἶμαι μετ᾽ ὀλίγων Ἀθηναίων, ἵνα μὴ εἴπω μόνος,

a 5 ὦ F : om. BTY || **b** 3 μυσόν codd. : μισῶν Y (litt. υ et ο supra lin. addit.) || **b** 5 ὃ TYF : ὅτι B || **c** 4 δοκεῖς, ὦ σώκρατες Burnet : δοκεῖ ὦ σώκρατες Y δοκεῖ σώκρατες BT δοκεῖ σωκράτης Schanz || **d** 1 ὧν recc. Schanz : ὃ BTYF.

cherche jamais à plaire par mon langage, que j'ai toujours en vue le bien et non l'agréable, que je ne puis consentir à faire
e toutes ces jolies choses que tu me conseilles, je n'aurai rien à répondre devant un tribunal. Je te répète donc ce que je disais à Polos : je serai jugé comme le serait un médecin traduit devant un tribunal d'enfants par un cuisinier. Vois un peu ce que pourrait répondre un pareil accusé devant un pareil tribunal, quand l'accusateur viendrait dire : « Enfants, cet homme que voici vous a fait maintes fois du mal à tous ; il *déforme* même les plus jeunes d'entre vous en leur appli-
522 quant le fer et le feu, il les fait maigrir, les étouffe, les *torture*[1] ! il leur donne des breuvages amers, les force à souffrir la faim et la soif ; il n'est pas comme moi, qui ne cesse de vous offrir les mets les plus agréables et les plus variés. » Que pourrait dire le médecin victime d'une si fâcheuse aventure ? S'il répond, ce qui est vrai : « C'est pour le bien de votre santé, enfants, que j'ai fait tout cela », quelle clameur va pousser le tribunal ! Ne crois-tu pas qu'elle sera plutôt vigoureuse ?

Calliclès. — C'est possible ; c'est même probable.

Socrate. — Tu admets donc qu'il sera fort embarrassé
b pour se justifier ?

Calliclès. — Évidemment.

Socrate. — Eh bien, je sais que la même chose m'arriverait si j'étais amené devant les juges. Je ne pourrais me vanter de leur avoir procuré ces plaisirs qu'ils prennent pour des bienfaits et des services, mais que je n'envie quant à moi ni à ceux qui les procurent ni à ceux qui les reçoivent. Si l'on m'accuse de *déformer* la jeunesse en la *mettant à la torture* par mes questions, ou d'insulter les vieillards en tenant sur eux des propos sévères en public et en particulier, je ne
c pourrai ni leur répondre selon la vérité : « Mon langage est juste, ô juges, et ma conduite conforme à votre intérêt », — ni dire quoi que ce soit d'autre ; de sorte que selon toute apparence je n'aurai qu'à subir mon destin.

1. Des deux expressions soulignées ici et plus bas, la première est celle dont se servait l'acte d'accusation de Socrate (*déformer, corrompre*, cf. *Apol.* 24 b), la seconde reproduit la plainte courante de ses contradicteurs (*mettre dans l'embarras*, cf. *Mén.* 79 e). Platon joue sur leur double sens.

ἐπιχειρεῖν τῇ ὡς ἀληθῶς πολιτικῇ τέχνῃ καὶ πράττειν τὰ
πολιτικὰ μόνος τῶν νῦν· ἅτε οὖν οὐ πρὸς χάριν λέγων
τοὺς λόγους οὓς λέγω ἑκάστοτε, ἀλλὰ πρὸς τὸ βέλτιστον,
οὐ πρὸς τὸ ἥδιστον, καὶ οὐκ ἐθέλων ποιεῖν ἃ σὺ παραινεῖς, e
τὰ κομψὰ ταῦτα, οὐχ ἕξω ὅ τι λέγω ἐν τῷ δικαστηρίῳ.
Ὁ αὐτὸς δέ μοι ἥκει λόγος ὅνπερ πρὸς Πῶλον ἔλεγον·
κρινοῦμαι γὰρ ὡς ἐν παιδίοις ἰατρὸς ἂν κρίνοιτο κατηγο-
ροῦντος ὀψοποιοῦ. Σκόπει γάρ, τί ἂν ἀπολογοῖτο ὁ τοιοῦ-
τος ἄνθρωπος ἐν τούτοις ληφθείς, εἰ αὐτοῦ κατηγοροῖ τις
λέγων ὅτι, Ὦ παῖδες, πολλὰ ὑμᾶς καὶ κακὰ ὅδε εἴργασται
ἀνὴρ καὶ αὐτούς, καὶ τοὺς νεωτάτους ὑμῶν διαφθείρει
τέμνων τε καὶ κάων, καὶ ἰσχναίνων καὶ πνίγων ἀπορεῖν 522
ποιεῖ, πικρότατα πώματα διδοὺς καὶ πεινῆν καὶ διψῆν
ἀναγκάζων, οὐχ ὥσπερ ἐγὼ πολλὰ καὶ ἡδέα καὶ παντοδαπὰ
ηὐώχουν ὑμᾶς· τί ἂν οἴει ἐν τούτῳ τῷ κακῷ ἀποληφθέντα
ἰατρὸν ἔχειν ; εἰπεῖν ἢ εἰ εἴποι τὴν ἀλήθειαν, ὅτι, Ταῦτα
πάντα ἐγὼ ἐποίουν, ὦ παῖδες, ὑγιεινῶς, πόσον οἴει ἂν ἀνα-
βοῆσαι τοὺς τοιούτους δικαστάς ; Οὐ μέγα ;

ΚΑΛ. Ἴσως· οἴεσθαί γε χρή.

ΣΩ. Οὐκοῦν οἴει ἐν πάσῃ ἀπορίᾳ ἂν αὐτὸν ἔχεσθαι ὅ
τι χρὴ εἰπεῖν ; b

ΚΑΛ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τοιοῦτον μέντοι καὶ ἐγὼ οἶδ' ὅτι πάθος πάθοιμι
ἂν εἰσελθὼν εἰς δικαστήριον. Οὔτε γὰρ ἡδονὰς ἃς ἐκπε-
πόρικα ἕξω αὐτοῖς λέγειν, ἃς οὗτοι εὐεργεσίας καὶ ὠφε-
λίας νομίζουσιν, ἐγὼ δὲ οὔτε τοὺς πορίζοντας ζηλῶ οὔτε
οἷς πορίζεται· ἐάν τέ τίς με ἢ νεωτέρους φῇ διαφθείρειν
ἀπορεῖν ποιοῦντα, ἢ τοὺς πρεσβυτέρους κακηγορεῖν λέγοντα
πικροὺς λόγους ἢ ἰδίᾳ ἢ δημοσίᾳ, οὔτε τὸ ἀληθὲς ἕξω εἰ-
πεῖν, ὅτι, Δικαίως πάντα ταῦτα ἐγὼ λέγω, καὶ πράττω τὸ c
ὑμέτερον δὴ τοῦτο, ὦ ἄνδρες δικασταί, οὔτε ἄλλο οὐδέν·
ὥστε ἴσως, ὅ τι ἂν τύχω, τοῦτο πείσομαι.

e 8 ἁνὴρ Bekker : ἀνὴρ codd. || 522 a 5 εἰ εἴποι F : εἴποι BTY || a 6 πόσον F : ὁπόσον BTY.

CALLICLÈS. — Et tu trouves, Socrate, que c'est là un beau rôle pour un homme de ne pouvoir se défendre lui-même dans sa patrie !

SOCRATE. — Oui, Calliclès, à la condition qu'il possède cet autre moyen de défense que tu lui as toi-même reconnu à plusieurs reprises, qui est de n'avoir aucune faute à se
d reprocher, en paroles ou en actes, ni envers les dieux ni envers les hommes ; car cette manière de se défendre soi-même, ainsi que nous en sommes plusieurs fois tombés d'accord, est la meilleure de toutes. Si l'on me prouvait que je fusse incapable de m'assurer à moi-même et de procurer aux autres ce moyen de défense, je rougirais de m'en voir convaincre devant un auditoire petit ou grand, ou même en tête à tête, et si cette impuissance était cause de ma mort, j'en serais désolé ; mais si ma mort avait pour seule cause mon ignorance de la flatterie oratoire, je suis certain que tu me
e verrais accepter mon sort avec tranquillité. Le simple fait de mourir, en effet, n'a rien en soi d'effrayant, sauf pour le dernier des insensés et des lâches, et ce qu'on redoute en cela, c'est d'être coupable : car si l'âme descend chez Hadès chargée de crimes, son malheur est extrême. Si tu le désires, je suis prêt à te faire un récit qui te le prouvera.

CALLICLÈS. — Eh bien, puisque tu en as fini avec les autres points, achève également d'exposer celui-ci.

Le mythe des enfers.

523 SOCRATE. — Écoute donc, comme on dit, une belle histoire, que tu prendras peut-être pour un conte, mais que je tiens pour une histoire vraie ; et c'est comme véritables que je te donne les choses dont je vais te parler.

Ainsi que le rapporte Homère[1], Zeus, Poseidon et Pluton, ayant reçu l'empire de leur père, le partagèrent entre eux. Or, c'était du temps de Cronos, et c'est encore aujourd'hui parmi les dieux une loi, à l'égard des hommes, que celui
b qui meurt après une vie tout entière juste et sainte aille après sa mort dans les îles des Bienheureux, où il séjourne à l'abri de tous maux, dans une félicité parfaite, tandis que

1. Homère, *Il.*, XV, 187 sqq. Pour l'ensemble du mythe, cf. *Apol.* 40 c sqq., *Phédon* 107 d sqq., *Rép.* X, 614 b sqq.

ΚΑΛ. Δοκεῖ οὖν σοι, ὦ Σώκρατες, καλῶς ἔχειν ἄνθρωπος ἐν πόλει οὕτως διακείμενος καὶ ἀδύνατος ὢν ἑαυτῷ βοηθεῖν ;

ΣΩ. Εἰ ἐκεῖνό γε ἓν αὐτῷ ὑπάρχοι, ὦ Καλλίκλεις, ὃ σὺ πολλάκις ὡμολόγησας· εἰ βεβοηθηκὼς εἴη αὑτῷ, μήτε περὶ ἀνθρώπους μήτε περὶ θεοὺς ἄδικον μηδὲν μήτε εἰρηκὼς μήτε d εἰργασμένος. Αὕτη γὰρ τῆς βοηθείας ἑαυτῷ πολλάκις ἡμῖν ὡμολόγηται κρατίστη εἶναι. Εἰ μὲν οὖν ἐμέ τις ἐξελέγχοι ταύτην τὴν βοήθειαν ἀδύνατον ὄντα ἐμαυτῷ καὶ ἄλλῳ βοηθεῖν, αἰσχυνοίμην ἂν καὶ ἐν πολλοῖς καὶ ἐν ὀλίγοις ἐξελεγχόμενος καὶ μόνος ὑπὸ μόνου, καὶ εἰ διὰ ταύτην τὴν ἀδυναμίαν ἀποθνῄσκοιμι, ἀγανακτοίην ἄν· εἰ δὲ κολακικῆς ῥητορικῆς ἐνδείᾳ τελευτῴην ἔγωγε, εὖ οἶδα ὅτι ῥᾳδίως ἴδοις ἄν με φέροντα τὸν θάνατον. Αὐτὸ μὲν γὰρ τὸ ἀποθνῄσκειν e οὐδεὶς φοβεῖται, ὅστις μὴ παντάπασιν ἀλόγιστός τε καὶ ἄνανδρός ἐστιν, τὸ δὲ ἀδικεῖν φοβεῖται· πολλῶν γὰρ ἀδικημάτων γέμοντα τὴν ψυχὴν εἰς Ἅιδου ἀφικέσθαι πάντων ἔσχατον κακῶν ἐστιν. Εἰ δὲ βούλει, σοὶ ἐγώ, ὡς τοῦτο οὕτως ἔχει, ἐθέλω λόγον λέξαι.

ΚΑΛ. Ἀλλ᾽ ἐπείπερ γε καὶ τἆλλα ἐπέρανας, καὶ τοῦτο πέρανον.

ΣΩ. Ἄκουε δή, φασί, μάλα καλοῦ λόγου, ὃν σὺ μὲν ἡγήσει μῦθον, ὡς ἐγὼ οἶμαι, ἐγὼ δὲ λόγον· ὡς ἀληθῆ γὰρ ὄντα σοι λέξω ἃ μέλλω λέγειν. 523

Ὥσπερ γὰρ Ὅμηρος λέγει, διενείμαντο τὴν ἀρχὴν ὁ Ζεὺς καὶ ὁ Ποσειδῶν καὶ ὁ Πλούτων, ἐπειδὴ παρὰ τοῦ πατρὸς παρέλαβον. Ἦν οὖν νόμος ὅδε περὶ ἀνθρώπων ἐπὶ Κρόνου, καὶ ἀεὶ καὶ νῦν ἔτι ἔστιν ἐν θεοῖς, τῶν ἀνθρώπων τὸν μὲν δικαίως τὸν βίον διελθόντα καὶ ὁσίως, ἐπειδὰν τε- b λευτήσῃ, εἰς μακάρων νήσους ἀπιόντα οἰκεῖν ἐν πάσῃ εὐδαιμονίᾳ ἐκτὸς κακῶν, τὸν δὲ ἀδίκως καὶ ἀθέως εἰς τὸ τῆς

d 2 τῆς βοηθείας F : τις βοήθεια BTY ‖ d 6 εἰ διὰ F : ἰδίᾳ BTY.

l'âme injuste et impie s'en va au lieu de l'expiation et de la peine, qu'on appelle le Tartare[1].

Du temps de Cronos et au commencement du règne de Zeus, c'étaient des vivants qui jugeaient ainsi d'autres vivants, et ils rendaient leur sentence au jour où ceux-ci devaient mourir. Or les jugements étaient mal rendus. De sorte que et Pluton et les surveillants des Iles Fortunées rapportaient à
c Zeus que des deux côtés ils voyaient se presser des hommes qui ne devaient pas y être. « Je vais faire cesser ce mal, dit Zeus. Si les jugements jusqu'ici sont mal rendus, c'est qu'on juge les hommes encore vêtus, car on les juge de leur vivant. Or beaucoup d'hommes, ayant des âmes mauvaises, sont revêtus de beaux corps, de noblesse, de richesse, et le jour du jugement il leur vient en foule des témoins attestant qu'ils
d ont vécu selon la justice. Les juges alors sont frappés de stupeur devant cet appareil ; en outre, comme ils siègent eux-mêmes dans un appareil analogue, ayant devant l'âme des yeux, des oreilles, tout un corps qui les enveloppe, tout cela leur fait obstacle, à la fois chez eux-mêmes et chez ceux qu'ils ont à juger. La première chose à faire est d'ôter aux hommes la connaissance de l'heure où ils vont mourir ; car maintenant ils la prévoient. J'ai donné des ordres à Promé-
e thée pour qu'il fasse cesser cela[2]. Ensuite il faut qu'on les juge dépouillés de tout cet appareil, et, pour cela, qu'on les juge après leur mort. Le juge aussi sera nu et mort, son âme voyant directement l'âme de chacun aussitôt après la mort, sans assistance de parents, sans toute cette pompe qui aura été laissée sur la terre ; autrement, point de justice exacte. J'avais reconnu ces choses avant vous, et j'ai consti-
524 tué comme juges mes propres fils, deux de l'Asie, Minos et Rhadamante, un d'Europe, Éaque[3]. Lorsqu'ils seront

1. Homère connaît déjà le *Tartare*, mais comme une sorte de prison pour les dieux (*Il.* VIII, 13 et 478) ; les *Iles des Bienheureux* n'apparaissent qu'avec Hésiode (*Œuvres et Jours* 170-71) : c'est là, pour lui, qu'échappant à la mort, vivent dans la félicité quelques uns des héros de sa quatrième race — conception très voisine de celle que représente, dans un passage récent de l'*Odyssée* (IV, 563), la *Plaine Élyséenne* promise à Ménélas. Cf. Pind. *Ol.* II, 77.

2. Adaptation d'un souvenir d'Eschyle (*Prom.* 248-251).

3. Minos et Rhadamante ont pour mère Europé, fille de Phoenix

τίσεώς τε καὶ δίκης δεσμωτήριον, ὃ δὴ Τάρταρον καλοῦσιν,
ἰέναι.

Τούτων δὲ δικασταὶ ἐπὶ Κρόνου καὶ ἔτι νεωστὶ τοῦ Διὸς
τὴν ἀρχὴν ἔχοντος ζῶντες ἦσαν ζώντων, ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ
δικάζοντες ᾗ μέλλοιεν τελευτᾶν. Κακῶς οὖν αἱ δίκαι ἐκρί-
νοντο· ὅ τε οὖν Πλούτων καὶ οἱ ἐπιμεληταὶ οἱ ἐκ μακάρων
νήσων ἰόντες ἔλεγον πρὸς τὸν Δία ὅτι φοιτῷέν σφιν ἄν-
θρωποι ἑκατέρωσε ἀνάξιοι. Εἶπεν οὖν ὁ Ζεύς· Ἀλλ᾽ ἐγώ, c
ἔφη, παύσω τοῦτο γιγνόμενον. Νῦν μὲν γὰρ κακῶς αἱ δίκαι
δικάζονται. Ἀμπεχόμενοι γάρ, ἔφη, οἱ κρινόμενοι κρίνον-
ται· ζῶντες γὰρ κρίνονται. Πολλοὶ οὖν, ἦ δ᾽ ὅς, ψυχὰς
πονηρὰς ἔχοντες ἠμφιεσμένοι εἰσὶ σώματά τε καλὰ καὶ
γένη καὶ πλούτους, καί, ἐπειδὰν ἡ κρίσις ᾖ, ἔρχονται αὐ-
τοῖς πολλοὶ μάρτυρες, μαρτυρήσοντες ὡς δικαίως βεβιώ-
κασιν· οἱ οὖν δικασταὶ ὑπό τε τούτων ἐκπλήττονται, καὶ d
ἅμα καὶ αὐτοὶ ἀμπεχόμενοι δικάζουσι, πρὸ τῆς ψυχῆς τῆς
αὑτῶν ὀφθαλμοὺς καὶ ὦτα καὶ ὅλον τὸ σῶμα προκεκαλυμ-
μένοι. Ταῦτα δὴ αὐτοῖς πάντα ἐπίπροσθεν γίγνεται, καὶ
τὰ αὑτῶν ἀμφιέσματα καὶ τὰ τῶν κρινομένων. Πρῶτον μὲν
οὖν, ἔφη, παυστέον ἐστὶν προειδότας αὐτοὺς τὸν θάνατον·
νῦν γὰρ προΐσασι. Τοῦτο μὲν οὖν καὶ δὴ εἴρηται τῷ Προ-
μηθεῖ ὅπως ἂν παύσῃ αὐτῶν. Ἔπειτα γυμνοὺς κριτέον e
ἁπάντων τούτων· τεθνεῶτας γὰρ δεῖ κρίνεσθαι. Καὶ τὸν
κριτὴν δεῖ γυμνὸν εἶναι, τεθνεῶτα, αὐτῇ τῇ ψυχῇ αὐτὴν
τὴν ψυχὴν θεωροῦντα ἐξαίφνης ἀποθανόντος ἑκάστου,
ἔρημον πάντων τῶν συγγενῶν καὶ καταλιπόντα ἐπὶ τῆς
γῆς πάντα ἐκεῖνον τὸν κόσμον, ἵνα δικαία ἡ κρίσις ᾖ. Ἐγὼ
μὲν οὖν ταῦτα ἐγνωκὼς πρότερος ἢ ὑμεῖς ἐποιησάμην
δικαστὰς ὑεῖς ἐμαυτοῦ, δύο μὲν ἐκ τῆς Ἀσίας, Μίνω τε 524
καὶ Ῥαδάμανθυν, ἕνα δὲ ἐκ τῆς Εὐρώπης, Αἰακόν· οὗτοι
οὖν ἐπειδὰν τελευτήσωσι, δικάσουσιν ἐν τῷ λειμῶνι, ἐν τῇ

523 b 6 κρόνου TWY : χρόνου B || **b** 7 τῇ F Stobaeus : om. BTY || **b** 9 οἱ (ante ἐκ) Plutarchus : om. codd. || **b** 10 σφιν codd. : σφίσιν Stobaeus, Plutarchus.

morts ils rendront leurs sentences dans la prairie[1], au carrefour d'où partent les deux routes qui mènent l'une aux Iles Fortunées, l'autre au Tartare. Rhadamante sera spécialement chargé de juger ceux d'Asie, Éaque ceux d'Europe ; à Minos, je donne mission de prononcer en dernier ressort au cas où les deux autres juges douteraient, afin d'assurer une parfaite justice à la décision qui envoie les hommes d'un côté ou de l'autre. »

Voilà, Calliclès, ce qu'on m'a raconté, ce que je tiens
b pour vrai, et d'où je tire la conclusion suivante. La mort, à ce qu'il me semble, n'est que la séparation de deux choses distinctes, l'âme et le corps[2] ; et après qu'elles sont séparées, chacune d'elles reste assez sensiblement dans l'état où elle était pendant la vie. Le corps d'une part garde sa nature propre, avec les marques visibles des traitements et des accidents qu'il a subis : si, par exemple, l'homme, de son vivant, avait
c un corps de grande taille, soit par nature, soit pour avoir été bien nourri ou par ces deux causes à la fois, son cadavre reste de grande taille ; s'il était gros, il reste gros après la mort, et ainsi de suite ; et s'il portait les cheveux longs, ceux-ci restent longs ; s'il avait reçu les étrivières et que les coups de fouet eussent laissé leur trace, ou si d'autres blessures l'avaient marqué, le cadavre présente encore le même aspect ; s'il avait quelque membre rompu ou déformé, les
d mêmes apparences se retrouvent dans le cadavre ; en un mot, tous les caractères distinctifs acquis par le corps vivant sont reconnaissables dans le cadavre, ou presque tous, pendant une certaine durée. Je crois, Calliclès, qu'il en est de même de l'âme, et qu'on y aperçoit, lorsqu'elle est dépouillée de son corps, tous ses traits naturels et toutes les modifications qu'elle a subies par suite des manières de vivre auxquelles l'homme l'a pliée en chaque circonstance.

e Lorsque les morts arrivent devant le juge et que ceux d'Asie comparaissent devant Rhadamante, celui-ci les arrête et con-

(*Il.* XIV 322), qui régnait en Phénicie ; Éaque est fils de la nymphe Égine : Platon les rattache à leur pays d'origine.

1. Sans doute la *prairie d'asphodèles*, séjour, chez Homère, *des âmes, fantômes des morts* (*Od.* XXIV, 13-14 ; cf. XI 539 et 573), mais que Platon place en avant des Enfers. Pour le carrefour, cf. *Rép.* 614 c.

2. Cf. *Phédon* 64 c. — La partie narrative, interrompue ici,

τριόδῳ, ἐξ ἧς φέρετον τὼ ὁδώ, ἡ μὲν εἰς μακάρων νήσους,
ἡ δ' εἰς Τάρταρον. Καὶ τοὺς μὲν ἐκ τῆς Ἀσίας Ῥαδάμαν-
θυς κρινεῖ, τοὺς δὲ ἐκ τῆς Εὐρώπης Αἰακός· Μίνῳ δὲ
πρεσβεῖα δώσω ἐπιδιακρίνειν, ἐὰν ἀπορῆτόν τι τὼ ἑτέρω,
ἵνα ὡς δικαιοτάτη ἡ κρίσις ᾖ περὶ τῆς πορείας τοῖς ἀν-
θρώποις.

Ταῦτ' ἔστιν, ὦ Καλλίκλεις, ἃ ἐγὼ ἀκηκοὼς πιστεύω
ἀληθῆ εἶναι· καὶ ἐκ τούτων τῶν λόγων τοιόνδε τι λογίζο- b
μαι συμβαίνειν. Ὁ θάνατος τυγχάνει ὤν, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ,
οὐδὲν ἄλλο ἢ δυοῖν πραγμάτοιν διάλυσις, τῆς ψυχῆς καὶ
τοῦ σώματος, ἀπ' ἀλλήλοιν· ἐπειδὰν δὲ διαλυθῆτον ἄρα
ἀπ' ἀλλήλοιν, οὐ πολὺ ἧττον ἑκάτερον αὐτοῖν ἔχει τὴν ἕξιν
τὴν αὑτοῦ ἥνπερ καὶ ὅτε ἔζη ὁ ἄνθρωπος, τό τε σῶμα
τὴν φύσιν τὴν αὑτοῦ καὶ τὰ θεραπεύματα καὶ τὰ παθή-
ματα ἔνδηλα πάντα. Οἷον εἴ τινος μέγα ἦν τὸ σῶμα φύσει c
ἢ τροφῇ ἢ ἀμφότερα ζῶντος, τούτου καὶ ἐπειδὰν ἀποθάνῃ
ὁ νεκρὸς μέγας, καὶ εἰ παχύς, παχὺς καὶ ἀποθανόντος,
καὶ τἆλλα οὕτως· καὶ εἰ αὖ ἐπετήδευε κομᾶν, κομήτης τού-
του καὶ ὁ νεκρός· μαστιγίας αὖ εἴ τις ἦν καὶ ἴχνη εἶχε τῶν
πληγῶν οὐλὰς ἐν τῷ σώματι ἢ ὑπὸ μαστίγων ἢ ἄλλων τραυ-
μάτων ζῶν, καὶ τεθνεῶτος τὸ σῶμα ἔστιν ἰδεῖν ταῦτα ἔχον·
ἢ κατεαγότα εἴ του ἦν μέλη ἢ διεστραμμένα ζῶντος, καὶ
τεθνεῶτος ταῦτα ἔνδηλα. Ἑνὶ δὲ λόγῳ, οἷος εἶναι παρε- d
σκεύαστο τὸ σῶμα ζῶν, ἔνδηλα ταῦτα καὶ τελευτήσαντος
ἢ πάντα ἢ τὰ πολλὰ ἐπί τινα χρόνον. Ταὐτὸν δή μοι δοκεῖ
τοῦτ' ἄρα καὶ περὶ τὴν ψυχὴν εἶναι, ὦ Καλλίκλεις· ἔνδηλα
πάντα ἐστὶν ἐν τῇ ψυχῇ, ἐπειδὰν γυμνωθῇ τοῦ σώματος,
τά τε τῆς φύσεως καὶ τὰ παθήματα ἃ διὰ τὴν ἐπιτήδευσιν
ἑκάστου πράγματος ἔσχεν ἐν τῇ ψυχῇ ὁ ἄνθρωπος. Ἐπει-
δὰν οὖν ἀφίκωνται παρὰ τὸν δικαστήν, οἱ μὲν ἐκ τῆς Ἀσίας e
παρὰ τὸν Ῥαδάμανθυν, ὁ Ῥαδάμανθυς ἐκείνους ἐπιστήσας

524 a 7 ἀπορῆτον rec. : ἀπόρρητον BTYF || c 8 ἢ κατεαγότα Eusebius : κατεαγότα BTYF || d 1 ταῦτα BTY : ταὐτὰ ταῦτα F || d 3 ἢ πάντα Findeisen : ἦν πάντα codd.

sidère chaque âme, sans savoir à qui elle appartient ; souvent, mettant la main sur le Grand Roi ou sur quelque autre prince ou dynaste, il constate qu'il n'y a pas une seule partie saine dans son âme, qu'elle est toute lacérée et ulcérée[1] par les
525 parjures et les injustices dont sa conduite y a chaque fois laissé l'empreinte, que tout y est déformé par le mensonge et la vanité et que rien n'y est droit parce qu'elle a vécu hors de la vérité, que la licence enfin, la mollesse, l'orgueil, l'intempérance de sa conduite l'ont remplie de désordre et de laideur : à cette vue, Rhadamante l'envoie aussitôt, déchue de ses droits, dans la prison, pour y subir les peines appropriées.

Or la destinée de tout être qu'on châtie, si le châtiment
b est correctement infligé, consiste ou bien à devenir meilleur et à tirer profit de sa peine, ou bien à servir d'exemple aux autres[2], pour que ceux-ci, par crainte de la peine qu'ils lui voient subir, s'améliorent eux-mêmes. Les condamnés qui expient leur faute et tirent profit de leur peine, qu'elle vienne des dieux ou des hommes, sont ceux dont le mal est guérissable : ils ont pourtant besoin de souffrances et de douleurs, sur terre et dans l'Hadès, car sans cela ils ne guériraient pas
c de leur injustice. Quant à ceux qui ont commis les crimes suprêmes et qui à cause de cela sont devenus incurables, ce sont ceux-là qui servent d'exemple, et s'ils ne tirent eux-mêmes aucun profit de leur souffrance puisqu'ils sont incurables, ils en font profiter les autres, ceux qui les voient soumis, en raison de leurs crimes, à des supplices terribles, sans mesure et sans fin, suspendus véritablement comme un épouvantail dans la prison de l'Hadès, où le spectacle qu'ils donnent est un avertissement pour chaque nouveau coupable qui pénètre dans ces lieux.

d Archélaos, je l'affirme, sera l'un de ces misérables, si Polos a dit vrai, et de même tout autre tyran pareil à lui. Je crois

reprendra à 524 e, pour être de nouveau coupée, de 525 b à 526 c, par des commentaires de Socrate associant au mythe les thèmes du dialogue.

1. Le grec reprend pour parler de l'âme les mots mêmes (*coups de fouet, cicatrices*) qui avaient servi à peindre les déformations du corps. Abstraitement trois termes caractérisent cet état de l'âme : *mensonge, disproportion, désordre* ; les trois termes contraires, *beauté, proportion, vérité* définissent dans le *Philèbe* (65 a) l'idée de bien.

2. C'est la théorie exposée dans le *Protagoras* (324 a-b) par Prota-

θεᾶται ἑκάστου τὴν ψυχήν, οὐκ εἰδὼς ὅτου ἐστίν, ἀλλὰ πολλάκις τοῦ μεγάλου βασιλέως ἐπιλαβόμενος ἢ ἄλλου ὁτουοῦν βασιλέως ἢ δυνάστου κατεῖδεν οὐδὲν ὑγιὲς ὂν τῆς ψυχῆς, ἀλλὰ διαμεμαστιγωμένην καὶ οὐλῶν μεστὴν ὑπὸ ἐπιορκιῶν καὶ ἀδικίας, ἃ ἑκάστη ἡ πρᾶξις αὐτοῦ ἐξωμόρ- 525
ξατο εἰς τὴν ψυχήν, καὶ πάντα σκολιὰ ὑπὸ ψεύδους καὶ ἀλαζονείας καὶ οὐδὲν εὐθὺ διὰ τὸ ἄνευ ἀληθείας τεθράφθαι· καὶ ὑπὸ ἐξουσίας καὶ τρυφῆς καὶ ὕβρεως καὶ ἀκρατίας τῶν πράξεων ἀσυμμετρίας τε καὶ αἰσχρότητος γέμουσαν τὴν ψυχὴν εἶδεν· ἰδὼν δὲ ἀτίμως ταύτην ἀπέπεμψεν εὐθὺ τῆς φρουρᾶς, οἷ μέλλει ἐλθοῦσα ἀνατλῆναι τὰ προσήκοντα πάθη.

Προσήκει δὲ παντὶ τῷ ἐν τιμωρίᾳ ὄντι, ὑπ' ἄλλου ὀρθῶς τιμωρουμένῳ, ἢ βελτίονι γίγνεσθαι καὶ ὀνίνασθαι ἢ παρα- b
δείγματι τοῖς ἄλλοις γίγνεσθαι, ἵνα ἄλλοι ὁρῶντες πάσχοντα ἃ ἂν πάσχῃ φοβούμενοι βελτίους γίγνωνται. Εἰσὶν δὲ οἱ μὲν ὠφελούμενοί τε καὶ δίκην διδόντες ὑπὸ θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων οὗτοι οἳ ἂν ἰάσιμα ἁμαρτήματα ἁμάρτωσιν· ὅμως δὲ δι' ἀλγηδόνων καὶ ὀδυνῶν γίγνεται αὐτοῖς ἡ ὠφελία καὶ ἐνθάδε καὶ ἐν Ἅιδου· οὐ γὰρ οἷόν τε ἄλλως ἀδικίας ἀπαλλάττεσθαι. Οἳ δ' ἂν τὰ ἔσχατα ἀδικήσωσι καὶ διὰ c
τοιαῦτα ἀδικήματα ἀνίατοι γένωνται, ἐκ τούτων τὰ παραδείγματα γίγνεται, καὶ οὗτοι αὐτοὶ μὲν οὐκέτι ὀνίνανται οὐδέν, ἅτε ἀνίατοι ὄντες, ἄλλοι δὲ ὀνίνανται οἱ τούτους ὁρῶντες διὰ τὰς ἁμαρτίας τὰ μέγιστα καὶ ὀδυνηρότατα καὶ φοβερώτατα πάθη πάσχοντας τὸν ἀεὶ χρόνον, ἀτεχνῶς παραδείγματα ἀνηρτημένους ἐκεῖ ἐν Ἅιδου ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ, τοῖς ἀεὶ τῶν ἀδίκων ἀφικνουμένοις θεάματα καὶ νουθετήματα.

Ὧν ἐγώ φημι ἕνα καὶ Ἀρχέλαον ἔσεσθαι, εἰ ἀληθῆ λέγει d
Πῶλος, καὶ ἄλλον ὅστις ἂν τοιοῦτος τύραννος ᾖ. Οἶμαι δὲ

525 a 1 ἑκάστη BTW : ἑκάστῳ Y || b 1 παραδείγματι Y : παράδειγμά τι BTW || c 1 διὰ BTY : διὰ τὰ F Eusebius Theodoretus Suidas.

d'ailleurs que c'est surtout parmi les tyrans, les rois, les dynastes, les chefs des cités, que se rencontrent ces criminels destinés à servir d'exemples : car la toute-puissance de ces hommes leur fait commettre des crimes plus odieux et plus impies qu'aux autres hommes. Homère en rend témoignage :
e car ce sont des rois et des princes qu'il a représentés subissant dans l'Hadès des supplices sans fin, Tantale[1], Sisyphe, Tityos ; quant à Thersite, et il en va de même des autres méchants qui ne sont que des particuliers, jamais personne ne l'a montré soumis aux grands châtiments des incurables : c'est que, sans doute, il n'avait pas le pouvoir de mal faire, de sorte qu'il a été plus heureux que ceux qui ont eu ce pouvoir.

Cependant, Calliclès, si les hommes qui deviennent les
526 plus méchants sont toujours de ceux qui ont le plus de pouvoir, rien n'empêche après tout que, même parmi ceux-ci, il ne puisse se trouver d'honnêtes gens, et il est de toute justice de les en admirer davantage ; car il est difficile, Calliclès, et singulièrement méritoire de rester juste toute sa vie, quand on a toute liberté de mal faire. Ce sont là toutefois des exceptions. Il s'est rencontré, en effet, et je pense qu'il se rencontrera encore, ici et ailleurs, d'honnêtes gens assez vertueux
b pour manier selon la justice les affaires confiées à leurs soins : l'un des plus illustres, honoré par toute la Grèce, fut Aristide, fils de Lysimaque ; mais la plupart des hommes puissants, mon cher ami, sont mauvais.

Ainsi que je le disais tout à l'heure, quand Rhadamante reçoit un de ceux-ci, il ne connaît ni son nom ni sa famille ; il ne sait rien de lui, sinon que c'est un méchant : aussitôt qu'il s'en est assuré, il l'envoie au Tartare, avec un signe particulier indiquant s'il le juge guérissable ou non ; là le cou-
c pable subit la peine qui convient. Quelquefois, il voit une autre âme qu'il reconnaît comme ayant vécu saintement dans le commerce de la vérité, âme d'un simple citoyen, ou de tout autre, mais plus souvent, Calliclès, si je ne me trompe, âme d'un philosophe, qui ne s'est occupé que de son office propre et ne s'est pas dispersé dans une agitation stérile

goras lui-même. Appliquée aux morts, elle sous-entend les doctrines que Platon esquisse ailleurs, sous forme mythique (*Rép*, 617 d, *Phèdre* 249 a), touchant la migration des âmes.

1. Tantale, l'ancêtre des Pélopides, Sisyphe et Tityos avaient régné

καὶ τοὺς πολλοὺς εἶναι τούτων τῶν παραδειγμάτων ἐκ τυράννων καὶ βασιλέων καὶ δυναστῶν καὶ τὰ τῶν πόλεων πραξάντων γεγονότας· οὗτοι γὰρ διὰ τὴν ἐξουσίαν μέγιστα καὶ ἀνοσιώτατα ἁμαρτήματα ἁμαρτάνουσι. Μαρτυρεῖ δὲ τούτοις καὶ Ὅμηρος· βασιλέας γὰρ καὶ δυνάστας ἐκεῖνος πεποίηκεν τοὺς ἐν Ἅιδου τὸν ἀεὶ χρόνον τιμωρουμένους, e
Τάνταλον καὶ Σίσυφον καὶ Τιτυόν· Θερσίτην δέ, καὶ εἴ τις ἄλλος πονηρὸς ἦν ἰδιώτης, οὐδεὶς πεποίηκεν μεγάλαις τιμωρίαις συνεχόμενον ὡς ἀνίατον· οὐ γάρ, οἶμαι, ἐξῆν αὐτῷ· διὸ καὶ εὐδαιμονέστερος ἦν ἢ οἷς ἐξῆν.

Ἀλλὰ γάρ, ὦ Καλλίκλεις, ἐκ τῶν δυναμένων εἰσὶ καὶ οἱ σφόδρα πονηροὶ γιγνόμενοι ἄνθρωποι· οὐδὲν μὴν κωλύει 526
καὶ ἐν τούτοις ἀγαθοὺς ἄνδρας ἐγγίγνεσθαι, καὶ σφόδρα γε ἄξιον ἄγασθαι τῶν γιγνομένων· χαλεπὸν γάρ, ὦ Καλλίκλεις, καὶ πολλοῦ ἐπαίνου ἄξιον ἐν μεγάλῃ ἐξουσίᾳ τοῦ ἀδικεῖν γενόμενον δικαίως διαβιῶναι. Ὀλίγοι δὲ γίγνονται οἱ τοιοῦτοι· ἐπεὶ καὶ ἐνθάδε καὶ ἄλλοθι γεγόνασιν, οἶμαι δὲ καὶ ἔσονται, καλοὶ κἀγαθοὶ ταύτην τὴν ἀρετὴν τὴν τοῦ δικαίως διαχειρίζειν ἃ ἄν τις ἐπιτρέπῃ· εἷς δὲ καὶ πάνυ b
ἐλλόγιμος γέγονεν καὶ εἰς τοὺς ἄλλους Ἕλληνας, Ἀριστείδης ὁ Λυσιμάχου· οἱ δὲ πολλοί, ὦ ἄριστε, κακοὶ γίγνονται τῶν δυναστῶν.

Ὅπερ οὖν ἔλεγον, ἐπειδὰν ὁ Ῥαδάμανθυς ἐκεῖνος τοιοῦτόν τινα λάβῃ, ἄλλο μὲν περὶ αὐτοῦ οὐκ οἶδεν οὐδέν, οὔθ' ὅστις οὔθ' ὧντινων, ὅτι δὲ πονηρός τις· καὶ τοῦτο κατιδὼν ἀπέπεμψεν εἰς Τάρταρον, ἐπισημηνάμενος, ἐάν τε ἰάσιμος ἐάν τε ἀνίατος δοκῇ εἶναι· ὁ δὲ ἐκεῖσε ἀφικόμενος τὰ προσήκοντα πάσχει. Ἐνίοτε δ' ἄλλην εἰσιδὼν c
ὁσίως βεβιωκυῖαν καὶ μετ' ἀληθείας, ἀνδρὸς ἰδιώτου ἢ ἄλλου τινός, μάλιστα μέν, ἔγωγέ φημι, ὦ Καλλίκλεις, φιλοσόφου τὰ αὑτοῦ πράξαντος καὶ οὐ πολυπραγμονήσαντος

d 3 τούτων τῶν F : τοὺς τούτων τῶν B τοὺς τῶν TW τούτων τοὺς τῶν Y || 526 a 7 ἀρετὴν τὴν F : τὴν om. cett.

durant sa vie : il en admire la beauté et l'envoie aux îles des Bienheureux. Tel est aussi le rôle d'Éaque, qui juge, ainsi que Rhadamante, en tenant une baguette à la main. Quant à Minos, qui surveille ces jugements, il siège seul avec un sceptre d'or en main, comme nous l'apprend l'Ulysse
d d'Homère[1], qui dit l'avoir vu

Un sceptre d'or en main, rendant la justice aux morts.

Pour ma part, Calliclès, j'ajoute foi à ces récits, et je m'applique à faire en sorte de présenter au juge une âme aussi saine que possible. Dédaigneux des honneurs chers à la plupart, je veux m'efforcer, par la recherche de la vérité, de me rendre aussi parfait que possible dans la vie et, quand
e viendra l'heure de mourir, dans la mort. J'exhorte aussi tous les autres hommes, autant que je le puis, et je t'exhorte toi-même, Calliclès, contrairement aux conseils que tu me donnes, à suivre ce genre de vie, à rechercher le prix de ce combat, le plus beau qui soit sur la terre, et je te blâme de ce que tu seras incapable de te défendre quand viendra pour toi le temps de ce procès et de ce jugement dont je parlais tout à l'heure ; je songe avec indignation que, lorsque tu comparaîtras devant le fils d'Égine pour être jugé, lorsqu'il te tiendra sous sa main, tu resteras bouche bée et la tête
527 perdue, pareil là-bas à ce que je serais moi-même ici, et qu'alors tu t'exposeras à te voir en pleine déchéance souffleté et couvert d'outrages de toutes sortes.

Tu considères peut-être ces perspectives comme des contes de bonnes femmes, qui ne méritent que ton mépris ; et peut-être en effet aurions-nous le droit de les mépriser, si nos recherches nous avaient fait trouver quelque conclusion meilleure et plus certaine. Mais tu peux voir qu'à vous trois, qui êtes les plus savants des Grecs d'aujourd'hui, Gorgias,
b Polos et toi-même, vous êtes hors d'état de démontrer qu'aucun genre de vie soit préférable à celui-ci, qui a en outre l'avan-

respectivement dans la région du Sipyle, à Corinthe et en Eubée. Le passage de l'*Odyssée* (XI 576 sqq.), auquel Platon fait allusion, repose sur des conceptions étrangères aux poèmes homériques et paraît avoir été introduit tardivement.

1. Homère, *Od.* XI 569.

ἐν τῷ βίῳ, ἠγάσθη τε καὶ ἐς μακάρων νήσους ἀπέπεμψε. Ταὐτὰ δὲ ταῦτα καὶ ὁ Αἰακός· ἑκάτερος τούτων ῥάβδον ἔχων δικάζει· ὁ δὲ Μίνως ἐπισκοπῶν κάθηται, μόνος ἔχων χρυσοῦν σκῆπτρον, ὥς φησιν Ὀδυσσεὺς ὁ Ὁμήρου ἰδεῖν αὐτὸν d

χρύσεον σκῆπτρον ἔχοντα, θεμιστεύοντα νέκυσσιν.

Ἐγὼ μὲν οὖν, ὦ Καλλίκλεις, ὑπό τε τούτων τῶν λόγων πέπεισμαι, καὶ σκοπῶ ὅπως ἀποφανοῦμαι τῷ κριτῇ ὡς ὑγιεστάτην τὴν ψυχήν· χαίρειν οὖν ἐάσας τὰς τιμὰς τὰς τῶν πολλῶν ἀνθρώπων, τὴν ἀλήθειαν σκοπῶν πειράσομαι τῷ ὄντι ὡς ἂν δύνωμαι βέλτιστος ὢν καὶ ζῆν καὶ ἐπειδὰν ἀποθνῄσκω ἀποθνῄσκειν. Παρακαλῶ δὲ καὶ τοὺς ἄλλους e
πάντας ἀνθρώπους, καθ' ὅσον δύναμαι, καὶ δὴ καὶ σὲ ἀντιπαρακαλῶ ἐπὶ τοῦτον τὸν βίον καὶ τὸν ἀγῶνα τοῦτον, ὃν ἐγώ φημι ἀντὶ πάντων τῶν ἐνθάδε ἀγώνων εἶναι, καὶ ὀνειδίζω σοι ὅτι οὐχ οἷός τ' ἔσει σαυτῷ βοηθῆσαι, ὅταν ἡ δίκη σοι ᾖ καὶ ἡ κρίσις ἣν νυνδὴ ἐγὼ ἔλεγον, ἀλλὰ ἐλθὼν παρὰ τὸν δικαστὴν τὸν τῆς Αἰγίνης ὑόν, ἐπειδάν σου ἐπιλαβόμενος ἄγῃ, χασμήσει καὶ εἰλιγγιάσεις οὐδὲν ἧττον ἢ ἐγὼ 527
ἐνθάδε σὺ ἐκεῖ, καί σε ἴσως τυπτήσει τις ἐπὶ κόρρης ἀτίμως καὶ πάντως προπηλακιεῖ.

Τάχα δ' οὖν ταῦτα μῦθός σοι δοκεῖ λέγεσθαι ὥσπερ γραὸς καὶ καταφρονεῖς αὐτῶν, καὶ οὐδέν γ' ἂν ἦν θαυμαστὸν καταφρονεῖν τούτων, εἴ πῃ ζητοῦντες εἴχομεν αὐτῶν βελτίω καὶ ἀληθέστερα εὑρεῖν· νῦν δὲ ὁρᾷς ὅτι τρεῖς ὄντες ὑμεῖς, οἵπερ σοφώτατοί ἐστε τῶν νῦν Ἑλλήνων, σύ τε καὶ Πῶλος καὶ Γοργίας, οὐκ ἔχετε ἀποδεῖξαι ὡς δεῖ ἄλλον b
τινὰ βίον ζῆν ἢ τοῦτον, ὅσπερ καὶ ἐκεῖσε φαίνεται συμφέρων. Ἀλλ' ἐν τοσούτοις λόγοις τῶν ἄλλων ἐλεγχομένων

d 3 οὖν om. Y || τε F : om. BTY || d 5 τὴν ψυχὴν TF Eusebius : ἔχων ψυχὴν Y ψυχὴν B || d 6 σκοπῶν BTY : ἀσκῶν F Eusebius || 527 a 2 ἐπὶ Y : καὶ ἐπὶ cett.

tage évident de nous être utile chez les morts. Loin de là, nos longues discussions, après avoir renversé toutes les théories, laissent intacte uniquement celle-ci : qu'il faut éviter avec plus de soin de commettre l'injustice que de la subir, que chacun doit s'appliquer par-dessus tout à être bon plutôt qu'à le paraître, dans sa vie publique et privée, et que si un homme s'est rendu mauvais en quelque chose, il doit être châtié, le second bien, après celui d'être juste, consistant à le devenir
c et à payer sa faute par la punition ; que toute flatterie envers soi-même ou envers les autres, qu'ils soient nombreux ou non, doit être évitée ; que la rhétorique enfin, comme toute autre chose, doit toujours être mise au service du bien.

Suis donc mes conseils et accompagne-moi du côté où tu trouveras le bonheur pendant la vie et après la mort, comme la raison le démontre. Laisse-toi mépriser, traiter d'insensé ; souffre même qu'on t'insulte, si l'on veut, et qu'on t'inflige,
d par Zeus, ce soufflet qui est pour toi la suprême déchéance ; ne t'en trouble pas : tu n'en éprouveras aucun mal, si tu es vraiment un honnête homme, appliqué à l'exercice de la vertu.

Quand nous aurons ensemble pratiqué suffisamment cet exercice, nous pourrons, si bon nous semble, aborder alors la politique ; ou, si quelque autre chose nous attire, en délibérer, étant devenus plus capables de le faire que nous ne le sommes aujourd'hui. Car nous devrions rougir, étant ce que nous paraissons, de nous donner des airs d'impor-
e tance, alors que nous changeons sans cesse d'avis, et cela sur les questions les plus graves, tant nous sommes ignorants. Il faut donc nous laisser guider par les vérités qui viennent de nous apparaître et qui nous enseignent que la meilleure manière de vivre consiste à pratiquer la justice et la vertu, dans la vie et dans la mort. Suivons leur appel, et faisons-les entendre aux autres hommes, mais n'écoutons pas les raisons qui t'ont séduit et au nom desquelles tu m'exhortes: elles sont sans valeur, Calliclès.

μόνος οὗτος ἠρεμεῖ ὁ λόγος, ὡς εὐλαβητέον ἐστὶν τὸ ἀδικεῖν μᾶλλον ἢ τὸ ἀδικεῖσθαι, καὶ παντὸς μᾶλλον ἀνδρὶ μελετητέον οὐ τὸ δοκεῖν εἶναι ἀγαθὸν ἀλλὰ τὸ εἶναι, καὶ ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ· ἐὰν δέ τις κατά τι κακὸς γίγνηται, κολαστέος ἐστί, καὶ τοῦτο δεύτερον ἀγαθὸν μετὰ τὸ εἶναι δίκαιον, τὸ γίγνεσθαι καὶ κολαζόμενον διδόναι δίκην· καὶ πᾶσαν κολα- c
κείαν καὶ τὴν περὶ ἑαυτὸν καὶ τὴν περὶ τοὺς ἄλλους, καὶ περὶ ὀλίγους καὶ περὶ πολλούς, φευκτέον· καὶ τῇ ῥητορικῇ οὕτω χρηστέον ἐπὶ τὸ δίκαιον ἀεί, καὶ τῇ ἄλλῃ πάσῃ πράξει.

Ἐμοὶ οὖν πειθόμενος ἀκολούθησον ἐνταῦθα, οἷ ἀφικόμενος εὐδαιμονήσεις καὶ ζῶν καὶ τελευτήσας, ὡς ὁ λόγος σημαίνει. Καὶ ἔασόν τινά σου καταφρονῆσαι ὡς ἀνοήτου
καὶ προπηλακίσαι, ἐὰν βούληται, καὶ ναὶ μὰ Δία σύ γε θαρ- d
ρῶν πατάξαι τὴν ἄτιμον ταύτην πληγήν· οὐδὲν γὰρ δεινὸν πείσει, ἐὰν τῷ ὄντι ᾖς καλὸς κἀγαθός, ἀσκῶν ἀρετήν.

Κἄπειτα οὕτω κοινῇ ἀσκήσαντες, τότε ἤδη, ἐὰν δοκῇ χρῆναι, ἐπιθησόμεθα τοῖς πολιτικοῖς, ἢ ὁποῖον ἄν τι ἡμῖν δοκῇ, τότε βουλευσόμεθα, βελτίους ὄντες βουλεύεσθαι ἢ νῦν. Αἰσχρὸν γὰρ ἔχοντάς γε ὡς νῦν φαινόμεθα ἔχειν, ἔπειτα νεανιεύεσθαι ὥς τι ὄντας, οἷς οὐδέποτε ταὐτὰ δοκεῖ
περὶ τῶν αὐτῶν, καὶ ταῦτα περὶ τῶν μεγίστων· εἰς τοσοῦ- e
τον ἥκομεν ἀπαιδευσίας. Ὥσπερ οὖν ἡγεμόνι τῷ λόγῳ χρησώμεθα τῷ νῦν παραφανέντι, ὃς ἡμῖν σημαίνει ὅτι οὗτος ὁ τρόπος ἄριστος τοῦ βίου, καὶ τὴν δικαιοσύνην καὶ τὴν ἄλλην ἀρετὴν ἀσκοῦντας καὶ ζῆν καὶ τεθνάναι. Τούτῳ οὖν ἑπώμεθα, καὶ τοὺς ἄλλους παρακαλῶμεν, μὴ ἐκείνῳ ᾧ σὺ πιστεύων ἐμὲ παρακαλεῖς· ἔστι γὰρ οὐδενὸς ἄξιος, ὦ Καλλίκλεις.

c 7 ὁ λόγος YF : ὁ σὸς λόγος BTW.

MÉNON

NOTICE

C'est encore de la vertu qu'il est question dans le *Ménon,* comme dans le *Protagoras* et le *Gorgias*. La vertu s'enseigne-t-elle ou non? Le problème est ainsi posé dès le début avec netteté et la discussion va s'engager presque sans préambule. Par la nature du problème examiné, le *Ménon* se rapproche donc des deux dialogues précédents ; ce serait pourtant une erreur de croire qu'il reprenne simplement la même question sous une autre forme : en réalité, il y introduit des idées nouvelles fort importantes et il ouvre dans ses dernières pages des perspectives qui vont loin dans la philosophie platonicienne. Beaucoup plus bref que les deux autres, moins riche d'épisodes et de caractères, il a d'ailleurs dans sa simplicité de structure un grand charme littéraire.

I

LES PERSONNAGES

Les personnages sont au nombre de quatre : Socrate et Ménon d'abord, qui tiennent les deux rôles essentiels, ensuite deux comparses : un esclave de Ménon, qui sert de sujet d'expérience psychologique pendant quelques instants, puis Anytos, le célèbre accusateur de Socrate, qui ne paraît que peu de temps vers la fin.

Ménon est un Thessalien de Larisse, élève et ami de Gorgias, dont il a fait la connaissance durant le séjour du grand rhéteur en Thessalie. Suivant des témoignages postérieurs il aurait lui-même été sophiste[1]. Cela ne ressort pas du dialogue platonicien, où il semble plutôt un amateur riche, qui voyage avec de nombreux serviteurs, et qui cultive la science, en particulier la géométrie, par goût plus que par métier. Il

1. Cf. Plutarque, *Sur le grand nombre des amis,* 1.

vient d'arriver à Athènes, et désire connaître l'opinion de Socrate sur la question souvent débattue, si la vertu peut s'enseigner. Ce n'est pas l'avis de son maître Gorgias, qui se moque, dit-il, des sophistes lorsqu'ils ont la prétention d'enseigner la vertu, et qui se donne lui-même uniquement pour un maître de rhétorique (95 c). Ménon croit savoir ce que c'est que la vertu quand Socrate le lui demande, mais il en parle comme tout le monde, non en savant qui l'enseigne, et il n'a pas l'infatuation que Platon prête habituellement aux sophistes. A l'égard de Socrate, il est déférent, et Socrate à son tour le traite en ami, non en adversaire. Il a cette qualité qui est, aux yeux de Socrate, la qualité philosophique primordiale, l'inquiétude de savoir : à la fin du dialogue, il est tout près d'être un disciple, et il n'a jamais été un adversaire.

Quant à Socrate, il est d'abord le dialecticien minutieux, impitoyable, qu'il est partout et toujours dans la recherche d'une définition et dans la réfutation des idées fausses ou l'éclaircissement des idées confuses. Mais en outre, comme nous le verrons tout à l'heure, il apparaît ici sous des traits plus platoniciens que dans les dialogues purement « socratiques ».

Ne parlons pas de l'esclave, qui n'a pas de caractère propre.

Reste Anytos. Bien que celui-ci ne figure que dans quelques pages, sa physionomie est très vivante et dramatique. Il est présenté comme lié avec Ménon par des relations héréditaires d'hospitalité. C'est cependant par hasard, semble-t-il, qu'il se trouve présent à l'entretien et sa présence n'est signalée que vers la fin. Homme politique influent, il était naturellement désigné pour être l'interprète de la doctrine qui voit les véritables maîtres de la vertu dans le peuple, et spécialement dans le parti des « honnêtes gens », représentés par les chefs du peuple, les hommes d'État. Son portrait n'est qu'une esquisse, mais vivante, vraie, et très dramatique. Ses brèves réponses, tranchantes et dédaigneuses, trahissent à la fois la certitude du fanatique et la haine de l'homme d'action pour les remueurs d'idées. Il exècre tous les sophistes, parmi lesquels il range visiblement Socrate. Il ne se borne pas à les haïr en théorie : il les menace, et ses avertissements à mots couverts rendent un son tragique, par l'évocation anticipée de ce fait réel, la condamnation du philosophe coupable de ne pas penser comme tout le monde.

II
LA DISCUSSION

Socrate résume lui-même très minutieusement, vers la fin de l'entretien (98 c — 99 a), la suite des arguments purement dialectiques d'où s'est dégagée, pour Ménon et pour lui, la conclusion que la vertu ne pouvait être enseignée. Nous ne nous y arrêterons pas : ils ressemblent à ceux qu'on trouve dans d'autres dialogues et ne sont pas exempts de ce verbalisme qui, dans la dialectique socratique et platonicienne, inquiète la pensée moderne. Notons seulement que, dans la première partie du dialogue, dans la recherche d'une définition de la vertu, plusieurs définitions sont tour à tour essayées puis rejetées, et qu'il se dégage de là une intéressante théorie de la définition.

Mais, enseignée ou non, la vertu existe : d'où vient-elle donc ? Elle ne peut venir d'une science proprement dite, car on ne voit personne qui possède cette science. Mais il est une forme de connaissance, une seule, qui, à défaut de la science, peut diriger utilement la conduite de l'homme, comme le fait la vertu : cette chose unique, c'est l'*opinion vraie,* qui n'a pas la certitude et la solidité de la science, mais qui, en fait et tant qu'elle existe, aboutit aux mêmes résultats pratiques. Or, l'opinion vraie, c'est précisément ce qui fonde la vertu des honnêtes gens et celle des hommes d'État quand ils ne s'égarent pas.

Qu'est-ce donc que l'opinion vraie, et d'où vient-elle à son tour ? Comment l'homme peut-il trouver ou seulement chercher la solution de problèmes relatifs à des choses qu'il ne sait pas encore ? Or il la cherche et la trouve : Socrate le démontre par l'expérience, en faisant trouver à un esclave, qui n'a jamais appris la géométrie, un certain nombre de vérités géométriques. Il a suffi de l'interroger pour l'amener à retrouver en lui-même des souvenirs oubliés : savoir, c'est se ressouvenir ; l'opinion vraie est une réminiscence, et la science est un système d'opinions vraies liées par le raisonnement, et rendues ainsi stables et définitives.

Comment s'explique cette réminiscence ? par la conception pythagoricienne des existences successives que traversent in-

définiment les âmes éternelles. A l'appui de cette conception, Socrate cite un passage de Pindare où elle est résumée.

Est-ce à dire que le Socrate du *Ménon* soit absolument pythagoricien ? Non. Il dit lui-même qu'il n'affirme pas tout ce qu'il vient de rapporter. La conception de Pythagore et de Pindare a donc pour lui la valeur d'une représentation de la réalité qui n'est pas démontrée ni démontrable, qui n'est peut-être pas rigoureusement exacte, mais qui renferme cependant une part de vérité : c'est au moins une hypothèse instructive et utile. Cette conception du mythe est toute platonicienne : le Socrate du *Ménon*, s'il n'est pas pythagoricien, est du moins très platonicien.

Il l'est bien plus encore dans les dernières lignes du dialogue, quoique sous une forme énigmatique et enveloppée. Après avoir dit en effet, à plusieurs reprises, que l'opinion vraie est une faveur divine (θεία μοῖρα), qu'elle est le lot des « hommes divins », des prophètes et des inspirés, ainsi que des bons orateurs et des honnêtes gens dénués de science, il ajoute que tout cela, en somme, reste une conclusion provisoire tant qu'on n'a pas défini la vertu en soi. Mais comment la définir ? Et pourquoi ne l'a-t-il pas fait dans la première partie du dialogue, où tant de définitions ont été proposées ? Il est difficile de ne pas voir dans cette conclusion une allusion volontairement obscure à la théorie purement platonicienne des Idées.

Une autre observation s'impose encore à propos de la signification générale du *Ménon*. Ce dialogue ne doit-il pas être considéré comme un complément naturel du *Gorgias*, où nous avons signalé l'absence totale de la théorie de l'*opinion vraie*, bien que cette théorie y semblât appelée nécessairement par le jugement porté sur les orateurs et les hommes d'Etat? Logiquement, en effet, le *Ménon* complète le *Gorgias* ; mais il implique en même temps un changement dans la pensée de Platon. Car, dans le *Gorgias*, tous les plus grands hommes d'État athéniens sont condamnés en bloc, sauf Aristide, tandis que les mêmes hommes, dans le *Ménon*, sont nommés avec éloges.

III

LES DATES

La date fictive où est censé avoir lieu le dialogue ne sau-

rait être déterminée avec précision. Elle doit être placée dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse, puisque Gorgias a déjà fait ses voyages en Thessalie et que Protagoras n'existe plus (91 e) ; mais on n'en peut dire davantage. Le lieu de la scène n'est pas moins incertain. On pourrait songer à la maison d'Anytos, puisque Ménon est en relations d'hospitalité avec lui ; mais il est évident qu'Anytos se trouve là par hasard (89 e). Reste donc, comme la plus vraisemblable, l'hypothèse d'un gymnase ou d'une place publique.

Sur la date de composition du dialogue, nous ne sommes pas mieux informés. La mention d'Isménias de Thèbes (90 a) tendrait à faire croire que le *Ménon* est de date assez tardive ; car cet Isménias est très probablement celui qui fut mis à mort par les Lacédémoniens après la prise de la Cadmée (382), et il est permis de croire que Platon n'aurait pas songé à lui si cet événement dramatique n'avait eu lieu peu de temps avant la composition du dialogue. Ce que nous avons dit des doctrines exposées dans le *Ménon* conduit d'ailleurs à la même conclusion. Quant à l'invraisemblance qui consiste à faire mentionner ce personnage par Socrate, on sait assez que Platon en ces matières donne une large place à la fantaisie.

IV

LE TEXTE

Mêmes sources que pour le *Gorgias*. En ce qui concerne les mss. B et T, je m'en suis tenu aux collations des précédents éditeurs. J'ai revu sur la photographie et, à plusieurs reprises, rectifié celle que Burnet avait déjà faite avec soin du *Vindobonensis* 54 (W) pour son édition. Quelques autres mss. tels en particulier que le *Vindobonensis* 55 (F), cités à l'occasion, donnent parfois la bonne leçon. Une collation nouvelle du *Vindobonensis*, suppl. gr. 21 (Y), faite également sur la photographie, m'a permis de publier un certain nombre de leçons et de signaler diverses lacunes de ce ms. encore mal connu. Sauf cette exception, je n'ai donné en note, comme pour les précédents dialogues, que les variantes qui m'ont paru présenter un intérêt sérieux.

SOMMAIRE

Préambule : la vertu peut-elle s'enseigner ? Ménon le demande à Socrate, mais Socrate n'a jamais rencontré personne qui sût même ce qu'était la vertu (70 a-71 d).

Commencement de la recherche : qu'est-ce que la vertu ? Différentes sortes de vertus selon Ménon ; leur unité essentielle selon Socrate (71 e-73 c).

Première définition de la vertu en général par Ménon : c'est la capacité de commander (73 d).

Non, dit Socrate, c'est là une vertu particulière, comme si tu disais que la figure, en géométrie, c'est la rondeur (73 d-75 b).

Définition générale de la figure par Socrate, à titre d'exemple de la méthode à suivre (75 b-76 c), et définition de la couleur selon la manière de Gorgias, comme exemple à éviter (76 c-77 a).

Deuxième définition de la vertu par Ménon : le désir des belles choses joint au pouvoir de se les procurer (77 b).

Critique de Socrate sur la première partie de la définition (77 b-78 b) ; puis sur la seconde partie (78 b-79 e).

Intermède : Socrate et la torpille (79 e-80 d).

Reprise de la discussion : comment trouver une chose dont on ne sait rien ? (80 d-e).

Théorie de la réminiscence (81 a-e).

Vérification de la théorie sur l'esclave de Ménon, à qui Socrate fait retrouver les éléments de la géométrie, qu'on ne lui a jamais enseignés (81 e-84 a).

Remarques de Socrate sur cette partie de l'interrogation (84 a-d).

Reprise de l'interrogation (84 d-85 b).

Retour à la discussion avec Ménon et à la réminiscence : les opinions vraies (85 b-86 c).

Reprise du problème de la vertu : la position de la question et la méthode à suivre (86 c-87 b).

Conditions hypothétiques nécessaires pour que la vertu puisse être enseignée (87 b-c).

La vertu est-elle un don de la nature, ou une science et un produit de l'étude ? Difficultés dans tous les cas. Existe-t-il des maîtres de vertu ? (87 c-90 b).

Appel à Anytos : la vertu, suivant Anytos, est enseignée par tous les bons citoyens (90 b-93 b). — Examen de quelques exemples historiques : Socrate montre que les plus grands hommes n'ont pu enseigner leur propre vertu à leurs fils (93 c-94 e).

Reprise de l'entretien avec Ménon : la vertu ne s'enseigne pas (95 a-96 c).

Qu'est-ce donc que la vertu ? Une *opinion vraie* (96 d-97 c).

L'opinion vraie et la science (97 c-98 c).

Récapitulation des points admis (98 c-99 b).

Conclusion : Il semble que la vertu soit un don divin.

MÉNON

[ou *Sur la vertu*, genre probatoire.]

MÉNON SOCRATE UN ESCLAVE DE MÉNON ANYTOS

Préambule : la vertu peut-elle s'enseigner ?

70 MÉNON. — Pourrais-tu me dire, Socrate, si la vertu s'acquiert par l'enseignement ou par l'exercice, ou bien si elle ne résulte ni de l'enseignement ni de l'exercice, mais est donnée à l'homme par la nature, ou si elle vient de quelque autre cause encore ?

SOCRATE. — Jusqu'ici, Ménon, les Thessaliens étaient renommés et admirés en Grèce pour leur habileté dans l'équi-
b tation et pour leur richesse ; mais aujourd'hui, ce me semble, ils le sont aussi pour leur science, et en particulier les concitoyens de ton ami Aristippe[1], les gens de Larisse. C'est à Gorgias que vous le devez. S'étant rendu à Larisse, il enflamma d'amour pour sa science les chefs des Aleuades, au nombre desquels est ton ami Aristippe, puis les principaux entre les autres Thessaliens ; si bien qu'il vous a donné l'habitude de répondre avec une généreuse assurance à toute question, comme il est naturel à des savants et comme il fai-
c sait lui-même, s'offrant à répondre sur tous sujets au premier Grec venu, sans jamais se dérober.

Ici, Ménon, c'est tout le contraire qui s'est produit. Je ne sais quelle influence desséchante s'est abattue sur la science,
71 qui nous a quittés, je le crains, pour émigrer chez vous. Si

1. Cet Aristippe ne doit pas être confondu avec le Cyrénaïque, disciple de Socrate. Il appartenait à la famille des Aleuades, une des

ΜΕΝΩΝ

[ἢ περὶ ἀρετῆς, πειραστικός.]

ΜΕΝΩΝ ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΠΑΙΣ ΜΕΝΩΝΟΣ ΑΝΥΤΟΣ

ΜΕΝΩΝ. Ἔχεις μοι εἰπεῖν, ὦ Σώκρατες, ἆρα διδακ- 70
τὸν ἡ ἀρετή, ἢ οὐ διδακτὸν ἀλλ' ἀσκητόν, ἢ οὔτε ἀσκητὸν
οὔτε μαθητόν, ἀλλὰ φύσει παραγίγνεται τοῖς ἀνθρώποις ἢ
ἄλλῳ τινὶ τρόπῳ ;

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Ὦ Μένων, πρὸ τοῦ μὲν Θετταλοὶ εὐδό-
κιμοι ἦσαν ἐν τοῖς Ἕλλησιν καὶ ἐθαυμάζοντο ἐφ' ἱππικῇ
τε καὶ πλούτῳ, νῦν δέ, ὥς ἐμοὶ δοκεῖ, καὶ ἐπὶ σοφίᾳ, καὶ b
οὐχ ἥκιστα οἱ τοῦ σοῦ ἑταίρου Ἀριστίππου πολῖται Λαρι-
σαῖοι. Τούτου δὲ ὑμῖν αἴτιός ἐστι Γοργίας· ἀφικόμενος γὰρ
εἰς τὴν πόλιν ἐραστὰς ἐπὶ σοφίᾳ εἴληφεν Ἀλευαδῶν τε
τοὺς πρώτους, ὧν ὁ σὸς ἐραστής ἐστιν Ἀρίστιππος, καὶ
τῶν ἄλλων Θετταλῶν· καὶ δὴ καὶ τοῦτο τὸ ἔθος ὑμᾶς εἴθι-
κεν, ἀφόβως τε καὶ μεγαλοπρεπῶς ἀποκρίνεσθαι ἐάν τίς
τι ἔρηται, ὥσπερ εἰκὸς τοὺς εἰδότας, ἅτε καὶ αὐτὸς παρέ-
χων αὐτὸν ἐρωτᾶν τῶν Ἑλλήνων τῷ βουλομένῳ ὅ τι ἄν τις c
βούληται, καὶ οὐδενὶ ὅτῳ οὐκ ἀποκρινόμενος.

Ἐνθάδε δέ, ὦ φίλε Μένων, τὸ ἐναντίον περιέστηκεν·
ὥσπερ αὐχμός τις τῆς σοφίας γέγονεν, καὶ κινδυνεύει ἐκ 71

70 b 2 λαρισαῖοι F : λαρισαίου BTW τοῦ λαρισσαίου Y || b 8 αὐτός WYF : αὐτοῖς BT || c 1 αὑτὸν B : αὐτὸν TW.

tu t'avisais d'interroger de la sorte quelqu'un d'ici, on te rirait au nez, et chacun de répondre : « Étranger, tu me fais bien de l'honneur en me croyant capable de savoir si la vertu peut s'enseigner ou si elle s'acquiert autrement ; pour moi, bien loin de savoir si elle s'enseigne, je n'ai même pas la moindre idée de ce qu'elle peut être. »

b Tel est justement mon cas, Ménon ; je partage en cette matière la misère de mes compatriotes, et je me reproche à moi-même de ne savoir absolument rien de la vertu. Ne sachant pas ce que c'est, comment saurais-je quelle elle est ? Crois-tu qu'on puisse, sans savoir qui est Ménon, savoir s'il est beau, riche et noble, ou tout le contraire ? Juges-tu que ce soit possible ?

c Ménon. — Non certes. Mais est-il bien vrai, Socrate, que tu ignores ce qu'est la vertu, et est-ce là ce que je dois rapporter sur ton compte à mes concitoyens ?

Socrate. — Non seulement cela, Ménon, mais encore que je ne crois pas avoir jamais rencontré personne qui le sût.

Ménon. — Comment ? N'as-tu pas rencontré Gorgias quand il est venu ici ?

Socrate. — Sans doute.

Ménon. — Et tu as jugé qu'il ne le savait pas.

Socrate. — Je ne suis pas assez sûr de ma mémoire, Ménon, pour te dire au juste, en ce moment, mon impression d'alors. Peut-être le savait-il, et peut-être tu sais toi-même
d ce qu'il en disait. Rappelle-moi donc ses paroles ; ou, si tu le préfères, parle à ta façon, car tu es sans doute du même sentiment que lui.

Ménon. — En effet.

Socrate. — Laissons-le donc tranquille, puisqu'aussi bien il est absent. Mais toi, Ménon, par les dieux, dis-moi de toi-même ce qu'est la vertu. Parle, fais-moi ce plaisir. Je serai

plus anciennes de Thessalie, et Xénophon le montre en relations avec Cyrus le Jeune (*Anab.* I, 1, 10). Ménon, qui est son ami, ne saurait être le premier venu — Tous les deux sont disciples de Gorgias. Platon souligne, en particulier, l'influence de celui-ci sur Ménon : l'indication est utile pour l'interprétation du dialogue. Noter tout de suite l'ironie avec laquelle est rappelée la prétention de Gorgias à pouvoir répondre, « comme il est naturel à des savants », sur toute question (Cf. *Gorg.* 447 c et 459 b-c).

τῶνδε τῶν τόπων παρ' ὑμᾶς οἴχεσθαι ἡ σοφία. Εἰ γοῦν τινα ἐθέλεις οὕτως ἐρέσθαι τῶν ἐνθάδε, οὐδεὶς ὅστις οὐ γελάσεται καὶ ἐρεῖ· Ὦ ξένε, κινδυνεύω σοι δοκεῖν μακάριός τις εἶναι, ἀρετὴν γοῦν εἴτε διδακτὸν εἴθ' ὅτῳ τρόπῳ παραγίγνεται εἰδέναι· ἐγὼ δὲ τοσοῦτον δέω εἴτε διδακτὸν εἴτε μὴ διδακτὸν εἰδέναι, ὥστ' οὐδὲ αὐτό, ὅ τί ποτ' ἐστὶ τὸ παράπαν ἀρετή, τυγχάνω εἰδώς.

Ἐγὼ οὖν καὶ αὐτός, ὦ Μένων, οὕτως ἔχω· συμπένομαι b
τοῖς πολίταις τούτου τοῦ πράγματος, καὶ ἐμαυτὸν καταμέμφομαι ὡς οὐκ εἰδὼς περὶ ἀρετῆς τὸ παράπαν· ὃ δὲ μὴ οἶδα τί ἐστιν, πῶς ἂν ὁποῖόν γέ τι εἰδείην ; Ἦ δοκεῖ σοι οἷόν τε εἶναι, ὅστις Μένωνα μὴ γιγνώσκει τὸ παράπαν ὅστις ἐστίν, τοῦτον εἰδέναι εἴτε καλὸς εἴτε πλούσιος εἴτε καὶ γενναῖός ἐστιν, εἴτε καὶ τἀναντία τούτων ; Δοκεῖ σοι οἷόν τ' εἶναι ;

ΜΕΝ. Οὐκ ἔμοιγε. Ἀλλὰ σύ, ὦ Σώκρατες, ἀληθῶς οὐδ' c
ὅ τι ἀρετή ἐστιν οἶσθα, ἀλλὰ ταῦτα περὶ σοῦ καὶ οἴκαδε ἀπαγγέλλωμεν ;

ΣΩ. Μὴ μόνον γε, ὦ ἑταῖρε, ἀλλὰ καὶ ὅτι οὐδ' ἄλλῳ πω ἐνέτυχον εἰδότι, ὡς ἐμοὶ δοκῶ.

ΜΕΝ. Τί δέ ; Γοργίᾳ οὐκ ἐνέτυχες ὅτε ἐνθάδε ἦν ;

ΣΩ. Ἔγωγε.

ΜΕΝ. Εἶτα οὐκ ἐδόκει σοι εἰδέναι ;

ΣΩ. Οὐ πάνυ εἰμὶ μνήμων, ὦ Μένων, ὥστε οὐκ ἔχω εἰπεῖν ἐν τῷ παρόντι πῶς μοι τότε ἔδοξεν. Ἀλλ' ἴσως
ἐκεῖνός τε οἶδεν, καὶ σὺ ἃ ἐκεῖνος ἔλεγεν· ἀνάμνησον οὖν d
με πῶς ἔλεγεν. Εἰ δὲ βούλει, αὐτὸς εἰπέ· δοκεῖ γὰρ δήπου σοὶ ἅπερ ἐκείνῳ.

ΜΕΝ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἐκεῖνον μὲν τοίνυν ἐῶμεν, ἐπειδὴ καὶ ἄπεστιν· σὺ δὲ αὐτός, ὦ πρὸς θεῶν, Μένων, τί φῄς ἀρετὴν εἶναι ; Εἰπὲ

71 a 6 τοσοῦτον codd. : τοσούτου Buttmann || a 7 ὥστ' F : ὡς BTWY || d 6 εἰπὲ *Laur.* XIV 85 : εἶπον cett.

heureux de mon erreur, si tu me démontres que vous savez, Gorgias et toi, ce qu'est la vertu, alors que j'ai affirmé n'avoir jamais rencontré personne qui le sût.

Différentes sortes de vertus, selon Ménon ; leur unité essentielle.

e Ménon. — Il n'est pas difficile, Socrate, de te répondre. Tout d'abord, si c'est de la vertu d'un homme que tu veux parler, il est clair que la vertu d'un homme consiste à être capable d'administrer les affaires de la cité et, ce faisant, d'assurer le bien de ses amis, le mal de ses ennemis, en se gardant soi-même de tout mal. Si c'est de la vertu d'une femme, il n'est pas plus difficile de te répondre qu'elle consiste d'abord à bien administrer sa maison pour l'entretenir en bon état, ensuite à obéir à son mari. Il y a en outre une vertu propre aux enfants, filles ou garçons ; il y en a une propre aux vieillards, qu'il s'agisse
72 d'hommes libres ou d'esclaves. Il y en a bien d'autres genres encore, de sorte que les définitions ne manquent pas : pour chaque espèce d'action et pour chaque âge, pour chacun de nous et pour chaque ouvrage, il y a une vertu particulière. Et de même, Socrate, à mon avis, en ce qui concerne le vice.

Socrate. — J'ai vraiment beaucoup de chance, Ménon : je cherchais une vertu unique, et je trouve chez toi tout un essaim de vertus ! Mais, pour continuer cette image, supposons qu'on te demande ce qu'est essentiellement une abeille,
b et que tu répondes qu'il en est de toutes sortes ; que dirais-tu si je te demandais : Quand tu déclares qu'il y a des quantités d'abeilles de toutes sortes et différentes les unes des autres, veux-tu dire qu'elles sont différentes en tant qu'abeilles, ou bien, ce qui les distingue, n'est-ce pas autre chose que cela, par exemple la beauté, la taille et certains caractères du même genre ? Dis-moi, que répondrais-tu à une question ainsi posée ?

Ménon. — Je répondrais, Socrate, qu'à mon avis, en tant qu'abeilles, elles ne diffèrent pas les unes des autres.

c Socrate. — Si je te disais ensuite : Voyons, Ménon, cette chose par laquelle elles se ressemblent et qui est identique chez toutes, quelle est-elle ? Tu aurais sans doute une réponse toute prête ?

καὶ μὴ φθονήσῃς, ἵνα εὐτυχέστατον ψεῦσμα ἐψευσμένος ὦ, ἂν φανῇς σὺ μὲν εἰδὼς καὶ Γοργίας, ἐγὼ δὲ εἰρηκὼς μηδενὶ πώποτε εἰδότι ἐντετυχηκέναι.

ΜΕΝ. Ἀλλ' οὐ χαλεπόν, ὦ Σώκρατες, εἰπεῖν. Πρῶτον e
μέν, εἰ βούλει ἀνδρὸς ἀρετήν, ῥᾴδιον, ὅτι αὕτη ἐστὶν ἀνδρὸς ἀρετή, ἱκανὸν εἶναι τὰ τῆς πόλεως πράττειν, καὶ πράττοντα τοὺς μὲν φίλους εὖ ποιεῖν, τοὺς δ' ἐχθροὺς κακῶς, καὶ αὐτὸν εὐλαβεῖσθαι μηδὲν τοιοῦτον παθεῖν. Εἰ δὲ βούλει γυναικὸς ἀρετήν, οὐ χαλεπὸν διελθεῖν ὅτι δεῖ αὐτὴν τὴν οἰκίαν εὖ οἰκεῖν, σῴζουσάν τε τὰ ἔνδον καὶ κατήκοον οὖσαν τοῦ ἀνδρός. Καὶ ἄλλη ἐστὶν παιδὸς ἀρετή, καὶ θηλείας καὶ ἄρρενος, καὶ πρεσβυτέρου ἀνδρός, εἰ μὲν βούλει, ἐλευθέρου, εἰ δὲ βούλει, δούλου. Καὶ ἄλλαι πάμπολλαι 72
ἀρεταί εἰσιν, ὥστε οὐκ ἀπορία εἰπεῖν ἀρετῆς πέρι ὅ τί ἐστιν· καθ' ἑκάστην γὰρ τῶν πράξεων καὶ τῶν ἡλικιῶν πρὸς ἕκαστον ἔργον ἑκάστῳ ἡμῶν ἡ ἀρετή ἐστιν· ὡσαύτως δέ, οἶμαι, ὦ Σώκρατες, καὶ ἡ κακία.

ΣΩ. Πολλῇ γέ τινι εὐτυχίᾳ ἔοικα κεχρῆσθαι, ὦ Μένων, εἰ μίαν ζητῶν ἀρετὴν σμῆνός τι ἀνηύρηκα ἀρετῶν παρὰ σοὶ κείμενον. Ἀτάρ, ὦ Μένων, κατὰ ταύτην τὴν εἰκόνα τὴν περὶ τὰ σμήνη, εἴ μου ἐρομένου μελίττης περὶ οὐσίας
ὅ τί ποτ' ἐστίν, πολλὰς καὶ παντοδαπὰς ἔλεγες αὐτὰς b
εἶναι, τί ἂν ἀπεκρίνω μοι, εἴ σε ἠρόμην· Ἆρα τούτῳ φῄς πολλὰς καὶ παντοδαπὰς εἶναι καὶ διαφερούσας ἀλλήλων, τῷ μελίττας εἶναι ; Ἢ τούτῳ μὲν οὐδὲν διαφέρουσιν, ἄλλῳ δέ τῳ, οἷον ἢ κάλλει ἢ μεγέθει ἢ ἄλλῳ τῳ τῶν τοιούτων ; Εἰπέ, τί ἂν ἀπεκρίνω οὕτως ἐρωτηθείς ;

ΜΕΝ. Τοῦτ' ἔγωγε, ὅτι οὐδὲν διαφέρουσιν, ᾗ μέλιτται εἰσίν, ἡ ἑτέρα τῆς ἑτέρας.

ΣΩ. Εἰ οὖν εἶπον μετὰ ταῦτα· Τοῦτο τοίνυν μοι αὐτὸ c
εἰπέ, ὦ Μένων· ᾧ οὐδὲν διαφέρουσιν ἀλλὰ ταὐτόν εἰσιν ἅπασαι, τί τοῦτο φῄς εἶναι ; εἶχες δήπου ἄν τί μοι εἰπεῖν ;

e 7 αὐτὴν BTF : αὐτῆς WY ‖ 72 a 8 κείμενον F : κειμένων BTWY.

Ménon. — Sans doute.

Socrate. — Eh bien, la question est la même à propos des vertus : quelque nombreuses et diverses qu'elles soient, elles ont en commun un certain caractère général qui fait qu'elles sont des vertus. C'est ce caractère général qu'il faut avoir en vue pour que la réponse à la question soit correcte et fasse saisir en quoi consiste la vertu. Comprends-tu bien ce que
d je veux dire ?

Ménon. — Je crois te comprendre ; cependant je ne saisis pas encore aussi nettement que je le voudrais l'objet précis de la question.

Socrate. — Est-ce seulement la vertu, Ménon, que tu distingues ainsi en vertu de l'homme, vertu de la femme, et ainsi de suite ; ou bien fais-tu également les mêmes distinctions pour la santé, pour la taille, pour la force ? La santé, chez l'homme, est-elle, suivant toi, une autre chose que chez la femme ? Ou bien la santé, partout où elle existe, n'a-t-elle
e pas le même caractère général, que ce soit chez l'homme ou chez n'importe qui ?

Ménon. — Il me paraît que la santé est une seule et même chose, chez l'homme et chez la femme.

Socrate. — Et aussi la taille ou la force ? Si une femme est forte, elle le sera par la même qualité générale que l'homme, par la même force ? Quand je dis : la même force, je veux dire que la force n'en est pas moins la force, pour se trouver chez un homme ou chez une femme. Y vois-tu quelque différence ?

Ménon. — Aucune.

73 Socrate. — Et la vertu, en sera-t-elle moins la vertu, pour se trouver chez un enfant ou chez un vieillard, chez un homme ou chez une femme ?

Ménon. — Il me semble, Socrate, que le cas n'est plus tout à fait le même que précédemment.

Socrate. — En quoi donc ? Ne m'as-tu pas dit que la vertu d'un homme était de bien administrer sa cité, et celle d'une femme de bien administrer sa maison ?

Ménon. — Assurément.

Socrate. — Mais bien administrer une cité, une maison ou toute autre chose, n'est-ce pas l'administrer sagement et justement ?

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὕτω δὴ καὶ περὶ τῶν ἀρετῶν· κἂν εἰ πολλαὶ καὶ παντοδαπαί εἰσιν, ἕν γέ τι εἶδος ταὐτὸν ἅπασαι ἔχουσιν, δι᾽ ὃ εἰσὶν ἀρεταί, εἰς ὃ καλῶς που ἔχει ἀποβλέψαντα τὸν ἀποκρινόμενον τῷ ἐρωτήσαντι ἐκεῖνο δηλῶσαι ὃ τυγχάνει οὖσα ἀρετή· ἢ οὐ μανθάνεις ὅ τι λέγω ; d

ΜΕΝ. Δοκῶ γέ μοι μανθάνειν· οὐ μέντοι ὥς βούλομαί γέ πω κατέχω τὸ ἐρωτώμενον.

ΣΩ. Πότερον δὲ περὶ ἀρετῆς μόνον σοι οὕτω δοκεῖ, ὦ Μένων, ἄλλη μὲν ἀνδρὸς εἶναι, ἄλλη δὲ γυναικὸς καὶ τῶν ἄλλων, ἢ καὶ περὶ ὑγιείας καὶ περὶ μεγέθους καὶ περὶ ἰσχύος ὡσαύτως ; Ἄλλη μὲν ἀνδρὸς δοκεῖ σοι εἶναι ὑγίεια, ἄλλη δὲ γυναικός ; Ἢ ταὐτὸν πανταχοῦ εἶδός ἐστιν, ἐάν περ ὑγίεια ᾖ, ἐάν τε ἐν ἀνδρὶ ἐάν τε ἐν ἄλλῳ ὁτῳοῦν ᾖ ; e

ΜΕΝ. Ἡ αὐτή μοι δοκεῖ ὑγίειά γε εἶναι καὶ ἀνδρὸς καὶ γυναικός.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ μέγεθος καὶ ἰσχύς ; Ἐάν περ ἰσχυρὰ γυνὴ ᾖ, τῷ αὐτῷ εἴδει καὶ τῇ αὐτῇ ἰσχύϊ ἰσχυρὰ ἔσται ; Τὸ γὰρ τῇ αὐτῇ τοῦτο λέγω· οὐδὲν διαφέρει πρὸς τὸ ἰσχὺς εἶναι ἡ ἰσχύς, ἐάν τε ἐν ἀνδρὶ ᾖ ἐάν τε ἐν γυναικί· ἢ δοκεῖ τί σοι διαφέρειν ;

ΜΕΝ. Οὐκ ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἡ δὲ ἀρετὴ πρὸς τὸ ἀρετὴ εἶναι διοίσει τι, ἐάν 73 τε ἐν παιδὶ ᾖ ἐάν τε ἐν πρεσβύτῃ, ἐάν τε ἐν γυναικὶ ἐάν τε ἐν ἀνδρί ;

ΜΕΝ. Ἔμοιγέ πως δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, τοῦτο οὐκέτι ὅμοιον εἶναι τοῖς ἄλλοις τούτοις.

ΣΩ. Τί δέ ; οὐκ ἀνδρὸς μὲν ἀρετὴν ἔλεγες πόλιν εὖ διοικεῖν, γυναικὸς δὲ οἰκίαν ;

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν οἷόν τε εὖ διοικεῖν ἢ πόλιν ἢ οἰκίαν ἢ ἄλλο ὁτιοῦν, μὴ σωφρόνως καὶ δικαίως διοικοῦντα ;

c 8 ἀποκρινόμενον WYF : ἀποκρινάμενον BT ‖ e 2 γε F *Laur.* VII 85 : τε BTWY.

b Ménon. — Sans doute.

Socrate. — Et administrer sagement et justement, n'est-ce pas le faire avec sagesse et justice ?

Ménon. — Évidemment.

Socrate. — Ainsi donc l'homme et la femme, pour être vertueux, ont besoin tous les deux des mêmes choses, la justice et la sagesse.

Ménon. — C'est vrai.

Socrate. — Mais quoi ? L'enfant et le vieillard, s'ils sont déréglés et injustes, peuvent-ils être vertueux ?

Ménon. — Non certes.

Socrate. — Et s'ils sont sages et justes ?

c Ménon. — Oui.

Socrate. — Ainsi donc, tous les hommes sont vertueux de la même manière, puisque ce sont les mêmes qualités qui les rendent tels.

Ménon. — C'est exact.

Socrate. — Et ils ne seraient pas vertueux de la même manière s'ils n'avaient la même vertu.

Ménon. — Non certes.

Socrate. — Puisque la vertu, en définitive, est la même chez tous, tâche de te rappeler et de dire ce qu'est cette vertu, suivant Gorgias, et aussi suivant toi-même, d'accord avec lui.

Première définition de la vertu en général.

Ménon. — Que peut-elle être, sinon la capacité de commander aux hommes[1], si
d tu cherches une définition unique qui s'applique à tous les cas ?

Socrate. — C'est en effet ce que je cherche ; mais crois-tu, Ménon, que ce soit là aussi la vertu de l'enfant et de l'esclave, d'être capable de commander à son maître ? Celui qui commande est-il encore un esclave, selon toi ?

Ménon. — Je ne le crois nullement, Socrate.

Socrate. — Ce serait étrange en effet, mon cher. Aussi bien considère encore ceci : tu dis « capacité de commander » ; ne devons-nous pas ajouter : « avec justice et non autrement ? »

1. Cette seconde réponse de Ménon (pour la première, voir p. 266, n. 1) l'apparente aux Polos et aux Calliclès (cf. *Gorg.* 468 e et 483 d) et accuse l'influence de Gorgias.

ΜΕΝ. Οὐ δῆτα. b

ΣΩ. Οὐκοῦν ἄν περ δικαίως καὶ σωφρόνως διοικῶσιν, δικαιοσύνῃ καὶ σωφροσύνῃ διοικήσουσιν ;

ΜΕΝ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Τῶν αὐτῶν ἄρα ἀμφότεροι δέονται, εἴπερ μέλλουσιν ἀγαθοὶ εἶναι, καὶ ἡ γυνὴ καὶ ὁ ἀνήρ, δικαιοσύνης καὶ σωφροσύνης.

ΜΕΝ. Φαίνονται.

ΣΩ. Τί δέ ; Παῖς καὶ πρεσβύτης μῶν ἀκόλαστοι ὄντες καὶ ἄδικοι ἀγαθοὶ ἄν ποτε γένοιντο ;

ΜΕΝ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλὰ σώφρονες καὶ δίκαιοι ;

ΜΕΝ. Ναί. c

ΣΩ. Πάντες ἄρ᾽ ἄνθρωποι τῷ αὐτῷ τρόπῳ ἀγαθοί εἰσιν· τῶν αὐτῶν γὰρ τυχόντες ἀγαθοὶ γίγνονται.

ΜΕΝ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Οὐκ ἂν δήπου, εἴ γε μὴ ἡ αὐτὴ ἀρετὴ ἦν αὐτῶν, τῷ αὐτῷ ἂν τρόπῳ ἀγαθοὶ ἦσαν.

ΜΕΝ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἐπειδὴ τοίνυν ἡ αὐτὴ ἀρετὴ πάντων ἐστίν, πειρῶ εἰπεῖν καὶ ἀναμνησθῆναι τί αὐτό φησι Γοργίας εἶναι καὶ σὺ μετ᾽ ἐκείνου.

ΜΕΝ. Τί ἄλλο γ᾽ ἢ ἄρχειν οἷόν τ᾽ εἶναι τῶν ἀνθρώπων ; εἴπερ ἕν γέ τι ζητεῖς κατὰ πάντων. d

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν ζητῶ γε. Ἀλλ᾽ ἆρα καὶ παιδὸς ἡ αὐτὴ ἀρετή, ὦ Μένων, καὶ δούλου, ἄρχειν οἴω τε εἶναι τοῦ δεσπότου, καὶ δοκεῖ σοι ἔτι ἂν δοῦλος εἶναι ὁ ἄρχων ;

ΜΕΝ. Οὐ πάνυ μοι δοκεῖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐ γὰρ εἰκός, ὦ ἄριστε. Ἔτι γὰρ καὶ τόδε σκόπει· ἄρχειν φῂς οἷόν τ᾽ εἶναι· οὐ προσθήσομεν αὐτόσε τὸ δικαίως, ἀδίκως δὲ μή ;

b 2 δικαίως καὶ σωφρόνως BTW : σωφρόνως καὶ δικαίως YF || **73 d** 3 οἴω W : οἴῳ BT || **d** 6 ἔτι γὰρ codd. : γὰρ secl. Schanz.

MÉNON. — Je le crois en effet, Socrate ; car la justice n'est pas autre chose que la vertu.

e SOCRATE. — *La* vertu, Ménon, ou *une* vertu ?

MÉNON. — Que veux-tu dire ?

SOCRATE. — Ce que je dirais d'une autre chose quelconque. Par exemple, à propos de la rondeur, si tu veux, je dirais qu'elle est une figure, mais non pas la figure simplement ; et cela, parce qu'il y a d'autres figures que la rondeur.

MÉNON. — Ce serait parler correctement, et je reconnais, moi aussi, qu'en dehors de la justice il y a d'autres vertus.

74 SOCRATE. — Quelles vertus ? Dis-le moi, comme je te dirais diverses sortes de figures si tu me le demandais : indique-moi d'autres vertus.

MÉNON. — Eh bien, le courage en est une, puis la tempérance, la sagesse, la générosité[1] et bien d'autres.

SOCRATE. — Nous voici encore tombés dans la même mésaventure que tout à l'heure : cherchant une vertu, nous en trouvons plusieurs, d'une autre façon il est vrai que dans le cas précédent. Quant à cette vertu unique qui relie toutes les autres entre elles, nous n'arrivons pas à la trouver.

b MÉNON. — Je t'avoue, Socrate, que cette vertu que tu cherches, cette vertu unique, partout identique, je n'arrive pas à la concevoir aussi nettement que dans tes autres exemples.

SOCRATE. — Rien de plus naturel. Je vais donc faire tous mes efforts, autant que j'en suis capable, pour nous permettre d'avancer. Tu comprends déjà sans doute que la méthode est partout la même. Suppose qu'on t'adresse la question dont je parlais tout à l'heure : « Qu'appelles-tu figure, Ménon ? » — et que tu répondes : « La rondeur » ; si on te demandait alors, comme j'ai fait : « La rondeur est-elle la figure, ou une certaine figure ? » tu répondrais évidemment qu'elle est une certaine figure.

MÉNON. — Sans doute.

c SOCRATE. — Parce qu'il y a d'autres figures différentes ?

MÉNON. — Oui.

1. *La générosité* (μεγαλοπρέπεια). Ménon emprunte peut-être à son maître Gorgias (cf. 70 b μεγαλοπρεπῶς) cette vertu, étrangère, comme on le sait, à la liste des vertus fondamentales (*Prot.* 330 b, 349 b). Socrate cependant, qui la néglige à 79 a, la reprend lui-même à 88 a.

ΜΕΝ. Οἶμαι ἔγωγε· ἡ γὰρ δικαιοσύνη, ὦ Σώκρατες, ἀρετή ἐστιν.

ΣΩ. Πότερον ἀρετή, ὦ Μένων, ἢ ἀρετή τις; e

ΜΕΝ. Πῶς τοῦτο λέγεις;

ΣΩ. Ὡς περὶ ἄλλου ὁτουοῦν. Οἷον, εἰ βούλει, στρογγυλότητος πέρι εἴποιμ' ἂν ἔγωγε ὅτι σχῆμά τί ἐστιν, οὐχ οὕτως ἁπλῶς ὅτι σχῆμα. Διὰ ταῦτα δὲ οὕτως ἂν εἴποιμι, ὅτι καὶ ἄλλα ἔστι σχήματα.

ΜΕΝ. Ὀρθῶς γε λέγων σύ, ἐπεὶ καὶ ἐγὼ λέγω οὐ μόνον δικαιοσύνην ἀλλὰ καὶ ἄλλας εἶναι ἀρετάς.

ΣΩ. Τίνας ταύτας; Εἰπέ· οἷον καὶ ἐγώ σοι εἴποιμι ἂν 74
καὶ ἄλλα σχήματα, εἴ με κελεύοις· καὶ σὺ οὖν ἐμοὶ εἰπὲ ἄλλας ἀρετάς.

ΜΕΝ. Ἡ ἀνδρεία τοίνυν ἔμοιγε δοκεῖ ἀρετὴ εἶναι καὶ σωφροσύνη καὶ σοφία καὶ μεγαλοπρέπεια καὶ ἄλλαι πάμπολλαι.

ΣΩ. Πάλιν, ὦ Μένων, ταὐτὸν πεπόνθαμεν· πολλὰς αὖ ηὑρήκαμεν ἀρετὰς μίαν ζητοῦντες, ἄλλον τρόπον ἢ νυνδή· τὴν δὲ μίαν, ἣ διὰ πάντων τούτων ἐστίν, οὐ δυνάμεθα ἀνευρεῖν.

ΜΕΝ. Οὐ γὰρ δύναμαί πω, ὦ Σώκρατες, ὡς σὺ ζητεῖς, b
μίαν ἀρετὴν λαβεῖν κατὰ πάντων, ὥσπερ ἐν τοῖς ἄλλοις.

ΣΩ. Εἰκότως γε· ἀλλ' ἐγὼ προθυμήσομαι, ἐὰν οἷός τ' ὦ, ἡμᾶς προβιβάσαι. Μανθάνεις γάρ που ὅτι οὑτωσὶ ἔχει περὶ παντός· εἴ τίς σε ἀνέροιτο τοῦτο ὃ νυνδὴ ἐγὼ ἔλεγον, Τί ἐστιν σχῆμα, ὦ Μένων; εἰ αὐτῷ εἶπες ὅτι στρογγυλότης, εἴ σοι εἶπεν ἅπερ ἐγώ, Πότερον σχῆμα ἡ στρογγυλότης ἐστὶν ἢ σχῆμά τι; εἶπες δήπου ἂν ὅτι σχῆμά τι.

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν διὰ ταῦτα, ὅτι καὶ ἄλλα ἔστιν σχήματα; c

ΜΕΝ. Ναί.

74 a 7 ταὐτὸν BTWF : ταῦτα Y || b 4 προβιβάσαι F: προσβιβάσαι BTWY.

Socrate. — Et si on te demandait alors lesquelles, tu les nommerais ?

Ménon. — Certainement.

Socrate. — Suppose maintenant qu'on t'interroge de la même manière sur la couleur et qu'on te demande ce qu'elle est, si tu répondais : « C'est le blanc », et que ton interlocuteur reprît : « Le blanc est-il la couleur ou une couleur ? » tu dirais que c'est une couleur, parce qu'il en est d'autres différentes ?

Ménon. — Oui.

d Socrate. — Et s'il te priait de lui en indiquer d'autres, tu lui en nommerais quelques-unes qui, tout autant que le blanc, sont des couleurs.

Ménon. — Oui.

Socrate. — Imagine alors qu'il poursuive son discours comme j'ai fait et qu'il te dise : « Nous arrivons toujours à une pluralité ; or ce n'est pas ce que je demande : puisque tu appelles toutes ces choses d'un même nom et qu'il n'en est aucune, suivant toi, qui ne soit une figure, bien qu'elles soient parfois contraires les unes aux autres, qu'est-ce donc enfin que cette chose qui comprend aussi bien le rond que le droit, et que tu nommes figure, en affirmant que ce qui est
e rond n'est pas moins une figure que ce qui est droit ? Car n'est-ce point là ce que tu dis ? »

Ménon. — Sans doute.

Socrate. — Eh bien, quand tu parles ainsi, n'est-ce pas comme si tu disais que le rond est tout autant droit que rond et le droit tout autant rond que droit ?

Ménon. — Pas du tout, Socrate.

Socrate. — Cependant, tu dis que le rond est une figure tout comme le droit, et réciproquement ?

Ménon. — C'est vrai.

Socrate. — Qu'est-ce donc alors que cette chose qu'on appelle figure ? Tâche de me l'expliquer. Si tu répondais à ces
75 questions sur la figure et la couleur : « Je ne comprends rien à tes questions et je ne sais pas ce que tu veux dire », notre homme sans doute marquerait de la surprise et répliquerait : « Ne comprends-tu pas que je cherche ce qu'il y a de commun en tout cela ? » Serais-tu aussi incapable de répondre, Ménon, si la question t'était posée sous la forme suivante : « Qu'y a-t-il

ΣΩ. Καὶ εἴ γε προσανηρώτα σε ὁποῖα, ἔλεγες ἄν ;

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Καὶ αὖ εἰ περὶ χρώματος ὡσαύτως ἀνήρετο ὅ τί ἐστιν, καὶ εἰπόντος σου ὅτι τὸ λευκόν, μετὰ ταῦτα ὑπέλαβεν ὁ ἐρωτῶν, Πότερον τὸ λευκὸν χρῶμά ἐστιν ἢ χρῶμά τι ; εἶπες ἂν ὅτι χρῶμά τι, διότι καὶ ἄλλα τυγχάνει ὄντα ;

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Καὶ εἴ γέ σε ἐκέλευε λέγειν ἄλλα χρώματα, ἔλεγες d ἂν ἄλλα, ἃ οὐδὲν ἧττον τυγχάνει ὄντα χρώματα τοῦ λευκοῦ ;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ οὖν ὥσπερ ἐγὼ μετῄει τὸν λόγον, καὶ ἔλεγεν ὅτι, Ἀεὶ εἰς πολλὰ ἀφικνούμεθα, ἀλλὰ μή μοι οὕτως, ἀλλ' ἐπειδὴ τὰ πολλὰ ταῦτα ἑνί τινι προσαγορεύεις ὀνόματι, καὶ φῂς οὐδὲν αὐτῶν ὅ τι οὐ σχῆμα εἶναι, καὶ ταῦτα καὶ ἐναντία ὄντα ἀλλήλοις, τί ἐστιν τοῦτο ὃ οὐδὲν ἧττον κατέχει τὸ στρογγύλον ἢ τὸ εὐθύ, ὃ δὴ ὀνομάζεις σχῆμα καὶ οὐδὲν μᾶλλον φῂς τὸ στρογγύλον σχῆμα εἶναι ἢ τὸ e εὐθύ ; Ἢ οὐχ οὕτω λέγεις ;

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν, ὅταν οὕτω λέγῃς, τότε οὐδὲν μᾶλλον φῂς τὸ στρογγύλον εἶναι στρογγύλον ἢ εὐθύ, οὐδὲ τὸ εὐθὺ εὐθὺ ἢ στρογγύλον ;

ΜΕΝ. Οὐ δήπου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν σχῆμά γε οὐδὲν μᾶλλον φῂς εἶναι τὸ στρογγύλον τοῦ εὐθέος, οὐδὲ τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέρου.

ΜΕΝ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Τί ποτε οὖν τοῦτο οὗ τοῦτο ὄνομά ἐστιν τὸ σχῆμα ; Πειρῶ λέγειν. Εἰ οὖν τῷ ἐρωτῶντι οὕτως ἢ περὶ σχήματος ἢ χρώματος εἶπες ὅτι, Ἀλλ' οὐδὲ μανθάνω ἔγωγε ὅ τι βού- 75 λει, ὦ ἄνθρωπε, οὐδὲ οἶδα ὅ τι λέγεις, ἴσως ἂν ἐθαύμασε

c 3 προσανηρώτα σε BTF (corr.): -ρώτησεν WY || d 8 τί Gedike : ὅτι codd. || ὃ T²: om. cett. || d 9 ὀνομάζεις BTF : ὀνομάζει WY.

dans le rond, dans le droit, et dans toutes les autres choses que tu appelles des figures, qui leur soit commun à toutes? » Essaie de me répondre sur ce point ; cela te préparera à me répondre ensuite sur la vertu.

b MÉNON. — Ne me demande pas cela, Socrate ; fais toi-même la réponse.

SOCRATE. — Tu souhaites que je te fasse ce plaisir ?

MÉNON. — Je t'en supplie.

SOCRATE. — En retour, tu consentiras à me répondre sur la vertu?

MÉNON. — Je m'y engage.

SOCRATE. — Courage donc ? La chose en vaut la peine.

MÉNON. — Assurément.

Définition de la figure par Socrate.

SOCRATE. — Eh bien, tâchons d'expliquer ce qu'est une figure. Vois si tu acceptes ma définition. J'appelle figure la seule chose qui accompagne toujours la couleur. Es-tu satisfait ? Ou veux-tu chercher autre chose ? Pour moi, si tu c me répondais ainsi sur la vertu, je n'en demanderais pas davantage.

MÉNON. — Mais ta définition est naïve, Socrate !

SOCRATE. — Que lui reproches-tu ?

MÉNON. — Tu dis que la figure est ce qui accompagne toujours la couleur : je le veux bien ; mais si ton interlocuteur déclarait ignorer ce qu'est la couleur et n'avoir pas plus de lumière sur ce sujet qu'à l'égard de la figure, crois-tu que ta définition eût la moindre valeur [1] ?

SOCRATE. — Je la crois vraie, pour ma part, et si j'avais affaire à un de ces habiles qui ne cherchent que disputes et combats [2], je lui dirais : « Ma réponse est ce qu'elle est ; si je d me trompe, à toi de parler et de la réfuter ». Mais lorsque deux amis, comme toi et moi, sont en humeur de causer, il faut en user plus doucement dans ses réponses et d'une manière plus conforme à l'esprit de la conversation [3]. Or il me semble que ce qui caractérise cet esprit, ce n'est pas seulement

1. La faute intentionnellement commise par Socrate va donner lieu à une leçon de méthode, qui sera utilisée plus loin (79 d).

2. Ceux qu'on appelait les *éristiques*.

3. La conversation ou la dialectique, choses identiques pour Socrate.

καὶ εἶπεν· Οὐ μανθάνεις ὅτι ζητῶ τὸ ἐπὶ πᾶσιν τούτοις ταὐτόν ; Ἢ οὐδὲ ἐπὶ τούτοις, ὦ Μένων, ἔχοις ἂν εἰπεῖν, εἴ τίς σε ἐρωτῴη· Τί ἐστιν ἐπὶ τῷ στρογγύλῳ καὶ εὐθεῖ καὶ ἐπὶ τοῖς ἄλλοις ἃ δὴ σχήματα καλεῖς ταὐτὸν ἐπὶ πᾶσιν ; Πειρῶ εἰπεῖν, ἵνα καὶ γένηταί σοι μελέτη πρὸς τὴν περὶ τῆς ἀρετῆς ἀπόκρισιν.

ΜΕΝ. Μή, ἀλλὰ σύ, ὦ Σώκρατες, εἰπέ. b

ΣΩ. Βούλει σοι χαρίσωμαι ;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἐθελήσεις οὖν καὶ σὺ ἐμοὶ εἰπεῖν περὶ τῆς ἀρετῆς;

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Προθυμητέον τοίνυν· ἄξιον γάρ.

ΜΕΝ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Φέρε δή, πειρώμεθά σοι εἰπεῖν τί ἐστιν σχῆμα. Σκόπει οὖν εἰ τόδε ἀποδέχει αὐτὸ εἶναι· ἔστω γὰρ δὴ ἡμῖν τοῦτο σχῆμα, ὃ μόνον τῶν ὄντων τυγχάνει χρώματι ἀεὶ ἑπόμενον. Ἱκανῶς σοι, ἢ ἄλλως πως ζητεῖς ; Ἐγὼ γὰρ κἂν c
οὕτως ἀγαπῴην εἴ μοι ἀρετὴν εἴποις.

ΜΕΝ. Ἀλλὰ τοῦτό γε εὔηθες, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Πῶς λέγεις ;

ΜΕΝ. Ὅτι σχῆμά πού ἐστιν κατὰ τὸν σὸν λόγον, ὃ ἀεὶ χρόᾳ ἕπεται. Εἶεν· εἰ δὲ δὴ τὴν χρόαν τις μὴ φαίη εἰδέναι, ἀλλὰ ὡσαύτως ἀποροῖ ὥσπερ περὶ τοῦ σχήματος, τί ἂν οἴει σοι ἀποκεκρίσθαι ;

ΣΩ. Τἀληθῆ ἔγωγε· καὶ εἰ μέν γε τῶν σοφῶν τις εἴη καὶ ἐριστικῶν τε καὶ ἀγωνιστικῶν ὁ ἐρόμενος, εἴποιμ' ἂν αὐτῷ ὅτι, Ἐμοὶ μὲν εἴρηται· εἰ δὲ μὴ ὀρθῶς λέγω, σὸν ἔργον d
λαμβάνειν λόγον καὶ ἐλέγχειν. Εἰ δὲ ὥσπερ ἐγώ τε καὶ σὺ νυνὶ φίλοι ὄντες βούλοιντο ἀλλήλοις διαλέγεσθαι, δεῖ δὴ πρᾳότερόν πως καὶ διαλεκτικώτερον ἀποκρίνεσθαι. Ἔστι δὲ ἴσως τὸ διαλεκτικώτερον μὴ μόνον τἀληθῆ ἀποκρίνεσθαι,

75 a 5 σε F : om. cett. || a 7 καὶ BTF: om. WY || περὶ om. Y || b 2 χαρίσωμαι BT²: χαρίσομαι TWYF || d 4-5 ἀποκρίνεσθαι... τἀληθῆ TWYF²: om. F ἀποκρίνεσθαι.... διαλεκτικώτερον om. B.

de répondre la vérité, mais que c'est aussi de fonder sa réponse uniquement sur ce que l'interlocuteur reconnaît savoir lui-même.

C'est de cette façon qu'avec toi je vais essayer de m'expliquer. Dis-moi : existe-t-il quelque chose que tu appelles « fin » ? J'en-
e tends par là le terme, la limite extrême : tous ces mots ont pour moi même valeur. Prodicos serait peut-être d'un autre avis, mais tu dis indifféremment d'une chose qu'elle est terminée ou qu'elle est finie : c'est en ce sens que je parle, et il n'y a rien là de mystérieux.

Ménon. — Oui certes, j'emploie tous ces mots et je crois te comprendre.

76 Socrate. — Continuons. Tu emploies dans certains cas le mot de *surface*, dans d'autres le mot de *solide*, comme on fait par exemple en géométrie ?

Ménon. — Sans doute.

Socrate. — Avec ces mots, tu vas comprendre ce que j'appelle une figure. Je dis en effet qu'une figure est la limite où se termine un solide, et je le dis pour toutes les figures, de sorte qu'en résumé je définirais la figure « la limite du solide ».

Ménon. — Et la couleur, Socrate ?

Socrate. — Tu te moques de moi, Ménon : tu poses à un vieillard des problèmes afin de l'embarrasser, et tu ne veux
b pas rappeler tes souvenirs pour me dire comment Gorgias définit la vertu.

Ménon. — Je te le dirai, Socrate, quand tu auras toi-même répondu à ma question.

Socrate. — Même avec un voile sur les yeux, Ménon, on reconnaîtrait à ton langage que tu es beau et qu'on t'aime encore.

Ménon. — Pourquoi cela ?

Socrate. — Parce que tous tes discours sont des ordres : c'est ainsi que parlent les voluptueux, ces tyrans, tant qu'ils sont jeunes ; peut-être aussi as-tu découvert que j'étais faible
c devant la beauté. Quoi qu'il en soit, je suis décidé à te complaire et je répondrai.

Ménon. — Fais-moi ce grand plaisir.

Socrate. — Veux-tu que je te réponde selon la manière de Gorgias, pour que tu puisses me suivre plus aisément ?

Ménon. — Assurément ; j'en serai ravi.

ἀλλὰ καὶ δι᾽ ἐκείνων ὧν ἂν προσομολογῇ εἰδέναι ὁ ἐρωτώμενος. Πειράσομαι δὴ καὶ ἐγώ σοι οὕτως εἰπεῖν. Λέγε γάρ μοι· τελευτὴν καλεῖς τι; Τοιόνδε λέγω οἷον πέρας καὶ e
ἔσχατον· πάντα ταῦτα ταὐτόν τι λέγω· ἴσως δ᾽ ἂν ἡμῖν Πρόδικος διαφέροιτο· ἀλλὰ σύ γέ που καλεῖς πεπεράνθαι τι καὶ τετελευτηκέναι· τὸ τοιοῦτον βούλομαι λέγειν, οὐδὲν ποικίλον.

ΜΕΝ. Ἀλλὰ καλῶ, καὶ οἶμαι μανθάνειν ὃ λέγεις.

ΣΩ. Τί δ᾽; Ἐπίπεδον καλεῖς τι, καὶ ἕτερον αὖ στερεόν, 76
οἷον ταῦτα τὰ ἐν ταῖς γεωμετρίαις;

ΜΕΝ. Ἔγωγε καλῶ.

ΣΩ. Ἤδη τοίνυν ἂν μάθοις μου ἐκ τούτων σχῆμα ὃ λέγω. Κατὰ γὰρ παντὸς σχήματος τοῦτο λέγω, εἰς ὃ τὸ στερεὸν περαίνει, τοῦτ᾽ εἶναι σχῆμα· ὅπερ ἂν συλλαβὼν εἴποιμι στερεοῦ πέρας σχῆμα εἶναι.

ΜΕΝ. Τὸ δὲ χρῶμα τί λέγεις, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Ὑβριστής γ᾽ εἶ, ὦ Μένων· ἀνδρὶ πρεσβύτῃ πράγματα παρέχεις ἀποκρίνεσθαι, αὐτὸς δὲ οὐκ ἐθέλεις ἀναμνησθεὶς εἰπεῖν ὅ τί ποτε λέγει Γοργίας ἀρετὴν εἶναι. b

ΜΕΝ. Ἀλλ᾽ ἐπειδάν μοι σὺ τοῦτ᾽ εἴπῃς, ὦ Σώκρατες, ἐρῶ σοι.

ΣΩ. Κἂν κατακεκαλυμμένος τις γνοίη, ὦ Μένων, διαλεγομένου σου, ὅτι καλὸς εἶ καὶ ἐρασταί σοι ἔτι εἰσίν.

ΜΕΝ. Τί δή;

ΣΩ. Ὅτι οὐδὲν ἀλλ᾽ ἢ ἐπιτάττεις ἐν τοῖς λόγοις· ὅπερ ποιοῦσιν οἱ τρυφῶντες, ἅτε τυραννεύοντες, ἕως ἂν ἐν ὥρᾳ
ὦσιν. Καὶ ἅμα ἐμοῦ ἴσως κατέγνωκας ὅτι εἰμὶ ἥττων τῶν c
καλῶν. Χαριοῦμαι οὖν σοι καὶ ἀποκρινοῦμαι.

ΜΕΝ. Πάνυ μὲν οὖν χάρισαι.

ΣΩ. Βούλει οὖν σοι κατὰ Γοργίαν ἀποκρίνωμαι, ᾗ ἂν σὺ μάλιστα ἀκολουθήσαις;

ΜΕΝ. Βούλομαι· πῶς γὰρ οὔ;

76 a 2 ταῖς om. Y || a 4 μάθοις B : μανθάνοις TWY || a 10 παρέχεις Cobet : προστάττεις codd. Forsan παρέχων προστάττεις || b 2 σὺ om. WY || b 5 σοι ἔτι BTF² : ἔτι σοι WY σοι F.

Définition de la couleur par Socrate selon la manière de Gorgias.

SOCRATE. — Ne dites-vous pas, conformément aux théories d'Empédocle, qu'il s'échappe de tous les êtres des effluves ?

MÉNON. — Oui certes.

SOCRATE. — Et qu'il y a dans les êtres des pores qui reçoivent et laissent passer ces effluves ?

MÉNON. — Sans doute.

SOCRATE. — Mais que, parmi les effluves, les uns sont exactement proportionnés aux pores, tandis que d'autres sont
d ou plus ténus ou plus gros ?

MÉNON. — C'est exact.

SOCRATE. — D'autre part, il est une chose qui s'appelle la vue ?

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Cela posé, « comprends ma parole », comme dit Pindare[1] : la couleur est un écoulement de figures proportionné à la vue et sensible[2].

MÉNON. — Ta réponse, Socrate, me semble admirable.

SOCRATE. — C'est sans doute, Ménon, parce que j'ai respecté tes habitudes ; en outre, elle te fournit un moyen commode d'expliquer de même la nature de la voix, de l'odorat
e et de mainte autre chose analogue.

MÉNON. — Certainement.

SOCRATE. — Ma définition a je ne sais quoi de tragique qui fait que tu la préfères à celle de la figure[3].

MÉNON. — En effet.

SOCRATE. — Ce n'est pas elle pourtant qui est la meilleure, ô fils d'Alexidémos : c'est l'autre, à mon avis ; et je crois que tu en viendrais à penser comme moi si tu n'étais obligé de partir avant les Mystères, ainsi que tu l'annonçais hier, et si tu pouvais rester ici jusqu'après ton initiation.

77 MÉNON. — Mais je resterai, Socrate, si tu me tiens souvent un pareil langage.

SOCRATE. — Si la bonne volonté y suffisait, j'en aurais assez

1. Il s'agissait d'un conseil donné par Pindare à Hiéron sous le voile d'un mythe.

2. Cette définition est une parodie des théories d'Empédocle.

3. Celle de la figure avait la précision sèche de la géométrie ; celle-ci a la grandiloquence obscure de la tragédie. Tout ceci, bien entendu, est ironique.

ΣΩ. Οὐκοῦν λέγετε ἀπορροάς τινας τῶν ὄντων κατὰ Ἐμπεδοκλέα ;

ΜΕΝ. Σφόδρα γε.

ΣΩ. Καὶ πόρους εἰς οὓς καὶ δι' ὧν αἱ ἀπορροαὶ πορεύονται ;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ τῶν ἀπορροῶν τὰς μὲν ἁρμόττειν ἐνίοις τῶν πόρων, τὰς δὲ ἐλάττους ἢ μείζους εἶναι ; d

ΜΕΝ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ὄψιν καλεῖς τι ;

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἐκ τούτων δὴ σύνες ὅ τοι λέγω, ἔφη Πίνδαρος· ἔστιν γὰρ χρόα ἀπορροὴ σχημάτων ὄψει σύμμετρος καὶ αἰσθητός.

ΜΕΝ. Ἄριστά μοι δοκεῖς, ὦ Σώκρατες, ταύτην τὴν ἀπόκρισιν εἰρηκέναι.

ΣΩ. Ἴσως γάρ σοι κατὰ συνήθειαν εἴρηται· καὶ ἅμα, οἶμαι, ἐννοεῖς ὅτι ἔχοις ἂν ἐξ αὐτῆς εἰπεῖν καὶ φωνὴν ὅ ἐστι, καὶ ὀσμὴν καὶ ἄλλα πολλὰ τῶν τοιούτων. e

ΜΕΝ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Τραγικὴ γάρ ἐστιν, ὦ Μένων, ἡ ἀπόκρισις, ὥστε ἀρέσκει σοι μᾶλλον ἢ ἡ περὶ τοῦ σχήματος.

ΜΕΝ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἀλλ' οὐκ ἔστιν, ὦ παῖ Ἀλεξιδήμου, ὡς ἐγὼ ἐμαυτὸν πείθω, ἀλλ' ἐκείνη βελτίων· οἶμαι δὲ οὐδ' ἂν σοὶ δόξαι, εἰ μή, ὥσπερ χθὲς ἔλεγες, ἀναγκαῖόν σοι ἀπιέναι πρὸ τῶν μυστηρίων, ἀλλ' εἰ περιμείναις τε καὶ μυηθείης.

ΜΕΝ. Ἀλλὰ περιμένοιμ' ἄν, ὦ Σώκρατες, εἴ μοι πολλὰ 77
τοιαῦτα λέγοις.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν προθυμίας γε οὐδὲν ἀπολείψω, καὶ σοῦ ἕνεκα καὶ ἐμαυτοῦ, λέγων τοιαῦτα· ἀλλ' ὅπως μὴ οὐχ οἷός

d 1 τὰς BTF : τοὺς WY || **d** 7 αἰσθητός BTWY (σει supra τός W) : ἐσθῆτος F.

pour continuer à te parler ainsi, dans ton intérêt et dans le mien ; mais j'ai grand peur de ne pouvoir soutenir longtemps de tels discours. — Quoi qu'il en soit, tâche maintenant de tenir la promesse que tu m'as faite, de me définir la vertu en général, et cesse de faire plusieurs choses d'une seule, comme on ne manque pas de le dire par plaisanterie de ceux qui
b brisent un objet ; laisse la intacte et entière, suivant les exemples que je t'ai donnés.

Nouvelle définition de la vertu par Ménon : 1° Aimer les belles choses.

Ménon. — Eh bien, Socrate, il me semble que la vertu consiste, selon le mot du poète, à « *aimer les belles choses et à être puissant* ». Je définis donc la vertu : le désir des belles choses joint au pouvoir de se les procurer.

Socrate. — Le désir des belles choses implique-t-il, dans ta pensée, le désir de celles qui sont bonnes ?

Ménon. — Tout à fait.

Socrate. — Veux-tu dire que les uns désirent les mauvaises et les autres les bonnes ? Ne crois-tu pas, mon cher,
c que tout le monde désire celles qui sont bonnes ?

Ménon. — Ce n'est pas mon avis.

Socrate. — Quelques-uns, alors, désireraient les mauvaises ?

Ménon. — Oui.

Socrate. — Est-ce parce qu'ils croient bonnes ces choses mauvaises, ou bien, les sachant mauvaises, les désirent-ils malgré cela ?

Ménon. — Je crois les deux cas possibles.

Socrate. — Ainsi donc, à ton avis, Ménon, on peut désirer une chose mauvaise en sachant qu'elle est mauvaise ?

Ménon. — Certainement.

Socrate. — Qu'entends-tu par désirer une chose ? Est-ce désirer qu'elle vous arrive ?

d Ménon. — Qu'elle vous arrive, évidemment.

Socrate. — Dans la pensée que la chose mauvaise est avantageuse pour celui à qui elle échoit, ou en sachant que le mauvais est nuisible à qui l'accueille ?

Ménon. — Les uns croient que le mauvais peut être avantageux, les autres le jugent nuisible.

τ' ἔσομαι πολλὰ τοιαῦτα λέγειν. Ἀλλ' ἴθι δὴ πειρῶ καὶ σὺ ἐμοὶ τὴν ὑπόσχεσιν ἀποδοῦναι, κατὰ ὅλου εἰπὼν ἀρετῆς πέρι ὅ τί ἐστιν, καὶ παῦσαι πολλὰ ποιῶν ἐκ τοῦ ἑνός, ὅπερ φασὶ τοὺς συντρίβοντάς τι ἑκάστοτε οἱ σκώπτοντες, ἀλλὰ ἐάσας ὅλην καὶ ὑγιᾶ εἰπὲ τί ἐστιν ἀρετή. Τὰ δέ γε παραδείγματα παρ' ἐμοῦ εἴληφας. b

ΜΕΝ. Δοκεῖ τοίνυν μοι, ὦ Σώκρατες, ἀρετὴ εἶναι, καθάπερ ὁ ποιητὴς λέγει, χαίρειν τε καλοῖσι καὶ δύνασθαι· καὶ ἐγὼ τοῦτο λέγω ἀρετήν, ἐπιθυμοῦντα τῶν καλῶν δυνατὸν εἶναι πορίζεσθαι.

ΣΩ. Ἆρα λέγεις τὸν τῶν καλῶν ἐπιθυμοῦντα ἀγαθῶν ἐπιθυμητὴν εἶναι;

ΜΕΝ. Μάλιστά γε.

ΣΩ. Ἆρα ὡς ὄντων τινῶν οἳ τῶν κακῶν ἐπιθυμοῦσιν, ἑτέρων δὲ οἳ τῶν ἀγαθῶν; Οὐ πάντες, ὤριστε, δοκοῦσί σοι c τῶν ἀγαθῶν ἐπιθυμεῖν;

ΜΕΝ. Οὐκ ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἀλλά τινες τῶν κακῶν;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Οἰόμενοι τὰ κακὰ ἀγαθὰ εἶναι, λέγεις, ἢ καὶ γιγνώσκοντες ὅτι κακά ἐστιν ὅμως ἐπιθυμοῦσιν αὐτῶν;

ΜΕΝ. Ἀμφότερα ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἦ γὰρ δοκεῖ τίς σοι, ὦ Μένων, γιγνώσκων τὰ κακὰ ὅτι κακά ἐστιν ὅμως ἐπιθυμεῖν αὐτῶν;

ΜΕΝ. Μάλιστα.

ΣΩ. Τί ἐπιθυμεῖν λέγεις; Ἦ γενέσθαι αὐτῷ;

ΜΕΝ. Γενέσθαι· τί γὰρ ἄλλο; d

ΣΩ. Πότερον ἡγούμενος τὰ κακὰ ὠφελεῖν ἐκεῖνον ᾧ ἂν γένηται, ἢ γιγνώσκων τὰ κακὰ ὅτι βλάπτει ᾧ ἂν παρῇ;

ΜΕΝ. Εἰσὶ μὲν οἳ ἡγούμενοι τὰ κακὰ ὠφελεῖν, εἰσὶν δὲ καὶ οἳ γιγνώσκοντες ὅτι βλάπτει.

77 b 4 λέγω BTF: εἶναι λέγω WY || c 8 δοκεῖ BTWY: δοκοῦσιν F.

Socrate. — Crois-tu donc que ce soit connaître le mauvais comme mauvais, que de penser qu'il puisse être utile ?

Ménon. — Je n'oserais l'affirmer.

Socrate. — N'est-il pas évident que ceux-là ne désirent
e pas le mal, qui l'ignorent, et que l'objet de leur désir est une chose qu'ils croyaient bonne quoiqu'elle fût mauvaise ; de sorte qu'en désirant ce mal qu'ils ne connaissent pas et qu'ils croient être bon, c'est le bien qu'ils désirent en réalité ? Est-ce vrai ?

Ménon. — C'est peut-être vrai pour ceux-là.

Socrate. — Mais quoi ? Ceux qui désirent le mal, à ce que tu prétends, tout en sachant que le mal est nuisible à celui qui l'accueille, ceux-là, évidemment, savent qu'il leur nuira ?

Ménon. — C'est incontestable.

78 Socrate. — Mais ces gens-là ne croient-ils pas qu'une chose nuisible fait souffrir dans la mesure où elle est nuisible ?

Ménon. — C'est également incontestable.

Socrate. — Et qu'un homme qui souffre est un malheureux ?

Ménon. — Je le crois.

Socrate. — Est-il donc un seul homme qui souhaite [1] être souffrant et malheureux ?

Ménon. — Je ne le pense pas, Socrate.

Socrate. — Par conséquent, Ménon, personne ne peut souhaiter le mal, à moins de vouloir être l'un et l'autre. Souffrir en effet, qu'est-ce autre chose que chercher le mal et le rencontrer ?

b Ménon. — Il est possible, Socrate, que tu aies raison et que personne ne veuille le mal.

2e Avoir la puissance de se les procurer.

Socrate. — Tu disais tout à l'heure, Ménon, que la vertu consiste à vouloir les belles choses et à pouvoir les atteindre.

Ménon. — En effet.

Socrate. — De ces deux termes, le vouloir est à la portée de tous, et ce n'est pas par là qu'un homme vaut mieux qu'un autre.

1. *Souhaiter* (βούλεσθαι) se substitue à *désirer* (ἐπιθυμεῖν). On peut

ΣΩ. Ἦ καὶ δοκοῦσί σοι γιγνώσκειν τὰ κακὰ ὅτι κακά ἐστιν οἱ ἡγούμενοι τὰ κακὰ ὠφελεῖν ;

ΜΕΝ. Οὐ πάνυ μοι δοκεῖ τοῦτό γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν δῆλον ὅτι οὗτοι μὲν οὐ τῶν κακῶν ἐπιθυμοῦσιν, οἱ ἀγνοοῦντες αὐτά, ἀλλὰ ἐκείνων ἃ ᾤοντο ἀγαθὰ e
εἶναι, ἔστιν δὲ ταῦτά γε κακά· ὥστε οἱ ἀγνοοῦντες αὐτὰ καὶ οἰόμενοι ἀγαθὰ εἶναι δῆλον ὅτι τῶν ἀγαθῶν ἐπιθυμοῦσιν. Ἢ οὔ ;

ΜΕΝ. Κινδυνεύουσιν οὗτοί γε.

ΣΩ. Τί δέ ; Οἱ τῶν κακῶν μὲν ἐπιθυμοῦντες, ὥς φῄς σύ, ἡγούμενοι δὲ τὰ κακὰ βλάπτειν ἐκεῖνον ᾧ ἂν γίγνηται, γιγνώσκουσιν δήπου ὅτι βλαβήσονται ὑπ᾽ αὐτῶν ;

ΜΕΝ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ἀλλὰ τοὺς βλαπτομένους οὗτοι οὐκ οἴονται ἀθλίους 78
εἶναι καθ᾽ ὅσον βλάπτονται ;

ΜΕΝ. Καὶ τοῦτο ἀνάγκη.

ΣΩ. Τοὺς δὲ ἀθλίους οὐ κακοδαίμονας ;

ΜΕΝ. Οἶμαι ἔγωγε.

ΣΩ. Ἔστιν οὖν ὅστις βούλεται ἄθλιος καὶ κακοδαίμων εἶναι ;

ΜΕΝ. Οὔ μοι δοκεῖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα βούλεται, ὦ Μένων, τὰ κακὰ οὐδείς, εἴπερ μὴ βούλεται τοιοῦτος εἶναι. Τί γὰρ ἄλλο ἐστὶν ἄθλιον εἶναι ἢ ἐπιθυμεῖν τε τῶν κακῶν καὶ κτᾶσθαι ;

ΜΕΝ. Κινδυνεύεις ἀληθῆ λέγειν, ὦ Σώκρατες· καὶ b
οὐδεὶς βούλεσθαι τὰ κακά.

ΣΩ. Οὐκοῦν νυνδὴ ἔλεγες ὅτι ἔστιν ἡ ἀρετὴ βούλεσθαί τε τἀγαθὰ καὶ δύνασθαι ;

ΜΕΝ. Εἶπον γάρ.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοῦ λεχθέντος τὸ μὲν βούλεσθαι πᾶσιν ὑπάρχει, καὶ ταύτῃ γε οὐδὲν ὁ ἕτερος τοῦ ἑτέρου βελτίων ;

78 b 2 βούλεσθαι BF : βούλεται TWYF² || b 6 τοῦ Ast : τούτου codd.

Ménon. — Je suis de ton avis.

Socrate. — Mais il est évident que si quelqu'un l'emporte sur un autre, c'est par le pouvoir.

Ménon. — Sans contredit.

Socrate. — De sorte que, d'après ta définition, la vertu
c est essentiellement le pouvoir de se procurer le bien.

Ménon. — J'adopte pleinement, Socrate, ta manière de voir.

Socrate. — Examinons donc cette seconde face de la question; car peut-être as-tu raison. Ainsi, selon toi, la vertu consiste dans le pouvoir d'acquérir le bien.

Ménon. — Oui.

Socrate. — Ce bien dont tu parles, n'est-ce pas, par exemple, la santé et la richesse?

Ménon. — J'entends aussi par là l'acquisition de l'or et de l'argent, les charges et les honneurs dans la cité.

Socrate. — Quand tu parles de bien, n'as-tu rien autre en vue?

Ménon. — Non; et c'est bien tout cela que j'ai en vue.

d Socrate. — Soit! Ainsi, d'après Ménon, hôte héréditaire du Grand-Roi, la vertu consiste à se procurer de l'or et de l'argent. Est-ce tout! A cette idée d'acquisition, ajoutes-tu les mots « justement [1] et saintement », ou bien regardes-tu la chose pour indifférente et une acquisition injuste est-elle encore pour toi une vertu?

Ménon. — Nullement, Socrate.

Socrate. — C'est de la méchanceté?

Ménon. — Sans aucun doute.

Socrate. — Ainsi, l'acquisition doit être accompagnée de justice, de tempérance, de piété ou de quelque autre partie
e de la vertu; sans quoi elle n'est plus une vertu, bien qu'elle procure le bien.

Ménon. — Comment pourrait-elle être une vertu sans cela?

désirer le mal, mais parce qu'on ne le connaît pas comme tel, et, en fait, on ne *souhaite*, on ne *veut* que le bien. Cf., dans le *Gorgias* (466 b-468 e), la distinction instituée entre faire *ce qui plaît* et faire *ce qu'on veut*. — Pour la confusion entre les notions de *mal* et de *mauvais*, cf. *Gorgias*, 475 a (p. 149, n. 1).

1. Pour la troisième fois (cf. 73 a et 73 d), Socrate ramène la

ΜΕΝ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἀλλὰ δῆλον ὅτι, εἴπερ ἐστὶ βελτίων ἄλλος ἄλλου, κατὰ τὸ δύνασθαι ἂν εἴη ἀμείνων.

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τοῦτ᾽ ἐστὶν ἄρα, ὡς ἔοικε, κατὰ τὸν σὸν λόγον
ἀρετή, δύναμις τοῦ πορίζεσθαι τἀγαθά. c

ΜΕΝ. Παντάπασί μοι δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, οὕτως ἔχειν ὡς σὺ νῦν ὑπολαμβάνεις.

ΣΩ. Ἴδωμεν δὴ καὶ τοῦτο εἰ ἀληθὲς λέγεις· ἴσως γὰρ ἂν εὖ λέγοις. Τἀγαθὰ φῂς οἷόν τ᾽ εἶναι πορίζεσθαι ἀρετὴν εἶναι ;

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἀγαθὰ δὲ καλεῖς οὐχὶ οἷον ὑγίειάν τε καὶ πλοῦτον ;

ΜΕΝ. Καὶ χρυσίον λέγω καὶ ἀργύριον κτᾶσθαι καὶ τιμὰς ἐν πόλει καὶ ἀρχάς ;

ΣΩ. Μὴ ἄλλ᾽ ἄττα λέγεις τἀγαθὰ ἢ τὰ τοιαῦτα ;

ΜΕΝ. Οὔκ, ἀλλὰ πάντα λέγω τὰ τοιαῦτα.

ΣΩ. Εἶεν· χρυσίον δὲ δὴ καὶ ἀργύριον πορίζεσθαι ἀρετή d
ἐστιν, ὥς φησι Μένων ὁ τοῦ μεγάλου βασιλέως πατρικὸς
ξένος. Πότερον προστιθεῖς τούτῳ τῷ πόρῳ, ὦ Μένων, τὸ
δικαίως καὶ ὁσίως, ἢ οὐδέν σοι διαφέρει, ἀλλὰ κἂν ἀδίκως
τις αὐτὰ πορίζηται, ὁμοίως σὺ αὐτὸ ἀρετὴν καλεῖς ;

ΜΕΝ. Οὐ δήπου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλὰ κακίαν ;

ΜΕΝ. Πάντως δήπου.

ΣΩ. Δεῖ ἄρα, ὡς ἔοικε, τούτῳ τῷ πόρῳ δικαιοσύνην
ἢ σωφροσύνην ἢ ὁσιότητα προσεῖναι, ἢ ἄλλο τι μόριον
ἀρετῆς· εἰ δὲ μή, οὐκ ἔσται ἀρετή, καίπερ ἐκπορίζουσα e
τἀγαθά.

ΜΕΝ. Πῶς γὰρ ἄνευ τούτων ἀρετὴ γένοιτ᾽ ἄν ;

c 9-10 καὶ χρυσίον ... ἀρχάς Menoni primus tribuit Sehrwald || d 3 τούτῳ F : τι τούτῳ BTWY || d 5 αὐτὸ Schneider : αὐτὰ codd. || d 7-8 ἀλλὰ κακίαν Socrati πάντως δήπου Menoni primus tribuit Hirschig.

Socrate. — Mais si l'on renonce à l'or et à l'argent, pour soi-même et pour les autres, quand l'acquisition en serait injuste, cette renonciation même n'est-elle pas une vertu ?

Ménon. — Je le crois.

Socrate. — S'il en est ainsi, l'acquisition de cette sorte de bien n'est pas plus une vertu que le fait d'y renoncer, et nous appellerons vertu ce qui est accompagné de justice, méchan-
79 ceté ce qui ne présente rien de pareil.

Ménon. — Ton raisonnement me paraît irréfutable.

Socrate. — Mais n'avons-nous pas dit tout à l'heure que chacune de ces choses, la justice, la tempérance et le reste, était une partie de la vertu ?

Ménon. — Oui.

Socrate. — Alors, Ménon, te moques-tu de moi ?

Ménon. — En quoi, Socrate ?

Socrate. — En ce que je t'avais prié de ne pas morceler et mettre en pièces la vertu, et que, malgré les modèles de réponses que je t'avais proposés, tu n'as tenu aucun compte de ma prière ; tu viens me dire que la vertu consiste à pouvoir
b se procurer le bien en accord avec la justice et, d'autre part, que la justice est une partie de la vertu ?

Ménon. — Oui.

Socrate. — Il résulte donc de tes déclarations que la vertu consiste à mettre dans ses actions une partie de la vertu : car la justice est, selon toi, une partie de la vertu, et de même les autres choses que nous avons dites. Où veux-je en venir par là ? A ceci que je t'ai demandé une définition générale de la vertu, et que, sans me dire le moins du monde ce qu'elle est, tu déclares que toute action est une vertu
c lorsqu'elle est accompagnée d'une partie de la vertu, comme si tu m'avais déjà dit ce qu'est la vertu en général et comme si je devais la reconnaître dans les petits morceaux que tu en as découpés ; eh bien, dans ces conditions, dois-je, comme je le crois, reprendre ma question du début et te dire encore une fois : Qu'est-ce que la vertu, mon cher Ménon, s'il est vrai que toute action est une vertu quand elle est accompagnée d'une partie de la vertu ? Car on ne dit pas autre

notion de *justice*, que Ménon n'exclut pas, mais qu'il oublie toujours. Entre les idées qu'ils se font l'un et l'autre de *la vertu*, le point essentiel de divergence est là. Cf. *Gorgias* 468 e et la note.

ΣΩ. Τὸ δὲ μὴ ἐκπορίζειν χρυσίον καὶ ἀργύριον, ὅταν μὴ δίκαιον ᾖ, μήτε αὑτῷ μήτε ἄλλῳ, οὐκ ἀρετὴ καὶ αὕτη ἐστὶν ἡ ἀπορία ;

ΜΕΝ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐδὲν ἄρα μᾶλλον ὁ πόρος τῶν τοιούτων ἀγαθῶν
ἢ ἡ ἀπορία ἀρετὴ ἂν εἴη, ἀλλά, ὡς ἔοικεν, ὃ μὲν ἂν μετὰ
δικαιοσύνης γίγνηται, ἀρετὴ ἔσται, ὃ δ᾽ ἂν ἄνευ πάντων
τῶν τοιούτων, κακία. 79

ΜΕΝ. Δοκεῖ μοι ἀναγκαῖον εἶναι ὡς λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν τούτων ἕκαστον ὀλίγον πρότερον μόριον ἀρετῆς ἔφαμεν εἶναι, τὴν δικαιοσύνην καὶ σωφροσύνην καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα ;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Εἶτα, ὦ Μένων, παίζεις πρός με ;

ΜΕΝ. Τί δή, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ὅτι ἄρτι ἐμοῦ δεηθέντος σου μὴ καταγνύναι μηδὲ
κερματίζειν τὴν ἀρετήν, καὶ δόντος παραδείγματα καθ᾽ ἃ
δέοι ἀποκρίνεσθαι, τούτου μὲν ἠμέλησας, λέγεις δέ μοι
ὅτι ἀρετή ἐστιν οἷόν τ᾽ εἶναι τἀγαθὰ πορίζεσθαι μετὰ b
δικαιοσύνης· τοῦτο δὲ φῂς μόριον ἀρετῆς εἶναι ;

ΜΕΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν συμβαίνει ἐξ ὧν σὺ ὁμολογεῖς, τὸ μετὰ
μορίου ἀρετῆς πράττειν ὅ τι ἂν πράττῃ, τοῦτο ἀρετὴν
εἶναι· τὴν γὰρ δικαιοσύνην μόριον φῂς ἀρετῆς εἶναι, καὶ
ἕκαστα τούτων. Τί οὖν δὴ τοῦτο λέγω ; Ὅτι ἐμοῦ δεηθέν-
τος ὅλον εἰπεῖν τὴν ἀρετήν, αὐτὴν μὲν πολλοῦ δεῖς εἰπεῖν
ὅ τί ἐστιν, πᾶσαν δὲ φῂς πρᾶξιν ἀρετὴν εἶναι, ἐάνπερ
μετὰ μορίου ἀρετῆς πράττηται, ὥσπερ εἰρηκὼς ὅ τι ἀρετή c
ἐστιν τὸ ὅλον καὶ ἤδη γνωσομένου ἐμοῦ, καὶ ἐὰν σὺ κατα-
κερματίζῃς αὐτὴν κατὰ μόρια. Δεῖται οὖν σοι πάλιν ἐξ
ἀρχῆς, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, τῆς αὐτῆς ἐρωτήσεως, ὦ φίλε Μέ-
νων, τί ἐστιν ἀρετή, εἰ μετὰ μορίου ἀρετῆς πᾶσα πρᾶξις

79 c 3 δεῖται BW : δεῖ TY || c 5 εἰ corr. *Paris.* 1812 : ἡ BWY ἢ T.

chose quand on affirme que toute action accompagnée de justice est vertueuse. Qu'en penses-tu? Ne juges-tu pas qu'une reprise de ma question soit utile et t'imagines-tu qu'on puisse reconnaître une partie de la vertu sans connaître la vertu elle-même?

MÉNON. — Je ne le pense pas.

d SOCRATE. — Si tu t'en souviens, en effet, lorsque je te répondais sur la figure, nous avons rejeté une définition de ce genre parce qu'elle s'appuyait sur ce qui était encore en question, et qu'elle supposait admis ce qui ne l'était pas.

MÉNON. — Nous avons eu raison de la rejeter, Socrate.

SOCRATE. — Tu ne dois donc pas non plus, mon cher, lorsque nous cherchons encore ce qu'est la vertu en général, t'imaginer que tu puisses, en faisant intervenir les parties
e de la vertu dans ta réponse, expliquer à personne ce qu'est la vertu, ni, du reste, aucune autre chose que tu définirais de cette façon ; mais il faut que la même question initiale soit de nouveau posée : qu'est-ce que cette vertu à propos de laquelle tu parles comme tu le fais? Juges-tu mon observation sans valeur?

MÉNON. — Je la crois juste, quant à moi.

SOCRATE. — Eh bien alors, réponds-moi donc de nouveau à partir du commencement : qu'est-ce que la vertu, selon toi et selon ton ami?

Intermède.

MÉNON. — Socrate, j'avais appris par ouï-dire, avant même de te rencontrer, que
80 tu ne faisais pas autre chose que trouver partout des difficultés et en faire trouver aux autres[1]. En ce moment même, je le vois bien, par je ne sais quelle magie et quelles drogues, par tes incantations, tu m'as si bien ensorcelé que j'ai la tête remplie de doutes. J'oserais dire, si tu me permets une plaisanterie, que tu me parais ressembler tout à fait, par l'aspect et par tout le reste, à ce large poisson de mer qui s'appelle une torpille. Celle-ci engourdit aussitôt quiconque s'approche et la touche ; tu m'as fait éprouver un effet semblable, [tu
b m'as engourdi]. Oui, je suis vraiment engourdi de corps et d'âme, et je suis incapable de te répondre. Cent fois, pourtant, j'ai fait des discours sur la vertu, devant des foules, et tou-

1. Cf. *Théét.* 149 a et, ci-dessus, p. 217, n.

ἀρετὴ ἂν εἴη ; Τοῦτο γάρ ἐστιν λέγειν ὅταν λέγῃ τις ὅτι πᾶσα ἡ μετὰ δικαιοσύνης πρᾶξις ἀρετή ἐστιν. Ἢ οὐ δοκεῖ σοι πάλιν δεῖσθαι τῆς αὐτῆς ἐρωτήσεως, ἀλλ' οἴει τινὰ εἰδέναι μόριον ἀρετῆς ὅ τί ἐστιν, αὐτὴν μὴ εἰδότα ;

ΜΕΝ. Οὐκ ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Εἰ γὰρ καὶ μέμνησαι, ὅτ' ἐγώ σοι ἀπεκρινάμην περὶ d
τοῦ σχήματος, ἀπεβάλλομέν που τὴν τοιαύτην ἀπόκρισιν τὴν διὰ τῶν ἔτι ζητουμένων καὶ μήπω ὡμολογημένων ἐπιχειροῦσαν ἀποκρίνεσθαι.

ΜΕΝ. Καὶ ὀρθῶς γε ἀπεβάλλομεν, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Μὴ τοίνυν, ὦ ἄριστε, μηδὲ σὺ ἔτι ζητουμένης ἀρετῆς ὅλης ὅ τί ἐστιν οἴου διὰ τῶν ταύτης μορίων ἀποκρινόμενος δηλώσειν αὐτὴν ὁτῳοῦν, ἢ ἄλλο ὁτιοῦν τούτῳ e
τῷ αὐτῷ τρόπῳ λέγων, ἀλλὰ πάλιν τῆς αὐτῆς δεήσεσθαι ἐρωτήσεως, τίνος ὄντος ἀρετῆς λέγεις ἃ λέγεις· ἢ οὐδέν σοι δοκῶ λέγειν ;

ΜΕΝ. Ἔμοιγε δοκεῖς ὀρθῶς λέγειν.

ΣΩ. Ἀπόκριναι τοίνυν πάλιν ἐξ ἀρχῆς· τί φῄς ἀρετὴν εἶναι καὶ σὺ καὶ ὁ ἑταῖρός σου ;

ΜΕΝ. Ὦ Σώκρατες, ἤκουον μὲν ἔγωγε πρὶν καὶ συγ-
γενέσθαι σοι ὅτι σὺ οὐδὲν ἄλλο ἢ αὐτός τε ἀπορεῖς καὶ 80
τοὺς ἄλλους ποιεῖς ἀπορεῖν· καὶ νῦν, ὥς γέ μοι δοκεῖς, γοητεύεις με καὶ φαρμάττεις καὶ ἀτεχνῶς κατεπᾴδεις, ὥστε μεστὸν ἀπορίας γεγονέναι. Καὶ δοκεῖς μοι παντελῶς, εἰ δεῖ τι καὶ σκῶψαι, ὁμοιότατος εἶναι τό τε εἶδος καὶ τἆλλα ταύτῃ τῇ πλατείᾳ νάρκῃ τῇ θαλαττίᾳ. Καὶ γὰρ αὕτη τὸν ἀεὶ πλησιάζοντα καὶ ἁπτόμενον ναρκᾶν ποιεῖ, καὶ σὺ δοκεῖς μοι νῦν ἐμὲ τοιοῦτόν τι πεποιηκέναι [ναρκᾶν]. Ἀλη-
θῶς γὰρ ἔγωγε καὶ τὴν ψυχὴν καὶ τὸ στόμα ναρκῶ, καὶ οὐκ b
ἔχω ὅ τι ἀποκρίνωμαί σοι. Καίτοι μυριάκις γε περὶ ἀρετῆς παμπόλλους λόγους εἴρηκα καὶ πρὸς πολλούς, καὶ πάνυ εὖ,

c 6 ἐστι(ν) λέγειν BTWY : ἄρα λέγει Schanz || d 1 σοι BF : σοι ἄρτι TWY || d 7 οἴου YF : οὐ B σὺ TW || 80 a 8 ναρκᾶν secl. Dobree || b 2 ἀποκρίνωμαι BT : ἀποκρίνομαι WYF.

jours, je crois, je m'en suis fort bien tiré. Mais aujourd'hui, impossible absolument de dire même ce qu'elle est ! Tu as bien raison, crois-moi, de ne vouloir ni naviguer ni voyager hors d'ici : dans une ville étrangère, avec une pareille conduite, tu ne serais pas long à être arrêté comme sorcier.

Socrate. — Tu es plein de malice, Ménon, et j'ai failli m'y laisser prendre !

Ménon. — Comment cela, Socrate ?

c Socrate. — Je devine pourquoi tu m'as ainsi comparé.

Ménon. — Et pourquoi donc, à ton avis ?

Socrate. — Pour qu'à mon tour je te compare. Je n'ignore pas le plaisir qu'on trouve, quand on est beau, en de telles comparaisons. Elles vous sont avantageuses ; car les images de la beauté ne peuvent elles aussi, j'imagine, être que belles. Mais je ne te rendrai pas image pour image. Pour ce qui me concerne, si la torpille, avant d'engourdir les autres, est elle-même en état d'engourdissement, je lui ressemble ; sinon, non. Je ne suis pas un homme qui, sûr de lui, embarrasse les autres : si j'embarrasse les autres, c'est que je suis moi-même dans le
d plus extrême embarras. Dans le cas présent, au sujet de la vertu, j'ignore absolument ce qu'elle est ; tu le savais peut-être avant de m'approcher, quoique tu paraisses maintenant ne plus le savoir. Cependant, je suis résolu à examiner et à chercher de concert avec toi ce qu'elle peut bien être.

Reprise de la discussion : comment trouver une chose dont on ne sait rien ?

Ménon. — Mais comment vas-tu t'y prendre, Socrate, pour chercher une chose dont tu ne sais absolument pas ce qu'elle est ? Quel point particulier, entre tant d'inconnus, proposeras-tu à ta recherche ? Et à supposer que tu tombes par hasard sur le bon, à quoi le reconnaîtras-tu, puisque tu ne le connais pas ?

e Socrate. — Je vois ce que tu veux dire, Ménon. Quel beau sujet de dispute sophistique tu nous apportes là ! C'est la théorie selon laquelle on ne peut chercher ni ce qu'on connaît ni ce qu'on ne connaît pas : ce qu'on connaît, parce que, le connaissant, on n'a pas besoin de le chercher ; ce qu'on ne connaît pas, parce qu'on ne sait même pas ce qu'on doit chercher.

81 Ménon. — N'est-ce pas là, Socrate, un raisonnement assez fort ?

ὥς γε ἐμαυτῷ ἐδόκουν· νῦν δὲ οὐδ᾽ ὅ τί ἐστιν τὸ παράπαν ἔχω εἰπεῖν. Καί μοι δοκεῖς εὖ βουλεύεσθαι οὐκ ἐκπλέων ἐνθένδε οὐδ᾽ ἀποδημῶν· εἰ γὰρ ξένος ἐν ἄλλῃ πόλει τοιαῦτα ποιοῖς, τάχ᾽ ἂν ὡς γόης ἀπαχθείης.

ΣΩ. Πανοῦργος εἶ, ὦ Μένων, καὶ ὀλίγου ἐξηπάτησάς με.

ΜΕΝ. Τί μάλιστα, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Γιγνώσκω οὗ ἕνεκά με ᾔκασας. c

ΜΕΝ. Τίνος δὴ οἴει;

ΣΩ. Ἵνα σε ἀντεικάσω. Ἐγὼ δὲ τοῦτο οἶδα περὶ πάντων τῶν καλῶν, ὅτι χαίρουσιν εἰκαζόμενοι. Λυσιτελεῖ γὰρ αὐτοῖς· καλαὶ γάρ, οἶμαι, τῶν καλῶν καὶ αἱ εἰκόνες. Ἀλλ᾽ οὐκ ἀντεικάσομαί σε. Ἐγὼ δέ, εἰ μὲν ἡ νάρκη αὐτὴ ναρκῶσα οὕτω καὶ τοὺς ἄλλους ποιεῖ ναρκᾶν, ἔοικα αὐτῇ· εἰ δὲ μή, οὔ. Οὐ γὰρ εὐπορῶν αὐτὸς τοὺς ἄλλους ποιῶ ἀπορεῖν, ἀλλὰ παντὸς μᾶλλον αὐτὸς ἀπορῶν οὕτως καὶ τοὺς ἄλλους ποιῶ ἀπορεῖν. Καὶ νῦν περὶ ἀρετῆς ὃ ἐστιν d ἐγὼ μὲν οὐκ οἶδα, σὺ μέντοι ἴσως πρότερον μὲν ᾔδησθα πρὶν ἐμοῦ ἅψασθαι, νῦν μέντοι ὅμοιος εἶ οὐκ εἰδότι. Ὅμως δὲ ἐθέλω μετὰ σοῦ σκέψασθαι καὶ συζητῆσαι ὅ τί ποτέ ἐστιν.

ΜΕΝ. Καὶ τίνα τρόπον ζητήσεις, ὦ Σώκρατες, τοῦτο ὃ μὴ οἶσθα τὸ παράπαν ὅ τί ἐστιν; Ποῖον γὰρ ὧν οὐκ οἶσθα προθέμενος ζητήσεις; Ἢ εἰ καὶ ὅ τι μάλιστα ἐντύχοις αὐτῷ, πῶς εἴσει ὅτι τοῦτό ἐστιν ὃ σὺ οὐκ ᾔδησθα;

ΣΩ. Μανθάνω οἷον βούλει λέγειν, ὦ Μένων. Ὁρᾷς τοῦτον e ὡς ἐριστικὸν λόγον κατάγεις, ὡς οὐκ ἄρα ἔστιν ζητεῖν ἀνθρώπῳ οὔτε ὃ οἶδεν οὔτε ὃ μὴ οἶδεν; Οὔτε γὰρ ἂν ὅ γε οἶδεν ζητοῖ· οἶδεν γάρ, καὶ οὐδὲν δεῖ τῷ γε τοιούτῳ ζητήσεως· οὔτε ὃ μὴ οἶδεν· οὐδὲ γὰρ οἶδεν ὅ τι ζητήσει.

ΜΕΝ. Οὐκοῦν καλῶς σοι δοκεῖ λέγεσθαι ὁ λόγος οὗτος, 81 ὦ Σώκρατες;

c 2 δὴ TYF : δὲ BW || e 3 ὅ γε F Stob. : γε ὅ BTWY.

SOCRATE. — Ce n'est pas mon avis.

MÉNON. — Peux-tu me dire par où il pèche ?

SOCRATE. — Oui. J'ai entendu des hommes et des femmes habiles dans les choses divines...

MÉNON. — Que disaient-ils ?

SOCRATE. — Des choses vraies, à mon avis, et belles.

MÉNON. — Quelles choses ? Et qui sont-ils ?

Théorie de la réminiscence.

SOCRATE. — Ce sont des prêtres et des prêtresses ayant à cœur de pouvoir rendre
b raison des fonctions qu'ils remplissent ; c'est Pindare encore, et d'autres poètes en grand nombre, tous ceux qui sont vraiment divins[1]. Et voici ce qu'ils disent : examine si leur langage te paraît juste.

Ils disent donc que l'âme de l'homme est immortelle, et que tantôt elle sort de la vie, ce qu'on appelle mourir, tantôt elle y rentre de nouveau, mais quelle n'est jamais détruite ; et que, pour cette raison, il faut dans cette vie tenir jusqu'au bout une conduite aussi sainte que possible ;

Car ceux qui ont à Perséphone, pour leurs anciennes fautes,
Payé la rançon, de ceux-là vers le soleil d'en haut, à la neuvième année,
Elle renvoie de nouveau les âmes,
c *Et, de ces âmes, les rois illustres,*
Les hommes puissants par la force ou grands par la science
S'élèvent, qui à jamais comme des héros sans tache sont honorés parmi les mortels[2].

Ainsi l'âme, immortelle et plusieurs fois renaissante, ayant contemplé toutes choses, et sur la terre et dans l'Hadès, ne peut manquer d'avoir tout appris. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait, sur la vertu et sur le reste, des souvenirs de ce
d qu'elle en a su précédemment. La nature entière étant homogène et l'âme ayant tout appris, rien n'empêche qu'un seul

1. Tous ceux, en un mot, qui obéissent, non aux lois ordinaires de la raison, mais à cette force secrète qu'est l'*inspiration* (cf. t. I, p. 147, n. 1 et *Ion* 533 d, où elle est qualifiée, comme le sera à 100 a l'*opinion vraie*, de *faveur divine*, θεία μοῖρα).

2. Sur ce frgt. de Pindare (133 Schr.), cf. Puech, *Pindare*, IV, p. 209.

ΣΩ. Οὐκ ἔμοιγε.

ΜΕΝ. Ἔχεις λέγειν ὅπῃ ;

ΣΩ. Ἔγωγε· ἀκήκοα γὰρ ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν σοφῶν περὶ τὰ θεῖα πράγματα —

ΜΕΝ. Τίνα λόγον λεγόντων ;

ΣΩ. Ἀληθῆ, ἔμοιγε δοκεῖν, καὶ καλόν.

ΜΕΝ. Τίνα τοῦτον, καὶ τίνες οἱ λέγοντες ;

ΣΩ. Οἱ μὲν λέγοντές εἰσι τῶν ἱερέων τε καὶ τῶν ἱερειῶν ὅσοις μεμέληκε περὶ ὧν μεταχειρίζονται λόγον οἵοις τ' εἶναι διδόναι· λέγει δὲ καὶ Πίνδαρος καὶ ἄλλοι πολλοὶ τῶν b
ποιητῶν, ὅσοι θεῖοί εἰσιν. Ἃ δὲ λέγουσι, ταυτί ἐστιν· ἀλλὰ σκόπει εἴ σοι δοκοῦσιν ἀληθῆ λέγειν.

Φασὶ γὰρ τὴν ψυχὴν τοῦ ἀνθρώπου εἶναι ἀθάνατον, καὶ τοτὲ μὲν τελευτᾶν, ὃ δὴ ἀποθνῄσκειν καλοῦσι, τοτὲ δὲ πάλιν γίγνεσθαι, ἀπόλλυσθαι δ' οὐδέποτε· δεῖν δὴ διὰ ταῦτα ὡς ὁσιώτατα διαβιῶναι τὸν βίον·

οἶσι γὰρ ἂν Φερσεφόνα ποινὰν παλαιοῦ πένθεος
δέξεται, εἰς τὸν ὕπερθεν ἅλιον κείνων ἐνάτῳ ἔτει
ἀνδιδοῖ ψυχὰς πάλιν, ἐκ τᾶν βασιλῆες ἀγαυοὶ c
καὶ σθένει κραιπνοὶ σοφίᾳ τε μέγιστοι
ἄνδρες αὔξοντ'· ἐς δὲ τὸν λοιπὸν χρόνον
ἥρωες ἁγνοὶ πρὸς ἀνθρώπων καλεῦνται.

Ἅτε οὖν ἡ ψυχὴ ἀθάνατός τε οὖσα καὶ πολλάκις γεγονυῖα, καὶ ἑωρακυῖα καὶ τὰ ἐνθάδε καὶ τὰ ἐν Ἅιδου [καὶ] πάντα χρήματα, οὐκ ἔστιν ὅ τι οὐ μεμάθηκεν· ὥστε οὐδὲν θαυμαστὸν καὶ περὶ ἀρετῆς καὶ περὶ ἄλλων οἷόν τ' εἶναι αὐτὴν ἀναμνησθῆναι, ἅ γε καὶ πρότερον ἠπίστατο. Ἅτε γὰρ τῆς φύσεως ἁπάσης συγγενοῦς οὔσης, καὶ μεμαθη- d
κυίας τῆς ψυχῆς ἅπαντα, οὐδὲν κωλύει ἓν μόνον ἀναμνη-

81 a 11 οἵοις BYF οἷοί W οἷός T || b 9 δέξεται BTWY : δέξηται F Stobaeus || εἰς codd. : ἐς Stobaeus || c 1 ψυχὰς Bœckh : ψυχὰν BTYet revera W || τᾶν BTF : τῶν WY || c 3 αὔξοντ' Bœckh : αὔξονται codd. || c 4 ἁγνοὶ BTW : ἀγαυοὶ Y ἀγανοὶ F || c 6 καὶ secl. Struve.

ressouvenir (c'est ce que les hommes appellent savoir) lui fasse retrouver tous les autres, si l'on est courageux et tenace dans la recherche; car la recherche et le savoir ne sont au total que réminiscence.

Il ne faut donc pas en croire ce raisonnement sophistique dont nous parlions : il nous rendrait paresseux, et ce sont les lâches qui aiment à l'entendre. Ma croyance au contraire
e exhorte au travail et à la recherche : c'est parce que j'ai foi en sa vérité que je suis résolu à chercher avec toi ce qu'est la vertu.

Ménon. — Soit, Socrate. Mais qu'est-ce qui te fait dire que nous n'apprenons pas et que ce que nous appelons le savoir est une réminiscence ? Peux-tu me prouver qu'il en est ainsi ?

Vérification de la théorie par l'interrogation d'un esclave.

Socrate. — Je t'ai déjà dit, Ménon, que tu étais plein de malice. Voici maintenant que tu me demandes une leçon, à moi qui soutiens qu'il n'y a pas d'ensei-
82 gnement, qu'il n'y a que des réminiscences : tu tiens à me mettre tout de suite en contradiction manifeste avec moi-même.

Ménon. — Nullement, Socrate, par Zeus ! Je n'avais pas le moins du monde cette intention, et c'est seulement l'habitude qui m'a fait parler ainsi. Mais enfin, si tu as quelque moyen de me faire voir la chose, montre-la moi.

Socrate. — Ce n'est pas facile ; j'y mettrai cependant tout mon zèle, par amitié pour toi. — Appelle un de ces nombreux serviteurs qui t'accompagnent, celui que tu voudras, afin que
b par lui je te montre ce que tu désires.

Ménon. — A merveille. (*S'adressant à un esclave*) Approche.

Socrate. — Est-il Grec ? Sait-il le grec ?

Ménon. — Parfaitement ; il est né chez moi.

Socrate. — Fais attention : vois s'il a l'air de se souvenir, ou d'apprendre de moi.

Ménon. — J'y ferai attention.

Socrate (*à l'esclave*). — Dis-moi, mon ami, sais-tu que cet espace [1] est carré ?

L'esclave. — Oui.

1. Socrate est censé tracer, sur le sol ou autrement, les figures nécessaires à sa démonstratton.

σθέντα, ὃ δὴ μάθησιν καλοῦσιν ἄνθρωποι, τἆλλα πάντα αὐτὸν ἀνευρεῖν, ἐάν τις ἀνδρεῖος ᾖ καὶ μὴ ἀποκάμνῃ ζητῶν· τὸ γὰρ ζητεῖν ἄρα καὶ τὸ μανθάνειν ἀνάμνησις ὅλον ἐστίν.

Οὔκουν δεῖ πείθεσθαι τούτῳ τῷ ἐριστικῷ λόγῳ· οὗτος μὲν γὰρ ἂν ἡμᾶς ἀργοὺς ποιήσειεν καὶ ἔστιν τοῖς μαλακοῖς τῶν ἀνθρώπων ἡδὺς ἀκοῦσαι, ὅδε δὲ ἐργατικούς τε καὶ ζητητικοὺς ποιεῖ· ᾧ ἐγὼ πιστεύων ἀληθεῖ εἶναι ἐθέλω μετὰ e σοῦ ζητεῖν ἀρετὴ ὅ τί ἐστιν.

ΜΕΝ. Ναί, ὦ Σώκρατες. Ἀλλὰ πῶς λέγεις τοῦτο, ὅτι οὐ μανθάνομεν, ἀλλὰ ἣν καλοῦμεν μάθησιν ἀνάμνησίς ἐστιν ; Ἔχεις με τοῦτο διδάξαι ὡς οὕτως ἔχει ;

ΣΩ. Καὶ ἄρτι εἶπον, ὦ Μένων, ὅτι πανοῦργος εἶ, καὶ νῦν ἐρωτᾷς εἰ ἔχω σε διδάξαι, ὃς οὔ φημι διδαχὴν εἶναι 82 ἀλλ' ἀνάμνησιν, ἵνα δὴ εὐθὺς φαίνωμαι αὐτὸς ἐμαυτῷ τἀναντία λέγων.

ΜΕΝ. Οὐ μὰ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, οὐ πρὸς τοῦτο βλέψας εἶπον, ἀλλ' ὑπὸ τοῦ ἔθους· ἀλλ' εἴ πώς μοι ἔχεις ἐνδείξασθαι ὅτι ἔχει ὥσπερ λέγεις, ἔνδειξαι.

ΣΩ. Ἀλλ' ἔστι μὲν οὐ ῥᾴδιον, ὅμως δὲ ἐθέλω προθυμηθῆναι σοῦ ἕνεκα. Ἀλλά μοι προσκάλεσον τῶν πολλῶν ἀκολούθων τουτωνὶ τῶν σαυτοῦ ἕνα, ὅντινα βούλει, ἵνα ἐν b τούτῳ σοι ἐπιδείξωμαι.

ΜΕΝ. Πάνυ γε. Δεῦρο πρόσελθε.

ΣΩ. Ἕλλην μέν ἐστι καὶ ἑλληνίζει ;

ΜΕΝ. Πάνυ γε σφόδρα, οἰκογενής.

ΣΩ. Πρόσεχε δὴ τὸν νοῦν ὁπότερ' ἄν σοι φαίνηται, ἢ ἀναμιμνῃσκόμενος ἢ μανθάνων παρ' ἐμοῦ.

ΜΕΝ. Ἀλλὰ προσέξω.

ΣΩ. Εἰπὲ δή μοι, ὦ παῖ, γιγνώσκεις τετράγωνον χωρίον ὅτι τοιοῦτόν ἐστιν ;

ΠΑΙΣ. Ἔγωγε.

d 9 ἐργατικούς TWYF : ἐργαστικούς B || e 3 ἀλλὰ πῶς F Stobaeus . ἀλλ' ἁπλῶς BTWY || e 4 οὐ om. Y || e 5 με TWYF : μετὰ B.

c Socrate. — Et que, dans un espace carré, les quatre lignes que voici sont égales ?

L'esclave. — Sans doute.

Socrate. — Et que ces lignes-ci, qui le traversent par le milieu, sont égales aussi ?

L'esclave. — Oui.

Socrate. — Un espace de ce genre peut-il être ou plus grand ou plus petit ?

L'esclave. — Certainement.

Socrate. — Si on donnait à ce côté deux pieds de long et à cet autre également deux, quelle serait la dimension du tout ? Examine la chose comme ceci : s'il y avait, de ce côté, deux pieds et, de cet autre, un seul, n'est-il pas vrai que l'espace serait d'une fois deux pieds ?

L'esclave. — Oui.

d Socrate. — Mais du moment qu'on a pour le second côté aussi deux pieds, cela ne fait-il pas deux fois deux ?

L'esclave. — En effet.

Socrate. — L'espace est donc alors de deux fois deux pieds ?

L'esclave. — Oui.

Socrate. — Combien font deux fois deux pieds ? Fais le calcul et dis-le moi.

L'esclave. — Quatre, Socrate.

Socrate. — Ne pourrait-on avoir un autre espace double de celui-ci, mais semblable, et ayant aussi toutes ses lignes égales ?

L'esclave. — Oui.

Socrate. — Combien aurait-il de pieds ?

L'esclave. — Huit.

Socrate. — Eh bien, essaie de me dire quelle serait la longueur de chaque ligne dans ce nouvel espace. Dans
e celui-ci, la ligne a deux pieds ; combien en aurait-elle dans le second, qui serait double ?

L'esclave. — Il est évident, Socrate, qu'elle en aurait le double.

Socrate. — Tu vois, Ménon, que je ne lui enseigne rien[1] :

1. L'esclave croit que le carré de huit pieds est engendré par un côté de quatre pieds. C'est cette erreur, dans laquelle il donne avec une confiance entière, qui témoigne de la sincérité avec laquelle l'épreuve est conduite.

ΣΩ. Ἔστιν οὖν τετράγωνον χωρίον ἴσας ἔχον τὰς γραμμὰς ταύτας πάσας, τέτταρας οὔσας; c

ΠΑΙΣ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐ καὶ ταυτασὶ τὰς διὰ μέσου ἐστὶν ἴσας ἔχον;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἴη ἂν τοιοῦτον χωρίον καὶ μεῖζον καὶ ἔλαττον;

ΠΑΙΣ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Εἰ οὖν εἴη αὕτη ἡ πλευρὰ δυοῖν ποδοῖν καὶ αὕτη δυοῖν, πόσων ἂν εἴη ποδῶν τὸ ὅλον; Ὧδε δὲ σκόπει· εἰ ἦν ταύτῃ δυοῖν ποδοῖν, ταύτῃ δὲ ἑνὸς ποδὸς μόνον, ἄλλο τι ἅπαξ ἂν ἦν δυοῖν ποδοῖν τὸ χωρίον;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Ἐπειδὴ δὲ δυοῖν ποδοῖν καὶ ταύτῃ, ἄλλο τι ἢ δὶς d
δυοῖν γίγνεται;

ΠΑΙΣ. Γίγνεται.

ΣΩ. Δυοῖν ἄρα δὶς γίγνεται ποδῶν;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Πόσοι οὖν εἰσιν οἱ δύο δὶς πόδες; Λογισάμενος εἰπέ.

ΠΑΙΣ. Τέτταρες, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκοῦν γένοιτ' ἂν τούτου τοῦ χωρίου ἕτερον διπλάσιον, τοιοῦτον δέ, ἴσας ἔχον πάσας τὰς γραμμὰς ὥσπερ τοῦτο;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Πόσων οὖν ἔσται ποδῶν;

ΠΑΙΣ. Ὀκτώ.

ΣΩ. Φέρε δή, πειρῶ μοι εἰπεῖν πηλίκη τις ἔσται ἐκείνου ἡ γραμμὴ ἑκάστη; Ἡ μὲν γὰρ τοῦδε δυοῖν ποδοῖν· τί e
δὲ ἡ ἐκείνου τοῦ διπλασίου;

ΠΑΙΣ. Δῆλον δή, ὦ Σώκρατες, ὅτι διπλασία.

ΣΩ. Ὁρᾷς, ὦ Μένων, ὡς ἐγὼ τοῦτον οὐδὲν διδάσκω,

82 c 11 ἦν F (conj. F. A. Wolf) : ἐν BTWY || d 14 εἰπεῖν ... 84 a 5 ᾔδει μὲν οὔ om. Y (f° 150r, l. 10 nulla lacunae nota) || e 4 τοῦτον BF : τούτων TW.

sur tout cela, je me borne à l'interroger. En ce moment, il croit savoir quelle est la longueur du côté qui donnerait un carré de huit pieds. Es-tu de mon avis ?

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — S'ensuit-il qu'il le sache ?

MÉNON. — Non certes.

SOCRATE. — Il croit que ce côté serait double du précédent ?

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Mais vois maintenant comme il va se ressouvenir d'une manière correcte.

(*A l'esclave*) Réponds-moi : Tu dis qu'une ligne double donne naissance à une surface deux fois plus grande ? Com-
83 prends-moi bien. Je ne parle pas d'une surface longue d'un côté, courte de l'autre ; je cherche une surface comme celle-ci, égale dans tous les sens, mais qui ait une étendue double, soit de huit pieds. Vois si tu crois encore qu'elle résultera du doublement de la ligne.

L'ESCLAVE. — Je le crois.

SOCRATE. — Cette ligne que tu vois sera-t-elle doublée si nous en ajoutons en partant d'ici une autre d'égale longueur ?

L'ESCLAVE. — Sans doute.

SOCRATE. — C'est donc sur cette nouvelle ligne que sera construite la surface de huit pieds si nous traçons quatre lignes pareilles ?

L'ESCLAVE. — Oui.

b SOCRATE. — Traçons les quatre lignes sur le modèle de celle-ci. Voilà bien la surface que tu dis être de huit pieds ?

L'ESCLAVE. — Certainement.

SOCRATE. — Est-ce que, dans notre nouvel espace, il n'y a pas les quatre que voici, dont chacun est égal au premier, à celui de quatre pieds ?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Quelle est donc, d'après cela, l'étendue du dernier ? N'est-il pas quatre fois plus grand ?

L'ESCLAVE. — Nécessairement.

SOCRATE. — Une chose quatre fois plus grande qu'une autre en est-elle donc le double ?

L'ESCLAVE. — Non, par Zeus !

SOCRATE. — Qu'est-elle alors ?

ἀλλ' ἐρωτῶ πάντα ; Καὶ νῦν οὗτος οἴεται εἰδέναι ὁποία ἐστὶν ἀφ' ἧς τὸ ὀκτώπουν χωρίον γενήσεται· ἢ οὐ δοκεῖ σοι ;

ΜΕΝ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Οἶδεν οὖν ;

ΜΕΝ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οἴεται δέ γε ἀπὸ τῆς διπλασίας ;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Θεῶ δὴ αὐτὸν ἀναμιμνῃσκόμενον ἐφεξῆς, ὡς δεῖ ἀναμιμνῄσκεσθαι. — Σὺ δέ μοι λέγε· ἀπὸ τῆς διπλασίας γραμμῆς φῂς τὸ διπλάσιον χωρίον γίγνεσθαι ; Τοιόνδε λέγω, μὴ 83
ταύτῃ μὲν μακρόν, τῇ δὲ βραχύ, ἀλλὰ ἴσον πανταχῇ ἔστω ὥσπερ τουτί, διπλάσιον δὲ τούτου, ὀκτώπουν· ἀλλὰ ὅρα εἰ ἔτι σοι ἀπὸ τῆς διπλασίας δοκεῖ ἔσεσθαι.

ΠΑΙΣ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν διπλασία αὕτη ταύτης γίγνεται, ἂν ἑτέραν τοσαύτην προσθῶμεν ἐνθένδε ;

ΠΑΙΣ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἀπὸ ταύτης δή, φῄς, ἔσται τὸ ὀκτώπουν χωρίον, ἂν τέτταρες τοσαῦται γένωνται ;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Ἀναγραψώμεθα δὴ ἀπ' αὐτῆς ἴσας τέτταρας. Ἄλλο b
τι ἢ τουτὶ ἂν εἴη ὃ φῂς τό ὀκτώπουν εἶναι ;

ΠΑΙΣ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐν αὐτῷ ἐστιν ταυτὶ τέτταρα, ὧν ἕκαστον ἴσον τούτῳ ἐστὶν τῷ τετράποδι ;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Πόσον οὖν γίγνεται ; Οὐ τετράκις τοσοῦτον ;

ΠΑΙΣ. Πῶς δ' οὔ ;

ΣΩ. Διπλάσιον οὖν ἐστιν τὸ τετράκις τοσοῦτον ;

ΠΑΙΣ. Οὐ μὰ Δία.

ΣΩ. Ἀλλὰ ποσαπλάσιον ,

83 b 5 τούτῳ TW : τούτῳ ᾧ B.

L'ESCLAVE. — Le quadruple.

c SOCRATE. — Ainsi, en doublant la ligne, ce n'est pas une surface double que tu obtiens, c'est une surface quadruple.

L'ESCLAVE. — C'est vrai.

SOCRATE. — Quatre fois quatre font seize, n'est-ce pas ?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Avec quelle ligne obtiendrons-nous donc une surface de huit pieds ? Celle-ci ne nous donne-t-elle pas une surface quadruple de la première ?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Et cette ligne-ci moitié moins longue nous donne quatre pieds de superficie ?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Soit ! La surface de huit pieds n'est-elle pas le double de celle-ci, qui est de quatre, et la moitié de l'autre, qui est de seize ?

L'ESCLAVE. — Certainement.

d SOCRATE. — Il nous faut donc une ligne plus courte que celle-ci et plus longue que celle-là ?

L'ESCLAVE. — Je le crois.

SOCRATE. — Parfait ; réponds-moi selon ce que tu crois. Mais dis-moi : notre première ligne n'avait-elle pas deux pieds et la seconde quatre ?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Pour l'espace de huit pieds, il faut donc une ligne plus longue que celle-ci, qui est de deux pieds, mais plus courte que celle-là, qui est de quatre ?

L'ESCLAVE. — Oui.

e SOCRATE. — Essaie de me dire quelle longueur tu lui donnes.

L'ESCLAVE. — Trois pieds.

SOCRATE. — Pour qu'elle ait trois pieds de long, nous n'avons qu'à ajouter à celle-ci[1] la moitié de sa longueur : ce qui fait ici deux pieds plus un pied. Puis, à partir de là, encore deux pieds plus un pied. Nous obtenons le carré que tu demandais.

L'ESCLAVE. — Oui.

1. C'est-à-dire, à la ligne initiale, supposée de deux pieds (82 c), qui a d'abord donné le carré de quatre pieds, et, ensuite, doublée (83 a), celui de seize pieds.

ΠΑΙΣ. Τετραπλάσιον.

ΣΩ. Ἀπὸ τῆς διπλασίας ἄρα, ὦ παῖ, οὐ διπλάσιον ἀλλὰ c
τετραπλάσιον γίγνεται χωρίον.

ΠΑΙΣ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Τεττάρων γὰρ τετράκις ἐστὶν ἑκκαίδεκα. Οὐχί;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Ὀκτώπουν δ' ἀπὸ ποίας γραμμῆς; Οὐχὶ ἀπὸ μὲν ταύτης τετραπλάσιον;

ΠΑΙΣ. Φημί.

ΣΩ. Τετράπουν δὲ ἀπὸ τῆς ἡμισέας ταυτησὶ τουτί;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Εἶεν· τὸ δὲ ὀκτώπουν οὐ τοῦδε μὲν διπλάσιόν ἐστιν, τούτου δὲ ἥμισυ;

⟨ΠΑΙΣ. Ναί.⟩

ΣΩ. Οὐκ ἀπὸ μὲν μείζονος ἔσται ἢ τοσαύτης γραμμῆς, d
ἀπὸ ἐλάττονος δὲ ἢ τοσησδί; Ἢ οὔ;

ΠΑΙΣ. Ἔμοιγε δοκεῖ οὕτω.

ΣΩ. Καλῶς· τό γάρ σοι δοκοῦν τοῦτο ἀποκρίνου. Καί μοι λέγε· οὐχ ἥδε μὲν δυοῖν ποδοῖν ἦν, ἡ δὲ τεττάρων;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Δεῖ ἄρα τὴν τοῦ ὀκτώποδος χωρίου γραμμὴν μείζω μὲν εἶναι τῆσδε τῆς δίποδος, ἐλάττω δὲ τῆς τετράποδος.

ΠΑΙΣ. Δεῖ.

ΣΩ. Πειρῶ δὴ λέγειν πηλίκην τινὰ φῂς αὐτὴν εἶναι. e

ΠΑΙΣ. Τρίποδα.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἄνπερ τρίπους ᾖ, τὸ ἥμισυ ταύτης προσληψόμεθα καὶ ἔσται τρίπους; Δύο μὲν γὰρ οἵδε, ὁ δὲ εἷς· καὶ ἐνθένδε ὡσαύτως δύο μὲν οἵδε, ὁ δὲ εἷς· καὶ γίγνεται τοῦτο τὸ χωρίον ὃ φῄς.

ΠΑΙΣ. Ναί.

c 9 τετράπουν Cornarius : τέταρτον codd. || c 13 Ναί add. corr. *Paris*, 1812 : om. cett.

Socrate. — Mais si l'espace a trois pieds de long et trois pieds de large, la superficie n'en sera-t-elle pas de trois fois trois pieds?

L'esclave. — Je le pense.

Socrate. — Or combien font trois fois trois pieds?

L'esclave. — Neuf.

Socrate. — Mais pour que la surface fût double de la première, combien de pieds devait-elle avoir?

L'esclave. — Huit.

Socrate. — Ce n'est donc pas encore la ligne de trois pieds qui nous donne la surface de huit.

L'esclave. — Évidemment non.

Socrate. — Laquelle est-ce? Tâche de me le dire exacte-
84 ment, et si tu aimes mieux ne pas faire de calculs, montre la nous.

L'esclave. — Mais par Zeus, Socrate, je n'en sais rien.

Remarques de Socrate sur cette partie de l'interrogation.

Socrate. — Vois-tu, Ménon, encore une fois, quelle distance il a déjà parcourue dans la voie de la réminiscence? Songe que d'abord, sans savoir quel est le côté du carré de huit pieds, ce qu'il ignore d'ailleurs encore, il croyait pourtant le savoir et répondait avec assurance en homme qui sait, n'ayant aucun sentiment de la difficulté. Maintenant, il a conscience de son embarras, et, s'il ne sait pas, du moins il ne croit pas
b savoir[1].

Ménon. — Tu as raison.

Socrate. — N'est-ce pas là un meilleur état d'esprit relativement à la chose qu'il ignorait?

Ménon. — J'en conviens également.

Socrate. — En le mettant dans l'embarras, en l'engourdissant comme fait la torpille, lui avons-nous causé du tort?

Ménon. — Je ne le crois pas.

Socrate. — Ou je me trompe fort, ou nous l'avons grandement aidé à découvrir où il en est vis-à-vis de la vérité. Car maintenant, comme il ignore, il aura plaisir à chercher;
c tandis que précédemment il n'eût pas hésité à dire et à

1. Comparer, en effet, à sa dernière réponse, son : « *Il est évident...* » de 82 e. — Sur les deux degrés d'ignorance cf. *Alc. I*, 116 sqq.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἂν ᾖ τῇδε τριῶν καὶ τῇδε τριῶν, τὸ ὅλον χωρίον τριῶν τρὶς ποδῶν γίγνεται ;

ΠΑΙΣ. Φαίνεται.

ΣΩ. Τρεῖς δὲ τρὶς πόσοι εἰσὶ πόδες ;

ΠΑΙΣ. Ἐννέα.

ΣΩ. Ἔδει δὲ τὸ διπλάσιον πόσων εἶναι ποδῶν ;

ΠΑΙΣ. Ὀκτώ.

ΣΩ. Οὐδ' ἄρ' ἀπὸ τῆς τρίποδός πω τὸ ὀκτώπουν χωρίον γίγνεται.

ΠΑΙΣ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλ' ἀπὸ ποίας ; Πειρῶ ἡμῖν εἰπεῖν ἀκριβῶς· καὶ εἰ μὴ βούλει ἀριθμεῖν, ἀλλὰ δεῖξον ἀπὸ ποίας. 84

ΠΑΙΣ. Ἀλλὰ μὰ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, ἔγωγε οὐκ οἶδα.

ΣΩ. Ἐννοεῖς αὖ, ὦ Μένων, οὗ ἐστιν ἤδη βαδίζων ὅδε τοῦ ἀναμιμνῄσκεσθαι ; Ὅτι τὸ μὲν πρῶτον ᾔδει μὲν οὔ, ἥ τίς ἐστιν ἡ τοῦ ὀκτώποδος χωρίου γραμμή, ὥσπερ οὐδὲ νῦν πω οἶδεν, ἀλλ' οὖν ᾤετό γ' αὐτὴν τότε εἰδέναι, καὶ θαρραλέως ἀπεκρίνετο ὡς εἰδώς, καὶ οὐχ ἡγεῖτο ἀπορεῖν· νῦν δὲ ἡγεῖται ἀπορεῖν ἤδη, καὶ ὥσπερ οὐκ οἶδεν, οὐδ' οἴεται εἰδέναι. b

ΜΕΝ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν νῦν βέλτιον ἔχει περὶ τὸ πρᾶγμα ὃ οὐκ ᾔδει ;

ΜΕΝ. Καὶ τοῦτό μοι δοκεῖ.

ΣΩ. Ἀπορεῖν οὖν αὐτὸν ποιήσαντες καὶ ναρκᾶν ὥσπερ ἡ νάρκη, μῶν τι ἐβλάψαμεν ;

ΜΕΝ. Οὐκ ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Προὔργου γοῦν τι πεποιήκαμεν, ὡς ἔοικε, πρὸς τὸ ἐξευρεῖν ὅπῃ ἔχει· νῦν μὲν γὰρ καὶ ζητήσειεν ἂν ἡδέως οὐκ εἰδώς, τότε δὲ ῥᾳδίως ἂν καὶ πρὸς πολλοὺς καὶ πολ- c

e 9 τριῶν τρὶς TWF : τριῶν τρεῖς B || 84 a 7 γ' αὐτὴν B : ταύτην TWYF.

répéter de confiance, devant une foule de gens, que pour doubler un carré il faut en doubler le côté.

Ménon. — C'est probable.

Socrate. — Crois-tu donc qu'il eût été disposé à chercher et à apprendre une chose qu'il ne savait pas, mais qu'il croyait savoir, avant de s'être senti dans l'embarras pour avoir pris conscience de son ignorance, et d'avoir conçu le désir de savoir ?

Ménon. — Je ne le crois pas, Socrate.

Socrate. — Par conséquent son engourdissement lui a été profitable ?

Ménon. — C'est mon avis.

Socrate. — Vois maintenant tout ce que cet embarras va
d lui faire découvrir en cherchant avec moi, sans que je lui enseigne rien, sans que je fasse autre chose que de l'interroger. Surveille-moi pour le cas où tu me surprendrais à lui donner des leçons et des explications, au lieu de l'amener par mes questions à dire son opinion.

Reprise de l'interrogation

(*S'adressant à l'esclave*) Réponds-moi, toi. Nous avons donc ici un espace de quatre pieds ? Est-ce compris ?

L'esclave. — Oui.

Socrate. — Nous pouvons lui ajouter cet autre-ci, qui lui est égal ?

L'esclave. — Oui.

Socrate. — Et encore ce troisième, égal à chacun des deux premiers ?

L'esclave. — Oui.

Socrate. — Puis remplir ce coin qui reste vide ?

L'esclave. — Parfaitement.

Socrate. — N'avons-nous pas ici maintenant quatre espaces égaux ?

e L'esclave. — Oui.

Socrate. — Et combien de fois tous ensemble sont-ils plus grands que celui-ci ?

L'esclave. — Quatre fois.

Socrate. — Mais nous cherchions un espace double ; tu t'en souviens bien ?

L'esclave. — Sans doute.

λάκις ᾤετ' ἂν εὖ λέγειν περὶ τοῦ διπλασίου χωρίου, ὡς δεῖ διπλασίαν τὴν γραμμὴν ἔχειν μήκει.

ΜΕΝ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Οἴει οὖν ἂν αὐτὸν πρότερον ἐπιχειρῆσαι ζητεῖν ἢ μανθάνειν τοῦτο ὃ ᾤετο εἰδέναι οὐκ εἰδώς, πρὶν εἰς ἀπορίαν κατέπεσεν ἡγησάμενος μὴ εἰδέναι, καὶ ἐπόθησεν τὸ εἰδέναι ;

ΜΕΝ. Οὔ μοι δοκεῖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ὤνητο ἄρα ναρκήσας ;

ΜΕΝ. Δοκεῖ μοι.

ΣΩ. Σκέψαι δὴ ἐκ ταύτης τῆς ἀπορίας ὅ τι καὶ ἀνευρήσει ζητῶν μετ' ἐμοῦ, οὐδὲν ἀλλ' ἢ ἐρωτῶντος ἐμοῦ καὶ d οὐ διδάσκοντος· φύλαττε δὲ ἄν που εὕρῃς με διδάσκοντα καὶ διεξιόντα αὐτῷ, ἀλλὰ μὴ τὰς τούτου δόξας ἀνερωτῶντα. Λέγε γάρ μοι σύ· οὐ τὸ μὲν τετράπουν τοῦτο ἡμῖν ἐστι χωρίον ; Μανθάνεις ;

ΠΑΙΣ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἕτερον δὲ αὐτῷ προσθεῖμεν ἂν τουτὶ ἴσον ;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ τρίτον τόδε ἴσον ἑκατέρῳ τούτων ;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν προσαναπληρωσαίμεθ' ἂν τὸ ἐν τῇ γωνίᾳ τόδε ;

ΠΑΙΣ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἄλλο τι οὖν γένοιτ' ἂν τέτταρα ἴσα χωρία τάδε ;

ΠΑΙΣ. Ναί. e

ΣΩ. Τί οὖν ; Τὸ ὅλον τόδε ποσαπλάσιον τοῦδε γίγνεται ;

ΠΑΙΣ. Τετραπλάσιον.

ΣΩ. Ἔδει δὲ διπλάσιον ἡμῖν γενέσθαι· ἢ οὐ μέμνησαι ;

ΠΑΙΣ. Πάνυ γε.

c 5 ἂν om. Y || d 2 οὐ BTW : om. F μὴ Y || d 3 τούτου WF : τούτων BTYF² || d 4 οὐ τὸ BTW : αὐτὸ Y || e 4 δὲ BTWY : δέ γε F.

SOCRATE. — Cette ligne, que nous traçons d'un angle à l'autre dans chaque carré, ne les coupe-t-elle pas en deux
85 parties égales?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Voici donc quatre lignes égales qui enferment un nouveau carré.

L'ESCLAVE. — Je vois.

SOCRATE. — Réfléchis : quelle est la dimension de ce carré?

L'ESCLAVE. — Je ne le vois pas.

SOCRATE. — Est-ce que, dans chacun de ces quatre carrés, chacune de nos lignes n'a pas séparé une moitié en dedans? Oui ou non?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Et combien y a-t-il de ces moitiés dans le carré du milieu?

L'ESCLAVE. — Quatre.

SOCRATE. — Et dans celui-ci?

L'ESCLAVE. — Deux.

SOCRATE. — Qu'est-ce que quatre par rapport à deux?

L'ESCLAVE. — C'est le double.

b SOCRATE. — Combien de pieds alors a ce carré-ci?

L'ESCLAVE. — Huit.

SOCRATE. — Et sur quelle ligne est-il construit?

L'ESCLAVE. — Sur celle-ci.

SOCRATE. — Sur la ligne qui va d'un angle à l'autre dans le carré de quatre pieds?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Cette ligne est ce que les sophistes[1] appellent la diagonale. Si tel est son nom, c'est la diagonale qui selon toi, esclave de Ménon, engendre l'espace double.

L'ESCLAVE. — C'est bien cela, Socrate.

Retour à Ménon et à la réminiscence.

SOCRATE. — Que t'en semble, Ménon? A-t-il exprimé une seule opinion qu'il n'ait tirée de lui-même?

c MÉNON. — Aucune ; il a tout tiré de son propre fonds.

SOCRATE. — Et cependant il ne savait pas, nous l'avons reconnu tout à l'heure.

1. Le mot est pris, naturellement, dans son sens original; cf. p. 24, n.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἔστιν αὕτη γραμμὴ ἐκ γωνίας εἰς γωνίαν [τινὰ] τέμνουσα δίχα ἕκαστον τούτων τῶν χωρίων ; 85

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν τέτταρες αὗται γίγνονται γραμμαὶ ἴσαι, περιέχουσαι τουτὶ τὸ χωρίον ;

ΠΑΙΣ. Γίγνονται.

ΣΩ. Σκόπει δή· πηλίκον τί ἐστιν τοῦτο τὸ χωρίον ;

ΠΑΙΣ. Οὐ μανθάνω.

ΣΩ. Οὐχὶ τεττάρων ὄντων τούτων ἥμισυ ἑκάστου ἑκάστη ἡ γραμμὴ ἀποτέτμηκεν ἐντός ; Ἢ οὔ ;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Πόσα οὖν τηλικαῦτα ἐν τούτῳ ἔνεστιν ;

ΠΑΙΣ. Τέτταρα.

ΣΩ. Πόσα δὲ ἐν τῷδε ;

ΠΑΙΣ. Δύο.

ΣΩ. Τὰ δὲ τέτταρα τοῖν δυοῖν τί ἐστιν ;

ΠΑΙΣ. Διπλάσια.

ΣΩ. Τόδε οὖν ποσάπουν γίγνεται ; b

ΠΑΙΣ. Ὀκτώπουν.

ΣΩ. Ἀπὸ ποίας γραμμῆς ;

ΠΑΙΣ. Ἀπὸ ταύτης.

ΣΩ. Ἀπὸ τῆς ἐκ γωνίας εἰς γωνίαν τεινούσης τοῦ τετράποδος ;

ΠΑΙΣ. Ναί.

ΣΩ. Καλοῦσιν δέ γε ταύτην διάμετρον οἱ σοφισταί· ὥστ' εἰ ταύτῃ διάμετρος ὄνομα, ἀπὸ τῆς διαμέτρου ἄν, ὡς σὺ φῄς, ὦ παῖ Μένωνος, γίγνοιτ' ἂν τὸ διπλάσιον χωρίον.

ΠΑΙΣ. Πάνυ μὲν οὖν, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί σοι δοκεῖ, ὦ Μένων ; Ἔστιν ἥντινα δόξαν οὐχ αὑτοῦ οὗτος ἀπεκρίνατο ;

ΜΕΝ. Οὔκ, ἀλλ' ἑαυτοῦ. c

ΣΩ. Καὶ μὴν οὐκ ᾔδει γε, ὡς ἔφαμεν ὀλίγον πρότερον.

85 a 1 τινὰ secl. Schleiermacher : ἀντίαν conj. Wex || a 4 τὸ om. Y || b 10 γίγνοιτ' ἂν BT : γίγνοιτο ἂν Y γίγνετ' ἂν W γίγνοιτο F.

MÉNON. — C'est vrai.

SOCRATE. — C'est donc que ces opinions se trouvaient déjà en lui. N'est-ce pas vrai?

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Ainsi, sur les choses mêmes qu'on ignore, on peut avoir en soi des opinions vraies[1]?

MÉNON. — Cela paraît évident.

SOCRATE. — Pour le moment, ces opinions vraies ont surgi en lui comme dans un songe. Mais si on l'interroge souvent et de diverses manières sur les mêmes sujets, tu peux être certain qu'il finira par en avoir une science aussi exacte
d qu'homme du monde.

MÉNON. — C'est probable.

SOCRATE. — Il saura donc sans avoir eu de maître, grâce à de simples interrogations, ayant retrouvé de lui-même en lui sa science;

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Mais retrouver de soi-même en soi sa science, n'est-ce pas précisément se ressouvenir?

MÉNON. — Sans doute.

SOCRATE. — Cette science, qu'il a maintenant, ne faut-il pas ou bien qu'il l'ait reçue à un certain moment, ou bien qu'il l'ait toujours eue?

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Mais s'il l'a toujours eue, c'est que toujours aussi il a été savant, et s'il l'a reçue à un moment donné, ce n'est sûrement pas dans la vie présente. A-t-il donc eu par
e hasard un maître de géométrie? Car c'est toute la géométrie, et même toutes les autres sciences, qu'il retrouvera de la même façon. Est-il quelqu'un qui lui ait tout enseigné? Tu dois bien, j'imagine, le savoir, et d'autant mieux qu'il est né et a grandi chez toi.

MÉNON. — Je suis bien certain qu'il n'a jamais eu de maître.

SOCRATE. — Oui ou non, cependant, a-t-il ces opinions?

MÉNON. — Il semble incontestable qu'il les a, Socrate.

SOCRATE. — S'il ne les a pas acquises dans la vie présente, il faut bien qu'il les ait eues dans un autre temps et qu'il
86 s'en trouvât pourvu d'avance.

1. Sur l'*opinion vraie*, voir, ci-dessus, pp. 94 et 229.

ΜΕΝ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ἐνῆσαν δέ γε αὐτῷ αὗται αἱ δόξαι, ἢ οὔ;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Τῷ οὐκ εἰδότι ἄρα περὶ ὧν ἂν μὴ εἰδῇ ἔνεισιν ἀληθεῖς δόξαι περὶ τούτων [ὧν οὐκ οἶδε];

ΜΕΝ. Φαίνεται.

ΣΩ. Καὶ νῦν μέν γε αὐτῷ ὥσπερ ὄναρ ἄρτι ἀνακεκίνηνται αἱ δόξαι αὗται· εἰ δὲ αὐτόν τις ἀνερήσεται πολλάκις τὰ αὐτὰ ταῦτα καὶ πολλαχῇ, οἶσθ' ὅτι τελευτῶν οὐδενὸς ἧττον ἀκριβῶς ἐπιστήσεται περὶ τούτων. d

ΜΕΝ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Οὐκοῦν οὐδενὸς διδάξαντος ἀλλ' ἐρωτήσαντος ἐπιστήσεται, ἀναλαβὼν αὐτὸς ἐξ αὑτοῦ τὴν ἐπιστήμην;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ δὲ ἀναλαμβάνειν αὐτὸν ἐν αὑτῷ ἐπιστήμην οὐκ ἀναμιμνῄσκεσθαί ἐστιν;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὐ τὴν ἐπιστήμην, ἣν νῦν οὗτος ἔχει, ἤτοι ἔλαβέν ποτε ἢ ἀεὶ εἶχεν;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μὲν ἀεὶ εἶχεν, ἀεὶ καὶ ἦν ἐπιστήμων· εἰ δὲ ἔλαβέν ποτε, οὐκ ἂν ἔν γε τῷ νῦν βίῳ εἰληφὼς εἴη. Ἢ δεδίδαχέν τις τοῦτον γεωμετρεῖν; Οὗτος γὰρ ποιήσει περὶ e
πάσης γεωμετρίας ταὐτὰ ταῦτα, καὶ τῶν ἄλλων μαθημάτων ἁπάντων. Ἔστιν οὖν ὅστις τοῦτον πάντα δεδίδαχεν; Δίκαιος γάρ που εἶ εἰδέναι, ἄλλως τε ἐπειδὴ ἐν τῇ σῇ οἰκίᾳ γέγονεν καὶ τέθραπται.

ΜΕΝ. Ἀλλ' οἶδα ἔγωγε ὅτι οὐδεὶς πώποτε ἐδίδαξεν.

ΣΩ. Ἔχει δὲ ταύτας τὰς δόξας, ἢ οὐχί;

ΜΕΝ. Ἀνάγκη, ὦ Σώκρατες, φαίνεται.

ΣΩ. Εἰ δὲ μὴ ἐν τῷ νῦν βίῳ λαβών, οὐκ ἤδη τοῦτο δῆλον, ὅτι ἐν ἄλλῳ τινὶ χρόνῳ εἶχε καὶ ἐμεμαθήκει; 86

c 7 ὧν οὐκ οἶδε secl. Schanz || e 4 τε BTF : τε καὶ WY || e 9 ἤδη recc. : ᾔδει (ἤδει) BTWYF.

Ménon. — C'est probable.

Socrate. — Ce temps n'est-il pas celui où il n'était pas encore homme ?

Ménon. — Oui.

Socrate. — Si donc, avant et pendant sa vie, il faut qu'il y ait en lui des opinions vraies qui, réveillées par l'interrogation, deviennent des sciences, n'est-il pas vrai que son âme a dû les avoir acquises de tout temps ? Il est clair en effet que l'existence et la non-existence de l'homme embrassent toute la durée.

Ménon. — C'est évident.

b Socrate. — Ainsi donc, si la vérité des choses existe de tout temps dans notre âme, il faut que notre âme soit immortelle. C'est pourquoi nous devons avoir bon courage et, ce que nous ne savons pas actuellement, c'est-à-dire ce dont nous avons perdu le souvenir, nous efforcer de le rechercher et d'en retrouver la mémoire.

Ménon. — Il me semble que tu as raison, Socrate, je ne sais trop comment.

Socrate. — Il me le semble aussi, Ménon. A vrai dire, il y a des points dans mon discours sur lesquels je n'oserais être tout à fait affirmatif ; mais qu'à regarder comme un devoir de chercher ce que nous ignorons nous devenions meilleurs, plus énergiques, moins paresseux que si nous con-
c sidérions comme impossible et étrangère à notre devoir la recherche de la vérité inconnue, cela, j'oserais le soutenir contre tous, autant que j'en serais capable, par mes discours et par mes actions.

Ménon. — Je t'approuve encore, Socrate.

Retour au problème de la vertu.

Socrate. — Puisque nous sommes d'accord pour reconnaître qu'on doit chercher ce qu'on ignore, veux-tu que nous tâchions de chercher ensemble ce qu'est la vertu ?

Ménon. — Très volontiers. Cependant, Socrate, j'aurais grand plaisir à reprendre ma première question, à examiner
d moi-même et à t'écouter discuter si la vertu qui nous occupe doit être considérée par nous comme une chose qui puisse s'enseigner, ou si elle est un don de la nature et par quelle voie enfin, on peut l'acquérir.

ΜΕΝ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν οὗτός γέ ἐστιν ὁ χρόνος ὅτ' οὐκ ἦν ἄνθρωπος ;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ οὖν ὅν τ' ἂν ᾖ χρόνον καὶ ὃν ἂν μὴ ᾖ ἄνθρωπος, ἐνέσονται αὐτῷ ἀληθεῖς δόξαι, αἳ ἐρωτήσει ἐπεγερθεῖσαι ἐπιστῆμαι γίγνονται, ἆρ' οὖν τὸν ἀεὶ χρόνον μεμαθηκυῖα ἔσται ἡ ψυχὴ αὐτοῦ ; Δῆλον γὰρ ὅτι τὸν πάντα χρόνον ἔστιν ἢ οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος.

ΜΕΝ. Φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ ἀεὶ ἡ ἀλήθεια ἡμῖν τῶν ὄντων ἐστὶν ἐν b
τῇ ψυχῇ, ἀθάνατος ἂν ἡ ψυχὴ εἴη, ὥστε θαρροῦντα χρὴ ὃ μὴ τυγχάνεις ἐπιστάμενος νῦν, τοῦτο δ' ἐστὶν ὃ μὴ μεμνημένος, ἐπιχειρεῖν ζητεῖν καὶ ἀναμιμνῄσκεσθαι ;

ΜΕΝ. Εὖ μοι δοκεῖς λέγειν, ὦ Σώκρατες, οὐκ οἶδ' ὅπως.

ΣΩ. Καὶ γὰρ ἐγὼ ἐμοί, ὦ Μένων. Καὶ τὰ μέν γε ἄλλα οὐκ ἂν πάνυ ὑπὲρ τοῦ λόγου διισχυρισαίμην· ὅτι δ' οἰόμενοι δεῖν ζητεῖν ἃ μή τις οἶδεν, βελτίους ἂν εἶμεν καὶ ἀνδρικώτεροι καὶ ἧττον ἀργοὶ ἢ εἰ οἰοίμεθα ἃ μὴ ἐπιστάμεθα μηδὲ δυνατὸν εἶναι εὑρεῖν μηδὲ δεῖν ζητεῖν, περὶ c
τούτου πάνυ ἂν διαμαχοίμην, εἰ οἷός τε εἴην, καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ.

ΜΕΝ. Καὶ τοῦτο μέν γε δοκεῖς μοι εὖ λέγειν, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Βούλει οὖν, ἐπειδὴ ὁμονοοῦμεν ὅτι ζητητέον περὶ οὗ μή τις οἶδεν, ἐπιχειρήσωμεν κοινῇ ζητεῖν τί ποτ' ἐστὶν ἀρετή ;

ΜΕΝ. Πάνυ μὲν οὖν. Οὐ μέντοι, ὦ Σώκρατες, ἀλλ' ἔγωγε ἐκεῖνο ἂν ἥδιστα, ὅπερ ἠρόμην τὸ πρῶτον, καὶ σκε-

86 a 6 ὅν τ' ἂν Baiter : ὅταν codd. || καὶ YF : ἢ καὶ BTW || a 7 αἳ ἐρωτήσει corr. *Paris.* 1812 : αἱ ἐρωτήσεις cett. || b 7 ἐγὼ ἐμοὶ BTW : ἐμοὶ om. Y ἐγῷμαι F || καὶ BTWF² : om YF || b 10 οἰοίμεθα TY : οἰόμεθα BW || c 9 ἀλλ' ἔγωγε F : ἂν λέγω γε BTWY.

Socrate. — Si j'étais le maître de ta volonté, Ménon, comme de la mienne, nous n'examinerions pas si la vertu peut s'enseigner ou non, avant d'avoir recherché ce qu'elle est ; mais puisque tu ne fais aucun effort pour te commander à toi-même, sans doute afin d'être libre, et que d'autre part tu prétends me commander et que tu me commandes en effet, je me résigne à t'obéir : comment faire autrement ?

e Nous allons donc, si je ne me trompe, essayer de découvrir la qualité d'une chose dont nous ignorons la nature. Que ta toute-puissance du moins me fasse une très légère concession : accorde-moi d'examiner « par hypothèse » si la vertu peut s'enseigner ou non. Je prends ces mots, « par hypothèse », dans le sens des géomètres. Quand on leur demande,
87 à propos d'une surface, par exemple, si tel triangle peut s'inscrire dans tel cercle, un géomètre répondra : « Je ne sais pas encore si cette surface s'y prête ; mais je crois à propos, pour le déterminer, de raisonner par hypothèse de la manière suivante : si telles conditions se présentent, le résultat sera ceci, et dans telles autres conditions, il sera cela[1]. Ainsi est-ce par hypothèse, que je puis te dire ce qui arrivera pour
b l'inscription du triangle dans le cercle, si elle sera possible ou non. »

Des conditions hypothétiques nécessaires pour que la vertu puisse être enseignée.

Il en est de même au sujet de la vertu. Puisque nous ne savons encore ni sa nature ni ses qualités, nous ne pouvons raisonner que par hypothèse sur la possibilité ou l'impossibilité de l'enseigner, et nous dirons : quelle doit être, entre les différentes sortes de choses qui se rapportent à l'âme, la sorte à laquelle appartienne la vertu, pour qu'elle puisse être enseignée ou pour qu'elle ne le puisse pas ? Et d'abord, si elle est de nature autre que la science, peut-elle, oui ou non, s'enseigner, ou, comme nous disions tout à l'heure, être remise en mémoire ? Le mot d'ailleurs importe peu ; il s'agit

1. Sous cette forme, qui n'altère en rien le raisonnement, je résume une phrase technique, d'interprétation difficile. D'après une note que me communique M. A. Diès, on pourrait traduire ainsi tout le passage : « Si cette surface (triangulaire) est telle que la figure (parallélogramme de même surface) appliquée à sa droite donnée soit

ψαίμην καὶ ἀκούσαιμι, πότερον ὡς διδακτῷ ὄντι αὐτῷ δεῖ d
ἐπιχειρεῖν, ἢ ὡς φύσει ἢ ὡς τίνι ποτὲ τρόπῳ παραγιγνο-
μένης τοῖς ἀνθρώποις τῆς ἀρετῆς.

ΣΩ. Ἀλλ' εἰ μὲν ἐγὼ ἦρχον, ὦ Μένων, μὴ μόνον ἐμαυ-
τοῦ ἀλλὰ καὶ σοῦ, οὐκ ἂν ἐσκεψάμεθα πρότερον εἴτε δι-
δακτὸν εἴτε οὐ διδακτὸν ἡ ἀρετή, πρὶν ὅ τι ἐστιν πρῶτον
ἐζητήσαμεν αὐτό· ἐπειδὴ δὲ σὺ σαυτοῦ μὲν οὐδ' ἐπιχειρεῖς
ἄρχειν, ἵνα δὴ ἐλεύθερος ᾖς, ἐμοῦ δὲ ἐπιχειρεῖς τε ἄρχειν
καὶ ἄρχεις, συγχωρήσομαί σοι· τί γὰρ χρὴ ποιεῖν ;

Ἔοικεν οὖν σκεπτέον εἶναι ποῖόν τί ἐστιν ὃ μήπω ἴσμεν e
ὅ τί ἐστιν. Εἰ μή τι οὖν ἀλλὰ σμικρόν γέ μοι τῆς ἀρχῆς
χάλασον, καὶ συγχώρησον ἐξ ὑποθέσεως αὐτὸ σκοπεῖσθαι,
εἴτε διδακτόν ἐστιν εἴτε ὁπωσοῦν. Λέγω δὲ τὸ ἐξ ὑποθέ-
σεως ὧδε, ὥσπερ οἱ γεωμέτραι πολλάκις σκοποῦνται, ἐπει-
δάν τις ἔρηται αὐτούς, οἷον περὶ χωρίου, εἰ οἷόν τε ἐς
τόνδε τὸν κύκλον τόδε τὸ χωρίον τρίγωνον ἐνταθῆναι, 87
εἴποι ἄν τις ὅτι, Οὔπω οἶδα εἰ ἔστιν τοῦτο τοιοῦτον, ἀλλ'
ὥσπερ μέν τινα ὑπόθεσιν προὔργου οἶμαι ἔχειν πρὸς τὸ
πρᾶγμα τοιάνδε· εἰ μέν ἐστιν τοῦτο τὸ χωρίον τοιοῦτον
οἷον παρὰ τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν παρατείναντα
ἐλλείπειν τοιούτῳ χωρίῳ οἷον ἂν αὐτὸ τὸ παρατεταμένον
ᾖ, ἄλλο τι συμβαίνειν μοι δοκεῖ, καὶ ἄλλο αὖ, εἰ ἀδύνατόν
ἐστιν ταῦτα παθεῖν. Ὑποθέμενος οὖν ἐθέλω εἰπεῖν σοι τὸ
συμβαῖνον περὶ τῆς ἐντάσεως αὐτοῦ εἰς τὸν κύκλον, εἴτε
ἀδύνατον εἴτε μή. b

Οὕτω δὴ καὶ περὶ ἀρετῆς ἡμεῖς, ἐπειδὴ οὐκ ἴσμεν οὔθ'
ὅ τί ἐστιν οὔθ' ὁποῖόν τι, ὑποθέμενοι αὐτὸ σκοπῶμεν εἴτε
διδακτὸν εἴτε οὐ διδακτόν ἐστιν, ὧδε λέγοντες· εἰ ποῖόν τί
ἐστι τῶν περὶ τὴν ψυχὴν ὄντων ἀρετή, διδακτὸν ἂν εἴη ἢ
οὐ διδακτόν ; Πρῶτον μὲν εἰ ἔστιν ἀλλοῖον ἢ οἷον ἐπιστήμη,
ἆρα διδακτὸν ἢ οὔ, ἢ ὃ νυνδὴ ἐλέγομεν, ἀναμνηστόν· δια-
φερέτω δὲ μηδὲν ἡμῖν ὁποτέρῳ ἂν τῷ ὀνόματι χρώμεθα·

d 2 ὡς τίνι WY : ὥς τινε T ὡ; τινί B.

c toujours de savoir si elle peut être enseignée ; ou plutôt n'est-il pas évident pour tout le monde que ce qui s'enseigne, c'est uniquement la science. N'est-ce pas vrai ?

Ménon. — Je le crois.

Socrate. — Si la vertu donc est une science, elle peut être enseignée.

Ménon. — Évidemment.

Socrate. — Voilà donc un point vite réglé : dans tel cas elle peut être enseignée, dans tel autre, non.

Ménon. — Parfaitement.

La vertu est-elle une science?

Socrate. — Le second point à examiner me semble être celui-ci : la vertu est-elle une science ou autre chose qu'une science ?

d Ménon. — Je crois que c'est en effet cette question qui se présente après l'autre.

Socrate. — Mais quoi ? Ne disons-nous pas que la vertu est un bien, et ne maintenons-nous pas cette hypothèse : la vertu est un bien ?

Ménon. — Nous la maintenons.

Socrate. — S'il existe quelque autre chose qui soit un bien en étant isolée de la science, il est possible que la vertu ne soit pas une science ; mais s'il n'est aucun bien que la science n'enveloppe, nous avons de fortes raisons de soupçonner que la vertu est une science.

Ménon. — C'est exact.

Socrate. — Voyons : c'est par la vertu que nous sommes bons ?

Ménon. — Oui.

e Socrate. — Et utiles aussi, du moment que nous sommes bons ; car toute chose bonne est utile. N'est-ce pas vrai ?

Ménon. — Oui.

Socrate. — Donc la vertu aussi est utile ?

Ménon. — Cela résulte de ce que nous avons admis.

Socrate. — Eh bien, passons en revue les choses qui nous

défaillante d'une surface telle que la figure appliquée elle-même, le résultat sera ceci, et, si elle ne peut satisfaire à cette condition, il sera cela ». Voir Euclide, *Data* (Heiberg-Menge II, p. 104) et Proclus, *In Euclid. Comment.* (Friedlein, pp. 419-21).

ἀλλ' ἆρα διδακτόν; Ἢ τοῦτό γε παντὶ δῆλον ὅτι οὐδὲν ἄλλο c διδάσκεται ἄνθρωπος ἢ ἐπιστήμην;

ΜΕΝ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Εἰ δέ γ' ἐστὶν ἐπιστήμη τις ἡ ἀρετή, δῆλον ὅτι διδακτὸν ἂν εἴη.

ΜΕΝ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Τούτου μὲν ἄρα ταχὺ ἀπηλλάγμεθα, ὅτι τοιοῦδε μὲν ὄντος διδακτόν, τοιοῦδε δ' οὔ.

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τὸ δὴ μετὰ τοῦτο, ὡς ἔοικε, δεῖ σκέψασθαι, πότερόν ἐστιν ἐπιστήμη ἡ ἀρετὴ ἢ ἀλλοῖον ἐπιστήμης.

ΜΕΝ. Ἔμοιγε δοκεῖ τοῦτο μετὰ τοῦτο σκεπτέον εἶναι. d

ΣΩ. Τί δὲ δή; Ἄλλο τι ἢ ἀγαθὸν αὐτό φαμεν εἶναι τὴν ἀρετήν, καὶ αὕτη ἡ ὑπόθεσις μένει ἡμῖν, ἀγαθὸν αὐτὸ εἶναι;

ΜΕΝ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μέν τί ἐστιν ἀγαθὸν καὶ ἄλλο χωριζόμενον ἐπιστήμης, τάχ' ἂν εἴη ἡ ἀρετὴ οὐκ ἐπιστήμη τις· εἰ δὲ μηδέν ἐστιν ἀγαθὸν ὃ οὐκ ἐπιστήμη περιέχει, ἐπιστήμην ἄν τιν' αὐτὸ ὑποπτεύοντες εἶναι ὀρθῶς ὑποπτεύοιμεν.

ΜΕΝ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Καὶ μὴν ἀρετῇ γ' ἐσμὲν ἀγαθοί;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ δὲ ἀγαθοί, ὠφέλιμοι· πάντα γὰρ τἀγαθὰ ὠφέλιμα. Οὐχί; e

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ ἡ ἀρετὴ δὴ ὠφέλιμόν ἐστιν;

ΜΕΝ. Ἀνάγκη ἐκ τῶν ὡμολογημένων.

ΣΩ. Σκεψώμεθα δὴ καθ' ἕκαστον ἀναλαμβάνοντες ποῖά ἐστιν ἃ ἡμᾶς ὠφελεῖ. Ὑγίεια, φαμέν, καὶ ἰσχὺς καὶ κάλλος καὶ πλοῦτος δή· ταῦτα λέγομεν καὶ τὰ τοιαῦτα ὠφέλιμα. Οὐχί;

87 c 8 τοιοῦδε BTWF: μὴ τοιοῦδε Y || d 8 τιν' recc.: τι BTWYF.

sont utiles et examinons-les l'une après l'autre ; c'est la santé, disons-nous, la force, la beauté, sans oublier la richesse. Toutes ces choses, n'est-ce pas, et d'autres du même genre, nous sont utiles ?

MÉNON. — Oui.

88 SOCRATE. — Mais ces mêmes choses, parfois, nous les jugeons nuisibles ? N'est-ce pas ton avis ?

MÉNON. — Tout à fait.

SOCRATE. — Examine donc comment elles sont dirigées quand elles nous sont utiles, et comment quand elles nous nuisent : leur utilité ne résulte-t-elle pas d'un emploi judicieux, et leur mauvais effet d'un mauvais emploi ?

MÉNON. — Sans doute.

SOCRATE. — Regardons maintenant du côté de l'âme. Y a-t-il quelque chose que tu appelles tempérance, justice, courage, facilité à apprendre, mémoire, générosité et ainsi de suite ?

b MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Parmi ces choses, examine donc si celles qui te paraissent distinctes et différentes de la science ne sont pas tantôt nuisibles et tantôt utiles. Par exemple le courage, lorsqu'il n'est pas un courage intelligent, mais une simple confiance ; n'est-il pas vrai qu'un homme dont la confiance manque de raison n'en recueille que du mal, tandis qu'avec du bon sens elle le sert ?

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — N'en est-il pas de même de la tempérance et de la facilité à apprendre ? Ce qu'on apprend et ce à quoi on se plie avec bon sens est utile, mais si le bon sens manque,
c tout devient nuisible.

MÉNON. — Rien de plus vrai.

SOCRATE. — D'une manière générale, toutes les entreprises et toutes les endurances de l'âme, lorsqu'elles sont dirigées par la raison, aboutissent au bonheur, et si elles sont menées par la folie, au résultat contraire.

MÉNON. — C'est vraisemblable.

SOCRATE. — Si donc la vertu est une des dispositions de l'âme, et une disposition qui ait pour caractère nécessaire d'être utile, elle ne peut être que raison, puisque toutes les autres ne sont par elles-mêmes ni utiles ni nuisibles, mais deviennent l'un ou l'autre selon qu'elles sont accompagnées

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Ταὐτὰ δὲ ταῦτά φαμεν ἐνίοτε καὶ βλάπτειν· ἢ σὺ 88
ἄλλως φῂς ἢ οὕτως;

ΜΕΝ. Οὔκ, ἀλλ' οὕτως.

ΣΩ. Σκόπει δή, ὅταν τί ἑκάστου τούτων ἡγῆται, ὠφελεῖ ἡμᾶς, καὶ ὅταν τί, βλάπτει; Ἆρ' οὐχ ὅταν μὲν ὀρθὴ χρῆσις, ὠφελεῖ, ὅταν δὲ μή, βλάπτει;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἔτι τοίνυν καὶ τὰ κατὰ τὴν ψυχὴν σκεψώμεθα. Σωφροσύνην τι καλεῖς καὶ δικαιοσύνην καὶ ἀνδρείαν καὶ εὐμαθίαν καὶ μνήμην καὶ μεγαλοπρέπειαν καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα;

ΜΕΝ. Ἔγωγε. b

ΣΩ. Σκόπει δή, τούτων ἅττα σοι δοκεῖ μὴ ἐπιστήμη εἶναι ἀλλ' ἄλλο ἐπιστήμης, εἰ οὐχὶ τοτὲ μὲν βλάπτει, τοτὲ δὲ ὠφελεῖ; Οἷον ἀνδρεία, εἰ μὴ ἔστι φρόνησις ἡ ἀνδρεία ἀλλ' οἷον θάρρος τι· οὐχ ὅταν μὲν ἄνευ νοῦ θαρρῇ ἄνθρωπος, βλάπτεται, ὅταν δὲ σὺν νῷ, ὠφελεῖται;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ σωφροσύνη ὡσαύτως καὶ εὐμαθία· μετὰ μὲν νοῦ καὶ μανθανόμενα καὶ καταρτυόμενα ὠφέλιμα, ἄνευ δὲ νοῦ βλαβερά; c

ΜΕΝ. Πάνυ σφόδρα.

ΣΩ. Οὐκοῦν συλλήβδην πάντα τὰ τῆς ψυχῆς ἐπιχειρήματα καὶ καρτερήματα ἡγουμένης μὲν φρονήσεως εἰς εὐδαιμονίαν τελευτᾷ, ἀφροσύνης δ' εἰς τοὐναντίον;

ΜΕΝ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Εἰ ἄρα ἀρετὴ τῶν ἐν τῇ ψυχῇ τί ἐστιν καὶ ἀναγκαῖον αὐτῷ ὠφελίμῳ εἶναι, φρόνησιν αὐτὸ δεῖ εἶναι, ἐπειδήπερ πάντα τὰ κατὰ τὴν ψυχὴν αὐτὰ μὲν καθ' αὑτὰ οὔτε ὠφέλιμα οὔτε βλαβερά ἐστιν, προσγενομένης δὲ φρονήσεως

88 a 1 δὲ rec.: δὴ BTWYF || **a** 2 ἢ οὕτως om. Y || **b** 3 εἰ W (supra lineam): ἢ B ἤ T ἥ WYF || οὐχὶ τοτὲ *Laur.* VII 85: οὐχὶ ποτὲ BTWY οὐχ ὅτι F.

d de raison ou de folie. D'après ce raisonnement, puisque la vertu est utile, elle ne peut être qu'une certaine sorte de raison.

Ménon. — Je suis de ton avis.

Socrate. — Considérons maintenant la richesse et les autres choses analogues, dont nous avons dit qu'elles étaient tantôt bonnes, tantôt mauvaises : de même que les diverses tendances de l'âme, quand elles sont dirigées par la raison, sont utiles, et deviennent nuisibles sous la conduite de la folie, de même les choses dont nous parlons ne sont-elles pas
e utiles quand l'âme en use et les dirige correctement, nuisibles dans le cas contraire ?

Ménon. — Sans contredit.

Socrate. — Le bon usage est le fait d'une âme raisonnable, le mauvais d'une âme déraisonnable ?

Ménon. — Sans doute.

Socrate. — De telle sorte que, d'une manière générale, on peut dire que dans l'homme tout dépend de l'âme et que
89 l'âme elle-même dépend de la raison, sans laquelle elle ne peut être bonne. D'après ces principes, l'utile est le raisonnable ; or nous avons dit que la vertu était utile ?

Ménon. — Assurément.

Socrate. — La vertu est donc la raison, en tout ou en partie [1].

Ménon. — Je crois, Socrate, que ton langage est parfaitement juste.

La vertu n'est point un don de nature.

Socrate. — S'il en est ainsi, la vertu ne peut être un don de nature.

Ménon. — Je ne le crois pas non plus.

b Socrate. — Dans ce cas, en effet, voici ce qui arriverait. Si la vertu était un don naturel, il y aurait chez nous des gens pour discerner dans la jeunesse ceux qui en seraient doués ; nous autres, alors, prenant ceux qu'ils auraient ainsi désignés, nous les mettrions sous bonne garde à l'Acropole,

1. La vertu est *utile* et l'utile est *raison*. Socrate ne conclut pas cependant que la vertu soit *raison* absolument, réservant ainsi son explication par l'*opinion vraie*, qui est *utile*, elle aussi, mais sans être *raison* (cf. 97 a sqq.).

ἢ ἀφροσύνης βλαβερά τε καὶ ὠφέλιμα γίγνεται. Κατὰ δὴ d
τοῦτον τὸν λόγον ὠφέλιμόν γε οὖσαν τὴν ἀρετὴν φρόνησιν
δεῖ τιν' εἶναι.

ΜΕΝ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Καὶ μὲν δὴ καὶ τἆλλα ἃ νυνδὴ ἐλέγομεν, πλοῦτόν τε καὶ τὰ τοιαῦτα, τοτὲ μὲν ἀγαθὰ τοτὲ δὲ βλαβερὰ εἶναι, ἆρα οὐχ ὥσπερ τῇ ἄλλῃ ψυχῇ ἡ φρόνησις ἡγουμένη ὠφέλιμα τὰ τῆς ψυχῆς ἐποίει, ἡ δὲ ἀφροσύνη βλαβερά, οὕτως
αὖ καὶ τούτοις ἡ ψυχὴ ὀρθῶς μὲν χρωμένη καὶ ἡγουμένη e
ὠφέλιμα αὐτὰ ποιεῖ, μὴ ὀρθῶς δὲ βλαβερά ;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ὀρθῶς δέ γε ἡ ἔμφρων ἡγεῖται, ἡμαρτημένως δ' ἡ ἄφρων ;

ΜΕΝ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν οὕτω δὴ κατὰ πάντων εἰπεῖν ἔστιν, τῷ ἀνθρώπῳ τὰ μὲν ἄλλα πάντα εἰς τὴν ψυχὴν ἀνηρτῆσθαι,
τὰ δὲ τῆς ψυχῆς αὐτῆς εἰς φρόνησιν, εἰ μέλλει ἀγαθὰ 89
εἶναι· καὶ τούτῳ τῷ λόγῳ φρόνησις ἂν εἴη τὸ ὠφέλιμον· φαμὲν δὲ τὴν ἀρετὴν ὠφέλιμον εἶναι ;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Φρόνησιν ἄρα φαμὲν ἀρετὴν εἶναι, ἤτοι ξύμπασαν ἢ μέρος τι ;

ΜΕΝ. Δοκεῖ μοι καλῶς λέγεσθαι, ὦ Σώκρατες, τὰ λεγόμενα.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ ταῦτα οὕτως ἔχει, οὐκ ἂν εἶεν φύσει οἱ ἀγαθοί.

ΜΕΝ. Οὔ μοι δοκεῖ.

ΣΩ. Καὶ γὰρ ἄν που καὶ τόδ' ἦν· εἰ φύσει οἱ ἀγαθοὶ b
ἐγίγνοντο, ἦσάν που ἂν ἡμῖν οἳ ἐγίγνωσκον τῶν νέων τοὺς ἀγαθοὺς τὰς φύσεις, οὓς ἡμεῖς ἂν παραλαβόντες ἐκείνων ἀποφηνάντων ἐφυλάττομεν ἐν ἀκροπόλει, κατασημηνάμενοι πολὺ μᾶλλον ἢ τὸ χρυσίον, ἵνα μηδεὶς αὐτοὺς διέφθειρεν,

89 a 2 φρόνησις BTWF : καὶ φρόνησις Y.

sous scellés, avec autant et plus de soins que l'or, pour les préserver de toute corruption et leur permettre, devenus hommes, de se rendre utiles à la cité.

MÉNON. — Cela se pourrait bien, Socrate.

Ni un produit de l'étude.

SOCRATE. — Si la vertu n'est pas un don de la nature, est-elle un produit de
c l'étude ?

MÉNON. — Cela me paraît forcé : il est clair, en effet, d'après notre hypothèse, que si la vertu est une science, elle peut s'enseigner.

SOCRATE. — Peut-être, par Zeus ; mais n'avons-nous pas eu tort d'admettre cette proposition ?

MÉNON. — Il nous a semblé pourtant tout à l'heure qu'elle était juste.

SOCRATE. — Prenons garde qu'il ne suffit pas de l'avoir trouvée juste tout à l'heure, mais qu'elle doit l'être encore maintenant et toujours, pour être vraiment valide.

d MÉNON. — Que veux-tu dire ? Quel est le motif qui t'indispose à son égard et te fait soupçonner que la vertu ne soit pas une science ?

SOCRATE. — Je vais te le dire, Ménon. Que la vertu, si elle est une science, puisse s'enseigner, ce n'est pas ce que je révoque en doute ; mais vois si je n'ai pas quelque raison de douter qu'elle soit une science. Réponds à ceci : quand une chose quelconque, et non pas seulement la vertu, est affaire d'enseignement, n'est-ce pas une conséquence nécessaire qu'elle ait ses maîtres et ses disciples ?

e MÉNON. — Je le crois.

SOCRATE. — Et, par contre, si elle n'a ni maîtres ni disciples, est-ce mal conjecturer que de supposer qu'elle n'est pas affaire d'enseignement ?

MÉNON. — Tu as raison ; mais n'estimes-tu pas qu'il y ait des maîtres de vertu ?

SOCRATE. — Ce qui est sûr, c'est que, malgré tous mes efforts pour en découvrir, je n'y suis pas parvenu. Je cherche cependant de concert avec bien des gens, et surtout avec ceux que je suppose les plus habiles en la matière. Mais voici justement Anytos[1] qui est venu bien à propos, Ménon, s'asseoir

1. Sur Anytos, voir la *Notice* placée en tête de l'*Apologie* (t. I,

ἀλλ' ἐπειδὴ ἀφίκοιντο εἰς τὴν ἡλικίαν, χρήσιμοι γίγνοιντο ταῖς πόλεσιν.

ΜΕΝ. Εἰκός γέ τοι, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ἐπειδὴ οὐ φύσει οἱ ἀγαθοὶ ἀγαθοὶ γίγνονται, ἆρα μαθήσει; c

ΜΕΝ. Δοκεῖ μοι ἤδη ἀναγκαῖον εἶναι· καὶ δῆλον, ὦ Σώκρατες, κατὰ τὴν ὑπόθεσιν, εἴπερ ἐπιστήμη ἐστὶν ἀρετή, ὅτι διδακτόν ἐστιν.

ΣΩ. Ἴσως νὴ Δία· ἀλλὰ μὴ τοῦτο οὐ καλῶς ὡμολογήσαμεν;

ΜΕΝ. Καὶ μὴν ἐδόκει μὲν ἄρτι καλῶς λέγεσθαι.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴ οὐκ ἐν τῷ ἄρτι μόνον δέῃ αὐτὸ δοκεῖν καλῶς λέγεσθαι, ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ νῦν καὶ ἐν τῷ ἔπειτα, εἰ μέλλει τι αὐτοῦ ὑγιὲς εἶναι.

ΜΕΝ. Τί οὖν δή; Πρὸς τί βλέπων δυσχεραίνεις αὐτὸ d καὶ ἀπιστεῖς μὴ οὐκ ἐπιστήμη ᾖ ἡ ἀρετή;

ΣΩ. Ἐγώ σοι ἐρῶ, ὦ Μένων. Τὸ μὲν γὰρ διδακτὸν αὐτὸ εἶναι, εἴπερ ἐπιστήμη ἐστίν, οὐκ ἀνατίθεμαι μὴ οὐ καλῶς λέγεσθαι· ὅτι δὲ οὐκ ἔστιν ἐπιστήμη, σκέψαι ἐάν σοι δοκῶ εἰκότως ἀπιστεῖν. Τόδε γάρ μοι εἰπέ· εἰ ἔστιν διδακτὸν ὁτιοῦν πρᾶγμα, μὴ μόνον ἀρετή, οὐκ ἀναγκαῖον αὐτοῦ καὶ διδασκάλους καὶ μαθητὰς εἶναι;

ΜΕΝ. Ἔμοιγε δοκεῖ. e

ΣΩ. Οὐκοῦν τοὐναντίον αὖ, οὗ μήτε διδάσκαλοι μήτε μαθηταὶ εἶεν, καλῶς ἂν αὐτὸ εἰκάζοντες εἰκάζοιμεν μὴ διδακτὸν εἶναι;

ΜΕΝ. Ἔστι ταῦτα· ἀλλ' ἀρετῆς διδάσκαλοι οὐ δοκοῦσί σοι εἶναι;

ΣΩ. Πολλάκις γοῦν ζητῶν εἴ τινες εἶεν αὐτῆς διδάσκαλοι, πάντα ποιῶν οὐ δύναμαι εὑρεῖν. Καίτοι μετὰ πολλῶν γε ζητῶ καὶ τούτων μάλιστα οὓς ἂν οἴωμαι ἐμπειροτάτους εἶναι τοῦ πράγματος. Καὶ δὴ καὶ νῦν, ὦ Μένων,

e 7 πολλάκις BTYF: οὐ πολ. W || e 9 τούτων BTYF: τῶν W.

à côté de nous : il faut l'associer à notre recherche ; personne n'est plus qualifié pour y prendre part. Et tout d'abord tel
90 que tu le vois, Anytos est le fils d'un père riche et habile, Anthémion, qui n'a pas dû sa richesse au hasard ni à un présent, comme cet Isménias de Thèbes à qui viennent d'échoir les trésors de Polycrate[1] : lui s'est enrichi par son intelligence et son activité ; avec cela, ce n'est point un vaniteux gonflé de son importance et insupportable, mais un homme comme il
b faut et de bonnes manières. Ajoute qu'il a parfaitement élevé et instruit son fils : ainsi du moins semblent en juger les Athéniens, qui choisissent celui-ci pour les plus hautes magistratures. C'est avec de tels hommes qu'il convient de rechercher s'il y a, oui ou non, des maîtres de vertu, et lesquels.

Appel à Anytos : discussion théorique d'abord.

Anytos, viens nous aider, ton hôte Ménon et moi, à résoudre un problème relatif à la vertu : quels sont les maîtres qui l'enseignent ? Comprends bien le sens de ma question : si nous voulions voir Ménon, ici présent, devenir un habile médecin, chez quels maîtres l'enverrions-nous ? Chez les mé-
c decins, je suppose ?

Anytos. — Évidemment.

Socrate. — Et bon cordonnier ? Ne serait-ce pas chez les cordonniers ?

Anytos. — Oui.

Socrate. — Et de même pour les autres professions ?

Anytos. — Sans doute.

Socrate. — Encore une autre question sur le même sujet. C'est chez les médecins, disons-nous, que nous devrions l'envoyer si nous désirions qu'il apprît la médecine : en parlant
d ainsi, ne voulons-nous pas dire qu'il serait sage à nous de l'envoyer chez des hommes qui exercent cet art plutôt que chez ceux qui ne l'exercent pas, chez des hommes qui se font payer

p. 122, n. et p. 128, n.). Platon s'attarde à l'éloge d'Anthémion, sans doute pour marquer un contraste entre le père et le fils et faire de celui-ci, par un effet d'ironie, comme un exemple à l'appui de la thèse que va soutenir Socrate.

1. Si le texte est exact, on entendra : une fortune comparable à celle du tyran de Samos. Mais peut-être, au lieu de Polycrate, faut-il lire Timocrate. L'Isménias dont il est ici question et que Platon

εἰς καλὸν ἡμῖν Ἄνυτος ὅδε παρεκαθέζετο, ᾧ μεταδῶμεν
τῆς ζητήσεως. Εἰκότως δ' ἂν μεταδοῖμεν· Ἄνυτος γὰρ ὅδε
πρῶτον μέν ἐστι πατρὸς πλουσίου τε καὶ σοφοῦ Ἀνθεμίω- 90
νος, ὃς ἐγένετο πλούσιος οὐκ ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου οὐδὲ
δόντος τινός, ὥσπερ ὁ νῦν νεωστὶ εἰληφὼς τὰ Πολυκράτους
χρήματα Ἰσμηνίας ὁ Θηβαῖος, ἀλλὰ τῇ αὑτοῦ σοφίᾳ κτη-
σάμενος καὶ ἐπιμελείᾳ, ἔπειτα καὶ τὰ ἄλλα οὐχ ὑπερήφανος
δοκῶν εἶναι πολίτης οὐδὲ ὀγκώδης τε καὶ ἐπαχθής, ἀλλὰ
κόσμιος καὶ εὐσταλὴς ἀνήρ· ἔπειτα τοῦτον εὖ ἔθρεψεν b
καὶ ἐπαίδευσεν, ὡς δοκεῖ Ἀθηναίων τῷ πλήθει· αἱροῦνται
γοῦν αὐτὸν ἐπὶ τὰς μεγίστας ἀρχάς. Δίκαιον δὴ μετὰ
τοιούτων ζητεῖν ἀρετῆς πέρι διδασκάλους, εἴτ' εἰσὶν εἴτε
μή, καὶ οἵτινες.

Σὺ οὖν ἡμῖν, ὦ Ἄνυτε, συζήτησον, ἐμοί τε καὶ τῷ σαυ-
τοῦ ξένῳ Μένωνι τῷδε, περὶ τούτου τοῦ πράγματος τίνες
ἂν εἶεν διδάσκαλοι. Ὧδε δὲ σκέψαι· εἰ βουλοίμεθα Μένωνα
τόνδε ἀγαθὸν ἰατρὸν γενέσθαι, παρὰ τίνας ἂν αὐτὸν πέμ-
ποιμεν διδασκάλους ; Ἆρ' οὐ παρὰ τοὺς ἰατρούς ; c

ΑΝΥΤΟΣ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί δ' εἰ σκυτοτόμον ἀγαθὸν βουλοίμεθα γενέσθαι, ἆρ' οὐ παρὰ τοὺς σκυτοτόμους ;

ΑΝ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ τἆλλα οὕτως ;

ΑΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ὧδε δή μοι πάλιν περὶ τῶν αὐτῶν εἰπέ. Παρὰ
τοὺς ἰατρούς, φαμέν, πέμποντες τόνδε καλῶς ἂν ἐπέμ-
πομεν, βουλόμενοι ἰατρὸν γενέσθαι· ἆρ' ὅταν τοῦτο λέγωμεν,
τόδε λέγομεν, ὅτι παρὰ τούτους πέμποντες αὐτὸν σωφρο- d
νοῖμεν ἄν, τοὺς ἀντιποιουμένους τε τῆς τέχνης μᾶλλον ἢ
τοὺς μή, καὶ τοὺς μισθὸν πραττομένους ἐπ' αὐτῷ τούτῳ,

e 11 ἄνυτος F : αὐτός cett. || ὅδε BTWF : ὧδε Y || e 12 δ' ἂν BF : δ' αὖ TWY || ἄνυτος F : ἄν· αὐτὸς cett. || 90 b 1 post ἔθρεψεν Y add. ὁ $\overline{\pi\rho}$ δηλαδή (eadem W in marg.).

pour cela et qui font profession de l'enseigner à qui désire venir auprès d'eux pour l'apprendre? N'est-ce pas la considération de ces circonstances qui devrait nous l'y faire envoyer ?

Anytos. — Oui.

Socrate. — Et de même pour l'art de la flûte? Il serait
e absurde, si l'on voulait qu'un homme apprît à jouer de la flûte, au lieu de l'envoyer chez ceux qui s'engagent à enseigner cet art et qui réclament pour cela un salaire, d'en embarrasser des gens à qui l'on irait demander des leçons qu'ils n'ont nullement la prétention de donner, des gens qui n'ont aucun disciple dans l'art que nous voudrions faire apprendre auprès d'eux à qui nous leur enverrions : ne trouves-tu pas que ce serait le comble de la déraison ?

Anytos. — Oui, par Zeus, et en outre le comble de l'ignorance !

91 Socrate. — A la bonne heure. Je vois maintenant que tu es homme à tenir conseil avec moi sur le cas de notre hôte, Ménon. Voilà longtemps, Anytos, qu'il me répète combien il est désireux d'acquérir ce talent et cette vertu qui font qu'on gouverne bien sa maison et sa cité[1], qu'on honore ses parents, qu'on sait recevoir des concitoyens ou des étrangers et prendre congé d'eux comme il convient à un honnête homme. Vois,
b je te prie, à qui nous devons l'adresser pour qu'il acquière ce talent : n'est-il pas évident, d'après ce que nous venons de dire, que c'est aux hommes qui se donnent pour des maîtres de vertu et qui offrent leurs leçons indistinctement à tous les Grecs désireux de les recevoir, moyennant un salaire fixé et perçu par eux ?

Anytos. — Et quels sont donc, Socrate, les hommes que tu veux dire ?

Socrate. — Ce sont, comme tu le sais certainement toi-
c même, ceux qu'on appelle les sophistes.

Anytos. — Par Héraclès, Socrate, veille sur ton langage ?

cite encore pour sa richesse dans la *République* (I, 336 a) est vraisemblablement, en effet, celui qui avait pris à Thèbes la direction du parti antispartiate : il passait pour avoir touché, par l'intermédiaire du Rhodien Timocrate, l'or de la Perse, afin de susciter à Lacédémone des difficultés en Grèce (cf. Xén. *Hell.* III, 5, 1-2 et V, 2, 25-36 ; *Hell. Oxyr.* 12, 1 ; 13, 1).

1. « Bien gouverner sa maison et sa cité », c'est la formule même

ἀποφήναντας αὑτοὺς διδασκάλους τοῦ βουλομένου ἰέναι τε
καὶ μανθάνειν ; Ἆρ' οὐ πρὸς ταῦτα βλέψαντες καλῶς ἂν
πέμποιμεν ;

ΑΝ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ περὶ αὐλήσεως καὶ τῶν ἄλλων τὰ αὐτὰ
ταῦτα ; Πολλὴ ἄνοιά ἐστι βουλομένους αὐλητήν τινα ποι- e
ῆσαι παρὰ μὲν τοὺς ὑπισχνουμένους διδάξειν τὴν τέχνην
καὶ μισθὸν πραττομένους μὴ ἐθέλειν πέμπειν, ἄλλοις δέ
τισιν πράγματα παρέχειν, ζητοῦντα μανθάνειν παρὰ τού-
των οἳ μήτε προσποιοῦνται διδάσκαλοι εἶναι μήτ' ἔστιν
αὐτῶν μαθητὴς μηδεὶς τούτου τοῦ μαθήματος ὃ ἡμεῖς
ἀξιοῦμεν μανθάνειν παρ' αὐτῶν ὃν ἂν πέμπωμεν· οὐ πολλή
σοι δοκεῖ ἀλογία εἶναι ;

ΑΝ. Ναὶ μὰ Δία ἔμοιγε, καὶ ἀμαθία γε πρός.

ΣΩ. Καλῶς λέγεις. Νῦν τοίνυν ἔξεστί σε μετ' ἐμοῦ 91
κοινῇ βουλεύεσθαι περὶ τοῦ ξένου τουτουὶ Μένωνος. Οὗτος
γάρ, ὦ Ἄνυτε, πάλαι λέγει πρός με ὅτι ἐπιθυμεῖ ταύτης
τῆς σοφίας καὶ ἀρετῆς ᾗ οἱ ἄνθρωποι τάς τε οἰκίας καὶ
τὰς πόλεις καλῶς διοικοῦσι, καὶ τοὺς γονέας τοὺς αὑτῶν
θεραπεύουσι, καὶ πολίτας καὶ ξένους ὑποδέξασθαί τε καὶ
ἀποπέμψαι ἐπίστανται ἀξίως ἀνδρὸς ἀγαθοῦ. Ταύτην οὖν
τὴν ἀρετὴν ⟨μαθησόμενον⟩ σκόπει παρὰ τίνας ἂν πέμποντες b
αὐτὸν ὀρθῶς πέμποιμεν. Ἢ δῆλον δή, κατὰ τὸν ἄρτι λόγον,
ὅτι παρὰ τούτους τοὺς ὑπισχνουμένους ἀρετῆς διδασκά-
λους εἶναι καὶ ἀποφήναντας αὑτοὺς κοινοὺς τῶν Ἑλλήνων
τῷ βουλομένῳ μανθάνειν, μισθὸν τούτου ταξαμένους τε
καὶ πραττομένους ;

ΑΝ. Καὶ τίνας λέγεις τούτους, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Οἶσθα δήπου καὶ σὺ ὅτι οὗτοί εἰσιν οὓς οἱ ἄνθρω-
ποι καλοῦσι σοφιστάς. c

ΑΝ. Ἡράκλεις, εὐφήμει, ὦ Σώκρατες. Μηδένα τῶν

d 8 αὐτὰ ταῦτα BTWF : τοιαῦτα Y || 91 a 1 σε BTW : σοι YF ||
b 1 μαθησόμενον ex. gr. conj. Cobet || b 8 οὓς WYF : οἵους BT.

Fassent les dieux qu'aucun de mes parents, de mes proches, de mes amis, qu'il soit notre concitoyen ou qu'il soit étranger, ne devienne jamais assez fou pour aller se faire empester par ces gens-là ; car ils sont vraiment une peste et un fléau pour quiconque les approche !

Socrate. — Eh quoi, Anytos ? Ceux-là seuls, entre tant de gens qui se targuent de savoir se rendre utiles, seraient tellement différents des autres que non seulement ils ne seraient pas, comme eux, utiles à ce qu'on leur confierait, mais qu'en outre ils en causeraient la ruine ? Et c'est pour ce
d genre de service qu'ils oseraient ouvertement réclamer un salaire ? Je ne puis le croire, quant à moi. Ce que je sais, c'est que Protagoras, à lui seul, a gagné plus de richesses avec ce talent que Phidias, l'auteur incontesté de tant de chefs-d'œuvre, et dix autres sculpteurs mis ensemble ! Quelle chose étrange et prodigieuse tu nous racontes ! Un raccommodeur de vieilles chaussures, un ravaudeur de vêtements ne resteraient pas
e trente jours avant de se trahir s'ils rendaient les chaussures et les vêtements en plus mauvais état qu'ils ne les avaient reçus, et, à faire ce métier, ne seraient pas longs à mourir de faim ; et Protagoras, au contraire, aurait pu dissimuler à toute la Grèce qu'il gâtait ceux qui l'approchaient, qu'il les renvoyait pires qu'il ne les avait pris, et cela pendant plus de quarante ans ! Car il est mort, si je ne me trompe, à près de soixante-dix ans, après quarante ans d'exercice de sa profession[1] ; et durant tout ce temps, jusqu'à ce jour même, sa gloire n'a jamais faibli. Il n'est pas le seul, d'ailleurs ; bien
92 d'autres ont fait de même, quelques-uns avant lui, d'autres après, et qui vivent encore. Dirons-nous qu'ils savaient ce qu'ils faisaient, quand ils gâtaient, comme tu dis, et trompaient la jeunesse, ou l'ont-ils fait sans le savoir eux-mêmes ? Croirons-nous qu'ils aient été fous à ce point, eux qui passent aux yeux de quelques-uns pour les plus habiles de tous les hommes ?

de ce qu'on entend alors couramment par la *vertu politique* ou simplement la *vertu*, et Protagoras ne définit pas autrement l'objet de son enseignement (*Prot.* 318 e). Socrate peut la faire sienne provisoirement (cf. *Gorg.* 520 e et Xén. *Mém.* I, 2, 64) : il reste toujours à savoir ce qu'on entend par « *bien* gouverner » (cf. p. 246, n. 1).

1. Texte important pour la chronologie de Protagoras (cf. p. 31,

συγγενῶν μηδὲ οἰκείων μηδὲ φίλων, μήτε ἀστὸν μήτε ξένον, τοιαύτη μανία λάβοι, ὥστε παρὰ τούτους ἐλθόντα λωβηθῆναι, ἐπεὶ οὗτοί γε φανερά ἐστι λώβη τε καὶ διαφθορὰ τῶν συγγιγνομένων.

ΣΩ. Πῶς λέγεις, ὦ Ἄνυτε ; Οὗτοι ἄρα μόνοι τῶν ἀντιποιουμένων τι ἐπίστασθαι εὐεργετεῖν τοσοῦτον τῶν ἄλλων διαφέρουσιν, ὅσον οὐ μόνον οὐκ ὠφελοῦσιν, ὥσπερ οἱ ἄλλοι, ὅ τι ἄν τις αὐτοῖς παραδῷ, ἀλλὰ καὶ τὸ ἐναντίον διαφθείρουσιν ; Καὶ τούτων φανερῶς χρήματα ἀξιοῦσι πράττεσθαι ; d
Ἐγὼ μὲν οὖν οὐκ ἔχω ὅπως σοι πιστεύσω· οἶδα γὰρ ἄνδρα ἕνα Πρωταγόραν πλείω χρήματα κτησάμενον ἀπὸ ταύτης τῆς σοφίας ἢ Φειδίαν τε, ὃς οὕτως περιφανῶς καλὰ ἔργα εἰργάζετο, καὶ ἄλλους δέκα τῶν ἀνδριαντοποιῶν. Καίτοι τέρας λέγεις, εἰ οἱ μὲν τὰ ὑποδήματα ἐργαζόμενοι τὰ παλαιὰ καὶ τὰ ἱμάτια ἐξακούμενοι οὐκ ἂν δύναιντο λαθεῖν τριάκονθ' ἡμέρας μοχθηρότερα ἀποδιδόντες ἢ παρέλαβον e
τὰ ἱμάτιά τε καὶ ὑποδήματα, ἀλλ' εἰ τοιαῦτα ποιοῖεν, ταχὺ ἂν τῷ λιμῷ ἀποθάνοιεν, Πρωταγόρας δὲ ἄρα ὅλην τὴν Ἑλλάδα ἐλάνθανεν διαφθείρων τοὺς συγγιγνομένους καὶ μοχθηροτέρους ἀποπέμπων ἢ παρελάμβανεν πλεῖν ἢ τετταράκοντα ἔτη· οἶμαι γὰρ αὐτὸν ἀποθανεῖν ἐγγὺς καὶ ἑβδομήκοντα ἔτη γεγονότα, τετταράκοντα δὲ ἐν τῇ τέχνῃ ὄντα· καὶ ἐν ἅπαντι τῷ χρόνῳ τούτῳ ἔτι εἰς τὴν ἡμέραν ταυτηνὶ εὐδοκιμῶν οὐδὲν πέπαυται· καὶ οὐ μόνον Πρωταγόρας, ἀλλὰ καὶ ἄλλοι πάμπολλοι, οἱ μὲν πρότερον γεγονότες 92
ἐκείνου, οἱ δὲ καὶ νῦν ἔτι ὄντες. Πότερον δὴ οὖν φῶμεν κατὰ τὸν σὸν λόγον εἰδότας αὐτοὺς ἐξαπατᾶν καὶ λωβᾶσθαι τοὺς νέους, ἢ λεληθέναι καὶ ἑαυτούς ; Καὶ οὕτω μαίνεσθαι ἀξιώσωμεν τούτους, οὓς ἔνιοί φασι σοφωτάτους ἀνθρώπων εἶναι ;

c 3 συγγενῶν BTWY : γεμῶν F, ex quo γ'ἐμῶν scripsit Burnet ‖ μηδὲ... μηδὲ W : μήτε ... μήτε cett. ‖ ἀστὸν ... ξένον BF : ἀστῶν ... ξένων TWY ‖ **d** 4 τε YF : γε cett. ‖ **d** 7 ἐξακούμενοι BT : ἐξασκούμενοι Y ‖ **92 a** 1 πρότερον BTWF : πρότεροι Y ‖ **a** 5 ἀξιώσομεν W.

Anytos. — Ils sont loin d'être fous, Socrate : les fous, ce sont les jeunes gens qui les paient, et encore plus les parents qui leur livrent leurs enfants ; mais plus que tous, et de beau-
b coup, les cités qui les accueillent, quand elles devraient chasser sans exception tout individu qui fait ce métier, citoyen ou étranger.

Socrate. — Quelque sophiste t'a-t-il fait du tort, Anytos, ou qu'as tu pour t'irriter si fort contre eux ?

Anytos. — Jamais de la vie, par Zeus, je n'en ai fréquenté aucun, et jamais je ne permettrai qu'un seul des miens les approche.

Socrate. — Alors, tu ne les connais pas du tout ?

c Anytos. — Puissé-je ne jamais les connaître !

Socrate. — Eh bien, je t'admire ! Comment peux-tu juger si leur métier est bon ou mauvais, puisque tu n'en as aucune expérience personnelle ?

Anytos. — Rien de plus facile : expérience ou non, je sais ce qu'ils valent.

Socrate. — C'est sans doute que tu es devin, Anytos : autrement, je ne vois pas, d'après tes propres paroles, comment tu pourrais les connaître[1]. Au reste, ce que nous cher-
d chons, ce ne sont pas les maîtres qui pourraient gâter Ménon par leur enseignement — mettons, si tu le désires, que ce sont les sophistes : indique-nous seulement et rends à l'ami de ta famille que voici le service de lui préciser quels sont, dans cette grande ville d'Athènes, les maîtres qui lui apprendront à se signaler par le genre de vertu que je t'ai dit.

Anytos. — Pourquoi ne les lui indiques-tu pas toi-même ?

Socrate. — Je lui ai bien indiqué ceux que je considérais comme des maîtres en cette matière ; mais il se trouve que mes indications étaient sans valeur, si je dois t'en croire, et
e peut-être as-tu raison. Dis-lui donc à ton tour auxquels des Athéniens il doit s'adresser : dis le nom que tu préfères.

n. 1) : suivant qu'on voit une allusion à sa mort dans un fragment du *Palamède* d'Euripide (frt. 588), représenté en 415, ou dans son *Ixion* (cf. Diog. L. 9, 55), représenté entre 410 et 408, la date de sa naissance se trouve fixée aux environs de 485 ou de 480-478.

1. Homme politique comme Calliclès, bien que de tendances différentes, Anytos méprise comme lui (*Gorg.* 520 a) les Sophistes. Mais

ΑΝ. Πολλοῦ γε δέουσι μαίνεσθαι, ὦ Σώκρατες, ἀλλὰ
πολὺ μᾶλλον οἱ τούτοις διδόντες ἀργύριον τῶν νέων· τούτων
δ' ἔτι μᾶλλον οἱ τούτοις ἐπιτρέποντες, οἱ προσήκοντες·
πολὺ δὲ μάλιστα πάντων αἱ πόλεις, ἐῶσαι αὐτοὺς εἰσαφικ- b
νεῖσθαι καὶ οὐκ ἐξελαύνουσαι, εἴτε τις ξένος ἐπιχειρεῖ
τοιοῦτόν τι ποιεῖν εἴτε ἀστός.

ΣΩ. Πότερον δέ, ὦ Ἄνυτε, ἠδίκηκέ τίς σε τῶν σοφι-
στῶν, ἢ τί οὕτως αὐτοῖς χαλεπὸς εἶ;

ΑΝ. Οὐδὲ μὰ Δία ἔγωγε συγγέγονα πώποτε αὐτῶν οὐδενί,
οὐδ' ἂν ἄλλον ἐάσαιμι τῶν ἐμῶν οὐδένα.

ΣΩ. Ἄπειρος ἄρ' εἶ παντάπασι τῶν ἀνδρῶν;

ΑΝ. Καὶ ⟨ἀεὶ⟩ εἴην γε. c

ΣΩ. Πῶς οὖν ἄν, ὦ δαιμόνιε, εἰδείης περὶ τούτου τοῦ
πράγματος, εἴτε τι ἀγαθὸν ἔχει ἐν αὐτῷ εἴτε φλαῦρον, οὗ
παντάπασιν ἄπειρος εἴης;

ΑΝ. Ῥᾳδίως· τούτους γοῦν οἶδα οἵ εἰσιν, εἴτ' οὖν
ἄπειρος αὐτῶν εἰμι εἴτε μή.

ΣΩ. Μάντις εἶ ἴσως, ὦ Ἄνυτε· ἐπεὶ ὅπως γε ἄλλως
οἶσθα τούτων πέρι, ἐξ ὧν αὐτὸς λέγεις θαυμάζοιμ' ἄν.
Ἀλλὰ γὰρ οὐ τούτους ἐπιζητοῦμεν τίνες εἰσίν, παρ' οὓς ἂν
Μένων ἀφικόμενος μοχθηρὸς γένοιτο· οὗτοι μὲν γάρ, εἰ σὺ d
βούλει, ἔστων οἱ σοφισταί· ἀλλὰ δὴ ἐκείνους εἰπὲ ἡμῖν, καὶ
τὸν πατρικὸν τόνδε ἑταῖρον εὐεργέτησον φράσας αὐτῷ
παρὰ τίνας ἀφικόμενος ἐν τοσαύτῃ πόλει τὴν ἀρετὴν ἣν
νυνδὴ ἐγὼ διῆλθον γένοιτ' ἂν ἄξιος λόγου.

ΑΝ. Τί δὲ αὐτῷ οὐ σὺ ἔφρασας;

ΣΩ. Ἀλλ' οὓς μὲν ἐγὼ ᾤμην διδασκάλους τούτων εἶναι,
εἶπον, ἀλλὰ τυγχάνω οὐδὲν λέγων, ὡς σὺ φῄς· καὶ ἴσως τὶ
λέγεις. Ἀλλὰ σὺ δὴ ἐν τῷ μέρει αὐτῷ εἰπὲ παρὰ τίνας e
ἔλθῃ Ἀθηναίων· εἰπὲ ὄνομα ὅτου βούλει.

92 c 1 ἀεὶ add. Heindorf || c 3 ἐν αὐτῷ F : ἑαυτῷ BTWY || c 9 ἐπιζητοῦμεν F : ἐζητοῦμεν BTWY || d 2 ἔστων οἱ Schanz : ἔστωσαν οἱ BTW ἔστωσαν FY || e 1 δὴ WF : δὲ BTY.

Anytos. — Pourquoi désigner un homme en particulier ? Qu'il s'adresse au premier venu entre les honnêtes gens d'Athènes : il n'en est aucun qui ne lui fasse faire plus de progrès dans la vertu que les sophistes, s'il veut seulement l'écouter.

Socrate. — Mais ces honnêtes gens, se sont-ils formés tout seuls, et, sans avoir rien appris de personne, sont-ils
93 capables, par le fait de leur honnêteté, d'enseigner ce qu'ils n'ont pas appris ?

Anytos. — Ils l'ont appris, selon moi, de leurs prédécesseurs, qui étaient aussi d'honnêtes gens. Nierais-tu par hasard qu'Athènes ait compté grand nombre d'honnêtes gens ?

Socrate. — Je crois, Anytos, qu'il y a ici beaucoup d'hommes excellents dans la politique[1] et qu'il y en a eu dans le passé tout autant que dans le présent. Mais ont-ils été de bons maîtres pour enseigner leur propre vertu ? Car tel est le problème qui nous occupe : nous ne cherchons pas s'il y a ou non d'honnêtes gens à Athènes, ni s'il y en a eu dans le
b passé, mais si la vertu peut s'enseigner. Voilà ce que nous discutons depuis longtemps, et en nous livrant à cet examen, nous nous demandons si les honnêtes gens d'aujourd'hui et d'autrefois ont eu l'art de transmettre à d'autres la vertu qui était en eux, ou bien si au contraire la vertu est une chose que l'homme ne peut ni transmettre à autrui ni recevoir d'autrui. Voilà l'objet de notre longue recherche, à Ménon et à moi.

Discussion de quelques exemples.

c Pour entrer dans tes vues, je te demanderai ceci : Thémistocle, à ton avis, n'a-t-il pas été du nombre de ces honnêtes gens ?

Anytos. — Certainement, et parmi les premiers.

Socrate. — Par conséquent, si jamais homme fut capable de bien enseigner sa propre vertu, Thémistocle fut celui-là ?

Anytos. — Je n'en doute pas, pour peu qu'il le voulût.

Socrate. — Et comment n'aurait il pas voulu que d'autres devinssent vertueux et en particulier son propre fils ? Penses-tu qu'il fût jaloux de lui et qu'il ait fait exprès de ne pas lui
d transmettre la vertu où lui-même excellait ? N'as-tu pas

Platon souligne qu'il ne les connaît pas, comme pour indiquer qu'il pouvait bien ne pas distinguer entre Socrate et eux.

1. On sait que Socrate soutient l'opinion contraire dans le *Gor-*

ΑΝ. Τί δὲ ἑνὸς ἀνθρώπου ὄνομα δεῖ ἀκοῦσαι; Ὅτῳ γὰρ ἂν ἐντύχῃ Ἀθηναίων τῶν καλῶν κἀγαθῶν, οὐδεὶς ἔστιν ὃς οὐ βελτίω αὐτὸν ποιήσει ἢ οἱ σοφισταί, ἐάν περ ἐθέλῃ πείθεσθαι.

ΣΩ. Πότερον δὲ οὗτοι οἱ καλοὶ κἀγαθοὶ ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου ἐγένοντο τοιοῦτοι, παρ' οὐδενὸς μαθόντες ὅμως μέντοι ἄλλους διδάσκειν οἷοί τε ὄντες ταῦτα ἃ αὐτοὶ οὐκ 93
ἔμαθον;

ΑΝ. Καὶ τούτους ἔγωγε ἀξιῶ παρὰ τῶν προτέρων μαθεῖν, ὄντων καλῶν κἀγαθῶν· ἢ οὐ δοκοῦσί σοι πολλοὶ καὶ ἀγαθοὶ γεγονέναι ἐν τῇδε τῇ πόλει ἄνδρες;

ΣΩ. Ἔμοιγε, ὦ Ἄνυτε, καὶ εἶναι δοκοῦσιν ἐνθάδε ἀγαθοὶ τὰ πολιτικά, καὶ γεγονέναι ἔτι οὐχ ἧττον ἢ εἶναι· ἀλλὰ μῶν καὶ διδάσκαλοι ἀγαθοὶ γεγόνασιν τῆς αὑτῶν ἀρετῆς; Τοῦτο γάρ ἐστιν περὶ οὗ ὁ λόγος ἡμῖν τυγχάνει ὤν· οὐκ εἰ εἰσὶν ἀγαθοὶ ἢ μὴ ἄνδρες ἐνθάδε, οὐδ' εἰ γεγόνασιν ἐν τῷ πρόσθεν, ἀλλ' εἰ διδακτόν ἐστιν ἀρετὴ πάλαι b
σκοποῦμεν. Τοῦτο δὲ σκοποῦντες τόδε σκοποῦμεν, ἆρα οἱ ἀγαθοὶ ἄνδρες καὶ τῶν νῦν καὶ τῶν προτέρων ταύτην τὴν ἀρετὴν ἣν αὐτοὶ ἀγαθοὶ ἦσαν ἠπίσταντο καὶ ἄλλῳ παραδοῦναι, ἢ οὐ παραδοτὸν τοῦτο ἀνθρώπῳ οὐδὲ παραληπτὸν ἄλλῳ παρ' ἄλλου· τοῦτ' ἔστιν ὃ πάλαι ζητοῦμεν ἐγώ τε καὶ Μένων. Ὧδε οὖν σκόπει ἐκ τοῦ σαυτοῦ λόγου· Θεμιστοκλέα c
οὐκ ἀγαθὸν ἂν φαίης ἄνδρα γεγονέναι;

ΑΝ. Ἔγωγε, πάντων γε μάλιστα.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ διδάσκαλον ἀγαθόν, εἴπερ τις ἄλλος τῆς αὑτοῦ ἀρετῆς διδάσκαλος ἦν, κἀκεῖνον εἶναι;

ΑΝ. Οἶμαι ἔγωγε, εἴπερ ἐβούλετό γε.

ΣΩ. Ἀλλ', οἴει, οὐκ ἂν ἐβουλήθη ἄλλους τέ τινας καλοὺς κἀγαθοὺς γενέσθαι, μάλιστα δέ που τὸν ὑὸν τὸν αὑτοῦ; Ἢ οἴει αὐτὸν φθονεῖν αὐτῷ καὶ ἐξεπίτηδες οὐ παραδιδόναι τὴν ἀρετὴν ἣν αὐτὸς ἀγαθὸς ἦν; Ἢ οὐκ ἀκήκοας ὅτι d
Θεμιστοκλῆς Κλεόφαντον τὸν ὑὸν ἱππέα μὲν ἐδιδάξατο ἀγαθόν; Ἐπέμενεν γοῦν ἐπὶ τῶν ἵππων ὀρθὸς ἑστηκώς,

entendu dire qu'il fit de Cléophante, son fils, un excellent cavalier ? Il est certain que ce Cléophante savait se tenir debout sur son cheval, lancer le javelot dans cette position, exécuter enfin une foule d'autres tours de force qu'il avait appris de son père, en un mot, que celui-ci, pour tout ce qui dépend d'un bon maître, l'avait instruit et rendu habile. N'as-tu pas recueilli ces récits de la bouche des vieillards ?

ANYTOS. — Certainement.

SOCRATE. — On ne peut donc pas dire que son fils fût mal doué ?

e ANYTOS. — Je ne le crois pas.

SOCRATE. — Comment alors expliquer ceci : as-tu jamais entendu dire à personne, jeunes ou vieux, que Cléophante, fils de Thémistocle, ait montré les vertus et les talents qui avaient distingué son père ?

ANYTOS. — Non certes.

SOCRATE. — Si la vertu pouvait s'enseigner, serait-il croyable qu'il eût voulu enseigner lui-même à son fils ce que nous avons dit, et que, dans la science qu'il possédait personnellement, il n'ait pu le rendre meilleur que ses voisins ?

ANYTOS. — C'est peut-être difficile à croire.

SOCRATE. — Voilà cependant un maître de vertu que tu
94 ranges toi-même parmi les meilleurs d'autrefois ! Mais passons à un autre, et voyons Aristide, fils de Lysimaque : nieras-tu la vertu de celui-là ?

ANYTOS. — Aux dieux ne plaise !

SOCRATE. — Eh bien, celui-là aussi avait un fils, Lysimaque [1], et pour tout ce qui dépendait d'un maître, il le rendit aussi parfaitement instruit qu'Athénien le fut jamais ; mais en fait de vertu, Lysimaque l'a-t-il emporté sur qui que ce soit ? Tu le connais, tu vois ce qu'il est. Et Périclès, si tu
b le préfères, cet homme d'un mérite si éclatant, tu sais qu'il a deux fils, Paralos et Xanthippe ?

ANYTOS. — Oui.

SOCRATE. — Pour l'équitation, tu le sais, ils ne le cèdent à aucun Athénien, grâce à ses leçons ; de même pour la musique, pour la lutte et toutes les choses qui se rattachent à

gias 503 b sqq. (cf. *Notice* p. 230). — Pour la discussion qui suit, cf. *Prot.* 319 e sqq. et *Alcib. I* 118 c sqq.

1. Celui qui figure avec Mélésias fils de Thucydide dans le *Lachès*.

καὶ ἠκόντιζεν ἀπὸ τῶν ἵππων ὀρθός, καὶ ἄλλα πολλὰ καὶ θαυμαστὰ εἰργάζετο, ἃ ἐκεῖνος αὐτὸν ἐπαιδεύσατο καὶ ἐποίησε σοφόν, ὅσα διδασκάλων ἀγαθῶν εἴχετο. Ἢ ταῦτα οὐκ ἀκήκοας τῶν πρεσβυτέρων ;

ΑΝ. Ἀκήκοα.

ΣΩ. Οὐκ ἂν ἄρα τήν γε φύσιν τοῦ ὑέος αὐτοῦ ᾐτιάσατ' ἄν τις εἶναι κακήν.

ΑΝ. Ἴσως οὐκ ἄν. e

ΣΩ. Τί δὲ τόδε ; Ὡς Κλεόφαντος ὁ Θεμιστοκλέους ἀνὴρ ἀγαθὸς καὶ σοφὸς ἐγένετο ἅπερ ὁ πατὴρ αὐτοῦ, ἤδη του ἀκήκοας ἢ νεωτέρου ἢ πρεσβυτέρου ;

ΑΝ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ταῦτα μὲν οἰόμεθα βούλεσθαι αὐτὸν τὸν αὑτοῦ ὑὸν παιδεῦσαι, ἣν δὲ αὐτὸς σοφίαν' ἦν σοφός, οὐδὲν τῶν γειτόνων βελτίω ποιῆσαι, εἴπερ ἦν γε διδακτὸν ἡ ἀρετή ;

ΑΝ. Ἴσως μὰ Δί' οὔ.

ΣΩ. Οὗτος μὲν δή σοι τοιοῦτος διδάσκαλος ἀρετῆς, ὃν καὶ σὺ ὁμολογεῖς ἐν τοῖς ἄριστον τῶν προτέρων εἶναι· ἄλλον 94
δὲ δὴ σκεψώμεθα, Ἀριστείδην τὸν Λυσιμάχου· ἢ τοῦτον οὐχ ὁμολογεῖς ἀγαθὸν γεγονέναι ;

ΑΝ. Ἔγωγε, πάντως δήπου.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ οὗτος τὸν ὑὸν τὸν αὑτοῦ Λυσίμαχον, ὅσα μὲν διδασκάλων εἴχετο, κάλλιστα Ἀθηναίων ἐπαίδευσεν, ἄνδρα δὲ βελτίω δοκεῖ σοι ὁτουοῦν πεποιηκέναι ; Τούτῳ γάρ που καὶ συγγέγονας καὶ ὁρᾷς οἷός ἐστιν. Εἰ δὲ βούλει, Περικλέα, οὕτως μεγαλοπρεπῶς σοφὸν ἄνδρα, οἶσθ' ὅτι δύο b
ὑεῖς ἔθρεψε, Πάραλον καὶ Ξάνθιππον ;

ΑΝ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τούτους μέντοι, ὡς οἶσθα καὶ σύ, ἱππέας μὲν ἐδίδαξεν οὐδενὸς χείρους Ἀθηναίων, καὶ μουσικὴν καὶ ἀγωνίαν καὶ τἆλλα ἐπαίδευσεν ὅσα τέχνης ἔχεται οὐδενὸς

94 a 1-3 ἐν τοῖς ... ὁμολογεῖς om. Y || a 1 ἄριστον BF : ἀρίστοις TW.

un art ; dirons-nous donc que, pour ce qui était d'en faire d'honnêtes gens, il ne l'a pas voulu ? A mon avis, il l'aurait bien voulu, mais j'ai peur que la chose ne fût pas de celles qu'on enseigne. Et ne crois pas que ce soit une minorité ni les plus humbles des Athéniens qui se montrent impuis-
c sants à cet égard ; rappelle-toi Thucydide[1], qui eut, lui aussi, deux fils, Mélésias et Stéphanos, et qui, entre autres talents, leur donna celui de la lutte, où ils devinrent les plus habiles des Athéniens : il avait confié l'un à Xanthias, l'autre à Eudore, qui passaient pour les plus forts lutteurs de leur temps, te le rappelles-tu ?

Anytos. — Oui, je l'ai entendu dire.

Socrate. — Eh bien, comment admettre que Thucydide,
d qui faisait donner à ses fils un enseignement très dispendieux, eût refusé de les rendre honnêtes gens sans bourse délier, si la vertu avait pu s'enseigner ? Mais peut-être Thucydide était-il un citoyen d'humble condition, lui qui avait plus d'amis que personne parmi les Athéniens et parmi les alliés ! D'illustre naissance, tout-puissant à Athènes et dans le reste de la Grèce, si la vertu était chose qu'on enseigne, il aurait trouvé sans peine parmi ses concitoyens ou parmi les étrangers des hommes capables de former ses enfants à la vertu, dans le
e cas où lui-même aurait manqué de loisir à cause de ses occupations politiques. Il est à craindre, Anytos, mon compagnon, que la vertu ne s'enseigne pas.

Anytos. — Socrate, tu me fais l'effet d'avoir le dénigrement facile. Si j'ai un conseil à te donner, et si tu veux bien m'en croire, surveille-toi. Peut-être est-il plus facile en tout pays de faire aux gens du mal que du bien : ici, j'en suis sûr,
95 et je suppose que tu le sais aussi.

Reprise du dialogue avec Ménon : la vertu ne s'enseigne pas.

Socrate. — Ménon, Anytos paraît furieux. Je n'en suis pas surpris : car d'abord il se figure que je dis du mal de ces personnages, et ensuite il croit être l'un d'eux. S'il arrive quelque jour à savoir ce que c'est que dénigrer les gens, il se calmera ; présentement il l'ignore. Mais, dis-moi, n'avez-vous pas aussi chez vous des honnêtes gens ?

1. Non l'historien, mais le rival politique de Périclès.

χείρους· ἀγαθοὺς δὲ ἄρα ἄνδρας οὐκ ἐβούλετο ποιῆσαι; Δοκῶ μέν, ἐβούλετο, ἀλλὰ μὴ οὐκ ᾖ διδακτόν. Ἵνα δὲ μὴ ὀλίγους οἴῃ καὶ τοὺς φαυλοτάτους Ἀθηναίων ἀδυνάτους γεγονέναι τοῦτο τὸ πρᾶγμα, ἐνθυμήθητι ὅτι Θουκυδίδης αὖ c
δύο ὑεῖς ἔθρεψεν, Μελησίαν καὶ Στέφανον, καὶ τούτους ἐπαίδευσεν τά τε ἄλλα εὖ καὶ ἐπάλαισαν κάλλιστα Ἀθηναίων· τὸν μὲν γὰρ Ξανθίᾳ ἔδωκε, τὸν δὲ Εὐδώρῳ· οὗτοι δέ που ἐδόκουν τῶν τότε κάλλιστα παλαίειν· ἢ οὐ μέμνησαι;

ΑΝ. Ἔγωγε, ἀκοῇ.

ΣΩ. Οὐκοῦν δῆλον ὅτι οὗτος οὐκ ἄν ποτε, οὗ μὲν ἔδει δαπανώμενον διδάσκειν, ταῦτα μὲν ἐδίδαξε τοὺς παῖδας d
τοὺς αὑτοῦ, οὗ δὲ οὐδὲν ἔδει ἀναλώσαντα ἀγαθοὺς ἄνδρας ποιῆσαι, ταῦτα δὲ οὐκ ἐδίδαξεν, εἰ διδακτὸν ἦν; Ἀλλὰ γὰρ ἴσως ὁ Θουκυδίδης φαῦλος ἦν, καὶ οὐκ ἦσαν αὐτῷ πλεῖστοι φίλοι Ἀθηναίων καὶ τῶν συμμάχων; Καὶ οἰκίας μεγάλης ἦν καὶ ἐδύνατο μέγα ἐν τῇ πόλει καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις Ἕλλησιν, ὥστε εἴπερ ἦν τοῦτο διδακτόν, ἐξευρεῖν ἂν ὅστις ἔμελλεν αὐτοῦ τοὺς ὑεῖς ἀγαθοὺς ποιήσειν, ἢ τῶν ἐπιχωρίων τις ἢ τῶν ξένων, εἰ αὐτὸς μὴ ἐσχόλαζεν διὰ τὴν τῆς πόλεως e
ἐπιμέλειαν. Ἀλλὰ γάρ, ὦ ἑταῖρε Ἄνυτε, μὴ οὐκ ᾖ διδακτὸν ἀρετή.

ΑΝ. Ὦ Σώκρατες, ῥᾳδίως μοι δοκεῖς κακῶς λέγειν ἀνθρώπους. Ἐγὼ μὲν οὖν ἄν σοι συμβουλεύσαιμι, εἰ ἐθέλεις ἐμοὶ πείθεσθαι, εὐλαβεῖσθαι· ὡς ἴσως μὲν καὶ ἐν ἄλλῃ πόλει ῥᾷόν ἐστιν κακῶς ποιεῖν ἀνθρώπους ἢ εὖ, ἐν τῇδε δὲ καὶ πάνυ· οἶμαι δὲ σὲ καὶ αὐτὸν εἰδέναι. 95

ΣΩ. Ὦ Μένων, Ἄνυτος μέν μοι δοκεῖ χαλεπαίνειν, καὶ οὐδὲν θαυμάζω· οἴεται γάρ με πρῶτον μὲν κακηγορεῖν τούτους τοὺς ἄνδρας, ἔπειτα ἡγεῖται καὶ αὐτὸς εἶναι εἷς τούτων. Ἀλλ' οὗτος μὲν ἐάν ποτε γνῷ οἷόν ἐστιν τὸ κακῶς λέγειν, παύσεται χαλεπαίνων, νῦν δὲ ἀγνοεῖ· σὺ δέ μοι εἰπέ, οὐ καὶ παρ' ὑμῖν εἰσιν καλοὶ κἀγαθοὶ ἄνδρες;

b 9 τοὺς codd.: οὐ τοὺς conj. Ast || e 7 ῥᾷόν Buttmann: ῥᾴδιόν codd.

MÉNON. — Sans doute.

b SOCRATE. — Eh bien, consentent-ils à se charger eux-mêmes de donner des leçons à leurs enfants, en reconnaissant qu'ils sont des maîtres de vertu et que la vertu peut s'enseigner ?

MÉNON. — Non, par Zeus, Socrate : tu pourrais les entendre dire tantôt qu'elle s'enseigne, et tantôt qu'elle ne s'enseigne pas.

SOCRATE. — Pouvons-nous regarder comme des maîtres en cette matière des hommes qui ne se prononcent même pas sur ce point ?

MÉNON. — Je ne le crois pas, Socrate.

SOCRATE. — Mais ces sophistes, qui seuls se donnent pour
c maîtres de vertu, te paraissent-ils en être vraiment ?

MÉNON. — Écoute, Socrate : ce que j'aime par-dessus tout chez Gorgias, c'est que, bien loin de faire entendre des promesses de cette sorte, il se moque de ceux qui les font ; la seule chose qu'on doive chercher, suivant lui, est de former des orateurs [1].

SOCRATE. — Alors, tu ne considères pas non plus les sophistes comme des maîtres de vertu ?

MÉNON. — Je ne saurais me prononcer, Socrate ; car je suis comme les autres, je dis tantôt oui et tantôt non.

d SOCRATE. — Sais-tu que vous n'êtes pas les seuls, toi et les hommes politiques, à passer sur ce sujet d'une opinion à l'autre, et que le poète Théognis fait comme vous ? Le sais-tu ?

MÉNON. — Dans quels poèmes ?

SOCRATE. — Dans ses élégies, où il dit :

Avec ceux-là bois et mange, avec ceux-là
Prends place, plais à ceux-là dont la puissance est grande.
Car des bons tu apprendras le bien ; avec les mauvais
e *Si tu te mêles, tu perdras même ce que tu as de bon sens.*

Vois-tu que, dans ce passage, il parle de la vertu comme d'une chose qui s'enseigne ?

MÉNON. — Cela semble ainsi en effet.

SOCRATE. — Passe maintenant un peu plus loin : *Si la rai-*

1. On a vu dans le *Gorgias* (449 a) qu'il ne revendiquait d'autre

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί οὖν; Ἐθέλουσιν οὗτοι παρέχειν αὑτοὺς διδα- b
σκάλους τοῖς νέοις, καὶ ὁμολογεῖν διδάσκαλοί τε εἶναι καὶ
διδακτὸν ἀρετήν;

ΜΕΝ. Οὐ μὰ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, ἀλλὰ τοτὲ μὲν ἂν αὐτῶν ἀκούσαις ὡς διδακτόν, τοτὲ δὲ ὡς οὔ.

ΣΩ. Φῶμεν οὖν τούτους διδασκάλους εἶναι τούτου τοῦ πράγματος, οἷς μηδὲ αὐτὸ τοῦτο ὁμολογεῖται;

ΜΕΝ. Οὔ μοι δοκεῖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί δὲ δή; Οἱ σοφισταί σοι οὗτοι, οἵπερ μόνοι
ἐπαγγέλλονται, δοκοῦσι διδάσκαλοι εἶναι ἀρετῆς; c

ΜΕΝ. Καὶ Γοργίου μάλιστα, ὦ Σώκρατες, ταῦτα ἄγαμαι, ὅτι οὐκ ἄν ποτε αὐτοῦ τοῦτο ἀκούσαις ὑπισχνουμένου, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων καταγελᾷ, ὅταν ἀκούσῃ ὑπισχνουμένων· ἀλλὰ λέγειν οἴεται δεῖν ποιεῖν δεινούς.

ΣΩ. Οὐδ' ἄρα σοὶ δοκοῦσιν οἱ σοφισταὶ διδάσκαλοι εἶναι;

ΜΕΝ. Οὐκ ἔχω λέγειν, ὦ Σώκρατες. Καὶ γὰρ αὐτὸς ὅπερ οἱ πολλοὶ πέπονθα· τοτὲ μέν μοι δοκοῦσιν, τοτὲ δὲ οὔ.

ΣΩ. Οἶσθα δὲ ὅτι οὐ μόνον σοί τε καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς d
πολιτικοῖς τοῦτο δοκεῖ τοτὲ μὲν εἶναι διδακτόν, τοτὲ δ' οὔ,
ἀλλὰ καὶ Θέογνιν τὸν ποιητὴν οἶσθ' ὅτι ταὐτὰ ταῦτα λέγει;

ΜΕΝ. Ἐν ποίοις ἔπεσιν;

ΣΩ. Ἐν τοῖς ἐλεγείοις, οὗ λέγει

Καὶ παρὰ τοῖσιν πῖνε καὶ ἔσθιε, καὶ μετὰ τοῖσιν
  ἷζε, καὶ ἅνδανε τοῖς, ὧν μεγάλη δύναμις.
Ἐσθλῶν μὲν γὰρ ἄπ' ἐσθλὰ διδάξεαι· ἢν δὲ κακοῖσιν
  συμμίσγῃς, ἀπολεῖς καὶ τὸν ἐόντα νόον. e

Οἶσθ' ὅτι ἐν τούτοις μὲν ὡς διδακτοῦ οὔσης τῆς ἀρετῆς λέγει;

ΜΕΝ. Φαίνεταί γε.

ΣΩ. Ἐν ἄλλοις δέ γε ὀλίγον μεταβάς,

95 b 2 καὶ (post εἶναι) F (jam conjec. Wolf): ἢ BTY || b 9 σοι BT et (post οὗτοι transpos.) W: σου Y || e 1 συμμίσγῃς F: συμμιγῇς BTWY.

son, dit-il à peu près, *se fabriquait et se plaçait dans l'homme, grands et nombreux seraient les salaires que recueilleraient (les gens capables d'un tel travail).*

Et encore :

Jamais d'un père honnête le fils ne deviendrait méchant,
96 *S'il était docile aux sages conseils ; mais avec des leçons*
Tu ne feras jamais d'un méchant un honnête homme[1].

Vois-tu comme il se contredit sur un même sujet ?

Ménon. — Cela paraît évident.

Socrate. — Est-il aucune autre chose à propos de laquelle on puisse dire comme de celle-ci que ceux qui s'en prétendent les maîtres sont tenus non seulement pour incapables de l'enseigner à autrui, mais encore pour ne pas en avoir eux-
b mêmes la science et pour être mauvais précisément en ce qu'ils déclarent enseigner, tandis que ceux qu'on tient pour être personnellement d'honnêtes gens tantôt affirment et tantôt nient qu'on puisse l'enseigner ? Oserais-tu, à propos de quoi que ce soit, traiter proprement de maîtres des hommes aussi flottants ?

Ménon. — Assurément non.

Socrate. — Mais alors, si ni les sophistes ni les honnêtes gens ne peuvent enseigner cette chose, n'est-il pas évident que personne ne le pourra ?

Ménon. — Je le crains.

c Socrate. — Et, sans maîtres, point de disciples ?

Ménon. — Je crois que tu as raison.

Socrate. — Une chose qui n'a ni maîtres ni disciples n'est-elle pas, de notre propre aveu, une chose qui ne peut s'enseigner ?

Ménon. — Nous l'avons reconnu.

Socrate. — Or la vertu, semble-t-il, n'a pas de maîtres ?

Ménon. — Non.

Socrate. — Ni par conséquent de disciples ?

Ménon. — Sans doute.

titre que celui d'*orateur* (ῥήτωρ) : à cet égard, il se distingue nettement de Protagoras (cf. p. 266, n. 1).

1. Cf. Théognis vv. 33-36 et 434-38 : les deux citations sont textuelles, mais avec une interversion dans la seconde.

Εἰ δ' ἦν ποιητόν, φησί, καὶ ἔνθετον ἀνδρὶ νόημα,

λέγει πως ὅτι

πολλοὺς ἂν μισθοὺς καὶ μεγάλους ἔφερον

οἱ δυνάμενοι τοῦτο ποιεῖν, καὶ

οὔ ποτ' ἂν ἐξ ἀγαθοῦ πατρὸς ἔγεντο κακός,
πειθόμενος μύθοισι σαόφροσιν· ἀλλὰ διδάσκων 96
οὔ ποτε ποιήσεις τὸν κακὸν ἄνδρ' ἀγαθόν.

Ἐννοεῖς ὅτι αὐτὸς αὑτῷ πάλιν περὶ τῶν αὐτῶν τἀναντία λέγει;

ΜΕΝ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἔχεις οὖν εἰπεῖν ἄλλου ὁτουοῦν πράγματος, οὗ οἱ μὲν φάσκοντες διδάσκαλοι εἶναι οὐχ ὅπως ἄλλων διδάσκαλοι ὁμολογοῦνται, ἀλλὰ οὐδ' αὐτοὶ ἐπίστασθαι, ἀλλὰ πονηροὶ εἶναι περὶ αὐτὸ τοῦτο τὸ πρᾶγμα οὗ φασι διδά- b
σκαλοι εἶναι, οἱ δὲ ὁμολογούμενοι αὐτοὶ καλοὶ κἀγαθοὶ τοτὲ μέν φασιν αὐτὸ διδακτὸν εἶναι, τοτὲ δὲ οὔ; Τοὺς οὖν οὕτω τεταραγμένους περὶ ὁτουοῦν φαίης ἂν σὺ κυρίως διδασκάλους εἶναι;

ΜΕΝ. Μὰ Δι' οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μήτε οἱ σοφισταὶ μήτε οἱ αὐτοὶ καλοὶ κἀγαθοὶ ὄντες διδάσκαλοί εἰσι τοῦ πράγματος, δῆλον ὅτι οὐκ ἂν ἄλλοι γε;

ΜΕΝ. Οὔ μοι δοκεῖ.

ΣΩ. Εἰ δέ γε μὴ διδάσκαλοι, οὐδὲ μαθηταί; c

ΜΕΝ. Δοκεῖ μοι ἔχειν ὡς λέγεις.

ΣΩ. Ὡμολογήκαμεν δέ γε, πράγματος οὗ μήτε διδάσκαλοι μήτε μαθηταὶ εἶεν, τοῦτο μηδὲ διδακτὸν εἶναι;

ΜΕΝ. Ὡμολογήκαμεν.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀρετῆς οὐδαμοῦ φαίνονται διδάσκαλοι;

ΜΕΝ. Ἔστι ταῦτα.

e 10 ἔγεντο edd. : ἐγένετο codd. || 96 a 6 ἄλλου BTYF : om. W || c 4 μηδὲ Bekker : μήτε BTW μὴ F et (post διδακτὸν transpos.) Y.

SOCRATE. — La vertu, à ce compte[1], ne s'enseignerait donc pas.

Qu'est-ce alors que la vertu? Une opinion vraie.

d MÉNON. — Cela me paraît évident, si nous avons bien conduit notre examen. Aussi j'en viens à me demander s'il y a même d'honnêtes gens, ou, à supposer qu'il en existe, comment ils le deviennent?

SOCRATE. — Je crains, Ménon, que nous ne soyons de pauvres raisonneurs et que nous n'ayons mal profité des leçons, toi, de Gorgias, et moi, de Prodicos. Il faut donc avant toutes choses songer à nous-mêmes et chercher quelqu'un qui nous rende meilleurs par un moyen quelconque.
e Je pense, en disant cela, à notre recherche de tout à l'heure, à la manière ridicule dont nous avons oublié qu'il y avait d'autres façons de réussir en ses affaires que d'obéir à la direction de la science. C'est pour cela sans doute que nous ne réussissons pas à savoir comment se forment les gens honnêtes.

MÉNON. — Que veux-tu dire, Socrate?

SOCRATE. — Je m'explique. Que les honnêtes gens soient nécessairement utiles, et qu'il n'en puisse être autrement,
97 c'est là du moins un point que nous avons eu raison d'admettre, si je ne me trompe?

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Et aussi qu'ils seront utiles s'ils dirigent bien nos affaires, n'est-il pas vrai?

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Mais qu'on ne puisse bien les diriger qu'à l'aide de la raison, voilà ce qu'il n'était peut-être pas correct d'admettre[2].

MÉNON. — Qu'entends-tu par là?

SOCRATE. — Voici. Je suppose qu'un homme, connaissant la route de Larisse ou de tout autre lieu, s'y rende et y conduise d'autres voyageurs, ne dirons-nous pas qu'il les a bien et correctement dirigés?

1. Conclusion sur la question abordée à 89 e et qui s'était ensuite élargie par la conversation avec Anytos. Pour le thème traité, cf. *Prot.* 327 e sqq. et *Alcib. I* 110 e-111 a.

2. Tout ce passage se réfère à 87 d-88 d.

ΣΩ. Εἰ δέ γε μὴ διδάσκαλοι, οὐδὲ μαθηταί ;

ΜΕΝ. Φαίνεται οὕτως.

ΣΩ. Ἀρετὴ ἄρα οὐκ ἂν εἴη διδακτόν ;

ΜΕΝ. Οὐκ ἔοικεν, εἴπερ ὀρθῶς ἡμεῖς ἐσκέμμεθα. Ὥστε d
καὶ θαυμάζω δή, ὦ Σώκρατες, πότερόν ποτε οὐδ' εἰσὶν
ἀγαθοὶ ἄνδρες, ἢ τίς ἂν εἴη τρόπος τῆς γενέσεως τῶν
ἀγαθῶν γιγνομένων.

ΣΩ. Κινδυνεύομεν, ὦ Μένων, ἐγώ τε καὶ σὺ φαῦλοί
τινες εἶναι ἄνδρες, καὶ σέ τε Γοργίας οὐχ ἱκανῶς πεπαι-
δευκέναι καὶ ἐμὲ Πρόδικος. Παντὸς μᾶλλον οὖν προσ-
εκτέον τὸν νοῦν ἡμῖν αὐτοῖς, καὶ ζητητέον ὅστις ἡμᾶς
ἑνί γέ τῳ τρόπῳ βελτίους ποιήσει· λέγω δὲ ταῦτα ἀπο- e
βλέψας πρὸς τὴν ἄρτι ζήτησιν, ὡς ἡμᾶς ἔλαθεν καταγε-
λάστως ὅτι οὐ μόνον ἐπιστήμης ἡγουμένης ὀρθῶς τε καὶ
εὖ τοῖς ἀνθρώποις πράττεται τὰ πράγματα, ᾗ ἴσως καὶ
διαφεύγει ἡμᾶς τὸ γνῶναι τίνα ποτὲ τρόπον γίγνονται οἱ
ἀγαθοὶ ἄνδρες.

ΜΕΝ. Πῶς τοῦτο λέγεις, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ὧδε· ὅτι μὲν τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας δεῖ ὠφελίμους
εἶναι, ὀρθῶς ὡμολογήκαμεν τοῦτό γε ὅτι οὐκ ἂν ἄλλως 97
ἔχοι· ἦ γάρ ;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ ὅτι γε ὠφέλιμοι ἔσονται, ἂν ὀρθῶς ἡμῖν ἡγῶνται τῶν πραγμάτων, καὶ τοῦτό που καλῶς ὡμολογοῦμεν ;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Ὅτι δ' οὐκ ἔστιν ὀρθῶς ἡγεῖσθαι, ἐὰν μὴ φρόνιμος ᾖ, τοῦτο ὅμοιοί ἐσμεν οὐκ ὀρθῶς ὡμολογηκόσιν.

ΜΕΝ. Πῶς δὴ [ὀρθῶς] λέγεις ;

ΣΩ. Ἐγὼ ἐρῶ. Εἴ τις εἰδὼς τὴν ὁδὸν τὴν εἰς Λάρισαν ἢ ὅποι βούλει ἄλλοσε βαδίζοι καὶ ἄλλοις ἡγοῖτο, ἄλλο τι ὀρθῶς ἂν καὶ εὖ ἡγοῖτο ;

c 7-8 ἔστι… διδάσκαλοι om. Y. || **e** 4 ᾗ Madvig: ῇ codd. || **e** 5 διαφεύγει F : διαφεύγειν cett. || **97 a** 9 ὀρθῶς secl. Schanz || **a** 10 εἴ τις *Marc.* 189 : τις BTY τις δ' W.

MÉNON. — Sans doute.

b SOCRATE. — Et si un autre, sans y être jamais allé et sans connaître la route, la trouve par une conjecture exacte, ne dirons-nous pas encore qu'il a guidé correctement?

MÉNON. — Sans contredit.

SOCRATE. — Et tant que ses conjectures seront exactes sur ce que l'autre connaît, il sera un aussi bon guide, avec son opinion vraie dénuée de science, que l'autre avec sa science.

MÉNON. — Tout aussi bon.

SOCRATE. — Ainsi donc, l'opinion vraie n'est pas un moins bon guide que la science quant à la justesse de l'action, et c'est là ce que nous avions négligé dans notre examen des qualités de la vertu; nous disions que seule la raison est
c capable de diriger l'action correctement ; or l'opinion vraie possède le même privilège.

MÉNON. — C'est en effet vraisemblable.

SOCRATE. — L'opinion vraie n'est donc pas moins utile que la science.

L'opinion vraie et la science; les statues de Dédale.

MÉNON. — Avec cette différence, Socrate, que l'homme qui possède la science réussit toujours et que celui qui n'a qu'une opinion vraie tantôt réussit et tantôt échoue.

SOCRATE. — Que dis-tu? S'il a toujours une opinion vraie, ne réussira-t-il pas toujours, aussi longtemps que son opinion sera vraie?

MÉNON. — Cela paraît forcé. Aussi je m'étonne, s'il en est
d ainsi, de voir la science mise à plus haut prix que l'opinion vraie, et je me demande pourquoi on les distingue l'une de l'autre.

SOCRATE. — Sais-tu d'où vient ton étonnement, ou veux-tu que je te le dise?

MÉNON. — Certainement, je le veux.

SOCRATE. — C'est que tu n'as pas fait attention aux statues de Dédale[1]; mais peut-être n'en avez-vous pas chez vous.

MÉNON. — A quel propos me parles-tu des statues de Dédale?

1. Le personnage de Dédale symbolisait toute une période pendant laquelle la statuaire s'était affranchie du type rigide issu du

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί δ' εἴ τις ὀρθῶς μὲν δοξάζων ἥτις ἐστὶν ἡ ὁδός, b ἐληλυθὼς δὲ μὴ μηδ' ἐπιστάμενος, οὐ καὶ οὗτος ἂν ὀρθῶς ἡγοῖτο ;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ ἕως γ' ἂν που ὀρθὴν δόξαν ἔχῃ περὶ ὧν ὁ ἕτερος ἐπιστήμην, οὐδὲν χείρων ἡγεμὼν ἔσται, οἰόμενος μὲν ἀληθῆ, φρονῶν δὲ μή, τοῦ τοῦτο φρονοῦντος.

ΜΕΝ. Οὐδὲν γάρ.

ΣΩ. Δόξα ἄρα ἀληθὴς πρὸς ὀρθότητα πράξεως οὐδὲν χείρων ἡγεμὼν φρονήσεως· καὶ τοῦτό ἐστιν ὃ νυνδὴ παρελείπομεν ἐν τῇ περὶ τῆς ἀρετῆς σκέψει ὁποῖόν τι εἴη, λέγοντες ὅτι φρόνησις μόνον ἡγεῖται τοῦ ὀρθῶς πράττειν· c τὸ δὲ ἄρα καὶ δόξα ἦν ἀληθής.

ΜΕΝ. Ἔοικέ γε.

ΣΩ. Οὐδὲν ἄρα ἧττον ὠφέλιμόν ἐστιν ὀρθὴ δόξα ἐπιστήμης.

ΜΕΝ. Τοσούτῳ γε, ὦ Σώκρατες, ὅτι ὁ μὲν τὴν ἐπιστήμην ἔχων ἀεὶ ἂν ἐπιτυγχάνοι, ὁ δὲ τὴν ὀρθὴν δόξαν τοτὲ μὲν ἂν τυγχάνοι, τοτὲ δ' οὔ.

ΣΩ. Πῶς λέγεις ; Ὁ ἀεὶ ἔχων ὀρθὴν δόξαν οὐκ ἀεὶ ἂν τυγχάνοι, ἕωσπερ ὀρθὰ δοξάζοι ;

ΜΕΝ. Ἀνάγκη μοι φαίνεται· ὥστε θαυμάζω, ὦ Σώκρατες, τούτου οὕτως ἔχοντος, ὅ τι δή ποτε πολὺ τιμιωτέρα ἡ ἐπιστήμη τῆς ὀρθῆς δόξης, καὶ δι' ὅ τι τὸ μὲν d ἕτερον, τὸ δὲ ἕτερόν ἐστιν αὐτῶν.

ΣΩ. Οἶσθα οὖν δι' ὅ τι θαυμάζεις, ἢ ἐγώ σοι εἴπω ;

ΜΕΝ. Πάνυ γ' εἰπέ.

ΣΩ. Ὅτι τοῖς Δαιδάλου ἀγάλμασιν οὐ προσέσχηκας τὸν νοῦν· ἴσως δὲ οὐδ' ἔστιν παρ' ὑμῖν.

ΜΕΝ. Πρὸς τί δὲ δὴ τοῦτο λέγεις ;

c 9 ἂν τυγχάνοι F : τυγχάνοι BTW τυγχάνει Y || c 10 ὀρθὰ BTWF : ὀρθῶς Y || || d 4 θαυμάζεις F : θαυμάζοις BTWY.

Socrate. — Parce que ces statues, si on néglige de les fixer, prennent la fuite et s'en vont : il faut les attacher pour qu'elles restent.

e Ménon. — Eh bien ?

Socrate. — De sorte qu'on ne peut pas mettre plus de prix à en posséder qui ne soient pas fixées qu'à avoir un esclave qui s'échappe : elles ne demeurent pas en place ; attachées, au contraire, elles ont une grande valeur, car ce sont de très belles œuvres. Qu'est-ce donc qui m'amène à t'en parler ? Ce sont les opinions vraies. Celles-ci également, tant qu'elles demeurent, il faut se féliciter, car elle ne pro-
98 duisent que des avantages ; mais elles ne consentent pas à rester longtemps et s'échappent bientôt de notre âme, de sorte qu'elles sont de peu de valeur, tant qu'on ne les a pas enchaînées par un raisonnement de causalité. Or c'est là, mon cher Ménon, ce que nous avons précédemment reconnu être une réminiscence. Les a-t-on enchaînées, elles deviennent sciences, et par suite stables ; et voilà pourquoi la science a plus de valeur que l'opinion vraie : à la différence de l'opinion vraie, elle est un enchaînement.

Ménon. — Par Zeus, Socrate, ce que tu dis là est intéressant.

b Socrate. — Je ne prétends pas moi-même savoir cela de science certaine : je parle par conjecture ; mais que l'opinion vraie et la science soient choses différentes, c'est, à mon avis, plus qu'une conjecture. S'il est quelques choses que je croie savoir (et je ne crois pas en savoir beaucoup), celle-ci serait mise par moi au premier rang des choses que je sais.

Ménon. — C'est très juste, Socrate.

Socrate. — Bien. Mais ceci aussi n'est-il pas juste, que l'opinion vraie, quand elle dirige, réalise en toute action, un résultat qui n'est pas inférieur à ce qu'obtient la science ?

Ménon. — Ici encore, Socrate, j'estime que tu as raison.

c Socrate. — Par conséquent, au point de vue de l'action,

xoanon primitif. Il passait, en particulier, pour avoir le premier représenté l'homme nu, non plus les jambes jointes, mais un pied porté en avant, dans l'attitude de la marche. On a ici (cf. *Euthyphron* 11 d) un écho des plaisanteries qu'éveillaient ces premières apparitions du sentiment de la vie dans la plastique.

ΣΩ. Ὅτι καὶ ταῦτα, ἐὰν μὲν μὴ δεδεμένα ᾖ, ἀποδιδράσκει καὶ δραπετεύει, ἐὰν δὲ δεδεμένα, παραμένει.

ΜΕΝ. Τί οὖν δή; e

ΣΩ. Τῶν ἐκείνου ποιημάτων λελυμένον μὲν ἐκτῆσθαι οὐ πολλῆς τινος ἄξιόν ἐστι τιμῆς, ὥσπερ δραπέτην ἄνθρωπον· οὐ γὰρ παραμένει· δεδεμένον δὲ πολλοῦ ἄξιον· πάνυ γὰρ καλὰ τὰ ἔργα ἐστίν. Πρὸς τί οὖν δὴ λέγω ταῦτα; πρὸς τὰς δόξας τὰς ἀληθεῖς. Καὶ γὰρ αἱ δόξαι αἱ ἀληθεῖς, ὅσον μὲν ἂν χρόνον παραμένωσιν, καλὸν τὸ χρῆμα καὶ πάντ᾽ἀγαθὰ ἐργάζονται· πολὺν δὲ χρόνον οὐκ ἐθέλουσι 98
παραμένειν, ἀλλὰ δραπετεύουσιν ἐκ τῆς ψυχῆς τοῦ ἀνθρώπου, ὥστε οὐ πολλοῦ ἄξιαί εἰσιν, ἕως ἄν τις αὐτὰς δήσῃ αἰτίας λογισμῷ. Τοῦτο δ᾽ ἐστίν, ὦ Μένων ἑταῖρε, ἀνάμνησις, ὡς ἐν τοῖς πρόσθεν ἡμῖν ὡμολόγηται. Ἐπειδὰν δὲ δεθῶσιν, πρῶτον μὲν ἐπιστῆμαι γίγνονται, ἔπειτα μόνιμοι· καὶ διὰ ταῦτα δὴ τιμιώτερον ἐπιστήμη ὀρθῆς δόξης ἐστίν, καὶ διαφέρει δεσμῷ ἐπιστήμη ὀρθῆς δόξης.

ΜΕΝ. Νὴ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, ἔοικεν τοιούτῳ τινί.

ΣΩ. Καὶ μὴν καὶ ἐγὼ ὡς οὐκ εἰδὼς λέγω, ἀλλὰ εἰκά- b
ζων· ὅτι δέ ἐστίν τι ἀλλοῖον ὀρθὴ δόξα καὶ ἐπιστήμη, οὐ πάνυ μοι δοκῶ τοῦτο εἰκάζειν, ἀλλ᾽ εἴπερ τι ἄλλο φαίην ἂν εἰδέναι, ὀλίγα δ᾽ ἂν φαίην, ἓν δ᾽ οὖν καὶ τοῦτο ἐκείνων θείην ἂν ὧν οἶδα.

ΜΕΝ. Καὶ ὀρθῶς γε, ὦ Σώκρατες, λέγεις.

ΣΩ. Τί δέ; Τόδε οὐκ ὀρθῶς, ὅτι ἀληθὴς δόξα ἡγουμένη τὸ ἔργον ἑκάστης τῆς πράξεως οὐδὲν χεῖρον ἀπεργάζεται ἢ ἐπιστήμη;

ΜΕΝ. Καὶ τοῦτο δοκεῖς μοι ἀληθῆ λέγειν.

ΣΩ. Οὐδὲν ἄρα ὀρθὴ δόξα ἐπιστήμης χεῖρον οὐδὲ ἧττον c

d 9 ἐὰν μὲν ... 10 δεδεμένα BTWF : ἐὰν ᾖ δεδεμένα Y || **98 a** 1 πάντ᾽ ἀγαθὰ W : πάντα ἀγαθὰ Stobaeus, πάντα τἀγαθὰ BTYF. || **a** 4 ὦ F : om. cett. || **a** 8 ἐστίν ... δόξης om. Y || **b** 2 τι om. Y || οὐ YF : om. BTW || **b** 3 εἰκάζειν BTWF : εἰκάζων Y || **b** 8 τῆς om. Y || **b** 10 ἀληθῆ BTWF : ἀληθῶς Y.

l'opinion vraie n'est en rien moins bonne ni moins utile que la science, et l'homme qui la possède vaut le savant.

MÉNON. — C'est juste.

Récapitulation des points admis.

SOCRATE. — Or nous sommes convenus que l'honnête homme est utile.

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Ainsi donc, puisque la science n'est pas la seule chose qui puisse produire des hommes honnêtes et par suite utiles aux cités — si tant est qu'il y en ait — mais que l'opinion vraie a le même effet ; comme d'autre part ces deux choses, la science et l'opinion, ne sont pas un don de nature,...
d mais peut-être penses-tu qu'elles sont, l'une ou l'autre, un don de nature ?

MÉNON. — Non, je ne le crois pas.

SOCRATE. — Si donc elles ne sont pas un don de nature, ce n'est pas la nature qui fait les honnêtes gens.

MÉNON. — Non certes.

SOCRATE. — Puisque ce n'est pas la nature, nous avons dû examiner ensuite si la chose était de celles qui s'enseignent.

MÉNON. — Oui.

SOCRATE. — Or il nous a semblé qu'elle pouvait être enseignée si la vertu était une sorte de science[1] ?

MÉNON. — Oui.

e SOCRATE. — Et que, si elle pouvait s'enseigner, elle devait être une sorte de science ?

MÉNON. — Parfaitement.

SOCRATE. — Et que, s'il en existait des maîtres, elle pouvait être regardée comme s'enseignant ; sinon, non ?

MÉNON. — C'est cela même.

SOCRATE. — Or nous avons reconnu qu'il n'existait pas de maîtres de vertu ?

MÉNON. — C'est exact.

SOCRATE. — D'où nous avons conclu qu'elle n'était pas une science et ne pouvait être enseignée ?

1. Cette expression traduit ici le mot φρόνησις (*raison*), qui, dans toute la discussion, de 87 c à 89 a, a été employé par Socrate comme presque synonyme de celui d'ἐπιστήμη (*science*), dont il s'était d'abord servi en posant la question (87 c) et auquel il reviendra pour conclure à 99 b.

ὠφελίμη ἔσται εἰς τὰς πράξεις, οὐδὲ ἀνὴρ ὁ ἔχων ὀρθὴν δόξαν ἢ ὁ ἐπιστήμην.

MEN. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Καὶ μὴν ὅ γε ἀγαθὸς ἀνὴρ ὠφέλιμος ἡμῖν ὡμολόγηται εἶναι.

MEN. Ναί.

ΣΩ. Ἐπειδὴ τοίνυν οὐ μόνον δι' ἐπιστήμην ἀγαθοὶ ἄνδρες ἂν εἶεν καὶ ὠφέλιμοι ταῖς πόλεσιν, εἴπερ εἶεν, ἀλλὰ καὶ δι' ὀρθὴν δόξαν, τούτοιν δὲ οὐδέτερον φύσει ἐστὶν τοῖς ἀνθρώποις, οὔτε ἐπιστήμη οὔτε δόξα ἀληθής, [οὔτ' ἐπίκτητα] — ἢ δοκεῖ σοι φύσει ὁποτερονοῦν αὐτοῖν εἶναι; d

MEN. Οὐκ ἔμοιγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐπειδὴ οὐ φύσει, οὐδὲ οἱ ἀγαθοὶ φύσει εἶεν ἄν.

MEN. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἐπειδὴ δέ γε οὐ φύσει, ἐσκοποῦμεν τὸ μετὰ τοῦτο, εἰ διδακτόν ἐστιν.

MEN. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν διδακτὸν ἔδοξεν εἶναι, εἰ φρόνησις ἡ ἀρετή;

MEN. Ναί.

ΣΩ. Κἂν εἴ γε διδακτὸν εἴη, φρόνησις ἂν εἶναι;

MEN. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ εἰ μέν γε διδάσκαλοι εἶεν, διδακτὸν ἂν εἶναι, e μὴ ὄντων δὲ οὐ διδακτόν;

MEN. Οὕτως.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν ὡμολογήκαμεν μὴ εἶναι αὐτοῦ διδασκάλους;

MEN. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Ὡμολογήκαμεν ἄρα μήτε διδακτὸν αὐτὸ μήτε φρόνησιν εἶναι;

c 2 ἁνὴρ Hirschig : ἀνὴρ codd. || c 11 οὔτ' ἐπίκτητα secl. Cornarius || d 1 αὐτοῖν BTWF² : αὐτὸν Y αὐτὴν F || d 9 εἰ BTW : εἰ ἡ Y εἰ (ἡ suprascr.) F || d 12 κἂν BF : καὶ TWY || e 7 αὐτὸ TWY : αὐτὸν B.

Ménon. — D'accord.

Socrate. — Cependant, nous reconnaissons qu'elle est bonne ?

Ménon. — Oui.

Socrate. — Et que, ce qui est utile et bon, c'est ce qui nous guide correctement ?

Ménon. — Sans contredit.

99 Socrate. — Or nous avons trouvé que deux choses seulement étaient capables de nous bien guider : l'opinion vraie et la science ; avec elles, l'homme se dirige bien. Pour ce qui vient en effet du hasard, la direction de l'homme n'a rien à y voir ; et pour tout ce qui relève d'une direction humaine, il n'y a que deux guides vers le bien, l'opinion vraie et la science.

Ménon. — C'est tout à fait mon avis.

Socrate. — Mais la vertu, puisqu'elle ne peut être enseignée, cesse d'être une science ?

Ménon. — Évidemment.

b Socrate. — De nos deux principes directeurs, utiles et bons, en voici donc un qui disparaît, et la science, comme guide, est éliminée de la politique[1].

Ménon. — Je le crois.

Conclusion : l'opinion vraie et le don divin.

Socrate. — Ainsi donc, ce n'est pas au moyen d'une certaine science ni parce qu'ils étaient savants, que ces grands hommes ont gouverné les cités, les Thémistocle et les autres qu'Anytos a rappelés. C'est pourquoi aussi ils n'ont pu réussir à transmettre aux autres leurs propres qualités, puisqu'ils ne les devaient pas à une science.

Ménon. — Il me semble, Socrate, que tu as raison.

Socrate. — La science étant donc hors de cause, reste
c l'opinion vraie : c'est par elle que les hommes d'État gouvernent les cités avec succès ; à l'égard de la science, ils ne diffèrent en rien des prophètes et des devins ; car ceux-ci disent souvent la vérité, mais sans rien connaître aux choses dont ils parlent.

Ménon. — Tu pourrais bien avoir raison.

1. La politique, au sens large du mot.

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν ἀγαθόν γε αὐτὸ ὁμολογοῦμεν εἶναι;

ΜΕΝ. Ναί.

ΣΩ. Ὠφέλιμον δὲ καὶ ἀγαθὸν εἶναι τὸ ὀρθῶς ἡγούμενον;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ὀρθῶς δέ γε ἡγεῖσθαι δύο ὄντα ταῦτα μόνα, δόξαν 99
τε ἀληθῆ καὶ ἐπιστήμην, ἃ ἔχων ἄνθρωπος ὀρθῶς ἡγεῖται. Τὰ γὰρ ἀπὸ τύχης γιγνόμενα οὐκ ἀνθρωπίνῃ ἡγεμονίᾳ γίγνεται· ᾧ δὲ ἄνθρωπος ἡγεμών ἐστιν ἐπὶ τὸ ὀρθόν, δύο ταῦτα, δόξα ἀληθὴς καὶ ἐπιστήμη.

ΜΕΝ. Δοκεῖ μοι οὕτως.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐπειδὴ οὐ διδακτόν ἐστιν, οὐδ' ἐπιστήμῃ δὴ ἔτι γίγνεται ἡ ἀρετή;

ΜΕΝ. Οὐ φαίνεται.

ΣΩ. Δυοῖν ἄρα ὄντοιν ἀγαθοῖν καὶ ὠφελίμοιν τὸ μὲν b
ἕτερον ἀπολέλυται, καὶ οὐκ ἂν εἴη ἐν πολιτικῇ πράξει ἐπιστήμη ἡγεμών.

ΜΕΝ. Οὔ μοι δοκεῖ.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα σοφίᾳ τινὶ οὐδὲ σοφοὶ ὄντες οἱ τοιοῦτοι ἄνδρες ἡγοῦντο ταῖς πόλεσιν, οἱ ἀμφὶ Θεμιστοκλέα τε καὶ οὓς ἄρτι Ἄνυτος ὅδε ἔλεγεν· διὸ καὶ οὐχ οἷοί τε ἄλλους ποιεῖν τοιούτους οἷοι αὐτοί εἰσιν, ἅτε οὐ δι' ἐπιστήμην ὄντες τοιοῦτοι.

ΜΕΝ. Ἔοικεν οὕτως ἔχειν, ὦ Σώκρατες, ὡς λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μὴ ἐπιστήμῃ, εὐδοξίᾳ δὴ τὸ λοιπὸν
γίγνεται· ᾗ οἱ πολιτικοὶ ἄνδρες χρώμενοι τὰς πόλεις ὀρ- c
θοῦσιν, οὐδὲν διαφερόντως ἔχοντες πρὸς τὸ φρονεῖν ἢ οἱ χρησμῳδοί τε καὶ οἱ θεομάντεις· καὶ γὰρ οὗτοι λέγουσιν μὲν ἀληθῆ καὶ πολλά, ἴσασι δὲ οὐδὲν ὧν λέγουσιν.

ΜΕΝ. Κινδυνεύει οὕτως ἔχειν.

99 a 3 τύχης BTWY : τύχης τινὸς ὀρθῶς F || a 4 ᾧ BTWY : ὧν F Stob. || a 8 ἔτι γίγνεται F (conj. Schleiermacher) : ἐπιγίγνεται BTWY || b 7 διὸ BTWY : διὸ δὴ F || c 3 οὗτοι BTWY : οὗτοι ἐνθουσιῶντες F.

SOCRATE. — Mais, ces hommes-là, Ménon, ne méritent-ils pas d'être appelés divins, eux qui, sans intelligence, obtiennent souvent de grands succès par l'action et par la parole?

MÉNON. — Certainement.

SOCRATE. — Nous aurons donc raison d'appeler divins ceux
dont je parlais, les prophètes, les devins, tous ceux qu'agite le
d délire poétique, et nous ne manquerons pas d'appeler divins
et inspirés plus que personne les hommes d'État, puisque
c'est grâce au souffle du dieu qui les possède qu'ils arrivent à
dire et à faire de grandes choses sans rien savoir de ce dont ils
parlent.

MÉNON. — Sans aucun doute.

SOCRATE. — Les femmes, Ménon, appellent divins ceux qui sont bons, et quand les Lacédémoniens veulent louer quelqu'un comme homme de bien : C'est un homme divin, disent-ils.

e MÉNON. — Ils ont raison, Socrate. Cependant Anytos, ici
présent, t'en veut peut-être de ton langage.

SOCRATE. — Peu m'importe. Pour ce qui est de lui, atten-
dons une autre occasion de l'entretenir. Quant à nous et à
notre conversation d'aujourd'hui, si nous avons su diriger
notre examen d'un bout à l'autre comme il convenait, il en
résulterait que la vertu n'est ni un don de nature ni l'effet d'un
enseignement, mais que, chez ceux qui la possèdent, elle
100 vient par une faveur divine[1], sans intervention de l'intelli-
gence, à moins qu'il se trouvât par hasard un homme d'État
capable de la transmettre à d'autres. Si un tel homme se
rencontrait, on pourrait presque dire de lui qu'il serait parmi
les vivants tel qu'Homère[2] représente Tirésias parmi les morts,
quand il déclare que *seul* dans l'Hadès *il a la sagesse*, et que
les autres *ne sont que des ombres errantes*. De même celui dont
je parle apparaîtrait aussitôt, en fait de vertu, comme un être
réel entre des ombres.

b MÉNON. — C'est très bien dit, Socrate.

SOCRATE. — Ainsi donc, à en juger par notre raisonnement, la vertu nous semble être, chez ceux où elle se montre, le résultat d'une faveur divine. Qu'en est-il au juste? Nous

1. Peut-être est-ce déjà cette conclusion qu'enveloppe et réserve l'allégorie esquissée par Socrate dans le *Protagoras* (320 a).

2. Hom. *Od.* X 495.

ΣΩ. Οὐκοῦν, ὦ Μένων, ἄξιον τούτους θείους καλεῖν τοὺς ἄνδρας, οἵτινες νοῦν μὴ ἔχοντες πολλὰ καὶ μεγάλα κατορθοῦσιν ὧν πράττουσιν καὶ λέγουσι;

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ὀρθῶς ἄρ' ἂν καλοῖμεν θείους τε οὓς νυνδὴ ἐλέγομεν χρησμῳδοὺς καὶ μάντεις καὶ τοὺς ποιητικοὺς ἅπαντας· καὶ τοὺς πολιτικοὺς οὐχ ἥκιστα τούτων φαῖμεν d
ἂν θείους τε εἶναι καὶ ἐνθουσιάζειν, ἐπίπνους ὄντας καὶ κατεχομένους ἔκ του θεοῦ, ὅταν κατορθῶσι λέγοντες πολλὰ καὶ μεγάλα πράγματα, μηδὲν εἰδότες ὧν λέγουσιν.

ΜΕΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ αἵ γε γυναῖκες δήπου, ὦ Μένων, τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας θείους καλοῦσι· καὶ οἱ Λάκωνες ὅταν τινὰ ἐγκωμιάζωσιν ἀγαθὸν ἄνδρα, Θεῖος ἀνήρ, φασίν, οὗτος.

ΜΕΝ. Καὶ φαίνονταί γε, ὦ Σώκρατες, ὀρθῶς λέγειν. e
Καίτοι ἴσως Ἄνυτος ὅδε σοι ἄχθεται λέγοντι.

ΣΩ. Οὐδὲν μέλει ἔμοιγε. Τούτῳ μέν, ὦ Μένων, καὶ αὖθις διαλεξόμεθα· εἰ δὲ νῦν ἡμεῖς ἐν παντὶ τῷ λόγῳ τούτῳ καλῶς ἐζητήσαμέν τε καὶ ἐλέγομεν, ἀρετὴ ἂν εἴη οὔτε φύσει οὔτε διδακτόν, ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη
ἄνευ νοῦ οἷς ἂν παραγίγνηται, εἰ μή τις εἴη τοιοῦτος 100
τῶν πολιτικῶν ἀνδρῶν οἷος καὶ ἄλλον ποιῆσαι πολιτικόν. Εἰ δὲ εἴη, σχεδὸν ἄν τι οὗτος λέγοιτο τοιοῦτος ἐν τοῖς ζῶσιν οἷον ἔφη Ὅμηρος ἐν τοῖς τεθνεῶσιν τὸν Τειρεσίαν εἶναι, λέγων περὶ αὐτοῦ, ὅτι οἶος πέπνυται τῶν ἐν Ἅιδου, τοὶ δὲ σκιαὶ ἀΐσσουσι. Ταὐτὸν ἂν καὶ εὐθὺς τοιοῦτος ὥσπερ παρὰ σκιὰς ἀληθὲς ἂν πρᾶγμα εἴη πρὸς ἀρετήν.

ΜΕΝ. Κάλλιστα δοκεῖς μοι λέγειν, ὦ Σώκρατες. b

ΣΩ. Ἐκ μὲν τοίνυν τούτου τοῦ λογισμοῦ, ὦ Μένων, θείᾳ μοίρᾳ ἡμῖν φαίνεται παραγιγνομένη ἡ ἀρετὴ οἷς

c 10 ἄρ' ἂν Stallbaum : ἄρα F ἂν BTWY || d 3 του Schanz : τοῦ codd. || d 8 θεῖος codd. : σεῖος Casaubon || 100 a 5 εἶναι om. Y || a 6 τοὶ δὲ rec. : αἱ δὲ BTWY οἵδε F || εὐθὺς BTW : εὐθὺς οὗτος Y ἐνθάδε ὁ F || b 3 οἷς BTWY : οἷς ἂν F.

ne le saurons avec certitude que si, avant de chercher comment la vertu arrive à l'homme, nous commençons par chercher ce qu'est la vertu en soi.

Maintenant, il est temps que je me rende ailleurs ; pour toi, tâche de faire partager ta conviction à ton hôte Anytos,
c afin qu'il se calme ; si tu réussis à le convaincre, tu rendras service aux Athéniens.

παραγίγνεται· τὸ δὲ σαφὲς περὶ αὐτοῦ εἰσόμεθα τότε, ὅταν πρὶν ᾧτινι τρόπῳ τοῖς ἀνθρώποις παραγίγνεται ἀρετή, πρότερον ἐπιχειρήσωμεν αὐτὸ καθ' αὐτὸ ζητεῖν τί ποτ' ἔστιν ἀρετή.

Νῦν δ' ἐμοὶ μὲν ὥρα ποι ἰέναι, σὺ δὲ ταῦτα ἅπερ αὐτὸς πέπεισαι πεῖθε καὶ τὸν ξένον τόνδε Ἄνυτον, ἵνα πρᾳό- c
τερος ᾖ· ὡς ἐὰν πείσῃς τοῦτον, ἔστιν ὅ τι καὶ Ἀθηναίους ὀνήσεις.

b 4 παραγίγνεται BTFY : παραγίγνηται W.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRESSION PHOTOMÉCANIQUE, LES PROCÉDÉS DOREL, PARIS

Dépôt légal n° 1167


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084204194




Presses
De L'Université
PEH
LAVAL